This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 5376.1

Harvard College Library.

FROM

THE FUND OF

MRS. HARRIET J. G. DENNY,

OF BOSTON.

Gift of $5000 from the children of Mrs. Denny, at her request, "for the purchase of books for the public library of the College."

21 May, 1898.

UN APÔTRE

DE

L'UNION DES ÉGLISES

AU XVIIe SIÈCLE

Droits de propriété réservés.

UN APÔTRE

DE

L'UNION DES ÉGLISES

AU XVIIe SIÈCLE

SAINT JOSAPHAT

ET

L'ÉGLISE GRECO-SLAVE EN POLOGNE ET EN RUSSIE

PAR LE

RÉVÉRENDISSIME DOM ALPHONSE GUÉPIN

ABBÉ BÉNÉDICTIN DE L'ABBAYE ROYALE DE SILOS (ESPAGNE)

2e éd.

Tome II

LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN

PARIS
10, RUE DE MÉZIÈRES, 10

POITIERS
4, RUE DE L'ÉPERON, 4

1898

Siav 5376.1
~~III.9027~~

MAY 21 1898
LIBRARY.
Denny fund.

LIVRE CINQUIÈME

SAINT JOSAPHAT

MARTYR DE L'UNITÉ CATHOLIQUE

(1621-1623.)

Nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet : si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.

(JOHAN. XII, 24.)

CHAPITRE I.

MÉLÉTIUS SMOTRYCKI SOULÈVE LE DIOCÈSE DE POLOCK.

(1621-1622.)

Smotrycki sème l'agitation dans la Lithuanie et le diocèse de Pinsk. — Ses principaux efforts sont bientôt dirigés sur la Ruthénie-Blanche. — Josaphat accourt de Varsovie pour défendre son troupeau. — Dévouement de Dorothée Achremowicz et de Jean Dziahilewicz. — Josaphat parcourt tout son diocèse pour conjurer le péril. — Il obtient du roi des lettres qui confirment son autorité. — Tumulte qu'elles excitent à Polock. — L'archevêque court danger de la vie. — Il convertit quelques-uns des principaux fauteurs de cette sédition. — Emeute à Vitebsk. — L'attention du roi éveillée par les intrigues des schismatiques de Vilna. — Le grand-chancelier de Lithuanie Léon Sapieha punit les principaux meneurs. — Contre-coup de ces événements dans le Zaporoze. — Martyre de Matthieu, protopope de Szarogrod. — Campagne de Chocim. — Nouvelles demandes des Zaporogues contre les Uniates. — L'opinion publique devient favorable aux schismatiques.

Après sa consécration épiscopale, Smotrycki ne fit à Kiew qu'un séjour de courte durée. Il avait hâte d'étaler en public les marques de sa dignité nouvelle et d'organiser la lutte contre les évêques uniates. Il accourut donc à Vilna, où la confrérie schismatique le reçut avec un empressement qui sentait le triomphe. On acheta des ornements pontificaux, on en para le nouvel archevêque ; on redoubla de magnificence dans la célébration des offices divins. On se flattait que le peuple reviendrait en foule à l'église du Saint-Esprit ; mais il fallut bientôt rabattre de ces espérances. Le métropolite Rutski et les Basiliens de la Sainte-Trinité se multiplièrent pour défendre leur troupeau, et la masse de la population resta fidèle à ses pasteurs légitimes.

Cependant les efforts de Smotrycki ne furent pas sans résultat. La confrérie grossit ses rangs ; le lien de ses membres fut

fortifié, la haine contre le catholicisme se ralluma plus vive; et si l'esprit schismatique gagna peu en extension, il redoubla d'intensité. Aussi l'action de la confrérie se fit-elle immédiatement sentir dans les contrées environnantes, et elle y produisit plus d'agitation qu'à Vilna.

Les émissaires schismatiques redoublèrent d'activité en Lithuanie et dans la petite province voisine de Polésie, semant partout les circulaires de la confrérie et les lettres de Smotrycki. Le métropolite Rutski et l'évêque de Pinsk eurent beaucoup de peine à préserver leurs ouailles de la séduction, et, malgré leurs efforts, des troubles sérieux éclatèrent sur plusieurs points de leurs diocèses. Rien n'égala cependant les désordres dont la Ruthénie-Blanche fut le théâtre[1].

Polock était le point de mire où convergeaient les attaques principales des schismatiques. Si l'on parvenait à supplanter saint Josaphat et à faire asseoir Smotrycki sur le siège archiépiscopal de cette ville, tout semblait gagné pour le schisme. Mélétius engagea la lutte avec l'acharnement d'un homme qui défend un intérêt personnel, et la conduisit avec une décision et une vigueur qui durent surprendre de la part d'un homme ballotté jusqu'alors par de continuelles incertitudes. Dans toute cette période de sa vie, on n'aperçoit en lui ni doute ni hésitation. Il court, comme si sa marche était accélérée sans cesse par l'action d'une force irrésistible.

Il faut avouer cependant qu'une certaine timidité ne l'abandonna jamais. Connaissant l'énergie de Josaphat et l'ardeur des dévouements que le saint archevêque savait exciter autour de lui, il n'eut pas le courage de provoquer lui-même son adversaire jusque dans Polock, et il se tint prudemment renfermé dans son monastère du Saint-Esprit de Vilna, asile presque inviolable, d'où il pouvait braver le roi et les Uniates. Le monarque avait publié des lettres qui interdisaient à Smotrycki l'entrée du diocèse de Polock, et ordonnaient de le saisir s'il s'y présentait[2]. L'archevêque intrus n'essaya pas de transgresser cette défense.

1. Susza, *Smotriscii Vita*, p. 23. — Citation notifiée à la confrérie de Vilna en 1624, ap. Koyalowitch. (*L'Union Lithuanienne*, t. 32, p. 353.) — Susza appelle par erreur l'évêque de Pinsk, Grégoire Michalowicz. C'était encore Paisée Sachowski.

2. Ces lettres sont du 1er février 1621.

Renfermé dans son monastère, il se mit au travail avec une activité infatigable, et adressa lettres sur lettres aux fidèles de la Ruthénie-Blanche. Il s'y donnait comme leur véritable pasteur et exaltait sa fidélité envers la sainte Église orientale. Prodigue d'éloges pour lui-même, il versait en retour l'injure à pleines mains sur Josaphat, qu'il appelait imposteur, papiste, hérétique, déserteur de l'Église orientale. Il invitait tous les habitants de la Ruthénie-Blanche à la défense de la vieille orthodoxie, foulée aux pieds par ce blasphémateur. En acceptant son autorité à lui, Mélétius, seul légitime archevêque de Polock, ils en finiraient avec cette Union maudite, inconnue de leurs pères, avec cette foi nouvelle que les Latins voulaient leur imposer. A peine une lettre était-elle finie, que des émissaires partaient pour la colporter dans la Ruthénie-Blanche [1].

Un moine, nommé Sylvestre, apporta le premier ces écrits à Polock. Il les remit à d'autres moines et à des popes frappés de suspense par l'archevêque, ou récemment ordonnés par Smotrycki. De Polock ces agents se répandirent dans toute la province, jetant sur leur passage les lettres de l'intrus, et s'en servant comme d'un thème auquel ils ajoutaient mille déclamations. Des bourgeois, qui avaient résisté aux paternelles avances de saint Josaphat, secondèrent les efforts de ces mauvais prêtres. Le bourgmestre Jean Chodyga et Gabriel Lahodny firent le voyage de Vilna pour s'entendre avec Smotrycki et revinrent chargés de ses instructions et de ses lettres. Ils retrouvèrent à Polock un gentilhomme très entêté dans le schisme,

1. Smotrycki composait en même temps un pamphlet intitulé *Vérification de l'innocence de la Confrérie du Saint-Esprit de Vilna*, qui fut le point de départ d'une polémique ardente. Rutski prit lui-même la plume et publia une réfutation de cet écrit sous le nom des religieux de la Sainte-Trinité. (*La grande faute.*) Smotrycki répliqua par la *Défense de la Vérification*, à laquelle les catholiques opposèrent deux ouvrages : l'*Examen de la Défense de la Vérification*, et une *Lettre aux religieux du monastère du Saint-Esprit*. Smotrycki répondit de nouveau par un *Appendice à l'Examen de la Défense de la Vérification*, que les Uniates réfutèrent en publiant les *Preuves de la fausseté de la Vérification*. L'archimandrite Léon Kreuza fut le principal champion des Uniates dans cette guerre de plume, qui remplit toute l'année 1621 et continua en 1622. Le point principal de la controverse était de prouver que les ordinations de Théophane avaient été illicites, et que les évêques consacrés par lui ne pouvaient être de légitimes pasteurs.

Jean Giedroyç, qui se chargea de travailler la noblesse contre le légitime archevêque.

La charge de notaire suprême du palatinat de Polock était alors confiée à Michel Skumin Tyszkiewicz, fils du vieux palatin de Nowogrodek, converti quelques années auparavant par Josaphat. Catholique fervent et entièrement dévoué au Saint, qui avait ramené sa famille au sein de l'Église catholique, ce brave gentilhomme chercha en vain à arrêter ces mouvements. Dans une réunion publique, il adressa les reproches les plus énergiques à Gabriel Lahodny ; et, emporté par son zèle, il lui eût fait un mauvais parti, si cet homme ne s'était pas enfui. « Depuis ce temps, disait longtemps après le loyal Tyszkiewicz, « je hais cet infâme Lahodny comme la peste, uniquement « parce qu'il a apporté ces lettres de Mélétius, qui ont été la « cause de tous ces tumultes, que la mort seule du serviteur « de Dieu a pu terminer[1]. »

Grâce aux libéralités de la confrérie, ses agents étaient en mesure de semer à profusion les pamphlets et les livres schismatiques publiés depuis quinze ans, et ceux que la plume féconde de Smotrycki produisit en grand nombre durant les années 1621 et 1622. Cette propagande fut poussée avec tant de résolution et d'activité qu'en très peu de jours l'immense diocèse de Polock fut parcouru par les émissaires de la confrérie[2].

Le moment de l'attaque avait été parfaitement choisi. Josaphat avait quitté Polock pour se rendre à la Diète, alors assemblée à Varsovie. Au moment de son départ, le diocèse était tranquille, l'autorité de l'archevêque universellement reconnue, et, comme dit un contemporain, « dans son église, tous ne « paraissaient avoir qu'un cœur et qu'une âme[3] ».

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Mich. Tyszkiewicz.

2. Susza, *Curs. vit.* p. 58 et 59. — *Smotrisc. vit.* p. 23. — *Act. Commiss. Apost.* Deposit. D. Achremowicz, n. 5. — Lecikowicz, n. 6.

3. « A Polock, il arriva, par la grâce de Dieu et les soins du saint évêque de cette ville, que les choses y vinrent en peu de temps à une telle perfection intérieure et extérieure, que rien n'y manquait, et que tous bénissaient unanimement le Seigneur de leur avoir envoyé un pareil évêque. Les églises étaient pleines, le clergé bien ordonné, les bénéfices ecclésiastiques recouvrés ; dans la cathédrale, on voyait la propreté et la richesse avec une grande régularité dans le service divin. La paix était grande ; il n'y avait pas, comme ici à Vilna, de diversité dans les esprits : tous ne

Les envoyés de Smotrycki eurent bientôt troublé cette heureuse harmonie. Leurs succès furent si rapides qu'on a peine à les expliquer. Ces agents parlaient sans doute à des néophytes mal affermis dans la foi, très ignorants pour la plupart, encore remplis de préjugés contre les Latins et l'Union. Ils avaient de plus pour auxiliaire ce sentiment de crainte et de docilité instinctive, que la voix du plus fort impose toujours aux populations ruthènes, façonnées depuis des siècles à la servitude, surtout aux confins de la Moscovie. Les schismatiques, appuyés sur les Zaporogues, les Turcs, les Moscovites, semblaient en mesure de dicter des lois à la Pologne. C'en était assez pour donner à leur parole un immense crédit. Cependant, pour comprendre comment une poignée d'hommes inconnus et méprisés put renverser en quelques jours un travail qui avait demandé trois années d'efforts à un archevêque révéré de tous comme un saint, il faut s'élever à des considérations plus hautes.

Dans la vie des hommes qui travaillent à l'œuvre de Dieu, dans la vie des saints en particulier, il y a presque toujours une heure livrée à la puissance des ténèbres. Dieu semble abandonner les siens et permet que toutes leurs œuvres soient anéanties en un clin d'œil, pour éprouver la vertu de ses serviteurs et leur préparer après ces cruelles vicissitudes un triomphe plus éclatant. Il laisse les difficultés s'amoncelèr autour d'eux; il les prive de tout secours humain; il veut qu'ils ne s'appuient que sur lui seul; et quand ces hommes fidèles paraissent hors d'état de se relever, c'est alors qu'il leur tend la main et qu'il montre par des succès miraculeux la toute-puissance de sa grâce et la force qu'elle communique à ces vaillants athlètes. Cette heure de l'épreuve sonnait pour Josaphat. A la voix de Smotrycki et de ses agents, toutes les villes du diocèse s'agitèrent. A Mohylew, à Orsza, à Vitebsk, presque toute la population se rangea sous l'autorité de l'archevêque intrus. A Polock, le mouvement ne fut pas aussi général; cependant la grande majorité des habitants prit part à la révolte.

Afin de créer un lien entre les schismatiques, de constater leur nombre et de rendre plus difficiles les retours à l'obéis-

paraissaient avoir qu'un cœur et qu'une âme. » (*La grande faute*. Ecrit de Rutski cité par Szymanski, *Observations sur la lettre de saint Josaphat à Léon Sapieha*.)

sance de Josaphat, on eut dans cette ville l'idée de dresser une liste authentique de tous ceux qui se déclaraient pour Smotrycki. Pris comme de vertige, les bourgeois se disputaient les rangs autour du bureau où l'on enregistrait leurs noms. On devait payer trois gros polonais au scribe. L'empressement devint tel que plusieurs de ces bourgeois, si parcimonieux d'ordinaire, offrirent deux et trois fois cette somme pour être inscrits des premiers. Ils prêtaient ensuite un serment d'obéissance à Smotrycki dans les formes les plus solennelles. En quelques jours, deux ou trois mille hommes au moins prirent ainsi l'engagement de combattre un évêque qu'ils vénéraient la veille comme un saint; et, par une inconséquence inouïe, ils donnèrent leur foi à un inconnu représenté par des gens qui, de l'aveu général, ne méritaient aucune confiance. Triste exemple de la mobilité, qui s'alliait d'une manière si étrange à l'entêtement dans le caractère du peuple ruthène !

On répandait les plus étranges calomnies contre Josaphat, et elles étaient toutes accueillies sans distinction. On disait, par exemple, qu'il venait de rompre avec l'Église orientale pour se faire latin, et la multitude égarée s'en persuadait aussitôt, quoique la conduite et les sentiments bien connus de l'archevêque rendissent ces accusations absurdes. Pour convaincre les habitants de Vitebsk que Josaphat avait apostasié, il suffit de leur dire qu'il avail célébré la messe avec une aube latine dans une église de Varsovie. La preuve parut péremptoire, et une foule d'insensés se jetèrent pour ce seul motif dans la révolte[1].

En partant pour la capitale, Josaphat avait laissé à Polock le P. Gennadius Chmielnicki, son confesseur. Effrayé de ces

1 Susza, *Curs. vit.* p. 58. — *Act. Commiss. Apost.* Deposit Joan. Charminski, P. Gennadii, D. Achremowicz, Lecikowicz, etc. Morochov, *Vit. D. S. Josaph.* — Un rescrit de Clément VIII, rendu sur la demande de l'évêque de Vilna en 1602, avait permis aux prêtres ruthènes de célébrer la messe dans les églises, sur les autels et avec les vases et ornements sacrés des Latins, en cas de nécessité ou même simplement par dévotion, pourvu qu'il n'en résultât aucun scandale et que la messe fût célébrée selon le rite gréco-slave. Les Latins étaient autorisés à célébrer dans les églises ruthènes de la même manière. Il est fort possible que Josaphat ait profité de cette permission durant son séjour à Varsovie. (V. Bull. Bened. XIV. Constitut. *Imposito*, 1 april. 1751.)

désordres, celui-ci s'empressa d'écrire à l'archevêque pour le prévenir de ce qui se passait et l'engager à revenir en toute hâte. On devine la douleur du Saint. Aussitôt, il veut partir pour Polock. On l'avertit que les schismatiques lui ont préparé des embûches sur la route ; on le presse d'attendre quelques jours, de prendre au moins des précautions pour garantir sa vie. Il partit sans rien entendre, et, soit que les craintes de ses amis fussent mal fondées, soit qu'il fût couvert d'une protection céleste, il atteignit Polock sans rencontrer l'ennemi.

Ce fut à peine s'il trouva dans cette ville quelques vestiges de l'Union. Le mal eût été plus grand encore si les prêtres n'étaient pas restés presque tous fidèles. Josaphat recueillit alors le fruit des peines qu'il avait prises paur affermir ces hommes simples dans la foi catholique. Grâce à leur résistance, toutes les églises de Polock restèrent au pouvoir de l'archevêque, et les partisans de Smotrycki ne réussirent pas, dans ces premiers temps du moins, à organiser un culte public. C'était un premier avantage pour l'archevêque ; mais il l'eût perdu tôt ou tard, si la majorité des habitants eût persisté dans la révolte.

Pour ramener ses ouailles à l'obéissance, Josaphat ne voulut employer que la douceur, et ne réclama aucun appui des autorités de la ville et du château, dont le concours lui était cependant assuré. Il ne provoqua aucune poursuite contre les agents de la confrérie et n'eut recours aux officiers royaux que pour insérer dans les actes du château une protestation, en date du 18 avril, contre l'intrusion de Smotrycki. Cet acte suffisait pour sauvegarder les droits de Josaphat et empêcher son adversaire d'acquérir un titre légal sur les églises et les bénéfices du diocèse. Cette précaution prise, Josaphat donna ses premiers soins au petit troupeau qui lui restait fidèle. Il affermit la foi chancelante des uns, ranima le courage des autres, rendit à tous la confiance et la paix. Il trouva bientôt parmi eux des auxiliaires dévoués, et les anima à tel point, que ce fut pour eux une véritable joie de braver le péril pour la cause de la sainte Union, à la suite de leur archevêque.

Deux hommes surtout se signalèrent par une fidélité à toute épreuve. Ce furent le bourgmestre Dorothée Achremowicz et le notaire Jean Dziahilewicz. Nous les connaissons déjà tous les deux. Ils devaient la foi à saint Josaphat. Ils surent lui témoigner leur reconnaissance durant ces jours de douleur, lorsque

tant d'autres habitants de Polock rivalisaient d'ingratitude et de méchanceté envers le père et l'évêque, qui avait tout fait pour eux. Non seulement ces deux hommes furent plusieurs fois exposés à périr sous les coups des schismatiques, mais ils essuyèrent des persécutions domestiques, souvent pires que la mort. Dziahilewicz vit ses parents et ses amis se tourner contre lui. On ne voulut plus ni le recevoir, ni fréquenter sa maison, ni même le saluer ; et sa propre mère, oubliant tout sentiment de tendresse, n'eut plus pour lui que des duretés et des injures. En vrai confesseur de la foi, Jean supporta tout sans se plaindre. Il eut le courage de vivre durant dix-sept années sous le coup de cette pénible épreuve, et de garder toujours dans sa maison cette mère dénaturée [1].

La fermeté des disciples fait comprendre quelle était celle du maître. Dès le jour de sa rentrée à Polock, Josaphat reprit ses prédications à l'église ; mais comme une grande partie des habitants ne venait plus l'entendre, il fallut les chercher dans leurs maisons ou les attirer au palais épiscopal. L'hospitalité de l'archevêque devint plus large encore qu'auparavant. Il chercha les occasions d'inviter les bourgeois à sa table et de s'asseoir à la leur. Souvent il se présentait sans être attendu chez les plus acharnés de ses adversaires, et toujours on lui fit bon accueil. Le respect qu'imposait sa vertu faisait taire pour un moment la haine qu'inspirait sa fidélité au Pontife romain.

Dans ces repas et les entretiens familiers qu'il nouait à chaque rencontre, le Saint amenait la conversation sur les affaires religieuses, et il eut la joie de convertir par ce moyen un grand nombre de schismatiques. Après plusieurs semaines de travail, Josaphat avait arrêté l'expansion de l'incendie ; mais il ne réussit pas à l'éteindre. Sur ces entrefaites, les graves nouvelles qu'il reçut de Vitebsk l'obligèrent à se rendre promptement dans cette ville [2].

Le moine Sylvestre, qui avait dirigé l'agitation schismatique à Polock, parut à Vitebsk vers la fin de janvier 1621. Il avait à sa suite un pope nommé Jean Kamieniec, et ne tarda pas à recruter

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Joan. Dziahilewicz, n. 8 — Susza, *Curs. vit.* p. 65.

2. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Doroth. Lecikowicz, n. 6; Doroth. Achremowicz, n. 5. — Susza, *Curs. vit.* p. 70.

d'autres auxiliaires dans la ville. Une sourde agitation se propagea bientôt dans tout le palatinat ; et dès les premiers jours de février, quelques gentilshommes, catholiques fidèles, sentant gronder l'orage, se présentèrent au château de Vitebsk pour dénoncer par acte public les manœuvres des schismatiques et la conspiration qui se tramait contre l'autorité de l'archevêque et du roi [1].

Les magistrats ne surent tirer aucun profit de ces avertissements. Ceux du château, gentilshommes et probablement latins, dédaignèrent de s'en occuper ; ceux de la ville, bourgeois et attachés au rite grec, déjà gagnés à la cause du schisme, s'en réjouirent au lieu de s'en inquiéter. Le 3 mars 1621, les émissaires de Smotrycki, déjà presque assurés de la victoire, risquèrent un coup d'éclat. Sylvestre et le pope Jean vinrent en plein soleil à l'hôtel de ville avec tout un cortège de nobles et de bourgeois, parmi lesquels on remarquait le greffier territorial de Vitebsk, et un certain Nicolas Wasilewski, ardent schismatique, accouru de Polock pour organiser la lutte contre Josaphat. Le conseil de la ville était réuni. Sylvestre lui présenta une lettre de Smotrycki, annonçant sa promotion à la dignité archiépiscopale et réclamant l'obéissance des fidèles enfants de l'Église orientale qui habitaient la Ruthénie-Blanche, et en particulier la ville de Vitebsk.

Des hésitations se produisirent, paraît-il, au sein du conseil. Quelques membres, prévoyant les conséquences de l'acte auquel on voulait les entraîner, désirèrent du temps pour réfléchir. Mais le peuple, qui avait vu passer Sylvestre et son cortège, s'était assemblé et se pressait aux portes de la salle des délibérations. Ses cris, les instances du greffier territorial et de ses amis, et surtout l'influence de deux anciens du conseil, Nahum Wolk et Siméon Niesza, tous deux ardents ennemis de l'Union, entraînèrent l'assemblée, qui, moitié de gré, moitié de force, entendit la lecture des lettres de Smotrycki. A peine était-elle achevée, déjà les agitateurs déclaraient que les habitants de Vitebsk ne voulaient plus reconnaître d'autre archevêque que Mélétius Smotrycki et refusaient d'obéir désormais à Josaphat Kuncewicz. Il paraît qu'un petit nombre de conseillers appuyè-

1. *Arrêt de la Commission royale contre les assassins de saint Josaphat*, ap. Stebelski.

rent seuls cette résolution ; mais les autres la ratifièrent par leur silence, et pas une protestation ne se fit entendre.

Quelques jours après cette réunion tumultueuse, Sylvestre et ses affidés vinrent de nouveau à l'hôtel de ville pour imposer à l'acceptation des conseillers une lettre d'obédience à Smotrycki, déjà revêtue de nombreuses signatures. Le conseil courba encore une fois la tête, et dès lors l'apostasie de Vitebsk fut consommée. Les églises furent enlevées aux Uniates. La plupart des popes reconnurent Smotrycki ; les autres furent accablés de coups et chassés de la ville [1].

Ces tristes nouvelles hâtèrent l'arrivée de saint Josaphat à Vitebsk. Il s'y conduisit comme à Polock, ne réclama aucun secours des officiers publics et épuisa tous les moyens de persuasion pour convertir les rebelles. A Vitebsk, comme à Polock, il eut la consolation de voir quelques hommes fidèles se rallier autour de lui. A leur tête étaient Pierre Iwanowicz et Basile Bonicz, qui étaient ou devinrent plus tard bourgmestres de la ville. Ils imitèrent à Vitebsk la noble conduite de Dorothée Achremowicz et de Jean Dziahilewicz, mais avec moins d'ardeur et par conséquent avec moins de succès.

Même avec le secours de ces auxiliaires, l'archevêque n'obtint à Vitebsk que des victoires partielles. Les schismatiques restèrent maîtres de la ville. De Vitebsk le saint pasteur se rendit à Mohylew, à Orsza, dans toutes les villes que les schismatiques avaient agitées, et il y déploya le même zèle ; mais le succès ne couronna pas toujours ses efforts.

Quand il rentra à Polock, vers la fin de l'année 1621, Josaphat y retrouva les schismatiques plus excités contre lui qu'avant son départ. Chaque jour semblait accroître leur fanatisme. L'inébranlable fidélité du bourgmestre Dorothée et du notaire Dziahilewicz était mise sans cesse à de nouvelles épreuves. « L'Union tomberait, disaient les schismatiques, si ces deux « hommes abandonnaient Josaphat » ; mais rien n'ébranlait ces généreux champions de l'unité catholique. En face d'une situation qui menaçait d'être durable, Josaphat se demanda si une intervention du roi en sa faveur ne produirait pas d'heureux résultats.

Pour donner à ses attaques une apparence de légalité toujours

1. *Arrêt de la commission royale*, etc., loc. cit.

nécessaire en Pologne, Smotrycki se couvrait de la double autorité des patriarches orientaux et du roi. Il affirmait que ce monarque, ayant consenti à son sacre par Théophane, le reconnaissait par là même pour légitime pasteur du diocèse de Polock. Josaphat crut qu'il gagnerait un grand point sur son antagoniste, s'il obtenait du roi un démenti formel de cette prétendue approbation. Il écrivit donc à la cour et sollicita des lettres royales qui notifieraient à toutes les villes de la Ruthénie-Blanche l'inanité des prétentions de Smotrycki, et l'intention où était le roi de ne jamais reconnaître d'autre archevêque de Polock que Josaphat Kuncewicz, nommé par lui à cette dignité. Le roi accueillit cette demande, et dans les lettres qu'il fit expédier, il exhorta les habitants à rentrer sous l'obéissance de leur légitime archevêque et de l'Eglise romaine, et à mépriser les suggestions d'un homme qui était convaincu du crime de lèse-majesté.

Pour notifier ces lettres aux bourgeois, Josaphat prit des mesures avec le palatin Michel Sokolinski, le notaire du palatinat Michel Tyszkiewicz et le vice-capitaine Jean Charminski, trois gentilshommes catholiques, qui représentaient à des titres divers l'autorité royale dans la ville et la contrée. Le palatin avait, en vertu de sa charge, le droit de convoquer le conseil et les bourgeois de la ville. Au jour convenu, il se rendit à l'hôtel de ville avec le notaire, le capitaine et quelques catholiques, uniates et latins, formant cortège à l'archevêque et à son clergé. Jean Dziahilewicz apporta les lettres royales, dont il était le dépositaire officiel. La cloche de la ville fut mise en branle sur l'ordre du palatin, et à ce signale bien connu, les bourgmestres, les membres du conseil, les bourgeois accoururent. On savait déjà quel était objet de l'assemblée : un flot de peuple se porta sur l'hôtel de ville avec une attitude menaçante.

La lecture des lettres royales était à peine commencée, que des murmures coururent de bouche en bouche. Josaphat les comprima en prenant la parole ; il protesta de sa soumission filiale à l'Église romaine et demanda aux habitants s'ils voulaient être comme lui uniates et catholiques. Le Saint prévoyait sans aucun doute l'accueil que cette multitude fit à ses paroles; « mais il voulut, nous dit un témoin de cette scène, que per« sonne ne pût conserver de lui l'opinion que l'on avait de ses « prédécesseurs, et que tout le monde sût à n'en pouvoir dou-

« ter qu'il était Uniate de nom et de fait[1] ». Un cri presque unanime répondit à ses paroles : « Nous ne sommes pas Uniates ; « nous ne voulons pas de vous pour archevêque ! Il n'y a dans « la ville qu'une dizaine de catholiques, uniates et latins ! » Puis les voix se confondirent dans un tumulte épouvantable. « Mort au traître ! criait-on. Mort à l'imposteur, au fourbe, « à l'oppresseur de la foi, au ravisseur des âmes ! »

Cependant, au dehors, une véritable tempête éclatait. Des hommes, des femmes, des enfants armés de bâtons, de couteaux, de pierres, se ruèrent en vociférant sur les portes de la salle où se tenait l'assemblée. Le palatin et les autres catholiques, en trop petit nombre pour se défendre, couraient danger de la vie : leur présence d'esprit les sauva. Reconnaissant d'un coup d'œil les chefs du parti shismatique qui faisaient partie du conseil, et devinant qu'ils étaient les promoteurs de cette scène sauvage, ils les sommèrent de l'arrêter sur-le-champ, s'ils ne voulaient pas payer de la vie leur criminelle tentative. « Nous périrons tous, s'il le faut, disaient ces « généreux catholiques, pour défendre l'archevêque Josaphat ; « mais avant que nous soyons tombés, c'en sera fait de vous. » Le palatin lève déjà son bâton ferré sur Jean Terlikowski, chef avoué des schismatiques, et Tyszkiewicz dirige son pistolet contre lui : « C'est toi, misérable, lui crie-t-il, qui est la « cause de tout ceci ! Que Dieu nous protège, mais toi, tu ne « m'échapperas pas. » Josaphat se jette au-devant de l'arme et sépare Terlikowski de ses adversaires.

Mais l'effroi a gagné les principaux schismatiques ; ils offrent de calmer le tumulte. Ils haranguent le peuple et le supplient de s'apaiser. « La vie de vos magistrats, disent-ils, est « en péril. Ne les exposez pas à une mort certaine. Vous avez « tout à craindre pour vous-mêmes, si vous attentez à la « majesté royale. » Le peuple hésitait. Les membres du conseil redoublèrent d'instances. Enfin la multitude consentit à ouvrir un passage à l'archevêque, au palatin, et aux autres catholiques, qui défilèrent entre les rangs des séditieux, tout frémissants de colère.

Josaphat marchait entre deux de ses familiers. Aucune

1. *Act. Commis. Apostol.* Deposit. Joannis Charminski, vice-prætoris Polocensis.

émotion ne paraissait sur son visage. La fermeté de son attitude en imposa au peuple ; on le laissa passer sans l'injurier. Il traversa lentement la place pour gagner l'archevêché, saluant tous ceux qu'il rencontrait, sans distinction d'amis ou d'ennemis. N'osant pas frapper l'archevêque, le peuple voulut assouvir sa colère sur Jean Dziahilewicz. Comme on ne l'avait pas vu sortir avec le palatin, on crut qu'il était encore à l'hôtel de ville. Les séditieux en fermèrent les portes pour lui barrer le passage, et le cherchèrent dans toute la maison. Ce fut en vain. Sauvé par une protection que des contemporains ont jugée miraculeuse, le généreux disciple de Josaphat avait passé au milieu des rangs de la foule sans être reconnu. Un de ses amis qui accourait à sa défense, fut surpris de le rencontrer sain et sauf loin du danger, sans que Dziahilewicz pût lui dire comment il y avait échappé. Un prêtre de la cathédrale, Nicéphore Hryckiewicz, séparé de l'archevêque durant le tumulte, fut sauvé par Jean Chodyga, schismatique très animé contre Josaphat, mais assez honnête pour avoir horreur d'un assassinat [1].

Il n'y avait plus à en douter : le fanatisme des schismatiques ne devait pas respecter même la vie de l'archevêque. Durant cette scène de l'hôtel de ville, des femmes armées de couteaux et de pierres parlaient de le lapider et de mettre son corps en morceaux. Cependant Josaphat ne prit aucune précaution pour mettre sa vie en sûreté, et ne réclama pas le châtiment de ceux qui l'avaient si gravement insulté. Il continua à traiter les schismatiques avec une bonté paternelle, prodiguant les témoignages d'affection à ses ennemis les plus acharnés, cherchant à les attirer dans son palais et à les faire asseoir à sa table [2].

Cette mansuétude convertit plusieurs de ces malheureux, Jean Terlikowski entre autres. Ils vinrent au palais épiscopal

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Joan. Charminski. — Susza, *Curs. vit.* p. 60 sq. — *Relat. audit. Rot.* — Le P. Kosinski raconte cet événement de la même manière que les autres témoins, mais en le rapportant aux premières années de l'épiscopat de saint Josaphat. C'est une erreur manifeste. Michel Tyszkiewicz, acteur dans cette scène, affirme positivement qu'elle eut lieu au mois d'avril 1622, et on ne peut la reporter sans invraisemblance à une époque antérieure.

2. Susza, *Cursus vitæ*, p. 63. — *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Joan. Charminski et alior.

pour se jeter aux pieds du prélat et lui demander pardon. Josaphat les aperçut dans la cour, sortit au-devant d'eux en pleurant, et les reçut dans ses bras comme des enfants attendus depuis longtemps avec impatience. Il les conduisit ensuite à l'église, où il fit chanter un cantique d'action de grâces. C'était sa coutume toutes les fois qu'il ramenait une de ses ouailles à l'unité catholique. « Mon Dieu, disait-il alors, voici une brebis « errante que j'ai retrouvée, je la remets entre vos mains. »

Parmi les conversions les plus remarquables que Josaphat fit à cette époque, on compta celle de Théodora Wollowicz, veuve de Christophe Zienowicz, palatin de Polock. L'archevêque rencontra longtemps auprès d'elle une résistance obstinée. Pour écarter le saint prélat de sa maison, cette femme s'oublia même au point de faire lâcher des chiens contre lui ; mais, à l'approche de Josaphat, ces animaux cessaient d'aboyer et montraient une douceur inaccoutumée, comme s'ils eussent été sous le charme d'une puissance surnaturelle. Théodora finit par céder et abjura le schisme entre les mains de Josaphat [1]. Grâce à ces conversions éclatantes, un heureux mouvement se produisit dans la ville. L'autorité et même le nombre revinrent peu à peu du côté de l'Union. Les schismatiques ne furent cependant pas ébranlés. Ils resserrèrent leurs rangs éclaircis, et continuèrent la lutte avec d'autant plus d'acharnement qu'ils étaient encouragés par la conduite de Vitebsk.

Josaphat s'était rendu dans cette ville pour y faire publier les lettres du roi. L'emportement des bourgeois fut pire encore qu'à Polock. Lorsque l'archevêque parut à l'hôtel de ville, bien loin d'entendre avec respect la lecture des lettres royales, ils protestèrent ouvertement qu'ils voulaient combattre l'Union par tous les moyens possibles ; et bravant le vice-palatin et les autres officiers qui représentaient le roi, ils jetèrent leurs bonnets en tas dans la salle, en signe de l'engagement qu'ils prenaient entre eux contre Josaphat. Les faits suivirent bientôt les paroles. Pendant que l'archevêque célébrait les saints mystères, les schismatiques envahirent l'église, battirent les popes et les serviteurs du prélat, pillèrent les ornements et le

1. Susza mentionne avec des circonstances toutes semblables la conversion d'une autre dame de la même famille, Féliciana Wollowicz, femme du ouverneur de Lomza, hérétique obstinée. (V. *Curs. vit.* p. 64.)

trésor. Le maire crut de son devoir d'intervenir, et cita les coupables devant son tribunal. Les révoltés s'y présentèrent, mais pour insulter au premier magistrat de la ville. Ils menacèrent de le lapider, et renouvelèrent devant lui leurs serments contre Josaphat. L'autorité eut cependant une revanche.

L'attentat avait été commis à la fin de février. Dans les premiers jours du mois suivant, les schismatiques furent contraints par les officiers de justice à remettre entre les mains de l'archevêque les églises qu'ils lui avaient enlevées de force; mais ils les rendirent toutes saccagées et entièrement dépouillées de leurs ornements. Le culte catholique fut rétabli dans Vitebsk, mais ses adhérents restèrent en petit nombre, et presque chaque jour ils étaient en butte, jusque dans les églises, aux violences des schismatiques [1].

Après une année d'efforts, l'archevêque avait reconquis quelques-unes des positions perdues, et rallié autour de lui une fraction importante des transfuges ; mais l'ennemi ne perdait rien de son audace. Repoussé sur un point, il reparaissait sur l'autre, plus animé à la lutte. Si nous recherchons la cause de cette énergie obstinée, nous la trouvons encore une fois dans les événements politiques. Les excitations continuelles de Smotrycki contribuèrent sans doute à entretenir l'ardeur des schismatiques; elle se fût cependant éteinte beaucoup plus vite, si les meneurs n'avaient pas compté sur l'appui des Cosaques et les embarras du gouverneur royal.

Durant toute l'année 1621, la Pologne fut sous la terreur de l'invasion des Turcs. Le soin même de la défense du pays contraignit le roi à s'occuper des affaires ruthènes. La complicité des schismatiques avec les Turcs paraissait évidente : il fallait paralyser les ennemis du dedans, afin d'être libre contre l'ennemi du dehors. Le centre de tous les complots dangereux pour la tranquillité de l'État était à Vilna, dans la confrérie du Saint-Esprit. Méprisant ouvertement la sentence rendue contre Smotrycki, cette association l'avait reçu en triomphe et l'avait aidé à semer le trouble dans les provinces ruthènes. Par de nouveaux ordres, le roi avait défendu ces mouvements séditieux

1. *Arrêt de la commission royale contre les assassins de saint Josaphat*, ap. Stebelski. Tous ces événements y sont relatés par l'indication des actes officiels insérés à cette occasion dans les livres du château.

et signalé encore Smotrycki comme un ennemi public. On ne l'avait pas écouté[1].

Au printemps de 1621, à la veille d'entrer en campagne, Sigismond sentit qu'il fallait arrêter les insolences de ces bourgeois fanatiques. Il choisit pour conduire cette affaire le principal ministre du grand-duché de Lithuanie, le chancelier Léon Sapieha, que sa dextérité et sa longue expérience des affaires ruthènes rendaient apte à bien remplir cette mission délicate. Il fallait garder une juste mesure dans la répression : trop de faiblesse eût enhardi les coupables ; trop de sévérité eût exalté leur fanatisme en faisant luire devant leurs yeux la gloire du martyre. Au mois d'avril, le chancelier reçut des instructions générales, qui lui prescrivaient de s'entendre avec le vice-chancelier et le vice-trésorier de Lithuanie pour déjouer les manœuvres des évêques schismatiques et de leurs complices de Vilna. Il lui était ordonné de consulter également le métropolite Rutski, « afin d'étouffer promptement cette effervescence dangereuse pendant la guerre, de punir les coupables « et d'empêcher les autres perturbateurs de la république de « continuer la trame de leurs mauvais desseins ».

Soit que le chancelier eût différé d'agir, soit que ses premières mesures eussent été inefficaces, le roi lui écrivait de nouveau le 6 mai pour lui enjoindre cette fois de se transporter à Vilna avec d'autres commissaires, de saisir et de juger les auteurs de ces agitations. « Nous laissons à votre jugement, « disait le roi, de voir s'il faut citer Smotrycki devant la Diète. « C'est un homme de basse extraction, déjà excommunié par « le tribunal ecclésiastique : il nous paraît plus simple de le « juger à Vilna avec les autres. Vous verrez toutefois ce qu'il « faudra faire, et vous ne manquerez pas de nous en informer[2] ».

Les confrères durent trembler à l'arrivée d'un juge qui apportait de pareilles instructions. Sapieha procéda d'abord avec énergie. Il arrêta les schismatiques les plus compromis, fit enfermer les uns dans la prison, les autres à l'hôtel de ville, et acquit sans peine la preuve de leur complicité avec Théophane

1. Lettre du roi du 1er février 1621, annexée aux actes du Procès de béatification.

2. Kognowicki, *Vies des Sapieha*. Vilna, 1790, t I, p. 338-341.

et les ennemis de l'Etat. Ces malheureux avaient encouru par cette trahison la peine capitale. Sapieha épargna leur vie et se contenta de condamner à la prison neuf des plus coupables. C'eût été l'occasion d'en finir avec cette confrérie, qui troublait la Pologne grecque et tenait en échec depuis tant d'années toutes les autorités civiles et ecclésiastiques ; mais la justice polonaise semblait prendre à tâche d'effrayer le coupable plutôt que de le châtier, et rien n'était plus rare dans ce pays qu'une répression proportionnée au crime.

Sigismond III, qui avait l'énergie de la résistance, n'avait pas la vigueur de l'action. Il se contenta encore une fois d'une demi-mesure ; et le but qu'il se proposait ne fut pas entièrement atteint. La confrérie, un instant désorganisée, laissa quelques jours de répit aux Uniates, mais elle reprit bientôt ses intrigues. Quant à Smotrycki, il ne fut ni arrêté ni jugé. Nous le verrons à la Diète prochaine de 1623, et il y paraîtra plutôt en triomphateur qu'en accusé [1].

Des communications fréquentes existaient entre Vilna et le Zaporoze. La nouvelle de la condamnation des schismatiques fut apportée dans l'Ukraine, vers la fin de juin, au moment où les Cosaques, réunis en assemblée générale, délibéraient sur la conduite à tenir durant la guerre prochaine. Le métropolite schismatique Borecki et l'évêque Kurcewicz étaient présents, avec cinq cents popes et cinquante moines de leur parti. Outre son représentant officiel, le roi avait envoyé un prêtre nommé Obornicki, avec mission d'observer l'état du pays et les sentiments des Cosaques par rapport à la religion. Cet affidé réussit à se glisser dans l'assemblée, et même à se faire bien traiter par Borecki. Nous suivons pas à pas son récit [2].

Dès le premier jour de l'assemblée (15 juin 1622), Borecki prit

1. On peut juger de la valeur des accusations qui remplissent les écrits schismatiques par leurs plaintes à propos de ce procès. Smotrycki dit dans sa *Vérification* : « Ce fut une tragédie destinée à faire de nous l'objet de la « curiosité et de la risée du monde. » Les auteurs d'un pamphlet publié en 1621 sous le titre de *Synopsis* l'appellent « une grande persécution, à l'occa- « sion de laquelle les Actes publics sont remplis de protestations, trempées, « ou peu s'en faut, de larmes sanglantes. »

2. Lukaszewicz, *Geschichteder Reformirten Kirchen in Lithauen*, p. 109, n. 64. Obornicki désigne Konaszewicz par le surnom populaire de Sahaydaczny, *Porte-carquois.*

la parole, et avec des gestes violents et des éclats de voix il parla ouvertement contre le roi et le gouvernement, qui voulaient opprimer et détruire l'ancienne et sainte religion grecque. Il produisit des lettres de Vilna et le martyrologe de ceux qui venaient de souffrir persécution dans cette ville. Les uns, disait-il, ont été mis à mort, les autres privés de la liberté et jetés dans des cachots infects. Le général des Zaporogues, Konaszewicz, parla ensuite pour donner lecture d'une lettre du patriarche Théophane. Il la baisa et la porta respectueusement à sa tête, en signe d'obéissance. Ces démonstrations excitèrent l'enthousiasme de la foule, et des milliers de voix répétèrent le serment de défendre la vieille foi jusqu'au dernier soupir.

Le commissaire royal eut audience le lendemain. Les Cosaques lui prodiguèrent les marques d'honneur, promirent de marcher sans retard contre les Turcs, renouvelèrent même entre ses mains le serment de fidélité au roi, mais à la condition que le gouvernement ferait droit à leurs demandes. La principale était la reconnaissance du métropolite et des évêques schismatiques. Konaszewicz, l'évêque Kurcewicz et deux de ses collègues devaient porter cette instance au pied du trône. En cas de refus, les Cosaques menaçaient de mettre le pays à feu et à sang et de massacrer les gentilshommes.

Le dernier jour de l'assemblée fut consacré à des préparatifs de guerre. Les chefs choisirent dans cette multitude 40,000 hommes bien armés et bien équipés, qui durent se tenir prêts à marcher au premier signal, et reçurent des cantonnements dans les villes et les bourgs des environs. Quelques heures après, chaque détachement s'achemina vers son quartier. Mais toutes les convoitises de ces hommes sans scrupule avaient été surexcitées par les discours de Borecki et les cris de ses popes. Ils se croyaient tout permis, puisqu'ils défendaient la religion. Ils commencèrent par piller et battre les Juifs, puis les Uniates et les Latins, et finirent par ne plus faire aucune distinction. « Nous n'avons, écrivait Obornicki, ni refuge, ni défense. Les « villes et les bourgs sont dévastés, le pays dépeuplé ; tout ce « qui vit est passé aux Cosaques. Les Turcs et le khan des Tar- « tares n'eussent pas fait plus de mal. » Ainsi cette malheureuse contrée subissait toutes les horreurs d'une guerre religieuse et servile à la veille d'une invasion.

Parmi les victimes de ces bandits, nous comptons un martyr.

Un vieillard, nommé Matthieu, exerçait la charge de protopope ou archiprêtre à Szarogrod en Ukraine. Touché par la grâce, il avait fait le voyage de Vilna pour voir le métropolite Rutski et prêter obéissance entre ses mains. De retour dans sa ville, il était devenu un apôtre de l'Union, et avait converti les popes qui vivaient sous son autorité. Furieux de cet échec, les schismatiques se promirent d'en tirer bientôt vengeance. Rien n'était plus facile, grâce à la confusion qui régnait dans un pays parcouru en tous sens par des troupes irrégulières, où l'action des officiers royaux était forcément suspendue.

Quand l'armée du Zaporoze s'ébranla pour marcher contre les Turcs, des bourgeois de Szarogrod s'entendirent avec une de ses divisions, commandée par un certain Bieloborodko. Le lendemain de l'Assomption, quelques Zaporogues pénétrèrent dans la ville à l'entrée de la nuit, saisirent le protopope avec quatre de ses prêtres, et les sommèrent de renoncer à l'obéissance du métropolite uniate. Tous refusèrent ; alors les Zaporogues se précipitèrent sur l'archiprêtre Matthieu et lui coupèrent la tête. Comme ils ne réussissaient pas à la séparer du tronc et que le vieillard semblait respirer encore, ils le traînèrent jusqu'à la rivière voisine et l'y précipitèrent. Les quatre popes devaient être exécutés le lendemain ; mais le capitaine de Szarogrod, averti de ce qui s'était passé, vint les délivrer dès le matin et contraignit les assassins à s'enfuir au plus vite. Ils n'échappèrent pas cependant au châtiment : à peine sortis de la ville, ils furent surpris par un parti de Tartares, battus et mis en pièces. L'officier qui avait dirigé l'exécution se trouva au nombre des morts[1].

Ce meurtre n'eût pas été isolé et l'Ukraine n'eût pas été seule arrosée par le sang des martyrs, si les Cosaques avaient eu le temps d'assouvir leurs colères fanatiques ; mais l'ennemi approchait. La guerre vint faire une heureuse diversion au profit de Uniates. Nous n'avons pas à raconter cette campagne si célèbre dans les annales polonaises sous le nom de guerre de Chocim.

1. Rutski a laissé deux relations de cette mort : l'une dans sa déposition sur la vie de saint Josaphat, l'autre dans une lettre du 8 novembre 1622 adressée aux jeunes Ruthènes qui étudiaient à Rome dans le Collège Grec. Nous en avons trouvé une copie dans les papiers de Naruszewicz. Stebelski, Susza et les autres n'ont fait que reproduire le récit du métropolite.

La Pologne d'un côté, la Turquie de l'autre, avaient mis sur pied toutes leurs forces. Le sultan commandait en personne à 300,000 hommes ; et tandis que le vieil hetman Chodkiewicz lui opposait 70,000 Polonais, à la tête desquels se trouvait le prince royal Ladislas, Sigismond lui-même appelait aux armes toute la réserve de la noblesse, et s'apprêtait à en prendre le commandement pour appuyer la première armée. Tout faisait présager un de ces grands chocs entre l'islam et la chrétienté, entre la barbarie et la civilisation, qui ébranlèrent au xve et au xvie siècles l'Europe orientale et jusqu'à l'Allemagne et l'Italie. Le sort de la Pologne et de Constantinople pouvait être décidé en une seule campagne. Mais de part et d'autre la lutte fut conduite avec mollesse.

L'armée polonaise, retranchée sous la forteresse de Chocim, repoussa durant plus d'un mois les attaques des Turcs, mais ne prit jamais l'offensive, et le sultan, voyant ses troupes faibles devant l'ennemi et décimées par la faim et les maladies, inclina promptement à signer la paix. Ses projets de conquête s'évanouirent, quand il vit toutes ses machines de guerre se briser entre ses mains. D'accord avec les Grecs du Phanar, il avait compté sur un soulèvement des Ruthènes, et en partant d'Andrinople, il expédiait des espions qui devaient franchir la frontière et porter aux schismatiques les lettres et les ordres du patriarche Cyrille Lucaris [1].

Nous ne savons quel fut le sort de ces envoyés ; mais s'ils parvinrent jusqu'à Vilna, ils y trouvèrent la confrérie hors d'état d'agir. On entendit sans doute beaucoup de cris séditieux en Ruthénie durant la guerre de Chocim. Des schismatiques forcenés ne disaient-ils pas : « Nous aimons mieux le sultan des « Turcs qu'un roi catholique » ? mais aucun soulèvement ne fut tenté. Osman avait compté sur les Moscovites ; mais les ambassadeurs que Cyrille Lucaris envoya pour les exciter à la guerre ne réussirent pas dans leur mission. Seul, Gustave-Adolphe entra en campagne, et fit de faciles mais honteuses conquêtes sur un ennemi désarmé.

1. 4 Junii 1622. Adrianopoli dimissi sunt duodecim exploratores in Poloniam diversis viis cum litteris patriarchæ Constantinopolitani ad Ruthenos schismaticos. *Diarium Turcicæ expeditionis in Poloniam*, dans la collection Naruszewicz, ex Bibl. Corsiniana, vol. 675.

Quant à l'armée polonaise, intimidée malgré ses victoires par la mort de son général Chodkiewicz, elle n'osa plus continuer la lutte ; et dès que le sultan offrit la paix, ses conditions furent acceptées, sans consulter le roi, qui arrivait à la tête de 50,000 hommes du premier ban de la noblesse. Les immenses préparatifs qui avaient occupé toute la nation durant deux années furent presque entièrement perdus. La Pologne et la chrétienté, délivrées par ce grand effort des périls du moment, ne gagnèrent aucune sécurité pour l'avenir, parce que la noblesse manqua encore une fois de persévérance et ne voulut pas mener l'entreprise jusqu'au bout. Le roi apprit ces nouvelles à Léopol. Il rebroussa chemin, et, à son grand regret, il dut contremander la levée générale de la noblesse. Les Turcs laissèrent la Pologne en paix durant quelques années ; mais, dès 1623, les Tartares leurs vassaux la ravagèrent sans rencontrer plus d'obstacles qu'avant la guerre [1].

Cependant, après deux années d'appréhensions continuelles et de préparatifs militaires, on n'aspirait plus qu'à la paix, et on la voulait à tout prix. Or, le principal, presque l'unique obstacle à la tranquillité au dedans du royaume était les querelles des Ruthènes. Tous ceux qui étaient mêlés de près ou de loin aux affaires publiques étaient lassés d'une question qui revenait à toutes les diètes, sans être jamais résolue. A force de cris, de protestations, de plaintes devant tous les magistrats du royaume, les schismatiques ont réussi à intervertir les rôles ; les oppresseurs passent pour les opprimés. On croit également qu'ils représentent la masse de la population ruthène ; et en comparant cette multitude au petit troupeau rangé autour des évêques uniates, on se demande s'il est sage de s'exposer aux périls d'où la république vient de sortir, pour cinq ou six vladiques grecs et une poignée de manants.

Les inquiétudes sont toujours très vives du côté de l'Ukraine. Tel aventurier de cette contrée n'a qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir une armée ; et s'il lui prend fantaisie de la lancer contre la Pologne, il trouvera des évêques et des popes pour bénir son entreprise et la changer en guerre sainte. L'émotion, causée par des périls à peine dissipés, exagère

1. V. Piasecki, *Chronica*, ad an. 1622. — Kobierzycki, *Historia Vladislai Poloniæ et Sueciæ principis*. Dantisci, 1655.

encore les craintes légitimes que fait naître la fermentation des provinces méridionales, et aucun sacrifice ne paraîtra pénible pour les pacifier. Or le sentiment général est que les bandes de l'Ukraine ne déposeront les armes qu'après la ruine totale de l'Union.

Au mois de janvier 1622, une commission royale vint siéger à Kiew pour conclure avec elles un accord définitif. L'instruction apportée par les commissaires contenait la réponse du roi à la requête présentée au nom des Cosaques avant la guerre. « Pour ce qui concerne la religion, disait le monarque, les « commissaires répondront que Sa Majesté le roi ne faisant à « ce sujet ni tort ni violence à aucun de ses sujets, les Cosa- « ques n'ont jamais eu et n'auront jamais dans la suite, rien à « craindre à cet égard. »

Les Cosaques se seraient contentés de cette réponse. Aussi mobiles qu'ardents, les hommes de l'Ukraine ne s'enflammaient pas longtemps pour le même objet, et l'ébranlement que Théophane leur avait communiqué commençait à s'affaiblir ; mais Borecki eut soin de stimuler leur zèle. Smotrycki leur écrivit de son côté, et ce fut pour ainsi dire sous la dictée des deux prélats schismatiques, que fut rédigée la réplique au message du roi. « Nous pensons, disent les Cosaques aux commissaires « royaux, que Vos Seigneuries elles-même, étant bien infor- « mées, ne voudront pas mentir à leur conscience au sujet de ce « qui arrive depuis vingt-sept ans dans les pays ruthènes à « notre antique religion grecque orientale, tant aux ecclésias- « tiques qu'aux séculiers. Nous avons les relations suivantes « sur l'oppression qu'ils subissent en différents lieux. » Ils rappellent le procès de Vilna contre les membres de la confrérie, l'interdiction du culte schismatique à Mohylew, Przemysl et dans quelques autres villes. « Puisque Sa Majesté le roi ne « nous a pas fait de violences en matière de foi, disent-ils en « terminant, et puisqu'il promet de ne pas en faire dans l'avenir, « nous demandons humblement qu'il n'en fasse pas non plus à « nos frères; qu'il apaise une fois pour toutes la nation ruthène, « qu'il reconnaisse nos vrais pasteurs, et qu'il reprenne les « églises et les biens du clergé ruthène aux apostats[1]. »

1. V. Observations du P. Szymanski sur la correspondance de saint Josaphat et de Léon Sapieha. *Revue de Posen*.

Nous ne savons pas quelle fut la réponse des commissaires royaux. Une seconde missive des Cosaques, qui termina les nogociations, discute tous les points débattus entre eux et le gouvernement polonais ; elle ne fait aucune allusion aux querelles religieuses. On peut croire que les Cosaques n'y revinrent pas. La religion n'était pour eux qu'une préoccupation secondaire, et leurs fanatiques emportements contre les Uniates se calmaient vite, quand les évêques et les popes schismatiques n'étaient pas là pour les exciter. Mais à Varsovie et dans toute la Pologne on prenait facilement le change sur leurs véritables sentiments ; et on était effrayé des maux que ces bandits pouvaient déchaîner en un moment contre un pays sans défense.

Le résultat de cette négociation, aux yeux de la plupart des hommes mêlés aux affaires, fut que la reconnaissance des évêques schismatiques et l'éviction des Uniates de tous les bénéfices étaient les conditions premières d'une pacification sérieuse de l'Ukraine. Tous n'allaient pas aussi loin ; mais de très larges concessions étaient regardées généralement comme nécessaires, et personne n'eût risqué la moindre démarche en faveur des Uniates. Les préoccupations du moment faisaient oublier aux meilleurs catholiques le double intérêt religieux et politique engagé dans cette affaire. Faible et désarmée, l'Église uniate voyait s'élever contre elle deux ennemis nouveaux, les plus terribles contre lesquels elle eût encore combattu, l'opinion publique et la raison d'État.

CHAPITRE II.

SAINT JOSAPHAT ET LÉON SAPIEHA.

(1622.)

Léon Sapieha, grand-chancelier de Lithuanie. — Sa naissance, ses talents, sa conversion. — Il devient un des protecteurs les plus zélés de l'Eglise uniate. — Son amitié pour saint Josaphat. — Troubles que les plaintes des schismatiques et les menaces des Cosaques jettent dans son esprit. — Ses reproches à saint Josaphat. — Le Saint explique sa conduite. — Réponse de Sapieha. — Caractère et valeur de cette pièce. — Réplique de saint Josaphat.

La complaisance envers les grands est une des tentations les plus dangereuses pour les ministres de l'Église ; et quand un prélat ne s'est pas trouvé en lutte avec les puissants de ce monde, la vigeur de son âme n'est pas entièrement éprouvée. Josaphat n'avait pas encore donné de ce côté la mesure de son courage. Le mouvement nouveau qui venait de s'opérer dans les esprits à l'égard de l'Église uniate, eut pour première conséquence de mettre l'archevêque de Polock aux prises avec un puissant ministre, jusqu'à ce moment son bienfaiteur.

Parmi les conseillers du roi Sigismond III, on remarquait un homme que sa science juridique, son expérience consommée, son caractère ferme et prudent, et, par-dessus tout, son respect inaltérable pour l'autorité royale, distinguaient entre tous les autres. Dès son début dans la carrière politique, il avait été deviné par Etienne Bathory. « Ce jeune « homme, avait dit le clairvoyant monarque, deviendra grand « dans la république » ; et cette prédiction s'était promptement réalisée. Celui qui en avait été l'objet était déjà grand-chancelier de Lithuanie, lorsque Jean Zamoyski exerçait cncore la même charge pour les pays de la Couronne ; et depuis la mort de ce grand ministre, son jeune émule continuait sa tradition dans le

conseil, comme les Zolkiewski et les Chodkiewicz sur le champ de bataille. Ce ministre habile et intègre, inférieur sans doute à Zamoyski, mais le premier après lui entre tous les hommes d'Etat qui servirent alors la Pologne, était Léon Spieha, grand-chancelier, plus tard hetman de Lithuanie, palatin de Vilna, capitaine de Brzesc, Mohylew, etc.[1]. Son nom a déjà paru plusieurs fois dans ces récits ; mais son caractère et sa vie sont encore inconnus au lecteur.

Les Sapieha jouissaient en Lithuanie d'une autorité que les Radziwill seuls surpassaient par leurs richesses. Au XVIe siècle, comme la plupart des grands seigneurs polonais, les Sapieha embrassèrent la religion protestante. Léon naquit et fut élevé dans l'hérésie. Il était déjà vice-chancelier de Lithuanie, et voyait autour de lui les gentilshommes revenir chaque année par milliers à la religion catholique. Cependant il n'était pas ébranlé. Ses fonctions l''obligeaient à assister de temps à autre à quelques offices catholiques avec la cour ; mais il affectait toujours de quitter l'église pour courir au temple protestant, dès que son service ne le retenait plus auprès du roi. Un jour, aux environs de Pâques, il s'oublia dans un souper et but au point de perdre la raison.

Le lendemain on faisait la cène à l'église calviniste. Sapieha s'y rendit ; mais, mécontent de lui-même, il ne voulait pas participer à la cérémonie. Le pasteur l'invite cependant à recevoir la cène. Sapieha refuse. Le pasteur insiste, et Sapieha est obligé de lui avouer qu'il n'est pas en état de s'approcher des choses saintes. « Peu importe, répond le pasteur, venez ; « c'est nécessaire. » Sapieha céda, mais avec des répugnances affreuses. « Ces gens-là, se dit-il, n'ont donc aucune espèce de « foi ; et les considérations humaines sont tout pour eux ! » Il remarqua en même temps l'étrange célérité avec laquelle le pasteur accomplissait son ministère. Il commençait la formule de la communion en présentant le pain à une première personne et l'achevait à la quatrième. Sapieha, à cette vue, fut frappé comme par un trait de lumière. Il sortit du temple tout boule-

1. Léon Sapieha eut en particulier la gloire d'organiser le tribunal suprême de Lithuanie et de donner sa forme définitive à la législation du grand-duché en corrigeant et publiant le code en langue ruthène, appelé *Statut lithuanien.*

versé et passa la nuit suivante sans sommeil. Le P. Skarga suivait alors la cour comme prédicateur royal. Le chancelier lui fit demander un entretien secret ; et ils convinrent de s'égarer ensemble à la prochaine chasse du roi et d'entamer la question religieuse. Cette première conférence ne put suffire ; et durant huitjours le ministre et l'illustre Jésuite se virent à l'insu de la cour. Le dimanche suivant, Léon Sapieha se présenta selon la coutume pour accompagner le roi à la messe ; mais, au lieu de quitter le cortège à la porte de l'église, comme il faisait d'ordinaire, on le vit entrer, se mettre à genoux, suivre dévotement le saint sacrifice. Sapieha était catholique. La surprise fut grande et la joie générale dans la famille royale et dans la cour [1].

Le nouveau converti compta aussitôt parmi les plus vigoureux champions de la cause catholique, et travailla avec une ardeur infatigable pour convertir ses parents et ses amis. Quand les négociations qui amenèrent l'Union ruthène commencèrent, Léon Sapieha s'y employa avec tant d'ardeur et de succès que le roi le nomma son représentant au synode de Brzesc. De son côté, Clément VIII voulut remercier lui-même le chancelier de Lithuanie des services qu'il avait rendus à cette œuvre sainte, et le pria de continuer sa protection à l'Église uniate. Sapieha fut docile à l'exhortation du Souverain Pontife. Son zèle résista à la double épreuve des années et du désenchantement produit chez tant d'autres par les pénibles débuts d'une entreprise qu'on avait cru achevée dès le premier jour. Dans toutes les crises qui menacèrent sa fragile existence, l'Église uniate n'eut pas de patron plus vigilant, de plus infatigable défenseur.

En 1603, Clément VIII le remerciait des efforts qu'il venait de faire à la Diète pour soutenir Hypace Pociey contre les schismatiques et les protestants coalisés, et l'appelait « sa consolation, celle du roi et de la république ». En 1606, après un nouvel assaut des ennemis de l'Union, Paul V écrivait à son tour au puissant ministre pour louer de nouveau la prudence et la fermeté avec lesquelles il défendait Pociey et l'aidait à maintenir une œuvre attaquée par tant d'ennemis acharnés. Plus tard,

1. Rostowski raconte cette conversion avec quelques légères variantes dans des détails insignifiants. *Hist. provinc. Lithuan. Soc. Jesu*, p. 158.

c'était le métropolite Hypace qui signalait lui-même Léon Sapieha à la reconnaissance du Saint-Siège, comme le principal appui de l'Église uniate dans le sénat ; et Paul V répondait : « Nous avons appris avec joie ce que vous nous dites du zèle et « de l'affection que notre cher fils, le chancelier de Lithuanie « Léon Sapieha, témoigne pour votre défense. Sa vertu est « aussi éclatante que sa naissance, et nous l'aimons avec pré- « dilection [1]. »

Toute la conduite de Sapieha répondait aux éloges que les souverains pontifes lui décernaient à l'envi. Il fut du petit nombre des seigneurs de son temps qui prêtèrent une sérieuse attention aux souffrances et aux intérêts du peuple, et de cette élite plus restreinte encore, qui voulut assurer les bienfaits de la foi véritable aux paysans ruthènes de leurs domaines [2].

Les nombreuses églises grecques qui s'élevaient sur ses terres furent remises par ses ordres à des prêtres uniates. De bonne heure des liens d'affection et de respect mutuel unirent l'illustre homme d'État et l'humble Josaphat, alors simple moine à la Sainte-Trinité de Vilna. A l'instigation de celui-ci, Sapieha fut un des fondateurs de l'église et du monastère de Zyrowice ; et quand Josaphat devint archevêque de Polock, le chancelier lui donna le monastère de Czereia, près d'Orsza, et plusieurs églises ; il acheva en un mot de mériter le titre de bienfaiteur que le Saint aimait à lui décerner [3]. Presque tous les procès que Rutski et Josaphat eurent à soutenir, vinrent aboutir au tribunal du chancelier de Lithuanie, et justice leur fut toujours rendue. En 1621, Sapieha avait dirigé à Vilna l'enquête qui avait mis à découvert les criminelles manœuvres des chefs de la confrérie. Il connaissait donc à fond les affaires ruthènes, et savait parfaitement de quel côté était la justice et le bon droit.

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 57, 257, 350. — Kognowicki, *Vies des Sapieha*, t. I, p. 259, 278.

2. Il répétait à ses intendants, quand ils se montraient exigeants envers les laboureurs : « Pour vous, un paysan est un paysan ; pour moi, c'est une « Excellence ; car s'il n'y a plus de paysans, je cesse d'être une Excellence. »

3. V. Koyalowicz, *Miscellanea*, p. 55. Dans la guerre de Moscovie, un soldat avait enlevé dans une église de Nowogorod une antique image de la Sainte Vierge. Pour la sauver de la profanation, Léon Sapieha céda à cet homme, qui était son sujet, le village entier où il habitait. Le fils du grand-chancelier donna cette image aux Basiliens de Czereia.

Cependant Sapieha se laissa gagner comme les autres par ce sentiment de fatigue et de dégoût, qui s'étendait de proche en proche parmi les rares défenseurs de l'Union. Tremblant de voir renaître les périls auxquels la Pologne échappait à peine, il ne voulait plus de querelles en Ruthénie ; et comme les schismatiques multipliaient les protestations et les plaintes, il se persuada que les évêques uniates ne gardaient pas toujours envers eux la mesure d'une juste modération. De tous les membres de la hiérarchie uniate, Josaphat était celui que les schismatiques accusaient avec le plus de persistance. Las de tous ces bruits, Sapieha écrivait à l'archevêque de Polock, moitié comme ministre, moitié comme ami, pour l'engager à modérer son zèle et à rendre aux schismatiques certaines églises, en particulier celles de Mohylew. Il alléguait pour appuyer cette demande le bien de la paix, le danger que la république courait du côté des Cosaques et la nécessité de satisfaire cette redoutable milice, la raison d'État en un mot. Il paraît que cette première lettre, calme et respectueuse dans la forme, laissait cependant voir déjà dans l'esprit du chancelier un parti pris contre Josaphat.

Surpris par cette remontrance inattendue, le saint archevêque s'efforça dans sa réponse de dissiper les préventions de Sapieha[1]. Josaphat s'attachait d'abord à montrer que l'on exagérait les périls dont les Cosaques menaçaient la république. Les Zaporogues n'auraient pris aucune part à ces querelles de religion, s'ils n'avaient pas été excités par les évêques schismatiques et surtout par Smotrycki. Toute la population de l'Ukraine est bien loin, quoi qu'on en dise, de s'intéresser à ces affaires ; et Konaszewicz lui-même en fait, paraît-il, bon marché. C'est, d'ailleurs, une faute de prêter trop d'attention aux cris des Cosaques. Si on leur laisse entrevoir la crainte qu'ils inspirent, ils deviendront plus exigeants et mettront sérieusement en péril la paix de l'État. Enfin, la politique ne peut passer avant la religion ; et si la politique prescrit de satisfaire les Cosaques, la religion ordonne de songer avant tout au salut des schismatiques.

Mais le chancelier avait mis Josaphat directement en cause.

1. Cette lettre de saint Josaphat est perdue aujourd'hui, mais, grâce aux nombreuses citations qu'en fait Sapieha dans la réplique dont nous parlerons ci-après, il est facile d'en suivre la marche et les idées.

L'archevêque est donc contraint de faire sa propre apologie. Il allègue pour sa défense l'exemple des saints, de saint Ambroise, de saint Jean Chrysostome, de saint Stanislas, et le devoir qui lui est imposé de défendre les droits de sa dignité contre les attaques violentes de ses ennemis. Peut-on lui faire un crime de le remplir lorsque les schismatiques commettent les plus grands excès ? Leur sera-t-il donc permis de tuer impunément les Uniates, de piller et d'envahir les églises ? Et s'il faut admettre toutes leurs accusations, comment défendra-t-on l'Église latine elle-même, qu'ils ont violemment attaquée dans la dernière Diète ? Ne voit-on pas qu'on encourage leurs cris par une fatale condescendance ? On s'étonne que les évêques uniates soient en butte à la persécution et à la calomnie ; mais ils sont les serviteurs du Christ, et le Christ a souffert lui-même la persécution et la calomnie.

Abordant ensuite l'affaire de Mohylew, Josaphat montrait que les habitants de cette ville se plaignaient à tort de n'avoir plus les moyens de servir Dieu en toute liberté. Les églises étaient ouvertes, de bons prêtres les desservaient, et chacun pouvait recourir à leur ministère. Mais quant à livrer les églises aux schismatiques, un évêque ne pouvait consentir à une pareille faiblesse. La politique conseille peut-être cette concession ; mais il n'est pas juste de sacrifier les droits de l'Église et de Dieu aux intérêts de l'Etat et à l'espérance d'une paix incertaine. Josaphat priait enfin le chancelier de se tenir en garde contre les faux rapports des ennemis de l'Union, et d'en croire plutôt les faits, qui parlaient assez d'eux-mêmes. Les intrigues et les soulèvements dont Polock avait été le théâtre ne suffisaient-ils pas pour montrer d'où venaient les provocations et les injustices ?

Sapieha fut piqué au vif par cette réponse. Peu habitué à rencontrer de la résistance quand il donnait un conseil ou des ordres, il se redressa de toute sa hauteur, et oubliant l'affection pleine de déférence que la sainteté de Josaphat lui avait inspirée jusqu'alors, il prit la plume pour imposer silence à ce vladique ruthène, qui avait la présomption de faire la leçon au premier ministre du roi. Dans une longue réplique, il s'attache à réfuter phrase par phrase la lettre de saint Josaphat. Cette pièce surprend par la bizarrerie du style, chargé de citations latines et profanes, par le ton de la discussion violente et acri-

monieuse, par les lieux communs dont elle est remplie sur la paix, la pratique de la charité, la douceur à garder envers les hérétiques. On ne reconnaît plus la parole du sage ministre de Sigismond III, et on croirait parfois entendre un prédicant de Vilna ou de Genève. Malgré la fatigue qu'amène l'étude d'un pareil document, il faut s'y arrêter pour se rendre compte de la valeur que les schismatiques se plaisent à lui attribuer encore de nos jours [1].

1. Quand il a été question de la canonisation de saint Josaphat, cette lettre de Léon Sapieha a été présentée officiellement au Pape par le gouvernement russe comme un argument décisif, après lequel on ne pouvait plus continuer les procédures commencées. Cette pièce se compose de vingt-cinq paragraphes numérotés, commençant chacun par une phrase du saint archevêque que le chancelier veut réfuter. Les mêmes idées y reviennent vingt fois sous des formes différentes et sans aucun ordre. Nous résumons les principaux arguments de cette pièce, et nous en donnons des citations assez longues pour que le lecteur puisse en prendre une juste idée. Nous ne suivons pas l'ordre des paragraphes, qui n'a absolument rien de méthodique.

Cette lettre resta enfouie dans la poussière des archives jusqu'en 1790. Les schismatiques l'exhumèrent alors durant la Grande Diète, qui donnait de nouvelles institutions à la Pologne. Pour obtenir droit de cité dans la république, ils cherchaient à persuader qu'ils avaient été, durant deux siècles, les victimes d'une injuste oppression. Cette pièce leur sembla propre à faire impression dans ce sens sur l'opinion publique. Elle parut d'abord à Varsovie en polonais. En 1793, Tumanski la traduisit dans son *Magasin russe* ; et Bantyche-Kamienski l'inséra dans son *Histoire de l'Union en Pologne*, mais en l'abrégeant. Le savant lexicographe Linde la prit ainsi mutilée dans Bantyche-Kamienski, pour la traduire en polonais dans son livre sur le *Statut lithuanien* (Varsovie, 1816, p. 150-166), où d'autres auteurs polonais sont venus la copier. Le texte original polonais n'a été réimprimé dans son intégrité qu'en 1862 par la *Revue de Posen*, d'après une copie faite sur l'édition de 1790 par le P. Szymanski. Quelques auteurs, entre autres Kognowicki (*Vies des Sapieha*) et Siarczynski (*L'Etat de la Pologne sous Sigismond III*), ont contesté l'authenticité de ce document, produit par les schismatiques si à propos pour le besoin de leur cause. Mais, avant d'être publiée par les ennemis de l'Union, cette lettre était connue depuis longtemps, et mentionnée par les écrivains catholiques. La réplique même de saint Josaphat, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, suppose une lettre de Sapieha pleine de reproches et de menaces. Les formes du style, les expressions latines bizarrement entremêlées aux phrases polonaises, les citations dont cet écrit est rempli sont du reste autant de signes de son authenticité. Nous en donnons, à la suite de cet ouvrage, une traduction française faite très soigneusement sur l'original polonais.

« Révérendissime Père en Dieu, archevêque de Polock, com-
« mence Sapieha, je ne voudrais engager avec Votre Grandeur
« ni correspondance, ni controverse d'aucune sorte, voyant que
« vous êtes tenace dans vos opinions et qu'aucune raison ne vous
« en fait changer. Mais afin que vous ne triomphiez pas de mon
« silence, car *celui qui se tait semble consentir* [1], je suis forcé,
« bon gré mal gré, de répondre à la lettre inconsidérée de Votre
« Grandeur.

« Il est vrai que je suis moi-même promoteur de cette Union
« et qu'il serait indigne de l'abandonner; mais aussi ne m'est-
« il jamais venu à la pensée que vous puissiez y amener les
« gens par des moyens si violents. Dieu lui-même appelle tout
« le monde à sa suite, mais avec douceur : *Venez tous à moi*,
« dit-il [2]. Il n'a pas besoin qu'on lui procure des serviteurs par
« force, et il ne faut pas en recevoir de cette façon. Déjà, grâce
« à vos efforts inconsidérés, vous avez excité et contraint les
« Moscovites à l'indignation et à l'oubli du serment prêté au
« prince royal. Il est difficile de le nier, car leurs plaintes
« adressées aux sénateurs, tant du royaume que de la Lithua-
« nie, en font foi.

« Que peuvent faire espérer les querelles de Votre Grandeur
« avec les schismatiques (surtout lorsque la patrie expose la
« plus grande partie de ses forces au dehors contre l'ennemi
« de Dieu), sinon la discorde intestine, les troubles civils, la
« démoralisation des troupes qui accompagnent le prince royal,
« et plus tard (que Dieu nous en garde !) l'invasion du païen.
« N'avons-nous pas entendu et n'entendons-nous pas les cla-
« meurs de la populace insensée ? Elle préférerait, dit-elle, se
« soumettre au Turc que de souffrir une pareille oppression
« dans sa foi et son rite.

« En ce moment même, des menaces très réelles des Cosa-
« ques m'amènent à presser Votre Grandeur de s'accommoder
« aux circonstances et de ne pas oublier le proverbe : *Hâte-*
« *toi lentement* [3]. Les missives des Cosaques sont pleines de
« menaces et pleines aussi d'outrages pour la majesté de Dieu

1. Qui tacet consentire videtur. — Nous mettons en note les citations latines dont la lettre de Sapieha est hérissée.
2. Venite ad me omnes... (Matth. XI, 28.)
3. Festina lente.

« et pour celle du roi, à cause du zèle excessif de Votre Gran-
« deur [1].

« Mais Votre Grandeur ose dire que des copies des lettres
« que je vous ai écrites pourraient fournir aux Cosaques la
« première idée de la révolte. O mon Père, ce n'est pas à vous
« d'être le censeur de mes écrits ; avec l'aide de Dieu je les ai
« rédigés de telle manière, jusqu'a présent, que même un
« ennemi aurait pu en être éclairé et se corriger ; et quand
« même des copies de mes lettres seraient tombées entre les
« mains des schismatiques, elles prouveraient que ce n'est ni
« le roi, ni les sénatéurs, ni la république, qui donnent lieu à
« leurs plaintes, mais que leurs murmures viennent de l'abus
« que Votre Grandeur fait de son autorité. Elles prouveraient
« que les actes de Votre Grandeur, inspirés par l'ambition et
« des haines particulières, plutôt que par la charité, *contre la*
« *volonté de Sa Majesté le roi, contre la volonté et malgré les*
« *défenses de la république* [2], allument et excitent ces étincelles
« de discorde, *qui nous menacent tous d'un immense, peut-être*
« *du dernier incendie* [3].

« Il importe que Votre Grandeur fasse accorder son autorité

1. Lettre de Sapieha, n. 1. — Cette accusation nécessite quelques éclaircissements. En 1610, après les tragiques aventures des deux Démétrius et les victoires de Zolkiewski sur Basile Szuyski, le trône de Moscovie étant vacant, une élection faite par un parti seulement et par surprise y porta le prince Ladislas, fils de Sigismond III. Les hésitations du roi, les retards apportés au voyage du jeune prince à Moscou, les maladresses de ses généraux, les excès commis par les Polonais vainqueurs, le réveil enfin de l'esprit national en Moscovie, qui fut la conséquence de ces fautes, compromirent le succès de cette entreprise ; et quand Ladislas vint réclamer, les armes à la main, la couronne qui lui avait été offerte, Michel Fédorowitch, chef de la maison de Romanow, en était déjà en possession (1618). Le prince royal dut signer avec lui une trêve qui assurait à la Pologne de vastes territoires, mais qui laissait à la nouvelle dynastie moscovite le temps d'affermir son autorité. Les Polonais regardèrent ce traité comme un échec ; et Sapieha, qui l'avait négocié, eut à subir des reproches en plein sénat. C'était un pénible souvenir dans sa vie politique : et il cherchait à rejeter sur d'autres la responsabilité de cet échec. Il n'était pas nécessaire, pour s'en excuser, de mettre les Uniates en cause. En voulant imposer aux Moscovites un souverain étranger, les Polonais tentaient une entreprise que la justice et la prudence condamnaient à la fois et qui ne pouvait réussir.

2. Invita Sacra Regia Majestate, invita imo prohibente Republica.

3. Qui minantur nobis omnibus vel summum, vel extremum incendium.

« et son devoir d'évêque avec la volonté du roi et de la répu-
« blique, par laquelle le pouvoir de Votre Seigneurie est si
« bien limité qu'une résolution de votre part contraire à la
« paix et au bien de l'État peut être qualifiée de crime de lèse-
« majesté. On a bien raison d'écrire : *Ne faites rien de trop* [1].
« Si Votre Seigneurie agissait comme elle le fait à Rome ou
« à Venise, on vous y enseignerait bien vite ce que doit être
« le *respectus politicus reipublicæ* [2].

« Il faut que Votre Seigneurie se souvienne, comme tout
« autre, que, *sauf le droit de Dieu, le monde entier se règle par*
« *le bon plaisir du roi* [3]. »

Assurément, cette maxime n'était pas polonaise, et la noblesse se gardait bien de la mettre en pratique. Cependant Josaphat ne trouvera ni aide ni pitié auprès de Sapieha jusqu'à ce qu'il l'ait adoptée. Les dangers même auxquels sa vie est exposée n'émeuvent pas le chancelier. « On peut vous dire,
« écrit-il, que *personne n'est blessé que par sa propre faute* [4]. Il
« convient d'éviter les occasions du danger ; car *celui qui aime*
« *le péril y succombera*, surtout quand il s'agit de religion [5].
« Ne pas éviter le danger, c'est chercher sa propre perte. »

La soif du martyre avait percé dans la lettre de Josaphat. Sa pieha ne comprend pas cette ardeur. « Quand on peut, dit-
« il, procurer par sa mort la gloire du Tout-Puissant, on a
« raison de risquer sa vie ; mais à le faire sans profit, mieux
« vaut être confesseur que martyr. Ainsi pensaient les apôtres
« saint Pierre et saint Paul et d'autres saints, qui ne voulaient
« pas donner leur vie pour la doctrine du Christ sans profit
« pour les âmes. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, avant
« que l'heure de notre rédemption fût venue, se cacha devant
« la multitude qui voulait le lapider. *Et vous aussi, faites de*
« *même, et souvenez-vous que le disciple n'est pas au-dessus*
« *du maître* [6]. Retenez ce proverbe simple, mais vrai : *L'homme*
« *qui fuit pourra encore combattre* [7]. »

1. Ne quid nimis.
2. *Lettre de Sapieha*, n. 3
3. Ut salvo jure Dei, regis ad arbitrium totus componatur orbis. — Ib. n. 8
4. Nemo læditur nisi a seipso.
5. Qui amat periculum peribit in eo — Ib. n. 5.
6. Tu quoque fac simile, et recordare, ne sit discipulus supra magistrum
7. Vir fugiens iterum pugnabit. — Ib. n. 7.

Sapieha plaint et admire les serviteurs de Dieu qui, à l'exemple de leur Maître, supportaient, comme dit saint Augustin, les flagellations. les opprobres, les mépris, n'évitaient aucun péril, ne redoutaient aucun supplice ; mais à condition que, selon la parole de saint Ambroise, ils n'aient rien enlevé, ils n'aient fait violence à personne, ils n'aient pas répandu de sang, ils ne tombent par aucun côté sous de coup de la loi. Aux yeux du chancelier, Josaphat n'était pas de ce nombre.

Cependant Sapieha se tient toujours dans le vague des accusations générales Il semble embarrassé lui-même pour citer des faits à la charge de l'archevêque. Il lui reproche de protester légalement contre les actes des schismatiques, de les citer en justice, de poursuivre la reconnaissance de ses droits. « Les tribunaux, dit-il, les cours suprêmes, les hôtels de ville, « les chancelleries sont remplies d'appels, de plaintes, de « requêtes, à l'aide desquels il est facile de créer la discorde « plutôt que l'union, et de rompre le plus fort lien de charité. « On ne rencontre, à chaque Diète et partout, qu'embarras et « querelles[1]. Telle n'était pas la conduite des saints, des « Ambroise, des Chrysostome. Combien d'apôtres, de disciples « du Seigneur, de simples chrétiens ont affirmé la doctrine et « la confession du Dieu crucifié, par divers genres de mort, et « pourtant on ne voit dans l'Écriture aucune plainte ni aucune « protestation contre les Néron, les Tibère, les Dioclétien. « L'Ecriture nous dit au contraire que *les apôtres marchaient « pleins de joie en sortant du conseil, parce qu'ils avaient été « jugés dignes de souffrir l'opprobre pour le nom du Christ*[2]. »

En dernière analyse, Sapieha n'articule qu'un seul fait contre saint Josaphat : l'apposition des scellés sur les églises de Mohylew et l'interdiction du culte schismatique dans cette ville. « Sa « Majesté le roi, écrit-il, ordonne d'ôter les scellés, d'ouvrir et « de restituer les églises de Mohylew. Je vous l'écris par son « ordre ; et si Votre Grandeur ne veut pas obéir, je les ferai « ouvrir et évacuer moi-même par l'ordre du roi, afin que les « habitants puissent y exercer leur culte, quoiqu'il soit schisma- « tique[3]. »

1. *Lettre de Sapieha*, n. 6. — 2. Ib. n. 12. Ibant apostoli gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam ati. Act. v, 41. — 3. Ib. n. 21.

Le chancelier proteste d'ailleurs que la charité seule inspire son langage. « Tout ce qui a été dit en cette matière à Votre « Grandeur, écrit-il, tant par moi que par d'autres, ne pro- « vient nullement d'une connivence avec vos ennemis ; on n'a « fait qu'accomplir le précepte divin : *Si ton frère s'égare,* « *réprimande-le entre toi et lui. La fin du précepte*, dit saint Paul « à Timothée, *est la charité provenant d'un cœur pur et d'une* « *bonne conscience, d'une foi sincère, à la différence de ceux qui* « *sont tombés dans d'inutiles bavardages, voulant être docteurs* « *des saintes Écritures sans savoir ni de quoi ils parlent, ni ce* « *qu'ils affirment*[1]. » Cette dernière citation était une injure grossière, après laquelle le chancelier ne pouvait plus rien ajouter. Il conclut en souhaitant à l'archevêque la santé, l'esprit de concorde et de charité fraternelle, et en se recommandant à ses bontés.

La lettre de Léon Sapieha était datée de Varsovie le 12 mars 1622. Saint Josaphat y répondit le 22 avril[2]. Cet écrit, le plus important de tous ceux qui nous sont restés du saint martyr, est rédigé dans un style ferme et précis, qui ne manque ni d'élévation ni de chaleur.

« Illustrissime chancelier, mon seigneur et bienfaiteur, dit- « il, on m'a remis une lettre ou plutôt une exhortation de Votre « Excellence. Si je ne me trompe, c'est en grande partie à cause « des accusations de diverses personnes, que vous vous étendez « si longuement sur mes prêtres, sur la sainte cause de l'Union, « sur moi-même. J'ai reçu votre lettre avec respect ; je dois « maintenant, si Votre Excellence me le permet, opposer « la vérité des faits aux fausses accusations que l'on élève « contre moi.

« D'abord en ce qui concerne ma personne (j'en prends à « témoin Dieu qui voit mon cœur et mes actes), jamais, ni par

1. Si erraverit frater tuus corripe eum inter te et ipsum. (Matth. XVIII, 15.) Finis autem præcepti est charitas de corde puro et conscientia bona et fide non ficta proveniens, contra eos qui sunt conversi in vaniloquium, volentes esse scripturæ doctores, non intelligentes autem neque de quibus loquuntur neque de quibus affirmant. (I Tim. I, 5-7.)

2. La lettre de saint Josaphat à Sapieha fut publiée pour la première fois par le métropolite Cyprien Zochowski, dans son livre sur le Colloque de Lublin, assemblée d'uniates et de schismatiques convoquée en 1680 par Jean III Sobieski pour amener entre eux une réconciliation.

« un mauvais exemple, ni par un acte de rigueur, je n'ai donné « aux habitants de Polock et aux autres brebis de mon trou- « peau un prétexte pour se détourner de moi. On ne trouvera « pas le moindre signe de sévérité qui eût pu exciter la rancune « de ces hommes turbulents, si nuisibles à la république. Je « me suis toujours efforcé et je m'efforce encore de faire « accorder mon autorité et mes devoirs de pasteur avec la « volonté de Dieu, avec celle de Sa Majesté le roi et l'intérêt « de la république. J'en appelle au témoignage de beaucoup « de bons citoyens, non seulement catholiques, mais même « hérétiques, qui habitent mon diocèse.

« Quant aux schismatiques, je ne puis les appeler en témoi- « gnage, parce qu'à l'instigation de Smotrycki l'excommunié, « ils ont juré haine à la vérité et ils nous regardent et nous « traitent, nous qui travaillons à l'étendre, crmme tout ce qu'il « y a de pire au monde. »

Josaphat défend ensuite ses prêtres. « On les dit mauvais et « ignorants, écrit-il, parce qu'ils m'obéissent. S'ils faisaient à « la guise des schismatiques, ils seraient bons et savants. Et « si quelques-uns d'entre eux sont grossiers, ce n'est pas l'U- « nion, mais le schisme qui les a nourris. Que l'on s'en prenne « au schisme, et non pas à moi [1] !

« On ne prouvera pas que j'aie jamais contraint ou attiré « quelqu'un par la force à l'Union. Je défends seulement mes « droits ecclésiastiques, puisqu'on les foule violemment aux « pieds. J'y suis obligé par le serment que j'ai prêté comme tous « les évêques ; et je m'efforce de remplir ce devoir avec modéra « tion et douceur, d'après l'exemple des Ambroise et des Chry- « sostome, qui luttaient avec vigueur pour la vérité divine. »

Ici l'archevêque rétorque contre Sapieha l'argument que le chancelier avait cherché dans la conduite des deux saints docteurs. Tous deux avaient lutté contre les pouvoirs établis, l'un contre l'impératrice Justine, l'autre contre Arcadius et son épouse Eudoxie, et tous deux pour des intérêts semblables à ceux que Josaphat défendait [2].

1. Nous donnons parmi les pièces justificatives une traduction complète de la lettre de saint Josaphat à Léon Sapieha. Le P. Contieri en a publié, de son côté, une traduction latine empruntée aux actes du procès de béatification.

2. Saint Jean Chrysostome réclamait à Eudoxie une vigne que cette

Confondant les temps et les situations, Sapieha avait rappelé l'exemple des martyrs, qui acceptaient la mort sans réclamer aucun secours humain pour leur défense. « Sous Néron et Dio-« clétien, répliquait l'archevêque, nous ferions devant leur « autorité ce que firent les fidèles de ce temps-là. Mais nous « vivons sous un roi pieux, catholique fervent ; notre sécurité « et notre liberté sont garanties par le droit comme celles de « tous les autres citoyens. Pourquoi ne devrions-nous pas user « comme tous les autres du bienfait de la loi pour la défense « de nos personnes et de nos libertés, surtout quand nous ne « pouvons pas agir autrement?

« Il y a dans les cours, les tribunaux, les hôtels de ville, plus de protestations des schismatiques contre nous, qui ne les « avons jamais attaqués ; et pourtant, on ne les blâme pas. Ils « ont au contraire la fortune de voir ajouter foi à leurs accusa-« tions. Et nous, et la sainte et antique Union avec nous, on « s'efforce de nous opprimer et de nous chasser sans citation, « sans jugement, sans conviction juridique, uniquement sur « une simple accusation, avant même que nous ayons comparu. « Les discordes civiles et domestiques, les clameurs, les tumul-« tes des diètes, tout vient, dit-on, de nous et de la sainte « Union ; et personne ne peut le prouver. Ce sont au contraire « les schismatiques qui font tout cela ; n'ayant pas les droits « anciens que nous possédons, ils veulent les extorquer, avec « d'autant plus de hardiesse qu'on use de plus d'indulgence « envers eux. »

Arrivant aux plaintes des Cosaques. Josaphat les réduit à leur juste valeur. « Je sais, dit-il, par des personnes dignes « de foi, que les Cosaques ne pensaient guère à soutenir le « schisme après la campagne contre les Turcs. Mais leurs faux « évêques, et surtout Smotrycki, voyant la crainte que l'on « inspire à messieurs les sénateurs, et espérant arriver par là « plus vite à leurs fins, les ont excités à présenter à Sa Majesté « cette pétition concernant le schisme, que Smotrycki a rédi-« gée lui-même. Le seul motif que nous ayons fourni à leur

princesse avait injustement enlevée à une veuve, et résistait à Arcadius, qui voulait livrer aux ariens une des églises de Constantinople. Ambroise défendait celles de Milan contre l'impératrice Justine, qui prétendait les donner aux mêmes hérétiques.

« mécontentement, c'est que nous naviguons dans la barque « du Christ sous la conduite du pilote suprême, vicaire du « Christ. Cette barque n'a jamais été sans orages, et elle en aura « toujours, que nous y soyons ou que nous n'y soyons pas.

« S'il paraît à quelqu'un que les flots s'élèvent à cause de nos « crimes, qu'il nous appelle en jugement, qu'on nous convain- « que et qu'on nous jette ensuite à la mer comme Jonas. Les « navigateurs de Tarse eux-mêmes n'ont pas jeté Jonas hors « de la barque, avant de s'être assurés par les sorts que la « tempête s'était déchaînée à cause de lui seul. Les schisma- « tiques frappent et pleurent en même temps ; à force de cris « et de mouvements, ils rejettent sur nous la faute ; et des « catholiques, trompés par ces clameurs, les aident à nous « écraser. Est-ce donc là cet amour du prochain que le Christ « nous a ordonné ? »

Mais la raison d'État s'élève contre les Uniates : il faut la paix à tout prix. « Oui, reprend Josaphat, c'est un bien que « la paix publique, mais la paix dont le Christ a dit : *Je vous « laisse ma paix ;* et non cette autre, contre laquelle il a parlé : « *Je ne suis pas venu mettre sur la terre la paix*, c'est-à-dire « celle des politiques, *mais la guerre* [1]. Quelle société peut-il y « avoir entre la lumière et les ténèbres ? quel accord entre « le Christ et Bélial ? entre les catholiques et les fils du schisme « et de l'hérésie ? entre les églises catholiques et les blas- « phèmes schismatiques ? Quelle sera cette paix scellée au « prix de l'offense de Dieu, en déchirant le divin privilège « accordé à saint Pierre et à ses successeurs sur les sièges « épiscopaux et les églises du monde entier ; en livrant aux « schismatiques ce que l'on aura arraché à la juridiction du « Pasteur suprême établi par le Christ ?

« A la vue de telles injustices, Pierre et tous ses succes- « seurs, les évêques de Rome, en appelleront à la vengeance « de Dieu. Est-ce qu'ils garderont le silence, les Wladimir, les « Jaroslaw, les Jagellon, les Skirgaylo et les autres fondateurs « de nos évêchés et de nos métropoles, quand ils verront que « leurs intentions sont foulées aux pieds ? Ils étaient bons « catholiques : ce n'était pas pour des évêques schismatiques, « mais pour des évêques catholiques, qu'ils ont fondé et doté

1 Joh. XIV, 27. — Matth. X, 34.

« ces sièges du rite ruthène. Nous avons d'ailleurs les origi-
« naux de plusieurs de ces fondations. L'un de ces fonda-
« teurs, Swidrygaylo, ayant saisi, à Vitebsk, Gérasime, un
« prétendu métropolite schismatique, tel qu'est aujourd'hui
« Borecki, le fit brûler, manifestant ainsi sa haine pour le
« schisme.

« Ne porteront-ils pas aussi plainte à Dieu, tous ceux qui,
« dans les temps anciens comme dans celui-ci, ayant vécu dans
« la foi catholique, sont sortis de ce monde avec des senti-
« ments de pénitence chrétienne, après avoir commandé que
« leurs corps fussent enterrés dans des églises catholiques ou
« uniates ? Ne voulaient-ils pas témoigner par là même qu'ils
« persévéraient jusqu'à la fin dans la foi de l Église ? Dieu
« peut-il bénir une paix qui ne sera conclue qu'au prix de son
« offense? »

Le simple intérêt politique parle du reste en faveur de l'Union. Si l'on accorde aux Cosaques ce qu'ils demandent, tous les évêchés ruthènes seront remis sous la dépendance du patriarche de Constantinople, et les portes du royaume seront ouvertes à tous les espions des Turcs. Il sera permis à un patriarche, à un métropolite, à un évêque grec, à un pacha déguisé sous une robe de moine et un titre d'exarque, de venir en Polo gneavec un millier de janissaires pour espionner et préparer des trahisons, sous prétexte de visiter le clergé. On ne pourra pas les empêcher, car les Cosaques s'irriteront. Les anciens rois de Pologne avaient prévu ces dangers, et une des traditions de leur politique, depuis l'occupation de Constantinople par les Turcs, fut de maintenir les évêchés ruthènes indépendants des patriarches grecs. Les rois Casimir et Alexandre eurent soin de placer sur le siège de Kiew des métropolites soumis au siège de Rome; et lorsque Sigismond Ier et son fils Sigismond-Auguste eurent la faiblesse d'y nommer des prélats schismatiques, ils continuèrent d'exercer une surveillance exacte sur le clergé ruthène et ne permirent jamais aux Grecs de s'en occuper. Le czar de Moscovie sait lui-même que tout rapport de ses clercs avec Constantinople est nuisible à son pouvoir; et c'est pour cela qu'à force de menaces et de prières, il extorqua, il y a plus de trente ans, l'érection d'un siège patriarcal à Moscou.

Des faits récents, dont Sapieha n'avait pu perdre la mémoire,

prouvaient combien cette immixtion des Grecs dans les affaires de l'Église ruthène était nuisible à la Pologne. Josaphat rappelle les intrigues de Nicéphore en Valachie et dans les Etats du roi, la redoutable coalition qu'il avait formée entre les protestants et les schismatiques, les brigandages de Nalewayko, qui furent la suite de ces odieuses manœuvres. On ne peut accuser l'Union de tous ces malheurs, puisqu'elle n'existait pas encore ; mais au contraire, quand elle fut proclamée en 1596, ces périls furent subitement conjurés.

Dieu bénit les commencements de cette œuvre sainte. Dès que les évêques arrivèrent de Rome, après l'avoir conclue, tout rentra dans la paix. Les Cosaques furent battus et dispersés contre toute espéranee ; Nalewayko et Nicéphore, l'auteur de toutes ces séditions, furent faits prisonniers et portèrent la peine de leurs crimes. Peu d'années après, Dieu bénissant toujours les progrès de l'Union, l'hospodar de Valachie, ennemi de la Pologne et allié des schismatiques, périt misérablement ; et quand d'autres adversaires voulurent écraser les Uniates pendant le tumulte du Rokosz, leurs desseins avortèrent honteusement.

« N'en doutons pas, ajoute Josaphat, le Dieu qui a la puis-
« sance en sa main bénira son œuvre jusqu'au bout et ren-
« versera tous les obstacles. Que les Cosaques, que le diable
« lui-même s'y opposent, ils seront culbutés, ils seront vaincus
« non seulement sans aucun dommage pour nous, mais avec
« un accroissement de joies spirituelles. »

Avec une étonnante précision de langage, Josaphat annonce les malheurs qui seront la suite infaillible de toute complaisance envers les bandits de l'Ukraine.

« Si l'on préfère à l'Union, dit-il, les services des Cosaques
« (services dont l'importance et l'efficacité sont de fraîche date
« et doivent être attribués surtout à la religion, à la piété et à
« la fortune de notre gracieux souverain le roi de Pologne), si
« l'on obtempère à leur volonté contre celle de Dieu, il est à
« craindre que ce Dieu de justice ne châtie notre chère patrie et
« ne se serve pour cela des Cosaques eux-mêmes, comme il se
« servit autrefois, pour punir son peuple, des Philistins envers
« lesquels on avait usé de trop d'indulgence.

« N'est-ce pas l'insubordination des Cosaques qui a amené
« sur la république ce dernier orage et l'invasion des Turcs ?

« Les confédérations des schismatiques et des protestants qui « précédèrent l'Union peuvent renaître, et nous pouvons craindre qu'il ne se passe chez nous ce que nous voyons en Silésie « et ailleurs[1]. La faiblesse que l'on aura envers les Cosaques ne « mettra pas un frein à leur insubordination, qui, au contraire, « se sentira plus à l'aise ; et n'étant retenus ni par la crainte de « Dieu, ni par le respect dû au prince, à l'oint de Dieu, ni par « les remords de leurs consciences, ils commettront des attentats plus audacieux que les crimes de Nalewayko.

« Voyez plutôt, Excellence : avant le rétablissement de l'Union, « ils ne jouissaient pas encore d'une telle liberté ; cependant, « après s'être concertés avec les moines grecs, ils s'emparèrent « à Kiew des quatre principaux monastères de fondation royale « et les attribuèrent, par le droit du plus fort, à l'archimandrite « des Cryptes. Tout récemment, ils ont fait venir de Grèce un « prétendu patriarche, à l'insu du roi et de la république. Sans « égard pour les évêques vivants, nommés par Sa Majesté « royale, ils en ont fait sacrer d'autres par ce patriarche, manifestant ainsi, de la manière la plus évidente, qu'ils ne veulent pas reconnaître au roi le droit de patronage dont il jouit. « Que ne feront-ils pas plus tard, s'ils voient qu'on leur passe « toutes leurs fantaisies? »

Quand la génération qui fut témoin des guerres cosaques relut ces paroles de Josaphat, elles lui semblèrent prophétiques. On eût dit que le Saint avait vu d'avance les hordes sauvages, qui se ruaient alors sur la Pologne au signal des popes schismatiques, et couvraient presque tout le royaume de ruines, d'incendies et de carnage. La politique soutenue un moment par Sapieha et toujours repoussée par Sigismond III avait prévalu dans les conseils de son fils Ladislas IV. L'Union avait été sacrifiée, et les schismatiques avaient obtenu les avantages qu'ils réclamaient du temps de Josaphat. Le châtiment ne s'était pas fait attendre, et il dépassait toutes les prévisions humaines.

Mais aux plaintes des Cosaques s'étaient jointes les clameurs de quelques insensés qui, dans certaines villes ruthènes, s'étaient écriés comme autréfois les Grecs de Constantinople : « Plutôt le turban des Turcs que le joug des Latins ! » — « Quant à ces rumeurs de la foule, répondait Josaphat, on ne

1. Allusion à la guerre de Trente Ans, déjà allumée en Allemagne.

« les étouffera pas, on les augmentera plutôt en détruisant « l'Union. C'est dans la nature même du schisme d'aimer « mieux fraterniser avec les hérétiques et les Turcs qu'avec les « catholiques. »

N'a-t-on pas vu autrefois l'empereur de Constantinople lui-même conspirer avec les Turcs pour la destruction des armées catholiques et françaises qui marchaient à la conquête de la Terre Sainte? « A-t-on sujet de s'étonner après cela que cette « populace schismatique dont vous parlez fasse preuve de plus « de sympathie pour les Turcs que pour Sa Majesté le roi, prince « pieux et catholique? C'est par la répression qu'on peut faire « taire cette populace, et non en lui accordant une liberté plus « grande. »

Mais Sapieha avait accusé les Uniates d'avoir occasionné le soulèvement de la Moscovie contre la domination polonaise. Josaphat met le chancelier au défi d'apporter les preuves de cette affirmation. Il justifie enfin sa propre conduite envers les schismatiques de Mohylew. Il montre, par le simple récit des faits déjà rapportés dans cette histoire, qu'il a poussé la condescendance jusqu'aux dernières limites, et qu'il ne peut plus rien accorder sans trahir ses serments. Jamais il ne livrera les églises aux schismatiques. « Ma conscience, disait-il en terminant, me « défend de remettre aux habitants de Mohylew ces églises pour « y blasphémer le Dieu auquel elles appartiennent. Si, contre « toute justice, ils veulent s'en emparer par la violence, je n'ai « pas la force en main pour les défendre, et je serai obligé d'en « appeler au redoutable jugement de Dieu.

« J'ai exposé toutes ces choses à Votre Excellence, disait « Josaphat en terminant, comme je devais le faire en ma qua- « lité de serviteur de Dieu (quoique indigne) et de fils loyal de « ma patrie ; j'appelle là-dessus l'attention de Votre Excellence, « en la priant de vouloir bien être, comme autrefois, mon gra- « cieux protecteur et patron, à la bonté bien connue duquel « je me fie entièrement. »

Quelle fut l'impression produite sur Sapieha par cette apologie modeste, mais pleine de fermeté ? Fut-il assez désintéressé pour ouvrir les yeux à la vérité aussitôt qu'elle lui fut présentée ? Attendit-il au contraire l'éclatante confirmation que les faits donnèrent bientôt aux paroles de saint Josaphat ? Aucun document ne nous permet de répondre à ces questions.

Nous savons seulement que le chancelier n essaya pas de répliquer, et ne réclama plus la restitution des églises de Mohylew aux schismatiques. Ce silence semble indiquer que ses idées se modifièrent. Attendons quelques mois, et nous verrons l'illustre homme d'État à genoux devant l'humble évêque qu'il a insulté dans un moment d'oubli.

Quant à Josaphat, averti désormais qu'il ne peut plus compter que sur Dieu, il n'en continue pas moins de défendre pied à pied le terrain contre les schismatiques. Chaque jour les événements deviennent plus graves ; et déjà on peut prévoir une issue sanglante à la lutte engagée entre le saint archevêque et Mélétius Smotrycki.

CHAPITRE III.

PRÉLUDE DU MARTYRE.

(1622-1623.)

Nouveaux écrits de Smotrycki. — Réponses des Uniates. — La lutte principale concentrée de plus en plus dans le diocèse de Polock. — Les schismatiques veulent exercer publiquement leur culte dans la ville archiépiscopale. — Josaphat s'y oppose. — Sacrilèges commis à Polock. — L'archevêque insulté et menacé de mort dans plusieurs villes du diocèse. — A Mscislaw, il convertit un gentilhomme qui voulait l'assassiner. — A Vitebsk surtout, les schismatiques ne gardent aucune mesure. — L'archevêque et son clergé maltraités publiquement dans les églises. — La vie de Josaphat est protégée plusieurs fois comme par miracle. — Véritables sentiments des schismatiques à son égard. — Ils veulent lui persuader de quitter la Ruthénie pour aller à Moscou ou à Constantinople. — Josaphat dévoré par la soif du martyre. — Conversions qu'il opère durant un voyage en Lithuanie.

L'effervescence des esprits croissait toujours dans le diocèse de Polock. Smotrycki venait de publier un nouvel écrit, dans lequel il s'abaissait jusqu'à flatter les plus sottes passions de la multitude. Pour ne citer qu'un exemple, il appelait les Uniates traîtres et imposteurs, parce qu'ils cherchaient, disait-il, à introduire en Ruthénie le nouveau calendrier. C'était un mensonge. Ce changement fut arrêté à l'époque du concile de Brzesc; mais la crainte de froisser le peuple força bientôt les évêques à y renoncer. Que faisait d'ailleurs le calendrier à la foi? Mais Smotrycki voulait soulever la populace, et pour la populace l'ancien calendrier était tout le symbole. Supplanter Josaphat, telle était l'unique préoccupation de l'apologiste de la Confrérie; et peu lui importaient les moyens, pourvu qu'il réussît. L'archimandrite Antoine Sielawa écrivit une réponse au pamphlet de Smotrycki; mais son livre était trop volumineux et trop solide pour convenir à la multitude. Cette réfutation, comme tant d'autres, servit

plus aux Uniates fidèles qu'aux âmes égarées par Smotrycki [1].

La lutte, engagée à la fois sur plusieurs points de la Ruthénie, se concentrait de plus en plus dans le diocèse de Polock. Le métropolite schismatique Borecki, content de dominer en Ukraine, ne tenta jamais aucun effort pour enlever à Rutski la Lithuanie. Les deux métropolites se tenaient, l'un à Kiew, l'autre à Vilna, et ne vinrent aux prises que dans les diètes. Durant les années 1622 et 1623, la capitale lithuanienne est toujours le camp retranché des schismatiques ; mais leurs efforts sont dirigés vers la Ruthénie-Blanche, et on ne voit pas qu'ils aient cherché à entretenir l'agitation dans Vilna et les contrées voisines. A Pinsk, à Przemysl, à Wlodimir, il ne semble pas que la lutte ait été vivement poussée entre les évêques uniates et leurs compétiteurs.

Découragés par une résistance inattendue, les suffragants de Borecki sont rentrés en Ukraine pour attendre, sous la protection des Zaporogues, que Smotrycki soit venu à bout de son adversaire. Alors ils s'élanceront à la tête des bandits qui sont devenus leurs auxiliaires, et ils renverseront en un clin d'œil les débris de l'Eglise uniate.

Tout semblait du reste présager à Smotrycki un prochain triomphe. Josaphat multipliait les efforts ; mais le monstre contre lequel il luttait, au lieu de tomber à ses pieds, renaissait sous les coups. Dans la ville même de Polock, si la grande majorité des habitants était revenue à l'obéissance de son pasteur, les autres redoublaient d'audace. Trop faibles pour arracher les églises aux Uniates, ils avaient construit hors de la ville deux chapelles en planches ; et ils s'y réunissaient pour célébrer les offices avec quelques popes de mauvaise vie, révoltés contre l'archevêque. Josaphat ne pouvait tolérer ce scandale. N'espérant plus rien de la douceur, il requit l'assistance du palatin de Polock. Par l'ordre de ce dignitaire et avec le concours des habitants, les temples des schismatiques furent renversés et les réunions interdites. De son côté, Josaphat prit des mesures de rigueur contre les popes rebelles. Il em-

1. L'ouvrage de Smotrycki avait pour titre : *Elenchus ou liste des écrits malicieux des Pères de la Sainte-Trinité de Vilna.* Celui d'Anastase Sielawa, par opposition, était intitulé : *Anti-elenchus.* Sur l'*Elenchus*, *v.* la lettre du duc Zaslawski à Smotrycki. Susza, *Vita Smotrisc.* p. 50-52, ed. nov.

prisonna les uns et chassa les autres du diocèse. Telle fut la seule intervention de la force publique qu'il réclama dans ces jours difficiles. Les résultats montrèrent combien cette rigueur était opportune. Dès que la révolte cessa d'être ouvertement prêchée dans la ville, les conversions se multiplièrent, et il ne resta bientôt plus dans Polock qu'une poignée de schismatiques. Mais leur obstination sembla augmenter à mesure que leur nombre diminuait [1].

Ils se rassemblèrent dans leurs maisons pour prier en commun. N'ayant plus de popes schismatiques et ne voulant accepter à aucun prix le ministère des prêtres uniates, ils laissèrent des enfants mourir sans baptême et des malades sans les sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction. Ils firent même la garde autour du lit des moribonds, pour en défendre l'approche aux prêtres catholiques ; et quelques infortunés, qui voulaient se réconcilier avec l'Eglise à leur dernière heure, en furent empêchés par ces fanatiques. Le peuple murmura de cette conduite. Les catholiques manifestèrent hautement leur indignation ; et les plus ardents ennemis de l'archevêque ne pouvaient se résigner à la pensée de « mourir un jour comme des chiens », privés des secours et des derniers honneurs de l'Église [2]. Alors le bourgmestre, Pierre Wasilewicz, le chef de cette résistance désespérée, eut l'audace de s'arroger les fonctions sacerdotales. Il administra solennellement le baptême, entendit des confessions, et trouva parmi ses adhérents des hommes assez stupides pour se prêter à ces farces sacrilèges.

Ces faits eurent un tel retentissement qu'ils devinrent la matière d'une polémique. Les schismatiques voulaient s'en servir pour jeter de l'odieux sur saint Josaphat et les Uniates ; mais ceux-ci n'eurent pas de peine à démontrer que la responsabilité de ces morts épouvantables retombait sur leurs adversaires. Les coryphées du schisme avaient toujours enseigné qu'il valait mieux renoncer aux secours de la religion que de les recevoir des prêtres uniates. Pressé par les apologistes de l'Union, Smotrycki soutint qu'il n'avait jamais donné ce conseil. Il paraît cependant certain qu'il l'avait répété après Théophane et les autres meneurs de son parti. Il avait du reste écrit dans un de ses pamplets que les prêtres uniates n'étaient

1. Susza, *Curs. vit.* p. 71. — 2. Ibid. p. 65.

pas des prêtres véritables, mais de simples laïques, sans pouvoirs et sans caractère. A Kiew, on réitérait ouvertement tous les sacrements administrés par les Uniates, les ordinations, la confirmation et jusqu'au baptême. Ainsi les schismatiques de Polock ne faisaient que suivre la doctrine et l'exemple de leurs faux pasteurs[1].

Cependant l'attitude des schismatiques devenait menaçante, même dans la ville de Polock. Ils poussaient des cris sinistres contre l'archevêque, l'accablaient d'injures et lui lançaient des pierres, quand ils le rencontraient dans les rues. L'hégoumène du monastère de Polock rapporte qu'étant sorti un jour avec le saint prélat, ils faillirent être lapidés par des misérables, qui criaient derrière eux : « Tuez-les ! noyez-les ! Ils viennent « pour nous enlever notre foi[2]. » L'audace de ces fanatiques eût été inexplicable, s'ils n'avaient pas reçu des encouragements de Vilna et des principales villes de la Ruthénie-Blanche. A Orsza, à Mohylew, à Mscislaw, à Vitebsk surtout, les schismatiques étaient vainqueurs et ne dissimulaient plus la résolution d'en finir avec l'archevêque, même au prix d'un crime. A Orsza, les bourgeois, qui avaient reçu des lettres et de l'argent de Vitebsk, voulurent jeter Josaphat dans le Dniéper. A Mscislaw, un gentilhomme de grande maison, nommé Massalski, avait fait tous ses préparatifs pour tuer l'archevêque ; mais, au moment d'exécuter son criminel dessein, il est lui-même frappé à mort par un ennemi. Josaphat accourt aussitôt auprès de lui, l'embrasse comme un ami et lui prodigue tant de marques de charité, qu'il parvient à le convertir. Massalski mourut entre ses bras, pénitent et réconcilié avec l'Église[3].

A Vitebsk, les schismatiques construisirent, comme à Polock, des hangars en planches pour célébrer les offices. Afin de braver plus insolemment l'archevêque, ils les établirent en face du palais épiscopal, de l'autre côté de la Dwina ; et quand le prélat était dans la ville, ils affectaient de multiplier les céré-

1. Susza, *Curs. vit.* p. 65.

2. Un témoin de toutes ces violences déclarait, dans la première enquête apostolique sur le martyre de saint Josaphat, que le crime commis à Vitebsk contre l'archevêque eût été accompli longtemps auparavant, à Polock, si Dieu, dans sa miséricorde, n'avait pas, par une protection visible, détourné ce malheur de cette cité. *Relat. audit. Rot.*

3. Susza, *Curs. vit.* p. 74. — *Relat. audit. Rot.*

monies. Josaphat les voyait passer et repasser sous ses fenêtres en poussant des cris, et les entendait chanter à tue-tête dans leurs églises improvisées. Ses yeux alors se remplissaient de larmes, et il suppliait Dieu d'avoir pitié de ce peuple égaré. Mais sa prière elle-même semblait impuissante. Les conversions devenaient de plus en plus rares, et les passions des schismatiques s'exaltaient tous les jours. Josaphat n'osa pas employer les moyens énergiques qui lui avaient réussi à Polock. Il craignit de pousser à bout, par un acte de vigueur, des esprits qui ne connaissaient déjà plus de mesure.

Dans l'espérance de saisir quelque indice de conversion au sein de cette population rebelle, il multiplia ses voyages à Vitebsk durant les années 1622 et 1623; mais, à chaque visite, il entendait gronder de plus près la tempête[1].

Le jour de la Pentecôte 1622, au moment où l'archevêque se rendait en procession à l'église du Saint-Esprit, le commandant de la garnison, Wasilewski, schismatique décidé, vint se poster avec une troupe de soldats et de serviteurs sur un pont que le cortège épiscopal devait traverser. Il arrêta la procession, accabla l'archevêque d'injures, et le força à rebrousser chemin, en le menaçant de le jeter dans la rivière. Wasilewski était fier de cette victoire; mais la main de Dieu la lui fit payer cher; il mourut à quelque temps de là d'une maladie honteuse.

Le jour de la Transfiguration de la même année, pendant que Josaphat célébrait les saints mystères, une troupe de schismatiques envahit l'église, au moment où la procession des dons sacrés sortait du sanctuaire. Ces misérables se précipitent sur le P. Maxime Turczynowicz, qui remplissait les fonctions de diacre, le rouent de coups de bâtons et le renversent à demi-mort sur le pavé du chœur. Ils allaient franchir les portes de l'Iconostase pour frapper l'archevêque; mais des gentilshommes latins et quelques bourgeois uniates accoururent à temps pour les repousser.

Aux yeux des schismatiques de Vitebsk, Josaphat était hors la loi. Une tentative d'assassinat contre lui n'était plus un crime; et les châtiments par lesquels Dieu punit à plusieurs reprises les attentats commis contre son serviteur ne furent pas

1. Susza, p. 71.

capables de leur ouvrir les yeux. Un certain Adam Kosow fut frappé d'une cécité soudaine au moment où il se préparait à tirer sur l'archevêque, dont les chaleureuses prédications contre le schisme avaient excité sa colère. Personne ne voulut comprendre le sens de cette punition divine [1].

Loin de comprimer les passions de la populace, les magistrats municipaux dirigeaient eux-mêmes toutes les émeutes et étaient en quête d'un assassin qui les débarrassât sans bruit de l'archevêque. En arrivant pour la première fois à Vitebsk, Josaphat avait trouvé les mariniers de la ville sans organisation et sans église. Il se mit en instances auprès du roi, et obtint pour eux la permission de se construire un sanctuaire et d'y fonder une confrérie, mais avec la clause que cette association serait toujours « sous un pasteur uniate [2] ». Grégoire Bonieski, l'un des principaux schismatiques, se servit de cette restriction pour persuader à ces hommes ignorants que l'archevêque leur faisait bâtir une église pour la livrer ensuite aux Latins. De là, grande rumeur parmi eux et dans toute la cité.

Les membres du conseil de ville cherchèrent à exploiter le mécontentement. Ils s'adressèrent à un marinier dont Josaphat prenait souvent la barque pour passer le fleuve, et ils lui firent promettre de tuer l'archevêque, quand celui-ci viendrait lui demander ses services. Cette tentative avorta comme les précédentes. Deux fois cependant Josaphat, voulant traverser la Dwina, vint s'offrir lui-même, sans s'en douter, aux coups de l'assassin. Mais, la première fois, ce malheureux ne sut pas distinguer l'archevêque des deux moines qui l'accompagnaient ; la seconde fois, le marinier avait près de lui, dans sa barque, son fils encore en bas âge. Il eut peur de laisser derrière lui, en fuyant après son crime, cet enfant qui l'eût fait connaître et eût attiré sur lui les poursuites de la justice [3].

Les serviteurs de Josaphat partageaient les périls de leur maître. Ils étaient insultés, bâtonnés, poursuivis à coups de pierres, presque chaque fois qu'ils paraissaient en public. L'archidiacre Dorothée Lecikowicz et Emmanuel Cantacuzène,

1. Susza, p. 72. — *Relat. audit. Rot.* — *Act. Commiss. Apostol.* Deposit. P. Gennadii et alior.

2. Le diplôme royal se trouve dans les *Actes de la Russie occidentale*.

3. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. P. Gennadii et Gregorii Uszacki. — Susza, l. cit., p. 73.

majordome de l'archevêque, furent les plus maltraités, parce que tout le monde connaissait leur zèle et leur dévouement. Le jour de l'Annonciation (25 mars 1623), ils se rendaient ensemble à l'église de Notre-Dame, à Vitebsk, pour faire les préparatifs de la messe pontificale, que l'archevêque allait y célébrer, lorsqu'ils furent assaillis à coups de pierres par la populace, et ils ne durent leur salut qu'à une protection miraculeuse de la sainte Vierge. Les instigateurs de ce tumulte les suivirent dans l'église ; et au moment de la procession des offrandes, lorsque l'archidiacre parut portant le pain du sacrifice, le chœur de l'église fut envahi, les clercs maltraités, et le P. Dorothée reçut un si violent soufflet, que la patène lui échappa des mains et tomba sur le pavé[1].

Au milieu de ces scènes de violence et au sein de cette populace mutinée, on entendait toujours des éloges de la vertu de Josaphat. Ce n'était pas l'homme que les séditieux poursuivaient, mais l'archevêque fidèle à l'Église romaine. « C'est un « saint, disaient-ils, nous le vénérerons comme un ange, du « jour où il renoncera à l'Union. » Quelques-uns d'entre eux le suppliaient un jour de reconnaître le patriarche de Constantinople, lui promettant qu'il attirerait ensuite à lui sans peine tout leur parti. « Que le patriarche reconnaisse le pape », répondit en souriant Josaphat, « et moi je reconnaîtrai aussitôt « le patriarche. » Une autre fois, on le pressait d'aller à Constantinople prêter obéissance au même prélat. On lui offrait de payer les frais de son voyage, et on lui promettait de lui obéir à son retour avec une inaltérable fidélité. « Je n'irai pas, répon- « dit l'archevêque, et je mourrai, s'il le faut, pour la sainte « Union et pour l'obéissance au Pontife romain. » Et comme on le pressait encore de partir : « Oui, j'irai, ajouta-t-il, non « pour prêter obéissance au patriarche, mais pour le convertir « et le ramener dans le sein de l'Eglise romaine. »

D'autres, se croyant plus habiles, essayèrent de se débarrasser de cet homme dont ils ne pouvaient vaincre la constance en lui proposant de se dévouer au salut de la Moscovie. Ils lui peignaient la détresse de cette contrée, où le peuple était abandonné à un clergé d'une grossièreté sans nom, et faisaient luire à ses yeux la brillante perspective d'un facile et fécond

1. Susza, p. 75. — *Relat. audit. Rot.*

apostolat. L'artifice était grossier. « Laissez-moi, répondit Jo-« saphat, je suis prêt à donner ma vie pour l'unité catholique[1].»

L'archevêque voyait d'un œil ferme monter le flot qui devait l'engloutir. Il pouvait calculer les heures qui le séparaient de sa fin, et, au lieu de trembler à l'approche du dernier moment, il l'appelait de tous ses vœux. La soif du martyre le dévorait. Depuis plus de deux ans, il s'épuisait en efforts presque inutiles pour rassembler autour de lui son troupeau révolté. Il n'avait plus qu'une ressource, l'offrande volontaire de sa vie. Quelque temps auparavant, après avoir expliqué en chaire les dogmes de la Procession du Saint-Esprit et de la primauté du Pontife romain, tout à coup il fondit en larmes, et d'une voix étouffée par l'émotion : « Oui, s'écria-t-il, oui, c'est là la foi véri-« table ; pour elle je donnerais ma vie, pour elle je serais « heureux d'encourir la mort[2]. » Cette exclamation et ces larmes avaient produit un tel effet sur l'auditoire, que plusieurs schismatiques s'étaient convertis sur l'heure. Quand on engageait le saint archevêque à éviter les embûches des schismatiques : « Je sais, répondait-il, qu'ils veulent me tuer ; mais je sais « aussi que les saints Pères ont été mis à mort pour la foi. »

« Vous me haïssez à mort, disait-il aux schismatiques eux-« mêmes, et vous désirez m'enlever la vie, et moi, je vous porte « dans mon cœur, et je serais bien content de mourir pour votre « bien. » Depuis qu'il pouvait prévoir que l'honneur du martyre lui était probablement réservé, il appelait avec une sainte impatience l'heure de l'immolation. Ses désirs perçaient dans ses discours, dans ses lettres, même à table, dans ses entretiens avec ses amis « Que ne puis-je », répétait-il, « donner ma vie « pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la foi catholique, pour « la sainte Union ! Puissé-je, pour le Christ, mourir au « monde[3]. »

Au milieu de ces rudes épreuves, lorsque la bénédiction divine semblait refusée à son ministère dans son diocèse, Josaphat recueillait encore de nombreuses consolations quand il s'adressait à des âmes étrangères à son troupeau. Au mois de juillet 1623, étant à Ruta, chez le métropolite, pour le

1. Susza, p. 69. — *Relat. audit. Rot.*
2. *Relat. audit. Rot.* — Contieri, p. 186, 220.
3. *Act. Commiss. Apostol.* Deposit. P. Gennadii Chmielnicki.

chapitre général des Basiliens, il apprit qu'un gentilhomme calviniste du voisinage était en danger de mort. Il courut auprès de lui et parvint à le convertir. Le moribond fit abjuration entre les mains du saint archevêque, reçut les sacrements de l'Église, et expira dans ses bras en disant comme saint Pierre : « Je sais vraiment maintenant que le Seigneur a envoyé son « ange vers moi [1]. »

En traversant la Lithuanie, vers la même époque, Josaphat, contraint de s'arrêter dans un village appelé Dudy, vint demander l'hospitalité au curé de l'endroit. Celui-ci ne put le recevoir et lui indiqua la maison d'un noble calviniste, nommé Soroka, en ajoutant que sa visite serait peut-être une occasion de salut pour cette famille. Josaphat saisit avec joie cette espérance d'être utile à des âmes abandonnées, et vint demander un gîte à ce gentilhomme. Au XVIIe siècle, les nobles polonais exerçaient encore l'hospitalité à la façon des patriarches, surtout dans une province comme la Lithuanie, où les hôtelleries étaient rares. La porte était toujours ouverte aux voyageurs. Les gentilshommes étaient reçus comme des frères attendus depuis longtemps; les prêtres et les moines, comme des envoyés de Dieu qui apportaient la bénédiction du ciel sur la demeure.

Soroka ne pouvait violer envers Josaphat cette règle de l'hospitalité, l'un des premiers devoirs d'un homme de sa condition. Cependant, au nom de l'archevêque de Polock, sa figure se rembrunit. Il le reçut, mais froidement. Josaphat ne parut pas s'apercevoir de ce qui manquait à cet accueil; et bientôt il entame avec son hôte une conversation sur les choses de la foi. Soroka hésite, puis, avec la franchise d'un vrai Polonais, il avoue qu'il est calviniste ainsi que ses trois filles. L'archevêque commence aussitôt la controverse avec lui, le presse d'arguments, et le force de convenir que la foi catholique est la seule véritable. Après cet aveu, tout semble gagné. Les trois filles du gentilhomme sont touchées de la grâce, et pressent leur père de se convertir immédiatement à la foi catholique. Soroka refuse avec opiniâtreté; mais il ne peut arrêter ses filles, qui viennent l'une après l'autre se jeter aux pieds du serviteur de Dieu, abjurent le calvinisme et reçoivent de ses mains l'absolution. Alors Soroka s'emporte, chasse Josaphat de sa maison et

1. *Act. Commiss. Apost.* Ib. — Susza, p. 64.

fait lâcher sur lui ses chiens. Les serviteurs de l'archevêque étaient indignés, et il eut peine à contenir leur colère. Pour lui, il se remit en route sans manifester la moindre émotion.

Pendant qu'il s'éloignait, les filles de Soroka reprochaient à leur père sa conduite envers un hôte dont l'extérieur et les paroles annonçaient la sainteté. Elles parlèrent avec tant d'énergie, que le père eut honte de son emportement, et voulut à tout prix réparer sa faute. Aussitôt il monte à cheval, court après Josaphat, et se jette à ses pieds en lui demandant pardon. « Vous ne m'avez pas fait d'injure, lui répond le serviteur de « Dieu, je vous demande seulement de laisser à vos filles la « liberté d'être catholiques. » Cette indulgence émeut Soroka jusqu'aux larmes. « Et moi aussi, s'écrie-t-il, je veux être « catholique » ; et il supplie Josaphat de revenir chez lui pour recevoir son abjuration. L'archevêque ne pouvait suspendre son voyage. Il s'arrêta, et s'assit sur une pierre au bord de la route. Soroka se mit à genoux devant lui, fit sa profession de foi et sa confession, et rentra à sa maison devenu catholique. Le curé ne comprenait pas que Josaphat eût pu achever en une heure ce qu'il avait vainement essayé durant des années [1].

Ces conversions étaient comme un peu de miel que Josaphat cueillait pour le fortifier sur sa voie douloureuse. Les événements se succédaient toujours plus rapides. Nous touchons à la sanglante tragédie qui mettra fin aux jours du saint archevêque.

1. Le P. Gennadius Chmielnicki fut témoin de cette triple conversion. *Acta Commiss. Apostol.* — Susza, *Curs vit.* p. 62.

CHAPITRE IV.

SITUATION DÉSESPÉRÉE DE L'ÉGLISE UNIATE.

Attentat commis à Kiew sur quatre Basiliens (8 septembre 1622). — Préparatifs pour la Diète. — Le métropolite Rutski à la Diète (février 1623). — L'affaire des Ruthènes mise en délibération. — Une commission est nommée pour l'examiner. — Les deux métropolites uniate et schismatique comparaissent devant elle. — L'innocence et le bon droit des Uniates sont reconnus ; cependant justice ne leur est pas rendue. — Projets extravagants d'accommodement. — La cause de l'Union définitivement abandonnée par la noblesse. — Angoisses de Rutski. — Son rapport à la Propagande sur l'état de l'Eglise ruthène. — Intrigues de quelques moines Basiliens pour passer au rite latin. — Le métropolite assemble à Ruta le chapitre général de la congrégation de la Sainte-Trinité. — Hésitations jusque dans les conseils de la Papauté. — Le métropolite Rutski s'apprête à remettre pour un temps le gouvernement de son Eglise à saint Josaphat.

Pendant que l'action principale de notre drame se passe dans le diocèse de Polock, d'autres scènes se déroulent à Kiew et à Varsovie ; et elles tendent toutes à précipiter la crise qui, selon toutes les apparences, arrachera jusqu'aux fondements de l'Eglise uniate. Au commencement de 1622, nous avons entendu les Cosaques poser comme ultimatum l'éviction de Rutski et de ses suffragants, et la reconnaissance officielle de la hiérarchie créée par Théophane. De nouvelles violences vont nous montrer que ces hommes sont toujours les dociles instruments du métropolite schismatique.

Kiew était entièrement au pouvoir de ce prélat. Cependant l'église métropolitaine de Sainte-Sophie appartenait encore à Rutski ; mais elle n'avait plus ni clergé ni défenseurs, et le peuple ne fréquentait plus son enceinte dévastée. Le triste abandon de ce temple auguste, le Latran de la Rome ruthène, pouvait être reproché au clergé uniate comme un aveu d'impuissance. Deux moines de la congrégation de la Sainte-Trinité,

les PP. Alexandre Szkoldycki et Ignace Stoponicz, s'émurent de ce danger, et s'offrirent d'eux-mêmes pour aller à Kiew et desservir l'église métropolitaine. Entrés des premiers dans la réforme basilienne, ces deux hommes courageux avaient vaillamment supporté les épreuves de toute sorte qui l'assaillirent à son berceau ; et une longue et fervente pratique des vertus religieuses leur avait valu la confiance de leurs supérieurs et l'admiration de leurs frères. Fermes devant l'orage qui sévissait depuis deux ans sur l'Église uniate et jetait le trouble jusque dans les rangs de la milice basilienne, ils étaient vraiment dignes du poste d'honneur qu'ils ambitionnaient. Rutski le leur confia sans crainte.

Fier de la générosité de ses fils, le métropolite pourvut avec un soin paternel à tous leurs besoins. Il leur assigna un revenu, leur remit une forte somme d'argent pour commencer la construction d'un monastère auprès de l'église de Sainte-Sophie, et leur adjoignit, pour les assister, deux frères, nommés Cyrille et Gédéon, et trois domestiques séculiers. Arrivés à Kiew avant la fête de la Nativité de la sainte Vierge, les fervents religieux ne trouvèrent dans l'église métropolitaine que des autels dépouillés et des murailles délabrées. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre pour réparer ces ruines et orner le temple avec toute la décence possible. Le métropolite leur avait remis un calice, une croix, un évangéliaire et les ornements nécessaires pour la célébration des offices liturgiques. Les Tartares, les patrons séculiers et les schismatiques avaient pillé tant de fois l'église de Sainte-Sophie, qu'il ne lui restait plus une seule pièce de son ancien trésor. Tout fut prêt la veille de la Nativité, les quatre moines uniates voulant inaugurer sous les auspices de la sainte Vierge la reprise du culte divin dans la cathédrale purifiée. Le soir même, ils y chantèrent les premières vêpres de la fête, et les matines la nuit suivante. Puis ils se retirèrent dans la ville au palais du métropolite, pour prendre quelque repos en attendant l'heure de célébrer le saint sacrifice. Mais déjà l'ennemi rugissait contre eux.

Le métropolite schismatique Borecki avait vu d'un œil inquiet l'arrivée de ces apôtres de l'Union. Il résolut de s'en débarrasser sans retard. Pendant que les moines uniates achevaient l'office de la nuit à Sainte-Sophie, le prélat schismatique haranguait, du haut de l'ambon, le peuple assemblé dans une autre église.

Il annonce que des moines uniates sont arrivés de Vilna pour bouleverser le pays et la ville, et il ajoute tout ce que la haine peut lui inspirer contre les pacifiques envoyés de Rutski. La populace comprend cet appel. Elle s'arme de haches et de bâtons, et gui lée par une troupe de Cosaques, elle monte à la basilique de Sainte-Sophie.

Au moment où les moines uniates y arrivent pour faire les derniers préparatifs du saint sacrifice, ils sont renversés, foulés aux pieds, accablés de coups, et leur sang coule sur le pavé de l'église. Cependant les schismatiques ne veulent pas les mettre à mort. Ils traînent ces malheureuses victimes à travers la ville en poussant des cris de triomphe, et fatigués enfin de les maltraiter, ils les enferment dans la prison des Cosaques, réduit infect, d'où les confesseurs de la foi s'attendaient à marcher au martyre Au milieu de la nuit suivante. les portes du cachot s'ouvrirent,et les quatre prisonniers se virent entourés de nouveau par une troupe armée et frémissante. On les traîna jusqu'au Dniéper et on les jeta dans une barque, qui s'éloigna dans la direction de Trechtemyrow.

Le bruit courut que les Cosaques s'étaient arrêtés à la montagne de Saint-Nicolas, au-dessous de Kiew, et avaient précipité les prisonniers dans le fleuve du haut des rochers. A cette nouvelle, Rutski tressaillit comme à l'annonce d'un triomphe. Il écrivit aussitôt aux jeunes religieux qu'il entretenait à Rome : « Glorifions, mes chers frères, et bénissons à jamais le Dieu de « miséricorde, qui a daigné permettre à notre petite congréga- « tion de lui offrir ces hosties vivantes pour l'honneur de son « nom. Prenez courage, mes frères bien-aimés, que vos cœurs « s'affermissent dans la force. Nous avons au ciel des frères « qui ont marché devant nous pour nous montrer la voie de la « croix. qui est la voie des disciples du Christ, puisqu'elle a été « celle du Maître. »

Cette annonce était prématurée. Rutski apprit bientôt que ses quatre disciples vivaient encore à Trechtemyrow, mais qu'ils essuyaient les plus indignes traitements, pour prix de leur constance à persévérer dans l'Union. Le métropolite multiplia les démarches pour leur rendre la liberté. A sa prière, le roi ordonna aux Cosaques de relâcher les prisonniers. La première injonction ne fut pas écoutée. Les Cosaques ne cédèrent qu'après trois ou quatre mois de résistance, devant la menace d'un

châtiment, et en protestant qu'ils ne souffriraient pas de prêtres uniates dans Kiew. Les quatre confesseurs de la foi revinrent au milieu de leurs frères avec de douloureuses infirmités contractées dans la prison, et leur généreuse tentative n'aboutit qu'à un nouvel échec pour l'Église uniate [1].

L'année 1622 s'acheva sans amener en Ukraine aucun autre incident digne de l'histoire. Dans tout le royaume, on se préparait à la Diète convoquée pour le commencement de l'année suivante (1623). Il n'était plus possible de différer le règlement des affaires ruthènes; et la demande d'une pacification définitive figura en première ligne sur les instructions des nonces de plusieurs palatinats. Les gentilshommes de Wolhynie rédigèrent celles de leurs députés, le 16 décembre 1622. Cette pièce reproduit comme un miroir fidèle les dispositions générales de la noblesse. Les gentilshommes wolhyniens ne réclament qu'une chose, la concorde entre les différentes confessions religieuses. Personne ne doit être inquiété pour ses croyances, comme le roi l'a solennellement promis, à l'exemple de ses prédécesseurs. « Messieurs les nonces doivent faire tous « leurs efforts afin que la religion grecque, qui a occupé tant de « diètes, soit pacifiée efficacement selon la constitution et le « diplôme de l'année 1607. En certains endroits, les gens de « cette religion souffrent divers préjudices. Messieurs les « nonces doivent demander que ce diplôme de 1607 soit inséré « parmi les lois du royaume, et que ceux qui ne veulent pas « de l'Union ne soient ni violentés ni inquiétés par la jus- « tice [2]. »

Équitable en apparence, cette instruction est en réalité toute favorable aux schismatiques. La constitution et le diplôme de 1607 étaient les deux actes les plus préjudiciables à l'Union que l'on eût arrachés à Sigismond III. Les schismatiques auraient acquis d'immenses avantages, si ces deux pièces étaient devenues la base d'une pacification définitive. En outre, n'est-il pas étrange d'entendre la noblesse wolhynienne appuyer les plaintes des schismatiques, et protester contre les violences imaginaires dont ils auraient été l'objet, lorsqu'elle ne dit rien

1. *J. Rutscii epist.* 8 *nov.* 1622. — *De vita S. D. Josaphat.* — Susza, *De laboribus unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 307.
2. *Archives du S.-O. de la Russie.*

des attentats commis chaque jour en plein soleil contre les Uniates ?

Nous ne savons pas quelle fut l'attitude de la noblesse dans les autres diétines; mais la cause des schismatiques y fut plaidée avec chaleur, souvent par des gentilshommes catholiques, tandis que les Uniates cherchaient vainement des protecteurs. Il est triste de le dire : l'argent joua son rôle dans cette guerre contre l'Union. Les schismatiques puisaient dans le trésor des confréries et semaient l'or dans les assemblées de la noblesse. Le maréchal de la Diète, les nonces en crédit, les sénateurs, les ministres eux-mêmes n'étaient pas toujours inaccessibles à ces honteuses séductions[1]. En voyant passer auprès d'eux tel gentilhomme qui les toisait de haut avec un dédaigneux sourire, les confrères de Vilna auraient pu dire à quel prix ils avaient acheté sa parole ou son silence. Quand leur députation arrivait à la Diète, conduite par des gentilshommes de marque et des orateurs renommés, elle trouvait sa cause déjà plaidée par le meilleur de tous les avocats. En 1623, la confrérie de Vilna avait dépensé 200,000 florins pour faire la guerre aux Uniates, et la plus grande partie de cette somme énorme avait été répandue dans la Diète.

Pauvres et trop honnêtes pour acheter des consciences, les Uniates n'avaient pour eux que le bon droit, faible défense contre tant d'ennemis. Rutski devait porter seul le poids de la lutte durant la Diète. Il a dépeint lui-même en termes navrants

1. « Quando indicuntur generalia Regni comitia, schismatici etiam clam sua conventicula habent, pecuniam coacervant, ad omnes particulares conventus nobilitatis, qui sex septimanis præcedunt comitia, suas mittunt litteras et nuntios cum quærelis et invectivis contra nos. Habent enim ex nobilitate suos ferme in quovis districtu fautores non tantum schismaticos, sed etiam catholicos, qui ipsorum causas agunt strenue, ut scilicet nuntiis in instructionibus apponatur, quatenus desideria eorum promoveant in comitiis. Hoc ubi confecerint, legationem generalem ad comitia instruunt, cui præsident nobiles ab eis pretio conducti ; adsunt causidici, et quidquid ad ciendas turbas et opprimendos unitos spectat, adhibetur ; et ubi venerint ad comitia, primo mareschalcum nuntiorum, hoc est Directorem, honorario singulari pertrahunt ad sua vota ; postea nuntios principaliores, qui majoris authoritatis inter alios esse videntur, liberaliter in illos elargiendo, in partes suas nituntur traducere ; tandem officiales regni ; adeunt etiam principaliores senatores. » *Informat. episc. ruthen.* ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 258.

les épreuves qui l'y attendaient. Dans son rapport de 1623, il énumère les forces des schismatiques : « Et nous, ajoute-t-il, « nous comparaissons de notre côté, seuls, sans secours humain, « sans autre appui que Dieu. Quelles horribles afflictions « n'avons-nous pas à dévorer dans ces diètes ! »

Quand les schismatiques voulaient engager la lutte, ils avaient des orateurs toujours prêts, dans le sénat comme dans la chambre des nonces. Rutski voulait-il répondre, on lui refusait la parole. « Vous n'êtes, lui disait-on, ni nonce ni sénateur, « faites parler des nonces à votre place. » Si Rutski s'adressait aux nonces : « Nous avons assez à faire sans nous occuper de « vous », lui répondaient les uns. « Nous ne voulons pas nous « exposer à la haine pour les affaires d'autrui », lui répondaient les autres ; comme si en Pologne l'Union n'était pas l'affaire de tous. S'il trouvait à la fin un homme assez courageux pour se charger de sa cause, de nouvelles difficultés surgissaient. L'orateur ne connaissait pas les affaires ruthènes, et sa bonne volonté était souvent plus grande que ses talents. Ce défenseur improvisé n'avait ni une explication ni une réplique à opposer aux schismatiques, et il laissait souvent passer par ignorance des choses préjudiciables aux Uniates.

Rutski aurait voulu surveiller lui-même la discussion ; mais la violence de ses adversaires lui fermait la chambre des nonces où il eût été exposé aux derniers outrages. Il ne pouvait paraître décemment qu'aux séances du sénat et aux réunions des deux ordres ; mais là encore, de nouvelles humiliations l'attendaient. Un prélat de sa qualité ne devait pas rester confondu dans la foule des curieux et des solliciteurs. Quand il demandait une place dans l'assemblée, on la lui refusait avec dédain. A peine obtenait-il comme une faveur de s'asseoir derrière les sénateurs, parmi les simples prêtres latins, au mépris de sa dignité et aux applaudissements des schismatiques, qui venaient, le sarcasme sur les lèvres, insulter publiquement à son humiliation[1]. Trois des sénateurs, un palatin et deux castellans, étaient uniates ; mais ils avaient ou peu de crédit ou peu de zèle, et nous ne voyons pas que leur secours ait jamais été très utile à Rutski.

Les seuls protecteurs vraiment actifs qu'il eût au sein de la

1. *Inform. episc. ruth.* p. 258, 264, 289.

Diète étaient les représentants du Saint-Siège. Les prélats que Rome envoyait à Varsovie sous des titres divers avaient toujours des instructions spéciales en faveur des Uniates. Grégoire XV, assis depuis deux ans sur le trône apostolique, avait accueilli avec une faveur marquée deux moines basiliens, envoyés par Rutski pour lui prêter obédience au nom de tous les évêques de la métropole de Kiew. Il avait appris de leur bouche les malheurs qui accablaient les Uniates, et il ne négligeait rien pour les secourir. Il écrivait au roi pour lui recommander leur cause, et adressait à Rutski les plus paternels encouragements.

« Nous savons, lui disait-il, par quelles embûches et quelles « misères votre vie est tourmentée ; mais, dans la douleur que « nous ressentons de ces calamités, nous sommes consolé par « la constance de votre piété, par la grandeur d'âme avec « laquelle, méprisant le monde, vous dévouez votre personne « et votre fortune pour le bien de la religion catholique. « Puisque vous êtes jugé digne de souffrir l'opprobre pour « Jésus-Christ, réjouissez-vous d'un don si excellent, jouissez « d'une marque si éclatante de la bienveillance divine. Dieu « vous a placé, comme un chef qu'aucun péril n'effraie, à un « poste où les perpétuelles embûches des ennemis donnent à « votre vaillance l'occasion de triomphes signalés. Souvenez-« vous sans cesse, vous et les six autres évêques ruthènes, de « la récompense qui vous attend dans la béatitude éternelle, « si vous faites avec constance votre service dans l'armée de « Dieu[1]. »

Quelques mois après, la nouvelle des violences commises à Kiew et des projets des schismatiques excita encore le zèle du vénérable Pontife ; et aux approches de la Diète, il fit partir pour la Pologne un envoyé spécial, accrédité auprès de cette assemblée et chargé d'y travailler, de concert avec le nonce Lancelotti, pour la défense des intérêts de l'Église. Le roi, l'archevêque de Gnesen, quelques-uns des principaux seigneurs reçurent encore à cette occasion des lettres pressantes en faveur de l'Union[2] ; mais ces exhortations du Pape et les sollicitations

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 367.

2. Theiner, ib. p. 368. — La lettre adressée à l'archevêque de Gnesen contenait un bel éloge du roi. « Nous savons, disait le Pape, que la piété

de ses envoyés, accueillies avec respect dans les temps ordinaires, avaient en ce moment peu de chance d'être écoutées : noblesse et clergé avaient pris leur parti d'avance, et la cause de l'Union était perdue avant d'avoir été plaidée.

Josaphat ne put quitter son diocèse pour se rendre à la Diète; mais en écrivant au métropolite pour lui recommander les intérêts de l'Eglise de Polock, il insistait sur la nécessité de prendre enfin une résolution énergique et de couper court à toutes les dissensions. Un nouveau déni de justice aux Uniates devait, à son avis, attirer les plus grands malheurs sur la Pologne. « Si « dans cette Diète, écrivait-il, on agit au gré des Cosaques, si « l'on insulte Dieu et la sainte Eglise catholique, l'État sera « près de sa perte. Les Cosaques, voyant qu'on se règle d'après « leurs caprices, seront résolus à tout oser [1]. »

La Diète se réunit dans le mois de février. Nous ne possédons aucun récit détaillé de cette assemblée; mais les documents consignés dans ses actes officiels et quelques indications fournies par le métropolite Rutski nous permettent de suivre la marche générale de ses délibérations. Dès l'ouverture de la Diète, la question suivante fut inscrite par la chambre des nonces, sur la liste des griefs, ou pour parler la langue politique de la Pologne, des *exorbitances* dont la noblesse demandait le redressement au roi : « Pourquoi n'a-t-on pas tran- « quillisé la religion grecque ? » Cette formule vague ne laissait pas voir de quel côté penchaient les sympathies des nonces.

Le gouvernement chercha à esquiver encore cette grave

du roi de Pologne sera toujours le bouclier de la religion et le boulevard des catholiques, et l'Eglise romaine n'ignore pas de quel éclat sa constance royale a resplendi dans tout le Nord, lorsque, sans se laisser abattre par la menace d'aucun péril, il a déclaré dernièrement aux schismatiques, qui lui promettaient du secours, qu'il ne leur accorderait rien qui pût diminuer la gloire de Dieu et la dignité de la foi Nous désirons que les conseils de Votre Fraternité aident ce prince qui a toujours si bien merité du nom chrétien ; et nous espérons que les Ruthènes unis vous devront leur sécurité et leur salut. Travaillez donc selon votre piété en sorte que votre autorité soit pour eux comme un mur d'airain, comme une colonne de force, qui soutienne leur œuvre chancelante » (p. 369). Nous verrons comment le prélat répondit à cet appel du Souverain Pontife.

1. *Lettre de saint Josaphat à Rutski*, citée par M. Koyalowitch dans un article de l'*Invalide Russe*, 5 septembre (24 août) 1865.

affaire, sur laquelle le roi n'était d'accord, ni avec ses ministres, ni avec la majorité de la Diète. Le chancelier répondit, au nom du prince, par ces propres paroles : « On ne fait pas « de violence, on laisse chacun croire comme il l'entend ». Les nonces revinrent alors à la charge et précisèrent leurs demandes : « Nous attendons, dirent-ils, une paix solide et efficace « entre les deux partis, en lutte au sein de la religion grecque. « A cet effet, nous avons envoyé des députés pour traiter cette « question avec messieurs les sénateurs. Nous demandons avec « instances que l'on abandonne tous les procès et toutes les « citations portés devant les tribunaux à l'occasion de ces « affaires ».

Il n'était plus possible d'éluder la discussion. Le sénat consentit à un examen approfondi, et, d'un commun accord, on élut une commission composée de nonces et de sénateurs tant séculiers qu'ecclésiastiques, chargés d'entendre les plaintes des deux parties, d'examiner leurs droits et de chercher les bases d'un arrangement définitif. Afin que l'enquête fût entourée de toutes les garanties d'impartialité, Borecki et Smotrycki furent mandés devant la commission pour plaider leur propre cause. Le roi poussa la condescendance, nous ne voulons pas dire la faiblesse, jusqu'a suspendre les décrets de bannissement lancés contre eux ; et le libre accès de la Diète leur fut assuré sous la foi publique.

La présidence de la commission fut donné à l'archevêque-primat de Gnesen, Laurent Gembicki. Ce choix était une nouvelle garantie accordée aux schismatiques. Ce prélat était fort mal disposé pour les évêques uniates. Six mois environ avant l'ouverture de la Diète, il avait eu l'occasion d'apprécier leur conduite dans une lettre qu'il adressait à Rome.

« La puissance des Cosaques, disait-il, est le principal obs- « tacle qui arrête les progrès de l'Union et les pieux efforts des « évêques ruthènes soumis au Saint-Siège apostolique. Cepen- « dant ces prélats réussiraient peut-être mieux s'ils agissaient « avec plus de douceur et de prudence envers les schismati- « ques et s'ils savaient attendre en silence que le Seigneur « amollît ces cœurs de pierre. Ils devraient travailler à la gué- « rison de ces âmes endurcies et malades, par l'enseignement, « la persuasion, la prière, l'exemple d'une vie fervente, plutôt « que par des châtiments et des rigueurs. Il sera fort utile

« qu'on leur donne ce conseil en temps opportun[1]. » Si telles étaient les préventions du primat, zélé d'ailleurs pour la religion, que devaient penser les laïques qui siégeaient à ses côtés ?

Le métropolite Rutski aurait eu le droit de récuser la compétence de la Diète, et d'en appeler à une cour purement ecclésiastique. Les privilèges de son Eglise, son caractère épiscopal, la nature même de la cause l'y eussent autorisé. Mais depuis le commencement de la persécution à laquelle ils étaient en butte, les Uniates demandaient à grands cris des juges. Ils étaient certains de la justice de leur cause ; et si une douloureuse expérience leur avait appris à ne pas compter sur la protection de la noblesse latine, ils croyaient encore à son équité. Rutski accepta donc sans hésiter l'arbitrage de la commission instituée par la Diète.

Les schismatiques avaient préparé la liste de leurs griefs. Tous les évêques uniates sont nommés tour à tour dans cette pièce et accusés des mêmes illégalités : usurpation d'églises, interdiction du culte schismatique, violence envers les popes. Mais, quand on examine ces plaintes avec attention, on est surpris du vague des accusations. Les schismatiques ne peuvent préciser aucun fait, ni désigner une seule victime. L'archevêque de Polock n'est pas ménagé dans cette pièce. Il y occupe la première place, et c'est à lui que les schismatiques destinent les plus vigoureux coups. Cependant l'accusation se traîne sur des faits parfaitement connus, déjà appréciés par la justice, ou accomplis de concert avec les représentants de l'autorité royale, c'est-à-dire sur l'affaire de Mohylew, l'interdiction du culte schismatique dans Polock et les châtiments infligés aux popes rebelles. Les schismatiques parlent des

1. « Cosacorum potentia vel maxime impedit progressum Unionis et episcoporum Sanctæ Apostolicæ Sedi deditorum pios conatus. Qui tamen plus forsitan proficerent si mitius aliquando et prudentius agerent et nonnulla dissimulando expectarent, dum Dominus ipse dura corda adamantium emolliat. Ipso vero docendo, suadendo, rogando, bene pieque vivendo potius quam castigando asperiusque tractando ægras mentes et obduratas sanare studeant. Quo nomine perutile fuerit ab Ill. et Rma. D. V. opportuno tempore admoneri. » *Laurentii Gembicki ad nunt. Polon. epist.* 22 jun. 1622. Collect. Naruszewicz. — Gembicki avait été grand-chancelier du Royaume durant quelques années. Il tint l'archevêché de Gnesen de 1616 à 1624.

traitements cruels que Josaphat aurait fait subir à un grand nombre d'hommes dans plusieurs villes de son diocèse ; mais ces plaintes banales reviennent depuis trente ans dans toutes les pièces qu'ils présentent aux diètes. Il serait temps de citer des noms et des dates, et de s'abstenir des mensonges, triste monnaie dont les accusateurs, fidèles aux traditions de leurs devanciers, sont encore cette fois si prodigues[1].

Pour répondre à ces plaintes, Rutski comparut devant la commission, exposa les faits, expliqua sa conduite et celle des évêques ses suffragants, et démontra que les accusations des schismatiques n'étaient pas recevables. Il prouva de nouveau, par des pièces authentiques, que l'Eglise ruthène avait

1. Voici le texte de ses plaintes en ce qui concerne Josaphat : « 1° A Mohylew et à Orsza, on a mis les scellés sur les églises, et elles restent fermées depuis cinq ans.

« 2° A Polock et à Vitebsk, il n'est pas permis d'exercer le culte ni dans les églises ni dans les maisons. Le pope est poursuivi et arrêté dès qu'il se présente. De là résulte qu'il y a beaucoup d'enfants sans baptême et que beaucoup d'hommes meurent sans confession et sans recevoir le Saint-Sacrement.

« 3° L'année passée, à Polock, le Vladique a fait déterrer des hommes morts récemment et jeter aux chiens les corps de ces chrétiens.

« 4° A Vilna et à Polock, on a chassé des emplois et des conseils municipaux les bourgeois de la religion grecque ; on les a privés de leurs privilèges et on ne leur permet pas de faire partie des corps de métier. »

Or il était certain que les églises de Mohylew étaient ouvertes, que le culte schismatique était exercé publiquement à Vitebsk avec une sécurité refusée aux Uniates, et que des ennemis déclarés de Josaphat, Jean Chodyga, par exemple, siégeaient dans le conseil municipal de Polock.

Quant à la violation des sépultures si durement reprochée à saint Josaphat, nous n'en avons trouvé aucune trace. Il est possible qu'une église ou un cimetière catholique ait été profané par l'ensevelissement de quelques schismatiques. Dans ce cas, l'archevêque n'a fait que son devoir en procédant à des exhumations. Comment croire qu'il ajouta à la rigueur de cette exécution, en jetant les cadavres aux chiens ? Tout ce que nous savons de la vie et du caractère de Josaphat proteste contre cette accusation. Elle fut, du reste, examinée par les commissaires et jugée aussi futile que les autres

A la fin de la liste des griefs, nous trouvons encore : « N. 17. A Mohylew, Orsza, Mscislaw, Vitebsk, Dryssa et dans d'autres villes du diocèse de Polock, l'apostat Kuncewicz s'est emparé des églises et a maltraité cruellement un grand nombre d'hommes ». *Les Offenses qu'on prétend avoir subies dans la religion grecque.*

Collection Naruszewicz, vol. 1623.

été unie, à l'origine, au Saint-Siège apostolique, et que le concile de Brzesc n'avait fait que la ramener à son ancien état en la faisant rentrer sous l'obéissance du Pontife romain. Au point de vue légal, cette Eglise ruthène unie avait seule des droits et des privilèges dans le royaume de Pologne ; car tous les diplômes accordés par Ladislas III et ses successeurs étaient délivrés à des prélats uniates et en considération même de leur fidélité au Saint-Siège [1].

Cette démonstration victorieuse rendait difficile la tâche des défenseurs du schisme. Borecki et Smotrycki parurent à leur tour devant la commission ; mais quand ils voulurent préciser leurs griefs et prouver leurs assertions, les preuves firent défaut. Ils cherchèrent en vain à imposer aux commissaires par la violence du langage. On n'était plus au sein de la Diète, dans cette assemblée tumultueuse où des cris et des menaces suffisaient trop souvent pour couvrir la voix des Uniates et arracher des concessions à la noblesse intimidée. Les commissaires furent choqués de ces allures hautaines, et indignés des calomnies que les schismatiques se permettaient contre leurs adversaires [2].

Les faits avaient parlé : les schismatiques avaient à leur charge plusieurs assassinats et des violences sans nombre, tandis que les Uniates n'avaient ni répandu une goutte de sang, ni violé la moindre prescription légale au détriment de leurs adversaires. En réclamant, dans quelques rares occasions, l'intervention de la justice, ils n'avaient fait qu'user du droit de tout citoyen

1. *Inform. episc. ruth.* ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 270.

2. La collection Naruszewicz contient sur cette commission la note suivante tirée des archives de la couronne à Varsovie :

« Pour apaiser les dissensions de la religion grecque, on a nommé *ex ordine equestri et senatu* des délégués parmi lesquels se trouvaient des évêques. La députation se réunissait chez Laurent Gembicki, alors archevêque de Gnesen. Ont été mandés également à ces séances *fide publica assecurati schismatici principales*, comme Borecki, que le patriarche avait sacré métropolite de Kiew, ainsi que Smotrycki, *magnæ auctoritatis* parmi eux, qui depuis, par la grâce de Dieu, *resipuit* et devint uniate. Le Révérend Archevêque leur proposait de consentir à un synode où ils pourraient consulter entre eux *fraterne* de toutes les différences ; mais Borecki et Smotrycki se sont posés *superbe et contumaciter*, ne voulant consentir à rien de ce qui aurait pu conduire à la concorde, et répondant à plusieurs choses par des calomnies odieuses et par le mensonge. »

opprimé par un injuste agresseur. La commission avait devant elle d'un côté des innocents, de l'autre des coupables. La justice lui commandait de punir ceux-ci et de protéger ceux-là. Elle n'avait pas même besoin de provoquer une nouvelle sentence ; il suffisait de faire exécuter les arrêts qui pesaient déjà sur les évêques schismatiques, et la Ruthénie eût été pacifiée. Il n'en fut pas même question.

Les délégués de la Diète cherchèrent un moyen d'accorder les Uniates et les schismatiques, comme si leurs droits eussent été égaux et leurs causes toutes semblables. Ils s'arrêtèrent au projet d'un concile mixte, dans lequel les évêques et les principaux personnages des deux partis poseraient les bases d'une réconciliation. L'expérience avait appris que ces assemblées étaient toujours inutiles et très souvent dangereuses. Rutski ne l'ignorait pas ; cependant, afin de montrer son respect pour les commissaires, et son désir sincère de la paix, il ne rejeta pas cette proposition. Borecki, et Smotrycki, au contraire, la repoussèrent avec dédain. « On ne peut, disaient-ils, tenir un concile « sans discuter, et nous ne voulons pas discuter avec les « Uniates. Les conciles sont nécessaires quand on a des doutes « sur la foi, et nous n'en avons pas. Qui nous garantira contre « la puissance des catholiques ? Si l'on tient un concile, nous « voulons qu'il soit présidé par le patriarche de Constantinople « et qu'on n'y voie aucun représentant du Pape ni aucun « latin [1]. » Les commissaires essayèrent de vaincre cette résistance, et proposèrent de nouvelles combinaisons ; Borecki et Smotrycki les repoussèrent toutes.

Les schismatiques prenaient à tâche de braver le gouvernement polonais et d'attirer sur leurs têtes un sévère châtiment. En tout autre pays, il ne se fût pas fait attendre ; mais en Pologne, des factieux pouvaient tout oser sans crainte. Les commissaires firent leur rapport au roi ; le monarque fit rédiger par son chancelier, d'après leurs conclusions, la réponse aux interpellations des nonces au sujet des affaires ruthènes. Cette pièce va nous dire quels avis prévalurent dans les conseils de la couronne. Elle mérite d'être lue avec attention.

« Le roi, dit le chancelier, ne cause aucun préjudice aux « gens de la religion grecque. Sa Majesté ne fait contraindre

1. *Inform. ep. ruth.* l. cit. p. 262.

« personne à l'Union. Elle ne veut aucune persécution pour « cause de religion, et elle maintient la paix entre les dissi- « dents. Elle observe dans la distribution des dignités et des « biens ecclésiastiques le droit commun, et les constitutions « adoptées par les diètes en 1607, 1609 et 1620, et c'est en « vertu de ces lois et de l'autorité transmise à Sa Majesté par « ses prédécesseurs qu'elle donne ces bénéfices et ces dignités « à des nobles de la religion grecque. » Rutski et ses suffragants ne sont pas nommés, mais ces paroles affirment nettement la validité de leur nomination aux sièges qu'ils occupent. La condition de Borecki et de Smotrycki est bien différente. Ecoutons le chancelier :

« Contrairement à ces constitutions, aux anciennes lois et « coutumes, des hommes légers et de basse extraction, « Borecki, Smotrycki et d'autres, malgré le droit royal, sans « nomination et à l'insu de Sa Majesté, ont osé se faire sacrer « pour le siège métropolitain et des sièges épiscopaux occupés « par des évêques vivants. Ils se sont adressés pour cela au « ministère d'un étranger suspect, sujet du sultan des Turcs, « n'ayant aucune juridiction dans les États de Sa Majesté, « et envoyé probablement dans le but de soulever les sujets du « roi contre leur souverain légitime pendant la guerre de « Turquie. C'est là un crime de lèse-majesté et un outrage à « la dignité et à l'autorité que le roi tient de Dieu; car, dans les « États de Sa Majesté, personne ne peut être archevêque ou « évêque, métropolite ou vladique, sans être nommé et présenté « par elle. Or ces hommes ont voulu être et se faire passer pour « métropolite et vladiques sans nomination du roi et quoique « ces dignités ne fussent pas vacantes. A leur instigation, on « voit commencer de grands excès et de grands troubles. »

Le chancelier rappelle ici l'arrestation des Basiliens de Kiew et l'assassinat de Hrekowicz ; puis il continue : « Dans beau- « coup d'autres lieux, on s'empare violemment des églises de « fondation royale, on bat des innocents, prêtres et moines, « on les assassine et on commet mille autres excès. Ainsi donc, « ce sont ces hommes eux-mêmes qui sont rebelles à l'autorité « royale, qui violent les lois et les arrêtés des diètes. Il ne « leur est fait aucun préjudice de la part du roi. Ils ne pro- « duisent ni ne pourront produire jamais aucun juste grief. »

Non seulement les Uniates sont innocents de tous les crimes

qu'on leur impute, mais le roi déclare, en son nom et au nom des ordres assemblés, que les véritables coupables sont les schismatiques ; qu'ils ont foulé les lois aux pieds et commis les plus exécrables attentats. Après une pareille sentence, la justice aura-t-elle enfin son cours ? Ecoutons la fin du discours royal : « Puisqu'il n'est fait aucun préjudice à ces hommes et « qu'ils ne peuvent ni ne pourront jamais produire aucun « juste grief, Sa Majesté désire, pour apaiser ces troubles, que « des ecclésiastiques des deux côtés fixent le lieu et le temps « où ils pourront, sans attroupements de laïques, que ces « affaires regardent peu, et en présence des commissaires « royaux, délibérer sur une pacification définitive ; et s'ils ne « pouvaient s'entendre, Sa Majesté désire qu'ils conservent « la paix à l'avenir et évitent de se porter mutuellement pré- « judice, en se conformant pour cela aux constitutions préci- « tées de 1607, 1609 et 1620. »

Ainsi, après ces longs débats, et cette enquête qui a fait découvrir d'un côté des innocents opprimés, de l'autre des criminels traîtres à Dieu, au roi et à la patrie, tout se termine par une invitation à la concorde et par la convocation d'un concile où la vérité et l'erreur seront également représentées, où les victimes et les bourreaux discuteront comme des frères. Borecki et Smotrycki ont déclaré publiquement qu'ils ne voulaient pas de cette assemblée. Ils se sont moqués ouvertement de cet expédient, imaginé par les commissaires. Le gouvernement sait d'avance que ce moyen de pacification est inefficace, qu'il ne sera pas même possible de le tenter ; et cependant le roi le propose solennellement à la Diète. C'est la plus haute combinaison à laquelle puisse s'élever la courte sagesse de ces hommes d'État, auxquels le péril de l'heure présente fait oublier la justice. Ils entendent gronder dans le lointain les menaces de l'armée cosaque, et ces clameurs étouffent la voix de la justice.

Assez fort pour opposer une résistance insurmontable à toute mesure qui blesse ouvertement sa conscience, le roi est trop faible pour aller de lui-même en avant et imposer à la Diète une résolution plus équitable. La noblesse ne voulait plus entendre parler des Ruthènes. Peu lui importait le résultat final de leurs dissensions, pourvu qu'il n'en fût plus question dans les diètes.

Pour en finir, une constitution fut publiée dans la forme suivante : « A cause de la multitude des affaires d'État, nous « différons à la prochaine Diète la pacification des gens de la « religion grecque, qui sont divisés entre eux. En attendant, « la paix doit être gardée des deux côtés, par les ecclésias- « tiques comme par les laïques, de quelque état et condition « qu'ils soient. » Une clause générale annulait ensuite tous les arrêts, décrets, séquestres, etc., prononcés pour cause de religion, et mettait à néant tous les procès du même genre pendants devant les tribunaux [1]. Le renvoi à la Diète prochaine était une formule dont tout le monde connaissait le sens. Elle servait, dans la langue de la chancellerie polonaise, à écarter les affaires que le gouvernement ne voulait plus traiter.

Borecki et Smotrycki partirent précipitamment et de nuit, aussitôt après la clôture de la Diète. Ils n'avaient cependant plus rien à craindre. Ils emportaient de Varsovie un laisser-passer pour tous les attentats qu'il leur plairait de commettre. Ils n'avaient plus devant eux qu'un obstacle, la volonté du roi : mais tôt ou tard la mort devait les débarrasser de ce vieil obstiné. Encore quelques années d'attente, et ils vaincront sans combat [2].

Cependant quelques-uns des principaux sénateurs n'étaient pas satisfaits de l'issue de cette affaire. Ils se persuadèrent qu'ils avaient trouvé un moyen facile de pacifier les Ruthènes, et ils vinrent le proposer au roi et à Rutski. Il s'agissait d'envoyer à Constantinople un prêtre uniate, pieux, instruit, exercé dans les affaires, qui s'insinuerait dans les bonnes grâces du patriarche et lui persuaderait d'engager lui-même les Ruthènes de son obédience à accepter le concile de Florence et à se réunir aux Uniates, sans parler ni du Pape, ni de l'Église romaine. Les auteurs de ce projet avaient tout prévu, et ils étaient prêts à dicter des instructions à l'émissaire chargé de cette délicate mission.

Il fallait donner beaucoup d'argent au patriarche, lui rappeler les subsides que ses prédécesseurs tiraient autrefois de la

1. *Volumina Legum*, III, 450.

2. V. aux pièces justificatives deux lettres de Rutski concernant cette Diète.

Ruthénie, et lui en promettre de plus abondants encore pour l'avenir, s'il voulait se prêter à la réconciliation. En cas de refus, on devait le menacer d'arrêter tous les envoyés qui viendraient de sa part en Ruthénie, et de livrer aux latins les églises et les bénéfices possédés par les Uniates. On ne peut qu'admirer la candeur de ces braves gens, qui se flattaient de transformer le patriarche de Constantinople en apôtre de l'Union. Rutski était trop sensé pour ne pas voir que ce projet n'était qu'un rêve d'une naïveté ridicule. Il n'osa cependant pas le repousser, mais il se réserva de consulter le Saint-Siège, afin que cette entreprise, si elle venait à recevoir un commencement d'exécution, ne tournât pas au détriment de l'Église[1].

Au fond, Rutski était accablé de douleur. Peu de temps après cette Diète, il rédigea un long rapport à la Propagande sur l'état de l'Eglise uniate et les moyens de la secourir. Nous avons maintes fois cité ce document, d'une importance capitale[2], dont chaque page porte la trace d'une larme, et chaque parole est un cri d'angoisse. Le vénérable métropolite signale les uns après les autres tous les obstacles qui arrêtent le développement de l'Union. Le premier est la résistance des protestants et des schismatiques, toujours coalisés. Rutski énumère leurs principales entreprises, et compte les ressources dont ils peuvent disposer. Elles sont immenses, grâce aux Cosaques et aux Confréries Cependant le danger principal ne vient pas de ce côté. Rutski est plus effrayé de la froideur des latins que des menaces des protestants et des schismatiques. Il vient de se trouver en contact, à la Diète, avec l'élite de la noblesse et du clergé latin de la Pologne ; non seulement il a trouvé la plus profonde indifférence pour le sort de l'Église uniate, mais il a entendu mettre mille prétextes en avant pour justifier cette coupable apathie.

Les politiques lui ont dit que le salut de l'Etat doit être préféré à une entreprise dangereuse et inutile. Toujours dominés par la vieille répulsion des latins pour les Ruthènes, des hommes d'Eglise ont ajouté que la diversité des rites était in-

1. *Inform. episc. ruthen.* p. 261.

2. *Informatio episcop. ruthen.* ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 254-293. Ce document fut écrit après la Diète, dans le courant de l'été de 1623.

compatible avec l'unité de la foi. D'autres ont imputé à l'Union tous les troubles qui ont agité la Ruthénie. « Votre Union, lui « ont-ils dit, ne se développe pas et elle nous attire des maux « innombrables. Vous prétendiez convertir les Ruthènes, et « ils sont plus obstinés que jamais. Il est à souhaiter pour « l'Eglise et la Pologne que l'on détruise votre Union au lieu « de l'étendre. » Rutski a combattu péniblement tous ces sophismes, et il n'a convaincu personne. Les catholiques qu'il parvenait à toucher lui posaient cette question étrange : « Que pouvons-nous faire pour l'Union ? » Comme si l'existence et l'avenir de l'Église uniate n'eussent pas été entre leurs mains. Sénateurs, évêques, nonces, simples gentilshommes, tous pouvaient travailler pour elle, et s'ils avaient associé leurs efforts, Rutski n'hésite pas à l'affirmer, en une seule année l'Église schismatique eût été anéantie, sans répandre une goutte de sang ni porter atteinte à aucun droit.

L'indifférence des latins privait l'Église uniate de secours extérieurs sur lesquels elle avait droit de compter; néanmoins elle n'en épuisait pas les forces, comme le faisait le passage imprudent de la noblesse ruthène au rite latin. Nous avons décrit ailleurs le mouvement fatal qui entraînait cette classe vers l'imitation des usages, même religieux, de l'Occident. Rutski établit par des arguments sans réplique que ces désertions affaiblissent l'Église uniate et qu'il est urgent de les arrêter.

La bourgeoisie, si ferme jusqu'alors dans son attachement au rite national, commençait à suivre elle-même l'exemple de la noblesse. L'année précédente, on avait vu à Vilna un des bourgeois les plus riches et les plus influents de la ville passer au rite latin, après avoir été, durant plusieurs années, l'une des colonnes de l'Union dans la cité. L'agitation à laquelle la Ruthénie était en proie lui avait donné le vertige ; et il s'était enfui du champ de bataille pour esquiver les périls d'une déroute, qu'il croyait inévitable. Cette désertion avait été un événement dans la capitale de la Lithuanie, et les schismatiques avaient exploité habilement l'effet qu'elle avait produit[1].

1. Ce bourgeois était Ignace Dubowicz, l'ami et le bienfaiteur de saint Josaphat. Peu s'en fallut qu'il ne détruisît l'organisation de la bourgeoisie uniate de Vilna. Rutski écrivait à ce sujet : « D. Ignatius Dubowicz reli-

Cet entraînement irréfléchi vers le rite latin avait pour résultat infaillible d'enraciner les préjugés des Ruthènes. Le métropolite montre que bientôt ils ne pourront plus croire à la bonne foi des latins, et que toutes les apparences leur permettront d'affirmer que le véritable but de l'Union est la destruction du rite gréco-slave. On donne par là aux schismatiques un moyen facile de rallumer les passions anti-catholiques, et on renverse toutes les espérances que l'Union ruthène faisait naître pour la conversion de l'Orient. Jamais les Moscovites, jamais les Grecs n'accepteront des missionnaires partis de la Ruthénie, s'ils peuvent être soupçonnés de latinisme.

Quand le métropolite, achevant ce triste tableau, considère les forces dont il dispose, on se demande s'il ne juge pas lui-même la partie perdue. Il est pauvre, sans crédit, dépourvu d'un auxiliaire capable de partager ses sollicitudes pastorales, mal secondé par ses suffragants, qui laissent presque toujours retomber sur lui le fardeau de la lutte dans les diètes. Après dix ans de travaux, il n'a pas trouvé encore les éléments d'un clergé séculier instruit et vivant dans le célibat. Le collège grec que Clément VIII voulait fonder en Ruthénie devait les fournir ; mais les promesses de ce Pontife n'ont pas été réalisées ; Rutski en sollicitera longtemps l'exécution et ne l'obtiendra jamais. Il ne peut compter que sur les Basiliens réformés ; mais de ce côté encore le métropolite aperçoit de tristes présages.

Les cloîtres ruthènes avaient reçu l'écho des tempêtes qui sévissaient sur l'Eglise uniate. Des pusillanimes prirent l'alarme, et persuadés que la congrégation de la Sainte-Trinité allait être emportée par l'ouragan, ils se dirent qu'il valait mieux abandonner cet édifice chancelant que de périr sous ses ruines. Des religieux tièdes ou mécontents, las du joug de l'observance ou déçus dans leurs rêves d'ambition, se joignirent à eux. Des conspirations furent tramées dans deux monastères, et

quit nos et transivit ad ritum latinum ; et jam sibi coaptaverat Petrum Kopec et Mikulicz, qui secuti fuissent ipsum, nisi retinuissemus ipsos. Volebat sic magistratum civitatis ruthenum tollere ; schismaticos enim, ut scitis, ejecimus e magistratu ; ipse vero contendebat unitos consulares trahere post se ; remanerent duo aut tres, alii in loca ipsorum non succederent. Voluit et ex ordinibus artificum pellere ruthenos, et hoc ipsi non cessit. » *Epist. ad P. Adrian. Podbereski.* 28 jul. 1622.

les supérieurs eux-mêmes eurent la lâcheté d'y prendre part. Les conjurés résolurent de quitter l'habit et la règle de saint Basile pour entrer dans un ordre religieux latin. Ils surveillaient les événements avec une inquiétude fébrile, écoutant tous les bruits du dehors et attendant à chaque instant le signal de la catastrophe qu'ils croyaient prochaine.

Les schismatiques eurent vent de ces machinations, et devinant le profit qu'ils pouvaient en tirer, ils faisaient parvenir à ces moines égarés des nouvelles de jour en jour plus menaçantes, afin de les pousser à des résolutions désespérées. « Hâtez-vous, leur disaient-ils, encore quelques jours, et vous « serez chassés de vos monastères. N'attendez pas cette dure « extrémité. » Les schismatiques espéraient que les conjurés compromettraient toute la congrégation réformée et ruineraient son influence. Du jour où les Basiliens réformés devenaient odieux ou suspects au peuple ruthène, les schismatiques étaient vainqueurs. Pendant la Diète de 1623, les conspirateurs, persuadés que l'heure fatale était arrivée, se mirent en rapport avec les supérieurs d'un ordre latin, dont nous ignorons le nom, et demandèrent à y entrer. A la guerre, les bons capitaines n'aiment pas les transfuges : nos Basiliens furent repoussés.

L'issue de la Diète ne raffermit pas leur courage. L'Église uniate était encore debout, mais abandonnée définitivement par la noblesse, et délaissée par ses propres enfants, qui passaient au rite latin. Les conjurés se dirent qu'il était inutile d'affronter des épreuves sans fin pour soutenir une œuvre vouée à une ruine certaine. Ils continuèrent leurs négociations. Les Franciscains conventuels, auxquels ils s'adressèrent, promirent de les recevoir et de solliciter pour eux les dispenses nécessaires auprès du Souverain Pontife[1]. Alors les transfuges démasquèrent leurs intrigues. Ils écrivirent dans tous les monastères de la Congrégation pour recruter des complices, et répandirent un mémoire pour expliquer leur conduite. Instruit de ce qui se tramait, Rutski poussa un cri d'épouvante. « Si ces impies

1. Les Frères-Mineurs conventuels sont toujours désignés en Pologne par le nom de Franciscains, sans aucune spécification. Les Frères-Mineurs de l'Observance sont appelés Bernardins, du nom de saint Bernardin de Sienne.

« réussissent, s'écria-t-il, ils feront plus de mal à l'Église « uniate que si l'enfer vomissait contre elle toute sa puissance[1].» Après une pareille désertion, personne en Ruthénie n'eût plus osé croire à la bonne foi des Uniates, et toutes leurs protestations de fidélité au rite grec devaient être prises pour autant de signes d'hypocrisie.

Rutski déploya toute son énergie pour déjouer les projets des conspirateurs. Après avoir fait face aux premiers périls, il songea à l'avenir ; et pour prévenir de pareils désordres, il convoqua un chapitre général des Basiliens réformés dans son domaine de Ruta, près de Nowogrodek.

L'archevêque de Polock fut appelé à cette réunion, et sans tenir compte de ses propres périls, il accourut pour défendre cette congrégation de la Sainte-Trinité, qu'il aimait avec la double tendresse d'un père et d'un fils. Les supérieurs des monastères de la réforme, assemblés autour des deux prélats, prirent des mesures pour l'observation des règles, et portèrent des peines spirituelles et corporelles contre tous ceux qui chercheraient à diffamer la Congrégation, à la troubler, à provoquer des désertions dans son sein. Ces coupables furent frappés d'interdit et de suspense, réservés au métropolite, et déclarés inhabiles à prendre jamais part au gouvernement et aux assemblées de la Congrégation.

Pour effacer les traces de ces fâcheux événements et discerner les transfuges, le chapitre général dressa une formule de rénovation des vœux, qui contenait l'engagement de vivre jusqu'à la mort dans la pratique du rite grec et l'Ordre de Saint-Basile. Le métropolite et Josaphat prononcèrent les premiers ce serment, que tous les Pères de l'assemblée répétèrent après eux en présence du Saint-Sacrement. Le chapitre décréta que cette rénovation solennelle des vœux serait faite dans les monastères de la Congrégation ; et si quelques religieux refusaient de prendre l'engagement demandé, le métropolite devait en être averti sur-le-champ et agirait à leur égard selon sa prudence. Ces mesures firent avorter la conspiration. Cependant Rutski ne les jugea pas suffisantes[2].

1. *Inform. episc. ruthen.* l. cit. p. 280. Plusieurs lettres de Rutski adressées au P. Adrien Podbereski font allusion à cette affaire.

2. *Act. Congreg. general.* III. *Monach. ord. S. Basil. M.* Sess. VI. cod. ms. Leopol.

Ces agitations semblaient indiquer que l'esprit religieux s'affaiblissait dans la congrégation de la Sainte-Trinité. Pour donner à ce corps de nouveaux éléments de vie, le métropolite revint à son projet d'y attirer des latins. Se rappelant les promesses qu'on lui avait faites à Rome en 1615, il supplia le général des Carmes déchaussés de lui céder quelques-uns de ses religieux. En même temps, Rutski pressait le Souverain Pontife d'opposer une digue au courant qui emportait vers l'Église latine l'élite des Uniates et les Basiliens eux-mêmes.

En terminant son rapport de 1623, il renouvelait cette demande, qu'il avait déjà présentée en 1622 au cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV. « Que Sa Sainteté, disait-il, examine cette « affaire, qu'elle prononce et nous tende une main secourable. « Quoique nous combattions tous dans la même armée et sous « le même chef, il ne doit plus être permis à un soldat de « passer d'un bataillon dans un autre, au moins jusqu'à la « défaite des schismatiques contre lesquels nous luttons. Si « cette mesure paraît trop rigoureuse, qu'on permette le changement de rite, mais avec le consentement des deux évêques « latin et uniate. Nous demandons en outre qu'aucun de nos « moines uniates de la congrégation de la Sainte-Trinité de « Vilna ne puisse passer dans un ordre religieux du rite latin, « à cause du dommage qui en résulte pour l'Église uniate, et « aussi parce que notre ordre est plus sévère que tous ou « presque tous les ordres religieux latins. Celui qui veut en « sortir semble toujours poussé par le désir d'une vie plus « commode. La fidélité de cette congrégation au Saint-Siège « apostolique, ajoutait Rutski avec une noble fierté, est vraie, « sincère et durable. Elle l'a attestée par le sang qu'elle a déjà « donné pour la cause de l'Église et par les tribulations sans « nombre qu'elle subit de la part des schismatiques[1]. »

Rutski attendait la réponse à cette double demande, comme la sentence de vie ou de mort de l'Église uniate. Dans la triste extrémité où il se voyait réduit, il adressait au Général des Carmes déchaussés et aux cardinaux de la Propagande des supplications pleines de larmes. « Prosternés à vos pieds, leur « disait-il, nous empruntons, dans notre détresse, les paroles « de notre Père saint Basile aux évêques des Gaules et d'Ita-

1. *Rutscii epist. ad Card. Ludovis.* 26 juil. 1622.

« lie : « Tendez la main à ceux que vous voyez dans la poussière.
« Que vos cœurs fraternels s'émeuvent de notre malheur. Versez
« des larmes de compassion sur la moitié de l'univers plongé
« dans l'erreur. Ne nous dédaignez pas, ne souffrez pas que
« la foi s'éteigne chez ceux qu'elle a d'abord éclairés. »

« Ainsi parlait notre Père à vos ancêtres, et il obtint ce qu'il
« demandait. Puissions-nous être exaucés de même, nous ses
« fils, qui vous adressons ses propres paroles. O vous, les zéla-
« teurs de la foi catholique, les colonnes de l'Église, les
« lumières de la chrétienté, vous tenez en vos mains l'affer-
« missement de l'Union et la destruction du schisme. Comme
« les yeux des serviteurs sont sur les mains de leurs maîtres,
« ainsi nos yeux sont sur vos mains, apercevant tous les biens
« qu'elles contiennent et que nous espérons obtenir infaillible-
« ment de votre bonté [1]. »

Rutski se tourne vers Rome, comme sa dernière espérance ; mais ne s'abuse-t-il pas lui-même sur le secours qu'il peut attendre de la capitale du monde chrétien ? L'incertitude et le découragement ont pénétré jusque dans les conseils de la papauté ; et l'avenir de l'Église ruthène y est sérieusement mis en question. Grégoire XV n'avait pas cessé d'encourager Rutski, et ses envoyés l'avaient secondé de toutes leurs forces dans les diètes ; mais à Rome comme en Pologne on s'étonnait de la lenteur des conversions, et on s'effrayait des obstacles. Une question, qui avait toujours été résolue sans discussion en 1595 et aux conciles de Lyon et de Florence, était posée devant le Pape comme un problème difficile. L'état de la Ruthénie jetait le trouble dans les esprits, et on se demandait s'il fallait maintenir le rite grec dans cette contrée.

« Il y a en Ruthénie, écrivait le cardinal Ludovisi au nouveau
« nonce de Pologne Lancelotti, des évêques et des prêtres
« catholiques du rite grec, mais ils sont presque seuls, sans
« brebis qui veuillent les suivre. Ils courent même le risque
« d'être chassés de leurs sièges et de se voir enlever les églises

1. *J. Rutscii epistola ad P. Generalem Discalceatorum Carmelitarum* ex cod. ms. Basil. XII in Archiv. de Propag. Fide, p. 68. — *Epistola ad D. Menti secretar. S. Congreg. de Propag. Fide*, ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruthen.* p. 297. Ces deux lettres sont de date différente : la première de 1623, la seconde de 1624 ; mais, pour la forme comme pour le fond, elles sont presque identiques.

« que l'on a prises aux schismatiques pour les leur donner. « Dans toutes les diètes, il se fait beaucoup de bruit à ce « sujet[1]. » Le cardinal raconte en peu de mots la venue de Théophane et le sacre des évêques schismatiques; puis il aborde la question. « Quelques-uns eussent préféré que l'Union ne se « fût jamais faite. Ils prétendent qu'il eût été plus facile de « ramener les schismatiques au sein de l'Église catholique un « à un et famille par famille, et que la persévérance des con- « vertis est bien plus assurée quand ils deviennent latins. Mais le « métropolite de Kiew se plaint de ces changements de rite. « Il nous importe peu que les Ruthènes soient du rite latin « ou du rite grec, pourvu qu'ils soient fidèles catholiques. Nous « n'avons en vue que le salut de leurs âmes. Il faut soutenir « l'Union déjà conclue et la défendre dans la Diète prochaine, « et toutes les fois qu'il sera nécessaire, afin de lui conserver « ses églises. Mais si le moyen qu'on nous propose de faire « embrasser le rite latin à la noblesse, et qui est peut-être le « meilleur pour convertir ce peuple, n'éloignait pas de Rome « les schismatiques de la Ruthénie et même ceux du Levant, « on pourrait permettre aux évêques latins de travailler à « étendre leur troupeau. Il en sera délibéré dans la congréga- « tion de la Propagande, mais il est difficile de juger de si loin « sur des affaires de ce genre. Votre Seigneurie prendra sur « les lieux des informations et verra ce que l'on peut faire « dans l'intérêt des âmes et pour sauvegarder à la fois la tran- « quillité publique et la dignité du Saint-Siège[2]. » La cause de l'Union, perdue ou peu s'en faut en Pologne, va être portée au tribunal de l'Église romaine, et la décision équivaudra peut-être pour elle à une sentence de mort.

Au milieu de ces épreuves, Rutski conservait une force d'âme que la grâce de Dieu seule pouvait lui donner. Les nombreuses lettres qu'il écrivit à cette époque ne portent aucune trace de défaillance. Quand le courageux métropolite examine l'état de son Église, il est obligé de convenir que cet édifice, construit au prix de tant de labeurs, peut s'écrouler demain. Mais on

1. Il est à peine nécessaire de faire remarquer au lecteur que le cardinal Ludovisi fait erreur en affirmant que les églises possédées par les Uniates avaient été prises aux schismatiques.

2. *Instruzione a Mons. Lancelotti, vescovo di Nola, nunzio ordinario in Polonia*, 14 déc. 1622. Collection Naruszewicz.

dirait qu'une voix secrète lui annonce un prochain secours du ciel. « Toutes ces agitations extérieures ne m'ébranlent en rien », disait-il à ses fils. Il venait de lutter durant plusieurs semaines contre une menace nouvelle de paralysie ; le mal avait cédé devant des remèdes énergiques, mais en laissant des traces, qui ne devaient pas disparaître. Cet affaiblissement des forces physiques n'ébranlait pas le courage du métropolite et ne diminuait pas son activité. Mais sa cinquantième année allait sonner; et en arrivant à la période du déclin, Rutski pensait au compte qu'il aurait à rendre au Seigneur, peut-être dans quelques jours. Il avait résolu de passer une année dans sa solitude pour se préparer, ou à la mort si Dieu l'appelait à lui, ou à vivre plus saintement encore, si ses jours étaient prolongés. Quant au repos en ce monde, il ne le cherchait pas. « Je ne déposerai pas, disait-il, la charge que j'ai prise, et je ne descendrai pas de la croix sur laquelle je suis monté, jusqu'à ce qu'un autre ne se présente pour me succéder[1]. » Pour le moment, Josaphat devait prendre en main le gouvernement de la métropole.

Rutski avait annoncé ce projet aux supérieurs de la Congrégation basilienne, à la fin du chapitre général, tenu à Ruta ; et l'archevêque de Polock s'apprêtait à venir en Lithuanie pour y fixer durant quelque temps sa résidence ; mais les événements marchèrent trop vite pour permettre l'exécution de ce dessein. Quand on suit toutes les péripéties de cette lutte, on se demande si Rutski n'avait pas un secret pressentiment de ce qui allait se passer, quand il voulait remettre ainsi son troupeau aux mains de Josaphat. « Ces brebis, semblait-il lui dire, sont les vôtres plus que les miennes. Vous êtes le véritable père de tout ce peuple. C'est à vous de le sauver. »

1. *J. Rutscii epist. ad P. Adrian. Podbereski*, 24 jul. 1623. — *De vita S. D. Josaphat attestatio.*

CHAPITRE V.

LE MARTYRE.

(12 novembre 1623.)

Josaphat de plus en plus dévoré par la soif du martyre. — Nouvel attentat à Kiew contre des Uniates. — Josaphat part pour Vitebsk à la fin d'octobre 1623. — Instances des habitants de Polock pour le retenir et lui faire accepter une escorte. — Dernière visite de l'archevêque à sa cathédrale. — Aspect de Vitebsk à l'arrivée de Josaphat. — Respect que lui témoignent ses plus mortels ennemis. — Sermon prononcé par Josaphat le jour de saint Démétrius. — Dernier conseil des schismatiques à l'hôtel de ville. — L'exécution fixée au dimanche 12 novembre. — Josaphat prévenu de l'imminence du péril. — Son dernier repas avec les siens. — Sa dernière nuit de prière et de pénitence. — Au lever du jour, le peuple se précipite sur l'évêché. — Siège du palais épiscopal. — Le P. Dorothée Lecikowicz, Emmanuel Cantacuzène et Grégoire Uszacki frappés en essayant de protéger Josaphat. — L'archevêque tombe sous un coup de hache et est achevé par une décharge de mousquets. — Outrages prodigués à son corps. — Ses traits imprimés miraculeusement sur une muraille. — Le corps du martyr jeté dans la Dwina. — Prodiges qui manifestent la sainteté de la victime et le courroux du ciel.

L'année 1623 va finir, et les périls de l'Église uniate augmentent chaque jour. L'habileté, le dévoûment, la force même est impuissante en face d'une situation aussi désespérée. Dieu seul peut apaiser cet orage ; mais il semble fermer l'oreille aux prières des Uniates. Il fallait qu'un seul se dévouât et subît la mort pour le salut de tout le peuple. « C'est une loi établie que « l'Église ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort « de ses enfants, et que, pour affermir ses droits, il faut qu'elle « répande du sang. Son Époux l'a rachetée par le sang qu'il a « versé pour elle, et il veut qu'elle achète par un prix semblable les grâces qu'il lui accorde[1]. » Déjà le sang des martyrs

1. Bossuet, *Panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry.*

a coulé sur la terre ruthène ; mais ces sacrifices n'ont pas calmé la tempête. Des victimes ordinaires ne suffisent pas. L'Église uniate n'achètera la paix qu'au prix du plus pur de son sang, et Dieu lui demande le plus illustre de ses fils, Josaphat.

Les victoires de ses frères avaient excité une généreuse émulation dans le cœur du saint archevêque [1]. Il fut touché surtout par la nouvelle d'une exécution qui ensanglanta Kiew à cette époque. On n'a pas oublié le voyage que Josaphat fit dans cette ville avec le métropolite Rutski, vers 1615. On se rappelle qu'ils ramenèrent à l'Union deux prêtres séculiers et un des bourgmestres, nommé Batilia. En 1623, les Cosaques, maîtres de la ville, arrêtèrent ces deux popes et plusieurs magistrats, et leur demandèrent, le sabre à la main, de jurer obéissance au métropolite schismatique. Batilia refusa. On lui trancha la tête. Les deux prêtres répondirent avec la même constance, et subirent le même supplice. Le sang de ces martyrs resta longtemps visible sur le lieu de leur mort. Les bourreaux cherchèrent en vain à le faire disparaître. A plusieurs reprises, ils apportèrent du fumier pour couvrir ces marques sanglantes ; une main invisible l'écartait durant la nuit. Une lumière céleste éclairait la place consacrée par le sacrifice des trois martyrs, et l'on revoyait au matin leur sang plus apparent que la veille [2].

A la nouvelle de cette triple immolation et de ces prodiges, Josaphat s'écria devant le notaire du château de Vitebsk, Basile Chotelski : « Oh ! si mes supérieurs me délivraient de « ma charge épiscopale pour m'envoyer à Kiew, avec quelle « joie je courrais au-devant de la mort, afin qu'arrosée de mon « sang, cette vigne stérile produise des fruits au centuple [3] ! « — Emmanuel, disait-il encore à son cher Cantacuzène, allons « à Kiew prêcher la foi catholique et l'union avec Rome. —

1. Ista servo Dei currenti alias in via Domini, calcar addebant ad magis currendum. Hinc appetitus ille martyrii crescebat in illo, quod ex diversis partibus, de nostrorum persecutionibus, verberibus, mortibus et odio furioso Cosacorum accenso per Pseudo-Episcopos contra nos nuntiaretur. — J. Rutscii, *Attestat. de vita S. D. Josaph.*

2. Susza, *Cursus vitæ S. Josaphat*, p. 34, *et Relatio de laboribus Unitorum*, ap. Harasiewicz, *Annales Eccles. Ruthen.* p. 307. — J. Rutscii, *Attestatio de vita S. Josaph.*

3. Susza, *Cursus vitæ*, p. 77.

« Monseigneur, répondait le timide Cantacuzène, je ne veux « pas mourir. — Mais, mon frère, répliquait le Saint, nous « irions plus vite au ciel [1]. »

Josaphat n'avait pas besoin d'aller à Kiew pour y chercher des bourreaux. Il allait en trouver dans cette armée de popes et de petits bourgeois que Smotrycki avait soulevés ; et il n'avait aucune illusion sur leurs mauvais desseins. Prêchant un jour dans l'église Saint-Sauveur, à Polock : « Je n'ignore « pas, dit-il, que l'on me tend des embûches et que l'on pré- « pare ma mort. Vous devriez savoir que mon plus grand désir « est de donner ma vie pour la sainte Union et le chef suprême « de l'Église [2]. » Avec ses familiers, il parlait à tout propos de sa fin prochaine. Quelques-uns de ceux-ci se plaignirent d'entendre ces tristes annonces, même durant les repas : « Personne ne vous empêche de manger, leur répondit le Saint, « personne ne m'empêchera non plus de mourir pour mon « Dieu et pour la sainte foi catholique [3]. »

Des nouvelles alarmantes arrivaient de Vitebsk. Le fanatisme des habitants était de plus en plus exalté, et on parlait tout haut d'en finir avec l'Union et l'archevêque, fallût-il acheter par un meurtre cette triste victoire. On était dans la dernière moitié d'octobre; Josaphat annonça aussitôt l'intention de se rendre à Vitebsk. Le bruit de son départ jeta les catholiques de Polock dans la consternation, car ils savaient tous qu'en allant à Vitebsk, l'archevêque courait au-devant de la mort. Les principaux habitants, nobles et bourgeois, cherchèrent entre eux les moyens d'empêcher ce voyage. Le vice-juge de Polock, le notaire Dziahilewicz, l'avocat Dankowski joignirent leurs instances aux prières des serviteurs de Josaphat pour lui faire abandonner ce dessein. Tout fut inutile. « Je ne crains

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Emm. Cantacuz. n. 4.

2. Ante iter Vitepscianum, Polociæ in Ecclesia Natali Domini dedicata, propalam de suggestu edixit : « Non latere se varias insidias, necemque paratam : pro certo nihilominus scirent, mortem se pro Christo, pro Sancta Unione, pro summo Ecclesiæ capite, unice expetere. » — Susza, *Cursus vitæ*, p. 76. *Act. Comm. Apost.* Deposit. Emm. Cantacuz. n. 4.

3. Et ægre quodam tempore ferentibus ad mensam nonnullis, quod mortem assiduus masticaret, cuidam opposuit : « Te nullus impedit ut comedas, me nullus ut moriar ; idque pro Deo meo, pro S. Catholica fide moriar. » — Susza, p. 77.

« pas la mort, répondit le Saint. Fasse Dieu que je sois assez « heureux pour mériter la couronne du martyre ! »

Dankowski, très versé dans le droit allemand, qui régissait la ville de Vitebsk, servait depuis quelques années de conseil à Josaphat dans ses démêlés avec les schismatiques. Il était au courant de toutes leurs entreprises ; effrayé du danger, il fit les derniers efforts pour arrêter Josaphat. « Eh quoi ! Monsei- « gneur, lui disait-il, vous avez à Polock des ennemis impla- « cables, et cela ne vous suffit pas ? Vous savez qu'on vous « menace à Vitebsk d'un assassinat, et vous y courez ! — « Mon ami, lui répondait Josaphat, empruntant une parole « de saint Paul, je brûle de mourir et d'être avec le Christ. « Je suis prêt à donner mon sang pour la foi catholique, pour « la sainte Union [1]. » A leur tour, les serviteurs lui exposaient le péril : « Mes enfants, leur disait-il, il ne faut craindre que « Dieu seul. Il sera avec nous, et il ne nous abandonnera « pas. »

Voyant qu'il était impossible d'empêcher ce départ, les gentilshommes de Polock résolurent d'accompagner l'archevêque en assez grand nombre pour contenir les schismatiques. Josaphat refusa cette escorte : « Je ne veux, disait-il, aucune « assistance humaine. Dieu seul sera ma défense. Il me suffit « d'avoir à ma suite les chantres qui m'accompagnent durant « le saint Sacrifice. Je n'ai besoin de personne. Ce serait un « bonheur pour moi de mourir pour la foi. J'attends de Dieu « cette grâce, la plus grande que je puisse recevoir sur la « terre [2]. »

Le jour fixé pour le départ, Michel Tyszkiewicz, alors notaire suprême et plus tard vice-juge du palatinat de Polock, vint une dernière fois supplier l'archevêque de renoncer à son voyage et de conserver sa vie pour le bien de l'Eglise. Les instances et les larmes de ce fidèle ami n'ébranlèrent pas la résolution de Josaphat. Alors le généreux Tyszkiewicz témoi-

1. Sæpius illi dicebam : « Illustrissime Domine, illustrissimæ multos habes adversarios Polociæ et in vitam tuam conjuratos, ecce et Vitebscum auditur mortem Dominationi vestræ illlustrissimæ minitari. » Ille vero cum S. Paulo mihi respondebat : « Cupio dissolvi et esse cum Christo » ; addens se semper ad moriendum pro fide catholica et Unione sancta paratum esse. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. spectabilis D. Petri Dankowski.

2. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. P. Kosinski et alior.

gna l'intention de l'accompagner. L'archevêque le remercia : « Je ne veux, dit-il, exposer personne au moindre péril, et « surtout à la mort. Je n'ai besoin ni d'amis, ni de défenseurs. « Mes domestiques me suffisent. Quel si grand malheur ai-je « donc à redouter? La mort? Mais je viens de donner des « ordres pour qu'on me prépare un tombeau. » Et levant les yeux au ciel, il ajouta en langue ruthène : « Puissé-je, Seigneur, « être digne de verser mon sang pour l'Union et l'obéissance au « Siège apostolique » ! A ces mots, Tyszkiewicz comprit que toute instance eût été inutile et déplacée. Fondant en larmes, il prit congé de l'archevêque, convaincu qu'il ne devait plus le revoir [1].

L'heure du départ était arrivée. Josaphat voulut visiter une dernière fois son église cathédrale. Là, entouré de ses serviteurs, au pied de ces autels qu'il avait restaurés, il dit à haute voix qu'il connaissait les desseins des schismatiques. Il n'ignorait pas qu'en partant pour Vitebsk, il allait au-devant du trépas. « Mais, dit-il, c'est avec joie que je marche à sa rencon- « tre ». Autour de lui, ses prêtres et ses domestiques fondaient en larmes. Il essaya de les consoler ; et pour leur donner du courage : « Rassurez-vous, mes enfants, leur dit-il, s'il arrive « quelque malheur à Vitebsk, ce ne sera qu'à moi seul. Aucun « autre ne périra [2]. »

Avant de sortir, il examina le tombeau déjà commencé dans la muraille de l'église, à droite de l'autel. Josaphat avait choisi lui-même cette place, « trouvant juste, comme saint Ambroise, « qu'un pontife reposât là où il avait coutume d'offrir le sacri- « fice [3]. » — « Je serai bien heureux, dit-il, quand j'appren- « drai l'achèvement de ce tombeau. » Par l'ordre formel de l'archevêque, le P. Gennadius resta à Polock, afin d'accélérer le travail. Quand il fut terminé, cet ami fidèle s'empressa d'en avertir Josaphat. Le prélat reçut cette nouvelle avec une joie extraordinaire, et écrivit aussitôt au P. Gennadius pour le remercier. Il le priait en même temps de lui envoyer à Vitebsk,

1. Susza, *Cursus vitæ*, p. 77. — Verissimum quidem est quia volui cum illo ire Vitebscum, quando pro occisione a Domino Deo vocatus est, sed quia indignus fui aliquid pro nomine Jesu pati, remansi domi, me nolente, Josaphat solo renuente. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Mich. Tyszkiewicz.

2. Susza. *Ibid.*

3. Dignum est ut ibi requiescat sacerdos ubi obferre consuevit. S. Ambr. *Orat. in translat. SS. Gervas. et Protas.*

pour réparer l'église cathédrale, l'ouvrier qui avait achevé le tombeau. Cette lettre arrivait à Polock le 13 novembre. La veille, Josaphat avait succombé sous les coups de ses ennemis [1].

Le voyage de Polock à Vitebsk s'accomplit sans obstacle. L'archevêque parlait de sa mort, de son tombeau, de cette couronne du martyre qui brillait toujours à ses yeux. « Quelle « meilleure mort pourrais-je souhaiter, disait-il, que le mar- « tyre pour la primauté du Souverain Pontife ? Je souhaiterais « que toute ma famille eût à subir le même sort [2]. » Cependant, à Vitebsk, ceux-là même qui avaient résolu de tremper leurs mains dans le sang de l'archevêque, l'attendaient avec impatience pour le faire l'arbitre de diverses querelles : tant il est vrai que la haine de l'Union était seule à les animer contre le Saint, et qu'ils l'eussent porté aux nues, s'il eût consenti à renier sa foi !

Durant les quinze jours qu'il passa à Vitebsk, Josaphat ramena la paix dans plusieurs familles. Un seul homme résista avec obstination à ses charitables efforts. C'etait Nahum Wolk, l'un des bourgmestres de la ville. L'archevêque savait que ce malheureux désirait sa mort. Cependant il le recevait comme un ami et employait toutes les ressources de sa charité à le convertir. Quatre jours avant le soulèvement populaire qui fit de Josaphat un martyr, et de Nahum un bourreau, cet homme était encore chez l'archevêque. Josaphat le pressait, mais en vain, de pardonner à un ennemi. N'obtenant rien de cet obstiné, le Saint lui dit d'un ton sévère : « Prenez garde, « si vous ne faites pénitence, vous périrez bientôt, et de mort « violente ». Nahum se moqua de cet avertissement. Quelques semaines après, il mourait sur l'échafaud [3].

On touchait au commencement de novembre 1623. La petite ville de Vitebsk, si paisible d'ordinaire, avait complètement changé d'aspect. Depuis l'arrivée de Josaphat, les cris, les menaces, les agitations continuelles du peuple annonçaient quelque tragique événement. Les serviteurs de l'archevêque

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. P. Gennadii.

2. Non posse se melius mori, quam si pro primatu Summi Pontificis occideretur. Quinimmo optarem, inquiebat, ut mea familia eamdem quoque mortem subiret. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Gregorii Uszacki familiaris servi Dei.

3. Susza, *Cursus vitæ*, n. 79. — Morochow, *Vita. S. D. Josaphat.*

ne pouvaient paraître en public sans être insultés, et on entendait à chaque instant le nom du prélat au milieu des vociférations de la populace. Les magistrats, bourgmestres et échevins avaient en main la police de la ville ; mais, au lieu de réprimer ces manifestations tumultueuses, ils s'attachaient à les rendre chaque jour plus menaçantes. Le menu peuple et les petits bourgeois s'agitaient seuls dans la rue ; les magistrats ne paraissaient pas au milieu d'eux, mais ils n'en tenaient pas moins les fils du complot, et le signal de tous ces mouvements partait de l'hôtel de ville.

L'archevêque n'avait dans le conseil de Vitebsk qu'un seul ami dévoué, le bourgmestre Pierre Iwanowicz. Un autre bourgmestre, Basile Bonicz, et quelques riches habitants, hommes paisibles et bons catholiques, se tenaient à l'écart et déploraient ces scènes de violence ; mais l'énergie leur manquait pour prendre ouvertement la défense de Josaphat, et leur timidité encourageait l'audace des schismatiques.

Les deux bourgmestres Nahum Wolk et Siméon Niesza se distinguaient entre tous par leur haine contre l'Union et l'archevêque. Dès le commencement des troubles, ils avaient soufflé la révolte dans la ville ; et le conseil, tombé depuis deux ans sous leur domination, n'était plus que le docile instrument de leurs desseins. Ces deux hommes avaient dans la ville des émissaires, les uns prêtres, les autres ouvriers ou marchands, auxquels ils donnaient le mot d'ordre et qui soulevaient à leur gré la populace. Enfin, derrière ces acteurs principaux, un œil pénétrant en devinait d'autres qui, paraissant à peine sur la scène, n'en avaient pas moins une influence décisive sur les événements. C'étaient les schismatiques qui s'entêtaient encore à Polock dans la rébellion, et les membres de la confrérie de Vilna avec leur archimandrite, l'archevêque intrus Smotrycki. Un échange de messages avait lieu depuis longtemps entre Vitebsk et le Sénat schismatique de la capitale lithuanienne. Wolk et les siens en recevaient de l'argent et des ordres ; et Pierre Wasiliewicz, le principal champion du schisme dans Polock, était arrivé à Vitebsk avec son fils dans le même temps que l'archevêque, pour réchauffer le zèle de ses amis. Apportait-il un arrêt de mort contre le Saint ? On peut le croire ; et la justice fit peser plus tard sur sa tête la principale responsabilité de l'attentat.

Toutefois, si le meurtre de l'archevêque fut décidé dans les conseils de la confrérie de Vilna, Smotrycki ne prit aucune part à cette résolution. La simple pensée d'un crime aussi atroce le faisait reculer d'épouvante. Cependant toutes ses manœuvres conduisaient infailliblement à cette extrémité ; et si la légèreté de son caractère lui dérobait la portée de ses intrigues, il n'en fut pas moins regardé, et avec raison, comme le principal acteur de ce drame sanglant. Il eut beau se laver les mains et protester de son innocence, le sang du juste retomba sur lui plus que sur les hommes ignorants et grossiers que ses déclamations poussèrent au parricide [1].

Josaphat suivait de l'œil les machinations de ses ennemis, et il pouvait compter déjà les heures et les jours qui lui restaient vivre. Il ne cessait pas de remplir ses devoirs d'évêque ; il prêchait, il confessait, — il célébrait publiquement les saints mystères. Du haut de la chaire sainte il reprochait aux schismatiques, avec une sainte liberté, leur obstination et leurs complots ; mais sa voix ne pénétrait pas jusqu'à ces cœurs endurcis. Le 26 octobre, jour de la fête du martyr saint Démétrius [2], ce bon pasteur voulut adresser un dernier avertissement à ses brebis. L'évangile de la messe lui en fournit l'occasion. On y lisait ces paroles : « Voici l'heure où quiconque cherche « à vous tuer croit rendre hommage à Dieu. » Josaphat se les appliqua à lui-même, et parlant sans détour à son peuple : « Vous, leur dit-il, habitants de Vitebsk, vous cherchez à me « donner la mort, vous me tendez des pièges sur les fleuves, « sur les ponts, sur les chemins et dans la ville. Eh bien ! me « voici, j'arrive chez vous de moi-même. Sachez que je suis « votre pasteur, et que mon plus grand bonheur sera de mou- « rir pour vous. Plaise à Dieu de m'accorder la grâce de don- « ner ma vie pour la sainte Union, pour la primauté de saint « Pierre et du Pape, son successeur ! Oui, je suis tout prêt à « mourir sous vos coups pour la vérité » [3].

1. Suzsa, *Cursus vitæ*, — et l'arrêt de la commission royale qui jugea les assassins de Josaphat, dans Stebelski.

2. Saint Démétrius de Thessalonique, très vénéré des Grecs qui lui décernent le titre de *Megalomartyr*, Μεγαλομαρτυρ, comme à saint Georges et à quelques autres.

3. « Vos, inquit Josaphat, mihi minitamini mortem, et ego vobis dico, non essem felicior quam si per manus vestras pro fide catholica et aposto-

Cependant la prudence contenait l'ardeur qui poussait le Saint vers le martyre. Il soupirait après l'heure de son immolation, mais il ne cherchait pas à la hâter. Les schismatiques multipliaient leurs agressions, afin d'obliger les serviteurs de l'archevêque à se mettre en défense. Au premier coup donné par un catholique, les rôles eussent été subitement intervertis. Les conjurés eussent crié au meurtre, à l'assassinat, et le peuple, répondant à ces cris d'alarme, se serait porté à l'archevêché et eût fait main basse sur ses habitants, au nom de l'ordre public menacé, et pour la défense des paisibles citoyens de la ville. Le piège était trop grossier pour que Josaphat s'y laissât prendre. Il recommanda la patience à ses gens, et leur défendit de répondre aux provocations dont ils étaient poursuivis.

Ainsi quinze jours s'écoulèrent, et l'occasion recherchée par les schismatiques leur échappait toujours. Cependant une dernière assemblée fut tenue le 8 ou le 10 novembre à l'hôtel de ville. L'assassinat de l'archevêque fut définitivement résolu, et l'exécution fixée sans retour au dimanche 12 novembre Un pope vagabond nommé Elie, qui courait alors les rues de Vitebsk, et se distinguait par la violence de ses propos contre les Uniates, reçut l'ordre de se poster sur le passage de l'archevêque pour l'accabler d'outrages. « Les serviteurs du prélat, « disaient les conjurés, ne souffriront pas qu'on insulte impu- « nément leur maître. Ils jetteront le pope dans la prison de « l'évêché ou l'accableront de coups. Dans les deux cas, nous « serons prêts à le défendre, et nous envahirons le palais épis- « copal. L'évêque périra comme un perturbateur de la paix « publique, et il ne sera plus là pour nous tourmenter avec « son Union »[1].

lica occiderer ; scitote ergo me paratissimum esse ad moriendum pro veritate. » *Act. Commiss. Apostol.* Deposit. Greg. Uszacki. — La déposition en langue polonaise du P. Dorothée Lecikowicz complète ici celle d'Uszacki. Suszą l'a traduite, *Cursus vitæ*, p. 78.

1. Morochovii, *Vita S. Josaphat.* — Pour tout ce qui va suivre, nous avons suivi pas à pas quatre relations du martyre, qui émanent toutes de témoins oculaires. La première est celle de Morochowski, ou plutôt de Rutski, puisque Rutski est le véritable auteur de cette Vie de saint Josaphat. Le métropolite consigna dans ce récit tous les détails que des informations officielles lui avaient appris sur le martyre de son saint ami. En outre, les trois serviteurs fidèles qui défendirent Josaphat jusqu'au dernier

Le plan parut heureusement combiné ; les affidés reçurent chacun leur rôle et se répandirent dans la ville pour préparer le peuple à la sédition.

Au signal parti de l'hôtel de ville, toutes les cloches devaient se mettre en branle ; aussitôt le peuple se soulevait et se portait en masse sur l'archevêché. Les popes se chargeaient de l'exciter et de diriger ses coups. Toutes les mesures étant prises, les magistrats songèrent à leur propre sûreté. Le fanatisme étouffait dans leurs âmes l'horreur du crime, mais sans leur donner le courage d'affronter le châtiment. Ces braves prirent donc leurs précautions pour rejeter la responsabilité de l'assassinat sur la plèbe, aveugle instrument de leurs haines sanguinaires. Les uns, Nahum Wolk et Siméon Niesza en tête, sortirent de la ville sous prétexte d'affaires, les autres se tinrent soigneusement enfermés dans leurs maisons, ou imaginèrent de petites ruses pour faire croire qu'ils ignoraient le complot. Tous s'apprêtèrent à reparaître le lendemain de l'attentat, afin d'en recueillir les fruits [1].

Malgré l'absence des conspirateurs, leur plan fut fidèlement exécuté. Le pope Elie s'acquitta surtout de son rôle avec empressement. L'une des églises en planches élevées par les schismatiques était située en face du palais épiscopal, sur l'autre rive de la Dwina. Pour se rendre à ce temple improvisé, on traversait le fleuve sous les fenêtres mêmes de l'archevêque. Durant toute la journée du samedi 11 novembre, Elie passa et repassa sans cesse la rivière, insultant les Uniates, provoquant les serviteurs de l'archevêque, et répondant à leurs avertissements par des moqueries. « Que peut contre moi votre arche« vêque ? » leur disait-il avec effronterie. Il fallut beaucoup de patience à ces hommes dévoués pour laisser ce misérable déblatérer ainsi contre leur maître. Fidèles aux ordres de Josaphat, ils eurent cependant la force de contenir leur indignation.

moment ont raconté séparément la mort de leur maître. Ces trois témoins sont l'archidiacre de Josaphat, Dorothée Lecikowicz, son intendant Emmanuel Cantacuzène et Grégoire Uszacki, chef de ses domestiques. Ces trois récits complètent et confirment celui de Rutski, et ils sont d'autant plus importants qu'ils ont été faits sous la foi du serment devant les commissaires du procès de béatification. V. *Act. Commiss. Apost.*

1. *Arrêt de la commission royale.* Défense des accusés.

L'archevêque était hors de la ville. Il s'était rendu chez un gentilhomme des environs, nommé Krupiewicz, pour terminer un différend sur les limites d'une propriété de l'Eglise. Emmanuel Cantacuzène l'accompagnait. Leurs affaires achevées, ils se hâtèrent de reprendre le chemin de Vitebsk, afin d'assister aux vêpres. Malgré toute leur diligence, ils n'arrivèrent pas à temps ; et, à leur entrée dans la ville, ils aperçurent le peuple qui sortait en foule de l'église schismatique, où l'office venait de finir. Les chantres de l'archevêque venaient au-devant de leur maître. Le peuple les regardait avec des yeux pleins de colère : « Vous n'avez plus grand temps à « être ici », leur criait-on. Josaphat put entendre lui-même ces avertissements. Bientôt il apprit de l'archidiacre Dorothée ce qui s'était passé dans la journée. Lassé de tant d'insolence, l'archidiacre dit à Josaphat qu'on ne pouvait plus tolérer l'audace du pope Elie, et qu'il fallait absolument le punir. Cantacuzène conseillait de patienter encore ; mais Dorothée insista tellement que son avis prévalut. Josaphat, usant du droit que lui donnait la loi sur les membres du clergé, consentit à ce que l'on arrêtât le lendemain le pope provocateur. Cantacuzène se chargea d'exécuter ce mandat avec les serviteurs de la maison [1].

Dans la soirée, le fidèle Pierre Iwanowicz vint à l'évêché, raconta au Saint tous les détails de l'assemblée de l'hôtel de ville et les préparatifs qui se faisaient pour exécuter le complot. La fureur de la multitude n'attendait qu'un signal pour éclater. Josaphat écouta sans crainte ces paroles, qui étaient la première annonce de sa mort. Iwanowicz le supplia de céder devant l'orage et de quitter la ville. L'archevêque refusa. Ses chevaux étaient à la campagne, et d'ailleurs il ne voulait pas partir. « Ma vie, dit-il, est entre les mains de Dieu ; je souf- « frirai avec joie tout ce que le ciel m'enverra. » Iwanowicz insista de nouveau ; Josaphat fut inébranlable. Le fidèle bourgmestre eût voulu du moins que l'archevêque se préparât à résister aux assassins : « Votre mort est imminente, lui disait- « il, si vous ne prenez pas les armes pour vous défendre. » Malgré les refus du prélat, il apporta de la poudre aux gens de

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. P. Doroth. n. 7, Em. Cantacuz. n. 4, et Gregor. Uszacki.

service, et resta au milieu d'eux pendant la nuit avec ses propres domestiques [1].

Cependant Josaphat se décida à écrire au palatin de Vitebsk pour le prévenir du complot et lui signaler Nahum Wolk et Siméon Niesza comme les chefs de la conspiration. Quoique l'administration et la police fussent entièrement aux mains des magistrats élus par les bourgeois, le palatin, chef de la noblesse et commandant les forces militaires du château et de toute la contrée, avait le droit et l'obligation d'intervenir au nom du roi pour la défense des citoyens et le maintien des lois. En sa qualité d'archevêque nommé par le roi, Josaphat pouvait compter sur la protection de ce dignitaire. Elle lui fit cependant défaut. Le palatin ne prit aucune mesure pour empêcher le soulèvement prêt à éclater [2]. Cette lettre, du reste, n'était, de la part de l'archevêque, qu'une dernière concession aux instances de ses amis et de ses serviteurs. Il savait que son heure était proche, et son cœur tressaillit de joie à cette pensée. Il voyait enfin le jour qu'il avait tant désiré !

Sur le soir, il prit un dernier souper avec les siens. L'archidiacre Dorothée, Emmanuel Cantacuzène, le vieux Grégoire Uszacki, et cinq ou six autres fidèles serviteurs, qui partageaient depuis deux ans toutes ses épreuves, étaient rangés autour de lui. Ce repas d'adieu rappela peut-être à plus d'un convive la dernière Cène de Jésus-Christ avec ses disciples. Comme le divin Maître, Josaphat allait sortir de ce monde pour aller dans la maison du Père céleste, et il aima jusqu'à la fin ceux qu'il laissait derrière lui. Comme le Seigneur, il s'attacha, dans ce dernier entretien, à les fortifier contre l'épreuve. Il leur répéta qu'ils n'avaient rien à craindre, que le danger n'était que pour lui seul. Il leur parla de sa mort imminente avec encore plus de joie et de complaisance que de coutume. Ces paroles fendaient le cœur de ces hommes dévoués. A la fin, l'archidiacre Dorothée n'y tint plus : « Monseigneur, « dit-il, vous nous mettez toujours votre mort devant les yeux, « laissez-nous au moins prendre tranquillement ce repas. — « Quel mal trouvez-vous donc, lui répondit Josaphat, à ce

1. Susza, *Cursus vitæ*, p. 80.
2. *Arrêt de la commiss. royale*. Défense de Basile Bonicz.

« que je veuille mourir pour le Christ et pour la foi catholi-
« que? » Et il continua [1].

L'heure du repos arrivée, les convives se séparèrent. Tandis que ses familiers allaient prendre un peu de sommeil, Josaphat ne songea qu'à se préparer au combat. Fidèle à suivre jusqu'au dernier moment les exemples du Christ, il voulut donner à l'oraison les heures qui le séparaient encore du supplice. Durant cette nuit suprême, comme le Sauveur dans la grotte de Gethsémani, il pria, il pleura, il offrit son sang pour le salut de ses fils ingrats. Mais les angoisses de l'agonie lui furent épargnées. Pour un martyr, la mort perd ses épouvantes ; c'est une porte triomphale qui mène à la vision de Dieu. Aussi ces dernières heures de veille furent pleines de consolation pour Josaphat.

Il avait recueilli dans sa maison un vieillard nommé Tiphon, qui mendiait dans les rues de Vitebsk. L'archevêque partageait avec lui sa chambre et presque son lit, afin de montrer jusqu'à la fin sa respectueuse tendresse pour les pauvres de Jésus-Christ. Voyant que le Saint ne songeait pas à se reposer, cet homme se mit à l'épier sans bruit, et jusqu'au matin il ne le quitta pas des yeux. Il le vit prier les bras en croix, la face contre terre; il l'entendit appeler par des soupirs l'heure du sacrifice; il aperçut les larmes de componction et de joie qui coulaient sur ses joues; il fut témoin des dernières violences que Josaphat exerça sur sa chair innocente. Il le vit s'armer d'une discipline et offrir encore une fois à Dieu l'effusion volontaire de son sang. Des prodiges signalèrent, dit-on, cette dernière nuit. Une lumière céleste environna l'archevêque, tandis que des nuages rouges et noirs s'amoncelaient sur sa demeure, comme pour annoncer un orage prochain. Au milieu des nuées se détachait une croix d'un rouge éclatant, qu'on aperçut à plus de trois lieues de Vitebsk. C'était un avertissement à toute la contrée, pour appeler l'attention sur les événements du lendemain [2].

Cependant l'heure de matines approchait. L'archevêque se rendit à l'église. L'archidiacre Dorothée l'y suivit; mais, avant

1. Susza, p. 81. — *Act. Commiss. Apost.* Deposit. P. Doroth. — Morochov, *Vita S. D. Josaphat.*

2. Susza, *Cursus vitæ*, p. 81.

de partir, il eut soin d'éveiller Cantacuzène, qui devait préparer l'arrestation du pope Elie. Ce misérable était déjà à son poste, et dans le court trajet de l'évêché à la cathédrale, Josaphat eut encore à subir ses outrages. Après que le prélat fut entré dans l'église, Elie continuâ ses invectives. Elles retentissaient jusqu'à l'archevêché, et les domestiques du prélat les entendaient en frémissant. Lorsque Cantacuzène leur dit que Josaphat avait ordonné l'arrestation de ce pope, ils sortirent tous pour le saisir. A la vue de cette petite troupe, Elie voulut fuir ; mais, enveloppé de toute part, il fut arrêté sans coup férir et amené au palais épiscopal, où on l'enferma dans la cuisine. Il méritait la prison et les fers ; la mansuétude de Josaphat les lui épargna. L'archevêque voulait faire un exemple, pour comprimer, s'il était possible, l'audace des schismatiques, et montrer qu'il savait, à l'occasion, se défendre ; mais il dédaignait de tirer vengeance des affronts dont on l'avait accablé. Cette arrestation n'eut d'autre résultat que de hâter l'explosion préparée pour le jour même [1].

L'alarme était déjà donnée. Au moment où Cantacuzène arrêta le pope, un paysan passait dans la rue. Il vit tout, et parcourut aussitot la ville en poussant des cris et en appelant au secours. L'un des conjurés, Jean Huzniszczow, juge que l'heure et l'occasion sont favorables. Il court à l'hôtel de ville et fait sonner le tocsin. Aussitôt toutes les cloches des églises répondent à celle de la commune ; seul le clocher de la cathédrale reste muet. Ce signal d'alarme met toute la ville sur pied. Les émissaires des conspirateurs sont à leur poste. Ils profitent de l'effroi des uns, de la surprise des autres ; ils excitent la colère et la haine des plus forcenés ; à leur appel, quelques milliers d'hommes armés à la hâte marchent sur le palais épiscopal. Cette multitude rencontre les serviteurs de l'archevêque, les culbute et les force à chercher un abri dans la cour du palais.

Des coups de feu s'étaient déjà fait entendre, et la populace s'amoncelait devant la porte de l'évêché pour la forcer, lorsque, les matines venant de finir, Josaphat sortit de l'église pour regagner sa demeure. Le cimetière, qui séparait la cathé-

1. Morochov, *Vita S. D. Josaphat.* — *Act. Commiss. Apost.* Deposit, Emm. Cantacuz.

drale du palais épiscopal, était rempli par la multitude en furie. Le tocsin sonnait dans toute la ville ; des clameurs lointaines annonçaient que l'agitation se prolongeait jusqu'aux quartiers les plus reculés, et les cris de : « Mort ! Frappez ! Tuez ! » poussés par mille voix devant la porte de l'évêché, manifestaient les intentions sanguinaires des agresseurs. La ville tout entière s'armait contre Josaphat. C'était la mort qui venait au-devant de lui. L'archevêque la reçut comme une amie longtemps désirée. Cet instant pouvait être le dernier de sa vie. Il s'avance cependant d'un pas ferme à travers les rangs pressés de la foule. Les cris de mort, les armes brandies sur sa tête ne l'effraient pas. Cette contenance assurée et un dernier sentiment de respect pour la double majesté de l'épiscopat et de la sainteté imposent aux assassins. Ils s'écartent, ils cessent leurs menaces, et l'archevêque parvient à sa maison sans être outragé.

On lui annonce alors que le pope Elie est prisonnier, et il le fait aussitôt relâcher. Si le peuple de Vitebsk se fût assemblé pour la défense de ce misérable, la clémence de l'archevêque eût calmé l'émeute. Elle ne servit qu'à ôter toute excuse aux parricides. Leur fureur, un instant comprimée, se réveilla plus sanguinaire, à la voix de trois popes, qui parcoururent les rangs du peuple, maudissant l'Union et l'archevêque, réveillant les mauvais instincts de cette multitude en les colorant du nom de piété et de dévouement à l'orthodoxie. Ces prêtres sacrilèges parlaient comme s'ils eussent prêché la guerre sainte, et leurs déclamations remuèrent profondément la populace[1].

Au lever du soleil, sur les huit heures du matin, l'émeute gronda de nouveau et l'assaut du palais commença. La cour de l'archevêché était entourée d'une clôture de planches, et une porte en fermait l'entrée. Les serviteurs de l'archevêque la barricadèrent de leur mieux. Durant la nuit, ils avaient préparé des armes à l'insu de leur maître, et ils s'apprêtaient à en faire usage; mais Josaphat leur défendit de mettre des balles dans leurs fusils. Il ne voulait pas que le sang fût répandu pour protéger sa vie. Il rassura encore une fois les

1. Morochowski. — *Act. Commiss. Apost.* Deposit. P. Doroth, Emm. Cantacuz. et Uszacki — et l'arrêt de la commission royale.

siens : « Aucun de vous, leur dit-il, ne sera tué. » Pour lui, voyant que son heure était proche, il se retira dans sa chambre, afin de se préparer encore, et se mit en prière.

On entendait les cris de la populace et les coups redoublés qu'elle portait contre les planches de la clôture. Bientôt cette frêle défense cède sous l'effort de la hache, et les meurtriers envahissent la cour. Les serviteurs de l'archevêque s'enfuient dans la maison et cherchent à en défendre l'entrée. Pour triompher de cette dernière résistance, les assaillants s'arment de tous les projectiles qui leur tombent sous la main : une grêle de pierres frappe le palais, les fenêtres volent en éclats, et une vive fusillade s'engage des deux côtés. Mais la partie n'était pas égale; car, fidèles aux injonctions de leur maître, les assiégés ne mettaient que de la poudre dans leurs armes. Les assiégeants s'aperçoivent bientôt que ces décharges inoffensives ne font pas de blessures et leur audace redouble. Ils veulent mettre le feu à l'évêché, mais la crainte d'un incendie général de la ville les arrête. Il était inutile de recourir à ce moyen extrême, déjà la porte cédait sous leurs coups. Elle tombe. Les serviteurs de l'archevêque abandonnent le vestibule où ils sont réunis et se cachent pour éviter la mort. La populace demande l'archevêque et se précipite vers sa chambre. Mais trois hommes fidèles lui barrent le passage. L'archidiacre Dorothée, Emmanuel Cantacuzène et Grégoire Uszacki restent sur ce champ de bataille que leurs compagnons ont délaissé; ils sont sans armes et sans défense, mais ils feront à leur maître un rempart de leurs corps [1].

A la vue d'Emmanuel Cantacuzène, les assassins se mettent à crier : « C'est l'âme damnée de l'archevêque ! » et ils tombent sur lui. L'intendant tombe criblé de coups, inondé de sang. Il avait perdu connaissance, et les bourreaux le crurent mort. D'autres se ruent en même temps sur l'archidiacre. Accablé de coups de bâton, atteint de dix-huit blessures à la tête, il tombe à côté de son ami. Grégoire reste seul debout. Les schismatiques ne lui ont pas juré une haine à mort, comme à ses deux compagnons; cependant il n'est pas épargné. Au milieu de cette scène horrible, un de ses amis le reconnaît : « Que fais-tu ici ? lui dit-il. Pourquoi es-tu avec ces gens ?

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. P. Doroth. et Emm. Cantacuz.

« Ne savais-tu pas depuis longtemps que tout ceci devait « vous arriver un jour ou l'autre[1] » ?

Sans prendre le temps de répondre, le fidèle domestique cherche encore à protéger la chambre de son maître. Déjà le palais est tout entier aux assaillants, le pillage commence, et les serviteurs, surpris dans leurs retraites, sont accablés de coups. Leurs cris tirent Josaphat de l'oraison où il est absorbé. Il se lève, ouvre la porte de sa chambre et se présente aux assassins : « Dieu soit avec vous, mes enfants, leur dit-il ; « pourquoi frappez-vous mes serviteurs ? quelle offense vous « ont-ils faite ? que vous doivent-ils ? Si vous avez quelque « chose contre moi, me voici ! Laissez mes gens en paix et ne « les tuez pas[2] ». Et sa main s'étendit pour bénir ses bourreaux.

« A la vue de leur évêque, les assassins reculent d'eux-« mêmes. On eût dit qu'un vent violent les refoulait vers la « porte. Il y eut un moment d'hésitation[3]. » Aucun de ceux qui ont entendu les paroles du prélat n'ose lever la main sur lui. Mais tout à coup deux hommes se précipitent d'une chambre voisine : « Frappez, s'écrient-ils, tuez ce latin, ce papiste ! » C'en est fait. Josaphat joint les mains, lève les yeux au ciel ; l'un des assassins le frappe à la tête avec un bâton ; l'autre, armé d'une hache, lui ouvre au front une large blessure. A la vue du sang, la fureur des autres se rallume. Ils se précipitent tous sur le martyr, le frappent, le blessent, le foulent aux pieds. Tout son corps, la tête surtout, ne présente plus forme humaine. Pas une plainte ne sort des lèvres de la victime. Ce silence fait croire aux assassins que leur œuvre est achevée ; ils se jettent sur les serviteurs, pour les punir de la fidélité qu'ils ont gardée à leur maître. Mais un cri poussé par l'archevêque leur montre que la vie ne l'a pas complètement

1. « Et tu, quare unus ex illis es, qui optime longe ante sciebas, hæc vobis futura aliquando ? » *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Greg. Uszacki.

2. Pro more suo dulcissime alloquutus hostes : « Filioli, quare famulos meos cæditis ? Si aliquid contra me habetis, ecce adsum ! » *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Uszacki. — « Deus sit vobiscum, filii dilecti, cur tam cruentas meis domesticis injicite manus, quos nullius culpæ reos invenire potestis ? Si ego quidquam mali vobis fecerim, ecce sum. » Morochov, l. cit.

3. Deposit. Emm. Cantacuz.

abandonné. « O mon Dieu ! » s'écrie Josaphat en levant vers le ciel une main et des yeux mourants. Les assassins se retournent vers lui, le traînent dans la cour, et l'un d'eux lui traverse la tête d'un coup de mousquet chargé de deux balles [1].

Le sacrifice était consommé ; mais la fureur de la populace n'était pas satisfaite. Elle se mit à insulter ce corps privé de vie. On l'accabla de coups désormais inutiles. Chacun voulait satisfaire sa cruauté sur ce sanglant trophée d'une victoire sacrilège. Uszacki, tombé mourant dans le vestibule, n'était pas là pour protéger la dépouille de son maître. Les autres serviteurs étaient blessés ou saisis d'épouvante. Un chien s'élança et vint défendre le corps de l'archevêque de Polock. Josaphat l'avait aimé et caressé quelquefois. Le pauvre animal se plaça près du cadavre, et il ne cessait d'aboyer contre ceux qui outrageaient son maître. Les assassins le tuèrent, et l'idée leur vint de mêler le sang du martyr au sang de cet animal. Ils mirent le chien en morceaux et placèrent ses membres saignants sur le corps de Josaphat [2].

Après ce dernier outrage, les assassins abandonnèrent le cadavre de leur victime, pour piller le palais épiscopal. Dans le vestibule, ils retrouvent Dorothée gisant à terre baigné dans son sang. Ils s'aperçoivent qu'il a encore un souffle de vie, et ils l'accablent de nouveaux coups. Emmanuel Cantacuzène et Grégoire Uszacki étaient étendus sans mouvement sur le pavé; on les crut morts, les meurtriers passèrent auprès d'eux sans les maltraiter. Ces monstres altérés de sang ne dédaignaient pas les profits du pillage. En un clin d'œil le palais épiscopal fut bouleversé de fond en comble : l'or, l'argent, les vêtements, les meubles, jusqu'aux ustensiles de la cuisine, tout fut enlevé. Les privilèges, les titres de fondations, toutes les pièces des archives épiscopales disparurent. Un mot d'ordre avait été donné sans doute aux pillards, car ces parchemins flétris par le temps ne pouvaient avoir aucun prix à leurs yeux.

Las de tuer et de piller, les bandits se mirent à boire. La porte de la cave fut enfoncée ; on en tira le vin, la bière, toutes

1. Moroch. et Uszacki. — Cantacuzène ne put suivre ce dernier acte de martyre, mais il l'entendit raconter par des témoins oculaires, et son récit confirme les deux autres.

2. En Pologne, la plus grande injure que l'on puisse adresser à quelqu'un, c'est de lui dire : « Sang de chien ! »

les provisions amassées pour l'hiver. La populace se jeta sur cette proie avec un ignoble empressement. On buvait, on mangeait dans le vestibule, dans les salles, dans la cour de l'archevêché ; et à mesure qu'un tonneau était vide, on le jetait dans la Dwina, du haut de la colline sur laquelle s'élevait le palais épiscopal.

Gorgés de vin et de viande, les assassins se retournèrent de nouveau contre leur victime. Le corps de Josaphat était resté dans la cour ; des hommes ivres, des enfants en délire, des femmes sans pudeur s'acharnèrent sur ce cadavre ensanglanté ; ils le foulèrent aux pieds, lui arrachèrent la barbe et les cheveux, le couvrirent de crachats et d'ordures. Quelques-uns s'en servirent comme d'une table et d'un siège pour boire et pour manger. Puis ils le prenaient par les pieds, et l'élevant en l'air : « Pasteur ! lui criaient-ils, c'est aujourd'hui dimanche. Prêche, « prêche donc. Voilà le peuple qui t'écoute [1]. »

Dieu ne laissa pas s'accomplir ces forfaits sans manifester son courroux. Comme le dit un Père, « celui qui a imploré le « pardon pour ses propres bourreaux ne put souffrir l'injure « faite à son témoin. Celui qui n'a pas voulu tirer vengeance « de sa Passion voulut une satisfaction immédiate pour les « affronts supportés par son martyr [2]. » Une femme, qui arrachait la barbe du serviteur de Dieu, fut aussitôt frappée de cécité, et elle vécut de longues années dans cet état misérable, confessant son crime avec larmes, et montrant ses yeux qui ne voyaient plus la lumière. Un autre prodige manifesta en même temps l'indignation du ciel. Un nuage noir, s'élevant de la rivière Widzba, vint se poser immobile au-dessus de la cour du palais ; et un rayon de lumière, perçant cette nuée sombre, descendit jusque sur les restes sacrés du martyr. Plusieurs personnes vinrent des quartiers éloignés de la ville pour connaître la cause de cette merveille. Mais le peuple, entraîné par une impulsion satanique, ne prêta aucune attention au prodige.

On se mit à dépouiller le corps de l'archevêque. Sur sa chair

1. Morochowski, l. c. — Susza, p. 87. — *Relat. Audit Rot.*

2. O Christi ineffabilis bonitas. quantum in suos ostendit affectum ! Injuriam confessoris sui non tulit impunitam qui suis crucifixoribus rogavit ignosci. Contumeliam martyris statim ultus est, qui passionem suam noluit vindicare. S. Paulin. Ep. 2a ad Victricium.

on trouva le cilice qui ne le quittait pas. A cette vue, ces misérables doutèrent de leur victoire : « Josaphat, s'écrièrent-ils, « portait une chemise meilleure et plus douce ! » Persuadés que le prélat leur a échappé, et qu'ils ont tué à sa place un de ses serviteurs, ils rentrent dans le palais, parcourent les appartements, scrutent tous les recoins. Ils poussent la folie jusqu'à enlever le pavé du vestibule, pour voir si Josaphat n'est pas caché dessous. Ne trouvant personne, ils saisissent quelques domestiques de l'archevêque et les amènent les uns après les autres dans la cour : « Est-ce bien là votre maître ? » leur disaient-ils en leur montrant le cadavre. Tous le reconnurent, quoiqu'il fût horriblement défiguré. Mais les meurtriers ne voulaient pas les croire, et ils frappaient ces pauvres gens en les sommant de dire la vérité. Les domestiques persistaient à reconnaître leur maître. Grégoire Uszacki, revenu de son évanouissement, fut traîné à son tour près du corps; il affirma sous serment que ses compagnons disaient la vérité ; mais on refusait d'ajouter foi à sa parole, lorsqu'un des assassins, examinant de près ce visage meurtri et sanglant, déclara que c'était bien l'archevêque Josaphat. Les autres poussèrent des cris de joie. Aussitôt on attacha une corde aux pieds de l'archevêque et on le traîna en triomphe dans les rues de la ville. Les Turcs ou les Tartares eussent été moins féroces que ne furent ces bandits envers leur propre pasteur, envers le plus doux et le plus charitable des hommes. Ivres de colère et de sang, ils bondissaient à travers la ville, hurlant comme des damnés. La tête de Josaphat heurta contre une muraille. Ils n'y prirent pas garde; mais quand ce tourbillon immonde fut passé, on aperçut sur la muraille l'empreinte sanglante des traits du martyr. Elle était comme incrustée dans la pierre, et il fut impossible de l'effacer[1].

Au milieu de ces scènes horribles, tandis que les catholiques latins et uniates se cachaient timidement par crainte de la mort, de pauvres Juifs eurent seuls le courage de pleurer

1. Morochowski, loc. cit. — *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Cantacuz. n. 6 et 7, et Greg. Uszacki. La maison sur laquelle se trouvait cette empreinte miraculeuse existait encore en 1838, et une personne dont le témoignage est au-dessus de tout soupçon, la princesse Zénaïde Wolkonska, a souvent affirmé qu'elle l'avait vue de ses yeux. V. Kaysiewicz, *Panégyrique de saint Josaphat.*

l'archevêque et d'adresser des reproches aux assassins ; mais ces misérables leur imposèrent silence, en les menaçant de les traiter comme Josaphat,s'ils osaient continuer. Enfin les meurtriers, ne sachant plus qu'inventer pour satisfaire leur rage, traînèrent le saint corps sur le haut du monticule qui domine la cathédrale et l'évêché de Vitebsk. La Dwina coule au pied de cette colline. On attacha au cou du martyr son cilice rempli de pierres, et on le précipita dans le fleuve. « Tiens-toi ferme, « Vladique, tiens-toi ferme », criait la populace en le voyant tomber Dans sa chute sur les rochers, le corps eût dû être broyé ; mais Dieu veillait sur les dépouilles de son témoin. Quand on les releva sur le bord du fleuve, pas un os n'était rompu. Cependant quelques-uns des meurtriers étaient montés sur une barque. Ils prirent avec eux le corps de l'archevêque, et, remontant le fleuve, ils l'emportèrent à un mille au-dessus de Vitebsk, jusqu'à un lieu renommé pour la profondeur de ses eaux. Ce gouffre était connu dans tout le pays sous le nom de *Puits sacré*. Cette appellation était comme un présage de l'honneur qu'il reçut en ce jour. Les assassins avaient résolu d'y précipiter le corps de Josaphat, dans l'espérance qu'on ne pourrait pas l'en retirer, et que les eaux le feraient tomber promptement en pourriture. Ils attachèrent donc une pierre énorme aux pieds du martyr et le jetèrent dans ce gouffre sans fond.

A ce moment, une colonne de lumière descendit du ciel sur le lieu de l'exécution ; un homme d'une figure vénérable apparut dans les airs et descendit jusque dans le fleuve avec la lumière miraculeuse. Malgré le poids dont il était chargé, le corps du saint archevêque reparut tout à coup sur les eaux, et les meurtriers, qui se retiraient en toute hâte, l'aperçurent qui descendait le fleuve derrière eux. Il fallut de grands efforts pour le ramener au Puits sacré et pour le précipiter de nouveau au fond du fleuve [1].

Ces prodiges n'ouvrirent pas les yeux aux assassins. Revenus à la ville, ils se joignirent encore à la multitude qui achevait le

1. Ces prodiges sont rapportés non seulement par Morochowski et Susza, mais par les témoins de l'enquête apostolique, qui les avaient vus de leurs yeux ou entendu rapporter par la voix publique au lendemain même de l'événement.

pillage du palais épiscopal. Les portes, les fenêtres, les poêles, les pavés, tout fut arraché ou mis en pièces. L'archidiacre Dorothée était encore étendu dans le vestibule. On le jeta dans le cimetière. Les Juifs donnèrent alors une sévère leçon à ces chrétiens, qui se disaient armés pour le maintien de l'orthodoxie. Ils eurent pitié du malheureux archidiacre, l'emportèrent au péril de leur vie, et le soignèrent avec un tel dévouement qu'il recouvra la santé. Emmanuel Cantacuzène et Grégoire Uszacki furent recueillis, de leur côté, par un honnête chirurgien de la ville, nommé Barthélemy. De l'aveu de tous et des assassins eux-mêmes, ces trois fidèles défenseurs de Josaphat ne durent leur salut qu'à un miracle évident. Ils eussent dû périr vingt fois sous les coups qui leur furent portés. Ainsi se vérifia la prédiction du martyr, qui avait dit à ses serviteurs: « Ne craignez rien, je périrai seul. »

La fatale journée allait finir. Le peuple avait abandonné l'évêché, et le calme rentrait dans la ville. Les magistrats du château et les catholiques latins, assez nombreux dans Vitebsk, avaient assisté impassibles à l'exécution. Quand il n'y eut plus de danger à paraître en public, le vice-palatin et le juge du château vinrent à l'évêché avec un nombreux cortège, parcoururent cette maison dévastée, et reconnurent les traces de la sanglante tragédie du matin. Ils dressèrent un procès-verbal, estimèrent les dégâts commis et se rendirent ensuite à la cathédrale pour y continuer leur enquête. Ils y trouvèrent un coffre, rempli de vases et d'ornements sacrés, que les schismatiques avaient vainement essayé d'ouvrir à coups de hache. Craignant qu'on ne l'enlevât durant la nuit, les magistrats ordonnèrent à leurs gens de l'emporter au château [1]. Ceux-ci se mirent en devoir d'obéir; mais en passant dans un lieu tout couvert du sang de l'archevêque, le coffre s'échappa de leurs mains, comme si un bras puissant eût fait effort pour le jeter à terre. Il s'ouvrit en tombant, et les linges sacrés, la croix, la patène, l'étole et le calice se placèrent d'eux-mêmes sur le sol, de la même façon que la main du ministre sacré les eût disposés sur l'autel pour la célébration du saint Sacrifice. Le calice roula et se teignit dans le sang, puis il se redressa de lui-même vers le

1. V. *Arrêt de la commission royale.* Le vice-palatin Jean Uzeniecki et le juge du château, Philippe Osipowski, étaient protestants.

ciel, afin de montrer à tous les assistants que le sacrifice sanglant, offert par Josaphat, s'était uni au sacrifice éternel de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Une foule nembreuse accourut pour être témoin de ce prodige. Les magistrats étaient stupéfaits. Aucun prêtre ne se trouvant là, un serviteur de l'archevêque, tout tremblant d'émotion, prit les vases sacrés et les linges déjà teints du sang de la victime, et les enferma respectueusement dans le coffre, qui fut déposé à l'église du château. Ce fut le dernier incident de cette journée, durant laquelle Vitebsk avait semblé livrée à Satan [1].

Malgré cette tardive et insignifiante apparition des magistrats, l'impunité paraissait promise aux meurtriers. Du reste, la sainte victime ne réclamait pas de vengeance, ou plutôt elle se chargeait de se venger elle-même comme se vengent les saints. Déjà les hommes qui l'ont outragée, meurtrie, assassinée, hésitent et tremblent. La main de Dieu va les toucher; mais, grâce aux prières et au sang de Josaphat, au lieu d'être châtiés, ils seront convertis. Ceux-là même que la justice humaine frappera de ses rigueurs n'échapperont pas à la miséricorde divine, et les assassins du martyr recevront de lui, après sa mort, la grâce et le pardon qu'il leur avait inutilement efferts durant sa vie. Polock, Vilna, toute la Ruthénie apprendront que l'Union a près du trône de Dieu un patron toujours écouté, et le schisme sentira que son ennemi vit encore, plus actif, plus implacable et mille fois plus puissant que sur la terre. La parole du Seigneur sera encore une fois réalisée : « Tant que le grain « de froment tombé dans la terre n'est pas mort, il reste seul ; « mais quand il est mort, il apporte un grand fruit [2]. »

1. Cet incident fut un de ceux qui frappèrent davantage les contemporains et qui furent attestés avec plus d'insistance dans les deux enquêtes apostoliques sur la mort de saint Josaphat. Parmi les témoins qui le rapportèrent comme un fait incontestable, nous pouvons signaler le P. Gennadius Chmielnicki, Martin Tyszkiewicz, le P. Dorothée Lecikowicz, le P. Timothée Czeczerski. *Act. Commiss. Apost.*

2. Nisi granum frumenti cadens in terra mortuum fuerit, ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. (Joh., XII, 24 et 25.)

LIVRE SIXIÈME

LES FRUITS DU MARTYRE

(1623-1629.)

Habet sanguis vocem canoram,
quæ de terra ad cœlum pervenit.

(S. Ambros. *Orat. in translat. SS. Gervasii et Protasii.*)

CHAPITRE I.

L'UNION VICTORIEUSE

EN RUTHÉNIE-BLANCHE, A VARSOVIE ET A ROME.

(1623-1624.)

Aspect de la ville de Vitebsk au lendemain de l'assassinat de l'archevêque. — Le corps du Saint retiré des eaux. — Sa beauté miraculeuse. — Conversion de Jean Chodyga, bourgmestre de Polock. — La nouvelle du martyre arrive dans cette ville. — Josaphat apparaît à Jean Dziahilewicz. — Les bourgeois de Polock réclament le corps de l'archevêque. — Larmes et pénitence des habitants de Vitebsk. — Voyage triomphal des reliques du martyr, de Vitebsk à Polock. — Premiers miracles de Josaphat. — Le grand-chancelier Léon Sapieha réclame la punition des assassins. — Sentiments du métropolite Rutski et des évêques uniates à la nouvelle du martyre. — Le roi indigné envoie des commissaires à Vitebsk. — Procès des assassins. — Leur défense. — Ils proclament eux-mêmes l'innocence et la sainteté de Josaphat. — Sentence des commissaires. — Dix-neuf des principaux coupables périssent sur l'échafaud. — Leur conversion. — Pierre Wasilewicz meurt seul impénitent. — Polock et Vitebsk désormais fidèles à l'Union. — Léon Sapieha humble client de Josaphat. — L'hostilité contre l'Union cesse pour le moment au sein de la noblesse. — Les Cosaques réprimés et l'Ukraine pacifiée. — Remords et fuite de Smotrycki. — La Congrégation de la Propagande appelée à décider le sort de l'Eglise uniate. — La nouvelle du martyre de saint Josaphat parvient à Rome. — Emotion du Pape Urbain VIII et des cardinaux. — Le Souverain Pontife défend aux Ruthènes de passer au rite latin. — Il recommande la cause de l'Union au roi de Pologne, et ordonne l'ouverture d'un procès de canonisation en faveur de Josaphat.

Les premiers jours qui suivirent le meurtre de Josaphat furent pleins de deuil et d'épouvante pour la cité parricide. De sombres nuées arrêtaient au-dessus d'elle la lumière du jour et l'enveloppaient d'un épais brouillard glacial, qui, nous dit un témoin oculaire, « rendait les hommes comme insensés [1] ».

1. *Relat. audit. Rot.* p. IV, qui cite trois témoins oculaires. Le P. Gennadius déclara devant la seconde commission apostolique, « quod ipso die

On sentait que la ville entière était sous le coup de la colère divine. Au milieu de cette stupeur universelle, personne ne songeait à retirer du fleuve le corps de Josaphat. Mais le martyr avait franchi le seuil de la gloire éternelle, et déjà il s'apprêtait à jeter à pleines mains sur la terre les bénédictions conquises par son sacrifice. Il destinait ses premières faveurs à un des hommes qui l'avaient le plus résolument combattu à Polock.

Jean Chodyga, conseiller de cette ville, fut un agent très actif de Smotrycki, et rien ne put le ramener à l'obéissance de Josaphat. Appelé à Vitebsk par des affaires, il s'était mis en route le dimanche 12 novembre, le jour même de l'assassinat, et était venu coucher le lundi soir dans la petite ville de Bieszenkowicze, à mi-chemin de Polock et de Vitebsk. Le lendemain matin il rencontra dans une auberge des bourgeois de Vitebsk. Nahum Wolk, Siméon Niesza, un conseiller de ville, un échevin et le notaire municipal Grégoire Bonicz, qui paraissaient tous en proie à une vive inquiétude. Chodyga en apprit bientôt la cause. Ces gens lui dirent en effet que l'archevêque Josaphat avait été massacré par le peuple de Vitebsk. Chodyga, quoique schismatique, manifesta hautement son indignation contre cet attentat. Wolk et ses compagnons n'eurent pas le courage de le contredire, ils acceptèrent même de voyager en sa compagnie, et Chodyga arriva à Vitebsk, dans la soirée de mercredi, sans savoir qu'il était entouré par les véritables auteurs du crime.

Le jeudi matin, les magistrats firent crier dans les rues la promesse d'une récompense de cent florins pour celui qui retrouverait dans le fleuve le corps de l'archevêque. Des pêcheurs partirent aussitôt ; mais ils travaillèrent en vain durant toute la journée Le fleuve avait plus de quarante pieds de profondeur à l'endroit où les assassins avaient jeté le martyr ; et toutes les recherches eussent été probablement inutiles, si on n'eût pas aperçu, le vendredi matin, une lumière miraculeuse qui sortait de l'eau et brillait comme un flambeau au-dessus du fleuve[1]. Les pêcheurs coururent au point d'où partaient ces

occisionis S. D. Josaphat usque dum ex flumine Duna corpus extraheretur, nebula densissima totam civitatem Vitebscensem cinxerit et homines tanquam fatuos reddiderit ». *Act. Commiss. Apost.*

1. Le P. Gennadius dépose « quod in illo loco fluminis Duna ubi corpus servi Dei submersum fuerat, lumen quoddam instar facis emicabat quod

rayons, et en un instant ils retrouvèrent le corps de Josaphat. Au premier bruit de cette découverte, Chodyga courut vers le fleuve; et à un quart d'heure de marche hors de la porte, il vit deux barques qui arrivaient à terre, traînant après elles le corps du martyr.

Le cilice rempli de pierres pendait à son cou, et une pierre énorme à un de ses pieds. Déjà la foule était amassée au bord du fleuve, et des serviteurs de l'archevêché apportaient des tapis et un coussin pour recevoir le corps à sa sortie de l'eau. Un gentilhomme de Vitebsk dirigeait ces préparatifs. Pour dérober aux regards du peuple le cadavre, qui était complètement nu, il pria Chodyga de tenir une couverture étendue en avant des deux barques, pendant qu'on arrangeait le corps. Jean se prêta de grand cœur à ce charitable office. Il suivit ensuite, le long de la rive, les barques qui emmenaient les restes du martyr vers le château. On s'arrêta au pied de la forteresse, où un prêtre attendait avec un brancard. On y plaça le corps, qui fut porté respectueusement à l'église de Saint-Michel, dans l'intérieur du château.

Cependant la gloire du serviteur de Dieu commençait à éclater. Le ciel redevenait serein ; la lumière du soleil éclairait de nouveau la ville, et, dans les âmes, l'épouvante faisait place à la douleur. Le funèbre cortège passa devant la maison où Emmanuel Cantacuzène était cloué sur un lit par ses blessures. Ce fidèle serviteur se traîna péniblement jusqu'à la fenêtre, pour voir encore son maître bien-aimé. Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir le visage de Josaphat tout rayonnant d'une beauté céleste !

De son côté, le P. Dorothée Lecikowicz s'était fait porter à l'église de Saint-Michel, pour remplir une dernière fois son office d'archidiacre auprès de l'archevêque. Tout meurtri de coups, il ne voulait cependant céder à personne l'honneur de revêtir Josaphat de ses ornements pontificaux. A peine a-t-il jeté les yeux sur le visage du martyr, qu'il est comme ébloui

locum quærentibus corpus illius demonstrabat ». *Act. Commiss. Apost.* Le P. Gennadius n'était pas à Polock à ce moment, mais il y vint quinze jours après et apprit tous ces détails de témoins oculaires. Plusieurs de ceux-ci attestèrent ce prodige dans l'enquête de 1629. V. *Relat. audit. Rot.* p. IV.

par son éclat tout divin. « Il est beau comme un ange ! » s'écrie-t-il, transporté de joie ; et il cherche vainement les traces de la corruption sur ce corps, que le fleuve a reçu couvert de plaies béantes, et roulé durant près de six jours sous ses eaux [1].

Cependant Chodyga était parvenu à entrer dans l'église. Il fixe à son tour le regard sur le saint martyr. Il voit son visage, qui semble illuminé d'une joie céleste. Le teint, foncé d'ordinaire, était devenu blanc, les lèvres vermeilles semblaient prêtes à s'ouvrir, on eût dit que les yeux étaient fermés par un doux sommeil. On voyait sur le corps les traces des coups : une blessure profonde à la tête, d'où le sang coulait encore, et des plaies nombreuses sur les membres ; mais aucune d'elles n'inspirait le dégoût : c'était comme une parure, qui ornait le corps du martyr. A cette vue, Chodyga est remué jusqu'au fond de l'âme. Il pleure amèrement la mort du saint pasteur. « A « l'instant même, nous dit-il, je renonçai intérieurement au « schisme. Revenu dans ma maison à Polock, je me suis confessé, « et j'ai communié huit jours après dans l'église cathédrale de « Sainte-Sophie. Je suis prêt aujourd'hui à donner ma vie pour « l'Église catholique, et c'est le sang innocent de Josaphat qui « m'a converti [2]. »

Telle fut la première victoire que le martyr remporta par sa mort ; et en triomphant ainsi d'une obstination qu'il n'avait pu vaincre durant sa vie, malgré de longs efforts, il préludait à des conversions plus signalées. « C'est un décret de la Provi- « dence que, pour annoncer Jésus-Christ, les paroles ne suffi- « sent pas. Il faut quelque chose de plus violent pour persua- « der le monde endurci. Il lui faut parler par des plaies. Il faut « l'émouvoir par du sang [3]. » Les plaies de Josaphat avaient une éloquence irrésistible ; elles étaient comme transfigurées, et attestaient à la fois et le dévouement du martyr à la cause qu'il avait prêchée, et la récompense qui avait couronné sa fidélité. Durant près de quinze jours, le peuple se pressa dans l'église de Saint-Michel autour du lit de parade sur lequel le saint corps reposait, et tous admiraient sa beauté surnaturelle,

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Emm. Cantacuz. et P. Doroth. Lecikowicz.
2. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Joan. Chodyga, n. 3.
3. Bossuet.

« qui remplissait de joie les catholiques et pénétrait les « schismatiques de confusion[1] ».

Les habitants de Polock étaient, de leur côté, uniquement préoccupés de ce qui se passait à Vitebsk. Le jour même de l'attentat, ils avaient remarqué une colonne de feu qui se dressait à l'horizon, jusqu'au ciel, dans la direction de Vitebsk. Personne ne comprit cependant que ce météore montrait la voie par laquelle Josaphat, véritable colonne de l'Église, tout embrasée du feu de la charité, venait de monter au ciel. La première annonce de l'événement fut donnée d'une manière miraculeuse à la famille de Dorothée Achremowicz, bourgmestre de Polock, l'un des plus fidèles auxiliaires de Josaphat. Cet homme avait un fils âgé de deux ans, et à peine capable de parler. Dans la journée du lundi 13 novembre, cet enfant s'éveilla tout à coup, et se mit à crier : « Le Père est mort ! le Père est mort ! » Les parents et les serviteurs essaient de l'apaiser, mais il répète toujours : « Le Père est mort ! le Père est mort ! — Quel est ce « Père ? lui demande Dorothée.— Celui qui a construit l'Église « Blanche. » On appelait ainsi une église restaurée par Josaphat. Dorothée comprit alors que son fils désignait l'archevêque. Le lendemain, toute la ville apprenait le crime de Vitebsk[2].

Les cloches sonnèrent aussitôt pour annoncer le deuil de l'Église de Polock, et leurs glas funèbres, répétés matin et soir jusqu'à l'arrivée des restes du martyr dans la ville, remplissaient de tristesse l'âme des fidèles amis de l'archevêque. Le plus dévoué de tous, le notaire Jean Dziahilewicz, regardait un soir les coupoles de la cathédrale en écoutant les cloches, lorsque tout à coup il aperçut une figure qui planait dans les airs au-dessus de l'église. C'était Josaphat lui-même, paré de ses vêtements pontificaux. A cette vue, Dziahilewicz fut consolé ; car il comprit que le martyr veillait toujours sur son troupeau, et qu'il protègerait du haut du ciel tous ceux qui l'avaient secondé dans ses travaux[3].

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Emm. Cantacuz. n. 7. — *Relat. audit. Rotæ*, p. IV, d'après de nombreux témoins.

2. Susza, p. 93, et Morochov, *Vita S. D. Josaphat.* Ce dernier s'appuie sur le témoignage des parents, en racontant ce fait tel que nous le rapportons.

3. Susza, *Cursus vitæ*, p. 105.

Cependant Polock réclamait les reliques du saint archevêque. Quinze jours après l'assassinat, le P. Gennadius, hégoumène de Polock, le confesseur et l'ami de jeunesse du martyr, se rendit à Vitebsk avec le protopope de Polock, le bourgmestre Dorothée, et le conseil municipal tout entier, pour ramener le corps dans la ville archiépiscopale. Jean Dziahilewicz et d'autres pieux habitants se joignirent aux magistrats. Laissons la parole au fidèle notaire :

« Nous avons trouvé le corps du martyr dans l'église de « Saint-Michel, revêtu de ses habits pontificaux. J'ai vu de mes « propres yeux, et tout le conseil de Polock a vu ainsi que « moi, Josaphat beau comme un ange, avec un air de douceur « et de sainteté plus grand encore que durant sa vie. On eût « dit qu'il était joyeux d'avoir obtenu la couronne du martyre. « Ce visage attirait nos regards, et nous nous disions : « Mais « il dort ! il va nous parler ! » Nous avons commandé un cer- « cueil, que nous avons garni d'un drap vert ; puis, de nos « propres mains, nous y avons placé le corps du serviteur de « Dieu. Quand nous avons vu les blessures à la tête, nous les « avons baisées et nous avons essuyé le sang qui en coulait[1]. »

Touchants hommages, qui relevaient d'autant plus la gloire du saint martyr, que plusieurs de ces hommes avaient été jusqu'à ce jour ses ennemis acharnés. Mais, en face de ce corps paré d'un rayon de la gloire céleste, la haine cédait la place au respect et à l'amour. On le vit mieux encore, lorsque les magistrats de Polock emportèrent les restes de l'archevêque.

Quand ils se présentèrent pour enlever le cercueil, ils trouvèrent toute la population de Vitebsk réunie autour de l'église de Saint-Michel, attestant par des cris et des larmes sa douleur du crime qu'elle avait commis. Une barque était préparée pour conduire le corps par la Dwina à Polock. Les délégués de cette ville voulurent le porter sur leurs épaules jusqu'aux bords du fleuve ; mais les habitants de Vitebsk leur enlevèrent de force le cercueil, pour se charger eux-mêmes de ce précieux fardeau. « Ils s'estimaient heureux, nous disent les témoins de cette « scène, s'ils parvenaient à toucher la bière, ne fût-ce que du « bout du doigt. On n'entendait que sanglots et gémissements. « Les catholiques célébraient la gloire de la victime ; les schis-

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Joan. Dziahilewicz, n. 14.

« matiques appelaient la vengeance du ciel sur les auteurs du « parricide ; d'autres, en grand nombre, se recommandaient « en pleurant aux prières du martyr, et les assassins eux-« mêmes avouaient et détestaient leur crime. Les Juifs criaient « au miracle, à la vue de ce corps préservé de la corruption, « et le ministre calviniste de Vitebsk vint, à la tête de son « troupeau, se joindre au cortège. Il voulut porter lui-même « le cercueil, et on l'entendit s'écrier : « Ces malheureux ont « tué un innocent [1] ! »

Le trajet de l'église de Saint-Michel aux bords du fleuve fut marqué par un incident, que les assistants regardèrent comme miraculeux. On avait placé sur la bière un calice, solidement attaché au drap qui la couvrait. Pendant que le cortège descendait du château par une pente très rapide, le calice resta immobile; mais tout à coup, devant le temple protestant, les fils qui le retenaient se rompirent, et il se retourna de lui-même la coupe en bas sur le cercueil. Ce mouvement inexplicable frappa tous les assistants de stupéfaction. On crut entendre encore la voix de l'archevêque tonnant contre l'hérésie et condamnant les blasphèmes des ministres, qui osaient nier la réalité du sacrifice de Jésus-Christ sur les autels. En retour des hommages que les calvinistes s'empressaient de lui rendre, le Saint leur prêchait une dernière fois la vérité [2].

Une barque attendait le corps du martyr aux bords de la Dwina, que le funèbre cortège devait descendre jusqu'à Polock. Le froid était très vif et le fleuve presque entièrement gelé. Cependant la glace n'arrêta jamais la marche du bateau qui portait les saintes dépouilles ; mais à peine fut-il arrivé à Polock, que la navigation devint impossible. Toutes les lois de la nature semblaient suspendues pour publier la gloire du serviteur de Dieu. Pendant le voyage, le peuple accourait sur les bords du fleuve, afin de rendre un dernier hommage à son pasteur vénéré. Au petit bourg d'Andrinople, le seigneur du lieu, Jean Sokolinski, notaire de Lithuanie, obtint la faveur de contempler les traits de Josaphat. « Mais il est plus beau mort que

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Joan. Dziahilewicz, n. 14 ; Joan. Charminski, vice-prætoris Polocensis, et P. Gennadii.

2. Susza, *Cursus vitæ*, p. 98, et *Relatio Auditorum Rotæ*, p. IV, de miraculis S. D. Josaphat.

vivant! » s'écria-t-il dès que le cercueil fut ouvert; et il fondit en larmes.

A Polock, tout le peuple, conduit par le clergé des deux rites, vint chercher le corps du martyr au bord du fleuve et l'amena en procession jusqu'à la cathédrale. Josaphat rentra comme en triomphe dans cette église qu'il avait quittée, un mois auparavant, au milieu des pleurs et des angoisses de ses amis. C'était comme une nouvelle prise de possession de ce siège archiépiscopal qu'il avait empourpré de son sang. Le ciel semblait attendre ce moment pour donner au témoin de l'unité catholique une gloire qui lui manquait encore, celle des thaumaturges.

Un des plus fidèles auxiliaires de Josaphat, le conseiller Pierre Dankowski, jurisconsulte très versé dans le droit saxon, venait d'être visité par une terrible affliction. Il avait presque entièrement perdu la vue et ne reconnaissait même plus ceux qui lui parlaient. Il voulut cependant suivre la procession qui conduisait le corps de l'archevêque à la cathédrale. Le pauvre aveugle entendait autour de lui des cris et des sanglots. « C'était un saint, disait le peuple; jamais il n'offensa personne. « Maudits soient les parricides qui l'ont assassiné! » Ces accents de la piété populaire remuaient Dankowski jusqu'au fond de l'âme.

Arrivé à la cathédrale, il apprend que le cilice de l'archevêque, encore tout rempli de pierres, vient d'être attaché à un des piliers de l'église. Il veut baiser ces saintes reliques. Ses conducteurs ont peine à fendre la foule réunie autour de ces trophées du martyr. Dès qu'il peut les toucher, Dankowski se jette à genoux, se recommande à Josaphat et, poussé par une inspiration divine, il s'essuie les yeux avec le cilice. » Vous « êtes fou, lui disent des schismatiques mêlés à la foule. « Pourquoi adorez-vous ces pierres? qu'en espérez-vous? » Ces railleries aiguillonnent la foi de Dankowski, il s'essuie de nouveau les yeux deux et trois fois. O merveille! Il voit; il reconnaît ceux qui l'entourent; il sort de l'église sans guide, à la stupéfaction des ennemis de l'Église, qui insultaient tout à l'heure à sa foi. Josaphat venait de faire son premier miracle[1].

1. Cette guérison fut un des trois miracles reconnus comme certains par le Saint-Siège dans le procès de béatification.

Le second ne se fit pas attendre. La femme d'un bourgeois, voyant la guérison soudaine du conseiller, se sentit poussée à l'imiter. Elle souffrait comme lui des yeux : elle s'essuya avec le cilice et fut immédiatement guérie. Cependant Dankowski s'aperçut, en rentrant dans sa maison, que sa guérison n'était pas complète. Il ne pouvait pas encore lire. Le lendemain, il retourna à la cathédrale, pria de nouveau, se frotta encore les yeux avec le cilice du Saint, et sa vue redevint aussi nette qu'avant sa maladie. Quand il comparut, en 1627, devant les commissaires apostoliques chargés d'instruire le procès de béatification, il attesta, sous la foi du serment, qu'elle n'avait subi depuis quatorze ans aucun affaiblissement[1].

Pour satisfaire la dévotion du peuple, il fallut laisser pendant dix jours le cercueil ouvert au milieu du chœur de la cathédrale. Les fidèles ne pouvaient se lasser de contempler le saint martyr ; et au lieu de l'horreur qu'inspirent les cadavres, on n'éprouvait que de la joie à considérer ce corps préservé miraculeusement de la corruption[2]. On attendait l'arrivée du métropolite pour célébrer les funérailles solennelles du saint martyr ; mais diverses circonstances retardèrent cette cérémonie jusqu'à l'année 1623. Durant cet intervalle, les fidèles eurent souvent la consolation de vénérer à découvert les reliques de Josaphat, et de voir même le sang coulant encore miraculeusement de sa principale blessure[3].

Pendant que Vitebsk et Polock s'efforçaient d'expier, par leurs larmes et leur enthousiasme, l'une son crime, l'autre sa trop longue résistance, la nouvelle de l'assassinat se répandait dans les provinces voisines. L'un des premiers avertis fut le grand-chancelier Sapieha, alors absent de la cour. Dès le 19 novembre, il s'empressait d'écrire à un dignitaire qui le rem-

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. P. Dankowski.

2. Decem prope dies in feretro non clauso omnibus oculis expositus erat, nec tamen per tam longum tempus cives satis intueri poterant, nulla molestia aut fœtor, nec timor quem aliorum corpora incutere solent, videndi impedimento erat. Morochov, *Vita S. D. Josaphat.*

3. De ce nombre fut Michel Tyszkiewicz, qui déclarait devant les commissaires apostoliques qu'il avait vu le sang couler de la blessure, quand le corps du martyr fut apporté à Polock, et ajoutait : « Vidi etiam hieme februarii 15 anno 1624, quum magna frigora dominantur, ex eodem vulnere sanguinem manasse ».

plaçait auprès du roi, et lui recommandait de conseiller au monarque l'envoi immédiat de commissaires à Vitebsk. avec ordre de punir de mort les coupables. « Le roi, ajoutait-il, devra « châtier sévèrement la ville et lui ôter toutes ses franchises « et surtout la loi saxonne, si l'on trouve des complices de ce « crime épouvantable. Il faut que le châtiment inspire la « terreur; c'est, comme on le dit, la crainte de la peine qui « inspire aux méchants la haine du péché. *Oderunt peccare « mali formidine pœnæ.* Fasse Dieu que cette affaire ne traîne « pas en longueur! Je crains que la fin ne soit pire que le « commencement; et si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-« t-on du bois sec? Qui sait? ces hommes pervers ne se sont-ils « pas déjà entendus avec d'autres villes schismatiques, avec « Polock, Mohylew, Orsza, Kiew et les Cosaques du Bas-« Dniéper [1]? »

Le grand politique, qui faisait naguère si rudement la leçon à Josaphat, juge maintenant du même point de vue que le saint évêque. Il aperçoit enfin le danger que l'humble pasteur lui avait courageusement signalé. Tout est changé dans ses appréciations. Le meurtre de Vitebsk lui semble un crime exécrable, qu'il faut punir sévèrement et au plus vite, pour l'honneur de la justice et la sûreté de l'État. Il voudrait sans doute effacer aujourd'hui ce qu'il écrivait l'année précédente à Josaphat. « Quant au danger que court la personne de Votre « Seigneurie, on peut en dire : personne n'est offensé que « par soi-même Il convient d'éviter les occasions du danger. « Celui qui aime le péril y périra, surtout lorsqu'il s'agit de « religion [2]. » Le sang de Josaphat achevait de dissiper les

1. Szymanski donne cette lettre comme adressée à Paul Sapieha, vice-chancelier de Lithuanie. Il y a erreur ou sur le personnage ou sur la dignité dont il était revêtu. Le vice-chancelier de Lithuanie était en 1624 le prince Albert Radziwill. Paul Sapieha ne reçut cette charge qu'en 1632. Il avait une fille, nommée Catherine, qui devint religieuse basilienne, fondatrice et première supérieure du monastère de son Ordre à Minsk, appelé du Saint-Esprit. Elle y mourut en réputation de sainteté. Sa communauté s'est perpétuée jusqu'aux brutales persécutions du tzar Nicolas. La dernière abbesse, la Mère Macrine Mieczyslawska, et ses religieuses ont alors vaillamment confessé la foi. L'humble communauté de basiliennes qui s'est formée à Rome auprès de Sainte-Marie-Majeure sous la conduite de la Mère Macrine a recueilli les dernières traditions du monastère de Minsk.

2. *Lettre de Léon Sapieha à S. Josaphat*, n. 3.

illusions et les préjugés, qui avaient troublé un instant l'esprit ferme et sagace de ce grand ministre.

Pendant les tragiques événements de Vitebsk, le métropolite était à son château de Ruta, près de Nowogrodek. Un serviteur de Josaphat y vint en toute hâte pour apporter la nouvelle du martyre. La première émotion de Rutski fut douloureuse; mais son âme, dominée par les sentiments de la foi, ne céda pas à ce pénible accablement. La lettre par laquelle le prélat annonce au pape Urbain VIII la mort de Josaphat est déjà un chant de triomphe. « La première année du pontificat « de Votre Sainteté, écrit Rutski, est couronnée par le martyre « du grand évêque de notre Ruthénie, de Josaphat Kuncewicz, « archevêque de Polock. Je m'afflige, sans doute, en voyant « que je n'ai plus auprès de moi celui qui était ma main droite; « mais, d'un autre côté, je suis comblé de joie, puisqu'il m'est « enlevé par une si glorieuse mort. J'ai l'espérance certaine « qu'il travaillera pour nous au ciel plus puissamment que sur « la terre. Notre martyr a donné sa vie pour la gloire de « Dieu, pour la sainte Union, pour l'autorité du Saint-Siège; « nous vous présentons cette hostie à vous, Souverain Pontife, « afin que Votre Sainteté l'offre au Tout-Puissant, et qu'il « donne l'accroissement à cette œuvre, que nous arrosons de « nos sueurs et de notre sang. Pour nous, la mort de nos pères « et de nos frères nous rendra encore plus ardents au travail[1]. »

Tel est le langage de Rutski, au lendemain d'une épreuve qui était, sans aucun doute, la plus rude de sa vie. Rien n'y rappelle les accents douloureux qui sortaient naguère de ses lèvres. Aussitôt qu'il lui fut possible, le métropolite réunit autour de lui ses évêques suffragants, pour s'entretenir avec eux du coup qui venait de les frapper, de leurs travaux et de leurs espérances communes. Du sein de cette assemblée s'éleva un cri unanime : « Nous sommes tous prêts à donner notre « sang et notre vie, comme l'un de nous l'a déjà fait, pour la « foi catholique[2]. » L'exemple de Josaphat avait enflammé tous ces évêques, et ils ne demandaient plus qu'à courir dans la voie du sacrifice.

1. *Rutscii epist. ad Urban. VIII.* 31. dec. 1623, ap. Kulczynski, Susza, etc.
2 *Epist. Episcoporum Ruthenorum ad S. Congregationem de Propaganda Fide*, 30 jan. 1624. Kulczynski, *Specim. Ecc. Ruth.* p. 156.

L'Église ruthène pouvait relever la tête avec espérance, quand elle voyait ses premiers pasteurs animés de si généreux sentiments ; cependant, pour être complètement rassurée, elle avait besoin de trouver à Rome la protection, et à Varsovie, au moins l'équité. Josaphat lui obtint l'une et l'autre. Dès les premières nouvelles qu'on eut de son martyre, à Rome, le Pape déclara qu'il protègerait et maintiendrait le rite ruthène ; à Varsovie, le jour se fit sur les desseins des schismatiques, et une résolution vigoureuse prévalut dans les conseils de la couronne.

Rutski avait envoyé à la cour le serviteur de Josaphat qui lui avait apporté la nouvelle du martyre. Le métropolite espérait que le vice-chancelier et le roi lui-même entendraient le messager, et que le récit de ce drame affreux, sortant de la bouche d'un témoin oculaire, serait le plus éloquent de tous les plaidoyers en faveur de la victime. Rutski souhaitait que l'on fît une sévère et prompte justice, afin de prévenir de nouveaux attentats. « Que dois-je faire maintenant », écrivait-il au vice-chancelier après lui avoir recommandé son envoyé, « sinon recourir à Sa Majesté et à vous, messeigneurs, les « ministres du roi, gardiens de la paix publique, défenseurs « de la vie et de la sécurité des prêtres de Dieu. Vous agirez « dans cette affaire comme bon vous semblera. Si vous laissez « le crime impuni, je ne dirai rien, je me contenterai de gémir « du fond de mon cœur et de représenter à Dieu les injustices « dont on nous accable [1]. »

Telles sont les seules paroles de Rutski dans lesquelles on puisse trouver un appel à la justice humaine. Il avertit le roi et ses ministres du crime commis ; c'était son devoir comme chef de l'épiscopat ruthène outragé, et même comme simple citoyen ; mais pas un cri de haine ni de vengeance ne sort de ses lèvres, et il pouvait déclarer publiquement, quelques semaines après, « qu'aucun des Uniates n'avait travaillé à « obtenir vengeance pour le meurtre du vénérable archevêque « de Polock [2] ».

1. *Lettre du métropolite Rutski au vice-chancelier de Lithuanie*, du 26 nov. 1623. Szymanski, t. II, p. 2.

2. « Nullus nostrum vindictam sanguinis venerabilis episcopi promovere studuit. » Morochov, *Vita S. Josaph.*

A la première nouvelle de ce tragique événement, le roi refusa de croire que cet attentat fût l'œuvre de ses sujets. Il voulut châtier sans retard les coupables. en manifestant l'espoir que les assassins n'étaient pas des Polonais, mais des brigands venus de la Moscovie [1]. Il ordonna d'envoyer sur-le-champ des commissaires à Vitebsk ; mais les meurtriers trouvèrent des défenseurs auprès du trône, parmi les sénateurs conseillers de la couronne : tant les préjugés contre les Uniates étaient enracinés ! On n'osa pas risquer l'apologie d'un crime qui révoltait la conscience du monarque , mais on lui représenta qu'il fallait attendre quatre ou cinq semaines, afin d'avoir de plus amples informations. Ce sursis conduisait jusqu'aux fêtes de Noël, durant lesquelles toutes les procédures étaient suspendues. Dès le commencement de la nouvelle année, les diètes particulières devaient se réunir dans les provinces, puis la Diète générale, à Varsovie, le 6 février. Les fauteurs du schisme espéraient que le souvenir du crime de Vitebsk se perdrait au milieu de l'agitation de ces assemblées, et que l'attentat resterait impuni. Leur manœuvre était habile. Le nonce Lancelotti et le grand-chancelier Sapieha, craignant qu'elle ne réussît, pressèrent le châtiment des coupables, l'un au nom de la sûreté de l'État et de la justice, l'autre au nom de la religion outragée [2].

Mais une voix plus puissante que la leur s'éleva au pied du trône, et couvrit les perfides conseils que des hommes aveugles ou coupables donnaient au roi. Un frémissement d'horreur circula dans toute la Pologne à la nouvelle de l'attentat de Vitebsk. L'indignation publique s'exprima avec tant d'énergie, que Lancelotti écrivit à Rome : « Ce crime a rendu la cause des « schismatiques infâme [3] ». Le roi obéit au sentiment public autant qu'à sa propre conscience, lorsque, malgré toutes les oppositions, il résolut d'envoyer sans retard des commissaires à Vitebsk.

1. Fabien Birkowski, *La voix du sang de l'archevêque Josaphat*. Cracovie, 1629.

2. *Lettre de Lancelotti, nonce en Pologne, au cardinal Barberini*, du 7 déc. 1623, aux pièces justificatives ; et la lettre de Léon Sapieha, citée plus haut.

3. *Lettre de Lancelotti*, citée par Czacki. *Des Lois de la Lithuanie et de la Pologne*, édit. de Posen, t. I, p. 314.

Les juges désignés furent : le grand-chancelier de Lithuanie, Léon Sapieha, le palatin de Vitebsk, le castellan de Mscislaw, le référendaire du grand-duché de Lithuanie et le staroste d'Orsza. Par des lettres signées le 9 décembre et expédiées quelques jours après, le roi leur ordonnait de se transporter à Vitebsk, pour ouvrir une instruction judiciaire sur le crime du 12 novembre, et terminer l'affaire, sans délai ni appel, par un sévère châtiment des coupables. « Ils ont abusé, disait le roi, de notre clé-« mence royale. Ils ont violé la paix publique et se sont permis « de se révolter et de répandre le sang innocent de leur pas-« teur : qu'ils soient punis selon la rigueur des lois[1]. »

Les commissaires assignèrent à Vitebsk, pour le 15 janvier, les deux parties, c'est-à-dire le métropolite Rutski et les serviteurs de l'archevêque assassiné, au nom desquels l'accusation devait être portée, selon l'usage du pays ; et les bourgmestres, échevins, conseillers et bourgeois de Vitebsk, poursuivis comme auteurs ou complices du crime. Le tribunal se constitua le 17, s'adjoignit, à la place du palatin de Vitebsk absent, Nicolas Zawisza, vice-staroste et gouverneur (woyt) de la ville, et se fit assister par les officiers royaux et les juges territoriaux du lieu.

Les débats commencèrent le 18. Deux moines basiliens représentaient le métropolite de Kiew, le chapitre et le clergé de Polock. L'archidiacre Dorothée, Emmanuel Cantacuzène, Grégoire Uszacki et plusieurs autres membres de la famille archiépiscopale comparurent en personne. Grégoire Uszacki fut chargé de présenter en leur nom les pièces qui établissaient l'accusation, et un certain André Dunin Koninski fut désigné par les juges pour remplacer le procureur du grand-duché de Lithuanie, qui, d'après les formes usitées en Pologne, devait soutenir au nom du roi toutes les actions criminelles. Le fait était facile à définir. Il y avait eu sédition, mépris de l'autorité royale et meurtre, avec la double aggravation de lèse-majesté et de sacrilège.

L'accusateur n'eut pas de peine à établir, au moyen d'une série de pièces authentiques empruntées aux registres publics de Vitebsk, que les habitants avaient reconnu Josaphat pour

1. V. ap. Stebelski, *Arrêt de la commission royale*, Lettres du roi aux commissaires.

leur archevêque, et qu'ils lui avaient obéi pendant trois années, jusqu'à l'intrusion de Smotrycki. Les lettres et les émissaires de cet aventurier avaient excité dans la ville des troubles, que les officiers de la justice et les dignitaires de la noblesse avaient cherché vainement à calmer. Malgré les injonctions du roi, les arrêts des tribunaux et les protestations de quelques paisibles citoyens, la guerre avait continué contre le légitime archevêque ; et le 12 novembre, il avait été mis à mort avec des raffinements inouïs de cruauté. Son corps avait subi les derniers outrages, son palais avait été saccagé, et ses serviteurs accablés de coups,

L'accusation était dirigée contre le conseil municipal et tout le peuple de Vitebsk. Les bourgmestres, échevins et conseillers assistèrent de leur personne aux débats et présentèrent, les uns après les autres, leurs moyens de défense de vive voix ou par écrit, selon qu'ils le désirèrent. Le peuple fut représenté par trois mandataires, qui parlèrent en son nom. Nous possédons l'analyse officielle de ces plaidoiries : elle mérite d'attirer l'attention. Il était impossible de nier un crime accompli à la face du soleil, en présence de toute une ville ; mais il eût été facile d'en atténuer la gravité et de couvrir les coupables, en soutenant que l'archevêque avait excité la colère du peuple par des mesures violentes, et provoqué des représailles par des poursuites rigoureuses contre ses ennemis. Ce moyen de défense s'offrait à tous les accusés : pas un n'en fit usage : tant il était évident que la conduite de l'archevêque ne prêtait à aucune accusation. Les condamnés avouèrent en outre que le roi avait le droit incontestable de désigner leur évêque, et que Josaphat avait été nommé et institué selon toutes les formes.

Ecoutons d'autres aveux : « Lorsque le défunt archevêque, « de sainte mémoire, dirent unanimement les accusés, est « arrivé à Vitebsk, en 1618, pour prendre possession du siège « épiscopal, nous l'avons accepté pour notre pasteur. Nous « avons vu qu'il était saint, fervent, plein de zèle pour l'ins- « truction de son troupeau ; qu'il ne changeait rien aux céré- « monies de l'Église, et qu'il gouvernait d'après les conciles et « les règles des Pères ; nous nous en réjouissions et nous le « vénérions comme notre pasteur, reconnaissant sa mansué- « tude et son amour paternel envers nous. Il en fut ainsi pen- « dant trois ans ; mais alors, par la permission de Dieu (ce

« sont sans doute nos péchés et ceux de nos ancêtres qui ont « attiré ce malheur sur nous !) Mélétius Smotrycki nous a « envoyé un moine nommé Sylvestre, porteur de lettres qui « nous exhortaient à la révolte. »

Ainsi les accusés ne nièrent aucun des faits relevés par l'accusation ; ils essayèrent seulement d'en rejeter la principale responsabilité sur deux ou trois gentilshommes qui n'étaient pas en cause, ainsi que sur Nahum Wolk, Siméon Niesza et quelques autres bourgeois, trop ouvertement compromis pour qu'il fût possible de les sauver.

Quant à l'assassinat de l'archevêque, chacun s'efforçait d'établir qu'il n'y avait pris aucune part. L'un des accusés affirma qu'au moment du meurtre, il était malade depuis quinze jours; un autre déclara qu'il mariait sa fille ce jour-là même ; un troisième offrit de prouver qu'il n'était pas sur le théâtre du crime. D'autres demandèrent à se purger de l'accusation par le serment légal, et dénoncèrent même quelques pauvres serfs, qu'ils eussent dévoués sans scrupule à la mort pour sauver leurs propres vies. Les principaux coupables eux-mêmes, Siméon Niesza et Nahum Wolk, essayèrent de recueillir le bénéfice de leur prudence, et prouvèrent qu'ils avaient quitté Vitebsk la veille de l'exécution, et qu'ils n'étaient rentrés dans la ville que le surlendemain. Ils avaient eu soin de se procurer une lettre du prince Jean Sokolinski, notaire du grand-duché de Lithuanie, qui attestait leur présence à Bieszenkowicze.

L'accusateur public anéantit ces fragiles moyens de défense. Toute la ville était en révolte ouverte contre l'archevêque. Les magistrats municipaux avaient reçu les envoyés de Smotrycki, et avaient été les premiers moteurs de toutes les entreprises dirigées contre Josaphat, même de l'émeute dans laquelle il avait péri. Si quelques-uns avaient quitté la ville avant le crime, ce n'était que pour éviter d'être impliqués plus tard dans des poursuites judiciaires. Les autres n'avaient pas empêché le meurtre, comme ils en avaient le devoir, et, de plus, ils avaient fait évader les principaux assassins, dont les aveux les eussent compromis. L'accusateur conclut contre eux à l'application de la loi de Magdebourg, qui condamnait à la peine de mort les meurtriers, surtout quand ils étaient coupables de lèse-majesté divine et humaine.

Les mandataires du peuple de Vitebsk n'eurent rien à produire pour sa défense. Ils avouèrent ouvertement le crime, sans l'atténuer, mais en invoquant la clémence du juge, au nom des services rendus autrefois par les habitants de Vitebsk pour la défense de leur ville et du château contre les ennemis de la patrie. Les deux bourgmestres Pierre Iwanowicz et Basile Bonicz, et sept ou huit bourgeois, bien connus pour leur dévouement à l'archevêque, furent seuls renvoyés de la plainte. Parmi les autres, le tribunal rechercha les plus coupables. Nahum Wolk et Siméon Niesza furent arrêtés, ainsi qu'une vingtaine d'artisans ou de petits bourgeois, qui avaient pris une part active à l'assassinat. Les magistrats municipaux les livrèrent eux-mêmes chargés de chaînes, et les juges les soumirent à de nouveaux interrogatoires.

Enfin, le 23 janvier, après six jours de débats, le tribunal prononça la sentence. Nahum, Siméon et seize autres habitants de Vitebsk étaient condamnés à la peine de mort. Le plus implacable ennemi de l'archevêque, Pierre Wasilewicz, de Polock, qui était venu à Vitebsk pour préparer l'assassinat, avait eu l'audace d'y reparaître à l'ouverture du procès, et avait essayé d'entraver le cours de la justice. Il ne réussit qu'à hâter la punition de ses propres crimes. Léon Sapieha le fit arrêter, et il fut condamné à mort avec ses complices.

La justice demandait que la ville entière subît un châtiment. Parmi les citoyens de Vitebsk, ceux qui n'avaient pas trempé leurs mains dans le sang de l'archevêque l'avaient lâchement abandonné, et toute la population portait ainsi la responsabilité du crime. La ville fut dépouillée de tous ses privilèges, droits de s'administrer elle-même, franchise de la douane et des impôts indirects, justice spéciale pour les bourgeois, etc. Le tribunal ordonna en conséquence la démolition de l'hôtel de ville, et replaça Vitebsk sous la juridiction immédiate du palatin et des juges de la noblesse. Comme le signal du massacre avait été donné par les cloches des églises et de la ville, Jean Huzniszczow, qui avait sonné le beffroi de la commune, fut au nombre des condamnés à mort, et les juges ordonnèrent que toutes les cloches de Vitebsk seraient brisées, et que leurs morceaux serviraient à en fondre une grosse, qui serait offerte à la cathédrale, avec une inscription commémorative. A l'avenir, aucune église de la ville, sauf la cathédrale, ne pourrait posséder

de sonnerie, sans une permission expresse du métropolite uniate.

Enfin, pour que la justice fût complète, la sentence atteignait un certain nombre de contumaces, parmi lesquels nous retrouvons les popes qui excitaient le peuple durant le massacre, et deux misérables qui avaient volé l'un le manteau, l'autre la coupe d'argent de l'archevêque. Ces hommes et leurs complices, dénoncés par le conseil municipal comme auteurs principaux du crime, furent condamnés à la peine de mort. La fuite les avait mis hors de l'atteinte du châtiment ; mais leurs biens furent confisqués [1].

Tel fut l'arrêt des commissaires. Nous ne cherchons pas à en atténuer la rigueur. Dans nos temps et avec nos mœurs, il paraîtrait d'une sévérité implacable ; mais qu'on se rappelle l'atrocité des lois pénales alors en vigueur dans toute l'Europe, et surtout la qualité du crime, consommé au mépris de tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre et avec des circonstances qui en doublaient l'horreur ; qu'on n'oublie pas non plus le péril auquel cet attentat exposait la Ruthénie et toute la Pologne, la nécessité de faire un exemple pour contenir un peuple grossier, dont le fanatisme et les instincts sanguinaires pouvaient se porter encore à des excès épouvantables ; et on trouvera que les juges n'outrepassèrent pas les limites d'une juste répression. Aucun des contemporains ne songea à les en accuser, et les coupables eux-mêmes subirent leur peine sans se plaindre. Plût à Dieu que de nos jours les proconsuls moscovites fussent, dans cette même Ruthénie, nous ne dirons pas aussi justes, mais aussi cléments que Sapieha et ses assesseurs !

La sentence des juges était sans appel, et fut exécutée presque sans délai. Cinq contumaces, tombés aux mains de la justice, subirent leur peine avec les dix-neuf comdamnés présents aux débats. A cette heure suprême, la miséricorde de Dieu se manifesta sur tous ces malheureux. Pénétrés de repentir, ils demandèrent à se réconcilier, avant de mourir, avec l'Église catholique. Des moines basiliens et des Jésuites accoururent à leur appel.

1. Le 4 septembre 1624, onze gentilshommes, représentant la noblesse de Vitebsk, présentèrent une supplique au vice-chancelier de Lithuanie en faveur des femmes de ces contumaces, que l'absence de leurs maris et la confiscation avaient jetées dans la misère. Ap. Szymanski, t. II, p. 30.

reçurent leur abjuration et les accompagnèrent jusqu'à l'échafaud. Nahum Wolk et Siméon Niesza eux-mêmes moururent, comme leurs compagnons, en détestant leur crime et en implorant le pardon de Dieu et de l'Église. Le martyr avait vaincu ses assassins, et leur ouvrait comme de force les portes du salut[1].

Un seul repoussa le pardon : ce fut Pierre Wasilewicz. Tandis que ses compagnons acceptaient la mort comme une juste expiation, il se débattit contre elle avec la rage d'un damné. Sur l'échafaud, il repoussa une dernière fois le ministère des prêtres catholiques, et quand l'exécuteur s'empara de lui, il s'agita convulsivement sur le fatal billot, en élevant les mains pour parer le coup de la mort. Troublé par cette résistance inattendue, le bourreau frappa d'un bras mal assuré. Au lieu de la tête, il atteignit la main droite du coupable, qui roula sanglante sur l'échafaud. Un second coup n'abattit encore que l'autre main. La multitude frémit à cet affreux spectacle. Elle se rappelait les sacrilèges de Wasilewicz, qui avait usurpé les fonctions sacerdotales. Le bras malhabile de l'exécuteur l'en châtiait en coupant ces membres, qui avaient profané les choses saintes. L'épouvante fut à son comble, quand on vit encore les oreilles du coupable tomber sous la hache ; la tête ne roula qu'au cinquième coup. Wasilewicz avait entendu des confessions à Polock. On eût dit que l'ange des vengeances divines se tenait sur l'échafaud pour diriger la main du ministre de la justice humaine[2].

Le peuple assista à l'exécution sans proférer ni une protestation, ni une plainte. Il vit également d'un œil froid jeter les corps des suppliciés dans la Dwina. Toutes ces rigueurs ne lui paraissaient que justice. Mais quand l'hôtel de ville fut démoli, des sanglots partirent du sein de la multitude. Elle n'avait pas eu de larmes pour la mort des coupables, parce qu'elle les méprisait ; mais elle fut émue par un châtiment qui infligeait une tache honteuse à l'honneur de la cité. A Vilna, les schismatiques essayèrent l'apothéose des assassins ; mais l'indignation publique fit justice de cette odieuse manœuvre. La cause du schisme resta infâme aux yeux de tous les honnêtes gens[3].

1. *Relat. Auditor. Rot.* p. IV.
2. *Act. Commiss. Apost.* — Susza, *Cursus vitæ S. Josaphat*, p. 103.
3. Kognowicki, *Vies des Sapieha*, t. I, p. 116-118. — Morochov, *Vita S. D. Josaphat.*

La douleur que les habitants de Polock et de Vitebsk avaient témoignée après le meurtre du saint archevêque, n'était pas une de ces émotions passagères que le temps emporte avec lui. Ces larmes étaient le fruit d'une contrition sincère. Le siège archiépiscopal de Polock ne tarda pas à être occupé par un disciple de Josaphat, Anastase Sielawa, alors coadjuteur de l'évêque de Pinsk [1]. Quand le nouveau pasteur fit son entrée dans la ville épiscopale, il y trouva les schismatiques en plus petit nombre que les Uniates n'y étaient à l'arrivée de son saint prédécesseur, et il n'eut qu'à recueillir dans l'allégresse la moisson que Josaphat avait semée dans les larmes et arrosée de son sang.

La fidélité des villes de Vitebsk et de Polock résista à l'épreuve des années. Jusqu'aux concessions fatales que le roi Ladislas IV accorda aux schismatiques, en 1632, le culte catholique fut célébré seul dans ces deux cités. « Nous étions tous « convertis à l'Union, disait en 1637 le notaire de Polock Dziahi- « lewicz ; il n'y avait ici, comme à Vitebsk, qu'un seul troupeau « et un seul pasteur, et nous serions tous restés fidèles, si le roi « n'avait pas permis aux schismatiques de construire une église « à Polock [2]. » Il y eut alors des défections dans cette ville ; mais Vitebsk resta inébranlable dans sa fidélité à l'Église catholique et à la mémoire de saint Josaphat.

Le contre-coup de ces mouvements se fit sentir promptement au delà des limites de la Ruthénie-Blanche. A Varsovie, dans les conseils de la couronne, l'attitude des ministres et de la noblesse devint toute différente par rapport à l'Église uniate Léon Sapieha donna l'exemple. La mission qu'il venait de remplir à Vitebsk l'avait contraint d'examiner avec attention la conduite réciproque des deux partis, et surtout les actions de Josaphat. Étonné de n'entendre alléguer aucune charge contre un homme qu'il avait blâmé avec tant de sévérité ; frappé des éloges qu'il avait recueillis jusque de la bouche des assassins, il ne voyait plus seulement en lui un innocent, dont le meurtre criait vengeance, mais un saint, dont l'intervention était toute-puissante auprès de Dieu.

1. Rutski désignait ce prélat au choix du roi, dans sa lettre au vice-chancelier de Lithuanie du 26 novembre 1623.

2. *Relat. Audit. Rot.* p. III et IV. — *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Joan. Dziahilewicz, n. 6 et 16.

Dès lors, le fier chancelier compta parmi les clients du pauvre vladique, qu'il avait accablé autrefois de reproches cruels. Il s'intéressa à sa gloire, se fit lui-même solliciteur pour obtenir de Rome sa canonisation ; et comme le jugement du Saint Siège se faisait attendre, Léon Sapieha le devança, et se mit ainsi que sa famille sous la protection du saint martyr. Après lui, la dévotion à saint Josaphat resta parmi les siens comme une portion de l'héritage des aïeux ; et dans la grande salle du château de Koden, principal domaine des Sapieha, on voyait encore, à la fin du XVIIIe siècle, une image de l'archevêque martyr, avec une inscription qui le signalait à tous les visiteurs, comme le patron de cette demeure et de ses habitants [1].

Le changement subit qui s'était opéré dans les esprits se manifesta surtout à l'ouverture de la Diète, en février 1624. Le métropolite, Sapieha, tous les amis de l'Église uniate redoutaient cette assemblée, qui pouvait être non seulement injuste et dédaigneuse envers les Uniates comme la précédente, mais ouvertement hostile. Ces craintes ne se réalisèrent pas. La Diète fut très agitée, mais par des ambitions et des intérêts politiques. On n'y parla pas de l'Église grecque. Léon Sapieha fut reçu avec acclamation par toute l'assemblée, et bien loin de lui reprocher le sang qu'il avait fait répandre, la noblesse le loua comme « un « défenseur du culte divin, un ami de la véritable religion, un « ennemi du schisme et de l'hérésie. »

Quelques mois après, le roi put donner à l'archimandrite Léon Kreuza l'archevêché de Smolensk, jusqu'alors occupé par des schismatiques, sans rencontrer aucune opposition, ni dans la bourgeoisie ni dans la noblesse ; et la facilité avec laquelle cette

1. Cette inscription était ainsi conçue : « Beatus Josaphat, archiepiscopus Polocensis, pro sacra Unione græca Vitebsci anno 1623 die 12 novembris trucidatus martyr, qui a Leone Sapieha Archicancellario et supremo exercituum Magni Ducatus Lithuaniæ Duce, Palatino Vilnensi, ad suæ mortis vindicationem commissario Regni, toti domui suæ assumptus ac in hoc æstu belli expertus hic patronus. » Les dernières paroles faisaient allusion à des bienfaits obtenus par les Sapieha durant les guerres Cosaques. Jean-Frédéric Sapieha dit également, dans la dédicace de ses *Monumenta antiquitatum Marionarum*, en parlant de son aïeul Léon : « Ipsum vero laureatum archiantistitem Josaphat Kuncevicium, tandem ab Urbano VIII Beatorum albo ingrossatum, jam tum divis prosapiæ Sapiehanæ annumeravit pænatibus. » V. Kognowicki, *Vies des Sapieha*, t. I, p. 116-118.

grande église fut acquise à l'Union fut regardée comme un des fruits les plus évidents du martyre de Josaphat [1].

En même temps, l'orage qui grondait en Ukraine et menaçait, disait-on, l'existence même de la Pologne, se calma tout à coup. La veille encore, on ne savait comment contenir cette armée des bandits du Dniéper, de plus en plus nombreuse et turbulente, et la république n'avait pas assez de forces pour les combattre. « Mais, rapporte Rutski, après que le sang de Josaphat eut été « répandu par les schismatiques, le Dieu des armées offrit aux « troupes royales l'occasion et le moyen de vaincre cette armée « de géants [2]. » En 1625, avec des forces très inférieures en nombre, le vice-hetman de la couronne, Koniecpolski, attaqua 30,000 Ukrainiens, les battit en deux rencontres, leur tua 10,000 hommes, et leur imposa un traité, qui réduisait à la fois le chiffre des Cosaques réguliers et des habitants du Zaporoze, et leur imposait des chefs nommés par le roi. Dès lors la puissance de ces bandits déclina, et on remarqua, durant de longues années, qu'aucune de leurs entreprises ne réussit. Rutski atteste que ces heureux succès furent attribués par les contemporains à l'intercession de saint Josaphat.

Le saint martyr sembla veiller durant plusieurs années sur la frontière méridionale, pour en écarter l'ennemi. En 1624 et 1626, deux grandes victoires furent remportées sur les Tartares, et les troupes polonaises en firent un carnage tel qu'on n'en avait pas vu de mémoire d'homme. « Ces contrées, écri- « vait Rutski en 1627, goûtent, contre toute espérance hu- « maine, une paix dont elles n'avaient pas joui depuis nom- « bre d'années. En voyant tout cela, je dis que ce n'est pas « l'œuvre des hommes, mais celle de Dieu, qui est admirable « dans ses saints ; et tous ceux qui prendront la peine de réflé- « chir, le diront comme moi [3]. »

Il eût suffi alors de quelques mesures énergiques pour assurer la paix de l'Ukraine. La première et la plus efficace eût été l'arrestation de Borecki et des évêques schismatiques, qu'il fallait mettre hors d'état de nuire désormais à l'État et à

1. Susza, *De laboribus unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Eccl. Ruthen.* p. 301.
2. J. Rutscii, *De miraculis S. D. Josaphat attestatio.*
3. Ibid.

l'Église. Cette exécution eût été facile. Déjà, en 1623, dans leur convention avec Koniecpolski, les Zaporogues ne parlent plus de religion ; Konaszewicz était mort, et ses rêves de domination et de protectorat religieux s'étaient évanouis. Mais, en Pologne, on ne sut jamais rien finir. On se contenta d'une paix passagère, et tous les ferments de discorde et de révolte furent conservés en Ukraine. Le schisme put s'y maintenir et s'y fortifier.

Renonçant, à disputer les chaires épiscopales aux prélats uniates, les évêques schismatiques vinrent chercher asile dans le pays de Kiew, et par un inconcevable aveuglement, des seigneurs catholiques latins se chargèrent de leur sort, et leur donnèrent les plus riches monastères de la province [1].

L'Ukraine resta comme un antre d'Éole, fermé durant quelques années, mais dans lequel se condensèrent pour l'avenir d'effroyables tempêtes. L'imprévoyance des hommes perdit de gaieté de cœur une partie des avantages que le sacrifice de saint Josaphat ménageait à l'Église ruthène et à la Pologne.

Le premier acte de faiblesse du gouvernement polonais fut d'épargner l'instigateur de tous les complots schismatiques, Mélétius Smotrycki. Malgré ses protestations, la responsabilité du crime de Vitebsk remontait directement jusqu'à lui. En déchaînant la bête féroce, Smotrycki devait prévoir qu'elle ferait des victimes, et il lui désignait du doigt celle qu'elle devait immoler la première. Aussi personne ne s'y trompa : amis et ennemis, accusateurs et accusés, dans le procès de Vitebsk, comme plus tard dans le procès de béatification, tous s'accordèrent à désigner Mélétius comme le véritable et premier auteur de l'assassinat. Il entendit lui-même le cri de l'opinion publique ; et il sentit son âme fléchir sous le double poids de la crainte et du remords. Le châtiment de Vitebsk lui faisait peur, et cette terre, sur laquelle il apercevait du sang, lui brûlait les pieds. Ses amis eux-mêmes lui conseillèrent la fuite. Il partit précipitamment de Vilna pour courir du côté de l'Ukraine, et ne s'arrêta qu'à Kiew, d'où il gagna bientôt Constantinople et l'Orient.

1. Ce fait serait à peine croyable, s'il ne nous était pas attesté par Smotrycki lui-même. *Epist. ad Urban. VIII*, 16 febr. 1630. — V. à la suite de la Vie de Smotrycki par Susza, ed. nov. p. 174.

En quittant le monastère du Saint-Esprit à Vilna, il voulut dire un dernier adieu à cette église qui retentissait encore de ses déclamations contre les Uniates. On raconte qu'au moment où il sortait du sanctuaire, les colonnes qui soutenaient la porte royale de l'iconostase tombèrent derrière lui. Les moines regardèrent cet accident comme un présage et se dirent que leur archimandrite allait mourir, ou que du moins il ne reviendrait pas au milieu d'eux et ne prierait plus dans cette église. En même temps le métropolite Rutski, averti de ce départ précipité, jetait de loin au fugitif ces paroles qu'on pourrait croire prophétiques : « Cette fois encore, *la fuite trahit le coupable ;* « mais en quelque lieu qu'il s'arrête, il sera toujours poursuivi « par le terrible arrêt de Dieu. Le meurtrier sera errant et « fugitif sur la terre, tant qu'il ne voudra pas faire pénitence, « et pleurer son crime[1]. »

Ainsi, quelques mois après la mort du martyr, la Ruthénie était pacifiée, et les apôtres de l'Union pouvaient reprendre sans crainte leurs travaux ; mais, outre cette tranquillité inespérée, ils devaient à Josaphat un autre bienfait, plus signalé encore. A Rome comme à Varsovie, le martyr avait gagné la cause de l'Eglise uniate. Rutski et ses suffragants avaient, on se le rappelle, posé eux-mêmes devant le Saint-Siège cette question de laquelle dépendait l'avenir de leur œuvre : « Doit-« on permettre aux Ruthènes de passer au rite latin ? » On sait combien ce problème soulevait à Rome de doutes et d'incertitudes. L'élection venait de porter sur la chaire de saint Pierre un des pontifes qui ont montré le plus grand zèle pour la propagation de la foi, et en particulier, la plus vive sollicitude pour les chrétientés orientales. Simple cardinal, Urbain VIII avait été protecteur des Grecs ; devenu pape, il s'occupa toujours de leurs intérêts avec prédilection, et son pontificat, marqué à son début par le martyre de saint Josaphat, s'ouvrait sous d'heureux présages pour l'Eglise ruthène. Cependant, comme son prédécesseur Grégoire XV, comme ses meilleurs conseillers, Urbain devait hésiter en face d'une question que les pontifes les plus dévoués à l'Eglise uniate n'avaient pas tranchée. La solution semblait facile à Rutski et à ses suffragants, mais à Rome elle ne paraissait pas si évidente.

1. Morochov, *Vit. S. D. Josaphat.*

L'expérience des siècles passés avait appris la fragilité de toutes les unions conclues avec les Grecs et les Orientaux, alliances conclues à la hâte dans un jour serein et brisées bientôt par la première tempête. L'Union ruthène ne paraissait pas plus solide. Pour Rome elle se personnifiait dans un seul homme, Rutski. Josaphat etait à peine connu. Un nonce, Monseigneur de Torres, l'avait signalé en 1622, « comme un homme « qui menait une vie austère, portait toujours le cilice, et « faisait de grands fruits dans son diocèse[1]. » Mais ces quelques mots ne faisaient deviner ni son rôle, ni sa mission, et soulevaient à peine le voile qui cachait la sainteté de sa vie.

Des œuvres importantes étaient commencées en Ruthénie, florissaient même à Vilna et en Lithuanie ; mais à six cents lieues de distance, on ne pouvait apercevoir ces germes de résurrection. Lorsque Rome consultait les évêques latins de Pologne, ils lui parlaient presque tous de l'Union ruthène comme d'une œuvre sans avenir et plus dangereuse qu'utile. Rutski lui-même nuisait à sa propre cause par ses cris de détresse et ses appels incessants à la protection du Saint-Siège. On ne doutait ni de sa capacité ni de son courage ; mais on se rappelait les Isidore, les Bessarion, cette élite de prélats grecs qui avaient conclu l'Union de Florence, et qui, fidèles eux-mêmes jusqu'à la fin, n'avaient pas réussi à maintenir leurs frères au sein de l'Eglise romaine. A la mort de Rutski, l'Union de Brzesc pouvait être rompue comme celle de Florence. Ne valait-il pas mieux assurer le salut des Ruthènes fidèles en les rattachant à l'Eglise latine que de les river de force aux flancs d'un cadavre ?

Le 22 janvier 1624, la Congrégation de la Propagande entendit pour la première fois les demandes et les conclusions du rapport de Rutski. Le cardinal Bandini, protecteur des Ruthènes, plaida leur cause avec chaleur. Il fut écouté avec bienveillance, et la Congrégation parut disposée à tout mettre en œuvre pour secourir l'Eglise uniate dans son abandon. Elle chargea son secrétaire de solliciter auprès du Pape des Brefs pour les évêques latins et des instructions pour le nonce de Varsovie en faveur de l'Union; mais le fond de la question était réservé à un plus mûr examen. Sur ces entrefaites, une dépêche

1. *Discorso sullo stato dei Greci scismatici in Polonia.* — Collection Naruszewicz.

du nonce Lancelotti annonça le martyre de saint Josaphat.

Le 7 février 1624, la Congrégation de la Propagande s'assembla sous la présidence du Pape. Urbain VIII lui annonça ce grand événement et déclara qu'il allait écrire au roi de Pologne pour demander la punition des assassins. Ces malheureux avaient déjà expié leurs crimes, et les instances du Pape n'eurent aucune influence sur leur sort. Mais le pontife demanda ensuite l'avis des cardinaux sur les affaires de l'Eglise ruthène. On eût dit que Josaphat présidait ce conseil, qui discutait le sort de son peuple. Son nom était dans toutes les bouches, et les cœurs étaient dominés par l'émotion qu'excitent toujours les actions héroïques. On ne pouvait plus douter maintenant que l'Union ruthène ne fût une œuvre sérieuse, puisque des martyrs donnaient leur sang pour la défendre.

La grave question des changements de rite fut résolue immédiatement. De l'avis et avec l'assentiment des cardinaux, Urbain VIII déclara qu'à l'avenir « aucun Ruthène uni, pas « plus un laïque qu'un ecclésiastique, que surtout aucun moine « basilien ne pourrait passer au rite latin, pour quelque cause « que ce fût, même très urgente, sans une permission spéciale « du siège apostolique. » Défense était faite aux évêques ruthènes de tolérer ces changements de rite, et aux évêques latins de recevoir les transfuges. Le Pape allait au delà des désirs de Rutski, puisque le métropolite se bornait à demander qu'aucun Ruthène ne pût changer de rite, sans un accord entre les deux évêques diocésains, latin et ruthène.

Cette importante décision ne contenta pas le zèle d'Urbain VIII pour l'Église ruthène. Il annonça aux cardinaux de la Propagande qu'il écrirait au roi de Pologne, et lui demanderait de prendre des mesures énergiques en faveur des Uniates. Trois jours après, il tenait sa promesse. « Levez-vous, disait-il « à Sigismond III, levez-vous, ô roi déjà illustre par vos vic- « toires sur les Turcs, et par la haine que vous ont vouée les « impies; prenez vos armes et votre bouclier; et si le salut « public l'exige, arrêtez par le fer et le feu la contagion du « schisme. Que l'Union des Ruthènes, protégée par l'Esprit- « Saint, approuvée par les souverains pontifes, combattue par « tant d'intrigues et de violences, lève enfin vers le ciel, à « l'abri de votre bras, un front reconnaissant ; qu'elle sente

« que Dieu a établi dans les contrées du Nord un roi puissant « pour la défense de sa cause sacrée. »

Le Souverain Pontife indiquait ensuite d'une main vigoureuse les trois mesures qui devaient ruiner la puissance des schismatiques : l'abolition des confréries, l'expulsion des évêques intrus, et le châtiment des Cosaques. « Nous supplions « Votre Majesté, disait-il, de prendre en main la cause de l'Union « avec tout le zèle et la puissance dont elle peut disposer. Vous « pouvez commencer sans peine en accordant votre patronage « royal aux évêques uniates, en leur facilitant l'accès de la « cour et des diètes, en veillant à ce que la dignité épiscopale « soit honorée dans leurs personnes comme dans celles des « évêques latins [1]. »

Jamais roi de Pologne n'entendit un appel plus chaleureux à sa piété et à sa justice en faveur des Ruthènes opprimés; car jamais pontife n'eut pour eux de plus ardentes sympathies ; et si la tendresse paternelle d'Urbain VIII à leur égard ne se démentit pas un seul instant, elle ne fut jamais plus active qu'à ce moment, où la cause de ce peuple malheureux venait d'être plaidée devant lui par un métropolite en deuil et par un martyr, par les larmes de Rutski et le sang de Josaphat. Mais le zèle du roi n'avait pas besoin de l'aiguillon de la parole pontificale. Si la noblesse eût voulu suivre la généreuse impulsion du prince, nous ne cesserons de le dire, le schisme eût été promptement détruit ; mais la noblesse resta sourde aux exhortations d'Urbain VIII comme aux prières de Rutski. Emue par le dévouement de Josaphat, indignée de la sacrilège audace des schismatiques, elle cessa un moment d'écouter leurs plaintes ; mais elle ne fut pas pour cela moins indifférente aux travaux des Uniates. Les puissants du monde laissèrent une poignée de pauvres prêtres accomplir seuls l'œuvre de Dieu en Ruthénie.

Le jour même qu'il écrivait au roi de Pologne, Urbain VIII envoyait au nonce Lancelotti l'ordre de mettre tout son crédit au service du métropolite de Kiew et de déclarer hautement que le Saint-Siège voulait détruire le schisme, mais conserver le rite grec. Ces instructions furent transmises par le cardinal

1. *Breve Urb. VIII ad Sigism. III*, 10 febr. 1624, publié par Kulczynski, *Specim. Ecc. Ruth.* p. 242, Susza. Theiner, etc.

Ludovisi, celui-là même qui, l'année précédente, demandait à Lancelotti s'il n'était pas opportun de faire passer tous les Ruthènes catholiques au rite latin. « Si jamais, écrivait le « cardinal, les Grecs ont eu l'espérance de quelque faveur, ils « sont maintenant certains de tout obtenir. Sa Sainteté a été « pendant longues années leur cardinal protecteur. Elle est « parfaitement informée de leurs affaires, et elle ne désire que « de consommer l'Union, afin de leur montrer par des actes « le désir qu'elle a de leur bien spirituel et temporel [1]. »

Chaque courrier qui arrivait de Pologne apportait de nouveaux détails sur les événements de Vitebsk. Le 20 avril, Urbain VIII réunit la Congrégation de la Propagande, et lui fit lire une lettre de Lancelotti, qui annonçait la punition des assassins. Le Pape voulut féliciter le roi de son énergique intervention. « Nous aimerions mieux, lui écrivait-il, guérir les « âmes des hérétiques par des raisons que par des châtiments; « et notre charité verrait avec plus de joie le glaive dans le « fourreau que couvert de sang. Mais il faut porter le fer dans « les membres inguérissables, afin que tout le corps ne soit pas « atteint par la contagion des parties corrompues. Il convient « donc que ceux qui veillent au salut public oublient quelque- « fois la clémence pour se souvenir de la sévérité : car le sup- « plice des impies épouvante l'audace de ceux qui boivent « l'iniquité comme l'eau, et se réjouissent encore plus du crime « que de la proie qu'il procure.

« Dans ces paroles, Votre Majesté peut reconnaître une « louange, puisque les cruels assassins de l'archevêque de « Polock viennent d'éprouver votre colère et votre justice. « Nous croyons devoir des éloges à une conduite qui a dû être « très agréable au ciel. Nous prierons cependant le Père des « miséricordes de ne pas permettre qu'un roi, né pour secourir « ses sujets, soit forcé d'en venir à de si dures extrémités. Nous « lui demanderons d'inspirer de tels sentiments aux Polonais « qu'ils méritent plutôt les bienfaits que l'indignation de leur « prince [2]. »

La Congrégation de la Propagande voulut associer ses remer-

1. *Epist. Card. Ludovisi ad Nunt. Apost. in Polonia*, 20 febr. 1624.

2. *Breve Urban. VIII ad Sigism. III.* 11 mai 1624, ap. Kulczynski, *Specim. Ecc. Ruth.* p. 240.

cîments à ceux du Souverain Pontife. Son préfet, le cardinal Bandini, pria le nonce Lancelotti de s'en faire l'interprète auprès de Sigismond III. « Plaise à Dieu, ajoutait-il, que ce « triste exemple éclaire ces malheureux aveugles de Ruthénie, « et leur fasse connaître le vrai sentier du salut[1]. »

Dans cette même séance, le Pape appela l'attention des cardinaux sur une œuvre à laquelle Rutski n'attachait pas moins d'importance qu'à la défense de changer de rite, la fondation d'un séminaire en Ruthénie. Le métropolite espérait y former le premier noyau d'un clergé séculier vivant dans le célibat; nous parlerons bientôt des efforts qu'il avait multipliés pour obtenir la création de cet établissement. Déjà Grégoire XV l'avait décrétée; aucune mesure toutefois n'avait été prise pour exécuter cette décision. Dans cette réunion, Urbain VIII et les cardinaux discutèrent avec soin les conditions dans lesquelles le séminaire pouvait être fondé; mais une résolutoin sur une affaire de cette importance ne pouvait être prise en un jour. Le nonce Lancelotti fut chargé de faire une enquête à ce sujet. Le Pape était disposé à consacrer des bénéfices de l'Église latine à la dotation du futur séminaire[2].

Quelques semaines après, Urbain VIII, par l'intermédiaire de la Congrégation de la Propagande, ordonnait au Général des Carmes déchaussés d'envoyer au métropolite ruthène quatre Religieux sachant parler polonais pour travailler à la réforme des moines basiliens[3]. Ces Religieux étaient autorisés à pratiquer le rite grec, à porter l'habit et à suivre la règle de saint Basile, pendant tout le temps qu'ils seraient employés à cette œuvre. Enfin, le 4 octobre 1624, le Souverain Pontife approuvait la réunion des monastères de la réforme basilienne en une seule congrégation, et concédait à la nouvelle famille religieuse le droit d'élire librement son proto-archimandrite, et de célébrer tous les quatre ans son chapitre général.

1. *J. B. Lancelotto Card. Bandinius.* Lettre italienne du 20 avril 1624, ib. p. 239.

2. *Decretum S. Congr. de Propag. Fide.* 31 mai 1624, cod. Leopol.

3. Deux lettres de Rutski au P. Adrien Podbereski, du 24 février 1623 et du 16 septembre 1624, nous mettent au courant des négociations entamées à ce sujet avec les Carmes déchaussés. Le P. Paul de Saint-Siméon, à la suite duquel Rutski avait entrepris autrefois le voyage de Moscovie, vivait toujours, et les jeunes Basiliens élevés au collège ruthène entretenaient

Cette assemblée était autorisée à dresser des constitutions et à en prescrire l'observation provisoire dans tous les monastères, jusqu'à ce que le Saint-Siège les eût examinées. Par ce décret, Urbain VIII donnait la sanction de l'autorité pontificale à l'organisation des basiliens réformés, mais sans engager la responsabilité du Saint-Siège en approuvant les règles compilées par Rutski [1].

L'Église ruthène n'avait pas encore reçu des marques aussi éclatantes de la protection du Souverain Pontife. Cependant Josaphat était encore à peine connu dans Rome. Les dépêches de Lancelotti, les lettres de Rutski louaient sa sainte vie et sa mort glorieuse; malgré ces éloges, on pouvait hésiter à lui donner les noms de saint et de martyr, lorsque les élèves ruthènes du collège grec présentèrent au Pape et aux cardinaux de la Propagande une vie abrégée de Josaphat, de la part du métropolite et de ses suffragants. La Congrégation entendit la lecture de cet écrit le 30 avril 1624, et se décida aussitôt à solliciter du Souverain Pontife l'ouverture d'une enquête sur la vie et la mort de Josaphat, en vue d'une future canonisation [2].

Le préfet de la Propagande, Bandini, exprimait en ces termes au métropolite Rutski son émotion et celle de ses collègues : « C'est avec des larmes de douleur et de joie que nous avons

les relations les plus affectueuses avec ce saint religieux. Déjà, vers 1613, Rutski avait été à la veille d'obtenir des Carmes le secours qu'il désirait, mais ceux-ci n'eurent pas un nombre suffisant de religieux parlant le polonais et ne purent réaliser leurs promesses. C'était sous le pontificat de Paul V, et le P. Pierre de la Mère de Dieu, Carme déchaussé, confesseur de ce pontife, s'intéressait vivement à cette affaire. Il mourut avant de l'avoir entièrement achevée, et elle ne fut reprise sérieusement qu'à l'époque où nous sommes parvenus dans cette histoire. Le 16 septembre 1624, l'accord était entièrement conclu avec les Carmes ; cependant Rutski le tenait encore secret. Nous ne saurions dire s'il fut exécuté.

1. *Decret. S. Congr. de Propag. Fide*, 4 oct. 1624. — A la prière de Rutski, Urbain VIII confirma ce décret par un Bref du 20 août 1631, cod. Leopol.

2. « Ne res tanti momenti ab Ecclesia universa ignoraretur et memoria « tanti viri imitatione dignissimi, temporum injuria oblivioneque periret. » *Decret. S. Congregat. de Propag. Fid.* 30 apr. 1624, ap. Szymanski, t. II, p. 359. — De cette Vie, nécessairement très courte, présentée à la Congrégation de la Propagande, nous ne connaissons que le nom de l'auteur, Gerardi. Ce devait être une traduction abrégée de l'ouvrage publié par Rutski sous le nom de Morochowski.

« lu la Vie de l'archevêque de Polock. En examinant la cause « de sa mort, nous avons compris qu'un si grand événement ne « pouvait être enseveli dans le silence, et nous avons été d'avis « qu'on commençât un procès de canonisation pour publier « dans toute l'Église un fait digne d'un souvenir et d'une « louange éternelle, et proposer à l'imitation l'exemple de cet « illustre martyr[1]. »

Quelques mois avant la mort de Josaphat, un missionnaire de l'Ordre des Capucins, Fidèle de Sigmaringen, avait été martyrisé par les protestants, pendant qu'il prêchait la foi sur les confins de la Suisse et de l'Allemagne. Les cardinaux de la Propagande voulurent l'associer aux honneurs qu'ils espéraient pour Josaphat; ils désiraient mettre leurs travaux et leurs œuvres naissantes sous la protection de deux témoins qui avaient vaillamment défendu l'Eglise, l'un contre le schisme, l'autre contre l'hérésie. Le 31 mai 1624, le cardinal Bandini exposa au Pape les vœux de ses collègues, et le pria d'ordonner une enquête immédiate sur la vie et la mort de Josaphat et de Fidèle de Sigmaringen, en vue de leur canonisation.

Urbain VIII accueillit avec joie cette double demande, loua le zèle de la Congrégation pour la gloire de ces deux athlètes de Jésus-Christ, et déclara qu'il signerait la commission nécessaire pour commencer les deux procès, aussitôt qu'elle lui serait présentée[2].

Il ne tarda pas à remplir cette promesse, et afin de hâter la glorification de Josaphat, il décida que sa cause serait immédiatement examinée par les délégués du Saint-Siège et dispensa en conséquence du procès que, d'après les règles ordinaires, l'archevêque de Polock aurait dû commencer sur la réputation de sainteté du martyr. Les cardinaux de la Propagande désiraient que l'enquête fût confiée au nonce de Pologne, dans l'espérance, sans doute, d'éviter de fâcheux retards ; mais le Pape prescrivit une autre marche, comme nous le verrons bientôt[3].

Celui que les ennemis de l'Union avaient cru mort s'était

1. *J. Rutscio Card. Bandin. epist.* 4 mai 1624, ap. Kulczynski, p. 241.
2. *Act. Congreg. de Propag. Fid.* 31 mai 1624, ap. Szymanski, l. cit.
3. Bened. XIV, *De beatific. Serv. Dei*, l. II, c. I, n. 4. — *Card. Bandini ep. ad Rutsc.* 4 mai 1624, ap. Susza, *Cursus vitæ*, p. 162, ed. n.

redressé dans sa tombe, et, prenant corps à corps ses adversaires, il les avait terrassés les uns après les autres. A Vitebsk, à Polock, en Ukraine, dans les conseils de la couronne comme dans ceux de la papauté, il est vainqueur. C'est une nouvelle vie qui commence pour lui, toute de puissance et de gloire. Déjà la Pologne entière est à ses pieds.

CHAPITRE II.

SAINT JOSAPHAT THAUMATURGE.

(1624-1630.)

Dévotion du peuple envers saint Josaphat. — Funérailles triomphales du saint martyr (18 janvier 1625). — Miracles sans nombre opérés à son tombeau. — Josaphat emploie avec prédilection sa puissance en faveur de ses amis. — Guérison du P. Gennadius Chmielnicki. — Le collège des Jésuites de Polock préservé de l'incendie. — Faveurs accordées au P. Kosinski, à Michel Tyszkiewicz, à Basile Chotelski. — Josaphat apparaît à Félicie Wollowicz et lui rend la santé. — Rutski secouru sans cesse par son saint ami. — La ville de Zamosc sauvée de l'incendie. — Le cilice de Josaphat instrument de nombreuses guérisons. — Les ducs Georges Czartoryski et Alexandre Zaslawski recouvrent la santé par l'intercession de saint Josaphat. — Premières procédures pour la canonisation. — Enquête publique faite par l'ordre du Pape à Polock et à Vitebsk. — Le métropolite en prescrit une autre à Wlodimir. — Hommages éclatants rendus en cette occasion à saint Josaphat. — Les actes de ces enquêtes examinés à Rome. — Des vices de forme arrêtent la marche du procès.

Pendant que Rome, toujours prudente, préparait de minutieuses enquêtes sur la vie et la mort de Josaphat, en Pologne, le peuple, sans attendre le jugement du Siège apostolique, décernait déjà au martyr le titre de saint et recourait avec pleine confiance à son intercession. Chaque jour de nombreux pèlerins affluaient à Polock ; et on les voyait agenouillés par troupes devant le cercueil de l'archevêque, toujours exposé au milieu du chœur de la cathédrale. Des cierges, sans cesse renouvelés par la piété des fidèles, brûlaient autour de ces saintes dépouilles ; les murailles se couvraient d'ex-voto, et le trésor de la cathédrale recevait constamment de nouvelles offrandes, de grosses sommes d'argent, des calices, des ornements de prix, en même temps que l'obole du pauvre.

On recherchait avec empressement tout ce qui avait appar-

tenu à Josaphat. La moindre parcelle de ses vêtements, de son cilice, de l'étoffe qui recouvrait son cercueil, était reçue comme un précieux trésor. A défaut d'autres reliques, on voulait posséder de la terre prise sur le lieu de son martyre, et de petits fragments détachés des cloisons et des murailles dans le vestibule de l'évêché de Vitebsk, parce qu'on les croyait sanctifiés par le sang du martyr. Son portrait, peint et gravé par ordre du métropolite, fut répandu jusque dans les provinces les plus éloignées, avec des litanies et des prières composées en son honneur.

Dès les premiers mois qui avaient suivi le martyre de Josaphat, Rutski avait écrit un abrégé de la vie de son saint ami ; et cet opuscule, publié à Zamosc, en latin et en polonais, sous le nom de l'évêque de Wlodimir, Morochowski, avait été lu avec avidité. Par dévotion, on donnait déjà à des enfants le nom du saint archevêque au baptême ou à la confirmation. Dans les périls, les maladies et les adversités, on recourait à lui comme à un protecteur tout-puissant auprès de Dieu. Enfin, dans les églises comme dans les académies, des orateurs et des poètes consacraient leurs talents à célébrer les vertus et la gloire du nouveau martyr. A Rome même, un jeune élève du Collège grec, Thomas Xenicepulos, prononça au Collège romain un discours en son honneur, qui fut très applaudi et aussitôt imprimé [1].

Les habitants de Polock tinrent à honneur de ne pas se laisser vaincre par les étrangers en dévotion pour leur saint archevêque. L'accueil qu'ils avaient fait à ses reliques n'ayant pas suffi à leur piété, ils voulurent décerner un véritable triomphe à ces restes vénérés, avant de les placer dans le tombeau que le martyr s'était préparé lui-même. Cette translation

1. On peut le lire à la suite de la Vie de saint Josaphat, par Susza, dans les deux éditions. — Un jeune religieux de la Compagnie de Jésus, qui faisait concevoir les plus belles espérances par ses rares talents, spécialement pour la poésie latine, le P. Nicolas Kmicic, originaire du palatinat de Vitebsk, composa une sorte de poème épique en trois chants, sous le titre de *Josaphatide*. Cet ouvrage fut présenté en 1627 au nonce apostolique en Pologne, Antoine de Santa-Croce, archevêque de Séleucie. Il eut, paraît-il, un grand succès ; car plusieurs écrivains, profitant de l'anonyme gardé par l'auteur, cherchèrent à s'en attribuer la paternité. Rostowski, *Histor. provinc. Lithuan. Soc. Jes.* p. 295, 831.

eut lieu le 18 janvier 1625. Durant une semaine entière, les cloches l'annoncèrent matin et soir par des sonneries prolongées. Trois jours avant la fête, le corps du martyr fut porté dans l'église du Sauveur, située sur la place, au centre de la ville, afin qu'on pût achever les préparatif dans la cathédrale. Le métropolite Rutski et l'évêque de Pinsk, Grégoire Michalowicz, arrivèrent la veille de la cérémonie et furent reçus hors des murs au monastère des SS. Romain et David. L'archevêque de Polock, le vice-palatin, la noblesse et les magistrats municipaux conduisirent ensuite les deux prélats en grande pompe à l'église du Sauveur, pour rendre leurs premiers hommages au saint martyr.

Le 18, dès l'aube du jour, les cloches et le canon annoncèrent la fête. Vers 8 heures du matin, une procession triomphale, formée de tous les catholiques de la contrée, latins et uniates, se déploya à travers les rues de la ville. Les neuf curés latins de Polock et des environs s'y trouvaient, environnés de leurs paroissiens, et l'un d'eux, revêtu d'une chape rouge, portait la croix en tête du cortège. Les Pères de la Compagnie de Jésus avaient amené les nombreux élèves de leur collège, qui faisaient entendre des chants pleins d'harmonie. Plus de cent prêtres uniates, parés des ornements sacerdotaux, formaient une garde majestueuse aux reliques du martyr.

Le cilice, les vêtements, les cordes, les pierres elles-mêmes qui avaient été attachées au cou de Josaphat, étaient placés sur des brancards richement ornés, portés par des membres du clergé, vêtus de pourpre et d'or. Le corps du martyr était déposé sur un char triomphal, drapé de rouge et traîné par six chevaux. Des écuyers richement habillés et portant des torches allumées, et cent hommes d'élite choisis dans la garnison de la citadelle marchaient à l'entour. Le fils du cordonnier de Wlodimir, l'humble reclus de la Sainte-Trinité de Vilna, le pauvre vladique auquel on avait refusé tant de fois les honneurs dus à son rang, avait en ce jour de triomphe un cortège plus magnifique que les fastueux magnats de la Pologne. Polock avait réuni tous les signes de la richesse et de la puissance autour de son archevêque, afin d'effacer à jamais, par l'éclat de ce triomphe, le souvenir de sa rébellion. Le métropolite, l'archevêque de Polock, l'évêque de Pinsk et la noblesse fermaient la marche. La cathédrale était tendue de tapisseries,

et un magnifique catafalque était dressé au milieu du chœur. On y plaça les saintes reliques, et des élèves du collège de Polock prononcèrent des discours en grec et en latin à la louange du martyr.

Le métropolite s'était réservé l'honneur de célébrer le saint Sacrifice. Après la messe pontificale, Léon Kreuza, archevêque nommé de Smolensk, prononça le panégyrique de Josaphat. Disciple et successeur du martyr dans l'archimandrie de Vilna, il l'avait vu à l'œuvre et pouvait mieux qu'un autre retracer ses vertus héroïques. Ce discours, plein d'un chaleureux enthousiasme, remua profondément la foule, et convertit, dit-on, plusieurs schismatiques, que la curiosité avait attirés à la fête. Les jeunes élèves des Jésuites réservaient au Saint un dernier hommage. Ils entonnèrent un hymne en vers polonais à sa louange ; ils y rappelaient le gracieux symbole de la rose, placé sur l'écusson de la famille Kuncewicz, comme un présage de la gloire que lui promettait le martyre du plus illustre de ses enfants. Le peuple retint sans peine cet hymne d'un rhythme facile, et il en répétait à chaque strophe le joyeux refrain. Enfin, après quelques paroles du métropolite, le corps de Josaphat fut descendu dans le tombeau.

A ce moment suprême, le P. Gennadius, l'archidiacre Dorothée Lecikowicz, et les autres compagnons du martyr étaient tous réunis autour de lui. Dorothée attirait particulièrement les regards. Tous savaient qu'il n'avait échappé à la mort que par miracle, lors de l'assassinat de l'archevêque. « Il avait été, « comme il le disait lui-même, tellement accablé de coups « qu'une seule parcelle de ses os n'eût pas dû rester entière. « Sa tête était encore pleine de cicatrices » ; mais, pour rendre le prodige encore plus palpable, « avant cet événement, il « était sans cesse travaillé par de nombreuses infirmités ; elles « avaient toutes disparu depuis la mort du serviteur de Dieu, « et sa santé était devenue excellente. » Pendant cette émouvante cérémonie, le fidèle archidiacre de Josaphat fondait en larmes, et on lisait sur son visage un profond regret de n'avoir pas été jugé digne de répandre son sang avec son maître bien-aimé[1].

1. *Relat. audit. Rot.* Deposit. Dorothei Lecikowicz. — Susza, *Curs. vit.* p. 101. Il a suivi une relation contemporaine, rédigée probablement par le

Les restes du martyr reposèrent en paix dans ce tombeau jusqu'aux procédures faites à Polock, en 1628, pour la canonisation. Durant cet intervalle, la piété du peuple ne se ralentit pas un seul instant, et des prodiges sans nombre furent la récompense de sa foi. Quand on examine la liste de ces miracles, dressée par Susza, on est frappé d'y voir les noms des principaux amis de saint Josaphat. Quand une maladie, une affliction, un danger quelconque les menaçaient, pleins de confiance dans ce qu'ils avaient servi ou secondé autrefois, ils se tournaient vers lui, et leur attente ne fut jamais trompée.

Le P. Gennadius Chmielnicki, l'ami de jeunese et le confesseur de Josaphat, qui partagea durant vingt années toutes les épreuves comme toutes les joies de sa vie, ressentit l'un des premiers son intervention miraculeuse. Peu de temps après le martyre de l'archevêque, Gennadius, devenu hégoumène des Basiliens de Polock, fut frappé d'une paralysie qui ne lui permit plus de sortir de son monastère. Trois ans s'écoulèrent sans lui apporter de soulagement. Il eut alors la pensée de se vouer au serviteur de Dieu. Le secours ne se fit pas attendre. Dès le lendemain, 18 septembre 1626, Gennadius était guéri. Il put venir à pied de son monastère à la cathédrale, distante d'un grand mille polonais. Il y célébra la sainte messe pour rendre grâces à Dieu et à son serviteur Josaphat ; et, depuis lors, il ne ressentit plus aucune infirmité.

L'année suivante, 1627, le même P. Gennadius fut appelé auprès d'une pauvre servante, nommée Marguerite, que des maux de tête affreux réduisaient au désespoir. La malheureuse, à bout de courage, voulait attenter à ses jours. Ses maîtres cherchaient à la détourner de ce dessein et lui recommandaient d'invoquer Josaphat, par l'intercession duquel sa maîtresse, Catherine Kopijowna, avait échappé deux fois à la mort. Marguerite ne se laissait pas persuader. Le P. Gennadius parvint à obtenir qu'elle se rendrait à la cathédrale, portant sur la tête une couronne de cire pour l'offrir au tombeau de l'archevêque. Elle le fit le 13 août, suspendit son

P. Kosinski S. J., et insérée dans les pièces du procès de béatification. — La présence de l'archidiacre Dorothée et l'émotion que ses larmes provoquèrent dans l'assistance sont mentionnées par Stebelski. Le discours de Kreuza eut les honneurs de l'impression.

ex-voto auprès des saintes reliques, et fut immédiatement guérie. Son maître, Jean Kossarowski, attesta lui-même ce miracle devant les commissaires apostoliques [1].

Nous trouvons encore le nom du P. Gennadius dans le récit d'un miracle accordé par Josaphat à son autre confesseur, le P. Kosinski, de la Compagnie de Jésus. On célébrait déjà à Polock l'anniversaire de la mort de Josaphat comme une grande fête. Le 11 novembre 1626, le P. Gennadius était venu coucher à l'archevêché, pour prêcher et confesser de grand matin dans la cathédrale. Au milieu de la nuit, il est réveillé par un grand bruit. Toute la ville est en mouvement ; le feu dévore le collège des Jésuites, et comme l'église et tous les bâtiments sont en bois, la ville entière est menacée. Gennadius se lève aussitôt et court sur le lieu du sinistre. Aucun effort humain ne peut arrêter l'incendie. Déjà le peuple s'est précipité dans l'église du collège, et mille voix répètent le même cri : « Saint Josaphat, priez pour nous ! » Le P. Kosinski, qui était encore recteur du collège, promet publiquement d'offrir un ex-voto d'argent au tombeau du Saint, si le feu s'apaise. Aussitôt les flammes tombent d'elles-mêmes, et l'incendie s'éteint, comme si une main puissante l'eût étouffé. Josaphat venait d'exaucer un de ses plus chers amis, et de sauver une maison dont il avait été le bienfaiteur et le père [2].

Le saint martyr sembla du reste prendre à tâche de reconnaître, par une assistance continuelle, les soins que le P. Kosinski avait donnés à son âme. Durant un voyage que faisait ce vénérable religieux, ses chevaux s'emportèrent et le jetèrent dans la Dwina ; mais il eut le temps de se recommander au serviteur de Dieu, et il sortit par miracle du gouffre qui allait l'engloutir. Il guérit encore de deux graves maladies, en invoquant le Saint et en faisant usage d'une relique de son cilice. En retour de ces bienfaits, Kosinski fut un ardent propagateur du culte de saint Josaphat, et il attesta, dans le procès de béatification, qu'il avait été témoin de guérisons opérées jusque sur des agonisants par la puissance du saint archevêque. Il cite entre autres un P. Célestin, provincial des Frères-

1. *Act. Commiss. Apost.* Depositio P. Gennadii ; — Joan. Kossarowski, advocati Iachimensis. — Susza, *Curs. vit. Miracul.* 9, 10, 39, 40.

2. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. P. P. Gennadii et Kosinski. — Susza, p. 107, *Miracul.* 11.

Prêcheurs en Pologne, qui, atteint d'une paralysie complète du bras et de la main, fit demander à Polock une messe devant les reliques du martyr. Le P. Kosinski la célébra lui-même. En même temps, le malade mit sur son bras un morceau du cilice de Josaphat, encore tout ensanglanté. En quelques jours, son infirmité disparut, et le bras retrouva toute sa vigueur[1].

Dans la même année 1626, le vice-juge du territoire de Polock, Michel Tyszkiewicz, ce brave gentilhomme qui voulait accompagner Josaphat à Vitebsk pour le défendre au prix de sa propre vie, fut menacé de perdre sa femme, Christine Swiderska. La voyant désespérée des médecins, il réclama le secours de l'archevêque, lui promit un ex-voto en argent, si sa femme guérissait, et fut exaucé. A quelque temps de là, Tyszkiewicz fut réduit lui-même, par la goutte, à ne pouvoir plus marcher. Le temps ni les remèdes n'apportant aucun adoucissement à son mal, il voulut aller implorer le secours du martyr. Il se traîna péniblement jusqu'à la cathédrale, soutenu par des béquilles et aidé par ses domestiques. Il se prosterna devant les reliques de Josaphat, et, après une fervente prière, il se releva guéri et laissa ses béquilles auprès du cercueil de l'archevêque, en témoignage de sa reconnaissance. Ce miracle fit grand bruit dans la ville de Polock, où l'état d'infirmité de Tyszkiewicz était connu de tous. Il attira plus tard l'attention dans le procès de béatification de Josaphat, et fut du nombre des faits dans lesquels le Saint-Siège reconnut une intervention manifeste de la puissance divine.

La foi de Michel Tyszkiewicz obtint encore de Josaphat une autre faveur signalée. Une femme, nommée Sophie, employée dans sa maison, était depuis vingt-quatre heures sans connaissance et sans voix. On n'attendait plus que son dernier soupir, lorsque Tyszkiewicz et sa femme, émus à la vue de trois petits enfants que l'agonisante laissait orphelins, coururent au tombeau de saint Josaphat, et firent un vœu au nom de la malade. Ils lui attachèrent ensuite au cou un morceau d'étoffe teint du sang de l'archevêque. Au même instant, la moribonde ouvre les yeux, et recouvre la voix pour dire à son mari de veiller sur cette précieuse relique. Elle était guérie[2].

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. PP. Gennadii et Kosinski. — Susza, *Miracul.* 12, 13, 14, 15, 16. — 2. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Michael. Tyszkiewicz. — Susza, *Miracul.* 23, 24, 25.

A Vitebsk, comme à Polock, Josaphat protégeait ceux qui avaient été autrefois ses défenseurs. Basile Szapka Chotelski, notaire du château de Vitebsk, avait été fidèle à l'archevêque au moment de la révolte générale de la ville. Josaphat préserva deux fois sa femme d'une mort imminente dans des couches très périlleuses, et rendit subitement la santé à un de ses enfants, dès que Chotelski eut promis de le porter au tombeau du martyr [1].

Félicie Wollowicz, femme de Kossakowski, staroste de Lomza, intéressait le saint archevêque à un double titre. Elle était sœur de ce pieux évêque de Vilna, Eustache Wollowicz, si dévoué à l'Union ; et, de plus, elle était devenue la fille spirituelle de Josaphat, qui l'avait arrachée de l'hérésie pour la faire entrer dans le sein de la véritable Église. Cruellement atteinte de la goutte, elle ne pouvait plus ni marcher, ni même quitter le lit. Son frère lui conseilla de s'adresser à leur commun ami pour obtenir sa guérison, et lui remit un morceau de toile imbibée du sang de Josaphat.

Le 14 mars 1627, Félicie appliqua cette relique sur le siège de son mal, en suppliant l'archevêque d'avoir pitié d'elle et d'ajouter une nouvelle faveur à celles qu'il lui avait déjà accordées. Presque au même moment, elle s'endormit.

Tout à coup, un personnage habillé de blanc et tout environné de lumière apparaît devant elle. Son front est ouvert par une large blessure, et le sang coule de la plaie sur ses vêtements. Félicie ne distingue pas ses traits, mais la forme des ornements sacrés lui fait reconnaître un évêque grec, habillé comme pour le saint sacrifice. « Qui êtes-vous ? » dit-elle à ce visiteur inattendu. « Je suis, répondit-il, l'archevêque Josa-« phat, que vous avez invoqué. » Alors la malade lui demande encore de la guérir par la vertu de ses mérites. « Mes mérites, « reprend le Saint, sont peu de chose aux yeux du souverain « Maître ; mais ce sang que j'ai répandu pour le Christ et « pour la foi leur donne peut-être quelque prix. » Puis il recueillit le sang qui coulait de sa blessure, et l'étendit sur les membres de la malade en disant : « Que ce sang, répandu « pour le Christ, pour la vieille foi orthodoxe des Grecs et « pour la sainte Église, vous guérisse selon votre foi. » Il dit

1. Susza, *Miracul.* 58, 59, 60.

et disparut. Félicie se réveilla sur-le-champ. Ses douleurs avaient cessé, et ses membres avaient recouvré toute leur souplesse [1].

Une religieuse basilienne de ce monastère de Polock, que Josaphat avait restauré avec tant d'amour, Agathe Rusowska, était, comme Félicie Wollowicz, privée de l'usage des jambes. Elle se recommanda au saint archevêque et fut guérie. Une faveur du même genre fut accordée par le martyr à Gédéon Tryzna, maître d'hôtel du grand-duché de Lithuanie. Il était fils de Grégoire Tryzna, fondateur du monastère de Byten, un des plus anciens amis de Josaphat, et des plus signalés bienfaiteurs de la réforme basilienne. Sa femme était atteinte d'une maladie mortelle, et il n'attendait plus que son dernier soupir, lorsqu'il eut la pensée de mettre sur elle un morceau de vêtement teint du sang de Josaphat. La mourante revint aussitôt à la vie [2].

De tous les hommes que Josaphat avait connus en ce monde, aucun ne lui était aussi cher que le métropolite Joseph Rutski, à côté duquel il avait travaillé durant près de vingt ans, partageant avec lui les joies et les épreuves. Parvenu à la récompense éternelle, le martyr n'oublia pas le frère qui continuait son œuvre. « Pour moi, misérable, disait Rutski, après avoir raconté « divers miracles de Josaphat, j'ai éprouvé et j'éprouve encore « son secours dans mes nécessités spirituelles et même tempo- « relles. Aussi je l'ai choisi pour mon patron, et j'ai l'habitude « de l'invoquer chaque jour en cette qualité. »

Nous pouvons raconter un miracle opéré par saint Josaphat à la prière de Rutski. Le lundi dans l'octave de la Fête-Dieu 1627, le métropolite se rendait à Zamosc pour visiter le seigneur du lieu, Thomas Zamoyski, alors palatin de Kiew, et plus tard héritier de la charge de grand-chancelier de la couronne, que son père avait remplie avec tant d'éclat. Parvenu à une lieue de la ville, Rutski aperçoit dans les airs une immense colonne de fumée, et reconnaît bientôt que Zamosc est en proie à l'incendie, fléau toujours terrible dans une contrée où la plupart des édifices étaient encore, à cette époque, construits en bois. Il poursuit néanmoins sa route, et

1. Susza, *Miracul.* 41.
2. Ib. *Miracul.* 6 et 42.

entre dans la ville, en ayant soin de laisser ses équipages hors des murailles, loin des atteintes de la flamme.

Cependant, au lieu de se rendre au château, le métropolite se dirige vers l'église, pour implorer la miséricorde de Dieu sur cette cité menacée d'une destruction totale. Il était depuis quelque temps en prières, entouré des clercs de sa maison, lorsqu'il se rappela l'incendie du collège de Polock et la miraculeuse intervention de Josaphat. Il envoie aussitôt un de ses clercs chercher dans sa voiture un linge teint du sang de l'archevêque martyr, l'étend sur l'autel au milieu de cierges allumés, et fait dire au palatin de recommander sa ville à Josaphat, et que l'incendie serait arrêté par ce puissant protecteur. Après quelques instants de prière, Rutski envoya ses serviteurs sur les différents point de la ville. Ils revinrent les uns après les autres, lui annonçant que le feu ne faisait plus de progrès et diminuait d'intensité. Tout à coup une pluie abondante, mêlée de grêle, tomba sur Zamosc, quoique le ciel fût serein ; les rues furent en un clin d'œil inondées et l'incendie s'éteignit aussitôt [1].

Nous ne pouvons raconter ici tous les miracles opérés par saint Josaphat durant les cinq années qui précédèrent le premier procès ouvert pour sa béatification. Susza en rapporte à lui seul plus de soixante, d'après des témoignages authentiques. Ses récits nous apprennent que les Latins rivalisaient avec les Ruthènes de dévotion pour le saint martyr, et que plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus travaillaient pour sa gloire avec autant de zèle que les Basiliens.

Nous avons vu déjà qu'un grand nombre de miracles furent obtenus par le contact des reliques du saint martyr. Les malades recherchaient en particulier les moindres petits morceaux de son cilice. Averti par des guérisons nombreuses du prix de ce trésor, le P. Gennadius ne voulut pas s'en dessaisir ; mais il eut la maladresse de ne pas le conserver tel qu'il l'avait apporté de Vitebsk. « J'avoue, dit-il ingénûment, une faute « que j'ai commise, assurément sans mauvaise intention, mais « bien sottement. Voyant que le cilice de Josaphat était teint « de sang, je pensai qu'il était trop souillé. Je le fis laver par « nos religieuses, et c'est ainsi qu'on le garde maintenant dans

1. I. Rutscii, *De vita S. D. Josaphat. attest.* — Susza, l. cit. *Miracul.* 44.

« le monastère de la Sainte-Trinité de Vilna[1]. » Des linges imbibés de sang et des images du Saint opérèrent également des miracles.

Dans la liste des clients de saint Josaphat, à côté des bourgeois et des gentilshommes de Polock, nous trouvons les plus grands magnats polonais. Ainsi le prince Sanguszko de Kovel, palatin de Vitebsk, abandonné des médecins, fut guéri par un vœu que sa femme fit à saint Josaphat[2].

Un descendant des anciens souverains de la Lithuanie, aïeul de ces princes que la France et l'Europe ont admirés, aussi nobles dans l'infortune que leurs pères au sein des plus éblouissantes prospérités, le duc Georges Czartoryski, était resté fidèle au rite grec qu'avaient pratiqué ses ancêtres, et donnait à tous les Ruthènes l'exemple d'une piété fervente et d'un attachement inébranlable à l'Union. Il nous racontera lui-même comment Josaphat vint à son aide. « Dieu, dit-il dans un lan-
« gage aussi simple que chrétien, avait daigné me visiter par
« la maladie, au point que, durant treize semaines, je ne pus
« mettre le pied hors du poêle. J'étais travaillé par une fiè-
« vre d'une force inouïe, par des douleurs de tête, de poitrine,
« du cœur, de tous les membres, avec la strangurie et la pierre
« par surcroît. Désespérant de ma vie, je fis mes dévotions
« selon ma coutume avec l'aide du P. Valérien, de l'Ordre
« de Saint-Dominique. Je touchais à la dernière extrémité,
« tourmenté surtout par des douleurs affreuses de poitrine.
« J'ordonnai qu'on me tournât dans mon lit d'un côté où j'avais,
« au-dessus de la tête, une image du bienheureux Josaphat
« Kuncewicz, archevêque de Polock. Me souvenant alors de
« tous ceux auxquels la prière de ce saint homme avait été utile
« pour leur guérison, je me recommandai à lui et je promis

1. Confiteor peccatum meum, quia licet non malo animo, tamen omnino stulte feci, quia quum advexissem Vitebsco Polociam cilicium Josaphati sanguine tinctum, putans illud esse valde deforme, dedi ad lavandum sanctimonialibus nostris, quod lotum etiam nunc Vilnæ in monasterio S. S. Trinitatis asservatur. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. P. Gennadii. — De nos jours, l'amour de la propreté a fait commettre une faute semblable à de pieuses filles, qui ont lavé sans pitié un rochet de saint Thomas de Cantorbéry, pour lui rendre sa blancheur en effaçant les traces du sang de ce grand martyr.

2. Susza, *Curs. vit.* p. 117.

« dans mon cœur que si je survivais, je visiterais son tombeau « et son corps. Je sentis aussitôt une amélioration dans ma « santé, et je suis persuadé que je la dois à son intercession. « J'en ai rendu grâces à Dieu et à son serviteur; et maintenant « j'ai recouvré ma santé première et je veux remplir mon vœu, « si le Seigneur me conserve la vie [1]. » Le prince écrivait et signait ce récit à Dubno le 2 mai 1628 ; et il fut inséré dans les actes du premier procès fait à Polock pour la canonisation de Josaphat.

Aux noms illustres des Czartoryski et des Sanguszko nous pourrions unir ici celui d'Alexandre, duc d'Ostrog-Zaslawski, descendant des vieux souverains de la Ruthénie, et héritier du prince Constantin Ostrogski; mais nous le retrouverons bientôt dans la suite de cette histoire.

Quoique le palatin de Smolensk, Alexandre Corvin Gosiewski, ne fût pas né dans les premiers rangs de la noblesse, ses talents militaires et ses exploits lui avaient ouvert l'entrée du conseil suprême de la nation, et acquis une grande renommée. On l'appelait le Fléau des Moscovites, et on regardait son bras comme une des meilleures défenses de la Pologne. Ce héros arriva un jour en pèlerinage à Polock avec sa femme. Il déposa de riches offrandes devant le tombeau de saint Josaphat, et fit célébrer plusieurs messes dans la cathédrale, en action de grâces, disait-il, pour l'assistance qu'il avait reçue du martyr, dans la maladie et les mille épreuves d'une vie passée presque tout entière au milieu des camps [2].

Il faudrait parcourir le cercle entier des misères humaines, pour énumérer tous les prodiges que Josaphat opéra durant ces premières années de gloire. Fièvres, paralysies, maladies des yeux, douleurs de tête, infirmités anciennes et incurables disparaissaient soudainement, dès que le martyr de l'Union était invoqué par des cœurs humbles et pieux. Des traits particuliers signalent à l'attention quelques-uns de ces miracles. Une femme de Polock, nommée Marine, était depuis quatorze ans

1. Nous devons la communication de cette pièce à l'obligeance de M. le prince Ladislas Czartoryski. Ecrite d'abord en polonais, elle fut traduite en latin, et insérée dans les actes du procès de béatification.

2. Susza, l. cit. *Miracul.* 52. — Sur Gosiewski, V. la Relation du nonce Visconti sur la Pologne en 1636, document qui sera souvent cité dans la suite.

percluse des jambes. Elle était retirée dans l'hôpital des Jésuites, à Polock, et c'était à peine si elle pouvait de temps à autre se traîner en rampant jusqu'à l'église. Elle se fit porter au tombeau de Josaphat et pria le martyr avec larmes de lui rendre la santé. A l'instant même, elle se dressa sur ses pieds et descendit sans secours la colline sur laquelle s'élevait la cathédrale. Quinze jours après, elle était mariée, et jamais elle ne ressentit la moindre trace de son infirmité. Ce miracle si éclatant fut examiné avec un soin particulier dans le procès de béatification, et fut un des trois prodiges dont le Saint-Siège reconnut l'évidence[1].

Enregistrons deux victoires signalées, que le saint archevêque remporta sur le démon. Une femme de Polock, nommée Reine, veuve d'un certain Michel, était tourmentée depuis un an par le malin esprit, qui ne lui permettait ni de prier, ni d'entendre la messe en paix. Tantôt il lui arrachait des mains son livre, tantôt il la poussait violemment hors de l'église avant l'élévation de la sainte hostie. Les Pères de la Compagnie de Jésus l'engagèrent à visiter le tombeau de Josaphat, pour demander au Saint sa délivrance. Elle le fit, et dès la première visite, elle fut entièrement guérie. Jean, fils d'André, bourgeois de Polock, souffrait depuis beaucoup plus de temps. Il y avait dix ans qu'un breuvage magique l'avait mis sous l'action du diable, qui le tourmentait toutes les nuits. Ces vexations aboutirent à une très grave maladie, durant laquelle l'infortuné eut enfin la pensée de se recommander à Josaphat. Il vint au tombeau du Saint, lui offrit son propre portrait en cire; aussitôt il fut guéri et mis hors de la puissance du démon[2].

Dans la guérison de Luc Massalski, capitaine de Persztuny, Josaphat fut à la fois médecin du corps et de l'âme. Une maladie d'yeux, accompagnée de violentes douleurs de tête, saisit ce gentilhomme dans le courant du mois de février 1628; et après quatre semaines de souffrances de plus en plus vives, il croyait toucher au terme de sa vie. Catherine Skorulska, sa femme, effrayée de son état, recourut au saint martyr, en lui rappelant toutes les guérisons qu'il avait accordées à tant de

1. Susza, Ib. *Miracul.* 4.
2. Ibid., *Miracul.* 20 et 48.

malades placés sous sa protection. Quelques instants après, sans qu'elle se rendît bien compte si elle veillait ou si elle était endormie, car la douleur lui ôtait pour ainsi dire le sentiment d'elle-même, un évêque revêtu de la chasuble des Orientaux apparut devant elle. Elle n'avait jamais vu Josaphat; elle le reconnut cependant à sa ressemblance avec les images qui le représentaient. « Levez-vous, lui dit-il, allez près de « votre mari, avertissez-le de s'abstenir de telle faute », et le Saint désigna un péché dans lequel Massalski retombait souvent à l'insu de sa femme, « et il sera guéri ». Après ces paroles, le martyr disparut, laissant Catherine toute tremblante. Elle se lève cependant, court au lit de son époux et lui rapporte sa vision. Massalski est stupéfait de cette révélation soudaine d'un vice que lui seul pouvait connaître. Il promet de se convertir, réclame la protection de Josaphat, et guérit en peu de jours [1].

La Pologne, émue par l'éclat et la multiplicité de ces miracles, suppliait le Saint-Siège de placer le martyr de Polock sur les autels. Le roi Sigismond, la reine Constance d'Autriche, son épouse, le prince royal Ladislas, avaient écrit au Pape et réclamé la béatification de Josaphat comme une faveur pour leur maison et pour la Pologne. Les Ordres du royaume joignirent leurs prières à celles du souverain. Quelques seigneurs ne se contentèrent pas de cette démarche faite au nom de toute la noblesse, et voulurent écrire eux-mêmes au Souverain Pontife. De ce nombre furent le grand-chancelier Léon Sapieha, jaloux de réparer sa conduite envers le saint archévêque par un temoignage éclatant de sa vénération ; Janus Skumin Tyszkiewicz, palatin de Troki, principal représentant de la noblesse uniate dans le sénat polonais, et fils spirituel de saint Josaphat ; et le prince Albert Radziwill, seigneur d'une piété fervente et d'un dévouement sans bornes à l'Église. Il devait succéder à Sapieha comme grand-chancelier de Lithuanie, et nous le trouverons toujours prêt à servir la cause de l'Union. Les gentilshommes des palatinats de Polock et de Vitebsk, le métropolite uniate et ses suffragants, l'archevêque de Gnesen et les évêques latins sollicitèrent, de leur côté, une grâce qu'ils regardaient tous comme un immense bienfait pour l'Église et la patrie.

1. Susza, *Miracul.*, 64.

Le zèle d'Urbain VIII n'avait pas besoin d'être stimulé par ces instances; mais les formalités canoniques ralentirent forcément la marche d'une affaire que l'impatiente ardeur des clients de Josaphat espérait achever en quelques mois. La Propagande avait nommé, pour son procureur dans la cause de Josaphat, un ecclésiastique maronite, nommé Victorius Simonis. Le 25 février 1625, ce mandataire présentait à la Congrégation des Rites les articles contenant ses affirmations sur l'intégrité de la foi, la sainteté de la vie, la réalité du martyre et des miracles de Josaphat. Il demanda à en fournir la preuve au moyen d'une enquête juridique [1].

Le promoteur de la foi formula, de son côté, les interrogations qu'il voulait poser aux témoins qui seraient entendus dans cette enquête. Son rôle était de sauvegarder les intérêts de la foi et d'empêcher qu'un zèle mal réglé ne fît admettre des preuves sans valeur, et rendre un jugement trop précipité sur la vertu de Josaphat. Quelques témoignages furent recueillis à Rome même, mais la principale enquête devait avoir nécessairement pour théâtre le pays que Josaphat avait arrosé de ses sueurs et de son sang [2].

Le 25 septembre 1625, la Congrégation des Rites confia cette délicate mission à l'archevêque de Polock, Antoine Sielawa, et aux deux hégoumènes de Polock et de Vitebsk. En cas d'absence ou d'empêchement de l'archevêque, le métropolite Rutski était autorisé à prendre sa place ; et au défaut de ces deux prélats, l'évêque latin de Vilna et son suffragant avaient ordre d'ouvrir l'enquête. Ces pouvoirs étaient contenus dans des lettres, dites rémissoriales et compulsoriales, qui conféraient aux juges la qualité de délégués du Saint-Siège, et leur donnaient le pouvoir de citer tous les témoins et de se faire livrer tous les documents qu'ils jugeraient nécessaires pour l'instruction de la cause [3].

1. Szymanski a eu entre les mains ces articles, au nombre de 64, et il en a copié les principaux dans son ms. t. II, p. 89.

2. Il est question à plusieurs reprises, dans la *Relation des auditeurs de Rote*, de deux procès faits dans la ville et des témoins qui y ont été entendus.

3. *Relat. Audit. Rot.* p. I. — On trouve la formule ordinaire de ces lettres *rémissoriales et compulsoriales*, ap. Bened XIV. *De Beatif. Serv. Dei*, ad lib. II, app. I.

Des circonstances inconnues retardèrent de trois ans l'ouverture de l'enquête. Le 20 mars 1628, Raphaël Korsak, évêque de Halicz, coadjuteur du métropolite de Kiew, et procureur de la cause de béatification en Pologne, remit à l'archevêque Sielawa et à ses deux assesseurs les lettres qui les instituaient juges apostoliques, et ils constituèrent aussitôt leur tribunal dans l'église cathédrale de Sainte-Sophie de Polock. Le suffragant de Vilna, Georges Tyszkiewicz, évêque de Méthone, se crut autorisé à prendre séance avec eux et à participer aux opérations de l'enquête. Trois prêtres basiliens faisaient fonction de notaires, et deux huissiers étaient au service du tribunal.

Cent seize témoins furent entendus. Leur dignité, leur caractère, les rapports qu'ils avaient eus avec Josaphat donnaient à leurs dépositions une grande autorité. Les témoignages des amis et des familiers de l'archevêque, le P. Gennadius Chmielnicki, le P. Dorothée Lecikowicz, Emmanuel Cantacuzène, Gregoire Uszacki, succédaient à ceux des gentilshommes et des premiers citoyens de Polock, tels que Michel Tyszkiewicz, Jean Dziahilewicz et Jean Charminski. Des Juifs, des hérétiques, des hommes qui avaient autrefois combattu l'archevêque avec acharnement, célébraient sa sainteté dans les mêmes termes que son confesseur, le P. Kosinski, et que son disciple, l'archevêque de Polock. Beaucoup de témoins venaient déclarer qu'ils devaient à Josaphat la santé ou la vie. A la fin de l'enquête, il y eut comme une acclamation de tout le peuple de Polock en l'honneur de son archevêque.

L'année précédente, 1627, la ville avait été exposée au pillage et à l'incendie. Les troupes du roi de Suède, Gustave-Adolphe, qui faisait alors la guerre à la Pologne, s'étaient présentées à ses portes, précédées de cette épouvante que l'Allemagne et la Lorraine n'allaient pas tarder à ressentir à leur approche. Accoutumées à toutes les licences de la guerre, elles ne laissaient derrière elles que des monceaux de ruines semblables à ceux qui attestent encore leur passage sur le sol français. Polock ne pouvait résister à ces bandes déjà réputées invincibles, et les habitants ne songeaient qu'à implorer leur pitié, lorsque le P. Kosinski releva tous les courages en exhortant le peuple, du haut de la chaire, à prendre pour défenseur son archevêque martyr. L'appel est entendu. Les habitants se portent en masse

au tombeau de Josaphat, et tous implorent son patronage. Leur confiance n'est pas déçue. Saisis d'un trouble inconnu, les Suédois s'éloignent avec la précipitation d'une armée en déroute, et abandonnent le riche butin que leur promettait cette ville sans défense[1].

Les habitants de Polock avaient à cœur de témoigner leur reconnaissance à Josaphat pour ce bienfait signalé. Conduits par leurs magistrats, ils se présentèrent en foule à la cathédrale et ils affirmèrent d'une voix unanime que leur archevêque avait donné sa vie pour la foi catholique, pour la primauté de saint Pierre, pour l'obéissance due au Souverain Pontife, pour l'union de l'Église grecque avec la sainte Église romaine et pour le salut des âmes. Alors l'archevêque Antoine Sielawa, prenant la parole, déclara à haute voix qu'il choisissait Josaphat pour son patron et celui de son Église, et qu'il suppliait le Saint-Siège de l'inscrire au nombre des saints. L'évêque de Halicz fit la même déclaration au nom du métropolite et de toute l'Église ruthène ; le recteur du collège des Jésuites, au nom de ses confrères ; le palatin, au nom de toute la noblesse de la province. Le peuple répondait par des acclamations à tous ces témoignages d'honneur rendus à son protecteur et à son père [2].

Pour achever de remplir leur mandat, les délégués du Saint-Siège devaient examiner l'état des restes du martyr. Ce fut le dernier acte de l'enquête à Polock. Dès qu'on eut ouvert le tombeau, on s'aperçut que l'humidité avait détruit les vêtements de Josaphat ; mais son corps était dans toute son intégrité, flexible et sans corruption. On eût dit qu'il vivait et respirait encore. Le peuple avait envahi la cathédrale et demandait à voir son archevêque. On s'empressa de revêtir le Saint des ornements pontificaux, et on le plaça sur un trône, assis comme s'il eût été vivant. L'athlète de Jésus-Christ apparut aux yeux de ses enfants, encore illuminé par un dernier rayon de la beauté céleste, que la main de Dieu avait fait éclater miraculeusement sur ses traits. La mort l'avait frappé sans le vaincre. Il était tombé, mais pour cueillir une couronne, et il se relevait immortel et triomphant. A cette vue, le peuple

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. P. Kosinski. — Susza, *Curs. vit. Mirac.* 50.
2. *Relat. audit. Rot.* 1. cit. p. 299.

de Polock fut transporté d'un enthousiasme indicible. L'église retentit de prières, de cris et de sanglots. Tous les accents de la voix humaine et tous les élans du cœur se retrouvaient dans ce sublime transport.

L'évêque de Méthone prit la main droite du martyr et lui fit bénir le peuple. Le peuple répondit par un cri unanime, étouffé par des larmes. Alors l'émotion des enfants parut gagner les restes inanimés du père. On vit des larmes couler des yeux de l'archevêque ; et une sueur abondante apparut sur son visage, afin de rappeler les fatigues qu'il avait supportées autrefois pour le salut de ses fils. Des milliers de fidèles furent témoins de ce double prodige.

Les merveilles des anciens âges se renouvelaient dans cette heureuse cité de Polock. Comme les chrétiens de Milan à la translation des martyrs retrouvés par saint Ambroise, les fidèles jetaient au clergé des linges pour recueillir la sueur qui couvrait le visage de Josaphat, convaincus que ces reliques opéreraient plus tard des miracles. L'évêque de Méthone essuya à plusieurs reprises les joues du martyr. Son cousin, le vice-juge de Polock, Michel Tyszkiewicz, lui présenta un mouchoir et le reçut ensuite de ses mains tout imprégné de la sueur miraculeuse. « J'en distribuai plusieurs morceaux, disait « plus tard ce pieux gentilhomme, à différentes personnes, « spécialement aux membres de ma famille, et toutes les fois « que l'un d'eux ressent une douleur de tête, il la fait disparaître en appliquant ces reliques sur son front[1]. »

Après cette exposition publique, quand on remit le corps de Josaphat dans le tombeau, on remarqua qu'il avait laissé son

1. Ce prodige fut attesté juridiquement dans l'acte de visite du corps de Josaphat. V. *Relat. audit. Rot.* p. IV., l. cit., p. 302. — Nous en trouvons encore la mention dans les actes du second procès.

« Vidimus omnes corpus servi Dei cum esset omnibus ad videndum « expositum sudasse in fronte et oculis. Rogavi tum præsens Ill. RR. D. « Georgium Tyszkiewicz nepotem meum, tunc episcopum Methonensem, « nunc autem Samogitiæ, ut strophiolo meo sudorem abstergeret. Abs- « tersit ille, ego quidem illud decentissime observans, postea in diversos « maxime vero inter familiares meos distribui, qui in quotidiano usu « habebant, ut quandocumque aliquis illorum capitis sentit dolorem, post- « quam particellam sudarioli illius capiti applicat, statim dolorem amit- « tat. » *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Mich. Tyszkiewicz. — Susza, *Miracul.* n. 65, 66, 67.

empreinte sur les planches qui garnissaient le fond du caveau. Tous les membres étaient dessinés avec leur forme et leur proportion naturelle, et la mitre elle-même, que portait le martyr, était indiquée par un dessin parfaitement régulier. Aucune cause naturelle ne pouvait expliquer cette empreinte, car des coussins et des oreillers empêchaient tout contact entre le corps et les planches.

De Polock, les commissaires apostoliques se rendirent à Vitebsk. Ils y retrouvèrent le sol encore teint, pour ainsi dire, du sang de l'archevêque. Les dépositions furent nombreuses, et quelques-unes d'une force et d'une vérité saisissantes. On entendit plusieurs témoins qui avaient suivi dans tous ses détails le tragique événement du 12 novembre 1623, et qui en rapportaient les circonstances avec la même admiration pour le saint martyr, la même horreur pour le crime de ses assassins. Tous affirmaient sans hesiter que la cause unique du meurtre de Josaphat avait été la haine que son dévouement pour l'Église catholique inspirait aux schismatiques. Le juge du château de Vitebsk déclara, en particulier, que, dans l'exercice de ses fonctions, il avait souvent demandé aux schismatiques pourquoi ils excitaient sans cesse des tumultes dans la ville contre l'archevêque, et que ces gens avaient toujours la même réponse : « Il reconnaît le Pape et veut nous faire papistes ».

Les juges furent encore plus profondément émus, quand ils virent comparaître devant eux une pauvre femme, qui les invita à constater son état de cécité complète. C'était elle que la main de Dieu avait subitement frappée, au moment où elle insultait le cadavre du martyr. Elle avouait son crime en pleurant et reconnaissait que son châtiment avait été pour elle la cause du salut. Aveugle des yeux du corps, elle avait recouvré la lumière de l'âme et était devenue uniate [1].

A Vitebsk comme à Polock, l'enquête prit bientôt la forme d'une immense acclamation populaire ; mais les habitants de Vitebsk, pénétrés de confusion au souvenir de leur crime, se présentèrent devant les juges en véritables pénitents. Ils arrivèrent par milliers à l'église de la sainte Vierge, où le tribunal tenait ses séances, et demandèrent en pleurant aux délégués apostoliques de leur désigner des confesseurs, parce qu'ils

1. *Relat. audit. Rot.* p. II, l. cit., p. 298 et 299.

voulaient tous recevoir l'absolution des censures qu'ils avaient encourues. L'archevêque de Polock, rempli de joie, s'empressa de leur accorder ce qu'ils réclamaient, admirant encore une fois l'efficacité du sacrifice de Josaphat, qui avait conquis tout ce peuple à la véritable Église.

Avant de quitter la ville, la commission d'enquête parcourut les lieux auxquels se rattachaient les souvenirs du meurtre de Josaphat. Elle fit placer des inscriptions et des croix dans tous les endroits qui avaient été teints de son sang ou marqués par quelque prodige [1]. Deux de ces modestes trophées restèrent longtemps debout sur les bords de la Dwina, au milieu des rochers sur lesquels le corps du martyr avait été précipité et près du gouffre où il avait séjourné durant quatre jours. Plus tard, Michel Pociey, parent et peut-être descendant du grand métropolite Hypace, éleva devant l'évêché de Vitebsk, à la place où Josaphat avait rendu le dernier soupir, une colonne de marbre portant une statue dorée de la sainte victime [2].

Un monument plus durable et plus éloquent restait fixé sur cette muraille, contre laquelle avait frappé la tête du martyr pendant qu'on traînait son corps inanimé dans la ville. Tout le monde y reconnaissait encore l'empreinte sanglante de ses traits. Des témoins dignes de foi l'ont aperçue encore de nos jours, et on rapporte que les maîtres actuels de cette contrée ont fait de vains efforts pour effacer ces sacrés vestiges, qui leur rappellent des souvenirs odieux et la puissance redoutable du martyr de l'unité catholique [3].

Malgré sa publicité et son éclat, l'enquête exécutée à Polock et à Vitebsk n'était pas complète. Les délégués du Saint-Siège n'avaient pu recueillir aucun témoignage sur l'enfance et la première jeunesse de Josaphat. Ils ne pouvaient se transporter dans cette ville lointaine de Wlodimir, où le martyr de l'Église uniate avait grandi à l'ombre du sanctuaire de Sainte-Praxède. Les vingt années qu'il avait passées dans sa cité natale n'avaient

1. *Relatio auditor. Rot.* p. III. — Susza, *Curs. vit. Miracul.* 28.

2. Balinski et Lipinski, *Description de l'ancienne Pologne*, art. Vitebsk. — Ce Michel Pociey était-il l'évêque qui prit possession du siège de Wlodimir en 1655 ?

3. La ville de Vitebsk recouvra ses privilèges, par une concession de Ladislas IV, en 1641, en récompense de l'énergique résistance que le général moscovite Chérémetiew avait rencontrée sous ses murs en 1634.

été marquées par aucun événement d'éclat ; cependant on se rappelait encore cet enfant, si modeste et si pieux, qui dédaignait les jeux de son âge pour converser avec Dieu et inspirait aux vieillards eux-mêmes une affection mêlée de respect. Le métropolite voulut recueillir, au moyen d'une enquête officielle, ces souvenirs glorieux pour la mémoire de Josaphat ; le P. Nicéphore Zarzewski, Basilien et supérieur des écoles de Wlodimir, fut chargé de la préparer.

Sur l'invitation de ce religieux, plusieurs des plus respectables habitants de la ville, parmi lesquels on comptait des vieillards centenaires, comparurent devant l'évêque et le chapitre ruthène de Wlodimir, et attestèrent, sous la foi du serment, l'estime qu'ils avaient toujours éprouvée pour Gabriel et Marine Kuncewicz, et les signes de vertu précoce qu'ils avaient remarqués dans leur fils Josaphat. En même temps plusieurs gentilshommes du pays se présentèrent pour faire constater qu'ils étaient unis par les liens du sang à la famille Kuncewicz. Jamais on n'avait vu des nobles se faire honneur d'une parenté avec des marchands ; et il fallait tout le prestige de la sainteté et du martyre pour imposer silence à l'orgueil nobiliaire, la première et la plus tyrannique passion du gentilhomme polonais. L'évêque Morochowski fit droit à la demande qui lui était adressée, et des titres en forme furent délivrés aux parents de Josaphat, pour leur reconnaître cette glorieuse prérogative [1].

Aux dépositions des habitants de Wlodimir vint se joindre un témoignage plus important et plus détaillé. Le métropolite Rutski n'avait pas comparu devant les délégués du Saint-Siège ; il ne pouvait cependant rester muet, lorsque tant de voix proclamaient la sainteté de son ami, du soutien de toute sa vie. Il rédigea une attestation sur la vie, la mort et les miracles de Josaphat, qui fut jointe aux pièces de l'enquête. Dans ce document, il recueillit, malheureusement en abrégé et comme à la hâte, des souvenirs qu'il n'avait pas consignés dans sa trop courte esquisse sur la vie de Josaphat. Quoique cette pièce présente encore d'immenses lacunes, que l'histoire ne comblera jamais, elle offre un portrait fidèle du moine, de l'archimandrite et de l'évêque, qui avait été durant vingt ans le modèle, encore plus que l'auxiliaire de Rutski.

1. Nous avons déjà parlé de cette enquête de Wlodimir, t. I, ch. I.

Un basilien, le P. Nicolas Nowicki, fut chargé de porter à Rome les pièces du procès dressé par les juges apostoliques. Elles étaient signées et scellées par eux, et elles ne devaient être ouvertes que sur un ordre formel de Souverain Pontife. Le P. Nowicki apportait en même temps de nouvelles lettres, qui sollicitaient la prompte béatification de Josaphat. Tous les évêques latins de Pologne s'étaient réunis à Piotrkow, pour tenir le Synode provincial sous la présidence de l'archevêque de Gnesen ; et le 22 mai 1628, ils s'étaient engagés, par un décret conciliaire, à solliciter instamment la canonisation de Josaphat, avec celles de Jean de Kenty, de Stanistlas Kostka et des princesses polonaises Cunégonde et Salomée. Ils décernaient à tous ces serviteurs de Dieu le titre de patrons du royaume de Pologne et réclamaient leur secours pour sauver la patrie, menacée par tant de périls [1].

Le P. Nowicki parvint à Rome au commencement de l'automne de 1628, et remit les pièces du procès au cardinal Bandini, préfet de la Propagande. Ce prince de l'Église les présenta lui-même à Urbain VIII, avec un livre qu'un basilien ruthène, le P. Josaphat Sakowicz, avait composé en l'honneur du martyr dont il portait le nom. En même temps, la Congrégation de la Propagande faisait écrire par son secrétaire à l'archevêque de Polock, pour l'assurer qu'elle pousserait avec énergie l'œuvre de la béatification, car rien ne lui était plus à cœur [2].

Un obstacle pouvait suspendre le procès pour de longues années. Le Souverain Pontife avait rendu un décret, par lequel il avait défendu tout examen sur la cause de béatification d'un serviteur de Dieu dans les cinquante premières années qui suivaient sa mort. Des sollicitations pressantes du roi, des évêques de Pologne, des cardinaux de la Propagande, n'auraient probablement pas suffi pour déterminer Urbain VIII à dispenser de cette loi toute récente ; mais les intérêts de l'Église uniate lui étaient tellement chers, qu'il voulut hâter à tout prix la glorification de son témoin. Le 27 janvier 1629, il rendit un

1. *Synodi provincialis Gnesnensis an.* 1628 *decretum de canonizationibus sanctorum*, ap. Szymanski ms. t. II, p. 90.

2. *Francisci Ingoli secret. Congreg. de Propag. Fide ad Anast. Sielawa arch. Poloc. epist.* 20 oct. 1628. — *P. Nicolai Nowicki ep. ad Raphaël. Korsak. episc. Haliciens.* 29 nov. 1628, dans le ms. de Szymanski, t. II, p. 92.

décret pour permettre l'ouverture du procès arrivé de Polock et enjoindre la continuation immédiate de la cause, « parce « que, disait-il, ce serviteur de Dieu a été archevêque du rite « grec, qu'il a travaillé à la réunion de l'Eglise grecque et de « l'Église latine, et qu'il a souffert pour la foi du Christ [1] ».

En conséquence des ordres du Pape, le dossier volumineux que le P. Nowicki avait apporté de Pologne fut ouvert en présence du cardinal-préfet de la Congrégation des Rites, du promoteur de la foi, d'un protonotaire apostolique et de divers témoins appelés pour la vérification des sceaux et des écritures. Des usages, modifiés plus tard par le pape Innocent X, conféraient aux auditeurs de Rote la mission d'examiner les enquêtes faites au nom du Saint-Siège en vue d'une béatification, avant qu'elles fussent soumises à la Congrégation des Rites. Le doyen du tribunal de la Rote était alors un canoniste éminent, Jean-Baptiste Coccini, qui déploya une profonde érudition et une habileté consommée dans plusieurs procès de béatification, et laissa dans Rome une mémoire longtemps célèbre. Assisté de deux de ses collègues, Philippe Pirovani et Clément Merlini, il commença l'examen de la cause de Josaphat, et quatre années s'écoulèrent avant qu'ils eussent achevé ce travail [2].

Dès les premiers pas, des difficultés surgirent. L'archevêque de Polock et ses assesseurs avaient négligé par ignorance plusieurs formalités usitées dans les enquêtes de béatification. Des interrogations, prescrites par le promoteur de la foi, n'avaient pas été régulièrement posées aux témoins. Le procès-verbal ne constatait ni leur âge, ni le serment qu'ils avaient fait de dire la vérité. Les dépositions avaient été faites, non pas en particulier, mais publiquement ; et plusieurs témoins avaient comparu ensemble, au lieu d'être entendus séparément, comme le voulait la loi. Les notaires avaient eu le tort de résumer les dépositions, tandis que les règles prescrivaient de les écrire absolument telles qu'elles étaient prononcées.

1. *Decret. Urban. VIII*, 27 *jan.* 1629, ap. Bened. XIV, *De Beatif. Serv. Dei*, l. II, c. 54, n. 5 et 6.

2. Sur le rôle des auditeurs de Rote dans les procès de béatification, V. Bened. XIV, op. cit. l. I, c. 18, n. 6-13. Avant l'institution de la Congrégation des Rites, ils examinaient seuls les procès, et ils en faisaient la relation au consistoire des cardinaux.

La présence même de l'évêque de Méthone aux séances de la commission apostolique était relevée comme contraire aux lois canoniques, ce prélat n'étant institué juge qu'au défaut de l'archevêque de Polock.

Ces vices de forme pouvaient amener l'annulation de l'enquête de Polock. Le 8 avril 1630, une longue discussion eut lieu à ce sujet devant les auditeurs de Rote. Les postulateurs de la cause présentèrent un bref du Pape, qui permettait aux juges de fermer les yeux sur ces irrégularités, si le fond leur paraissait suffisamment prouvé ; plusieurs explications atténuaient, d'ailleurs, la gravité apparente de toutes ces fautes de procédure. Néanmoins le procès resta suspendu. Il ne fut repris que sur de nouvelles instances, au milieu d'épreuves douloureuses pour l'Église uniate [1].

1. *Relat. audit. Rot.* p. I. — Les actes de cette première enquête, déclarée vicieuse, comme nous le verrons dans la suite, sont aujourd'hui complètement perdus. Le P. Contieri, postulateur de la canonisation de saint Josaphat, les a vainement cherchés aux archives de la Propagande ; mais une partie notable des pièces qui les composaient ont été réunies au procès de la seconde enquête à titre de *jura compulsatoria* ; et nous avons pu les consulter pour cette histoire.

CHAPITRE III.

CONVERSION DE MÉLÉTIUS SMOTRYCKI.

(1627.)

Le métropolite Rutski obtient du Pape et du roi la permission de se choisir un coadjuteur. — Mort prématurée d'Adrien Podbereski, choisi d'abord pour cette dignité. — Elle est donnée à Raphaël Korsak. — Le concile de la métropole de Kiew assemblé à Kobryn (1625). — Actes de cette assemblée. — Fondation d'un séminaire à Minsk. — Rutski prend en main l'administration de l'église de Chelm et visite celles de Wolhynie. — Ses entretiens avec le duc Alexandre Zaslawski. — Conversion du P. Fabien Sakowicz. — Retour de Smotrycki en Ruthénie. — Résultats de son voyage en Orient. — Ses rapports avec Cyrille Lucaris. — Le duc Zaslawski lui refuse l'archimandrie de Derman. — Efforts du duc pour le convertir. — Smotrycki prête obéissance au métropolite uniate (6 juillet 1627). — Lettres de Smotrycki et de Zaslawski au Souverain Pontife — Saint Josaphat véritable auteur de cette conversion. — L'abjuration de Smotrycki reste secrète.

Pendant que Polock voyait commencer la grande œuvre de la canonisation de Josaphat, la Ruthénie méridionale était le théâtre de graves événements, qui ajoutaient un nouvel éclat à la gloire du saint martyr. Avant de les raconter, mentionnons certains faits que nous avons passés sous silence pour ne pas interrompre le cours de notre récit.

Usé par le travail et de continuelles infirmités, le métropolite était vieux avant l'âge, et sentait la nécessité de remettre une partie de son fardeau à un auxiliaire jeune et vigoureux. En 1625, sur ses instantes prières, Urbain VIII lui permit de se choisir un coadjuteur et se chargea de solliciter lui-même le consentement du roi de Pologne à cette élection. Le Pape fit remarquer au prince que cette mesure épargnerait à l'Église métropolitaine de Kiew les hasards d'une vacance, après la mort de Rutski. « L'archevêque actuel, lui disait-il, a été ainsi « créé coadjuteur de son devancier, et l'expérience a montré

« que l'on ne pouvait trouver une précaution plus utile pour le « maintien de l'Union ruthène [1]. »

Sigismond III promit de bonne grâce la nomination royale pour le sujet que lui désignerait Rutski. Le choix du métropolite était déjà fixé sur un jeune moine, nommé Adrien Podbereski, qui venait d'achever ses études au collège grec de Rome. Durant les épreuves des années précédentes, Rutski avait entretenu une correspondance avec ce fils bien-aimé, qu'il regardait comme la meilleure espérance de l'Église ruthène. « Priez Dieu », lui disait-il en 1622, après lui avoir raconté les peines que lui causaient certains moines pusillanimes, « priez Dieu « dans les saints lieux de Rome, afin qu'il ne nous laisse pas « exposés à la tentation et surtout que nous ne soyons pas vain- « cus par elle. Et puis, étudiez avec ardeur, afin d'accourir le « plus tôt possible pour nous aider, nous qui gémissons si fort « de n'avoir personne pour nous soulager. A l'exception d'un « petit nombre, et qui ne sont pas encore des premiers, tous « disent, en face de nos malheurs : « Qu'est-ce que cela nous « fait ? » Que ces nouvelles excitent votre courage et volez « rapide comme l'aigle. Après Dieu, mon espérance est en « vous [2]. »

Adrien, de son côté, était dévoré de zèle pour l'Union, et il savait communiquer sa flamme aux autres jeunes gens qui étudiaient à Rome avec lui. Leurs lettres, remplies de l'expression de généreux désirs, consolaient le métropolite au milieu des déboires dont il était abreuvé. Il y trouvait un encouragement dans son rude labeur ; et quand ses fils étaient longtemps sans lui écrire, il s'en plaignait avec tendresse. « Je n'ai reçu, « disait-il, qu'une seule lettre de vous, et encore assez tard : « comment ne me serais-je pas affligé, pareil à un père qui ne « sait ce qui arrive à ses enfants [3] ? »

Malgré sa jeunesse, Adrien Podbereski était à Rome le principal agent de Rutski, et l'avocat de l'Église uniate auprès de la Congrégation de la Propagande et du Saint-Siège. Dans les

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 377. Breve Urban. VIII, 10 mai 1625.

2. 28 juill. 1622. — Les lettres de Rutski au P. Adrien Podbereski nous ont été communiquées par le R. P. Martinov, qui les a trouvées aux archives de la Propagande, parmi les manuscrits de l'ancienne procure des Basiliens ruthènes à Rome, t. XII, f. 85 sqq.

3. *Epist.* 28 jul. 1622 et 24 febr. 1623.

difficiles affaires du changement de rite et de la fondation du séminaire, il montra un tact et une maturité au-dessus de son âge ; et le métropolite lui en témoigna à plusieurs reprises sa satisfaction.

Mais le travail et l'action d'un climat étranger usaient les forces du jeune Podbereski. Les lettres de Rutski ne tardèrent pas à présenter la trace des plus vives inquiétudes. « Père « Adrien, lui écrivait-il, dans l'été de 1623, faites attention, « je vous en prie, à votre santé. Ce crachement de sang « m'épouvante ; j'aime mieux vous avoir ici vivant, quoique « sans doctrine, que de vous voir mourir avec toute la science « du monde. Recourez souvent au grand médecin, qui est dans « les cieux [1].

Au commencement de l'automne suivant, le jeune homme était mourant. Rutski écrivait au recteur du collège grec pour lui recommander son cher disciple. Le métropolite eût désiré qu'on le renvoyât en Pologne. « Qu'on lui rende, disait-il, l'air « natal ; il s'arrêtera, s'il le faut, en route. Nous payerons tous « les frais ; mais que nous puissions au moins recevoir ce père « vivant. Avec l'aide de Dieu, on soignerait ici sa santé. » En même temps, le métropolite adressait au malade les lettres les plus affectueuses, et l'engageait à implorer le secours de la sainte Vierge et à promettre, en vue de sa guérison, un triple pèlerinage à Lorette, à Czenstochowa et à Zyrowice. « Que le « Dieu tout-puissant, ajoutait-il, que le vrai médecin vous « donne une parfaite santé. Amen. Amen [2]. »

Adrien parut se guérir et put continuer ses études ; mais, dans l'été de 1624, il retomba malade, et le recteur du collège grec prévint le métropolite que, de l'avis unanime des médecins, si le jeune homme prolongeait son séjour à Rome, on ne pouvait attendre pour lui que la mort. Rutski lui donna aussitôt l'ordre de revenir en Pologne ; mais il était trop tard. Adrien Podbereski expira dans les États de l'empereur, avant d'avoir atteint la frontière de son pays. Le métropolite ne se consola pas de cette perte ; et jusqu'à la mort, il pleura ce fils bien-aimé, sur la tête duquel reposaient ses plus grandes espérances [3].

1. *Epist.* 8 jun. 1623.
2. *Epist.* 17 oct. 1623.
3. *Epist.* 16 sept. 1624. — Korsak, *Vita Rutscii*, c. XLIII.

Contraint de faire un nouveau choix, le métropolite s'arrêta sur un autre de ses disciples, qui avait partagé à Rome les études et les autres travaux d'Adrien Podbereski. En 1610, Rutski, alors simple archimandrite de la Sainte-Trinité, était venu visiter quelques-uns de ses religieux, qui étudiaient au collège des Jésuites, à Nieswicz, en Lithuanie. Dans l'église de cette maison, il remarqua durant la messe un enfant qui servait à l'autel, et demanda son nom. On lui dit qu'il s'appelait Korsak et qu'il appartenait à une noble famille, bien connue en Lithuanie. « Cet enfant, repartit aussitôt Rutski, sera un « jour moine de mon Ordre. »

Les Pères Jésuites furent très surpris de cette parole, et ne la prirent pas au sérieux. Né de parents hérétiques, leur jeune écolier venait d'abjurer le calvinisme pour embrasser le rite latin, et on ne pouvait croire qu'il le quitterait un jour pour le rite grec. Cependant Rutski ne s'était pas trompé. Par une série de circonstances qui nous sont restées inconnues, le jeune Korsak entra au noviciat des Basiliens en 1620, et y fit profession sous le nom de Raphaël.

Rutski aimait à rappeler que Dieu lui avait désigné et promis longtemps à l'avance ce fils chéri ; et comme la vertu et les talents du jeune Korsak répondaient aux espérances que sa vocation avait fait naître, il ne tarda pas à être élevé aux premières charges de son Ordre. A son retour de Rome, il fut nommé presque immédiatement archimandrite de la Sainte-Trinité ; le 10 août 1626, il était élu protoarchimandrite de la congrégation de la Sainte-Trinité ; et quelques mois après, Rutski l'associait au gouvernement de son diocèse. Korsak ne fut d'abord que simple suffragant, ou *Episcopus curiæ*, comme Rutski l'avait été sous Pociey, et avec le même titre d'évêque de Halicz. Plus tard, il devint évêque de Pinsk ; mais on le considéra toujours comme désigné pour la succession au trône métropolitain. En 1632, afin d'obéir à la loi qu'il avait lui-même posée, Rutski invita les chefs de la congrégation de la Sainte-Trinité à lui choisir un coadjuteur. Korsak fut immédiatement désigné, et cette élection ne tarda pas à être ratifiée par le Saint-Siège [1].

1. Korsak, *Vita Rutscii*, c. xxx. — *Act. Congreg. general.* III*a Basilian.* — Nous voyons, par une relation de Rutski publiée par M. Koyalowith (*L'U*

En même temps qu'il se préoccupait du choix de son coadjuteur, Rutski préparait la fondation d'un séminaire pour le clergé ruthène. Aussitôt après l'Union de Brzesc, Clément VIII avait décrété l'établissement d'une maison de ce genre ; et il allait y mettre la main, lorsque la guerre de Ferrare détourna son attention et absorba les ressources qu'il destinait à cette entreprise. Le principal motif du voyage que Rutski avait fait à Rome, dès sa promotion au siège métropolitain, avait été de demander au pape Paul V l'exécution du projet de son prédécesseur ; mais il n'avait réussi qu'à obtenir quelques places pour des étudiants ruthènes dans les collèges de Rome et d'Allemagne.

Rutski désirait davantage. Il voulait créer en Ruthénie un séminaire, destiné plus spécialement à former des prêtres séculiers, qui accepteraient la loi du célibat, à l'exemple du clergé latin. En 1622, il soumettait ce projet au cardinal Bandini, protecteur des Ruthènes auprès du Saint-Siège, et demandait que la direction de cette école fût confiée aux Basiliens de Lithuanie, qui avaient déjà attesté leur fidélité à l'Eglise romaine par l'effusion de leur sang, et étaient dignes à ce titre d'une pareille mission. Le pape Grégoire XV, qui venait d'établir la Congrégation de la Propagande, accueillit ce projet avec faveur et décréta la fondation d'un séminaire ruthène ; mais la mort ne lui permit pas d'exécuter son dessein.

Les favorables dispositions d'Urbain VIII à l'égard des Ruthènes et des Grecs encouragèrent Rutski à activer ses démarches, dès l'élection du nouveau Pontife. « Il faut, écrivait « le métropolite au P. Adrien Podbereski, que nous achevions « toutes nos affaires sous ce Pontife [1] » ; et il envoyait à son jeune auxiliaire une série de lettres, d'instructions, de projets divers, destinés à faire comprendre l'importance de cette

nion Lithuanienne, t. II, p. 360) que Korsak était dejà associé aux travaux de Rutski à la fin de l'année 1626. Il portait encore le titre d'évêque de Halicz en 1629, quand il prit part à l'enquête de Polock pour la béatification de S. Josaphat. Nous avons trouvé, dans le manuscrit de Léopol tant de fois cité, l'engagement pris par Rutski envers la Congrégation basilienne, quand Korsak lui fut désigné pour coadjuteur. Cette pièce est du 4 août 1632. Le 8 novembre de la même année, Korsak signait une pièce officielle *Episcopus Pincensis coadjutor metropolitæ Kioviensis*. V. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 402.

1. *J. Rutscii epist. ad P. Adrian. Podbereski.* 1 mai 1624.

fondation. « Que Votre Paternité, disait le métropolite au rec-
« teur du collège grec, daigne nous aider pour l'érection du
« séminaire que la Congrégation de la Propagande nous a pro-
« mis. On pourrait envoyer ici une colonie, tirée de votre collège,
« pour établir les études grecques. Que savons-nous? Les juge-
« ments de Dieu sont si extraordinaires! Cette nation grecque,
« qui a été si célèbre, la plus illustre même de toutes les nations
« de l'univers, qui a éclairé de la lumière de la foi une grande
« partie de l'Occident et du Septentrion, qui sait si elle ne sera
« pas aidée par d'autres nations plus humbles, qu'elle mépri-
« sait autrefois et traitait dédaigneusement de barbares [1] ? »

Rutski espérait surtout procurer, par les élèves de son séminaire, la conversion des pays gréco-slaves, voisins de la Pologne, de la Moldavie, de la Valachie et de la Moscovie. Il voyait arriver la fin de la trêve conclue par la Pologne avec cette dernière nation ; et convaincu que le prince Ladislas allait réclamer, les armes à la main, le trône des tzars, il voulait former au plus vite des apôtres, qui marcheraient à la suite du fils de Sigismond III et profiteraient de ses victoires pour ramener les Moscovites au sein de l'Église. Dans l'élan de son zèle, le métropolite s'offrait lui-même pour cette entreprise; et l'ardeur de sa jeunesse se réveillait tout entière dans l'espérance qu'il lui serait donné bientôt de travailler à la conversion du pays de ses pères.

L'argent manquait pour cette grande entreprise. Rutski demandait qu'on appliquât au futur séminaire quelques-uns des bénéfices enlevés par les seigneurs latins à l'Église ruthène. De nobles dames, héritières d'une partie des immenses domaines du prince Constantin Ostrogski, avaient chassé de leurs terres les moines et les popes schismatiques [2] ; mais elles retenaient sans scrupule les bénéfices que cette exécution avait rendus vacants, ou les donnaient au clergé latin. Rutski réclamait avec raison ces biens comme le patrimoine de son Église. Nous ne savons quel accueil fut fait à cette demande ; mais le cardinal Bandini essaya, par l'ordre du Pape, d'exciter

1. *J. Rutscii epist. ad. P. Andræam Eudemium S. J.* 17 oct. 1623.

2. Il s'agit ici d'Anne de Stemberg Kostka, veuve d'Alexandre, le plus jeune fils du prince Constantin Ostrogski, et de leur fille Anne d'Ostrog, veuve de l'hetman Chodkiewicz. On désignait ordinairement la mère sous le titre de duchesse d'Iaroslaw, et la fille sous celui de palatine de Vilna.

le zèle du clergé latin pour la fondation du séminaire ruthène.

Ces efforts n'eurent pas de résultat sérieux; sauf peut-être quelques subsides du Saint-Siège, Rutski n'obtint aucun secours efficace, et pour fonder son séminaire, il dut recourir aux seules ressources, déjà si bornées, de son Eglise. En 1624, il demandait que le nonce de Pologne reçût l'ordre d'assembler les évêques ruthènes et d'exiger d'eux une contribution annuelle en vue de l'œuvre projetée. Ses suffragants étaient loin de montrer tous le même empressement pour cette fondation; mais après une injonction du Souverain Pontife, ils ne pouvaient pas refuser les sacrifices que le métropolite s'apprêtait à leur demander [1].

L'année s'écoula sans qu'aucune mesure efficace fût prise dans l'intérêt de cette œuvre capitale. En 1625, Urbain VIII ordonna la tenue du concile provincial pour la métropole de Kiew, avec injonction de le célébrer à l'avenir tous les quatre ans. L'usage du royaume ne permettait pas aux évêques ruthènes de tenir un synode sans l'approbation du roi. Elle leur fut accordée au mois de mars 1626, et le concile se réunit dans les premiers jours de septembre à Kobryn, sous la présidence du métropolite. Les six évêques de Polock, de Wlodimir, de Luck, de Smolensk, de Pinsk et de Przemysl étaient présents.

La principale affaire qui les occupa fut la fondation du séminaire. On décida qu'il serait établi sans retard ; et pour y attirer les enfants de la noblesse, on promit de recevoir gratuitement un certain nombre de gentishommes pauvres. Les prélats s'occupèrent aussitôt de former la dotation du nouvel établissement. Le métropolite donna l'exemple de la générosité, et promit dix mille florins en quatre ans. Les évêques s'engagèrent, les uns pour deux mille, les autres pour mille ou cinq cents florins, suivant leurs ressources. Les représentants de la Congrégation basilienne promirent la huitième partie des revenus de tous leurs monastères, et offrirent celui de Minsk, avec la totalité de ses biens, pour y établir le séminaire. Ils s'engagèrent en outre à fournir des professeurs capables d'enseigner les lettres latines et les sciences ecclésiastiques en langue ruthène. Les contributions des évêques devaient être réunies dans un délai de quatre

1. *Epist. Rutscii ad Urban. VIII, Cardin. Bandinium, Adrian. Podbereski, Andræam Eudemium S. J.* etc. an. 1623, 1624.

ans, et consacrées à l'achat d'un domaine rural pour le futur collège.

Chaque évêque pouvait envoyer dans cette maison un élève par chaque centaine de florins versée dans la contribution commune. Les autres places restaient à la disposition du métropolite. Le gouvernement de la maison fut remis au protoarchimandrite des Basiliens, assisté par des proviseurs nommés par les évêques. Les proviseurs ne devaient rien faire sans l'ordre de l'archimandrite; et l'archimandrite devait, à son tour, rendre compte de sa gestion au concile provincial.

Toutes ces résolutions furent consignées dans les actes du concile, et des peines portées contre les évêques qui refuseraient de payer la contribution promise. Réduit à ces proportions modestes, le séminaire établi à Minsk était bien loin de répondre aux projets conçus d'abord par Rutski. Mais dans l'Église, les œuvres qui produisent les plus grands résultats sont d'ordinaire celles dont les débuts sont humbles et laborieux. La fondation de cet établissement était un heureux événement pour l'Église ruthène, et on pouvait en attendre de grands fruits. Ces espérances, hélas! ne furent pas réalisées; et si de bons prêtres sortirent de cette maison, elle ne fournit jamais à la Ruthénie les éléments d'un clergé vivant dans le célibat[1].

L'assemblée s'occupa ensuite de porter remède à divers abus que l'expérience avait révélés. Pour éviter les malheurs occasionnés par la dispersion des archives ecclésiastiques, le concile ordonna que les titres de fondations et les privilèges des églises seraient confiés à la garde des évêques, qui en délivreraient un reçu aux prêtres, et se tiendraient toujours prêts à les leur fournir en cas de besoin.

1. Une lettre de Rutski au P. Adrien Podbereski, du 7 mai 1624, nous apprend comment était organisé l'enseignement donné aux futurs popes à Minsk et dans l'école établie pour eux à Nowogrodek. On leur expliquait en langue vulgaire, le matin les controverses, le soir les cas de conscience. Pour compléter cet enseignement, Rutski voulait prendre pour base les livres de la Foi orthodoxe de S. Jean Damascène traduits en slavon, et s'en servir comme d'un canevas auquel on rattacherait toute la théologie, à l'exemple des professeurs qui commentaient dans les universités les livres des Sentences de Pierre Lombard. « Les Ruthènes verront par là, « disait Rutski, que nous sommes de vrais Ruthènes et que nous avons « notre langue en honneur. »

La simonie, cette vieille lèpre de l'Église ruthène, reparaissait toujours dans les ordinations, l'administration des sacrements, la transmission des bénéfices et des églises. Les évêques s'engagèrent de nouveau à les combattre sous toutes ces formes, et à appliquer les peines canoniques contre les coupables. Pour établir l'unité dans le gouvernement de la métropole, il fut décidé que les évêques et le proto-archimandrite rendraient compte chaque année de leur administration au métropolite, qui enverrait ensuite à Rome une relation détaillée sur l'état de l'Église ruthène. Si ce décret eût été fidèlement observé, l'histoire de l'Union ne présenterait pas les lacunes que nous rencontrons à chaque pas.

Une mesure plus sage encore coupa court à des abus, qui pouvaient créer de fâcheuses dissensions entre les moines et le clergé séculier. Les popes s'emparaient de certains monastères abandonnés et ne voulaient pas ensuite les rendre aux moines. Les moines, à leur tour, se faisaient attribuer des églises qui avaient toujours été desservies par les popes. De part et d'autre on avait à se reprocher de véritables injustices, d'autant plus criantes à l'égard des popes, que les moines semblaient profiter de leur position privilégiée pour disputer à des pères de famille le pain de leurs enfants. Le concile ordonna à chacun des deux clergés de respecter le patrimoine de l'autre, afin que la zizanie ne fût pas semée entre eux. Enfin, pour assurer l'uniformité dans la pratique de la liturgie, les évêques convinrent de retenir auprès d'eux les prêtres nouvellement ordonnés, jusqu'à ce qu'ils eussent appris les cérémonies du saint sacrifice et les rites des sacrements[1].

Les actes du concile de Kobryn furent envoyés à Rome et reçurent la sanction du Souverain Pontife, le 6 décembre 1629,

1. Notons encore un décret qui défendait aux évêques de recevoir les moines de la Congrégation réformée, sans lettres de leurs supérieurs. Il paraît que certains religieux montraient un fâcheux empressement à entrer dans les familles épiscopales pour mener une vie plus commode. Quelques-uns violaient même, avec une scandaleuse facilité, l'abstinence de la viande, si rigoureusement prescrite aux moines basiliens. En 1625, Urbain VIII ordonnait à Rutski de veiller à la suppression de cet abus, et de faire observer l'abstinence, même par les évêques, quand leur santé ne les dispensait pas de cette obligation. V. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 377.

après un double examen au sein des congrégations du Concile et de la Propagande. Avant cette approbation, Urbain VIII avait déjà donné son assentiment au projet du séminaire, et accordé mille écus d'or pour sa fondation. Il écrivit au métropolite et aux évêques ruthènes, qu'il appelait les sept chandeliers de l'Église uniate, et leur annonça qu'il voulait « bâtir avec « eux cette tour fortifiée, afin de défendre la vigne confiée à « leurs soins, et établir une citadelle pour briser les efforts du « diable, dans ce Nord où l'impiété cherchait à placer son « trône[1] ».

On a pu remarquer que l'Église de Chelm ne fut pas représentée au synode de Kobryn. Son évêque, Athanase Pakosta, était mort en 1625, et Rutski lui avait donné pour successeur Théodore Mileszkiewicz, « un très excellent petit vieillard », nous dit Susza, « qui avait bien mérité, durant longues années, « de l'Église de Wlodimir par la prédication, l'enseignement de « la jeunesse et d'autres services signalés ». Il reçut la consécration épiscopale avec l'archevêque de Smolensk, Léon Kreusa, le jour des SS. apôtres Pierre et Paul. Il était déjà malade : un an après, jour pour jour, il mourut à l'heure même où le métropolite lui avait imposé les mains[2].

Au lieu de nommer un autre évêque, Rutski résolut de mettre à exécution un projet qu'il méditait depuis quelques années. Le diocèse de Lithuanie n'exigeait plus de son pasteur la même surveillance qu'autrefois. L'Union y était solidement établie, et un clergé déjà nombreux pourvoyait avec zèle au service des âmes. Il n'en était pas de même dans la Ruthénie méridionale, où le défaut d'ouvriers évangéliques avait paralysé presque entièrement le dévouement des évêques. Rutski prit la résolution de se donner durant quelques années à cette partie délaissée de son troupeau. Il demanda et obtint du roi

1. *Breve Urban. VIII*, 22 aug. 1626, ap. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 379.

2. Susza, *De laboribus unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc.Ruth.* p. 309. — Nous trouvons dans Theiner (*Monum. Polon.* t. III, p. 380) un bref d'Urbain VIII à Sigismond III, du 7 nov. 1626, dans lequel le Pape se plaint de certaines irrégularités commises dans l'élection de l'évêque de Chelm, contrairement aux privilèges des évêques ruthènes. Il s'agit soit de la nomination de Mileszkiewicz, soit de l'administration confiée au métropolite, mais nous ignorons à quels abus cette pièce fait allusion.

le titre d'administrateur de l'Église de Chelm, et remit le gouvernement du diocèse de Lithuanie à son coadjuteur Korsak. En même temps, avec ce désintéressement qui fut toujours un des traits de son noble caractère, le généreux prélat confia le soin de sa mense archiépiscopale à un moine basilien, en lui ordonnant d'en consacrer tous les fruits à la fondation du séminaire. Rutski ne gardait pour lui et pour sa famille épiscopale que les modestes revenus de l'évêché de Chelm.

Après un séjour de quelques semaines dans sa nouvelle Église, Rutski voulut voir par lui-même l'état des deux diocèses de Wolhynie. Il vint à Luck célébrer les fêtes de Noël ; et dans les premires jours de janvier 1627, il commença une visite générale des églises de Luck et de Wlodimir. Un de ses premiers soins fut de se mettre en rapport avec les principaux seigneurs du pays. L'ancienne aristocratie ruthène avait conservé une grande partie de son prestige en Wolhynie, et ses chefs pouvaient rendre d'immenses services à l'Église uniate. Les plus puissants étaient les ducs d'Ostrog Zaslawski, Janus, palatin de Wolhynie, et son fils Alexandre, palatin de Braclaw.

Derniers rejetons de la famille princière d'Ostrog, ils exerçaient dans tout le pays une influence sans rivale. Le père avait longtemps pratiqué le rite grec, comme ses ancêtres ; mais en se convertissant à la foi catholique, il avait embrassé le rite latin et l'avait fait suivre à son fils. Alexandre Zaslawski avait reçu une de ces fortes éducations, qui préparaient les jeunes seigneurs polonais aux affaires publiques presque dès le berceau. Il avait étudié dans sa jeunesse les lettres, la philosophie, la politique, la théologie, et la pratique des hommes ayant ajouté l'expérience à ce vaste savoir, ce seigneur passait à bon droit pour une des lumières du sénat polonais. L'extinction de la postérité masculine du prince Constantin Ostrogski l'avait rendu héritier d'une grande partie de l'immense fortune qui avait servi, durant de longues années, à battre en brèche l'Union naissante[1]. Fervent catholique, Zaslawski eût rougi de faire un pareil abus de sa puissance ; mais il ne comprenait pas que Dieu lui avait mis en main cette autorité et ces trésors pour réparer, autant qu'il était en lui,

1. Alexandre Zaslawski avait épousé une des deux filles de Janus Ostrogski, fils du prince Constantin, adversaire de l'Union.

le grand crime dont le souvenir pesait sur sa famille comme un signe de malédiction. Etranger aux questions qui s'agitaient en Ruthénie, il ne pensait pas qu'il eût le moindre intérêt à y prendre part. Bien plus, il avait obtenu de saint Josaphat une faveur signalée, et il restait indifférent à la cause de l'Union.

Zaslawski était tourmenté par la goutte depuis longues années. Réduit à un état d'infirmité presque complet, il recourut à l'intercession de saint Josaphat et fut guéri de sa pénible maladie ; mais un nerf de la jambe restait paralysé, et le duc ne pouvait marcher qu'avec l'aide de deux bâtons. Il se recommanda de nouveau à saint Josaphat et recouvra aussitôt la liberté de ses mouvements. « J'ai passé toute une semaine « auprès de lui, écrivait le métropolite quelque temps après « cette guérison, je l'ai toujours vu debout, toujours allant et « venant. Il ne s'asseyait absolument que pour manger. » Afin de témoigner sa reconnaissance au saint martyr, Zaslawski se mit à porter, contre l'usage du pays, des guêtres très étroites et toujours de couleur rouge ; et comme cette singularité frappait tous ceux qui l'approchaient : « Josaphat, s'empressait-il « de leur dire, le saint martyr des Ruthènes, m'a guéri par la « grâce de Dieu, et je m'habille comme vous voyez pour at- « tester à tout le monde le bienfait qu'il m'a accordé [1] ». Cet homme si droit et si simple ne s'était jamais dit qu'il pouvait témoigner mieux encore sa reconnaissance, en secondant la sainte entreprise pour laquelle Josaphat avait donné sa vie.

Rutski et Zaslawski s'étaient connus dans leur jeunesse, pendant qu'ils étudiaient à l'étranger. Aussi le métropolite reçut le plus honorable accueil, quand il se présenta au château de Dubno, où le duc résidait. Profitant des favorables dispositions de son hôte, Rutski l'exhorta avec une généreuse franchise à remplir des devoirs sur lesquels sa conscience s'était trop longtemps endormie. « Vous êtes tenu, lui dit-il, à propager la foi « catholique parmi les Ruthènes. Vous êtes l'héritier des ducs « d'Ostrog, autrefois les princes les plus puissants du royaume, « et les promoteurs du schisme en Ruthénie. Ce sont leurs « efforts qui l'ont maintenu. Si vous ne voulez pas qu'on vous « accuse de marcher dans la voie de vos pères, il faut, dans

1. Susza, *Curs. vit.* p. 116. — J. Rutscii, *De miraculis S. D. Josaphat attestatio.*

« l'intérêt de votre salut, travailler sérieusement à avancer « le triomphe de la sainte Union. »

Les ancêtres de Zaslawski avaient fondé sur leurs domaines un nombre immense d'églises et de monastères, dont le duc avait le patronage. Rutski lui représenta l'obligation où il était de faire desservir ces fondations par des prêtres catholiques, sous peine de priver ses propres parents des biens spirituels sur lesquels ils avaient compté. Il émut surtout sa conscience en lui montrant la lourde charge qui pesait sur elle : « Vous « avez sous votre puissance, lui dit-il, un plus grand nombre « de Ruthènes schismatiques qu'aucun autre seigneur du « royaume. A peine compte-t-on dans vos domaines un Latin « pour cent Ruthènes. Souvenez-vous que Dieu recherchera « toutes ces âmes dans vos mains. »

Ces discours remuèrent profondément Zaslawski. Comme les autres seigneurs catholiques latins, il donnait ses églises aux moines et aux popes qui lui étaient recommandés, sans s'inquiéter de leur croyance. Il promit au métropolite de ne plus confier de bénéfices importants qu'à des hommes dont la foi lui offrirait de sérieuses garanties. Rutski ne pouvait exiger davantage, Il lui eût été impossible à lui-même de fournir aussitôt à Zaslawski des popes et des moines catholiques pour occuper toutes ses églises. Le duc fut dès lors un des principaux soutiens de l'Union. Une conversion éclatante fut le premier fruit de son zèle.

Il y avait deux monastères grecs à Dubno. Le duc les avait donnés à un schismatique, Cassien Sakowicz, homme instruit et de mœurs irréprochables, qui les gouvernait avec le titre d'hégoumène, sans être cependant dans les ordres. Zaslawski le mit en rapport avec le métropolite; et après quelques conférences, Sakowicz, pleinement éclairé, demanda à entrer dans le sein de l'Église catholique. Rutski entendit sa confession, le releva de l'excommunication, et lui conféra immédiatement les ordres sacrés. Cette conversion, prémices de l'apostolat de Rutski en Wolhynie, était l'annonce d'une conquête plus éclatante [1].

1. Le métropolite écrivit au cardinal Bandini une relation détaillée de cette conversion, que l'on pourrait retrouver peut-être aux archives de la Propagande. Nous suivons pas à pas dans tout ceci une pièce du même

Dans un entretien avec le métropolite, Zaslawski lui parla du monastère de Derman, situé à quatre lieues de Dubno, et lui dit que son père, le palatin de Wolhynie, le pressait de donner ce riche bénéfice à ce Mélétius Smotrycki, que les schismatiques appelaient archevêque de Polock. A ce nom, le métropolite tressaillit. « En conscience, dit-il au duc, vous êtes « tenu de refuser. Vous savez parfaitement que cet homme « n'est pas seulement un schismatique, mais le coryphée du « schisme. Il a beaucoup de talent, de lecture et d'érudition; « il connaît la sainte Écriture et les Pères, mais il n'a en main « toutes ces ressources que pour le malheur de la sainte Union. « Je l'ai excommunié nominativement dans les formes solen- « nelles, en ma qualité de légitime pasteur de l'Église ruthène, « et un prince catholique ne peut plus communiquer avec lui « sans compromettre son honneur et sa conscience. En outre, « Smotrycki, comme les autres évêques schismatiques, est « coupable de lèse-majesté pour s'être arrogé un titre ecclé- « siastique que le roi avait déjà conféré. Un sénateur ne peut « pas protéger un ennemi du roi et de l'État. »

Frappé de ces raisons, Zaslawski promit de refuser à Smotrycki l'archimandrie de Derman, tant qu'il n'aurait pas formellement abjuré le schisme; et Rutski, satisfait de cette réponse, reprit le chemin du pays de Chelm, où un message du duc vint bientôt lui apporter une nouvelle inattendue.

Smotrycki touchait à l'heure décisive de sa vie. Nous l'avons vu, après le meurtre de saint Josaphat, gagner Kiew et l'Orient avec la précipitation d'un fuyard. Le doute, la peur, le remords l'agitaient à la fois. Le sang de la sainte victime, dont il avait provoqué l'immolation, avait déjà fait descendre la grâce sur cette âme coupable. Smotrycki voulait conquérir pour lui-même le calme de l'esprit et la paix du cœur, et obtenir ensuite la fin des luttes stériles et sanglantes qui épuisaient la Ruthénie. Dès qu'il eut atteint les frontières de l'empire ottoman, et qu'il n'eut plus rien à craindre de la justice polonaise, toutes ses pensées se concentrèrent sur un seul objet, trouver enfin la foi véritable, afin d'établir solidement l'unité au sein de l'Église ruthène.

genre publiée par Koyalowitch, sous ce titre : *Relatio eorum quæ gesta sunt in Russia ex parte Unionis.* Elle est de 1627. V. *L'Union lithuanienne*, t. II, p. 360.

Smotrycki se trompait de route en allant chercher la lumière à Constantinople : c'était vers Rome qu'il eût dû porter ses pas ; mais l'homme ne renonce pas sans peine aux affections de la jeunesse et aux illusions dont il s'est nourri longtemps. Smotrycki n'osait pas s'avouer que l'Église grecque s'était séparée de la vie en rompant avec Rome, et il voulait se persuader qu'elle était encore la dépositaire vigilante de la foi des Apôtres. Effrayé de l'ignorance profonde qui régnait parmi les prétendus orthodoxes de son pays, il avait rédigé pour eux une sorte de catéchisme, qui devait être comme l'exposition officielle de la foi de l'Église ruthène. Il voulait soumettre ce travail aux patriarches orientaux, afin de le présenter ensuite avec plus d'autorité à ses compatriotes.

Cyrille Lucaris occupait toujours le siège patriarcal de Constantinople. Smotrycki avait conservé pour son ancien maître l'humble respect d'un disciple, et il s'attendait à trouver près de lui la solution des doutes qui tourmentaient son âme. Son premier soin en arrivant à Constantinople fut de rendre ses hommages à un prélat qu'il vénérait comme le successeur légitime des Chrysostome, des Germain et des Proclus ; et dès qu'une occasion favorable se présenta, il lui ouvrit son cœur et le supplia de porter la lumière au sein des ténèbres, qui enveloppaient encore son esprit.

Cette filiale confiance de son ancien disciple parut embarrasser Cyrille. Smotrycki lui demandait dans quels livres il pourrait trouver la vraie doctrine de l'Église orientale. Il réclamait en particulier l'ouvrage du patriarche Gennade Scholarius sur les cinq points controversés entre les Grecs et les Latins, et les quatre livres de Mélétius Pegas sur les dogmes de la foi. Cyrille lui répondit que l'ouvrage de Gennade était perdu, sauf un traité sur la procession du Saint-Esprit, que les patriarches ses successeurs avaient mutilé comme à plaisir ; et que Mélétius Pegas, sur le point de mourir, avec fait brûler son propre livre sous ses yeux. Enfin, sur de nouvelles instances de son ancien disciple, Cyrille finit par lui offrir un catéchisme de sa composition, que Zacharie Gerganus venait de publier, et lui affirma qu'on y trouvait une exposition exacte de la foi.

Un rapide coup d'œil sur cet ouvrage apprit à Mélétius que son ancien maître n'était qu'un disciple de Luther et de Calvin. Cette découverte fut pour lui comme un coup de foudre. Le

pauvre voyageur avait eu jusqu'alors devant les yeux un bandeau qui lui dérobait le misérable état de l'Église grecque. Ce voile se déchira tout à coup. Chaque heure de séjour à Constantinople révélait à Smotrycki une misère nouvelle. Il apprit que Gerganus travaillait depuis cinq ans à répandre les hérésies protestantes dans tout l'Orient, et que Cyrille le laissait faire. Dans un second entretien, il entendit le patriarche déclarer lui-même que la confession auriculaire devait être supprimée.

Un autre jour, Benoît, grand écolâtre de l'Église de Constantinople et archimandrite de Vatopedi au mont Athos, affirma dans un sermon qu'il était inutile de prier pour les morts, car les suffrages de l'Église ne pouvaient abréger leurs peines. Smotrycki s'en plaignit au patriarche. Cyrille répondit qu'il fallait bien s'arrêter à cette doctrine ; car autrement on ne pouvait détruire le purgatoire des Latins. Chacune de ces paroles était un trait de lumière pour le voyageur. Il n'en tira pas immédiatement la dernière conclusion ; mais il vit dès lors qu'il ne pouvait plus regarder Cyrille comme un interprète fidèle de la foi orthodoxe ; et renonçant à lui soumettre son catéchisme, il partit pour visiter les saints lieux.

Smotrycki parcourut la Palestine en véritable pèlerin. Jérusalem, Bethléhem, le Jourdain, Cana, le Thabor, tous les lieux que Notre-Seigneur Jésus-Christ a consacrés par sa présence le virent tour à tour, dans l'humble attitude d'un pénitent. Il priait partout avec larmes, suppliant le Seigneur de lui accorder la lumière et le pardon de ses crimes ; et jamais il ne célébra le saint sacrifice qu'après des jeûnes prolongés et des pénitences multipliées. Dans sa prière, il associait toujours les besoins de la Ruthénie aux misères de son âme, et il demandait pour son peuple la concorde et l'unité. Il manquait sans doute bien des qualités à ces prières ; mais Dieu ne pouvait pas repousser un cœur qui commençait à marcher sincèrement vers lui. Les liens qui rattachaient Smotrycki à l'erreur tombaient les uns après les autres, et l'heure de sa délivrance approchait.

Son voyage en Palestine lui fit encore mieux apercevoir l'affreuse décadence de l'Église grecque. Il ne trouva pas plus de science et de véritable sainteté dans les laures de la Palestine que dans les monastères de Constantinople. Avec une légère teinture de la langue grecque, on passait dans ce pays

pour un maître en Israël. L'évêque de la Ville Sainte s'intitulait patriarche de Jérusalem, de Syrie, d'Arabie, des pays au delà du Jourdain, de Cana en Galilée, de Sion et de toute la Palestine; et dans ces vastes provinces, à peine comptait-il trois mille chrétiens, et quels chrétiens! La plupart d'entre eux ne savaient pas s'ils avaient une âme et une foi. Le patriarche d'Alexandrie se parait également de titres fastueux; mais dans tel royaume dont il se prétendait le pasteur, il ne possédait pas même une simple paroisse. Les hérésies de Nestorius et d'Eutychès se perpétuaient à côté de ces grands sièges, sans que la voix d'un théologien s'élevât pour les combattre.

Smotrycki sentait déjà qu'il n'avait plus rien à espérer de l'Orient, lorsqu'il revint à Constantinople. Il eût désiré à ce moment une conférence sérieuse avec Cyrille Lucaris, non plus pour recevoir de lui la lumière, mais pour défendre contre lui l'ancienne foi orthodoxe. Malheureusement la peste était dans la ville ; Smotrycki ne put y entrer. Il n'eut avec le patriarche qu'une très courte entrevue dans le port ; toute discussion fut impossible, et le voyageur reprit le chemin de sa Ruthénie.

Il n'était pas encore dans la lumière, mais il cessait de fixer les ténèbres, et son œil se tournait déjà vers le point d'où jaillit la vérité, vers Rome et l'Occident. L'aveu que Cyrille Lucaris lui avait fait à propos des écrits de Mélétius Pegas n'avait pas été perdu. Smotrycki comprenait que Pegas avait voulu débarrasser sa conscience d'un fardeau, en brûlant ses ouvrages, avant de paraître au tribunal de Dieu. Il se rappelait son propre *Lamentum* et les remords qu'il lui avait causés; et il commençait à voir que les écrits les plus renommés des théologiens grecs contre les Latins n'étaient qu'un tissu de sophismes et de calomnies. Fallait-il croire enfin que l'Église romaine était la seule dépositaire de la tradition apostolique?

Mais Mélétius Pegas n'était pas le seul théologien grec qui eût fait lui-même justice de ses écrits. Un certain Matthieu, métropolite de Myre, jouissait d'une grande réputation de savoir. Pour payer son tribut aux haines et aux préjugés schismatiques, il composa, comme Mélétius, de violentes diatribes contre l'Église romaine, sous prétexte de défendre la foi orthodoxe des Grecs. Mais un jour qu'il se trouvait seul dans son

appartement, l'apôtre saint Pierre lui apparut tout à coup. « Matthieu, mon frère, lui dit-il d'un ton menaçant, quel mal t'a « fait mon siège pour que tu l'insultes avec tant de fureur ? Je « t'avertis de cesser. » Et il disparut. Matthieu épouvanté n'avait pas même la force d'appeler ses serviteurs, lorsque l'apôtre reparut une seconde fois et lui répéta le même avertissement. Il revint encore une troisième fois : « Et si tu ne « cesses pas, ajouta-t-il, je te cite au tribunal du juge qui ne « fait acception de personne. Je te forcerai à rendre compte de « ta témérité devant lui. » Alors Matthieu appelle ses serviteurs, réunit tous ses ouvrages, et sur-le-champ, devant ses clercs assemblés, il les brûle sans en conserver une page, pour se préserver lui-même, leur dit-il, des feux éternels. Smotrycki tenait ce récit de son propre consécrateur, le patriarche Théophane. Théodose, archevêque de Sozopolis, disciple de Matthieu de Myre, le lui confirma à Constantinople, en présence de plusieurs métropolites grecs.

On lui raconta également qu'un prélat mort en réputation de sainteté, Gabriel, archevêque de Philadelphie, avait voulu se confesser avant de mourir à un prêtre latin, comme s'il eût été convaincu que l'Église romaine avait seule conservé la légitime juridiction sur les âmes. Enfin l'odieuse supercherie du feu sacré, que le patriarche de Jérusalem prétendait recevoir du ciel le samedi saint dans le saint sépulcre, révoltait Smotrycki. Théophane lui avait raconté comment il allumait lui-même ce feu, qu'il présentait ensuite aux fidèles comme miraculeux. Le Saint-Esprit pouvait-il animer une église qui abusait avec une telle effronterie de la crédulité de ses enfants? Il n'y avait plus en elle ni science ni sainteté, et tous ceux de ses membres qui avaient du savoir et de la conscience, s'en détachaient, pour échapper à la colère du ciel [1].

Quand Smotrycki rentra en Ruthénie, il était, d'après son propre témoignage, poursuivi par la voix de Dieu, qui lui criait : « Mélétius, pourquoi me persécutes-tu ? Vois ce que tu « as fait. Ce *Lamentum*, cet *Elenchus*, cette *Vérification*, tous « tes écrits ont outragé le Pontife romain, la foi catholique, « l'Église latine. Les autres écrivains de ton pays les ont « gravement insultés ; mais tes coups n'ont-ils pas fait de plus

1. Susza, *Vita Smotriscii*, p. 76 sqq.

« profondes blessures? Matthieu de Myre et Mélétius d'Alexan-
« drie ont brûlé leurs ouvrages avant même de les publier,
« et toi, tu as répandu les tiens dans toute la Pologne. Tu as
« mis la Ruthénie en feu, tu as précipité des milliers d'âmes
« dans les enfers. Quel sera ton sort [1]? » Obsédé par ces pensées, Smotrycki résolut de ne pas retourner à Vilna. Il craignait sans doute de subir encore la fatale pression de la Confrérie, cause de tous ses malheurs.

Cherchant une retraite pour étudier et prier en paix jusqu'à ce que sa voie lui fût clairement tracée, Smotrycki sollicita l'archimandrie de Derman; et nous savons déjà que le duc Janus Zaslawski le recommanda chaudement à son fils Alexandre, patron de ce monastère. Mais Rutski était intervenu, et lorsque Smotrycki se présenta à Dubno, il rencontra une résistance inattendue à ses désirs. Alexandre Zaslawski lui déclara qu'il ne pouvait pas conférer une archimandrie à un schismatique. Smotrycki protesta de ses bonnes intentions et de sa ferme volonté d'employer toutes ses forces à la pacification de la Ruthénie; mais le duc fut inflexible.

Smotrycki comprenait déjà que l'unique moyen de salut pour l'Église grecque, comme pour lui-même, était une réconciliation avec l'Église romaine. Mais il cherchait encore à parlementer. Il voulait entrer dans le camp catholique, après une capitulation honorable, à la tête de tout son peuple, tambour battant et enseignes déployées. Dieu avait placé le duc Zaslawski sur son chemin pour lui montrer qu'il s'égarait, et pour lui indiquer la seule voie du salut, celle de l'humiliation et de la pénitence. C'est une erreur de croire que la conviction de l'esprit suffise pour assurer la conversion d'un schismatique. Avant de franchir le seuil du bercail de Jésus-Christ, toute âme égarée doit abaisser son orgueil devant l'autorité de l'Église. Cette humiliation était surtout nécessaire pour Smotrycki, si coupable envers Dieu et l'Église; et il cherchait encore à l'éviter.

Le duc Zaslawski lui remit sous les yeux ses crimes avec franchise. Smotrycki essaya de se défendre. Le duc le poursuivit jusque dans ses dernières retraites, mettant à nu l'odieux de sa conduite passée et profitant de tous les aveux qu'il arrachait

[1] *Smotriscii epist. ad Cyrillum Lucarium.* ap. Suszą, ib. p. 79.

au malheureux champion de l'Église schismatique. Smotrycki condamnait sans pitié son *Lamentum* et protestait que, depuis près de quinze ans, il détestait les erreurs dont ce pamphlet était rempli.

Le duc lui demanda alors comment il avait pu répéter les mêmes accusations contre l'Église romaine dans ses autres écrits. Dans l'impossibilité où il était de se disculper, Smotrycki cherchait à esquiver les reproches de son interlocuteur en promettant de réparer le mal que ses pamphlets avaient causé. Zaslawski ne se laissa pas tromper par des promesses. Allant droit au but, il dit à Smotrycki que le seul moyen d'expier ses crimes était de rentrer sans retard dans le sein de l'Église catholique. Chaque parole du prince portait coup, et renversait l'un après l'autre tous les prétextes que le malheureux mettait en avant pour reculer encore ce grand acte, si dur à son orgueil. Zaslawski voulait que sa rétractation fût immédiate, sauf à la tenir secrète durant quelque temps pour essayer des négociations avec les schismatiques. Smotrycki alla jusqu'à promettre devant témoins d'embrasser l'Union ; le duc exigeait une garantie écrite de cet engagement ; Smotrycki ne voulut pas l'accorder. Il partit de Dubno encore hésitant, mais certain désormais qu'il n'obtiendrait l'archimandrie de Derman qu'après avoir imploré le pardon de l'Église catholique.

Douloureusement ému par une résistance qui n'avait plus d'excuse, Zaslawski essaya un dernier effort. Après le départ de son hôte, il lui adressa une longue lettre qui résumait leurs entretiens [1]. Il lui représentait avec énergie tout le mal qu'il avait commis. « Dieu, disait-il, a permis la chute de Votre Seigneurie, et cette chute n'a pas été légère. Tomber est le propre « de l'homme ; mais entraîner dans sa chute, et dans la plus « grande des chutes, beaucoup d'autres à sa suite, ce n'est pas « tomber légèrement. Vos écrits ont précipité dans les ténè- « bres de l'incrédulité de nombreuses étoiles, qui devaient « luire éternellement au ciel par l'éclat de la vraie doctrine et « des bonnes œuvres. Si l'Écriture promet une gloire éclatante

1. Susza donne cette pièce intégralement. *Vita Smotrisc.* p. 36-59. Elle est à la fois très longue et très diffuse. Nous essayons de la résumer dans les pages suivantes.

« dans l'éternité à ceux qui instruisent leurs frères dans la « justice, qu'arrivera-t-il à ceux qui les instruisent dans l'ini- « quité ?

« Vous n'avez voulu qu'une chose, vous concilier la vile mul- « titude et lui inspirer la haine de l'Église romaine. Il ne vous « en reviendra rien de plus. S'il est honorable d'être loué par « les hommes sages, il est honteux de l'être par une populace « mobile et insensée. Sa haine contre l'Église romaine est « comme l'aboiement des chiens contre la lune. La lumière de « cet astre n'en est pas obscurcie ni son mouvement arrêté.

« Il y a seize ans, dites-vous, que vous voyez la profondeur « de votre chute, que vous en gémissez ; que vous pleurez le « sort de ceux que vous avez entraînés dans votre ruine. « Cependant, à plusieurs reprises, vous avez avalé les mêmes « poisons et vous avez parlé hautement, comme si vous triom- « phiez dans le mal.

« Puisque la volonté de l'homme est, au dire des jurisconsultes, mobile jusqu'à la mort, je voudrais avoir par écrit « l'assurance de la conversion de Votre Paternité. Autrement « je me demanderai toujours en tremblant si j'obtiendrai « le résultat qui, Dieu m'en est témoin, m'est plus cher que « la vie. »

Le duc rappelait ensuite le crime que Smotrycki avait commis contre le roi. Jamais les schismatiques n'avaient songé à se donner des évêques contre la volonté du prince, jamais ils n'avaient cherché à soulever la populace. Après le sacre de Smotrycki, on eut à redouter une guerre servile; les champs de la Pologne furent arrosés de sang ; et les gentilshommes furent contraints de tourner contre les paysans de leurs domaines ce fer, dont ils auraient dû se servir ensemble pour la défense de la patrie. Ce sont les lettres de Smotrycki qui ont mis toute la Ruthénie en feu, et dirigé les coups sous lesquels le saint archevêque Josaphat a péri. Un sénateur ne peut admettre parmi ses clients un homme aussi gravement compromis envers le roi.

« Votre Seigneurie va me dire, conclut Zaslawski : « Vous « voulez donc que je sois Uniate ? » Sans nul doute, Uniate et « rien autre chose, comme vous me l'avez promis vous-même « devant le P. Cassien et M. Bojarski. Et si Votre Seigneurie « ajoute : « Voulez-vous même que je sois Uniate déclaré ? » je

« l'aimerais mieux. Que vous servira, en effet, de connaître la « vérité si vous ne la défendez, si vous ne la suivez pas? « Cependant je considère que vos écrits seraient en ce cas « moins bien reçus des schismatiques ; je désirerais donc « qu'après avoir fait une sincère profession de foi catholique, « vous vous cachiez durant quelque temps sous le vêtement « des schismatiques. Vous agiriez ainsi non par crainte, mais « parce que vous pourrez amener par ce moyen plus d'âmes « dans la voie du salut. » Le moment viendrait bientôt de se déclarer. Des bruits circulent déjà dans le pays, et dans un souper chez l'évêque de Luck, le palatin de Kiew disait, devant plus de deux cents personnes, que Smotrycki apportait d'Orient la paix tant désirée par les Ruthènes.

Zaslawski terminait sa lettre par les plus pressantes exhortations, que sa foi et son cœur pouvaient lui suggérer. Il expédia son message le 19 février. Le 23, Smotrycki arrivait à Dubno, et ses larmes disaient assez quel changement s'était opéré dans son cœur. Il avait passé un jour et une nuit entiers à méditer les paroles de Zaslawski, et foulant aux pieds les dernières résistances de l'orgueil : « Lève-toi, s'était-il dit comme le pro- « digue, et rentre dans la maison de ton père ». Il remercia le duc avec effusion de l'ardente charité qui lui avait inspiré sa lettre, et reconnut la vérité de tout ce qu'elle contenait. Il avoua de nouveau ses crimes avec toutes les marques d'une contrition sincère. La plus cruelle mort n'eût pas été à ses yeux une sactisfaction suffisante pour acquitter sa dette envers la majesté divine. Il pria le duc de lui servir d'intermédiaire auprès de Rutski, et de déterminer ce prélat à le recevoir au plus vite dans le sein de l'Église romaine.

Transformé par la grâce, Smotrycki avait hâte de se mettre sous la conduite de son pasteur légitime, et de calmer enfin par cette soumission les remords, contre lesquels il avait lutté trop longtemps. Zaslawski se chargea de lui ménager une entrevue avec le métropolite ; mais il fallut attendre quelques mois. Rutski était déjà loin de Dubno, et Smotrycki était appelé à Kiew par le métropolite schismatique Borecki. Il fallait obéir à cette invitation, sous peine de passer pour rebelle et de faire soupçonner trop tôt un changement qui devait rester secret.

Cette conférence de Smotrycki et de son métropolite se rattachait du reste à un plan de négociations que Zaslawski venait

d'adopter avec enthousiasme. Le converti partit donc pour Kiew, mais en promettant de revenir par Dubno, où Rutski se trouverait pour recevoir son abjuration.

Zaslawski s'était empressé d'annoncer au métropolite la conversion de Smotrycki. Le prélat écrivit au duc, le 3 mars, de Bialopol, domaine de l'évêché de Chelm, pour lui témoigner sa reconnaissance et sa joie. « J'espère fermement, lui disait-il, « que la fin de cette affaire répondra à nos désirs. Mais je ne « puis ni ne veux rien ajouter, sinon que je me tiendrai prêt à « tous vos ordres et que je me rendrai auprès de vous aussitôt « que vous m'y inviterez. » L'intention du métropolite était d'exiger de Smotrycki une profession de foi catholique, et de l'admettre ensuite sans retard à la communion de l'Église. Il était même disposé à lui laisser tous les honneurs de l'épiscopat, jusqu'à décision contraire du Saint-Siège.

Smotrycki ne fut de retour à Dubno qu'au mois de juillet. Rutski était alors à Lublin, pour l'assemblée du tribunal suprême des pays de la couronne. Zaslawski lui envoya un carrosse fermé, afin qu'il pût voyager sans être reconnu, et l'avertit de faire diligence. Le 6 juillet, le métropolite arrivait à Dubno, accompagné seulement d'un moine et d'un domestique. Il fut introduit si secrètement dans le château, que les serviteurs eux-mêmes de Smotrycki ne s'aperçurent pas de sa présence.

L'entrevue de Rutski et de son ancien adversaire fut courte et décisive. Smotrycki n'était plus ce théologien, fier de sa réputation et ébloui par une demi-science, avec lequel le métropolite discutait autrefois à Vilna, mais un pénitent que la grâce avait terrassé. Dès les premières paroles, Rutski lui proposa de faire la profession de foi imposée aux Grecs par Grégoire XV. Smotrycki demanda quelques explications d'un ton humble et docile ; et aussitôt que Rutski les lui eut données, il fit immédiatement entre ses mains profession de la foi catholique. Rutski l'interrogea ensuite sur son ordination, et lui demanda si Théophane, qui l'avait consacré, était revêtu du caractère épiscopal. Smotrycki affirma, sous la foi du serment, que cet homme était réellement évêque, et que sa propre ordination, quoique illégitime, était cependant valide. Puis il se confessa au métropolite avec des signes d'une vive contrition. Rutski le délia des censures qu'il avait encourues, et le reçut dans le sein de l'Église catholique. Smotrycki écrivit

ensuite et signa de sa main sa profession de foi, qui fut remise au duc et déposée par lui dans les archives de sa maison, comme un monument de ce triomphe inespéré de la grâce.

Smotrycki avait hâte d'implorer le pardon du Souverain Pontife qu'il avait tant offensé. Il lui écrivit le jour même : « Tiré d'un abîme de misères, me voici, lui disait-il, prosterné, « pieds et mains liés, aux genoux de Votre Béatitude, lui bai- « sant humblement les pieds. Sans plus chercher de détours, « abjurant le schisme et l'hérésie, je vous rends obéissance, « n'ayant qu'une parole à vous dire : « *Mon père, j'ai péché « contre le ciel et contre vous ! Je ne suis pas digne d'être appelé « votre fils*[1]. » Mais vous, Très Saint Père, pardonnez-moi tout « ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai écrit « contre vous, contre le siège de Pierre, contre la foi catho- « lique romaine. Je veux tout rétracter sans honte, avec l'aide « de Dieu, afin d'effacer mon péché et d'obtenir la grâce, et la « vie qui vient de Dieu par vous, Très Saint Père. Daignez me « traiter comme un de vos mercenaires. Mon seul désir est « que, disant comme David pécheur, du fond de l'âme : « *J'ai péché, Seigneur* », j'entende comme lui et de votre « bouche, Très Saint Père : « *Le Seigneur a enlevé de toi ton péché*[2] ».

Smotrycki écrivit en même temps au cardinal Bandini, protecteur des Ruthènes. « Je vous supplie, lui disait-il, de m'ac- « cueillir au nombre de vos clients ; et je promets en votre per- « sonne, au Saint-Siège apostolique, de réparer, avec tout le « zèle dont je serai capable, les maux que j'ai causés à l'Église « de Dieu. Plaise au Ciel qu'il me soit donné de jeter en elle « quelque bonne semence, ne serait-ce que par l'effusion de « mon sang ! »

Le métropolite voulut que Zaslawski annonçât lui-même au Pape cette conversion, à laquelle le pieux duc avait travaillé avec tant de zèle. « J'amène à Votre Sainteté, disait le prince, « un trophée de ma chasse, une bête féroce que j'ai domptée. « Prosterné avec elle aux pieds de Votre Sainteté, je la prie « de recevoir Mélétius Smotrycki dans les bras de la sainte « Église, comme un fils prodigue revenu d'un pays lointain,

1. Luc. xv, 18.
2. II Reg xii, 13.

« et de l'embrasser si étroitement qu'il entre dans le corps de « cette très sainte Mère. »

Pendant que cette réconciliation s'accomplissait dans le palais de Dubno, une céleste influence planait sur les deux hommes qui servaient d'instrument à la miséricorde divine. Le métropolite, Zaslawski lui-même n'étaient pas les véritables auteurs de cette conversion. Écoutons Rutski parlant à son tour au pape Urbain VIII : « L'archevêque schismatique « de Polock, Mélétius Smotrycki, rend obéissance à Votre « Sainteté, en ma personne et par ses lettres. C'était le véri- « table chef des schismatiques dans tout le Nord. Je n'attribue « son retour qu'à Dieu seul et au sang du martyr Josaphat. « Ce que Paul fut pour Etienne, Smotrycki l'a été pour Josa- « phat. On attribue la conversion de Paul à la prière d'Étienne, « pourquoi n'attribuerions-nous pas celle de Smotrycki à « l'intercession de Josaphat? Chacun sait que Mélétius a excité « par ses paroles et ses écrits les schismatiques parricides « qui ont mis à mort ce saint pasteur. » Toute la Ruthénie répéta bientôt ces paroles du métropolite, et la postérité les a consacrées. Le sang répandu à Vitebsk venait de remporter un dernier triomphe : Josaphat avait vaincu son assassin, terrassé le persécuteur qui n'avait respiré si longtemps que menaces et violences contre l'Église uniate[1].

Cependant cette conversion devait rester secrète. Le métropolite permit à Smotrycki de garder le titre d'archevêque de Polock et de communiquer avec les schismatiques. Il l'autorisa même à nommer encore au saint sacrifice le patriarche Théophane, son consécrateur. Enfin Zaslawski lui conféra l'archimandrie de Derman, sans exiger de lui aucune profession extérieure de catholicisme. Rutski soumit cette conduite au

1. Nous trouvons plusieurs preuves de cette conviction dans les pièces du procès de béatification. Le P. Gennadius parle en ces termes : « Quod « attinet ad Meletium Smotriscium, archiepiscopum Hierapolitanum, in « mea conscienta, non aliter sentio quam quod Josaphat Meletio idem « fuerit quod Stephanus Paulo. » — Emmanuel Cantacuzène : « Je suis « convaincu, ainsi que toute la population catholique, que Mélétius Smo- « trycki n'a été converti que par le sang du martyr S. Josaphat. Ce que « Paul a fait à l'égard d'Etienne, Mélétius l'a fait à l'égard de Josaphat. » Jean Dziahilewicz exprime la même conviction. Susza s'est conformé à cette persuasion générale en intitulant sa Vie de Smotrycki : *Saulus et Paulus Ruthenæ Unionis sanguine Beati Josaphat transformatus.*

Pape et demanda une décision du Saint-Office à ce sujet. Cédant aux instances du duc Zaslawski, séduit peut-être par des espérances trop radieuses pour ne pas être facilement accueillies, Rutski permettait au nouvau converti de se lancer dans une voie qui devait ou le conduire au faîte de la gloire, ou le précipiter au fond de l'abîme, d'où il avait eu tant de peine à sortir.

CHAPITRE IV.

MÉLÉTIUS SMOTRYCKI ZÉLATEUR DE L'UNION.

SA CHUTE NOUVELLE.

(1627-1628.)

Apaisement des passions schismatiques en Ruthénie. — Espérances de réconciliation. — Projets de Smotrycki. — Le métropolite Rutski et le duc Zaslawski les accueillent avec faveur. — Lettre de Smotrycki à Cyrille Lucaris (21 août 1627). — Entrevue de Borecki et de Smotrycki à Kiew (8 septembre 1627). — Pierre Mohyla, archimandrite des Cryptes. — Espérances de Smotrycki. — La nouvelle de sa conversion parvient à Rome.— Smotrycki s'entend avec les principaux prélats schismatiques. — Un concile est convoqué à Kiew pour le 15 août 1628. — Smotrycki écrit l'*Apologie de son voyage en Orient*, pour préparer les voies à une réconciliation. — Craintes de Rutski à la lecture de cet ouvrage. — Intervention d'Isace Kopinski, évêque schismatique de Przemysl. — Rutski essaie vainement d'arrêter ses menées. — Espérances que font naître, à Rome même, les efforts de Smotrycki. — Il se rend à Kiew (13 août 1628). — On refuse de le recevoir au monastère des Cryptes et dans le concile. — Attitude menaçante des Cosaques et de la populace. — Le concile condamne l'*Apologie* de Smotrycki et veut lui imposer une rétractation de cet écrit. — Résistance de Smotrycki. — Les menaces du métropolite, des Cosaques et de quelques gentilshommes schismatiques ébranlent son courage. — Sa chute. — L'*Apologie* frappée solennellement d'anathème en présence de son auteur (15 août 1628).

Un grand mouvement s'était opéré dans les esprits en Ruthénie depuis le martyre de Josaphat. « Les schismatiques, écri-
« vait Rutski en 1628, ont beaucoup diminué de leur ancienne
« fureur, vraiment diabolique. Ils ont cessé de publier les
« écrits violents qu'ils lançaient contre nous. Ils nous visitent
« et nous invitent chez eux, quand nous nous rencontrons
« dans la même ville. Ils gardent un silence absolu sur tous
« les points de foi controversés, sauf sur la primauté du Pape;
« et quand ils parlent de ce dogme, c'est avec beaucoup plus
« de modération qu'autrefois. Ils sont tellement fatigués de

« nos discordes qu'ils désirent tous une réconciliation ; non « seulement ils la proposent dans leurs assemblées particu- « lières, mais ils disent publiquement qu'ils veulent se réunir « à nous par quelque moyen que ce soit. »

Aux yeux de Rutski, cet heureux changement et les conversions dont la Ruthénie venait d'être le théâtre, n'avaient qu'une seule cause. « J'affirme, sans hésiter, disait-il, que tout cela « est opéré par le sang de Josaphat. Je sais et mieux que per- « sonne que ces résultats ne sont dus ni à notre science, ni à « notre adresse, ni à notre travail, ni à notre zèle. Nous tous et « le serviteur de Dieu plus que nous tous, nous avions tra- « vaillé sans succès à amollir la pierre endurcie du schisme; « le triomphe était réservé à son sang [1]. »

Ce désir général de concorde faisait chercher les moyens d'arriver à une réconciliation définitive. On se rappelle qu'il en était déjà question à la Diète de 1623 et que les commissaires pour les affaires ruthènes conseillaient une assemblée mixte des deux partis et mettaient en avant divers projets, trop vagues pour servir de base à des négociations sérieuses. Tantôt ils disaient aux Uniates de s'accorder avec le patriarche de Constantinople ; tantôt ils parlaient de créer en Ruthénie un patriarcat indépendant auquel les Uniates et les schismatiques eussent été également soumis. Soit illusion, soit condescendance pour des conseillers qu'ils devaient ménager, Rutski et ses suffragants prirent un moment ce dernier projet au sérieux et choisirent, dans leur assemblée de Nowogrodek (janvier 1624), des députés, qui devaient aller à Kiew s'entendre à ce sujet avec les schismatiques. De longues et prudentes instructions furent rédigées pour ces fondés de pouvoir [2].

Toutes ces démarches restèrent sans résultat. Comme le dit fort bien un historien russe, « cette négociation n'aboutit pas, « parce qu'avant tout, il eût fallu préciser les rapports du nou- « veau patriarche avec l'Union et le Pape [3] » ; et sur ce point on

1. J. Rutscii, *De Miraculis S. D. Josaphat.*

2. *Actes de la Russie occidentale*, t. IV. Instructions pour ceux qui doivent se rendre à Kiew. 20 janv. 1624.

3. Solowiew, *Histoire de Russie*, t. X. — Le résident de l'Empereur et un certain P. Athanase Patellari s'occupaient de ces projets à Constantinople en 1623. Nous avons vu Rutski les soumettre au Saint-Siège à cette époque. Il en fut question, le 4 octobre 1624, au sein de la Congrégation de la Pro-

ne pouvait s'entendre. Prêts à toutes les concessions dans la forme, les Uniates, en vrais catholiques, restaient inébranlables sur la soumission au Saint-Siège apostolique; et les schismatiques, les uns par ignorance, les autres par orgueil, ne voulaient pas s'incliner devant cette autorité souveraine. L'accord demeurait donc impossible.

Les contemporains n'apercevaient pas nettement cet obstacle insurmontable, et trompés par le calme qui avait succédé tout à coup à la plus effroyable tempête, ils se croyaient à la veille d'une réconciliation définitive. Smotrycki partageait ces espérances. Depuis son retour, toutes ses préoccupations étaient concentrées sur cet unique objet; et il n'en faisait pas mystère. Aussi à peine eut-il remis le pied sur le sol de la Ruthénie que, dans son propre parti, il fut salué par les uns comme le porteur du message de paix, poursuivi par les autres comme un intrigant, qui préparait une trahison.

Au moment de sa conversion, Rutski et le duc Zaslawski le trouvèrent tout occupé d'une négociation, qu'il avait déjà entamée avec le métropolite schismatique. Il n'en attendait rien moins que la réunion de tous les Ruthènes schismatiques à l'Église romaine. Sous le charme des illusions qui trompaient les esprits les plus sagaces, Rutski et le prince entrèrent avec joie dans les desseins de Smotrycki et se persuadèrent que le ciel mettait entre leurs mains l'instrument de la réconciliation tant désirée. Pour réussir, il fallait beaucoup de précaution et d'adresse. Si Smotrycki, jetant le masque, s'était déclaré ouvertement uniate, personne n'eût fait attention à ses paroles. Il fut donc convenu, comme nous l'avons dit, que sa conversion resterait secrète et qu'il conserverait tous les liens extérieurs de communion avec les schismatiques, pour les amener doucement à sa suite jusqu'au sein de l'Église romaine.

La situation de la Ruthénie rappelait alors par certains côtés celle que l'on avait vue au moment de l'Union de Brzesc. On apercevait de nouveau, dans les membres séparés de l'Église, une agitation salutaire, un besoin de lumière et de régénération, qui pouvaient les rapprocher du corps dont le schisme les

pagande ; mais l'affaire parut trop grave pour être décidée sur-le-champ. On résolut d'en faire un examen approfondi, dont nous ignorons le résultat.

avait arrachés. Mais, au moment décisif, cet heureux mouvement devait être paralysé par de fortes entraves. Les évêques qui consentirent à l'Union de Brzesc étaient éloignés de Rome par la force de circonstances malheureuses, plutôt que volontairement rebelles. La hiérarchie au contraire, à la tête de laquelle étaient Borecki et Smotrycki, n'était qu'une machine de guerre contre l'Union; et sa création était le plus grand attentat qui eût jamais été commis en Ruthénie contre l'autorité de l'Église romaine.

En outre, l'intérêt humain n'était plus d'accord avec la conscience et la foi, pour suggérer aux évêques schismatiques un acte d'obéissance envers le Saint-Siège. Les négociateurs de l'Union de Brzesc offraient d'immenses avantages aux prélats ruthènes en retour de leur soumission. En 1628, les catholiques n'avaient rien à donner, ni place dans le sénat, ni riches bénéfices, ni honneurs pareils à ceux du clergé latin. Pour se réconcilier avec l'Église romaine, les évêques schismatiques devaient briser de leurs propres mains le bâton pastoral qu'ils tenaient de Théophane, renoncer aux titres et aux honneurs qu'ils avaient acquis par le sacrilège. Il ne pouvait y avoir deux métropolites de Kiew, ni deux évêques de Luck, ni deux archevêques de Polock, et, dans chaque diocèse, le faux pasteur devait céder pour toujours la place au véritable évêque. Borecki et ses suffragants étaient-ils prêts à un pareil sacrifice?

Trois hommes doivent conduire cette entreprise, déjà plus difficile en elle-même que celle de Brzesc : Rutski, Zaslawski et Smotrycki. Chacun d'eux a un rôle analogue à celui des premiers négociateurs. Rutski tient la place de Pociey; Zaslawski, celle de Zamoyski ; Smotrycki, celle de l'habile et infatigable Terlecki. Il suffit de mettre ces noms en présence pour montrer que les chances de succès sont moindres en 1628 qu'en 1594. Zaslawski a des intentions généreuses, un zèle véritable, des talents et une grande influence dans sa province. Mais qu'est-ce que tout cela auprès de l'irrésistible empire, que l'ascendant du génie et le prestige de la victoire avaient donné à Zamoyski? Rutski est un pieux et fidèle évêque; mais il ne posséda jamais l'autorité de l'homme d'État, ni la fermeté du coup d'œil et la vigueur d'exécution qui ont permis à Pociey d'exécuter seul une œuvre de géants.

Quand on arrive à Smotrycki et qu'on se rappelle son passé,

on se demande avec anxiété comment il s'acquittera de son rôle? Il s'en est chargé avec un empressement qui semble l'indice d'une présomption presque naïve : tant elle est à la fois sincère et inexplicable dans un homme qui devrait si bien connaître le terrain sur lequel il veut manœuvrer. Enfin le théâtre même de l'action semble mal choisi pour le succès. C'est en Ukraine, autour de Kiew, que les négociations vont s'ouvrir ; loin du roi par conséquent, sans l'appui de son autorité, et à quelques pas du Zaporoze, dans un pays encore dominé par les Cosaques, moins furieux qu'il y a quelques années, mais toujours puissants et toujours faciles à ameuter contre l'Union. Mais suivons les événements.

Pour ramener ses frères au sein de l'Église catholique, Smotrycki chercha d'abord à leur ouvrir les voies qui l'avaient conduit lui-même à la vérité. Il dévoila le misérable état de l'Église de Constantinople, afin d'anéantir l'influence qu'elle exerçait encore sur les Ruthènes schismatiques. Il publia hautement tout ce qu'il avait appris en Orient sur le patriarche Cyrille Lucaris. Chez les nobles, au sein des confréries ou des monastères, il dit à tous ceux qui voulurent l'entendre que cet homme était un hérétique dangereux, qu'il fallait fuir comme le plus perfide ennemi de l'orthodoxie ruthène. « Puisqu'il en « est ainsi, qu'avons-nous à faire? » lui demandait à Luck un sénateur. Smotrycki n'osa pas répondre : « Entrez dans l'Union », c'eût été tout compromettre ; mais, laissant à son interlocuteur le soin de conclure : « Je ne crois pas, lui repartit-« il, que l'on puisse suivre un tel pasteur ». Ces révélations sur l'état de l'Église de Constantinople se répandirent promptement en Wolhynie et dans les provinces environnantes, et elles y causèrent une impression profonde. Alors Smotrycki imagina d'écrire à Cyrille pour le contraindre à découvrir ses véritables sentiments. Ses aveux devaient éclairer les Ruthènes encore attachés à son obéissance.

Pierre Skarga avait publié, dans sa réfutation du *Lamentum*, une lettre adressée en 1601 par Cyrille Lucaris à l'archevêque latin de Léopol, Démétrius Sulikowski. Gravement compromis à cette époque avec la justice polonaise, Cyrille, exarque du patriarche de Constantinople en Ruthénie, craignait pour lui-même le sort de son collègue Nicéphore, jeté en prison en punition de ses intrigues contre l'Union naissante. Pour s'as-

surer le chemin libre jusqu'aux frontières de la Pologne, il ne vit rien de mieux que d'adresser une humble apologie de sa conduite à l'archevêque de Léopol. Une grave accusation de ligue avec les protestants contre les catholiques et la sûreté du royaume pesait sur sa tête. Ce complot avait été tramé au grand jour, et la participation de Cyrille était évidente. Il s'en défendit cependant comme d'une iniquité dont il était incapable.

« Je sais très bien, écrivait-il, et les patriarches de qui je « tiens mes pouvoirs savent comme moi, que non seulement « les actions et les dogmes de ces hérétiques ont causé « les désordres et la ruine de l'Église catholique en Orient « comme en Occident, mais qu'ils ont amené une déplorable « corruption de mœurs parmi les chrétiens. Ils sont si éloignés « de nous, qu'une réunion a toujours été impossible. Au « contraire, si des divisions semblent exister entre l'Église « d'Orient et celle d'Occident, elles ne doivent être attribuées « qu'aux illusions de quelques ignorants. En Grèce comme à « Rome, tous ceux qui ont de la science professent des doc- « trines absolument semblables ou au moins très rapprochées. « Loin de détester la chaire de saint Pierre, nous l'entourons « de respect et de la vénération qui lui est due, et nous lui « reconnaissons la primauté et le titre de mère. » Cyrille énumérait ensuite avec complaisance les points de foi communs aux deux Eglises. « En vérité, pour les articles fondamentaux « de la doctrine chrétienne, il n'y a entre nous ni controverse « ni dissension : nous ne sommes séparés que par la différence « des deux nations grecque et latine, par des observances et « des usages particuliers [1]. »

Quand il écrivait ces aveux, Cyrille ne prévoyait pas qu'un polémiste catholique les exhumerait un jour des archives de l'évêché de Léopol, ni surtout que son ancien disciple s'en armerait contre lui. S'emparant de cette pièce, Smotrycki écrivait à son maître qu'en la lisant, il avait senti s'accroître encore les doutes et les perplexités qui l'agitaient durant son voyage ee Orient. En y trouvant une condamnation formelle des doctrines protestantes, il s'était rappelé qu'il avait enseigné lui-même dans son *Lamentum* des propositions luthé-

1. Cette lettre a été réimprimée par le P. Martinov à la suite de son édition de la *Vie de Smotrycki* par Susza.

riennes. A quelle croyance doit-il donc s'arrêter? Il n'a pas oublié en effet tout ce qu'il a entendu les années précédentes à Constantinople, de la bouche même de Cyrille, contre le purgatoire, la prière pour les morts, la confession auriculaire.

Smotrycki rappelait qu'il avait souhaité discuter à fond toutes ces matières à son retour des Lieux saints; mais puisque cela n'a pas été possible, il s'adresse à Cyrille par écrit et le supplie de lui dire ce qu'il doit penser, ce qu'il doit croire et enseigner dans son catéchisme. Sa conscience exige de lui une rétractation de son *Lamentum*; doit-il penser, comme Cyrille l'affirme dans sa lettre, qu'il n'y a aucune divergence doctrinale d'une sérieuse importance entre l'Église romaine et les Grecs? En ce cas, il faut jeter au feu non seulement le *Lamentum*, mais tous les prétendus théologiens ruthènes, Zizanie, Philalèthe, le clerc d'Ostrog, Azarias et les autres.

Cyrille enfin, pour mieux esquiver le coup dont il était menacé, avait eu recours à un de ces grossiers mensonges dont un Grec seul est capable : « J'atteste, disait-il, que je n'ai « voulu rien faire, rien essayer dans ce royaume que ramener « à la paix et à un accord mutuel ceux qui veulent l'Union et « ceux qui la repoussent en croyant agir pieusement. » Vous nous avertissez donc, lui répliquait Smotrycki, de veiller à ce que la Ruthénie ne repousse pas l'Union avec Rome par illusion ou par ignorance. Écrivez-nous donc au plus vite pour nous engager à la réconciliation. Votre cœur paternel doit vous presser de venir à notre aide.

Pour resserrer encore le réseau dans lequel il enlaçait le patriarche, Smotrycki lui rappelait la conduite de Mélétius Pegas et de Matthieu de Myre, la dernière confession de Gabriel de Philadelphie, le prétendu miracle du feu nouveau, et lui peignait les inquiétudes que ces étranges révélations lui avaient causées à lui, Smotrycki. « Je tombe, disait-il en finissant, « aux pieds de Votre Béatitude et je la prie très humblement « de tourner ses regards vers son serviteur et toute la nation « ruthène, soumise à votre gouvernement. A la veille de subir « une ruine déplorable, ce peuple vous supplie avec larmes de « venir à son secours. Retenez-le dans sa chute, sauvez-le. Il « tombera si vous n'en prenez pas soin. Il restera debout au « contraire, si vous accomplissez à son égard votre charge de « pasteur. » Prenez garde, car il pourrait vous échapper et

rompre, comme la Moscovie, toute relation avec le patriarche de Constantinople. Faites donc maintenant comme patriarche ce que vous vouliez faire comme simple exarque, et rétablissez la paix et la concorde entre les Ruthènes [1].

Un Ruthène de Léopol porta cette longue lettre à Constantinople et la remit à Cyrille, qui demanda du temps et de la réflexion pour y répondre, mais en se promettant bien de ne le faire jamais. Après une année d'attente inutile, Smotrycki écrivait à la confrérie de Vilna que cette réponse, solennellement annoncée, finirait comme l'accouchement de la montagne ou serait renvoyée aux calendes grecques. A défaut des explications de Cyrille, il put du moins faire circuler sa propre lettre, et elle était assez convaincante pour porter la lumière dans les esprits [2].

Le nouveau zélateur de l'Union avait à peine achevé sa lettre au patriarche Cyrille qu'il prit la route de Kiew, où Borecki l'attendait pour la fête de la Nativité de la sainte Vierge (8 septembre 1627). Ainsi qu'il en était convenu avec Smotrycki, le métropolite schismatique avait invité ses suffragants à venir délibérer avec lui sur les besoins de leurs églises. Mais l'obéissance à un supérieur ecclésiastique était chose inconnue dans l'étrange hiérarchie créée par Théophane, et pas un des évêques ne répondit à l'appel de Borecki.

Smotrycki trouva cependant autour du métropolite plusieurs dignitaires de l'Église schismatique, et il put conférer avec eux sur le besoin d'établir l'unité dans l'enseignement de la foi. On le supplia de présenter son catéchisme à l'examen des évêques. On espérait y trouver cette exposition de la foi orthodoxe que clergé et fidèles demandaient en vain depuis tant d'années. Smotrycki s'empressa d'accepter cette proposition, mais en réclamant un délai, pour composer un traité spécial sur les six points controversés entre l'Église d'Orient et celle d'Occident, afin de faciliter, disait-il, la tâche des théologiens qui corrigeraient son catéchisme.

Ce projet fut bien accueilli de l'assemblée, et Smotrycki s'en applaudit comme d'une victoire. Son dessein était de montrer

1. Cette lettre était datée de Derman, 21 août 1627. V. Susza, *Vita Melet. Smotriscii*, p. 70-81.
2. Ib. p. 82.

nettement que les deux Églises étaient en parfait accord sur le fond de la doctrine, et que les Grecs calomniaient les Latins en leur imputant des erreurs qu'ils n'avaient jamais professées. Smotrycki comptait beaucoup sur l'effet de cet écrit pour dissiper les dernières préventions des principaux schismatiques, qu'il croyait d'ailleurs favorablement disposés à une réconciliation.

L'attitude et le langage de Borecki donnaient les plus grandes espérances au confiant négociateur. Durant les quatre années qu'ils avaient vécu presque côte à côte, guerroyant ensemble contre l'Union, jamais Smotrycki n'entendit sortir des lèvres de son métropolite une hérésie ou une parole amère contre l'Église romaine. Borecki lui parlait souvent des moyens de ramener la concorde entre les Ruthènes, et disait que rien n'eût été plus facile, moyennant quelques concessions sur les formes, et spécialement sur l'ancien calendrier. Borecki était-il sincère dans ces épanchements avec Smotrycki? Sa conduite fut toujours en contradiction flagrante avec les sentiments qu'il lui témoignait, et on peut croire que la modération de son langage ne fut qu'un artifice pour ménager les susceptibilités de Smotrycki, trop fortement attiré vers la foi catholique pour accepter les grossières calomnies des schismatiques contre les Latins. Dans ses pamphlets, le malheureux écrivain les avait vingt fois répétées, mais uniquement pour plaire à la multitude, et en étouffant les protestations de sa conscience. Plus Borecki montrait de calme et de modération, plus il avait de chances d'exercer sur lui une influence sérieuse et durable.

A côté de Borecki se trouvait alors un jeune homme, dont le nom est resté tristement fameux dans les annales de l'Église ruthène. Pierre Mohyla était issu d'une famille princière, à laquelle les Polonais conservèrent longtemps, au prix de grands efforts, le gouvernement de la Moldavie. Son père, Jérémie, y avait encore régné avec le titre modeste de palatin. Pour lui, il ne rêvait ni trône, ni couronne ; mais, encore simple laïque, il savait déjà qu'il arriverait un jour aux premières dignités de l'Église schismatique, et il se préparait à recevoir l'archimandrie des Cryptes de Kiew, en attendant le siège métropolitain. Il avait voyagé à l'étranger et fait, dit-on, ses études à l'Université de Paris. Smotrycki s'appliqua à s'en faire un auxiliaire, et durant dix jours, il eut de longs entretiens avec lui sur l'état

de la Ruthénie et la nécessité d'une réunion avec l'Église catholique.

Mohyla manifesta les plus favorables dispositions. « Mais « qu'y a-t-il donc, s'écria-t-il dans une de ces conversations, « pour séparer tant les Ruthènes des catholiques romains? » Pour toute réponse, Smotrycki lui fit lire sa lettre à Cyrille Lucaris. Mohyla en fut très frappé et l'approuva jusqu'à la dernière ligne. S'il était vrai, comme Cyrille l'avait écrit, qu'il n'y eût aucune différence essentielle entre la doctrine des deux Églises, Mohyla concluait, comme Smotrycki, que rien ne s'opposait à une prompte réconciliation.

Smotrycki, sans presser davantage son nouvel ami, lui conseilla de se mettre en rapports avec le duc Zaslawski, sous les auspices duquel se préparait la réunion des Ruthènes divisés. Mohyla se rendit à Dubno ; mais le duc en était parti pour ses terres d'Ukraine, afin de se rapprocher de Borecki, avec lequel il voulait entrer en négociations. Nous ne savons pas s'il réussit dans son dessein et si Mohyla y prit part. Quant à Smotrycki, il revint promptement à sa retraite de Derman, pour y composer le travail qu'on lui demandait sur les points controversés entre les Grecs et les Latins.

Au moment où le nouvel apôtre de l'Union se mettait à l'œuvre, la nouvelle de sa conversion parvenait à Rome (octobre 1627). Urbain VIII l'annonça lui-même à la Congrégation de la Propagande et fit lire dans une de ses assemblées les lettres écrites par Smotrycki après son abjuration. Les cardinaux furent tellement touchés par les sentiments de pénitence dont elles étaient remplies, que plusieurs d'entre eux voulurent les relire en particulier, après la séance de la congrégation. A Rome, comme en Ruthénie, l'honneur de cette conversion inespérée fut attribué au saint martyr Josaphat. Cependant Rome, toujours prudente, ne voulut rien précipiter. Les demandes que le métropolite faisait au sujet du nouveau converti furent présentées au tribunal du Saint-Office, qui les soumit à un minutieux examen. Le cardinal Ludovisi ne fut en mesure de transmettre la réponse à Rutski qu'au mois d'avril 1628. Alors seulement il écrivit à Smotrycki pour lui témoigner la joie que sa conversion avait causée à Rome et les espérances qu'elle faisait concevoir pour la fin du schisme en Ruthénie.

Par le même courrier, Ludovisi, au nom d'Urbain VIII, féli-

citait le duc Zaslawski de son zèle pour le bien de l'Église. « La conversion de Smotrycki, écrivait-il, est la plus agréable « nouvelle que Sa Sainteté pouvait recevoir de vos contrées « Votre Seigneurie doit maintenant employer toutes ses forces « à achever la bonne œuvre qu'elle a commencée, et amener « Mélétius à la confession ouverte de la foi catholique ; car il « est évident que le salut de beaucoup d'âmes en dépend [1]. »

On ne désirait pas à Rome que Smotrycki conservât longtemps l'attitude équivoque et dangereuse qu'il avait choisie ; et le silence que le Pape gardait encore à son égard, plus d'un an après son abjuration, semble indiquer qu'on regardait sa conversion comme incertaine, tant qu'elle n'était pas déclarée. Du reste, Smotrycki s'apprêtait à jeter de lui-même le masque qui couvrait encore son visage, et plus promptement que ne l'eût désiré le sage Rutski.

Plein comme il était d'ardeur et d'espérance, le nouveau converti dut multiplier les démarches pour sa grande entreprise, dans les derniers mois de 1627; mais l'absence de documents nous fait perdre sa trace jusqu'au 2 mars 1628. Alors il écrivit à Rutski et il voit toujours l'avenir sous les plus belles couleurs. Il eût désiré amener Borecki et Mohyla chez le duc Zaslawski, mais il n'a pas pu y réussir. Du reste, il a toute leur confiance et celle de la confrérie de Vilna, sauf de quelques membres peu influents. Cependant il faut prendre des précautions, car l'évêque schismatique de Przemysl, Isace Kopinski, répand partout le bruit que Smotrycki est un traître [2]. Quelques jours

1. V. ces lettres ap. Susza, p. 96-97.

2. Cette lettre se trouve dans Koyalowitch, *L'Union lithuanienne ecclésiastique*, t. II, p. 366-373. Rutski avait consulté Smotrycki, de la part de la Propagande, sur les moyens de convertir les Grecs, d'Orient. La réponse de Smotrycki est intéressante. « Les Grecs, dit-il, ont de si fausses idées « de la foi romaine ; ils sont tellement irrités par les souvenirs des incursions « des Latins, qu'il n'est pas facile de trouver un moyen pour les amener à « un accord, comme l'a prouvé l'expérience de Michel et de Jean Paléo- « logue, qui avaient cependant les patriarches pour eux. Si quelqu'un « veut le tenter, qu'il l'essaie : pour moi, je crois la chose impossible. » Il énumère ensuite les difficultés qu'il voit à cette réunion. « Cependant « ajoute-t-il, il ne faut pas désespérer. Dieu peut faire en un instant ce « que ne peuvent faire espérer de nombreuses années de travail. Il a eu « pitié de moi, pourquoi ne l'aurait-il pas de tout ce peuple ? » Tant que la Ruthénie ne sera pas entièrement convertie, il n'y aura rien à espérer

après, dans la sixième semaine du carême selon les Grecs, Smotrycki se rendit en Ukraine, à Grodek, petite ville appartenant au monastère des Cryptes de Kiew.

Mohyla, récemment nommé archimandrite, s'y trouvait avec le métropolite Borecki, les évêques de Luck et de Chelm et quelques autres dignitaires du clergé schismatique, pour entrer en conférences avec Smotrycki ; et tout fut encore réglé selon les désirs du négociateur. Il fut convenu que Borecki convoquerait un synode à Kiew pour la prochaine fête de l'Assomption. On n'osa pas s'éloigner encore de l'usage funeste qui livrait ces assemblées aux caprices des laïques. Borecki devait les y inviter, ainsi que tous les ecclésiastiques, sans distinction de rang ni de dignité ; mais, pour préparer les voies aux grandes mesures que l'on méditait, Smotrycki fut chargé d'exposer dans un écrit spécial l'objet du concile. Il devait exhorter tous les fidèles à s'y rendre dans un esprit de charité et de paix, pour chercher ensemble les moyens de rétablir l'unité en Ruthénie, sans porter préjudice aux droits, aux privilèges et à la foi de l'Église orthodoxe. Smotrycki fut invité spécialement à rendre publiques les *Considérations* qu'il venait d'écrire sur les points controversés entre les Grecs et les Latins.

La confiance que Borecki et les autres prélats réunis à Grodek venaient de lui témoigner, exalta encore les espérances du nouveau converti. Il revint joyeux à Derman et se mit aussitôt après Pâques à composer l'*Apologie de son voyage en Orient*. Tel est le titre du livre qu'il écrivit pour répondre aux intentions de Borecki, le plus important qui soit sorti de sa plume. Mélétius y prend occasion des attaques dirigées contre lui à son retour d'Orient, pour examiner à fond l'état de l'enseignement théologique en Ruthénie. Le principal motif de son voyage a été son désir de remonter à la source d'où la foi avait coulé sur la Ruthénie. Il espérait connaître enfin par ce moyen ce qu'il devait croire et enseigner. Le plus grand malheur qui puisse arriver à un peuple est de tomber dans l'hérésie ; et de faux docteurs l'ont semée à pleines mains au sein de la nation ruthène. Tous les théologiens qui ont surgi depuis l'Union de

pour la Grèce ; et ce serait folie de penser à la Moscovie et à la Grèce avant d'avoir achevé la réunion des Ruthènes. « Sans la Ruthénie, on ne « pourra rien faire au mont Athos », foyer de la vie religieuse en Grèce.

Brzesc, dans cette Église si fière de son orthodoxie, sont tous des hérétiques.

Smotrycki les attaque les uns après les autres. Quand il a fait justice de Zizanie, de Philalèthe, du clerc d'Ostrog, il s'attaque à son propre *Lamentum*, et s'il a été juste pour les autres, il est impitoyable pour lui-même, et dit nettement que ce pamphlet est rempli des doctrines de Luther. Il avoue qu'il avait pris à Wittemberg tout le venin de ces détestables hérésies, et qu'il les a répandues en Lithuanie parmi ses frères. La grâce lui a promptement ouvert les yeux ; mais il a résisté à ces inspirations divines et a continué, malgré les réclamations de sa conscience, à enseigner l'erreur. Toute cette réfutation des théologiens ruthènes est conduite avec vigueur. L'argumentation est solide, et des textes nombreux appuient les assertions de l'écrivain. Un pareil travail eût certainement mérité des éloges à son auteur, même en Occident; en Ruthénie, il le plaçait immédiatement au premier rang des controversistes.

Après avoir indiqué la marche de l'hérésie dans l'Église ruthène, Smotrycki montre comment ces funestes doctrines ont pu se glisser dans son sein. Quelle est, dit-il, la cause de nos erreurs, sinon notre séparation de Rome? Nous n'avons pas voulu de son influence, et nous avons eu à la place celle des luthériens et des calvinistes. L'enseignement de l'Église romaine est en tout conforme à la doctrine des Pères et de notre liturgie, tandis que les rêveries de Zizanie, de Philalèthe, d'Orthologue et des autres théologiens du même genre ne sont que des hérésies. Il y aurait donc grand avantage à nous réconcilier avec Rome, en gardant notre rite et nos traditions. Cette union nous préserverait de l'hérésie et ne mettrait en danger ni notre salut ni nos intérêts temporels. On a craint là où il n'y avait rien à craindre, et en refusant l'Union, on a laissé tomber notre clergé dans un état de décadence et de ruine, auquel on ne pourra remédier qu'en réunissant les Églises divisées.

Les schismatiques cherchaient toujours à rejeter sur l'Église romaine le crime de la séparation. Smotrycki la lave de cette accusation ; et prenant dans le détail les pratiques et les dogmes des Latins, dans lesquels les Grecs prétendent trouver des erreurs, il prouve que cet enseignement et ces usages sont irrépréhensibles; enfin l'apologiste se tournant vers le clergé ruthène, et en particulier vers les évêques, leur adresse un

chaleureux appel à la concorde. Il interpelle également la noblesse, et la supplie de travailler à cette réunion glorieuse, sans attendre, comme le voudraient des esprits chimériques, le signal de la Grèce. La Grèce restera schismatique, car les Turcs considèrent toute démarche en faveur de l'Union comme une conspiration des chrétiens contre leur empire, et l'Orient est en ce moment infesté d'hérésie. C'est à la nation ruthène de donner l'exemple ; et la tenue du concile est le meilleur moyen de réaliser cette union si désirable [1].

Telle est dans ses grandes lignes l'*Apologie* de Smotrycki. Aussitôt qu'elle fut composée, l'auteur l'envoya à Borecki pour être imprimée en ruthène à Kiew, tandis qu'elle paraissait à Léopol en langue polonaise. « La maladie de notre nation, « écrivait-il au métropolite, est tellement grave qu'elle exige « des remèdes assez énergiques pour contraindre les malades « à reconnaître leur état. Quand même ces obstinés refuse- « raient d'ouvrir les yeux et de recevoir des soins, les méde- « cins seraient encore obligés d'étudier un mal si difficile à « guérir et de le déraciner, malgré le refus de ceux qui en « souffrent. » Que si quelqu'un s'opposait à l'emploi du remède proposé, pour lui, Smotrycki, il pourrait du moins se laver les mains et se regarder comme pur du meurtre de son ignorante et misérable nation. Il ne sera pas de ceux auxquels on peut dire : « Malheur à vous, docteurs de la loi, parce que vous avez « enlevé la clef de la science. Vous n'êtes pas entrés vous- « mêmes et vous avez arrêté ceux qui entraient [2]. » Mohyla reçut comme Borecki une lettre du même style, avec une copie de l'*Apologie*. Ils répondirent tous deux à l'auteur qu'ils avaient besoin d'un peu de temps pour étudier à fond son ouvrage, et qu'ils lui en diraient plus tard leur avis.

Plusieurs semaines s'écoulèrent, et Smotrycki ne reçut aucune réponse. Il prit ce silence pour un acquiescement complet, et il envoya son *Apologie* au métropolite uniate pour la faire imprimer en polonais. Rutski la reçut le 9 juillet ; et quoique malade, il la lut avidement en un jour. Il fallait en effet se hâter, afin

1. On trouve une analyse et de longs extraits de l'*Apologie* de Smotrycki dans sa Vie par Susza. Le R. P. Martinov l'a récemment traduite du polonais en russe.

2. Susza, *Vita Smotrisc.* p. 91.

que l'ouvrage parût avant la fête de l'Assomption. En le lisant, Rutski fut frappé d'étonnement. Smotrycki l'avait prié de tenir sa conversion secrète, et dans son livre, il prêchait ouvertement l'Union, déclarait qu'en dehors d'elle il n'y avait pas de salut possible, et annonçait à la Ruthénie qu'abjurant le schisme et détestant ses anciens écrits, il restait fils de l'Église orientale, mais unie à l'Église d'Occident. Cette inconséquence effraya le métropolite. Il en écrivit à son coadjuteur Korsak, et avec son expérience des hommes et des affaires, il ne voyait venir qu'avec crainte le terme fixé pour l'assemblée de Kiew, lorsque de tristes nouvelles arrivèrent d'Ukraine[1].

Smotrycki avait toujours redouté l'évêque schismatique de Przemysl, Isace Kopinski, homme orgueilleux et violent, qui n'avait paru ni à la conférence de Grodek, ni à celle de Kiew. N'ayant pas réussi à se mettre en possession du diocèse que Théophane lui avait assigné, et qu'Athanase Krupecki défendait vaillamment, il s'était retiré au fond de l'Ukraine, au delà du Dniéper, sur les terres du duc Wisniowiecki. Ce prince lui avait donné cinq monastères assez rapprochés les uns des autres, véritables citadelles, où Kopinski se tenait retranché, à la portée de la protection des Cosaques. Quand cet homme apprit les projets de Borecki, il poussa un cri d'alarme qui retentit jusqu'en Lithuanie. Des lettres et des émissaires arrivèrent partout, avertissant de prendre garde à Borecki, d'éviter Smotrycki, de surveiller étroitement les autres évêques. Kopinski avait en main les preuves de leur trahison. Ils conspiraient avec l'apostat Rutski pour renverser l'Église orthodoxe et établir l'Union sur ses ruines.

Rutski eut promptement connaissance de ces lettres, les fit parvenir à Smotrycki, et tous les deux en parlèrent à Zaslawski, promoteur de toute cette entreprise. D'accord avec ce prince, Rutski dénonça Kopinski au duc Wisniowiecki, qui était alors en Wolhynie. Le duc comprit que cet évêque abusait de sa protection pour empêcher un grand bien, et résolut de le chasser de ses terres. Il comptait sans les Cosaques, qui bravèrent ses ordres et protégèrent les menées de Kopinski[2].

Un orage se formait au-dessus de Kiew; mais Smotrycki ne

1. Susza, *Vita Smotrisc.* p. 94.
2. Ib. p. 94.

voulait pas l'apercevoir. Il reçut, sur ces entrefaites, la lettre du cardinal Ludovisi, qui le remplit de joie et aiguillonna encore son zèle. Quels n'eussent pas été ses transports s'il avait connu les espérances que le pape Urbain VIII fondait sur ses travaux ! Nous en trouvons l'expression dans un bref, que le pontife se décida enfin à adresser au nouveau converti au mois d'octobre 1628, et que celui-ci ne reçut qu'après avoir vu tous ses projets anéantis. « Vous êtes, disait le Pape, la colonne de feu qui con-
« duit le peuple dans sa marche, soutient la religion attaquée
« et donne l'exemple d'un zèle ardent à tous ceux qui traversent
« ces déserts infestés par les monstres de l'hérésie. Courage,
« Vénérable Frère, achevez de si glorieux travaux. Les dom-
« mages, que la religion orthodoxe imputait à la puissance de
« votre génie, seront réparés avec usure par la constance de
« votre piété. Vous nous comblerez de consolation au milieu
« de nos sollicitudes, en vous efforçant d'attirer à votre suite
« les autres schismatiques au sein de l'Église romaine. Nous
« prions avec instance la Sagesse éternelle d'inspirer dans le
« synode de Kiew à votre bouche éloquente les conseils qui
« indiquent la voie véritable des divins commandements[1]. »

Malgré tout ce qu'il avait appris des menées de Kopinski, Mélétius se promettait encore le succès, parce qu'il comptait sur Borecki et Mohyla. A l'approche du jour fixé pour le concile, il se mit en route, et le 13 août 1628, il entrait plein d'espérance à Kiew. La ville était encombrée d'une foule immense, accourue pour une foire, à laquelle Ukrainiens et Cosaques se rencontraient avec des marchands venus de contrées lointaines. Le métropolite Borecki, trois évêques schismatiques et un grand nombre de moines et de popes étaient déjà réunis au monastère des Cryptes. Smotrycki s'y rendit aussitôt ; mais, à sa grande surprise, on refusa de le recevoir, et force lui fut de redescendre jusqu'au monastère de Saint-Michel, propriété de Borecki, où il se logea.

A peine y était-il établi que quatre prêtres viennent à lui ; et Muzylowski, protopope de Sluck, le plus qualifié d'entre eux, lui déclare qu'ils sont envoyés par le concile pour lui demander s'il prétend soutenir son *Apologie*. Smotrycki cherche à esquiver la question et dit qu'il se rendra au monastère des Cryptes

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 381. — Susza, *Vita Melet.* p. 98.

pour rendre compte lui-même de son ouvrage. Mais le protopope le serre de près et lui signifie qu'il ne sera admis devant l'assemblée qu'après avoir répondu à sa question. Alors Smotrycki déclare qu'il est prêt à démontrer que son livre ne renferme rien de contraire à la foi.

« Le concile, réplique Muzylowski, en juge tout autrement, « et trouve votre écrit impie et hérétique d'un bout à l'autre. » Smotrycki tint ferme en face de cette déclaration inattendue, et protesta qu'il ne pouvait rien changer à la partie dogmatique de son *Apologie;* que pour le reste, s'il avait paru faire tort à l'Église orientale, on pourrait y remédier. Les envoyés du concile se retirèrent avec cette réponse. Sur le soir, les serviteurs de Smotrycki furent insultés dans la ville : « Voilà les « Uniates, les traîtres ! criait-on. Il faut les tuer ! » Le trop confiant négociateur comprit alors qu'un complot se tramait contre lui.

Le lendemain matin, 14 août, il prévint les magistrats de ce qui se passait, afin d'obtenir leur protection ; et il envoya aux Cryptes son frère Porphyre, qui lui servait de diacre, avec une lettre pour Borecki. Smotrycki exprimait au métropolite son étonnement de ne l'avoir pas encore vu, quoique logé dans sa propre demeure. « C'est par votre ordre, lui disait-il, que je suis « venu à cette assemblée. Je n'ai rien fait qui vous autorise à « me repousser, à moins que vous ne m'en vouliez pour avoir « mis à nu les hérésies des écrivains ruthènes et cherché les « moyens de nous réconcilier avec nos frères. Si j'ai dépassé la « mesure, il faut demander le remède, non à l'emportement et « à la haine, mais à la charité. » Il finissait en réclamant l'entrée du concile [1].

A peine le diacre était-il parti, que les serviteurs rapportèrent à Smotrycki les bruits les plus alarmants. On leur avait dit dans la ville qu'ils seraient frappés d'excommunication le lendemain, eux et leur maître ; et ils avaient entendu ce cri sinistre : « Il n'y en aura pas qu'un à boire bientôt l'eau de la « Slavouta [2] ». L'illusion n'était plus possible : Smotrycki était victime d'un guet-apens. Après avoir reçu son *Apologie*, Borecki et Mohyla l'avaient endormi par des lettres pleines de

1. Susza, l. cit. p. 99.
2. Nom donné parfois au Dniéper par le peuple.

flatteries et de promesses; mais sans perdre de temps, ils avaient fait venir deux hommes qui jouaient alors, avec plus de présomption que de succès, le rôle de théologiens de l'Église schismatique. C'étaient le protopope de Sluck, Muzylowski, et le vieil Etienne Zizanie, dont les années n'avaient pas refroidi la haine contre l'Eglise uniate.

Durant un mois, les deux prélats se concertèrent avec eux pour faire avorter les plans de Smotrycki, et tout fut préparé pour l'anathématiser solennellement, lui et son livre. La veille de l'Assomption, au moment où le diacre de Smotrycki apportait la lettre au monastère des Cryptes, Borecki assemblait son prétendu concile. Tous les popes qui se trouvaient à Kiew y prirent place à côté des évêques ; et le métropolite annonça qu'il déférait à leur jugement l'*Apologie* de Smotrycki.

Les rôles avaient été donnés d'avance, et en moins d'une heure on acheva un examen dérisoire d'un livre qui touchait aux points les plus graves de la théologie. Borecki déclara qu'il le jugeait digne de l'anathème, et se tournant vers les évêques : « Pères Saints, leur dit-il, n'êtes-vous pas du même avis ? » Il énuméra successivement les principales propositions de Smotrycki, en les qualifiant d'hérétiques ou de blasphématoires et en répétant toujours : « Pères Saints, n'êtes-vous pas du même avis [1] ? » Pendant ce temps, Etienne Zizanie posait aux prêtres la même question. Tous conclurent d'une voix unanime pour l'anathème, sans discussion, sans examen, sans observation. Et Smotrycki, qui avait compté sur de pareils hommes pour guérir les plaies de l'Église ruthène !

Vers midi, André Borecki, frère du métropolite, vint trouver les clercs de Smotrycki : « Au nom de Dieu, leur dit-il, que votre « archevêque pense à mettre sa vie en sûreté. En descendant « par la ferme du monastère, j'ai rencontré une grande troupe « de Cosaques. Ils ont juré, dans leur conseil, de tuer votre « maître, si le synode découvre qu'il est Uniate. Rien ne pourra « les arrêter. » Borecki cherchait-il à sauver la vie de Smotrycki ? voulait-il l'effrayer par cet avertissement, afin de le tenir ensuite à sa merci ? On l'ignore ; mais Smotrycki voyai enfin qu'au lieu de travailler à l'Union, il n'avait plus qu' défendre ses jours. La fuite n'était pas possible, car les Cosa

1. Susza, *Vit. Smotr.* p. 109.

ques étaient postés en embuscade sur la route de la Wolhynie. Le château de Kiew eût offert un asile sûr, mais le commandant était absent. Dans la ville, tout autre que lui, Smotrycki, eût trouvé un abri dans un des couvents latins ; mais le bruit courait déjà qu'il s'y était retiré ; et il n'en fallait pas davantage pour soulever la multitude qui emcombrait les rues de Kiew, et provoquer d'affreuses violences contre les catholiques.

Smotrycki aux abois écrivit à Borecki pour faire un dernier appel à sa conscience. Il demandait encore une fois à ne pas être condamné sans être entendu. Le malheureux prélat remit en pleurant cette nouvelle lettre à son diacre. L'obstination avec laquelle on lui refusait l'entrée du concile nourrissait ses illusions ; et il était convaincu que si l'assemblée voulait l'entendre, il parviendrait à confondre Kopinski et les schismatiques, et à se préserver lui-même d'une condamnation. Les prières de Smotrycki trouvèrent de l'écho dans le concile, dont beaucoup de membres étaient la veille ses protégés ou ses amis. Des voix nombreuses demandèrent qu'il fût entendu ; mais Kopinski et les siens entraînèrent Borecki : « C'est à « Satan, s'écria le métropolite, et non pas au concile de con- « férer avec Smotrycki[1]. »

Pendant que l'on discutait aux Cryptes, le chef des Cosaques de Kiew vint à Saint-Michel, pour mettre le comble aux angoisses du malheureux Smotrycki, en l'accablant d'injures et de menaces. « Mes soldats et moi, lui disait-il, nous avons con- « quis notre religion avec du sang ; nous la défendrons, s'il « le faut, avec du sang ; et nous vous en demanderons à vous « et à tous ceux qui mépriseront et trahiront notre foi. » — « L'affaire étaitchaude hier avec les popes, se disait Smotrycki « en l'écoutant ; avec ces hommes, ce sera pire encore » ; et il ne lui répondit que par quelques douces paroles. Le Cosaque venait de sortir, lorsque Borecki arriva à l'improviste, suivi des trois évêques ; et, sans entrer dans le monastère, il se rendit aussitôt à l'église. Les Cosaques et la populace l'avaient déjà envahie, et le métropolite ne parvint à les faire retirer qu'en leur promettant d'être sans pitié pour l'ennemi de leur foi.

1. Susza, *Vit. Smotrisc.* p. 101.

Les portes furent fermées, et Smotrycki parut devant Borecki, qui lui reprocha aussitôt dans les termes les plus violents d'avoir trahi l'Église orthodoxe. « L'orgueil, lui dit-il, et le « malin esprit ont parlé par votre bouche. On le voit dès les « premières lignes de votre *Apologie*, où vous osez dire que « vous avez demandé dans les Lieux saints l'union pour votre « pays et offert le saint sacrifice à cette intention, et que vous « ne saviez pas ce que vous deviez croire. » Le métropolite reprit, les uns après les autres, divers points de l'*Apologie*, en accablant Smotrycki d'injures et de sarcasmes. « Par ce « livre impie, lui dit-il, vous avez voulu introduire dans notre « Église les erreurs maudites des Latins, de Manès, de Sabel- « lius et d'Apollinaire. »

Ces paroles firent frissonner Smotrycki. Il n'eût jamais cru Borecki capable de s'abaisser à de pareilles violences Il hésita d'abord à répondre, de peur d'exaspérer encore la colère du métropolite. Enfin, il prit la parole, et d'un ton ferme et modeste, il affirma qu'il était attaché par le plus profond du cœur à l'Église orientale et qu'il désirait la servir comme l'avaient fait autrefois ses fils les plus dévoués. Il ne détestait rien tant que l'orgueil, et en priant pour l'unité de la Ruthénie, il n'avait fait qu'imiter humblement l'exemple du Sauveur. Il n'avait eu aucun sentiment d'arrogance en écrivant son *Apologie ;* et quant aux hérésies qu'on l'accusait d'avoir empruntées aux Latins pour les répandre au sein de l'Église ruthène, jamais l'Église romaine ne les avait admises, et elles lui causaient à lui-même trop d'horreur pour qu'il eût la pensée de les enseigner à ses frères. Il ne comprenait pas enfin comment on pouvait lui reprocher l'aveu de ses longues incertitudes en matière de foi, lorsque son *Lamentum*, son *Elenchus*, tous ses autres écrits en portaient la trace.

Smotrycki se défendait avec chaleur, et comme la discussion se prolongeait, Borecki quitta l'église pour se rendre à son appartement dans le monastère. Là Smotrycki le somma d'indiquer les passages de l'*Apologie* qu'il trouvait dignes de condamnation. Le protopope de Sluck Muzylowski, le théologien du prétendu concile, saisit alors un exemplaire de l'*Apologie*, le feuillette avec colère et relit les uns après les autres les titres principaux : du jugement particulier, de la béatitude des âmes justes, des peines du purgatoire, du sacerdoce de Notre-Seigneur,

du pain azyme, de la primauté de saint Pierre et des Pontifes romains, etc. A chaque article, ce sont des injures et des exclamations ironiques contre Smotrycki ; enfin, fermant le livre avec colère : « Trouvez-vous donc, s'écrie-t-il, que ces blasphè-« mes sont peu de chose? » — « Si vous lisiez les explications « que ces titres annoncent, repart Smotrycki, au lieu d'y trouver « des blasphèmes, vous y verriez la pure doctrine de l'Église « orientale » ; et il insiste encore pour avoir le droit de s'expliquer devant tout le concile. « Autrement, dit-il, nous aurions « tous des remords de conscience pour avoir prononcé sans « discussion sur des matières aussi graves. »

Pour toute réponse, Muzylowski tire un papier de son sein : « Le concile, dit-il en le présentant à Smotrycki, n'a qu'une « chose à faire avec vous ; si vous voulez y être admis, jurez « que vous ne troublerez jamais l'Église ruthène ni par vos « paroles ni par vos écrits, et que vous ne l'abondonnerez « jamais. Signez cette rétractation de votre *Apologie*, et enga-« gez-vous à la lire dans l'église du haut de l'ambon. Promet-« tez enfin de ne pas retourner à Derman et de rester à Kiew. »

Smotrycki réclame contre une punition bien plus grande que sa faute, en admettant même que sa faute soit prouvée. « Vous « avez outragé toute l'Église, lui répondent Borecki et sa troupe, « vous devez faire pénitence devant toute l'Église. » Smotrycki réplique qu'il ne s'agit pas pour lui d'expier un crime prouvé juridiquement. Il n'a été ni jugé, ni entendu. Il demande encore une fois à parler devant l'assemblée : « Avec l'aide de Dieu, dit-« il, on verra alors si j'ai lésé l'Église ruthène, ou si plutôt « vous ne m'opprimez pas iniquement[1]. »

Deux gentilshommes schismatiques[2], les principaux de ceux qui se trouvaient à Kiew, et le notaire de l'armée cosaque arrivent sur ces entrefaites comme par hasard, mais en réalité sur l'invitation de Borecki. Leur rôle était d'intimider Smotrycki en lui faisant voir que les Cosaques et la noblesse étaient d'accord pour le punir. Au premier moment, le malheureux accusé tint ferme devant ces nouveaux adversaires, qui le pressaient pour ainsi dire, le sabre à la main, de rétracter son *Apologie*. Il fut tenté de leur répondre que ce n'était pas à des laïques

1. Susza, *Vita Melet. Smotr.* p. 104.
2. Ces gentilshommes s'appelaient Etienne Litynski et Jean Stetkiewicz.

comme eux d'instruire un archevêque en matière de foi, mais à l'archevêque d'enseigner des laïques. Cette observation n'eût pas été comprise. Dans l'Église schismatique, les laïques, quand ils étaient nobles et puissants, se croyaient aussi capables de gouverner que les évêques. Evitant ce point délicat, Smotrycki supplia ses trois interlocuteurs de ne pas l'exposer injustement au mépris de toute la nation. Son écrit pouvait être arrêté jusqu'à ce que le synode l'eût examiné et eût indiqué les points dignes de censure. Mais il parlait à des sourds. Après de longs débats, tous ces gens se retirèrent, la colère sur le visage et la menace à la bouche. Ils n'avaient rien gagné en apparence, cependant leur victoire était prochaine.

Une heure environ après leur départ, on vint apporter à Saint-Michel la formule de rétractation que le concile imposait à Smotrycki, avant de l'admettre dans son sein. Le malheureux archevêque avait fait bonne contenance devant les envoyés de la noblesse et des Cosaques ; mais leurs menaces retentissaient toujours à ses oreilles, et déja la peur agitait violemment son âme. La nuit était venue et les ténèbres avec elle. La ville était pleine de gens sans aveu, le monastère sans défenseurs, les magistrats inactifs ou impuissants, tout favorisait un coup de main.

Smotrycki se vit perdu, il prit la formule de rétractation, et la parcourut des yeux. Elle était pleine d'erreurs grossières. Alors la conscience de l'infortuné parla encore plus haut que la peur. Il ne voulut pas signer cette formule odieuse. Il se mit à la corriger et effaça peu à peu tout ce qu'elle contenait de plus répugnant pour sa foi. Il la recopia ensuite de sa main ; puis, au moment de signer, il eut un dernier retour de courage. Il ne signa pas ; mais il envoya la pièce ainsi corrigée au concile. La chute de Smotrycki n'était pas consommée ; mais il roulait sur la pente rapide qui mène à l'apostasie.

Quelques instants après le départ de son messager, le malheureux prit la résolution insensée de se rendre lui-même aux Cryptes pour les nocturnes de la fête de l'Assomption, qui allaient commencer. Il se disait, pour s'excuser lui-même, qu'il parviendrait peut-être à apaiser ses adversaires, quand il serait en leur présence. Il arrive donc aux Cryptes et vient prendre sa place parmi le clergé dans l'eglise. Aussitôt il est entouré par les principaux meneurs du concile. On lui présente la for-

mule de rétractation ; on le presse de signer et de prendre l'engagement de ne pas retourner à Derman ; il refuse, mais en vain. On le presse de nouveau ; il invoque les droits de la conscience, à laquelle on ne peut imposer ce qu'elle condamne. Tout est inutile.

L'archimandrite Mohyla arrive à son tour et exhorte Smotrycki à la soumission. N'obtenant d'abord que des refus, l'archimandrite s'irrite, et une scène violente éclate au milieu même de l'église. L'office était déjà commencé, mais la fureur emporte tellement l'archimandrite, que sa voix domine celles des religieux. Les chants sont interrompus ; les imprécations et les cris de mort poussés par Mohyla remplissent l'église, et le peuple force l'entrée du sanctuaire pour prendre part à la lutte. Au milieu de cet effroyable tumulte, Smotrycki résiste encore ; mais de perfides amis lui suggèrent de céder. « Signez, « lui disent-ils, et, s'il le faut, vous rétracterez ensuite votre « engagement. »

Ce pernicieux conseil achève de lui troubler l'esprit. D'une main tremblante, il signe la rétractation de son *Apologie* et s'engage à ne plus retourner à Derman. Que ne se souvenait-il alors du courage montré par Josaphat dans ce même lieu et du respect que la fermeté du martyr avait imposé à la fureur des schismatiques ! C'était l'heure de confesser sa foi au prix de sa vie. Si Smotrycki avait eu le courage de répandre son sang sur le pavé de cette église où il avait reçu la consécration épiscopale au prix d'un sacrilège, il eût effacé à l'instant tous ses crimes et porté peut-être le dernier coup à l'ennemi que Josaphat avait terrassé. L'œuvre de Théophane eût été anéantie et la Ruthénie acquise pour toujours à l'Église romaine ; mais, avili par de honteuses faiblesses, Smotrycki ne sut pas s'élever jusqu'à l'héroïsme du martyre. Il tomba.

Pour consommer son apostasie, le malheureux Smotrycki se mêla au clergé schismatique dans la procession qui suivit les matines. Le lendemain, il était encore dans le chœur de l'église des Cryptes, assistant au saint sacrifice. Tout à coup, après l'évangile, il voit un moine monter à l'ambon, et reconnaît son propre vicaire dans l'archimandrite de Vilna. Au même instant, le métropolite et le clergé, sortant du sanctuaire, viennent se ranger au milieu de la nef. L'archimandrite Mohyla leur distribue à tous des exemplaires de l'*Apologie* et

des cierges. Du haut de l'ambon, le vicaire lit la rétractation que Smotrycki a signée la veille, lacère et jette loin de lui l'*Apologie*. Borecki, assisté par l'évêque de Luck, lance ensuite l'anathème contre ce livre et contre Cassien Sakowicz, converti à l'Union et coopérateur de Smotrycki. Puis il déchire à son tour l'*Apologie*, renverse et éteint son cierge en signe de malédiction, et tout le clergé imite son exemple.

Smotrycki assistait à cette scène avec stupeur, sans proférer un mot de protestation. Cette assemblée, sur laquelle il fondait tant d'espérances, ne tournait qu'à sa confusion. Il avait renié sa foi, et il se trouvait de nouveau séparé de cette Église romaine, dans le sein de laquelle il avait juré de vivre et de mourir. Tous ses rêves de conversion des schismatiques étaient évanouis, et il avait ajouté un nouveau crime à ceux qui lui causaient depuis tant d'années de si cuisants remords. Après la rétractation de Smotrycki, il ne fut plus question de concile, et les prélats schismatiques se séparèrent ; leur œuvre était accomplie [1].

1. Susza, *Vit. Smotr.* p. 168.

CHAPITRE V.

PÉNITENCE ET MORT DE SMOTRYCKI.

Repentir de Smotrycki. — Il publie une *Protestation* contre l'assemblée de Kiew et rentre dans le sein de l'Eglise catholique. — *Exhortation de Smotrycki à la nation ruthène* en faveur de l'Union. — Borecki oppose deux pamphlets à ces écrits. — Le socinien Gizel, apologiste des évêques schismatiques. — Smotrycki réplique par son *Exethesis*. — Rome se montre pleine de miséricorde pour Smotrycki pénitent. — Nouvelles tentatives du duc Zaslawski pour la réunion des Uniates et des schismatiques. — Assemblée de Léopol (28 octobre 1629). — Les évêques schismatiques refusent de s'y présenter. — Mort du duc Zaslawski (14 novembre 1629). — Smotrycki se renferme dans sa retraite de Derman. — Le pape Urbain VIII lui fait demander la collection de ses écrits en faveur de l'Union. — Lettre de Smotrycki sur les moyens de convertir les Ruthènes (16 février 1630). — Urbain VIII donne à Smotrycki le titre d'archevêque d'Hiérapolis (1631). — Soins de Smotrycki pour son monastère de Derman. — Sa vie pénitente. — Son humilité. — Il est en butte à la haine des schismatiques. — On l'avertit que sa vie est menacée. — Sa maladie soudaine. — Ses derniers jours. — Sa mort (27 décembre 1633). — Ses mains recouvrent la vie pour attester sa fidélité à l'Eglise romaine. — Miracles plusieurs fois répétés. — Le monastère de Derman protégé contre les incursions des Cosaques et des Tartares.

L'agitation qui régnait dans la ville de Kiew cessa après le départ des évêques schismatiques et de la foule, que la foire avait attirée. Quand le calme se fut rétabli autour de lui, Smotrycki mesura la profondeur de l'abîme dans lequel il était tombé, et il se plaignit amèrement de Borecki et de Mohyla, qui l'avaient trahi et entraîné à l'apostasie. Libres eux-mêmes de la pression des Cosaques et du peuple, le métropolite et l'archimandrite des Cryptes cherchèrent à excuser leur conduite et à retenir leur malheureuse victime par des flatteries et des promesses. Mais une amère douleur s'était emparée de Smotrycki : il avait hâte de réparer sa faiblesse.

Il partit sans retard de Kiew, annonçant hautement qu'il allait

désavouer la rétractation de son *Apologie*, et accourut à Léopol, où il publia le 7 septembre, sous le titre de *Protestation*, un récit de tout ce qui venait de se passer à Kiew. En tête de cette pièce, il plaça comme épigraphe les paroles par lesquelles le saint Évangile dépeint la conversion de saint Pierre : *Et sortant dehors, il pleura amèrement*[1]. Ainsi, le lecteur savait d'avance que cet écrit était l'humble confession d'un pénitent. Smotrycki y détestait sa faute dans les termes les plus énergiques.

« Puisque, disait-il, par un jugement de Dieu, je n'ai pas eu « la gloire de répandre mon sang pour défendre la vérité, je « repousserai du moins, par tous les moyens possibles, tant « que je vivrai, l'injure faite à la majesté divine. Je m'effor- « cerai de montrer avec évidence aux Ruthènes ignorants, que « Zizanie, Philalèthe, Orthologue, le clerc d Ostrog et tous ces « hommes, sortis de la même fange, ne sont que des ennemis « acharnés de l'Église orientale, des hérétiques vomissant le « blasphème, et qu'ils mentent impudemment, quand ils accu- « sent l'Eglise romaine d'hérésie. Je proteste enfin, devant « toute la nation Ruthène, que je rétracte, que j'abjure, que « je mets à néant tout ce que j'ai pu dire, écrire ou signer « contre la foi dans cette assemblée, dans ce véritable *briga-* « *dage* de Kiew. Je confesse et je pleure mon péché devant « Dieu et toute la sainte Église, et dans l'amertume de mon « cœur, j'implore pour moi les prières de la sainte hiérarchie « et de tous les fidèles, inclinant la tête devant la puissance « à qui il appartient de m'absoudre de mon crime, et en appe- « tant, pour être jugé, au concile provincial de toute la nation « ruthène. »

Ces dernières paroles annonçaient, de la part de Smotrycki, l'intention formelle de recourir sans retard au métropolite uniate, pour être réconcilié une seconde fois avec l'Église romaine. On ignore dans quelles circonstances et à quelles conditions cette grâce fut obtenue ; mais elle ne dut pas se faire attendre. Nous retrouvons en effet Smotrycki encore occupé de ses projets de réunion, peu de temps après l'assemblée de Kiew. Son zèle se retrempa dans la pénitence ; et, en devenant plus humble, cette sainte passion ne perdit rien de son ardeur.

1. Matth. XXVI, 75.

La Confrérie et les moines schismatiques de Vilna lui avaient écrit à Kiew, pour lui demander des explications sur les bruits qui couraient à son sujet en Ruthénie. Les uns le disaient uniate, les autres lui prêtaient le projet de créer une nouvelle église. Le 12 décembre 1628, Smotrycki leur adressa de Derman une longue lettre, qui parut l'année suivante à Cracovie sous ce titre : *Exhortation à la nation ruthène*. C'était une chaleureuse prédication en faveur de l'Union, dans laquelle Smotrycki déclarait qu'il voulait mourir.

« Qu'on m'accuse, disait-il, d'orgueil, d'avarice, d'incons-
« tance. Devant le Dieu qui scrute les cœurs, je dis que je n'ai
« été conduit ni par l'avarice, ni par l'orgueil, ni par la gloire
« du monde : c'est la vérité, la charité, l'amour de mon salut,
« qui m'ont fait embrasser l'Union et quitter la révolte. Je
« trouvais auprès de vous plus d'honneurs qu'à Derman. Vous
« m'éleviez jusqu'au ciel, et voilà que je subis plus de malé-
« dictions et d'opprobres que les Uniates eux-mêmes.

« On me disait à Kiew : « les gens auxquels vous vous donnez,
« vous placeront au-dessous de votre rang ; d'un archevêque ils
« feront un évêque ou vous donneront un vain titre, ridicule
« simulacre d'une autorité absente. » Je ne suis pas tellement
« desséché que je ne sente plus le bien et le mal ; que je ne
« m'aperçoive pas d'avoir passé ma vie et d'avoir vieilli dans
« le travail au milieu de vous ; que je ne fasse plus attention
« aux richesses, aux dignités, à l'amour que je m'étais acquis.
« Je sais que vous aviez tous mon portrait dans vos demeures,
« et que vous l'entouriez de vos hommages; mais j'espère que
« le Seigneur me fera obtenir, en révélant à mon peuple les
« maux de la religion, autant d'amour que j'en avais acquis en
« les augmentant moi-même. Quoi qu'il en soit, j'aime mieux
« être méprisé dans la maison de Dieu, qu'habiter dans les
« tabernacles des pécheurs. Il vaut mieux être simple laï-
« que au sein de l'Église catholique qu'archevêque dans le
« schisme [1]. »

Les arguments que Smotrycki présentait aux confrères de Vilna n'étaient que ceux de son *Apologie* sous une forme nouvelle ; mais il terminait en leur annonçant que, malgré leurs efforts, tôt ou tard la nation ruthène rentrerait dans l'Union,

1. M. Smotriscii, *Parænesis ad Unionem*, ap. Susza, *Vit. Smotr.* p. 115.

qui, comme les œuvres de Dieu, se développait tous les jours. Ses ennemis étaient les ennemis de Dieu, et comme tels devaient tous périr misérablement. Avant de signer la copie de cette longue lettre, qu'il adressait aux confrères de Vilna, il y mit ces dernières lignes de sa main : « Je vous envoie, mes frères, la « paix du Christ. Si vous la recevez, elle restera avec vous ; « sinon, elle reviendra vers moi. Mais sachez, alors, que vous « n'en aurez pas été dignes. Pour moi, sortant de votre maison, « je secouerai la poussière de mes pieds, en témoignage contre « vous pour le jour du terrible jugement de Dieu. » Il leur envoya en même temps sa lettre au patriarche Lucaris ; mais toutes ces paroles furent à peu près sans effet [1].

Cependant, à Kiew, Borecki ne restait pas inactif. A la *Protestation* de Smotrycki, il opposa un pamphlet portant pour titre *Perdition*, en ruthène *Pohibel*, dans lequel il cherchait à atténuer l'effet des révélations de Smotrycki sur le prétendu concile de Kiew. Il appela ensuite à son secours un certain Gizel, moine schismatique, qui avait étudié dans les universités de Saxe, et qui en était revenu non pas protestant, mais socinien. Borecki le chargea de réfuter l'*Apologie* de Smotrycki. Gizel crut s'acquitter de cette tâche en publiant un écrit intitulé l'*Antidote;* mais Mélétius répliqua la même année (1629) par son *Exethesis*, écrite avec tant de chaleur et d'éloquence qu'elle lui mérita de plusieurs contemporains le titre de Cicéron polonais.

L'auteur rapporte dans cet ouvrage un fait singulier qui se passa à Kiew au milieu de l'agitation produite par cette guerre de plume. Borecki ne négligeait aucune occasion de surexciter les passions schismatiques, afin d'atténuer l'effet des écrits et de la rétractation de Smotrycki. Le premier dimanche du carême 1629, il imagina de fulminer un anathème solennel contre les Uniates. Le peuple fut convoqué dans la cathédrale, et après la messe, un prêtre monta en chaire pour lui expliquer l'objet de la cérémonie. Après mille invectives contre les Uniates, il en vint à Smotrycki. Il l'appelait persécuteur de la Ruthénie, déserteur de l'Église orientale, et le comparait à Aman, le perfide ennemi des Juifs. Tout à coup une voix s'élève du milieu de la foule : « Tais-toi, s'écrie-t-elle ; tu ne

1. Susza, l. cit. p. 120.

« dis pas vrai, tu mens. » A ce cri, le prêtre balbutie. Il ne peut plus prononcer une parole et descend de la chaire, comme si Dieu lui eût subitement ôté la voix. Le peuple s'agite et l'on cherche dans la foule l'insolent qui a interrompu le prédicateur. Un enfant se présente de lui-même au milieu de l'assemblée. « C'est moi, dit-il, qui ai parlé » ; et il répète ce que la foule a déjà entendu. On veut savoir pourquoi il a eu tant de hardiesse ; mais il ne peut le dire lui-même. On lui demande enfin quel est le nom de son père. Mais le métropolite s'est approché ; il pâlit en reconnaissant son propre fils encore en bas âge. « Dieu lui-même, s'écriait Smotrycki, a jugé entre vous et « moi ; il a dit quel était l'innocent. Vous avez maintenant « des prodiges et des miracles. Vous voyez Daniel excusant « l'innocente Suzanne [1]. »

Ce fait contribua peut-être autant que les arguments de Smotrycki à discréditer Gizel et son triste pamphlet. Les schismatiques rougirent bientôt d'avoir emprunté la plume d'un socinien pour défendre leur cause. Mohyla, devenu métropolite, voulut effacer ce honteux souvenir, et fit brûler publiquement l'*Antidote*. Gizel en conçut une telle colère qu'il jeta son habit de moine, pour mourir misérablement dans l'athéisme [2].

La nouvelle de la chute de Smotrycki parvint à Rome dans les premiers mois de 1629, mais avec l'assurance de son repentir. Aussi la Congrégation de la Propagande se montra pleine d'indulgence envers lui, et inscrivit dans ses actes le décret suivant : « La Sacrée Congrégation, compatissant à la fragilité « humaine et se souvenant des exemples de l'apôtre saint Pierre « et de saint Marcellin, pape et martyr, a la ferme espérance « que Mélétius sera désormais un très bon catholique et tra- « vaillera courageusement à soutenir et à propager la sainte « Union [3]. »

Smotrycki n'avait pas encore renoncé à ses espérances. Dans son *Exhortation à la nation ruthène,* il mettait en avant le projet de créer un patriarcat ruthène, citait l'exemple de la

1. Smotriscii *Exethesis*, ap. Susza, *Vit. Smotr.* 122. — Il faut conclure de ce récit que Borecki avait été marié e était veuf quand il reçut l'épiscopat des mains de Théophane. Les schismatiques eux-mêmes n'ont jamais permis la vie conjugale à leurs évêques.

2. Susza, l. cit. p. 121.

3. *Decret. S. Congr. de Prop. Fide,* 8 mai 1629, ap. Susza, l. cit. p. 123.

Moscovie et des Slaves du Danube, et remontait aux souvenirs nationaux, pour montrer qu'une rupture complète avec Constantinople serait une mesure de salut. D'un autre côté, le duc Zaslawski proposait au roi de réunir les chefs des deux hiérarchies ruthènes dans une assemblée commune, pour préparer leur fusion. Les événements de Kiew auraient dû dissiper toutes les illusions ; cependant on voulut croire encore à la bonne foi des schismatiques.

Sigismond III invita le métropolite Rutski à convoquer les évêques uniates en concile, et permit à Borecki d'assembler les siens. La réunion des schismatiques, indiquée pour le 29 juin, n'eut cependant lieu qu'au mois d'août, à Kiew, avec l'intervention d'un envoyé du roi, Adam Kisiel, et de quelques gentilshommes[1]. Les évêques uniates s'assemblèrent, de leur côté, à Wlodimir. Les conférences communes furent convoquées pour le mois d'octobre, à Léopol. Le duc Zaslawski reçut l'ordre d'y représenter le roi, et, quoique malade, il fut exact au rendez-vous.

Les Uniates firent tous leurs efforts pour donner de l'éclat à cette assemblée. Le métropolite Rutski vint à Léopol avec tous ses suffragants, les archevêques de Polock et de Smolensk, et les évêques de Wlodimir, de Luck, de Przemysl et de Pinsk. La Congrégation basilienne y envoya ses principaux prélats et ses meilleurs théologiens, en sorte que tous les dignitaires et l'élite du clergé uniate se trouvèrent à Léopol, au nombre de plus de cent personnes. L'archevêque latin de Léopol, Jean-André Prochniski, avait demandé au provincial des Jésuites d'envoyer à cette assemblée quelques-uns de ses plus savants religieux, pour exposer dans une discussion publique la nécessité de l'Union. Les PP. Matthieu Bembo et Mathias Szczawinski avaient été chargés de cette mission et étaient arrivés deux ou trois jours avant le terme fixé[2]. Mais dans cette réunion de savants et de hauts dignitaires, c'était Smotrycki qui attirait le plus les regards, et on s'attendait à voir les schismatiques confondus dans la dispute par son éloquence. Toutes ces espé-

1. La lettre de convocation de ce Synode donnée par Borecki le 12 avr 1629 (v. st.) laisse percer nettement ses mauvaises dispositions. V. *Actes c la Russie occidentale*, t. IV.

2. Wielowiedzki, *Historia domus Cracoviensis Societatis Jesu*, ms. f. 77

rances s'évanouirent. Malgré les invitations du duc Zaslawski, les instances du métropolite uniate et les ordres formels du roi, Borecki et ses suffragants ne parurent pas à Léopol. L'évêque même de cette ville se tint à l'écart, malgré les invitations réitérées et les protestations de Rutski.

Le dimanche 28 octobre était le jour fixé pour l'ouverture des conférences. Les évêques uniates se rendirent en grande pompe à la cathédrale latine, où l'archevêque de Léopol les attendait. Le P. Bembo, de la Compagnie de Jésus, prononça un discours sur l'unité de l'Église, dans lequel il invitait chaleureusement les Ruthènes schismatiques à l'Union, et rappelait aux Latins qu'ils devaient aimer leurs frères uniates et respecter la rite grec. Rutski célébra ensuite une messe pontificale avec l'assistance de tout son clergé. L'objet de cette solennité était avant tout d'attirer les bénédictions de Dieu sur l'assemblée ; mais le métropolite voulait prouver en même temps son attachement au rite ruthène et son exactitude à en remplir toutes les cérémonies. On accusait toujours les Uniates de mépriser la liturgie grecque, et de la corrompre en introduisant les usages des Latins. Pendant cette assemblée de Léopol, les schismatiques furent en mesure de constater que ces calomnies n'avaient aucun fondement.

Dans la soirée, toute la population de Léopol vit un long cortège d'évêques et de moines traverser les rues de la ville. Tous les dignitaires de l'Église uniate se rendaient au château, sous la conduite du métropolite, pour protester devant les officiers royaux contre l'abstention des schismatiques. Le duc Zaslawski avait enjoint aux membres de la Confrérie stauropigienne de se trouver au château en même temps que les évêques uniates. Ils y envoyèrent deux délégués, mais pour déclarer que la Confrérie ne pouvait prendre part à l'assemblée. « Ces affaires ne nous regardent pas, avaient-ils ordre de « dire : c'est à nos Pères les évêques de les régler pour nous. » Zaslawski et le métropolite pouvaient s'étonner à bon droit de ce respect inattendu pour les chefs de la hiérarchie. Depuis quarante ans, les confréries donnaient le branle à toutes les entreprises au sein de l'Église ruthène, sans même consulter les évêques. Il fallut cependant se contenter de cette défaite.

Ce premier accueil faisait comprendre que toute négociation sérieuse avec les schismatiques était impossible. Les pré-

lats uniates se décidèrent cependant à séjourner quelques jours à Léopol, pour donner à leurs adversaires le temps de revenir sur leurs premières résolutions. Pendant ce temps, ils eurent à subir les outrages d'une partie de la populace de la ville. Des Arméniens et des Ruthènes, tous de condition infime, les poursuivaient dans les rues, les traitaient de païens et les accablaient de malédictions. Les magistrats du château durent intervenir pour empêcher ces désordres. Le mardi 30 octobre, on vit arriver le prince Puzyna, l'échanson de Wolhynie Drewinski et quelques moines schismatiques, envoyés par la Confrérie de Vilna. Puzyna et surtout Drewinski étaient deux personnages considérables parmi les schismatiques; mais ils n'avaient ni pouvoirs, ni instructions pour traiter de l'Union. Un grand nombre de gentilshommes de leur parti étaient déjà arrivés à Léopol, et leur nomdre grossissait tous les jours.

Le lendemain 31 octobre, les évêques uniates eurent une entrevue avec les chefs du parti schismatique. Rutski et ses suffragants se rendirent à une église ruthène, nouvellement bâtie dans la ville par leurs adversaires. Le pope qui la desservait et les membres de la Confrérie vinrent au-devant d'eux et les introduisirent avec toute sorte d'honneurs. Le prince Puzyna et Drewinski arrivèrent de leur côté pour complimenter le métropolite, et s'entretinrent quelque temps avec lui; mais il y avait loin de ces échanges de politesse à une discussion sérieuse. Avant de sortir, Rutski et les siens, se tournant vers l'orient, chantèrent en chœur une hymne à la sainte Vierge ; et des catholiques latins, qui étaient venus avec eux, répondirent par des cris de « Gloire à Dieu ! la paix! « l'union ! » Mais les schismatiques ne s'associèrent pas à ces acclamations.

Cependant le pope invita le métropolite et les évêques à entrer dans sa maison, où les membres de la Confrérie étaient rassemblés. Il fit apporter du vin, et Smotrycki crut le moment favorable pour entamer la grande affaire de la réconciliation. Mais Drewinski l'arrêta dès les premières paroles : « Nous devons, lui dit-il, nous conduire par ce qui a été décidé « dans les sept conciles universels, et non par les doctrines « nouvelles » ; et d'un ton moqueur il ajouta : « Il faut que « vous sachiez que le diable n'est pas si terrible qu'on le dit » ; comme s'il eût voulu lui reprocher de prendre les schismatiques

pour des ennemis de Dieu. Le pape coupa court à cette conversation en invitant ses hôtes à boire ; et ils se séparèrent tous après cette courtoise mais inutile entrevue.

Le 1er novembre, les principaux prélats uniates officièrent dans les églises latines, et le jésuite Bembo prêcha de nouveau à la cathédrale en faveur de l'Union. Pendant ce temps, la Confrérie stauropigienne fêtait les envoyés de Vilna, et cette démonstration publique disait assez que les schismatiques ne feraient aucune concession. En effet, le lendemain, le prince Puzyna, l'échanson Drewinski et les délégués de la Confrérie de Vilna se présentèrent devant les prélats uniates, mais uniquement pour satisfaire à l'ordre du roi. Ils prièrent Rutski de ne pas les accuser de désobéissance auprès du monarque. Ils n'obtempéraient pas d'une manière plus complète à ses désirs, parce qu'ils ne pouvaient rien faire sans le patriarche de Constantinople ; mais si le métropolite obtenait pour ce prélat la permission de venir en Pologne conclure l'union projetée, ils acceptaient d'avance tout ce que le chef de leur Église déciderait. Cette déclaration rendait toute conférence impossible. Les évêques uniates se séparèrent, et le surlendemain ils avaient quitté la ville, après une dernière protestation de Rutski contre le mauvais vouloir des schismatiques. Malgré l'autorité du roi, le zèle du duc Zaslawski et le charitable empressement du métropolite, cette tentative de rapprochement aboutissait à un avortement complet [1].

Cependant quelques bonnes semences furent jetées dans l'élite de la noblesse schismatique réunie à Léopol. On avait renoncé au projet de discussion publique sur la nécessité et la légitimité de l'Union, l'expérience ayant appris que ces solennités irritaient les Ruthènes sans les convertir ; mais le métropolite, les évêques ruthènes, le P. Bembo et son compagnon eurent des entretiens privés avec un grand nombre de

1. V. Susza, *Smotr. vil.* p. 124 sqq. — Wielowiedzki, l. cit. f. 771. — Ignace Chodynicki, *Histoire de la ville de Léopol.* Léopol, 1829, ch. v, p. 328-332 ; et surtout Denis Zubrzycki, *Chronique de la ville de Léopol.* Léopol, 1844, p. 267-772. Cet auteur a eu entre les mains les Actes du Conseil de la ville de Léopol et les registres de la Confrérie stauropigienne. Il a extrait de ces derniers un récit de l'assemblée de 1629 fait par un schismatique contemporain. Cette pièce nous a fourni les principaux traits de notre récit.

gentilshommes schismatiques, et parvinrent à dissiper quelques-uns de leurs préjugés. Les révélations que Smotrycki avait faites sur les vrais sentiments de Cyrille Lucaris produisaient, d'un autre côté, un grand effet ; et plusieurs de ceux qui les avaient connues annoncèrent que si le patriarche n'abjurait pas ses hérésies, ils rentreraient dans l'obéissance du Pontife romain. D'autres gentilshommes, qui avaient surveillé Rutski et ses suffragants durant les fonctions sacrées, déclarèrent qu'ils pouvaient se porter garants de la fidélité de ces prélats au rite ruthène, et que tous les bruits contraires étaient d'odieuses calomnies. Ce résultat était assurément un succès : mais on était loin de la réconciliation générale et définitive sur laquelle on avait compté.

Cet échec fit comprendre à tous les esprits clairvoyants, qu'il ne fallait plus compter sur l'habileté humaine et les négociations pour ramener les schismatiques à l'Église catholique. Saint Josaphat avait affermi le sol sous les pas des apôtres de l'Union. A eux et à eux seuls de courir à la suite de ces brebis égarées et de les rapporter sur leurs épaules au bercail de Jésus-Christ. Déçu dans ses espérances, le duc Zaslawski resta malade à Léopol après le départ des évêques, et le 14 novembre il rendait son âme à Dieu. Son corps fut déposé dans la cathédrale, jusqu'à ce que la saison permît de le transporter à Zaslaw, où il fut enterré.

L'historien de l'Église ruthène doit s'incliner devant la noble figure de ce prince. Il fut droit, honnête et pieux ; et si, durant longues années, il subit l'influence des préjugés de tous les grands seigneurs polonais à l'égard de l'Union, dès qu'il comprit son devoir envers elle, il le remplit avec une généreuse ardeur. La part qu'il prit à la conversion de Smotrycki suffit pour le mettre au premier rang parmi les bienfaiteurs de l'Église ruthène ; et l'échec de ses tentatives pour la réconciliation des schismatiques ne doit pas lui ôter le mérite de ses intentions saintes. Ce dévouement simple et désintéressé à une cause méprisée fut trop rare à cette époque pour ne pas signaler Alexandre Zaslawski au respect de la postérité.

L'avortement de l'assemblée de Léopol fut une dernière et cruelle déception pour Smotrycki. Dupé par Borecki et Mohyla, il s'était tourné plein de confiance vers le peuple ruthène pour l'exhorter à l'union. Il comptait peut-être sur le prestige de sa

voix, naguère si écoutée ; mais sa parole lui était revenue à vide. Toute-puissante pour exciter les passions de la multitude, elle n'avait plus d'écho quand elle parlait d'abnégation et de sacrifice. Smotrycki manquait de l'autorité que donnent la sincérité des convictions et la noblesse du cœur. On savait trop bien, dans son ancien parti, avec quelle déplorable facilité il subissait autrefois la pression de son entourage, et les scènes dont Kiew avait été le théâtre, n'étaient pas propres à relever l'idée qu'on avait de ce caractère versatile.

Quand ils entendaient leur ancien apologiste leur prêcher l'Union, les schismatiques pouvaient toujours dire : « Nous « savons ce que valent ses paroles ; qu'il soit demain en notre « puissance, et nous le ferons se rétracter une seconde fois. » Malgré ses talents, son éloquence, l'austérité de sa vie, Smotrycki ne pouvait exercer un fructueux apostolat en Ruthénie à moins de se relever, par la pénitence, au niveau des saints. Il le sentit ; car, durant les quatre années qui s'écoulent entre l'assemblée de Léopol et sa mort, il ne cherche que la retraite et le silence, et nous ne le trouvons pas une seule fois hors de son monastère de Derman.

Dans cet intervalle, le cardinal neveu Barberini lui écrit de Rome pour lui demander, au nom du Souverain Pontife, la traduction des écrits qu'il a composés en faveur de l'Union. Smotrycki s'empresse d'obéir. Ses ouvrages sont lus et approuvés, à Rome, par plusieurs cardinaux, qui vantent à l'envi la science de l'auteur. Urbain VIII ordonne que ces traductions, avec toutes les pièces qui se rapportent à la conversion de Smotrycki, soient déposées au château Saint-Ange dans les archives les plus secrètes de l'Église romaine [1]. Malgré ces encouragements, Mélétius garde le silence jusqu'à sa mort ; et si, au rapport de son historien, plusieurs conversions furent le fruit de son zèle, aucune n'eut d'éclat. Smotrycki ramena quelques âmes à la foi catholique, comme les autres prêtres uniates le faisaient chaque jour. Son ministère n'eut pas ces bénédictions spéciales que l'on s'était plu à espérer au moment de sa conversion. Dieu voulut bien pardonner à cet homme, si redevable envers sa justice ; mais il ne daigna pas le choisir pour l'instrument de ses miséricordes envers les Ruthènes.

1. Susza, *Vita Smotr.* p. 122.

Nous n'avons des dernières années de Smotrycki qu'une longue lettre au pape Urbain VIII. Le pontife l'avait consulté sur les moyens d'assurer le triomphe complet de l'Union en Ruthénie. Mélétius lui répondit le 16 février 1630, et sa lettre, pleine des plus vifs sentiments de contrition et de dévouement filial, est un des plus curieux monuments de l'histoire de l'Église ruthène[1].

Nous l'avons déjà citée à deux reprises, afin de prouver, par le témoignage du principal adversaire de l'Union, que cette œuvre ne dut pas à l'emploi de la force son progrès en Ruthénie, et que la persistance du schisme doit être attribuée à l'insouciance de la noblesse latine. Cette accusation est d'un grand poids dans la bouche d'un homme qui avait fait trop longtemps la guerre à l'Union, pour ne pas connaître le fort et le faible du parti schismatique.

Smotrycki affirme son opinion avec une assurance surprenante. A son avis, les gentilshommes latins « ne diffèrent en « rien des pasteurs dont parle le prophète Ezéchiel. De même « que ceux-ci ne paissent pas les brebis dont la laine, le lait et « la chair les engraissent et les couvrent; de même ceux-là « s'enrichissent par les redevances de leurs sujets condamnés « à un travail quotidien, s'habillent de pourpre et de lin, s'as- « soient chaque jour à de splendides festins, et ne prennent « aucun soin du salut de ces âmes qui leur sont confiées. Ce « qui est plus exécrable encore, la plupart d'entre eux appli- « quent tous leurs efforts à les empêcher de parvenir à la « connaissance de la vérité et au salut. Non seulement ils les « laissent dans le schisme et l'hérésie, mais ils les exhortent à « y rester, appelant leur obstination de la constance. »

On sent peut-être quelque exagération dans ces paroles, qui ne peuvent s'appliquer à la lettre ni à toute la noblesse latine, ni à toute la population ruthène, puisque la bourgeoisie schismatique, encore nombreuse à cette époque, échappait en grande partie à l'influence de la noblesse. Cependant elles méritent d'être recueillies par l'histoire, car elles jettent une triste lumière sur une des fautes capitales qui ont amené la ruine de

1. Cette pièce a été publiée par le P. Theiner (*Monument. Polon.*), t. III, p. 383 sqq., et par le P. Martinov, a la suite de la Vie de Smotrycki par Susza.

la Pologne. Mais examinons les moyens que Smotrycki propose pour anéantir le schisme.

A son jugement, quand il s'agit des Grecs, et des Ruthènes en particulier, un seul mode de conversion est possible, la force. L'ignorance d'une part, l'entêtement de l'autre, les rendent sourds à toutes les exhortations. Il faut les traiter, dans leur intérêt, comme des insensés; car ils le sont devenus à force d'obstination. « Vous, qui êtes le chef de l'Église, écrit-il au « Pape, vous n'avez qu'à dire aux deux bras que vous possédez « dans cet illustre royaume de Pologne : que l'Union se fasse, et « l'Union se fera plus vite que la parole. » Ces deux bras, l'un spirituel, l'autre temporel, sont le roi et la noblesse d'une part, les évêques et le clergé de l'autre. La bonne volonté du roi était certaine, mais son autorité sur la noblesse était plus que limitée : aussi c'est par l'influence du pouvoir spirituel que Smotrycki veut décider les gentilshommes à établir l'Union.

« Qu'on ordonne, dit-il, en vertu de la sainte obéissance, à « tous les confesseurs de n'absoudre et de n'admettre à la « sainte communion aucun de ceux qui, soit en paroles, soit en « actions, oppriment les Uniates et aident le schisme. Tels sont « ceux qui patronnent, nourrissent et défendent les évêques « schismatiques, et sont par là fauteurs et promoteurs de ce « schisme maudit. Pour ces secours malfaisants, ils ne méri- « tent pas moins les censures ecclésiastiques que ces ouvriers « d'iniquité. Qu'on leur impose en outre, comme satisfaction « pour leurs péchés, d'aider l'Union et d'opprimer le schisme, « de chasser les évêques intrus des monastères qu'ils leur « ont donnés, de leur retirer tout secours matériel et toute « protection, de ne souffrir dans leurs propres domaines que « des prêtres catholiques, et de placer les monastères sous la « juridiction des évêques uniates. Aussitôt la parole de Votre « Sainteté sera réalisée. Les colonnes étant renversées, tout « l'édifice s'écroulera. » Il est pénible d'enregistrer de pareilles révélations; mais, il faut bien le dire, en Pologne on se croyait bon catholique tout en favorisant les ennemis jurés de l'Eglise; et le zèle des confesseurs avait besoin d'être stimulé pour la répression de pareils scandales. Un seigneur pouvait couvrir de sa protection et payer de son argent les machinations d'un évêque schismatique, et approcher des sacrements avec la plus édifiante régularité.

Prêtons encore l'oreille à Smotrycki. Il a un second moyen de conversion à nous expliquer. « La jeunesse ruthène schis-« matique, dit-il, tant noble que plébéienne, étudie dans les « collèges de la Compagnie de Jésus ; il ne faudrait pas qu'elle « fût contrainte à changer de rite. Même quand ces jeunes « gens le veulent, il ne faut pas le leur permettre, mais les déci-« der au contraire à embrasser la sainte Union et à persévérer « dans leur rite. Nous aurons ainsi pour cette moisson du Sei-« gneur des ouvriers qui propageront la sainte Union. C'est « aux maîtres d'incliner de ce côté la volonté de leurs élèves. « Parmi cent raisons, ils en ont une très évidente et très solide « dans ces paroles de l'Apôtre : *Si quelqu'un n'a pas soin avant « tout de ceux de sa maison, il a renié la foi et est pire qu'un « infidèle* [1]. Ces jeunes gens ne peuvent pas dire qu'après avoir « changé de rite ils secourront leur mère affligée, l'Église orien-« tale, aussi bien qu'en persévérant dans son obéissance. »

Smotrycki est ici d'accord avec tous les apologistes et tous les apôtres de l'Union. L'abandon du rite grec par la noblesse ruthène ruinait les espérances de l'Église uniate. Urbain VIII avait vainement cherché à arrêter ce mouvement fatal. Le préjugé de la noblesse contre le rite grec était une force aveugle et puissante, contre laquelle l'autorité toute morale du Souverain Pontife venait se briser. Quant aux mesures énergiques conseillées par Smotrycki, elles ne furent jamais employées. L'Église uniate, nous ne nous lassons pas de le répéter, grandit grâce à la sueur de ses apôtres et au sang de ses martyrs, en dépit de l'hostilité des puissants du monde ; mais la noblesse polonaise payera cher un jour son indifférence. Elle sera écrasée par la chute de cet édifice, auquel elle n'a pas daigné apporter sa pierre.

Smotrycki était réconcilié avec l'Église, mais sa place n'était pas encore fixée dans la hiérarchie catholique. En le recevant dans l'Union, Rutski demandait à Rome s'il devait lui laisser le titre d'archevêque de Polock, ou l'attacher au service d'une autre église soit comme pasteur, soit comme auxiliaire de l'évêque. Urbain VIII ne trancha la question qu'en 1631. Il envoya alors à Smotrycki, sur les instances de la Propagande, un bref d'absolution pour toutes les censures qu'il avait encou-

1. I Tim. v, 8.

rues, et lui donna le titre d'archevêque d'Hiérapolis, ville du patriarcat d'Antioche, ruinée depuis longtemps par les infidèles.

Cette décision du Souverain Pontife fixa définitivement Mélétius à Derman. Ce monastère s'élève parmi les rochers et les bois, dans la contrée la plus pittoresque de la Wolhynie, au milieu de campagnes fertiles et sous un climat dont on vante la douceur. Smotrycki goûta dans cette retraite les seuls jours paisibles et vraiment heureux de sa laborieuse carrière, et il aima ce monastère avec une tendresse d'époux et de père.

Il n'y avait trouvé que des constructions en bois, mal défendues par un léger mur d'enceinte contre les irruptions des brigands et des Tartares, toujours à craindre dans ces campagnes solitaires. Smotrycki renversa ces vieux édifices et construisit un monastère en briques, avec de nombreuses cellules, un vaste réfectoire et un chœur d'hiver pour les religieux. En même temps, un aqueduc amena de la montagne voisine une source d'eau vive jusque dans l'intérieur de la maison. La demeure de l'archimandrite fut rebâtie sur de belles proportions, et une riche bibiliothèque formée à grands frais. L'église reçut des autels, des vases sacrés, des ornements, des tableaux. Toujours vêtu avec la plus rigoureuse simplicité, vivant comme le dernier des moines, n'ayant auprès de sa personne d'autres serviteurs que les chantres de sa chapelle et quelquefois un secrétaire ou des copistes, Smotrycki consacrait tout son revenu à ces saintes entreprises ; et en subvenant à ces dépenses, il savait encore être très indulgent à l'égard des paysans de ses domaines [1].

Depuis qu'il avait embrassé l'état monastique, sa vie avait toujours été très pénitente. A Derman, il redoubla d'austérité, afin de diminuer le poids d'iniquités qu'il sentait sur ses épaules. Il ne mangeait que du pain, des légumes et quelquefois des petits poissons, sans jamais goûter ni œufs, ni viande, et sans boire de vin. Son confesseur dut user d'autorité pour lui en faire prendre quelques gouttes dans sa dernière maladie. Il jeûnait tous les jours ; à l'ouverture du carême, il restait du dimanche au jeudi sans prendre aucune nourriture ; et durant toute la semaine sainte, il ne mangeait qu'une seule fois. Il dormait peu, toujours vêtu et couvert d'un rude cilice, qu'il ne quittait ni jour ni nuit.

1. Susza, *Vit. Smotr.* p. 127.

Pour se châtier de ses propres mains, il se fabriqua une discipline avec de doubles lanières de cuir, autour desquelles il enroula des fils de fer, terminés par de gros nœuds garnis de pointes. Jamais on ne vit pareil instrument de torture, et lorsque le confesseur de Smotrycki le montra en public aux funérailles de l'archevêque, toute l'assistance en fut épouvantée[1].

Jour et nuit, l'austère pénitent était assidu à la prière ; et aux heures de l'office divin, il était toujours au chœur à la tête de ses religieux, chantant avec ferveur. Le souvenir de ses crimes le suivait partout et nourrissait son ardeur pour la pénitence. Jamais on ne l'entendit parler de lui-même qu'avec une profonde humilité, et souvent il s'écriait d'une voix étouffée par les larmes : « Je suis un maudit ! un exécrable persécuteur de « Dieu et de l'Église ! »

L'austère pénitent ne quittait sa solitude que pour se rendre de temps en temps à Ostrog. Tout était changé dans cette ville, premier abri de sa jeunesse. Une petite-fille du prince Constantin Ostrogski, Anne, veuve du grand capitaine Chodkiewicz, y dominait encore, mais pour faire fleurir autour d'elle la piété et l'amour de l'Église romaine[2]. L'ancien bou-

1. Susza, *Vita Smotr.* p. 129.

2. Anne-Louise d'Ostrog, petite-fille et dernière descendante du prince Constantin II Ostrosgki, l'ennemi de l'Union, épousa en 1620 Jean-Charles Chodkiewicz, l'un des plus grands capitaines de son temps. Il était déjà vieux, quand cette union fut conclue ; et peu de mois après, il mourut dans la guerre de Chocim (24 septembre 1621). Restée veuve sans enfants, la princesse Anne ne voulut jamais contracter une nouvelle alliance, quoiqu'elle fût demandée par le prince royal Ladislas. L'espérance de ramener à la foi catholique tous ses sujets d'Ostrog et des environs la porta à fonder et à doter le collège des Jésuites de cette ville (1624). Elle construisit une vaste maison pour les étudiants pauvres et céda aux Jésuites, avec la permission de l'évêque uniate, une des églises ruthènes de la ville. Sachant que son père le duc Alexandre était mort secrètement catholique, elle fit exhumer son corps de l'église schismatique d'Ostrog, pour le transporter dans celle des Jésuites, à Iaroslaw. Cette mesure exaspéra la populace d'Ostrog, et la princesse faillit être assassinée dans une émeute. La justice informa et condamna plusieurs coupables ; mais Anne leur épargna le châtiment et les combla de bienfaits. Sa charité les toucha tellement, qu'ils se firent presque tous catholiques, ainsi que les popes et les paysans des alentours. A la Fête-Dieu, on voyait avec admiration tous les prêtres ruthènes du pays réunis au clergé latin pour la procession du Saint-Sacrement. Durant

levard du schisme en Wolhynie était devenu un foyer de vie catholique pour toute la province. L'académie fondée par le vieil ennemi de l'Union s'était transformée en un collège de la Compagnie de Jésus, et c'était cette maison que Smotrycki venait visiter. Dans le lieu même où Cyrille Lucaris l'avait autrefois nourri du venin de l'hérésie, il s'agenouillait aux pieds d'un prêtre latin, d'un jésuite, pour lui confesser ses péchés ; et quand la grâce sacramentelle était descendue sur sa tête, avant de se relever, il baisait humblement la main du prêtre qui venait de l'absoudre, afin d'honorer en lui le caractère de ministre de l'Église romaine.

Cette vie retirée et pénitente était un sujet d'édification pour les catholiques, et de colère pour les schismatiques. La vue de Smotrycki, uniate et repentant, était, pour leurs chefs surtout, un reproche continuel. Insulté, tourné en ridicule, calomnié sans cesse par ses anciens admirateurs, Smotrycki ne chercha jamais ni à se venger, ni à se défendre, tant il s'estimait heureux de souffrir quelque chose pour la foi qu'il avait autrefois combattue. Mais sa patience ne faisait qu'exciter la rancune des schismatiques. On croit qu'ils résolurent de se délivrer de lui par un crime. Un sénateur, passant par Miedzyrzecz, bourg voisin d'Ostrog, descendit chez les Frères-Mineurs et dit au gardien : Je sais de source certaine, et des « schismatiques eux-mêmes, que Mélétius sera bientôt empoi- « sonné. Avertissez-le de prendre garde à lui. » Le gardien prévint Mélétius, qui ne voulut s'astreindre à aucune précaution. Il avait remis sa vie entre les mains de Dieu, et il était prêt à en faire le sacrifice.

On dit encore que des schismatiques vinrent à lui, peu de temps avant sa mort, et lui dirent : « Nous avons des châti- « ments pour toi, père Smotrycki » ; mais il ne daigna pas faire attention à ces menaces. Enfin, au mois d'août 1633, un chantre arriva chez lui de Kiew, demandant à entrer dans sa maison. Comme il était excellent copiste, Smotrycki l'admit

guerres cosaques, Ostrog et le collège des Jésuites furent brûlés. Après la tourmente, la princesse en construisit un nouveau à Iaroslaw. Elle mourut le 27 janvier 1654 en odeur de sainteté. Un jésuite qui l'avait assistée à ses derniers moments disait : « J'ai vieilli dans mon Ordre, et pourtant « la mort de cette femme vénérable m'a beaucoup appris. C'est son exem- « ple qui m'a enseigné la mort chrétienne. »

promptement dans sa familiarité. Quelques jours après, le 11 du mois, l'archevêque fut pris tout à coup de violentes douleurs à la rate, et sentit ses forces décliner rapidement. Il se rendit à Ostrog pour consulter les médecins et y passa quinze jours en traitements inutiles. Durant cet intervalle, le chantre disparut sans prévenir personne ; et on soupçonna qu'il n'était pas étranger à la maladie de l'archevêque. Quoi qu'il en soit, Smotrycki était frappé à mort. On le pressa de manger de la viande pour soutenir ses forces : il refusa, et bientôt il fut réduit à ne prendre aucune nourriture, tandis qu'une fièvre continuelle le rongeait jour et nuit [1].

C'était la mort qui s'annonçait. Smotrycki l'attendit debout et de pied ferme. La pénitence avait communiqué la vigueur des saints à cette âme si longtemps vacillante. Le 8 novembre, le malade fit une confession générale, reçut la sainte Eucharistie, et annonça d'un air joyeux à ses moines que sa fin approchait. Puis il ordonna à son vicaire de préparer un cercueil, des ornements pontificaux et tout ce qui était nécessaire pour les funérailles d'un archevêque. Le malade examina lui-même ces objets et régla jusqu'aux moindres détails des obsèques, voulant qu'elles fussent à la fois modestes et décentes. Il s'occupa ensuite de sa famille spirituelle, et en remit le soin au P. Isaïe Radewicz, dont sept années de vie commune lui avaient fait connaître la vertu et le dévouement à l'Union. Il pria en outre son ami le P. Cassien Sakowicz, hégoumène de Dubno, de veiller, après sa mort, sur son troupeau jusqu'à la nomination du futur archimandrite.

Une crainte obsédait le malade. Les schismatiques étaient devenus très audacieux par suite des avantages que le nouveau roi, Ladislas IV, leur avait concédés ; Smotrycki redoutait de leur part un coup de main sur Derman. Il supplia la duchesse d'Ostrog de faire occuper le monastère par ses troupes, dès que Dieu aurait disposé de lui. La duchesse le lui promit ; mais cette assurance ne le contenta pas. Il inséra une clause spéciale dans son testament, pour recommander à tous ceux qui avaient quelque autorité sur Derman, de conserver ce monastère aux Uniates. Le P. Radewicz était dépositaire de cette pièce, et il eut ordre de la transmettre au métropolite, à l'approbation

1. Susza, *Vit. Smotr.*, p. 135.

duquel le mourant voulait soumettre ses dernières volontés [1].

Smotrycki fit ensuite la revision d'une partie de ses ivres. entassés dans deux coffres énormes. Il mit de côté tous ceu qui sentaient le schisme ou l'hérésie, et, appelant le serviteur qui avait soin de chauffer son appartement, il lui ordonna de les mettre dans le poêle, en lui remettant dix florins de récompense. Ces livres alimentèrent le feu durant deux jours, au grand plaisir de l'archevêque, qui faisait des actes de foi et d'amour, et témoignait sa joie de voir brûler ces écrits pleins de blasphèmes.

Chaque semaine on apportait la sainte Eucharistie au malade, qui la recevait avec une ferveur toujours plus grande. Son ami, le P. Kortyski, recteur du collège d'Ostrog, venait le visiter de temps en temps. A chaque fois, Smotrycki le priait d'entendre sa confession, et exprimait hautement sa joie de recevoir l'absolution d'un prêtre latin. Cet acte était à ses yeux une abjuration formelle de ses anciennes erreurs et une protestation de son attachement à l'Église catholique. Dans une de ces visites, il confia au P. Kortyski quatre volumes manuscrits, qui contenaient un catéchisme et différentes controverses de sa composition en langue ruthène. Ces écrits étaient destinés au métropolite Rutski [2].

Vers le 14 décembre, l'archevêque sentit que le dernier combat était proche et demanda l'extrême-onction. L'Église grecque administre ce sacrement avec beaucoup plus de solennité que l'Église romaine. Sept prêtres se réunissent et chantent d'abord, avec l'assistance des diacres et du clergé, des hymnes et des cantiques qui forment à eux seuls un office de longue durée ; puis ils procèdent à la bénédiction de l'huile sainte. Chacun d'eux oint ensuite le malade ; et chaque onction est précédée d'une leçon des saintes Écritures, d'un évangile, d'antiennes et d'oraisons pleines de grandeur. Enfin les sept prêtres prennent tous ensemble le livre des saints Évangiles et le placent sur la tête du malade en implorant pour lui le pardon de ses péchés, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Toute cette fonction est d'une majesté incomparable. Dans cet adieu solennel, l'Église grecque épuise les magnificences de sa poésie liturgique pour honorer ses fils mourants, et toutes ses forces

1. Susza, *Vit. Smotr.* p. 136.
2. Ib. p. 337.

sanctificatrices pour les purifier avant de remettre leurs âmes entre les mains de Dieu.

L'attitude de Smotrycki fut digne de cette pompe sublime. Il reçut debout le sacrement de la mort, comme un voyageur intrépide qui réclame une dernière bénédiction avant son départ, mais qui n'éprouve ni faiblesse ni angoisse. Il commença lui-même la cérémonie, entonna les chants sacrés, répondit aux prières ; et après chaque onction, il baisait en pleurant les mains des prêtres. Autour de lui, ses religieux fondaient en larmes. Il les exhorta à persévérer dans la foi, dans la pratique des vertus et dans la piété, leur dit adieu et les bénit ; puis, se retournant vers Dieu, il ne voulut plus s'occuper que du ciel [1].

Quelques jours s'écoulèrent et chacun d'eux emportait un lambeau de cette vie presque éteinte. Smotrycki comptait les heures qui le séparaient de la fin. Quand il la vit imminente, il voulut écrire au métropolite Rutski pour l'avertir de sa mort prochaine et le prier de venir lui rendre les derniers devoirs. Sa main tremblante ne put tracer que quelques lignes, et il dicta le reste à un secrétaire. A mesure que ses forces déclinaient, sa patience, sa charité, son oubli des injures, son amour pour son monastère, ses saints désirs de la mort, se manifestèrent par des paroles de plus en plus ardentes.

Trois jours avant sa fin, le malade consentit à se mettre au lit ; et sur les instances réitérées de ses moines, il quitta le cilice et la robe grossière qu'il portait toujours depuis de longues années, même durant son sommeil. Le vingt-sept décembre, on lui administra le saint viatique. Smotrycki appela ensuite quelques-uns de ses religieux, et les pria de lui mettre dans la main, après sa mort, le bref que le pape Urbain VIII lui avait écrit pour le relever des censures et lui donner le titre d'archevêque d'Hiérapolis. Il tenait à emporter dans la tombe le gage de sa réconciliation avec l'Église romaine, et on croit qu'il avait le pressentiment des merveilles que Dieu allait faire éclater sur son lit de mort. Quelques instants après, il expira doucement.

Après les premiers épanchements de la douleur, les moines lavèrent le visage et les mains du défunt [2] et le revêtirent des

1. Susza, *Vit. Smotr.* p. 337.
2. Les Grecs ne lavent jamais le corps des prêtres après la mort.

habits et des ornements sacrés qu'il s'était fait préparer, mais ils oublièrent le bref d'Urbain VIII. Au milieu de la nuit suivante, le P. Radewicz, Métrophane, diacre et parent de Smotrycki, et le chef de ses domestiques, Niehrebecki, qui veillait autour du cadavre, se rappelèrent la dernière recommandation de l'archevêque. Ils cherchèrent le bref ; mais cinq heures s'étaient écoulées depuis la mort de Smotrycki, et son corps était raide et glacé. Ils lui prirent cependant la main droite, écartèrent les doigts et y placèrent la lettre pontificale. Tout à coup, à ce contact, la vie semble reparaître, la main se ferme d'elle-même, et les doigts serrent fortement le bref, au point que le parchemin en est tout froissé.

Craignant d'être dupes d'une illusion, les trois témoins de ce prodige s'efforcent de reprendre la lettre pontificale. Le mort la serre de plus en plus, et ils ne parviennent pas à la lui arracher. Pour s'assurer encore qu'ils ne sont pas le jouet d'une hallucination, ils prennent des lettres que le défunt avait reçues autrefois du patriarche de Constantinople, et ils cherchent à les lui placer dans la main gauche. Elle se ferme aussitôt, et tous leurs efforts ne réussissent pas à l'ouvrir. Il n'y avait plus de doute : Smotrycki manifestait jusque dans la mort sa soumission filiale au Saint-Siège apostolique et sa répulsion pour ceux qui en étaient separés. Dès le matin, le bruit de ce prodige se répandit dans toute la contrée, et des milliers de personnes virent ces deux mains, dont l'une serrait comme un gage de vie la lettre du Souverain Pontife, et l'autre repoussait celle du patriarche schismatique.

Pour obéir aux dernières sollicitations de Smotrycki et sauvegarder en même temps les droits de patronage de leur famille, la duchesse d'Ostrog et le duc Zaslawski firent occuper par leurs soldats le monastère et ses domaines. Le capitaine du château de Dubno, Wazewski, vint s'établir lui-même à Derman. Il voulut s'assurer du miracle, et fit en présence d'une foule nombreuse de longs et inutiles efforts pour ouvrir la main gauche de Smotrycki. Il essaya aussi d'arracher de la main droite le bref d'Urbain VIII, et il y mit tant de violence qu'il tira le corps hors du cercueil, mais la main ne lâcha pas le précieux gage dont elle ne voulait pas se séparer.

Rutski était à Ruta, près de Nowogrodek, quand il reçut la dernière lettre de Smotrycki. Il fit en huit jours de marche

soixante-quatre lieues, au fort de l'hiver. Malgré ces diligences, il n'arriva que le 2 janvier 1634 chez le duc Albert Radziwill, à Olyka. Il y apprit la mort de l'archevêque et le miracle dont toute la contrée était témoin. Il hâta sa marche, et le lendemain il entrait à Derman, escorté par les troupes du duc Zaslawski, qui s'étaient portées à sa rencontre, et par une foule nombreuse dans laquelle il y avait beaucoup de schismatiques. Le métropolite se fit aussitôt raconter tout ce qui s'était passé depuis la mort de Smotrycki ; et, comme garantie de leurs dépositions, il exigea un serment du P. Radewicz, du diacre Métrophane, de leur compagnon et du capitaine Wazewski. Il se rendit ensuite auprès du corps, pour se rendre compte du prodige par un examen attentif.

Pendant que Rutski avait les yeux fixés sur les deux mains contractées du cadavre, il se sentit intérieurement pressé d'éprouver lui-même la réalité du miracle. « Si la vie est revenue à ces mains pour attester la soumission de Smotrycki au Siège apostolique, elles obéiront, se dit-il, au commandement de celui qui représente en Ruthénie l'Eglise catholique et le Vicaire de Jésus-Christ. » Cédant à cette pensée, Rutski prie un instant, s'approche du cadavre, et adressant par la pensée un appel à l'âme de Smotrycki, il prend le bref du Pape. La main s'ouvre aussitôt et le remet d'elle-même au métropolite.

« Le doigt de Dieu est ici, s'écrie le prélat, lui seul peut « opérer de si grands miracles ! Nous voyons de nos yeux ce « que l'antiquité nous raconte de saint Alexis. Après sa « mort, il ne voulut remettre qu'au Souverain Pontife le papier « qu'il tenait dans les mains. Mélétius n'a voulu livrer ces « lettres qu'à moi seul, au vicaire du suprême pasteur en « Ruthénie. » Rutski lut ensuite le bref à haute voix, et en expliqua le sens à la foule qui l'environnait ; puis il le replaça dans la main du mort, et elle se referma immédiatement pour le serrer aussi fortement que la première fois.

Les funérailles furent différées jusqu'au 29 janvier, afin que tout le peuple d'alentour pût être témoin du miracle. Les schismatiques ne furent pas les moins empressés. Ils voulaient croire à une supercherie : ils examinèrent les mains de Smotrycki, les touchèrent, essayèrent d'enlever le bref de la main droite, de placer les lettres du patriarche dans la gauche : tout fut inutile. Venus la moquerie sur les lèvres, ils s'en allèrent

confondus et inquiets. La simple vue de ce corps privé de vie leur prêchait la foi catholique avec une éloquence sans réplique. Le métropolite voyait un dessein particulier de la Providence dans la manifestation de ces prodiges au milieu même de cette province de Wolhynie, qui avait été longtemps le théâtre principal des intrigues schismatiques, à trois lieues d'Ostrog, cette citadelle de la rébellion en Ruthénie. Smotrycki recevait dans la mort cette grâce de l'apostolat, que Dieu lui avait refusée durant sa vie.

Quelques jours avant les funérailles, le miracle prit une forme nouvelle. La main de Smotrycki, restée jusqu'alors rigide et privée de sang, reprit tout à coup sa vigueur et sa flexibilité naturelle. On pouvait l'ouvrir, la fermer, remuer les doigts les uns après les autres, comme si l'archevêque eût été encore en vie. On lui ôtait le bref sans peine, et elle le serrait de nouveau quand on le lui rendait, et des centaines de personnes firent librement ces épreuves.

Enfin, le 29 janvier, le métropolite Rutski célébra les funérailles, au milieu d'un grand concours de clergé et de fidèles. Le P. Kortyski prononça l'oraison funèbre de Mélétius, fit ressortir le miracle de sa conversion par les mérites de Josaphat et les compara l'un à Saul et l'autre à Etienne : à Etienne la victime, à Saul le persécuteur, converti par celui auquel il avait donné la mort. Enfin le corps du serviteur de Dieu fut déposé dans l'église presque à fleur de terre, afin qu'il fût possible de l'examiner de temps en temps. A l'époque des guerres cosaques, il était encore sans corruption et tenait toujours le bref d'Urbain VIII à la main.

Dans la crainte d'une irruption des schismatiques, on l'ensevelit alors dans une fosse plus profonde ; mais cette précaution fut inutile. Les Cosaques et les Tartares passaient et repassaient aux environs de Derman, jamais ils n'approchèrent du saint lieu. Les Uniates restèrent paisibles possesseurs d'un monastère situé à deux lieues de la frontière cosaque, lorsque les bandits de l'Ukraine venaient piller et incendier leurs églises jusqu'en Lithuanie et en Ruthénie-Blanche. Du temps de Susza, les moines de Derman conservaient encore comme une relique la discipline de Smotrycki. Les cilices avaient été mis en morceaux pour satisfaire la dévotion des fidèles. Un seul était resté intact, parce que Rutski se l'était réservé.

Telle fut la fin de cet homme doué de talents extraordinaires, mais faible, sans caractère, vingt fois infidèle à ses convictions. Au lieu de raconter les scènes sublimes qui couronnèrent sa vie, nous n'aurions à jeter sur sa tombe que des paroles de mépris, si le sang de saint Josaphat n'avait opéré le miracle de transformer cette âme avilie. Smotrycki, rentré dans l'Eglise, ne fut ni un héros, ni un apôtre, mais un vrai pénitent. C'est trop peu pour partager la gloire de saint Josaphat, pour être même associé à Rutski dans les annales de l'Eglise ruthène ; c'est assez pour garantir à sa mémoire le respect de la postérité.

LIVRE SEPTIÈME

L'ÉGLISE SCHISMATIQUE

ORGANISÉE PAR LE ROI LADISLAS IV

(1629-1647.)

> Omne regnum in seipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet.
>
> (Luc. xi, 17.)

CHAPITRE I.

PRÉPARATIFS D'UNE LUTTE NOUVELLE.

(1629-1632.)

Pierre Mohyla, archimandrite des Cryptes de Kiew, entreprend d'instruire le clergé schismatique. — Il envoie des jeunes gens étudier dans les écoles catholiques, et fonde un collège à Kiew. — Mohyla publie sa *Profession de foi orthodoxe de l'Église orientale*, qui devient la base de l'enseignement chez les schismatiques. — Isace Kopinski, métropolite de Kiew à la mort de Borecki. — L'Ukraine perdue pour les Uniates. — Cinquième Chapitre général des Basiliens de la Sainte-Trinité. — Joseph Bakowiecki, évêque de Wlodimir. — Raphaël Korsak, évêque de Pinsk. — Méthodius Terlecki, évêque de Chelm. — Ses missions en Hongrie et en Esclavonie. — Mort de Sigismond III (10 avril 1632). — Caractère de ce prince. — L'histoire injuste envers lui. — Premiers préparatifs pour l'élection de son successeur. — Diétines antécomitiales. — Coalition des hérétiques, des politiques, ennemis du clergé, et des schismatiques. — Instructions des nonces défavorables aux Uniates. — Ouverture de la Diète dite de Convocation (22 juin 1632). — Le duc Christophe Radziwill maréchal de la Diète. — Le nonce apostolique Honoré Visconti. — Le primat Jean Wenzyk. — Rédaction de l'Acte de confédération. — Les coalisés exigent des concessions de la part des catholiques. — La cause de l'Union comme toujours peu populaire. — Une commission est nommée, sous la présidence du prince royal Ladislas, pour rédiger un projet d'accommodement. — Intervention des Cosaques zaporogues. — Un projet d'accord est dressé. — Nouvelle agitation dans les diétines. — Odieuses manœuvres du duc Radziwill dans le Zaporoze. — Un orage se forme pour la Diète d'élection.

Avant même que Smotrycki fût descendu dans la tombe, l'Église uniate avait vu commencer une nouvelle lutte, dont elle ne devait pas sortir entièrement victorieuse. Les dernières années du règne de Sigismond III sont calmes encore; mais, durant cette paix, les deux camps ennemis se préparent à la guerre. Après l'inutile tentative de Léopol, de part et d'autre, on renonce à toute idée de concession et d'alliance, et on cherche à se fortifier : les Uniates pour continuer plus vigou-

reusement leurs pacifiques conquêtes, les schismatiques pour donner plus de cohésion et de solidité à leur parti, en prévision des luttes qu'ils rêvent encore.

A toutes les époques antérieures, qu'ils obéissent à l'impulsion d'Ostrogski, aux excitations des confréries ou aux appels de Smotrycki, les schismatiques n'ont qu'une chose en vue : la guerre directe, immédiate, à outrance. La plume elle-même n'est qu'une épée dans leurs mains, et ils la manient avec plus de violence que d'adresse. Les évêques ne sont que des capitaines de bandes indisciplinées; et peu leur importe l'état du clergé, l'ignorance du peuple, pourvu qu'ils atteignent l'ennemi. Mais un homme nouveau a surgi au sein de l'Église schismatique. Instruit, il comprend la nécessité de la science dans une église; sorti d'une souche princière et élevé dans les premiers rangs de la société orientale, il sent que le vice et la grossièreté des mœurs déshonorent un clergé et paralysent son influence; doué d'un esprit délié et d'une volonté énergique, il sait concevoir un dessein et l'exécuter promptement; et sa fortune, ses amitiés avec les plus grands seigneurs de son pays, lui mettent entre les mains tous les éléments de succès. Cet homme est l'archimandrite des Cryptes, Pierre Mohyla.

Le premier parmi les schismatiques, il se flatta de donner aux siens les armes qui assuraient aux Uniates une écrasante supériorité; et, pour mieux réussir, il envoya ses soldats se former à la lutte dans le camp même de leurs adversaires. Quelques jeunes gens, soigneusement choisis, parmi lesquels se trouvait un futur métropolite, Silvestre Kossow, allèrent étudier aux frais de Mohyla, non plus à Constantinople ou en Allemagne, mais dans les écoles catholiques, à Léopol, à Cracovie, et même, dit-on, à Rome. Ils apprirent le latin, la philosophie, la théologie, et rapportèrent à Kiew les traditions et les méthodes des universités de l'Occident.

A leur retour, Mohyla voulut établir sous leur direction, près du monastère des Cryptes, un collège pour les enfants des nobles et des popes d'Ukraine. Mais la confrérie de Kiew possédait déjà une école, établie en 1588 par le patriarche Jérémie et honorée de plusieurs privilèges par ses successeurs. Cette institution n'avait fait que végéter, en dépit des libéralités dont elle avait été l'objet, et la fondation d'un collège aux Cryptes lui eût porté le coup de mort. Une convention fut conclue entre

Mohyla et la confrérie : l'archimandrite plaça ses professeurs dans l'ancien établissement, dont il augmenta la dotation, et reçut en retour le titre de préfet de la confrérie et de protecteur de son école. Le métropolite schismatique confirma cet arrangement de son autorité et l'hetman des Cosaques promit de défendre au besoin par les armes la nouvelle institution.

Dans l'organisation de son école, Mohyla imita sans hésiter les collèges latins, et spécialement ceux de la Compagnie de Jésus. L'ordre des classes, la méthode d'enseignement, la discipline furent calqués sur les usages de l'Occident. La langue latine devint la langue classique. On établit même, parmi les étudiants, des congrégations de la Sainte Vierge, à l'imitation de celles des Jésuites. Cependant la noblesse ukrainienne hésita avant d'envoyer ses fils à un collège que le clergé latin s'efforçait de lui rendre suspect. Mais ces scrupules furent de courte durée. En 1635, les élèves affluaient dans la nouvelle école, et sa réputation était déjà si bien établie qu'on lui donnait les noms emphatiques d'Hélicon et de Parnasse [1].

C'était un coup de maître d'avoir fait passer aux mains du clergé schismatique l'éducation des jeunes gentilshommes de l'Ukraine. Cependant Mohyla réussit encore mieux avec le clergé. En même temps que les belles-lettres, ses professeurs enseignaient la théologie ; et, renonçant aux vieilles traditions des écoles grecques, ils imitaient franchement les maîtres qu'ils avaient entendus à Cracovie, à Paris et à Rome. Ils employaient la méthode d'argumentation et tous les procédés de la scolastique; et leurs leçons étaient comme un écho lointain de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. Bien différents des Zizanie, des Philalèthe, et des autres soi-disant théologiens ruthènes, ces nouveaux docteurs se maintenaient soigneusement dans les limites de la vérité; et, sauf sur les points doctrinaux qui ont servi de prétexte au schisme grec, leur enseignement était parfaitement orthodoxe.

En même temps qu'il donnait des maîtres au clergé schismatique, Mohyla lui mit entre les mains un livre de sa composition, qui fut comme le manuel de l'enseignement nouveau. Il

1. C'est ce qu'affirme à cette époque Silvestre Kossow, alors professeur de ce collège, dans un écrit intitulé *Exegesis*, publié pour la défense de cet établissement et cité par Solowiew, *Histoire de Russie*, t. X, p. 119.

parut en langue ruthène, sous le titre de *Profession de foi orthodoxe de l'Église orientale* (1630). Un évêque russe, qui a esquissé l'histoire de la théologie en Ruthénie et en Moscovie, fait bien comprendre l'importance de cet ouvrage : « Jusqu'à la « publication de ce livre, dit-il, les enfants de l'Église d'Orient « n'avaient pas de livre symbolique à eux, dans lequel ils pus- « sent trouver, en matière de foi, avec quelque détail, une « direction donnée au nom de l'Église elle-même, un exposé « systématique et une apologie du dogme ; ils étaient réduits « à se contenter des définitions très brèves formulées par les « conciles et des règles des Saints Pères nommés dans le concile « *In Trullo* [1]. Ils devaient ensuite recourir aux autres écrits « des Pères, qui ne pouvaient avoir la même autorité. La *Pro-* « *fession de foi* de Pierre Mohyla, examinée et ratifiée par deux « conciles, celui de Kiew en 1640, et celui de Jassy en 1643, « puis examinée et approuvée par les quatre patriarches « d'Orient et les patriarches russes Joachim et Adrien, devint « le premier livre symbolique de l'Eglise d'Orient. Pour la « première fois, tous ses dogmes furent exposés, en son nom, « avec toute la précision possible et en tenant compte non plus « seulement des anciennes hérésies, mais encore des erreurs « nouvelles qui avaient surgi dans l'Occident [2]. »

Ces deux œuvres, réalisées par Mohyla, eurent une portée immense pour l'avenir de la Ruthénie. Une église schismatique vit sur le fond de vérité qu'elle a emporté en se séparant de l'Eglise romaine, et quand il est épuisé, il n'y a plus pour elle que la mort. L'heure de cette dissolution inévitable sonnait en Ruthénie pour l'Eglise schismatique grecque, lorsque Mohyla lui transfusa dans les veines du sang, qu'il allait emprunter à l'unique dépositaire de la vérité révélée. Il en prit assez pour arrêter la désorganisation de ce corps expirant et prolonger son existence, sans lui rendre cependant une vie véritable.

1. Les canons du concile quinisexte ou In Trullo, que l'Église romaine n'a jamais voulu approuver, sont la base de la discipline dans l'Église grecque. L'auteur fait allusion au canon deuxième de cette collection.

2. Macaire Boulgakof, évêque de Winnica, cité par le Père Gagarin, dans les *Études de théologie, de philosophie et d'histoire*, publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus, t. I, p. 19. — Lequien, *Oriens Christianus*, t. I, p. 1279, nous apprend que le livre de Mohyla fut traduit en grec et publié dans cette langue à Bucharest (1659) et à Amsterdam.

Pendant que Mohyla donnait ses soins à ces grandes entreprises, le métropolite schismatique, Job Borecki, mourut et fut remplacé par Isace Kopinski, cet évêque de Przemysl, qui s'était fait le dénonciateur de Smotrycki (1631). Il dut son élévation aux Cosaques, dont il avait su gagner la confiance. Soit qu'il fût inspiré par Mohyla, soit qu'il comprît comme l'archimandrite des Cryptes la nécessité d'une réforme dans son église, il fit au moins quelques efforts pour rétablir la discipline dans son clergé. Nous avons de lui une instruction qui proscrit différents abus, ordonne d'utiles mesures et réclame le maintien de l'autorité et de la juridiction métropolitaine. Pour la première fois, nous voyons un évêque schismatique cherchant à édifier et non plus à détruire.

Une autre lettre du même prélat, adressée au prince Jérémie Wisniowiecki pour lui reprocher sa conversion récente au catholicisme et son passage au rite latin, montre également que le nouveau métropolite savait parler une langue vive, énergique et décente[1].

L'œil ne peut s'y tromper : l'Eglise schismatique s'organise, et elle sera bientôt capable de se soutenir en Ukraine, par ses propres forces. Ce n'est déjà plus cet édifice ruineux que les seuls bras des Cosaques maintenaient sur le sol; et les années tendront à lui donner plus de solidité. Les Uniates, au contraire, n'ont aucune puissance sérieuse en Ukraine. Le métropolite se maintient difficilement dans la possession de l'église de Sainte-Sophie, à Kiew, et de quelques monastères sans importance, et il ne pourra jamais fonder un collège qui rivalise avec celui de Mohyla. Ainsi, dans cette contrée qui fut le berceau de la foi pour la Ruthénie, l'avenir n'est déjà plus à la foi catholique.

Les annales de l'Eglise uniate ne nous présentent, durant les trois années que nous étudions, aucun fait dont l'importance puisse contrebalancer la fondation du collège de Kiew. En 1629, à la veille de l'assemblée de Léopol, les Basiliens réformés avaient tenu leur cinquième congrégation générale sous la présidence du protoarchimandrite Raphaël Korsak. Les actes de cette assemblée ne relatent aucun événement digne de mémoire. Il semble qu'elle s'est occupée princi-

1. *Actes de la Russie occidentale*, t. IV, an. 1631.

palement de régler le temporel des monastères et d'assurer l'avenir de ceux qui périclitaient, faute de revenus suffisants. Elle décréta en outre la construction d'une église en pierres à Zyrowice et la translation du monastère des saints Romain et David près de Polock, à l'intérieur de cette ville [1].

Dans l'intervalle de 1629 à 1632, la mort de Michalowicz et de Morochowski fit vaquer les deux sièges épiscopaux de Pinsk et de Wlodimir. Le métropolite retint, durant deux années, l'administration de l'église de Wlodimir ; mais cette mesure devenant un sujet de plaintes pour la noblesse de Wolhynie, Rutski donna cet évêché à Joseph Bakowiecki, gentilhomme qui, comme son prédécesseur Morochowski, quitta la cour pour l'Eglise et sacrifia la place de notaire de Ruthénie afin de travailler au salut de ses frères [2]. Nous le verrons plein de courage et d'ardeur dans des circonstances difficiles. Quant à l'évêché de Pinsk, Rutski le donna à son coadjuteur Korsak. Le métropolite renonça, vers le même temps, à l'administration de l'église de Chelm, qu'il confia à Méthodius Terlecki, l'un des plus illustres prélats que Dieu ait donnés à l'Eglise ruthène.

Le nouvel évêque avait fait ses études à Vienne, et dès sa première jeunesse, il fut un apôtre plein de zèle pour le salut des Slaves du rite grec, dispersés dans la Hongrie, la Croatie, la Carniole et l'Esclavonie. Il consacrait ses vacances à parcourir ces contrées, et il eut le bonheur de retirer de l'ignorance et de convertir à la foi catholique un grand nombre d'âmes abandonnées.

A la fin de ses études, Méthodius se rendit à Rome pour demander au pape Urbain VIII la permission de continuer sa sainte entreprise. Le Pontife le reçut avec les témoignages de la joie la plus vive. Il voyait dans cet humble jeune homme le premier de ces missionnaires du rite grec, que ses prédécesseurs avaient tant de fois désiré et toujours vainement attendu. « O mes Ruthènes, s'écria-t-il, en bénissant Méthodius, par « vous j'espère convertir l'Orient. » Cette espérance s'est évanouie, hélas ! Terlecki ne fut suivi par aucun de ses compatriotes dans la voie qu'il leur avait courageusement ouvert.

1. Act. Congreg. Vae Basilianorum, in cod. ms. Leopol.

2. *Archives du S.-O. de la Russie*. Instruction aux nonces de Wolhynie pour la Diète de convocation, 9 juin 1632.

Il ne tarda pas lui-même à rentrer dans son pays, et l'Orient attend toujours les missionnaires que l'Occident ne peut lui envoyer. Cependant les travaux du jeune apôtre eurent un résultat durable. Un évêché du rite grec uni fut fondé dans les contrées qu'il avait évangélisées ; et l'Eglise romaine y compte encore de fidèles enfants [1].

Malgré le calme apparent qui régnait en Ruthénie, l'Eglise uniate touchait à une crise redoutable. Le roi Sigismond III, son unique protecteur, arrivait au terme de son règne et de sa vie. Il avait perdu, le 10 juillet 1631, la reine Constance d'Autriche, sa seconde femme. Ce malheur inattendu plongea toute la Pologne dans le deuil. Malade et désolé, le vieux roi se tint longtemps enfermé dans son palais, refusant toute consolation et semblant désirer la mort. Les témoignages d'affection que ses sujets lui prodiguèrent, les exhortations du Souverain Pontife et le sentiment du devoir lui rendirent des forces ; et, au commencement de 1632, il convoqua à Varsovie une Diète extraordinaire, qu'il voulut présider en personne.

Le vieux roi suivit toutes les affaires avec un zèle admirable et passa des jours entiers, et souvent même une partie des nuits, à juger les causes portées devant son tribunal. Cette application hâta sa fin ; mais elle fit éclater encore une fois les grandes vertus du pieux monarque. Il fut roi, et roi chrétien, jusqu'au dernier soupir. La Diète était à peine close que les fêtes de Pâques arrivèrent. Sigismond voulut donner encore une fois l'exemple de la piété à son peuple. Il assista, à la tête de sa cour, à toutes les cérémonies de la semaine sainte ; et le vendredi, ne pouvant visiter à pied les églises, selon la coutume du pays, il s'y fit porter par ses serviteurs. Ce dernier effort l'épuisa complètement. Le 10 avril, il expirait à l'âge de soixante-dix ans, dans la quarante-cinquième année d'un règne semé de nombreuses vicissitudes, mais qui ne manqua ni de gloire ni de grandeur.

Prince vraiment digne du trône par sa piété, son dévouement à l'Église, son profond sentiment des devoirs de la oyauté, Sigismond III ne parvint pas à se faire aimer de son peuple. Homme de conseil plutôt que d'action, lent à prendre un parti, mais inébranlable quand sa volonté était fixée, très

1. Susza, *De laboribus unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 323.

réservé dans ses paroles jusqu'à paraître taciturne ; ses qualités mêmes semblaient faites pour choquer le caractère polonais, bouillant, mobile, plein d'élan et d'enthousiasme. Dieu ne lui avait pas accordé l'éloquence et le talent militaire, les deux joyaux qui ornaient le mieux la couronne d'un roi de Pologne ; et ses sujets ne surent jamais comprendre tout ce qu'il y avait de grand dans ce cœur royal, toujours prêt à sacrifier son repos, son diadème et sa vie plutôt que de céder sur les intérêts de Dieu.

« Pourquoi, disait-on, s'obstiner à tout refuser aux protes-
« tants ? Pourquoi surtout cette folle entreprise de l'Union ?
« N'avions-nous pas assez de soucis dans nos diètes, sans exci-
« ter ces plaintes continuelles, ces interminables procès, ces
« fréquentes séditions ? » Les grands politiques d'alors ne voyaient pas que ces embarras d'un moment épargnaient des désastres à la patrie, et qu'en sacrifiant son repos à son devoir de roi, Sigismond III se dévouait pour le salut de la Pologne. La Pologne ne vivait que par l'esprit catholique. Le dévouement à l'Église était l'unique sentiment qui pût créer dans son sein un véritable patriotisme et dominer l'égoïsme, les rivalités de famille et de province, l'orgueil, l'esprit d'indiscipline, toutes les passions en un mot qui paralysaient les grandes vertus de la noblesse polonaise. En secondant le retour des hérétiques au sein de l'unité catholique, en préparant celui des Ruthènes, Sigismond III cimenta l'unité du peuple polonais et l'arma pour résister aux terribles épreuves qui l'attendaient dans un prochain avenir.

Cependant la postérité a été envers ce prince plus sévère encore que les contemporains. Ses fautes politiques, incontestables, mais exagérées à l'envi, ont fait oublier ses immenses services et les difficultés contre lesquelles il eut à lutter. On a travesti ce noble caractère et on a fait un sombre persécuteur d'un roi qui ne porta jamais la peine la plus légère pour le seul crime de schisme ou d'hérésie. L'esprit sceptique et antichrétien, qui inspire la plupart des historiens modernes, ne peut pardonner à un prince de prendre les maximes de l'Évangile et son devoir d'enfant de l'Église pour règle première de sa politique. C'est le grand crime de Sigismond III. Le respect et la reconnaissance de l'Église protesteront toujours contre l'arrêt qui pèse sur sa mémoire ; et quand les Polonais étudieront

sans parti pris leurs annales, ils verront que si l'ère néfaste de leur décadence commence après le règne de Sigismond III, il y aurait injustice à rejeter sur ce monarque l'origine de ces malheurs [1]. Il ne sut pas toujours prévoir et conjurer le péril de l'avenir ; mais la tâche n'était-elle pas au-dessus des forces humaines ?

Que pouvait le plus fier génie pour vaincre cet esprit d'orgueil, de discorde et de folie qui poussait déjà la noblesse polonaise à détruire sa patrie de ses propres mains ? Sigismond III commit des fautes, sans doute : il laissa la noblesse fonder sa puissance sur des bases durables, tandis que l'autorité royale s'en allait en lambeaux ; par d'impuissantes revendications de sa couronne héréditaire, il irrita la Suède et attira de ce côté, sur la Pologne, des guerres formidables ; il n'eut pas assez d'énergie pour défendre les classes inférieures contre la tyrannie de la noblesse. Convenons de ces faiblesses, mais n'oublions pas qu'après des désastres qui eussent anéanti vingt nations, la Pologne vit encore parce qu'elle a gardé la foi de ses pères ; et c'est à Sigismond III qu'elle doit en grande partie de l'avoir conservée.

Même au vulgaire point de vue de la gloire humaine, le règne de Sigismond III ne manque pas d'éclat. S'il ne fut pas guerrier lui-même, ce prince eut à son service de grands capitaines. D'éclatantes victoires furent remportées sur les Turcs, sur les Suédois, sur les Tartares ; la Moscovie fut presque anéantie par les armes polonaises ; et ce roi, ami de la paix, conquit par ses lieutenants plus de provinces que Bathory par ses propres exploits.

1. Un écrivain qui se distingue par une rare sûreté de coup d'œil et un véritable esprit catholique, M. le conte Maurice Dzieduszycki, a déjà donné l'exemple de la justice envers Sigismond III. On ne peut que louer les pages qu'il a consacrées à ce prince dans son livre : *Pierre Skarga et son siècle*. Cracovie, 1850, t. II, p. 16, 24. Récemment, un autre écrivain polonais a rendu justice à la politique et au règne de Sigismond III : c'est M. Théodore Morawski, qui a consacré plus de vingt ans de travail à son *Histoire de Pologne*, publiée l'an passé en six volumes. A beaucoup d'égards, c'est un excellent ouvrage ; mais l'auteur y touche trop rarement les questions religieuses, sans se montrer cependant hostile à la religion. Ce livre vient d'être couronné par la *Société historique polonaise* de Paris, qui accorde tous les deux ans un prix aux meilleurs travaux historiques publiés en polonais.

La postérité n'a pas le droit d'effacer l'inscription que Ladislas IV gravait au pied du monument de son père, sur la place de Varsovie. Debout sur une colonne triomphale, le vieux roi tient le glaive d'une main ; de l'autre, il élève la croix dans les airs, pour rappeler à son peuple qu'il doit à Jésus-Christ et à l'Église jusqu'à sa dernière goutte de sang. « Illustre sur la terre par « ses victoires, dit l'inscription, comme au ciel par sa piété, « Sigismond III a recueilli justement une double moisson de « gloire. Il tient le glaive comme la croix d'une main aussi « forte que pieuse. Il a combattu avec le glaive. Il a vaincu par « la croix. A son ombre il a vécu sans crainte, heureux, invin- « cible. Il a mérité au ciel le bonheur qu'il a eu la gloire d'as- « surer à la terre [1]. »

Un changement de règne est toujours une heure critique, même pour les monarchies les mieux assises. Quand le gouvernement d'un roi se prolonge, comme celui de Sigismond III, durant un demi-siècle, les mécontents et les ambitieux, que sa politique tient à l'écart, se consolent en calculant de loin les chances que leur promet l'avènement d'un nouveau prince. Le souverain n'est pas mort, que déjà ils entrent en campagne pour chercher la revanche de leurs humiliations et conquérir le pouvoir. En Pologne, la loi ouvrait elle-même le champ à toutes ces intrigues. Jusqu'à l'élection du nouveau roi, l'exercice de l'autorité monarchique restait suspendu ; les tribunaux eux-mêmes se taisaient ; et une loi, un règlement, une sentence quelconque, pour être valables, devaient émaner directement de la noblesse et être le résultat de son consentement libre et unanime.

D'après des usages antiques, réglés d'une manière définitive à la mort de Sigismond-Auguste, l'archevêque de Gnesen, Jean Wenzyk, accourut à Varsovie pour déclarer la vacance du trône et préparer l'élection prochaine en sa qualité de primat, chef suprême de la république durant l'interrègne. Avant de convo-

1. Le même monument porte cette autre inscription : Sigismundus III, liberis suffragiis Poloniæ ; hæreditate, successione, jure, Sueciæ rex. Pacis studio gloriaque inter reges primus, bello et victoriis nemini secundus. Moscorum ducibus, metropoli, provinciis captis, exercitibus profligatis, Smolensco recuperato, Turcica potentia ad Chocimum refracta, XLIV annis regno impensis, XLIV ipse in regia serie, omnium æquavit aut junxit gloriam.

quer toute la noblesse à l'élection du roi, il annonça, pour le 22 juin 1632, l'ouverture de la Diète dite de convocation, qui devait, selon la coutume, déterminer l'époque de l'assemblée générale de l'Ordre équestre et prendre les mesures nécessaires au maintien de la paix.

Les gentilshommes se réunirent aussitôt en diétines dans toute l'étendue de la Pologne pour organiser les tribunaux appelés de *deuil (Kaptur)*, espèces de cours prévôtales chargées de juger les causes urgentes durant l'interrègne, et pour nommer les nonces qui devaient former la Diète de convocation. Du premier coup d'œil, on vit dans ces assemblées que les protestants, tenus en respect par la main du vieux roi, relevaient la tête et se proposaient, selon leur coutume, de mettre à profit les embarras de la république pour rétablir leurs affaires. Ils avaient pris de loin leurs mesures ; et, comme pour leur rendre la partie plus facile, les catholiques, amollis par une longue paix et trop confiants dans leur force et leur nombre, ne se préoccupaient pas de combattre un ennemi qu'ils croyaient vaincu sans retour. Les hérétiques n'eurent qu'à étendre la main pour retrouver leurs anciens alliés, les politiques jaloux du clergé et les schismatiques. Comprimés sous le dernier règne, ils attendaient tous avec impatience l'heure de la réaction. Elle était venue, et ils s'entendirent pour en profiter.

Les schismatiques firent grand bruit dans les diétines, surtout dans les provinces méridionales, et mirent en avant des prétentions exorbitantes. En lisant l'instruction donnée par la noblesse de Wolhynie à ses nonces, on pourrait se croire revenu aux temps d'Ostrogski. Les gentilshommes ordonnent à leurs représentants d'exiger « que les bénéfices de la religion grecque « soient accordés à un métropolite et à des évêques soumis au « patriarche de Constantinople, sacrés par lui, et choisis parmi « les gentilshommes du palatinat où sont situés ces bénéfices ».

On réclamait en outre « que tout ce qui était sorti de la règle « y fût remis et réparé ; et qu'à l'avenir aucune occasion ne « fût plus donnée à de pareils désordres[1]. » Dans le langage du temps, ces formules un peu vagues équivalaient à une

1. *Archives du S.-O. de la Russie.* Instruction des nonces de Wolhynie pour la Diète de convocation, 9 juin 1632.

demande d'éviction du métropolite Rutski et de ses suffragants, au profit des schismatiques, et à la destruction du pacte de Brzesc. Les gentilshommes wolhyniens allaient jusqu'à déclarer « qu'ils ne consentiraient à aucune affaire, et par cela même « au couronnement, tant que cette pacification ne serait pas « accomplie », c'est-à dire tant qu'on n'aurait pas fait droit à leurs exigences.

Ces dernières paroles furent le mot d'ordre des alliés. Politiques, protestants, schismatiques, tous déclarèrent en arrivant à Varsovie qu'ils ne s'occuperaient pas de l'élection royale avant que l'on eût satisfait à leurs réclamations, et ils montraient des instructions qui leur prescrivaient cette conduite. De leur côté, les Cosaques Zaporogues envoyaient à la Diète un message pour demander « que la religion grecque fût laissée en paix par les uniates », et on sait ce que signifiaient ces paroles dans leur bouche. On n'avait jamais vu, depuis de longues années, autant d'hérétiques parmi les nonces ; et à l'ouverture de la Diète, ils donnèrent la mesure de leur influence, en portant à la dignité de maréchal leur chef, le duc Christophe Radziwill [1].

C'était un homme éloquent, résolu, qui possédait à la fois l'estime et l'affection de la noblesse, et qui avait su se maintenir à un haut degré de crédit et de puissance malgré le roi défunt. Sigismond l'abhorrait, à cause de son attachement à la foi calviniste et du souvenir de son frère Janus, le trop fameux allié de Zebrzydowski dans la révolte de 1607.

La correspondance de Radziwill, publiée de nos jours, prouve qu'il rendait au roi cette antipathie, et qu'il nouait des intrigues à l'étranger, pour faire monter Gaston de France sur le trône de Pologne à la mort de Sigismond, au détriment du prince Ladislas. Ces manœuvres ont été connues par le monarque ; et il fut confirmé par cette découverte dans sa résolution de ne jamais accorder de dignités à un homme qu'il regardait comme un ennemi de sa maison et de sa foi.

1. V. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 395. Dépêches du nonce Visconti. — Solowiew, *Histoire de Russie.* Il semble qu'il y eût deux messages des Cosaques, l'un qui fut entendu par le Sénat le 18 juin avant l'ouverture de la Diète, l'autre durant l'assemblée. En tout cas, ils étaient identiques au fond, et la réponse fut la même.

Non seulement Radziwill ne put jamais entrer au sénat, où l'appelaient sa naissance, ses talents et sa fortune ; mais il ne put obtenir le bâton d'hetman de Lithuanie, que la voix publique lui décernait. Sigismond aima mieux le donner à Léon Sapieha, vieux et dépourvu d'expérience militaire, que de le remettre en des mains dont il ne se croyait pas sûr. Radziwill se vengea en faisant de l'opposition dans toutes les diètes, où il arrivait toujours en qualité de nonce. Il devint l'avocat des mécontents, adressa en toute rencontre au roi les plus violentes diatribes et devint ainsi très populaire. A la mort de Sigismond, la noblesse crut reconnaître ses prétendus services en l'élisant maréchal de la Diète, dignité qui lui assurait une grande influence dans les affaires. Il était ambitieux et violent ; toutefois on pouvait espérer qu'en lui promettant le bâton d'hetman, le prince Ladislas en ferait son instrument, comme la suite le montra [1].

Dans le sénat, les protestants ne comptaient que deux membres de leur religion ; mais les sénateurs ne vinrent à la Diète qu'en petit nombre, et la plupart d'entre eux se montraient toujours tièdes, quand il s'agissait de défendre la religion. Le plus ferme appui de la bonne cause était le nonce apostolique Honoré Visconti, archevêque de Larissa, plein de zèle, de droiture et de dextérité, qui avait déjà l'expérience du maniement des affaires en Pologne et possédait un véritable crédit parmi la noblesse et le clergé. Il s'employa de toutes ses forces à réveiller les catholiques de leur funeste apathie et à les unir tous pour la défense des privilèges de l'ordre sacerdotal, de la foi et de la sainte Union.

De son côté, l'archevêque de Gnesen fut à la hauteur de ses devoirs. Parti des derniers rangs de la noblesse, où le gentilhomme polonais n'était plus qu'un pauvre laboureur, ce prélat s'était élevé peu à peu à la première dignité du royaume, par son propre mérite autant que par la faveur de Sigismond III. Il se piquait de belles-lettres, ne manquait pas de science

1. Nous faisons ce portrait d'après une remarquable relation d'Honoré Visconti, nonce apostolique en Pologne, écrite en 1636 et communiquée par M. le prince Czartoryski (*Collection Naruszewicz*), ainsi que d'après l'ouvrage *Vie militaire et politique de Christophe Radziwill*, publié à Paris en 1860 par les conservateurs de la Bibliothèque polonaise.

et possédait surtout l'art de manier les assemblées. Sa réputation d'habileté était déjà bien établie ; il l'augmenta encore durant cet interrègne [1].

Malgré le dévouement du nonce et la dextérité du primat, les intérêts de l'Eglise catholique étaient sérieusement menacés. La Diète ne pouvait porter aucune loi ni régler définitivement aucune autre affaire que les préparatifs de l'élection royale ; mais les instructions données aux nonces dans un grand nombre de palatinats lui enjoignaient d'écouter les plaintes des hérétiques et de leurs alliés, et de jeter les bases d'un accommodement, qui serait sanctionné par la Diète d'élection.

L'assemblée devait dresser l'Acte de la confédération générale, qui était comme le code du droit public durant l'interrègne. Les gentilshommes s'y donnaient mutuellement la garantie de leurs libertés, et fixaient d'avance certaines conditions qu'ils voulaient imposer au futur roi.

Durant l'interrègne qui suivit la mort de Sigismond-Auguste, les protestants y avaient inséré, malgré les réclamations des catholiques, une clause qui bouleversait toute l'ancienne législation de la république et assurait le droit de cité à l'hérésie dans le royaume. Quatre palatinats refusèrent d'admettre cet article ; et à chaque vacance du trône, il donnait lieu à des protestations de plus en plus énergiques. Grâce à ces réclamations, le droit catholique continuait d'être la loi du royaume. Cette loi ne pouvait être abolie que du consentement unanime de la noblesse, mais elle restait sans vigueur ; et à chaque interrègne, quand on rédigeait l'Acte de la confédération, ou les *Pacta conventa*, les protestants travaillaient de toutes leurs forces à élargir l'article qui leur concédait de si funestes avantages. En 1632, l'effort principal de leur attaque porta encore sur ce point.

Nous ne pouvons suivre toutes les affaires qui occupèrent cette Diète ; mais la cause de l'Union étant intimement liée à celle du clergé latin, il est impossible de passer sous silence les principales manœuvres des protestants et des politiques, leurs alliés. Ces derniers voulaient interdire au clergé l'acquisition de nouvelles propriétés terrestres, se mettre à l'abri de toute poursuite à l'occasion des dîmes, et surtout empêcher les

1. Visconti, l. cit.

appels en cour de Rome, qui leur rendaient, disaient-ils, la défense impossible. Les évêques répondirent que ces questions ne pouvaient être réglées que par le Saint-Siège ou le concile provincial, et firent entrevoir l'espérance de quelques concessions. De ce côté, l'orage resta suspendu jusqu'à la Diète d'élection.

Plus exigeants que leurs alliés, les protestants ne se contentèrent pas de bonnes paroles ; ils demandèrent le libre exercice de leur religion dans toutes les villes du royaume et pour toutes les sectes, sans exception ; l'abrogation des lois et des sentences portées contre cette liberté durant le dernier règne, et des peines sévères contre ceux qui la gêneraient à l'avenir. Ils allèrent même jusqu'à réclamer le partage des magistratures dans les villes entre eux et les catholiques, et l'attribution à leur profit de certains offices à la cour et dans le gouvernement. Ces concessions devaient être consacrées par une loi votée dans la Diète d'élection. En cas de refus, les hérétiques menaçaient d'en appeler aux armes. La ligue protestante triomphait en Allemagne. Gustave-Adolphe, victorieux, occupait la Silésie, et il pouvait mettre son épée au service de ses coreligionnaires.

Ces prétentions exagérées, encore plus, peut-être, que les efforts du nonce et des évêques, réveillèrent le zèle des catholiques. Dans une assemblée tenue chez le primat, ils protestèrent qu'ils ne souffriraient aucune extension de l'hérésie au préjudice de la religion de leurs aïeux, et qu'ils repoussaient les demandes des protestants. Cette réponse fut si énergiquement accentuée que les hérétiques n'osèrent pas insister. Contre toute espérance, le duc Radziwill contint les plus ardents. L'influence du prince Ladislas était déjà visible. Le futur roi de Pologne avait intérêt à hâter son élection et à maintenir la paix entre ceux qui devaient être demain ses sujets.

Contraints à reculer, les protestants se rabattirent sur l'Acte de la confédération et exigèrent que le trop fameux article sur la liberté de conscience fût rédigé dans des termes plus larges encore que de coutume. Des députés furent nommés de part et d'autre pour le dresser, et, malgré une longue résistance, les représentants des catholiques laissèrent passer une clause qui mettait à néant toutes les sentences ayant force ou apparence de loi, rendues, sous le règne précédent, contre la sécurité et la

paix des dissidents. Elle garantissait, en outre, l'exercice public des cultes protestantes dans les villes royales où les hérétiques avaient des temples, et étendait pour les autres villes le droit d'exercice privé dans les maisons des gentilshommes.

Une opposition formelle à ces concessions eût amené la rupture immédiate de la Diète et rendu l'élection impossible. Pour éviter à la république des malheurs dont on ne pouvait prévoir la fin, les catholiques jugèrent qu'il fallait encore céder devant la violence, mais en réservant l'avenir par des protestations. Lorsque Radziwill, maréchal de la Diète, lut solennellement l'Acte de la confédération, un gentilhomme l'interrompit pour déclarer que, sur l'article de la religion, les catholiques se taisaient, mais n'accordaient rien. A ce coup, Radziwill s'emporta et se plaignit qu'il n'y eût ni sûreté ni justice pour les dissidents, quoiqu'ils fussent citoyens de la république et en possession de tous les privilèges de la noblesse.

Les catholiques répliquèrent avec énergie. Le vice-chancelier du royaume, Thomas Zamoyski, se distingua par une chaleureuse harangue. « L'hérésie, dit-il en terminant, n'est chez « nous qu'une étrangère, tandis que la religion catholique est « la mère vénérée de la patrie. Elle a porté notre nation dans « son sein; elle l'a nourrie de son lait, élevée au comble de la « gloire; il serait injuste de l'égaler, de la comparer même à « l'hérésie. » L'âme du grand chancelier Zamoyski semblait revivre dans son fils, et la Diète crut entendre encore cette voix puissante qui avait dominé tant de fois le bruit des assemblées les plus tumultueuses.

Les protestants repoussaient comme des injures ces termes d'hérésie et d'hérétiques; mais ces clameurs ne mettaient ni le droit ni la raison de leur côté. De guerre lasse, on en vint à un accommodement. Les catholiques consentirent à signer l'Acte de la confédération tel qu'il était rédigé, mais en y ajoutant une clause, par laquelle ils exceptaient l'article tant débattu, dans les mêmes termes que leurs devanciers aux interrègnes précédents.

Les hérétiques refusèrent d'accepter cette formule, qui était à leurs yeux trop expressive. Après de longues disputes, ils permirent aux catholiques de faire précéder leurs signatures de ces mots : « Sauf les droits de l'Église catholique romaine ».

L'Église étant encore de droit, sinon de fait, en possession

de ses anciens privilèges, cette clause pouvait suffire à la rigueur pour empêcher l'abus de passer en loi ; mais ces subtilités, nous dit le nonce Visconti, « faisaient rire les protestants « à pleine bouche. Ils pouvaient se moquer sans crainte de la « sévérité des lois, et de toutes les clameurs des catholiques « contre eux. Elles n'avaient pas plus de résultat que les aboie- « ments des chiens contre la lune[1]. » En définitive, l'avantage restait aux protestants, et enhardis par les concessions nouvelles stipulées dans l'article de la confédération, ils se réservaient de faire valoir leurs autres demandes à la Diète d'élection.

Au milieu de cette confusion, lorsque l'Église catholique latine n'obtient pas elle-même la reconnaissance de ses droits les plus légitimes, on se demande quel va être le sort de l'Église uniate ? « Tous ici universellement, écrivait le nonce à l'ouver- « ture de la Diète, ont de l'aversion pour les Uniates et pour « leur propagation[1]. » Visconti suppliait le Pape d'adresser un bref à l'archevêque de Gnesen, pour lui recommander cette cause délaissée ; « autrement, ajoutait-il, je vois la sainte « Union en grand péril ».

Prévoyant l'orage, Rutski accourut à Varsovie avec trois de ses suffragants, les évêques de Luck, de Chelm et de Pinsk. Sa première démarche fut de se présenter au prince Ladislas, fils aîné de Sigismond III, qui avait pris, par droit héréditaire, le titre de roi de Suède, en attendant que l'élection le fît roi de Pologne. Le métropolite vit ensuite l'archevêque de Gnesen, les autres évêques latins, et les chefs de la petite troupe de gentilshommes ruthènes, encore fidèles au rite grec et à l'Union. Comme s'ils se fussent donné le mot, tous lui déclarèrent qu'il fallait conclure la paix avec les schismatiques ; car, autrement, on imputerait aux Uniates la ruine de la patrie[2]. Rutski répondit qu'il ne pouvait rien céder aux schismatiques, sans le consentement du Pape. La réplique de ses interlocuteurs, toujours la même, semblait encore préparée d'avance. « Les affaires du

1. *Relazione* s. cit. — Quelques sénateurs laïques, et parmi eux le prince Albert Radziwill, refusèrent de signer l'Acte de la confédération.

2. Relatio de illis quæ acta sunt in causa unionis ruthenæ ecclesiæ in conventione generali Varsaviæ celebrata tempore interregni an. 1632 Junii 22. Copiée aux Archives de la Propagande par le R. P. Martinow, S. J.

« royaume de Pologne, disait-on au métropolite, sont dans un « si misérable état, que, pour y porter remède, on ne peut pas « attendre quatre mois une réponse du Pape ; on ne peut pas « même attendre un mois. Il faut que notre sang à tous coule « pour vous, ou que vous cédiez devant la volonté de tous ; « que vous vous accordiez au moins en quelque manière avec « les schismatiques. Abandonnez-leur les bénéfices que vous ne « possédez pas, et qui sont du patronage royal ; on ne vous « demande pas autre chose. »

Les prélats uniates vinrent rapporter au nonce les paroles qu'on leur adressait à leur arrivée, et lui demandèrent son avis sur les moyens de conclure la paix. Visconti les engagea à consulter les théologiens, en ajoutant que, pour lui, il ne pouvait consentir à aucune cession faite au profit des schismatiques. Les théologiens auxquels Rutski s'adressa lui répondirent qu'il pouvait faire quelques concessions, mais en sauvegardant entièrement sa juridiction et celle des évêques ses suffragants. Cette décision était facile à donner en théorie ; mais, dans la pratique, on ne voyait pas ce que Rutski pouvait céder, sans porter préjudice à ses droits de seul pasteur légitime de tous les Ruthènes.

Le grand danger de la situation était dans l'alliance étroite des schismatiques et des dissidents, qui s'étaient engagés à ne pas traiter les uns sans les autres. Le prince Ladislas eut l'adresse de séparer leurs causes. Il fit appeler les prélats uniates, et s'offrit à négocier une transaction entre eux et les schismatiques, « sans ébranler à ce sujet toute la république ». Rutski et les siens acceptèrent cette offre avec reconnaissance ; et tandis que les réclamations des protestants étaient discutées, comme de coutume, devant une commission présidée par des sénateurs, celles des Ruthènes furent soumises à l'arbitrage extra-légal d'un prince, qui n'était rien dans l'État. Ladislas s'adjoignit comme conseillers cinq sénateurs et cinq nonces, dont trois choisis parmi les hérétiques ; et dès le lendemain il invita les schismatiques à présenter leurs griefs. Ils produisirent un écrit par lequel, unissant toujours leurs intérêts à ceux des dissidents, ils réclamaient la liberté complète pour tous les cultes chrétiens. Leurs prétentions pour eux-mêmes étaient exorbitantes ; et si elles eussent été reconnues par la Diète, l'Union eût été détruite, et son rétablissement devenait impossible.

L'argument capital des schismatiques était que les Ruthènes, soumis au patriarche de Constantinople, avaient seuls des droits certains en Pologne ; et que les Uniates violaient toutes les lois de la justice en gardant la métropole, les évêchés et les églises. Le métropolite uniate répondit à ces affirmations en établissant brièvement la légitimité de sa possession ; et le prince royal, sans rien conclure, invita les parties à présenter le lendemain les pièces à l'appui de leurs affirmations réciproques.

Les schismatiques produisirent un grand nombre d'actes publics, qui reconnaissaient la sujétion de la métropole ruthène à l'Église de Constantinople ; mais aucun de ces actes n'était antérieur à l'année 1500 et au règne de Sigismond I. Les Uniates ne niaient pas que la métropole ruthène n'eût été durant quelque temps soustraite à l'obéissance du Saint-Siège apostolique et soumise uniquement au Patriarche de Constantinople ; mais ils affirmaient et démontraient, par des preuves irrécusables, que « la Ruthénie avait été baptisée dans l'Union « par l'action du Pontife Romain ». Ils prouvèrent encore, par les statuts mêmes du royaume, qu'au xve siècle les schismatiques étaient formellement exclus des dignités publiques. Ils montrèrent enfin le célèbre privilège accordé par Ladislas III à Isidore de Kiew et confirmé par ses trois successeurs immédiats, qui prouvait qu'au moment de l'Union de Florence, toutes les églises de Ruthénie avaient été remises sous l'autorité du Pontife Romain.

Sur ces entrefaites, une députation arriva du Zaporoze pour peser sur la décision de la Diète. Les bandits de l'Ukraine se plaignirent d'être persécutés pour leur religion, et demandèrent que les Uniates laissassent enfin les schismatiques en paix. Si on ne faisait pas droit à leurs réclamations, les Zaporogues menaçaient d'exiger justice les armes à la main. Heureusement pour les Uniates la députation cosaque fut assez malavisée pour réclamer le droit de suffrage dans l'élection royale. Une horde de paysans à moitié sauvages voulait partager la plus glorieuse prérogative de l'Ordre équestre ! Il n'y eut qu'un cri pour repousser cette outrageante prétention. La Diète répondit avec dédain que les Cosaques zaporogues, étant de race plébéienne, ne pouvaient avoir aucune part aux conseils de la république. Quant à leurs réclamations sur les immunités

de la religion grecque et sur la récompence due à leurs propres services, les Ordres s'en occuperaient, si les Cosaques étaient obéissants et fidèles.

On dit même que les Zaporogues, autorisant leurs prétentions de leur qualité de membres de la république, on leur répondit : « Oui, vous êtes membres de la république, mais comme « les cheveux et les ongles. Quand ils grandissent trop, on « les coupe. Quand les Cosaques sont peu nombreux, ils peu- « vent servir la république ; mais quand ils s'accroissent outre « mesure, il y a lieu de craindre que les paysans ruthènes ne se « révoltent contre leurs seigneurs. » La politique eût conseillé une réponse moins arrogante ; mais l'orgueil blessé ne calcule pas, et la députation cosaque avait piqué ces fiers gentilshommes au plus sensible du cœur [1].

En réalité, l'assemblée était émue par cette manifestation. Ladislas et ses conseillers déclarèrent à Rutski qu'il fallait absolument faire des concessions. Il était impossible de renvoyer cette affaire au futur roi ; car les schismatiques, avant de consentir à l'élection, prendraient les armes pour détruire eux-mêmes l'Union. D'un autre côté, il n'était pas prudent de la soumettre à la Diète ; car si la décision était favorable aux Uniates, on avait encore à craindre une guerre civile ; et si, comme tout le faisait pressentir, la sentence leur était désavantageuse, il en résulterait des malheurs irréparables. Il fallait donc céder aux circonstances, et accorder tout ce qui pouvait l'être sans préjudice pour l'Église catholique.

Rutski et ses suffragants étaient abandonnés de tout le monde ; et partout où ils paraissaient on les accusait de sacrifier le bien public à leur intérêt particulier. D'un autre côté, ils devaient ménager le prince Ladislas, qui allait être certainement élu roi, et une fois en possession de la couronne, il disposerait, en vertu du droit de patronage, de la métropole et de tous les évêchés ruthènes. Il lui eût suffi de les conférer à des schismatiques, pour anéantir l'Union. Il fallait donc conserver ses bonnes grâces ; et il était évident, du reste, que si les Uniates ne faisaient pas quelques concessions, Ladislas et ses conseillers étaient prêts à accorder toutes les demandes des schismatiques, plutôt que de voir rompre la Diète.

1. Piasecki et Visconti, l. cit. — Solowiew, *Histoire de Russie*.

Le métropolite avait demandé en vain que l'affaire fût renvoyée au Souverain Pontife ; les schismatiques étaient résolus à ne pas accepter un tel juge ; et les catholiques eux-mêmes disaient que le Pape pourrait refuser toute concession et jeter par là la république dans des troubles continuels[1]. Au milieu de ces perplexités, Rutski pensa qu'entre deux maux il fallait choisir le moindre ; et il se résigna à céder aux schismatiques ses droits sur des églises et des bénéfices qu'ils possédaient déjà, au détriment des Uniates. En faisant cette déclaration au prince Ladislas, le métropolite le supplia d'expliquer lui-même en détail toute cette affaire au Saint-Siège.

Le prince et ses conseillers ne trouvaient pas ces concessions suffisantes. Ils pressèrent Rutski d'accorder davantage : « Ayez donc pitié, lui disaient-ils, de vous-même et de la « patrie, que vous exposez aux derniers malheurs. » Le métropolite ne voulut pas aller plus loin ; mais, comme il était aisé de le prévoir, les schismatiques ne se contentèrent pas de ces avantages. Ils s'emportèrent devant le prince royal, et partirent, en prenant le ciel et la terre à témoin de l'injustice qui leur était faite.

Effrayé par ces menaces, Ladislas insista dans une quatrième séance pour obtenir des concessions nouvelles. Ce prince conduisait toute cette affaire avec une grande dextérité. Il témoignait même de bonnes dispositions pour les Uniates, qui, feintes ou réelles, inspiraient de la confiance, non seulement au métropolite, mais au nonce Visconti lui-même[2]. Rutski ne put résister aux pressantes sollicitations d'un homme qui allait devenir dans quelques jours le maître des destinées de l'Église uniate, et qui, pour l'heure présente, en paraissait déjà le principal appui. Il céda sur quelques points dont les Uniates étaient déjà en possession ; mais les schismatiques trouvèrent encore que ces concessions étaient insuffisantes, et déclarèrent qu'ils allaient porter la cause devant la Diète.

Le lendemain, en effet, ils exposèrent leurs griefs devant l'assemblée et conclurent en demandant la moitié des évêchés

1. Rutski expliqua lui-même ces raisons au Saint-Siège dans un écrit intitulé : *Causæ ob quas rutheni uniti conditionibus schismaticorum subscripserunt.*

2. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 395.

et des églises. Quelques-uns des catholiques se récrièrent devant ces exigences et dirent que les schismatiques devaient accepter les conditions offertes par le roi de Suède. Ces conditions n'étaient déjà plus celles que Rutski avait en partie acceptées. Quand on les présenta au métropolite rédigées par articles, sous ce titre : Points de pacification (*Puncta pacis*), il déclara qu'il aimerait mieux perdre la vie que d'y donner son consentement. La Diète, embarrassée par ce refus, renvoya l'affaire au prince Ladislas.

Durant deux jours, Rutski négocia encore avec le prince et ses conseillers pour obtenir la correction de ces articles. Il réussit sur quelques points importants; néanmoins, quand l'ensemble du projet fut présenté à sa signature, dans sa rédaction définitive, il refusa de signer, et Ladislas y apposa seul son nom et son sceau. Les schismatiques n'avaient pas même daigné venir à cette dernière réunion.

Rien donc n'était conclu, et chacune des parties pouvait se réserver de faire valoir ses droits à la Diète prochaine ; cependant la position des Uniates était sérieusement compromise par les concessions de Rutski. Le métropolite avait toujours réservé le consentement du Saint-Siége ; mais comme les catholiques eux-mêmes avaient dit d'avance qu'ils n'admettaient pas cette réserve, on avait regardé comme définitivement acceptée la transaction proposée par Rutski. Il lui eût été bien difficile de retirer ses concessions ; et si l'affaire eût été soumise dans ces termes à une Diète, cette assemblée eût certainement passé outre et tenu pour valable le consentement extorqué au métropolite[1].

Quand on examine les articles envoyés par le métropolite à Rome, on voit que les Uniates reconnaissaient aux schismati-

1. Au lendemain même de la Diète, Ladislas, écrivant au pape et se faisant gloire de tout ce qu'il avait fait pour arranger cette affaire, déclarait que les Uniates avaient permis les concessions accordées aux schismatiques : « Fracti meo sermone schismatici plurimum de sua pertinacia « remiserunt, ut qui prius omnes sibi et postmodum dimidium Ecclesia- « rum ab unitis restitui voluerint ; paucis tantum, quarum alteras possident, « et in cæteris vix aliquot religiosi uniti sine fructu animarum degunt, per- « mittentibus etiam persuasu meo unitis (maxime ne nihil schismatico- « rum causa concessus videretur) acquieverunt. » Dans la réalité, les schismatiques n'avaient pas trouvé les concessions suffisantes et rien n'était définitivement accepté d'aucun côté.

ques le droit d'exercer librement leur culte et d'administrer les sacrements dans les palatinats de Kiew, de Braclaw, de Podolie, et dans une partie de celui de Ruthénie. Dans ces contrées, il est vrai, en Ukraine principalement, il n'y avait pas un seul Uniate, et le prince Ladislas disait, non sans raison, qu'il eût fallu toute une armée pour en faire tolérer un seul. Mais, du moins, les Uniates n'avaient jamais renoncé au droit et à l'espérance de posséder un jour les églises de ces provinces ; et par cette transaction, ils les cédaient définitivement aux schismatiques. Ils renonçaient de même à l'évêché de Léopol, à l'archimandrie de Zydyczyn, à plusieurs églises de Mohylew et d'Orsza.

Ce traité stipulait encore que les confréries schismatiques « resteraient en pacifique exercice », et jouiraient de toute la liberté qui leur était nécessaire. Par un dernier article, les Uniates reconnaissaient aux schismatiques le droit de pratiquer partout leur culte, de fonder des écoles et des hôpitaux, et d'arriver aux magistratures dans toutes les villes. Il avait été question également de la cession de l'évêché de Przemysl; Rutski avait refusé formellement d'y consentir ; mais, dans l'intention du prince et de ses conseilllers, cette dernière concession, quoiqu'elle ne fût pas écrite dans le projet d'accord, était nécessaire et déjà acquise aux schismatiques.

Jusqu'à ce moment, l'Église uniate avait seule une existence officielle et parfaitement légale en Pologne. Les schismatiques au contraire n'avaient qu'une possession de fait, contre laquelle non seulement les Uniates, mais l'autorité royale elle-même avaient cent fois protesté. Si cette transaction eût été acceptée par les schismatiques, ils auraient eu des droits acquis et reconnus par leurs adversaires eux-mêmes ; avec l'audace qui ne leur manqua jamais, et la puissance, qui était alors entre leurs mains, ils auraient su profiter de ces premiers avantages pour enlever peu à peu à l'Union tout ce qu'elle se réservait. Par bonheur, Rutski fut dégagé de cette position fausse par les exigences mêmes de ses ennemis, qui ne se contentèrent pas de ce que le métropolite consentait à leur céder.

Selon l'usage, les nonces devaient rendre compte de leur mandat à la noblesse avant l'élection. Les « Points de pacifi-

« cation » (*Puncta pacis*), approuvés par la Diète, furent rejetés dans plusieurs diétines. Ainsi, dans le palatinat de Wolhynie, les gentilshommes prirent entre eux l'engagement de se rendre en aussi grand nombre que possible à l'élection et de l'empêcher, tant qu'on n'aurait pas donné entière satisfaction aux schismatiques. En même temps, une odieuse comédie se jouait dans le Zaporoze[1].

Le duc Radziwill se repentait déjà de n'avoir pas assez profité de ses avantages dans la Diète de convocation ; et pour réparer sa faute au moment de l'élection, il résolut de pousser les schismatiques aux dernières extrémités. Dans le mois de septembre 1632, pendant que les Cosaques, au nombre de 30,000 environ, délibéraient les armes à la main sur la conduite qu'ils devaient tenir durant l'élection, trois cents popes schismatiques se présentèrent dans leur assemblée ; et, prosternés le front dans la poussière, ils les supplièrent de prendre en main la défense de la religion grecque, de tirer vengeance de l'oppression sous laquelle elle gémissait, disaient-ils, depuis tant d'années. C'était le moment de lui rendre sa liberté, ses privilèges, ses églises, l'honneur et la paix qu'on lui avait ravis. Ces prières, entrecoupées de cris et de larmes, remuent toute l'armée. Les Cosaques répondent par des cris de fureur, jurent d'en finir avec l'Union et veulent se jeter immédiatement sur la Lithuanie pour enlever de force toutes les églises aux Uniates.

Radziwill, car c'était lui qui avait préparé cette scène, allait réussir au delà de ses espérances. Personne ne s'attendait en Lithuanie à cette attaque imprévue, et les Cosaques pouvaient pénétrer jusqu'à Vilna sans coup férir. L'Église uniate n'avait encore une fois que Dieu pour défenseur. Il vint à son aide par un véritable miracle. L'hetman des Cosaques était un homme cruel, impie et brutal, vraiment digne de commander à ces bandits. Cependant la conscience de cet aventurier s'indigna des atroces manœuvres dont s'accommodait l'ambition d'un grand seigneur. Il frémit à la pensée des maux horribles qu'une invasion allait déchaîner sur la Lithuanie. Les hurlements des popes ne lui inspirèrent que du dégoût. Ne pouvant s'opposer ouvertement à leurs demandes, il feignit de recevoir

1. Visconti, *Dépêches du 20 septembre* 1632; ap. Theiner, l. cit., p. 397.

la nouvelle d'une irruption des Tartares, rompit au plus vite l'assemblée et dispersa ses bandes du côté de la frontière, sous prétexte de surveiller l'ennemi.

L'explosion était retardée, mais l'orage grondait toujours. La Diète d'élection allait s'ouvrir, le 27 septembre. En attendant, le nonce Visconti travaillait de son mieux en faveur de l'Union ; mais ses efforts n'obtenaient presque aucun résultat. « Plaise à Dieu, écrivait-il, que les pauvres Uniates la passent « bien ! Hier, je les ai recommandés à Sa Majesté le roi de « Suède, sur l'autorité et l'adresse duquel je fonde mes meil- « leures espérances [1]. » Hélas ! cet appui même allait manquer tout à coup.

1. Visconti *Dépêche du* 20 *sept.* 1632; ap. Theiner, t. III, p. 397.

CHAPITRE II.

LES SCHISMATIQUES VICTORIEUX A L'AVÈNEMENT DE LADISLAS IV.

(27 eptembre 1632 — 14 mars 1633.)

L'élection du prince Ladislas assurée d'avance. — Projets des ennemis de l'Église et de l'Union. — La noblesse réunie en masse dans la plaine de Wola, sous Varsovie (27 septembre 1632). — Jacques Sobieski, maréchal de la Diète. — Une commission est nommée pour préparer une transaction entre les catholiques et les protestants. — Avantages nouveaux que les protestants savent obtenir. — Les schismatiques à la Diète. — Le prince Ladislas. — La situation dans la Diète. — Audience des Cosaques zaporogues. — Les schismatiques récusent la commission nommée par la Diète pour s'occuper des affaires de la religion grecque. — Le prince Ladislas choisi pour arbitre. — Ses dispositions hostiles aux Uniates. — Inutile intervention du nonce apostolique Visconti. — Des *articles de pacification* sont rédigés en faveur des schismatiques. — La hiérarchie, instituée par Théophane, reconnue par la république polonaise. — L'Église uniate démembrée. — Déplorable résultat de ces concessions pour l'Église uniate et la Pologne. — Inutile intervention du métropolite Rutski auprès de Ladislas. — Ladislas IV, élu le 18 novembre 1632, s'oblige, par un article des *Pacta conventa*, à exécuter les *articles de pacification de la religion grecque*. — Protestation de Rutski, de ses suffragants, des évêques et de quelques seigneurs latins. — Ladislas prête serment d'observer les *Pacta conventa* (14 novembre). — Réclamations des catholiques. — Préparatifs du couronnement royal. — Funérailles de Sigismond III. — Le métropolite Rutski et ses suffragants prennent part à ces cérémonies. — Diète du couronnement. — Ladislas est sacré dans la cathédrale de Cracovie (6 février 1633). — Les schismatiques obtiennent de Ladislas IV un diplôme, qui leur garantit l'exécution des *articles de pacification* et organise la hiérarchie schismatique.

« L'élection du roi de Pologne, disait le nonce Visconti, est « la plus grande affaire qui puisse se négocier dans la chré- « tienté. » L'Europe était tenue en suspens par cettte crise redoutable, dont l'issue pouvait détruire l'équilibre du monde. Si l'existence de la Pologne n'était pas encore mise en question à chaque interrègne, aucun d'eux ne passait sans emporter un

lambeau des institutions monarchiques et déposer un germe nouveau d'anarchie. Jusqu'à ce que la noblesse eût acclamé un prince d'une voix unanime, on pouvait toujours redouter une guerre civile et un bouleversement complet de la Pologne. Lorsque l'Ordre équestre fut appelé tout entier à Varsovie par l'archevêque de Gnesen, pour élire le successeur de Sigismond III, le péril était peut-être moins grand que de coutume, car le choix du futur monarque ne pouvait pas être douteux. Le prince royal Ladislas avait toujours été cher à la noblesse. Né au milieu d'elle, partageant volontiers ses plaisirs, il avait toutes ses qualités, toutes ses habitudes et par là même toute sa confiance. Son nom rappelait les glorieuses expéditions de Moscou et de Chocim ; et on le savait aussi habile à manier les affaires qu'à conduire une armée.

On craignit d'abord qu'il n'eût dans Gustave-Adolphe un compétiteur redoutable. « Pour être roi de Pologne, disait le « dominateur de l'Allemagne, je me ferais Jésuite[1]. » Il pouvait faire appuyer sa candidature par une armée toujours prête à la victoire ; et il avait des intelligences parmi les protestants, tout disposés à lui servir d'auxiliaires, en Pologne comme en Allemagne. Cependant, à l'heure décisive, il ne fit rien pour acquérir une couronne si ardemment convoitée, soit qu'il fût effrayé par l'attitude ouvertement hostile de certains palatinats, soit qu'il craignît de compromettre le fruit de ses victoires en étendant outre mesure le champ de son action[2].

Quoique la noblesse fût décidée à donner la couronne au prince Ladislas, elle ne renonça pas à la lui marchander le plus longtemps possible. On était résolu tout d'abord à ne pas procéder à l'élection, avant que l'on eût réglé définitivement les questions soulevées dans la Diète de convocation. Nous allons retrouver, au sein de cette armée de gentilshommes, assemblés pour l'élection, les plaintes, les reproches, les menaces que nous avons entendus déjà dans la chambre des

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 387.

2. Dans la Grande Pologne, où les protestants étaient cependant nombreux, la noblesse, en élisant ses nonces pour la Diète de convocation, déclara que quiconque oserait mettre en avant le nom de Gustave-Adolphe comme candidat à la couronne serait considéré immédiatement comme traître à la patrie. V. Piasecii, *Chronic.*

nonces et dans le sénat ; et la rédaction des *Pacta conventa*, que la noblesse impose à son futur chef, offrira les mêmes occasions de dispute que l'Acte de la confédération [1].

Le 27 septembre 1632, l'archevêque de Gnesen ouvrit la Diète en célébrant pontificalement la messe du Saint-Esprit dans la collégiale de Saint-Jean de Varsovie ; puis il sortit de la ville, salué par les acclamations d'un peuple innombrable, et suivi des évêques, du sénat, de la noblesse rangée sous les bannières des palatinats. A voir ces cavaliers couverts de fourrures et chargés d'armes pesantes, ces étendards qui flottaient au vent, cet enthousiasme de la multitude, on eût dit une nation qui marchait tout entière à la défense de ses autels, sous la conduite de ses évêques. Cette pompe, à la fois religieuse et guerrière, était le plus magnifique prélude de l'élection d'un roi, qui, en ceignant la couronne, devenait le défenseur-né de la chrétienté.

Cette armée de prélats et de gentilshommes s'arrêta près du village de Wola, dans une vaste plaine, qui servait toujours de champ d'élection. C'était là que, depuis Sigismond-Auguste, le sort de la Pologne était mis en jeu à chaque interrègne. C'était là que cette vaillante nation devait être vouée au démembrement et à la ruine. Un pavillon, soutenu par des colonnes légères et ouvert à tous les vents, servait, au milieu de cette plaine, de salle de réunion pour le sénat. Autour de ce modeste édifice s'étendait une large enceinte, bordée par des fossés, dans laquelle tous les gentilshommes pouvaient pénétrer. A certains moments cependant, elle était spécialement affectée aux délibérations des nonces. Les flots pressés de la noblesse s'amoncelaient alors en deçà du fossé, qui la séparait de ses représentants et de ses chefs.

Toute la Pologne était réunie dans cette plaine de Wola, et un coup d'œil sur les tentes somptueuses des grands seigneurs, sur le belliqueux et modeste équipage des petits gentilshommes, sur les riches comptoirs des marchands juifs

1. Pour composer le récit qui va suivre, nous avons eu entre les mains le journal de cette Diète, dressé par un témoin oculaire et conservé dans la bibliothèque de M. le prince Czartoryski. La *Chronique* de Piasecki, l'*Histoire de l'Eglise de Pologne*, par Ostrowski, t. III, et les dépêches de Visconti (Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 397), nous ont fourni en outre d'utiles renseignements.

disséminés dans la plaine, sur les tristes haillons des paysans et des pauvres qui rôdaient autour du camp, donnait un tableau exact de l'état social de ce pays étrange, où les raffinements du luxe et de la civilisation la plus avancée se rencontraient partout à côté de la plus affreuse misère et d'une grossièreté voisine de la barbarie. Dans cette mêlée confuse, mille intérêts, mille passions s'entre-choquaient, car tous les éléments de discorde y étaient concentrés, et on pouvait craindre à chaque instant que cette plaine ne fût changée en un champ de bataille.

Chaque jour, l'archevêque de Gnesen, *Interroi*, venait s'asseoir sous le pavillon sénatorial, du côté de l'Occident; les évêques, les palatins, les castellans et les grands officiers prenaient place autour de lui; et la discussion des affaires commençait, tantôt sous forme de délibération privée, tantôt avec l'interventien de l'Ordre équestre, sans lequel le sénat ne pouvait rien décider. Dès le début de l'assemblée, on vit que les protestants et leurs alliés étaient convenus de consumer le temps en discussions inutiles, afin de lasser la petite noblesse, toujours pressée de regagner ses provinces, et de rester maîtres du terrain, quand elle commencerait à se débander.

En vertu de la charge qu'il avait remplie dans la Diète de convocation, le duc Christophe Radziwill était de droit président de l'Ordre équestre jusqu'à l'élection d'un nouveau maréchal. Il la différa aussi longtemps que possible, afin d'empêcher toute délibération sérieuse. A la fin, il fut contraint à faire son devoir, et le choix de la noblesse ne répondit pas à ses vœux.

Les suffrages se portèrent sur un fervent catholique, Jacques Sobieski, dont le nom serait plus célèbre, si sa gloire n'avait pas été effacée par celle de son fils. Brave capitaine et habile négociateur, il possédait cette éloquence tribunitienne tant prisée des Polonais; et un poète contemporain disait de lui avec emphase : « Ta race, ô Sobieski, fut féconde en enfants « de Mars, en héros dévoués à la patrie. Mais tu seras à mes « yeux plus grand qu'eux tous, puisque dans ton sein tu ras- « sembles l'âme d'Hercule et celle de Cicéron [1]. »

L'élection royale ne fut qu'un incident de cette Diète orageuse. Durant plusieurs semaines, il ne fut question que des

1. Le P. Kirkow, jésuite, ap. Salvandy, *Histoire de Jean Sobieski*, t. I, p. 160.

plaintes de la noblesse contre le clergé, et des prétentions des protestants. Le clergé montra un grand esprit de conciliation; et après de longs pourparlers et de nombreuses séances d'une commission spéciale, on tomba d'accord sur les bases d'un accommodement, qui devait être présenté à l'approbation du Saint-Siège. Les hérétiques au contraire trouvèrent tous les moyens bons pour arriver à leurs fins, et il ne tint pas à eux que la plaine de Wola ne vît couler le sang. Ils affectèrent en toute chose une insupportable arrogance, et pour mieux braver les catholiques, ils se réunissaient chaque dimanche autour du quartier de Radziwill, et remplissaient le camp des échos de leur psalmodie discordante [1].

Une imprudence commise par l'évêque latin de Luck, Acace Grochowski, fournit aux hérétiques le prétexte de leur première attaque. Ce prélat, absent de la Diète de convocation, avait publié une protestation solennelle contre l'Acte de la confédération. Les plus zélés catholiques blâmèrent cette démonstration aussi inutile qu'inopportune. Les protestants saisirent en effet cette occasion pour réclamer l'interdiction absolue de toute protestation contre l'Acte de confédération, même au sein de la Diète. L'autorité, disaient-ils, appartient à la Diète, durant l'interrègne; protester contre un acte aussi solennel que l'édit de paix, c'est ruiner la puissance souveraine et ébranler tout l'État. On n'avait jamais vu les protestants si soucieux du maintien de l'autorité dans la république.

Sur l'invitation du prince Radziwill, les schismatiques prirent part à cette contestation; et un de leurs chefs, le palatin Adam Kisiel, fit entrevoir aux catholiques la possibilité d'une rupture de la Diète. « Prenez garde, leur disait-il : si nous quit-« tons l'assemblée, qui y restera? Nous sommes frères, nous « vivons dans le même pays; nous avons une patrie commune; « vous ne devez pas nous repousser, mais au contraire tâcher « de vous entendre avec nous. » Les catholiques ne se laissèrent pas prendre au piège; et les dissidents durent lâcher pied sur ce terrain, mais pour reprendre la lutte sur d'autres moins bien défendus. Après trois semaines de discussions inu

1. 3 octobr. Dies dominicus incidit devotioni solitæ vacatum, imo etia insolitæ, quia in curia Radziwili diversæ religionis hominum cœtus voc sonabat informi. *Diarium Comitiorum electionis Ladislai IV.*

tiles, on élut enfin une commission de nonces et de sénateurs, chargée de proposer un accord.

Ces délégués travaillèrent durant plus de dix jours avant de s'arrêter à un projet de conciliation ; et quand il fut présenté à la noblesse, il provoqua les réclamations des protestants comme des catholiques. Ce fut alors un tumulte inexprimable. Irrités par l'outrecuidance de leurs adversaires, les catholiques furent sur le point de tirer l'épée. Ils pouvaient mettre 15,000 hommes en ligne de bataillle sur la plaine même de Wola, tandis que Radziwill en avait à peine 4 ou 5,000. Cependant le duc tint ferme ; et, sachant que les évêques et les plus sages d'entre les catholiques étaient déterminés à arrêter l'effusion du sang et à empêcher la rupture de la Diète, il attendit que la lassitude les obligeât à quelques concessions.

Grâce au système insensé sur lequel reposaient les institutions polonaises, une minorité bien disciplinée et résolue à tout oser arrivait infailliblement, avec du savoir-faire et de la patience, à imposer sa loi à toute la nation. A moins de les passer par les armes, la majorité n'avait aucun moyen de vaincre l'obstination des factieux. Le moment est proche, où un seul homme pourra d'un seul mot arrêter les décisions de la Diète et suspendre tout le mécanisme du gouvernement.

Après six semaines de contestations, une soudaine invasion des Moscovites en Lithuanie hâta l'élection du roi et la rédaction des *Pacta conventa*. Les catholiques durent subir l'insertion d'une clause nouvelle, qui garantissait aux protestants les avantages conquis par eux à la Diète de convocation. De leur côté, les dissidents laissèrent passer la formule : « Sauf « les droits de l'Église romaine ». Ils avaient pris assez de précautions pour la rendre illusoire ; et, en définitive, ils étaient vainqueurs[1].

Pendant le cours de cette lutte, le sort de l'Église uniate fut définitivement réglé. Les schismatiques avaient rassemblé

1. Voici le texte de cet article : « Debet esse pax inter dissidentes de religione christiana, quam nos pollicemur servaturos temporibus perpetuis non obstantibus quibuscumque protestationibus contra hanc confœderationem factis. salvis juribus Ecclesiæ Catholicæ Romanæ, integra tamen in toto dissidentium de Religione Christiana pace et securitate taliter qualiter in convocatione proxime præterita Varsaviensi in Confœderatione generali descriptum et cautum,

toutes leurs forces pour un effort décisif. L'archimandrite des Cryptes, Mohyla, élu nonce par la noblesse ukrainienne, arriva à la Diète avec tout un cortège d'auxiliaires et de grosses sommes d'argent. Une nuée de popes vint s'abattre à sa suite sur Varsovie et la plaine de Wola. Ils allaient de quartier en quartier, réchauffant le zèle des gentilshommes de leur religion, sollicitant l'appui des hérétiques, calomniant les Uniates et se donnant pour les innocentes victimes de la plus injuste persécution.

La Confrérie de Vilna sortit elle-même du sommeil dans lequel elle s'endormait depuis nombre d'années, et parut sur le champ de bataille, armée comme pour ses grandes luttes d'autrefois. Elle eut encore, pour ce dernier combat, de l'argent, des pamphlets, des orateurs [1]. Son préfet, Laurent Drewinski, qui dès 1620 se signalait au sein de la Diète par une haine implacable contre les Uniates, prit, dans cette occasion, la tête de l'attaque, et fut le meilleur auxiliaire de Mohyla.

De son côté, le métropolite Rutski était accouru à Varsovie avec tous ses suffragants ; mais il cherchait vainement des défenseurs. Il ne trouvait au sein de la Diète que préventions et indifférence. Seul, le nonce apostolique travaillait en sa faveur de toutes ses forces ; mais l'attitude de la noblesse lui causa, dès l'ouverture de l'assemblée, les craintes les plus vives. « Plus on manie l'affaire des Uniates, écrivait-il le 2 octobre, « plus on la trouve dure. Elle rencontrera des difficultés infinies « dans cette Diète, parce que nos adversaires sont puissants et « pleins d'ardeur, et que les nôtres sont au contraire peu affec- « tionnés à la sainte Union [2]. » Quelques jours après, il avouait lui-même que toutes ses démarches n'obtenaient presque aucun résultat, et que ses meilleures espérances reposaient sur l'intervention du prince Ladislas.

1. Les schismatiques avaient publié, au moment de la Diète de convocation, un écrit intitulé *Synopsis*, ou Court Exposé des droits et des privilèges accordés par les rois de Pologne à la nation ruthène restant dans l'obédience du Patriarche de Constantinople. La Confrérie de Vilna fit paraître, au moment de l'élection, un écrit plus important, qui complétait le premier, sous le titre de *Supplément de la Synopsis*. Les Uniates répliquèrent par un livre intitulé *La Sainte Unité de l'Eglise orientale avec l'occidentale, propagée depuis le commencement de la sainte foi catholique*, qui parut sous le nom de la confrérie uniate de la Sainte-Trinité de Vilna.

2. Theiner, loc. cit., p. 397.

La situation du fils de Sigismond III fut, durant cette Diète, d'une bizarrerie singulière. A juger par les apparences, il était traité comme un étranger, presque comme un ennemi, par cette noblesse qui l'honorait la veille comme le fils de son roi et était déjà résolue à lui décerner la couronne. Une ombrageuse susceptibilité multipliait les précautions autour de lui. Non seulement les destinées de son futur royaume se réglaient sans sa participation, mais il ne pouvait pas même pénétrer dans l'enceinte où la noblesse était assemblée. Pour traiter avec la Diète, il dut lui envoyer une ambassade, avec autant de solennité que s'il se fût agi de négocier en pays lointain avec une puissance rivale. A l'approche de l'élection, le séjour de Varsovie lui fut interdit par la loi, et il se retira à quelques lieues de la capitale, afin de laisser une entière liberté aux suffrages. Cependant Ladislas fut le véritable arbitre de cette assemblée, dont il était banni. Satisfaite d'avoir sauvegardé dans les formes la souveraineté dont elle était si jalouse, la noblesse sollicita elle-même l'intervention du prince, et le contraignit à gouverner, avant même d'être salué roi. Ladislas fut le médiateur entre les protestants et les catholiques, entre le clergé et la noblesse, entre les schismatiques et les Uniates.

Ce prince semblait né pour faire un grand roi. Il était actif, énergique, éloquent. Il entendait le gouvernement, la guerre et les négociations. Il excellait surtout dans l'art de gagner les cœurs par de douces paroles et d'adroites promesses. Une seule qualité lui manqua, celle qui fit la grandeur de son père. Ladislas n'eut pas cette énergique fidélité à la loi chrétienne, qui subordonne les intérêts de la vie présente à ceux de l'éternité. La foi guidait la politique de son père ; l'ambition régla celle du fils, et la foi, mise à l'écart, ne fut plus consultée.

Ladislas était très préoccupé de l'état précaire de sa maison : fils aîné du roi de Pologne, roi légitime de Suède par droit héréditaire, grand-duc de Moscovie en vertu d'une élection, dans la réalité, il n'était rien, ni en Pologne, ni en Suède, ni en Moscovie. Les suffrages de la noblesse polonaise allaient sans aucun doute le porter sur le trône des Jagellons; mais une couronne acquise par l'électien pouvait facilement tomber de sa tête, et il n'était pas assuré de la léguer à sa famille. Ladislas rêvait donc un établissement solide pour les siens, soit en Suède, soit en Moscovie; et sa bouillante ardeur, trop long-

temps comprimée, formait des desseins qu'une rapide expérience fit promptement évanouir.

Pour préparer une grande expédition en Suède et en Moscovie. Ladislas voulait avant tout pacifier la Pologne et se concilier la faveur des protestants et des schismatiques. Il espérait détruire par ce moyen les préventions que les Suédois et les Moscovites éprouvaient pour la domination d'un prince catholique. Le fils de Sigismond III était donc résolu à suivre une toute autre politique que son père, et aller loin, s'il le fallait, dans la voie des transactions. Les scrupules religieux ne l'arrêtaient pas. Depuis longues années, il ne prenait part à aucun exercice public du culte catholique. Il expliquait cette conduite par une infirmité résultant d'une maladie bizarre[1] ; mais cette excuse ne contentait pas tout le monde ; et, en voyant les liaisons intimes de futur roi avec le prince Radziwill et les chefs du parti protestant, on allait jusqu'à suspecter sa foi. Ces préventions étaient certainement exagérées ; mais on n'eût été que juste en disant que le prince subordonnait les intérêts de la religion aux calculs de sa politique.

Dans les instructions qu'il remit à ses ambassadeurs auprès de la Diète, il offrait aux hérétiques la liberté de conscience sans restriction; et il fallut l'habileté de Visconti pour lui faire comprendre qu'une pareille proposition était honteuse de la part d'un prince catholique[2]. Ladislas la raya de ses instructions, mais en se réservant de l'accorder, si cette concession lui paraissait nécessaire.

Dans les affaires ruthènes, un prince ainsi disposé ne pouvait manquer de suivre le courant de l'opinion, très hostile aux Uniates. Il tenait en particulier à se ménager l'appui des Cosaques zaporogues, dont il avait besoin pour la guerre imminente avec la Moscovie. L'intérêt du moment lui ferma les yeux

1. Ladislas avait eu une sorte d'attaque d'épilepsie en entrant dans une église à Dantzig. Cet accident avait été provoqué par l'odeur d'un cadavre récemment enterré, disent les uns; par un sortilège, disent les autres. Toujours est-il que, depuis ce moment, le prince ne voulut plus mettre le pied dans une église. Il avait une autre manie non moins singulière. Chez lui, il était toujours au lit. Dès que son devoir l'appelait en quelque lieu, à quelque heure que ce fût, il s'y rendait aussitôt; mais son premier soin en rentrant au palais, était de se coucher de nouveau.

2. Theiner, l. c., p. 398.

sur les immenses avantages qu'une politique plus prévoyante eût retirés du triomphe complet de l'Église uniate. Durant la Diète de convocation, le prince s'était montré presque impartial, parce qu'il avait besoin de donner des gages aux catholiques et au Saint-Siège; dans la Diète d'élection, son attitude changea tout à coup.

La noblesse était déjà assemblée depuis trois semaines et les affaires de la religion grecque n'avaient pas encore été débattues, lorsque, le 13 octobre, une députation des Cosaques zaporogues se présenta devant la Diète. Son langage fut vif et impérieux. Les bandits de l'Ukraine se plaignaient de n'avoir aucune part à l'élection du roi ; ils furent cependant assez habiles pour ne pas insister sur ce grief; mais ils donnèrent libre carrière à leurs invectives contre l'Eglise uniate, dont ils demandèrent l'abolition immédiate. Ils crièrent tant et si fort qu'ils dépassèrent la mesure, et blessèrent la noblesse en voulant l'effrayer. « Nous avertissons la république, disaient-ils, de ne « pas nous jeter dans le désespoir. »

La Diète blâma énergiquement les plaintes amères et les insultes que les Cosaques s'étaient permises contre les Grecs unis. On leur intima l'ordre de s'abstenir de semblables paroles et de traiter à l'avenir leurs adversaires avec plus d honnêteté et de convenance [1]. Ce début donna quelques espérances aux Uniates.

Le 15 octobre, les schismatiques prirent la parole dans l'assemblée de la noblesse. Ils parlèrent contre les Uniates avec beaucoup d'animosité et d'aigreur. Drewinski surtout prononça de véritables philippiques, mais sans parvenir à soulever l'assemblée. Le maréchal Jacques Sobieski lui répondit que l'Ordre équestre ne pouvait régler seul de pareils différends, et qu'il fallait attendre que les deux ordres, c'est-à-dire que le sénat et la noblesse, fussent réunis dans une séance commune.

Le lendemain, la noblesse vint se grouper autour du pavillon sénatorial, et l'affaire de la religion grecque fut introduite. Le sénat fit demander en quelle forme les désunis voulaient que leur cause fût jugée. Quel devait être le juge suprême ? Quelle majorité il faudrait pour la sentence, et si le jugement devrait être porté « *nemine contradicente* » ? Ces questions embarras-

1. *Diarium electionis.* — Theiner, l. cit.

sèrent les schismatiques, et, comme ils ne s'accordaient pas sur la réponse, ils se retirèrent pour en délibérer.

Ils revinrent le 18 et se plaignirent amèrement des sénateurs, qui les avaient empêchés de parler l'avant-veille en leur demandant par quel tribunal ils voulaient être jugés. Ils ne se présentaient pas comme des plaideurs dont le droit est en litige, mais comme des opprimés, qui exposaient leurs griefs et réclamaient l'exécution de la loi de 1607. Drewinski et Popiel, leurs orateurs, s'étendirent longuement sur ce thème.

Un gentilhomme uniate, Nicolas Tryzna, maître d'hôtel du grand-duché de Lithuanie, fut seul à leur répondre [1]. Après une vive discussion, deux avis furent ouverts : le chambellan de Léopol, Alexandre Trzebinski, l'un des meilleurs catholiques et des plus habiles orateurs de l'assemblée, proposa aux Ruthènes de s'en rapporter, dans cette Diète, comme dans celle de convocation, à l'arbitrage du prince Ladislas, qui entendrait les deux parties. Le maréchal de la Diète, Sobieski, proposait de former des conférences entre les Uniates et les schismatiques, devant une commission nommée par la Diète. Cette proposition parut sourire aux schismatiques. Ils renvoyèrent cependant leur réponse au lendemain.

Le 19, la commission fut nommée, à la requête des schismatiques. Le sénat désigna quatre de ses membres, parmi lesquels était Raphaël Leszczynski, palatin de Belz, le seul dissident qu'il comptait dans son sein. Ce gentilhomme était calviniste et chef du parti protestant en Pologne, comme Radziwill en Lithuanie, et sa grande capacité le rendait redoutable aux catholiques. Les désunis voulaient obtenir la parité des voix entre les dissident et les catholiques au sein de la commission, et récuser deux des juges catholiques. Les sénateurs repoussèrent ces exigences comme une injure, en déclarant que personne n'avait le droit de suspecter leur impartialité ; mais ils concédèrent le principe de la parité pour les commissaires de l'Ordre équestre, et les schismatiques parurent satisfaits de cette concession.

Le lendemain, on fut surpris de les entendre déclarer tout à coup qu'ils s'en rapportaient au jugement du prince Ladislas, et

1. Ce Nicolas Tryzna était fils de Grégoire Tryzna, fondateur du monastère de Byten et ami de saint Josaphat.

non plus à celui des commissaires. Son Altesse pourrait choisir, si elle le voulait, quelques membres du sénat et de l'Ordre équestre pour lui servir de conseil ; d'ailleurs sa décision n'aurait force de loi qu'après l'approbation de la Diète.

Cette proposition inattendue combla de joie les catholiques. A l'ouverture de la Diète, l'archevêque de Gnesen avait réuni les sénateurs et les gentilshommes les plus connus par leur dévouement à la religion, et avait essayé de prendre avec eux quelques mesures pour vaincre la coalition des dissidents. Le métropolite Rutski était venu à cette assemblée avec tous ses suffragants, et avait réclamé l'intervention des catholiques en faveur de l'Union. L'auditeur de la nonciature avait appuyé sa demande au nom du Pape ; et l'archevêque de Gnesen lui-même, qui venait de recevoir à ce sujet un Bref d'Urbain VIII, avait parlé avec chaleur pour les Uniates. Après une longue délibération, on était convenu d'employer la même tactique que dans l'assemblée précédente et de renvoyer les protestants à une commission de sénateurs, et les Ruthènes au prince Ladislas.

La Diète, fort embarrassée de la tournure que prenait cette affaire de l'Union, accepta sans peine l'expédient proposé ; et Ladislas se trouva maître des destinées de l'Église uniate. Nous ne savons ce qui s'était passé entre lui et les schismatiques ; mais il n'est pas douteux que ceux-ci ne fussent informés de ses intentions secrètes : autrement, ils n'auraient pas proposé d'eux-mêmes cet arbitrage. Le prince s'occupa immédiatement de cette affaire, et le choix qu'il fit de ses conseillers fut de mauvais augure pour les Uniates. Sur six commissaires, le palatin de Belz et le prince Radziwill étaient leurs ennemis déclarés ; un troisième, chambellan de Ladislas, était hérétique comme les deux précédents, et ne devait voir que par les yeux de son maître. L'évêque de Posen était, il est vrai, au nombre des élus du prince ; mais Ladislas eut l'adresse de le tenir complètement en dehors des négociations, et ce prélat protesta plus tard solennellement contre la transaction qui en fut le résultat, et déclara qu'il n'y avait eu aucune part [1].

1. Les autres commissaires étaient le trésorier de cour de la couronne, Georges Ossolinski, et le juge de Podolie, Georges Dydynski. — Outre les documents déjà signalés, nous suivons ici une relation de Rutski envoyée

Cependant le prince royal invita les deux parties à exposer leurs griefs et leurs prétentions réciproques. Les schismatiques présentèrent immédiatement un écrit détaillé, qui formulait toutes leurs exigences. Quand vint le tour des Uniates, le métropolite Rutski déclara devant la commisson qu'il ne pouvait ni ne voulait accepter aucune juridiction ni aucune immixtion du pouvoir séculier dans des affaires ecclésiastiques; qu'en pareille matière, lui et son clergé ne relevaient que du Saint-Siège apostolique. Il consentait cependant à exposer les droits de l'Église uniate, non comme partie plaidante devant un tribunal compétent, mais uniquement pour donner des éclaircissements aux commissaires.

Ayant ainsi sauvegardé le principe de l'immunité ecclésiastique, Rutski mit sous les yeux de la commission tous les documents nécessaires pour l'instruire à fond de l'affaire en litige ; mais le prince avait déjà son dessein arrêté. Dès les premières conférences, il posa comme base de l'accommodement le principe de parité complète entre les Uniates et les schismatiques. Voyant avec quelle facilité ils obtenaient ces immenses avantages, les ennemis de l'Union élevèrent aussitôt leurs prétentions, et un second projet fut dressé, plus favorable encore pour leur cause, sur plusieurs points de détail.

Le métropolite Rutski refusa absolument de signer ces articles, déclarant qu'il ne pouvait le faire sans une autorisation spéciale du Saint-Siège ; et, comme on le pressait de céder, il offrit de s'en référer au jugement du nonce apostolique ; mais les commissaires n'ignoraient pas que les sentiments de ce prélat étaient conformes à ceux de Rutski, et ils n'acceptèrent pas cette proposition.

Dès que Visconti apprit ce qui se préparait, il sollicita une audience de Ladislas et lui parla avec une franchise digne d'un représentant du Saint-Siège. Il ne pouvait croire, lui dit-il, qu'un prince catholique consentît à un arrangement aussi pernicieux pour la sainte Union. Pour lui, Visconti, comme chré-

a Rome peu de temps après ces événements. *Brevis relatio de iis quæ gesta sunt in causa Ruthenorum unitorum cum S. R. E. tempore duplicium regni Poloniæ comitiorum : nempe Varsaviæ in electione an.* 1632, *et Cracoviæ in coronatione regis Poloniæ Vladislai IV, an.* 1633.

tien et comme nonce apostolique, il était souverainement anxieux des malheurs qui devaient en résulter. Il supplia le prince de ne jamais permettre une pareille iniquité, de se rappeler que cette affaire se traitait à la face du monde entier, et d'agir de telle sorte que sa conduite pût être de même justifiée à la face du monde entier.

Ladislas ne parut ni ébranlé ni embarrassé par cet avertissement si énergique. Il répondit au nonce qu'il s'expliquait son zèle par l'importance de l'affaire en question ; mais celui qui en connaissait l'origine et le fond ne pouvait s'étonner de la transaction projetée. « L'Union, dit-il, n'a pas eu au commen-« cement la solidité nécessaire, parce qu'elle n'a pas été faite « avec le consentement au moins d'une bonne partie du peu-« ple, comme il eût été convenable pour un changement d'une « telle importance. Les membres du haut clergé y ont seuls « consenti pour s'assurer la paisible possession de leurs « revenus ecclésiastiques. Ces Uniates si peu nombreux ont « éprouvé sans relâche des vexations infinies par les protes-« tations et les clameurs des schismatiques, en sorte qu'il « leur fallait dépenser le meilleur de leur revenu pour venir « se défendre dans les diètes. Il était nécessaire, ajouta-t-il, « de donner quelque satisfaction aux schismatiques pour pré-« venir de plus grands malheurs. Ils empêchent déjà l'élection « du roi et toutes les affaires ; que sera-ce, si on les renvoie « désespérés par de nouveaux refus ? »

Le prince parla ensuite de la nécessité où l'on était de ménager les Cosaques, en vue de la guerre prochaine avec les Moscovites. Il chercha même à couvrir la faiblesse de sa conduite en lui donnant l'apparence d'une profonde politique. « Grâce à ces concessions, dit-il, on ne verra pas naître dans « ce royaume des troubles civils comme ceux qui agitent l'Al-« lemagne. L'obstination et la puissance des schismatiques « rendent possibles de pareils malheurs ; et la foi catholique « serait alors exposée aux plus grands dangers ; car les héré-« tiques sont aux aguets pour saisir toutes les occasions de « troubler nos affaires et d'affermir les leurs. »

A entendre le prince, le meilleur moyen de pacifier la Pologne était de reconnaître une existence légale à la faction qui l'agitait depuis quarante ans, d'assurer sa perpétuité et de lui garantir des moyens d'action. Tant il est vrai que les poli-

tiques les plus raffinés deviennent aveugles, dès qu'ils ne veulent plus tenir compte des intérêts de la foi et de la justice.

Pour achever son apologie, Ladislas voulut même prouver au nonce que la transaction projetée concédait des avantages réels aux Uniates. « La sainte Union, dit-il, y gagnera beau-« coup. Les quatre cinquièmes des bénéfices ecclésiastiques « sont assurés aux Uniates, et les évêchés qui leur sont assi-« gnés ne sortiront plus de leurs mains, tandis que les rois les « concédaient autrefois tantôt à des Uniates, tantôt à des schis-« matiques. Si les tribunaux avaient eu à prononcer sur l'at-« tribution de ces biens, les Uniates eussent couru le risque « d'en perdre une très grande partie au profit de leurs adver-« saires. »

Visconti réfuta toutes les raisons du prince ; mais, voyant qu'il ne gagnait rien, il lui annonça que, dans une assemblée tenue à ce sujet, les évêques et les principaux catholiques avaient déclaré que ni les Latins ni les Uniates ne pouvaient consentir à une transaction qui était préjudiciable à l'Église[1]. Ladislas répondit sans hésiter qu'après le couronnement du futur roi, la république enverrait un ambassadeur pour rendre compte de tout à Sa Sainteté, et lui représenter exactement l'état de cette affaire. En sa qualité de Père commun des fidèles, le Pape comprendrait ce que demande la condition des temps, et ne blâmerait pas des concessions qui devaient empêcher la ruine du royaume de Pologne et peut-être de la religion catholique. Ladislas termina en disant qu'il espérait faire, avec le temps, une union universelle, qui assurerait le triomphe de l'Église et la paix de la Pologne. Visconti prit ce dessein pour un artifice, dont le prince se servait dans l'espoir d'apaiser le mécontentement des catholiques ; il se trompait. Ladislas rêvait une réunion générale des protestants et des schismatiques polonais à l'Église catholique ; et il se croyait assez habile pour la négocier. A force de confiance en lui-même, cet esprit net et sagace finissait par se perdre dans des chimères.

Cette entrevue apprit à Visconti que la cause des Uniates était définitivement sacrifiée. Les articles de pacification ne furent pas modifiés. Le 1er novembre, Ladislas y apposa sa

1. Visconti parle d'une dépêche envoyée par lui à Rome au sujet de cette assemblée. Elle n'est pas venue entre nos mains.

signature et son sceau, et deux des commissaires les portèrent au château de Varsovie et les firent insérer dans les actes publics, sans attendre l'approbation de la Diète[1]. On eût dit que le prince avait hâte de s'engager d'une manière irrévocable vis-à-vis des schismatiques.

Le premier de ces articles leur concédait le libre exercice de leur religion dans toute l'étendue de la Pologne, sans restriction aucune. Ils pouvaient, à l'avenir, posséder, réparer, établir librement des églises, des séminaires, des hôpitaux, des imprimeries, et prétendre à toutes les magistratures municipales, sans exception. Le second article leur garantissait la possession de leurs églises et le maintien de leurs confréries avec le droit d'en établir de nouvelles. Si on les eût invités à rédiger eux-mêmes ces deux premiers articles, il leur eût été impossible de s'attribuer une plus complète liberté et de plus puissants moyens d'action.

Non seulement cet acte assurait aux schismatiques le droit d'enserrer toute la Ruthénie dans le réseau de leurs intrigues, mais il reconnaissait officiellement la hiérarchie créée par le patriarche Théophane et la dotait aux dépens de l'Église uniate. Aussitôt après son couronnement, le roi devait nommer un métropolite de Kiew, choisi parmi les nobles ruthènes non unis. Ce prélat recevrait l'institution du patriarche de Constantinople, et la donnerait ensuite à trois évêques, élus à Luck, à Przemysl et à Mscislaw par les schismatiques et confirmés par le roi.

Rutski conservait le titre de métropolite de Kiew, la juridiction sur tous les Uniates de la Ruthénie, et la jouissance, sa vie durant, des revenus de la métropole en Ukraine; mais toutes les églises de Kiew et la métropole elle-même lui étaient enlevées pour être remises aux schismatiques. A l'avenir, les Uniates ne posséderaient plus dans la ville sainte que le petit monastère de Widubicz ; et à la mort de Rutski, tous les biens de la métropole, situés aux environs de Kiew, revenaient de droit aux schismatiques.

L'évêque uniate de Luck, Jérémie Poczapowski, était dépos-

1. On trouve ces articles de pacification en polonais dans les *Archives du Sud-Oust de la Russie*, t. I, p. II, p. 208-214, et en latin dans Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 399.

sédé de sa cathédrale et de toute sa mense épiscopale, au profit de l'évêque schismatique. La république consentait à lui reconnaître encore le titre d'évêque de Luck et à lui accorder l'archimandrie de Zydyczyn pour sa subsistance; mais elle déclarait d'avance qu'il n'aurait pas de successeur, son siège épiscopal étant attribué aux schismatiques.

L'évêché de Przemysl était également donné aux schismatiques; mais l'arrêt signifié à Athanase Krupecki était moins brutal, par respect peut-être pour la naissance et la grande vertu de ce prélat. Il gardait la jouissance de sa cathédrale et de sa mense, sa vie durant, mais en cédant immédiatement trois monastères à l'évêque schismatique, qui recevrait en outre du roi et de la république un revenu de 2,000 florins. A la mort de Krupecki, les schismatiques restaient seuls maîtres à Przemysl.

La possesssion de l'évêché de Léopol leur était également garantie ; mais ce siège épiscopal ayant toujours été entre leurs mains depuis la trahison de Gédéon Balaban, cette concession était moins préjudiciable aux Uniates que les précédentes.

La plus grande iniquité de ce pacte odieux fut le démembrement de l'église de Polock. Un article stipula l'érection d'un siège épiscopal pour les schismatiques de la Ruthénie-Blanche, sous le titre d'évêché de Mscislaw, Orsza et Mohylew. Cette dernière ville fut assignée pour résidence à l'évêque, et on lui concéda immédiatement le monastère de Saint-Sauveur et quatre églises à Mohylew, deux à Mscislaw et deux à Orsza[1]. L'unité de la foi que saint Josaphat avait établie dans son diocèse au prix de son sang, fut ainsi à jamais brisée. On consentait, il est vrai, à laisser les biens de l'archevêché à Sielawa et à ses successeurs uniates; mais la république fournissait un revenu de 2,000 florins à l'évêque schismatique.

Il semble qu'en négociant cet accord, le prince Ladislas voulût de propos délibéré concéder aux ennemis de l'unité des avantages qui les missent en mesure de balancer partout l'influence des Ruthènes catholiques. Ainsi un article spécial con-

1. Une copie manuscrite des articles de pacification, contenue dans la collection de Naruszewicz, ajoute qu'une des églises de Polock devait être livrée aux schismatiques. « Polociæ demum una Ecclesia assignabitur a « commissariis supradictis. » Cette clause fut exécutée.

céda au métropolite schismatique un monastère sous Grodno, afin qu'il pût y résider ou y établir un coadjuteur pour la Lithuanie ; comme si on eût craint qu'habitant l'Ukraine, il n'eût été trop loin pour combattre le métropolite uniate. A Vilna, l'église de la Sainte-Trinité, le sanctuaire de l'Union par excellence et le berceau de la réforme basilienne, fut elle-même revendiquée par les schismatiques. On n'osa pas la leur abandonner ; mais, pour les consoler de cette perte, on leur concéda trois églises, avec le droit d'achever celle du Saint-Esprit, siège de la confrérie schismatique[1].

Enfin un partage des monastères et des églises devait être fait entre les Uniates et les schismatiques, dans toute l'étendue du royaume, d'après la proportion des fidèles de chaque religion. Le roi choisirait quatre commissaires, deux catholiques et deux schismatiques, pour faire cette division, sans qu'il fût possible de revenir dans la suite sur ce qu'ils auraient décidé.

Un dernier article reconnaissait aux schismatiques le droit d'entrer dans l'Union, et aux Uniates celui de passer à l'obédience des évêques schismatiques. La convention se terminait par cette clause : « Les deux parties doivent conserver entre « elles la concorde et la paix, sans s'opprimer mutuellement. « Elles supprimeront les écrits et les controverses qui s'agi- « taient entre elles, et ne publieront, dans la suite, rien de ce « qui pourrait être un sujet d'animosité. Elles travailleront « au contraire à entretenir la charité et la concorde par la « science et le bon exemple. En particulier, dès cet instant « jusqu'au couronnement, en attendant que tous ces articles « soient exécutés avec l'aide de Dieu par le nouveau roi, une « des parties ne peut faire à l'autre aucune violence à l'occa-

1. L'église du Saint-Esprit de Vilna n'avait d'abord été construite qu'en bois, lorsque les schismatiques durent quitter celle de la Sainte-Trinité, dans les premiers temps de l'Union. Vers 1620, quand l'arrivée de Théophane et l'appui des Cosaques leur donnèrent une audace nouvelle, ils commencèrent à rebâtir en briques leur église, en affectant, paraît-il, de lui donner la forme d'une forteresse, comme s'ils la construisaient pour s'en servir comme d'une place de sûreté. Sigismond III leur défendit de continuer, sous peine de 10,000 écus d'amende. Les travaux, arrêtés durant quelque temps, furent repris, et les schismatiques furent cités pour ce motif devant les tribunaux. La cause était encore pendante au moment de la mort du roi. Cet article la décidait en faveur des schismatiques. J. Rutscii, *Informatio circa articulos compositionis.*

« sion de cet accord, sous les peines portées contre les viola-
« teurs de la sécurité publique. »

A ces conditions, Ladislas crut avoir établi la paix en Ruthénie; il ne fit qu'y perpétuer la guerre. Ces églises et ces monastères, qu'il assignait aux schismatiques, furent comme autant de postes militaires, échelonnés depuis la frontière méridionale de la Pologne jusqu'à la Moscovie, pour servir de retraite et de point d'appui à une armée, toujours prête à la guerre, parce que la guerre lui donnait seule de la cohésion et de la vie. Les pacifiques efforts des Uniates lui enlèveront peu à peu le plus grand nombre de ces positions; mais ils ne parviendront jamais à les reprendre toutes. L'Église schismatique a désormais une place dans l'État, des droits certains, des lois protectrices, et cela suffit pour perpétuer son existence.

Par un inconcevable aveuglement, c'est aux frontières de la Pologne, sur la route de Moscou et de Constantinople, que Ladislas place les évêchés schismatiques, véritables citadelles dont le tzar et le sultan auront toujours une clef. Kiew enfin, la Rome de la Ruthénie, la ville sainte, avec son temple antique de Sainte-Sophie, ses reliques, ses catacombes, son archimandrie des Cryptes, métropole monastique de la Slavonie, Kiew est livrée aux schismatiques et par eux aux ennemis de la Pologne. Personne ne comprit alors l'énormité de cette faute. Kiew n'était plus ni une capitale, ni un entrepôt de commerce, ni une forteresse. La noblesse polonaise ne sentit pas que les murs délabrés de cette cité en ruines renfermaient toute la tradition historique et religieuse de la Ruthénie. Si Kiew devenait une ville catholique, elle était assurée à la Pologne; et par elle, toutes les aspirations religieuses du peuple ruthène, les seules qui fussent encore vivantes et profondes dans son sein, étaient reportées du côté de Rome et identifiées à celles du peuple polonais. Si au contraire Kiew restait schismatique, il fallait toujours un effort pour tourner le cœur des Ruthènes du côté de la Pologne; et tous ceux qui devaient subir de plus près l'attraction de la ville sainte étaient rejetés comme fatalement du côté de Constantinople et de Moscou, en dehors de la vie et de l'unité polonaise.

Du jour où Kiew fut cédé aux schismatiques, tout espoir de pacifier et de civiliser définitivement l'Ukraine fut à jamais

perdu. Quand un Polonais ou, pour mieux dire, un vrai chrétien, un homme civilisé mettait le pied dans cette province, il sentait à chaque pas la lave incandescente de la barbarie, que mille feux souterrains s'apprêtaient à vomir avec une énergie infernale. Pour raffermir ce sol volcanisé, la Pologne n'avait qu'une ressource, lente mais infaillible : entasser sur cette province, avec prudence sans doute, mais avec une indomptable ténacité, tous les éléments de vie catholique, et surtout le seul qui convînt parfaitement au génie et aux traditions des peuples ukrainiens : l'Union.

Pour faire de paisibles agriculteurs de ces paysans toujours prêts à devenir bandits, pour substituer des villages chrétiens et polonais à ces tanières de brigands, qui faisaient la honte et l'effroi du pays de frontière, pour changer en hommes et en vaillants défenseurs de la patrie ces Zaporogues sauvages, plus terribles à la Pologne et à la chrétienté qu'aux Turcs et aux Tartares, il fallait des moines basiliens. La force de la croix portée par des mains catholiques peut seule dompter la barbarie. Avant de mourir, Ladislas vit l'Ukraine se soulever comme un seul homme pour déclarer à la Pologne une guerre d'extermination ; il dut comprendre alors que ses fatales concessions, loin d'éteindre l'incendie, n'avaient fait qu'accroître l'énergie du feu.

Cette prétendue pacification était, en outre, un nouvel et sanglant affront à l'autorité publique et à la majesté royale. Les sentences, les lettres universelles, les arrêts publiés sous le règne de Sigismond III dans les affaires ruthènes, étaient annulés; et, en reconnaissant la hiérarchie schismatique, Ladislas acceptait les conséquences d'un attentat commis contre les droits les plus sacrés de la couronne, malgré les protestations du roi son père. C'était comme un encouragement à tous les aventuriers qui voudraient troubler la Pologne. Ils pouvaient braver désormais les sentences de bannissement et les menaces des officiers royaux ; avec un peu d'audace et de persévérance, ils arrivaient à faire sanctionner leurs plus criminelles entreprises.

Enfin Ladislas, prince catholique et fils d'un des rois les plus chrétiens de son siècle, donnait par cet accord le déplorable exemple de l'indifférence religieuse en politique. Il mettait sur le même pied l'erreur et la vérité, et leur assurait les mêmes

garanties. Une pareille conduite est toujours un outrage à la majesté divine et amène fatalement sur un peuple les plus terribles châtiments. Aussi le règne de ce prince Ladislas, qui semblait né pour assurer à la Pologne la domination de l'Europe septentrionale, fut pour elle le commencement d'une irrémédiable décadence.

Dès que le métropolite Rutski eut appris l'insertion des articles de pacification dans les actes publics, il se rendit chez le prince Ladislas pour exprimer sa douleur et faire entendre ses protestations. Il prédit au prince les malheurs qui résulteraient de ces fatales concessions, pour l'Église uniate, pour les âmes, pour la paix même de la Pologne ; et il déclara que ni lui ni son clergé ne se soumettraient à ces articles, tant qu'ils n'auraient pas reçu l'approbation du Saint-Siège. Ladislas répondit que cet arrangement ne serait pas mis à exécution sans le consentement du Souverain Pontife ; et que si, avant l'arrivée d'une réponse de Rome, on voulait publier les articles dans la Diète, le métropolite serait libre de protester solennellement avec tous les évêques. Rutski dut se contenter de ces paroles. Ladislas voulait que son élection fût enfin consommée, et il s'applaudissait d'en avoir fini avec les Ruthènes.

Une fatigue générale s'emparait des 30 ou 40,000 hommes campés sous les murs de Varsovie dans l'attente d'un événement, toujours retardé depuis six semaines. Les grands seigneurs et une élite de gentilshommes, habitués aux affaires, prêtaient seuls une attention suivie aux débats qui s'agitaient entre le clergé et les séculiers, les catholiques et les dissidents. La masse de l'assemblée et surtout la petite noblesse poussaient de temps à autre des cris formidables, au signal des chefs dont elles subissaient l'influence ; mais elles n'entraient pas dans le détail des négociations ; et quand les provisions de voyage étaient épuisées et que la Diète traînait en longueur, on n'avait plus qu'un désir, regagner au plus vite ses foyers. Quelle que fût l'incertitude dans laquelle restaient encore les affaires, il fallait les tenir pour définitivement réglées, et procéder à l'élection royale. Ce grand acte consommé, les petits gentilshommes s'envolaient par escouades dans la direction de leurs provinces, convaincus que la patrie était sauvée, puisqu'ils avaient librement élu leur roi et entouré fidèlement les nonces et les sénateurs dans leurs longues délibérations. Les

factions spéculaient toujours sur cette lassitude. C'était l'heure propice pour enlever l'élection, quand elle était disputée, et pour extorquer la confirmation de droits incertains ou de privilèges longtemps contestés. Les protestants excellaient dans cette tactique, et lui durent leurs principaux succès, particulièrement dans cette Diète.

Le prince Ladislas voyait approcher cette heure toujours critique, même pour les candidatures les plus assurées du succès, lorsqu'il reçut la nouvelle d'une invasion des Moscovites en Ruthénie-Blanche. Il s'empressa d'en avertir la Diète (27 octobre). Trois jours après, il lui communiquait de nouvelles dépêches, plus alarmantes que les premières. La Diète fut aussitôt dominée par le désir de procéder à l'élection, afin d'assurer la défense du royaume.

Le 2 novembre, on commença la rédaction des *Pacta conventa*; et comme ce travail n'allait pas assez vite au gré de l'impatience générale, le prince Radziwill proposa, le 8 novembre, d'élire immédiatement le roi, sauf à différer sa proclamation après la rédaction des *Pacta conventa*. La Diète accueillit cette idée, et décida qu'on ferait sur-le-champ l'élection. On vit alors un spectacle sublime. L'archevêque de Gnesen, à cheval au milieu du sénat et de la chambre des nonces, entonna le *Veni Creator*, soutenu par le chœur des évêques. Aussitôt cette armée de gentilshommes tomba à genoux, et 30,000 voix s'unirent pour achever l'hymne sacrée. Malheureusement la nation n'était plus unanime dans sa foi. On vit avec douleur qu'un grand nombre de protestants restaient debout et refusaient de s'associer à l'ardente supplication de leurs frères. Ce scandale arracha des larmes à l'archevêque et à beaucoup de catholiques, qui en tirèrent un mauvais augure pour l'avenir de la nation.

Les chants terminés, le cercle immense formé par la noblesse autour de l'enceinte se partagea, sous la présidence des sénateurs, en autant de réunions particulières qu'il y avait de palatinats. Dans chacune de ces assemblées, le premier sénateur recueillit les suffrages et les porta ensuite à l'archevêque, qui attendait sous le pavillon sénatorial. Malgré le nombre immense des votants, l'opération fut assez rapide. Avant la fin du jour, l'élection de Ladislas était consommée. Tous les gentilshommes réunis dans la plaine de Wola l'avaient désigné

d'un consentement unanime ; mais on retarda la proclamation du nouveau roi jusqu'à ce qu'on eût achevé la rédaction des *Pacta conventa*.

Dès le lendemain, les commissaires chargés de ce travail présentèrent les deux premiers articles à la Diète : l'un avait rapport à l'électivité de la couronne, le second à la garantie de la paix accordée aux dissidents. On y avait ajouté aux clauses ordinaires un article par lequel le roi s'engageait « à procurer « le plus promptement possible la pacification des gens de la « religion grecque, d'après les points réglés par lui dans la « Diète, selon le désir de la république et en présence des « députés des deux ordres[1] ». Les ambassadeurs de Ladislas acceptaient sans hésiter cette obligation. C'était un pas de plus dans la voie de l'iniquité. Après ce serment, quoi qu'il en pût dire, le prince était obligé d'exécuter ces articles funestes, fussent-ils même condamnés par le Saint-Siège.

Rutski avait épuisé tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour empêcher la spoliation de son Église. Ne voulant pas, dans l'intérêt même de la religion, recourir à la ressource extrême d'une rupture de la Diète, il publia immédiatement la protestation suivante, signée par tous ses suffragants : « En notre nom, et au nom de tout notre clergé, vivant dans l'union avec la sainte Église romaine, nous attestons que, dans la présente Diète d'élection, les ordres du royaume et du grand-duché de Lithuanie ont demandé que, pour la conservation de la paix et de la sécurité publique, la querelle entre nous et les non-unis pour les évêchés et les biens ecclésiastiques fût réglée et apaisée. Le sérénissime roi de Suède, Ladislas, ayant commencé cette pacification à la prière de la république dans la convocation dernière, l'a continuée dans cette Diète, aidé par des députés choisis dans les deux ordres, avec une grande fatigue et un zèle digne d'un prince chrétien. Cependant, comme la controverse roulait sur des biens ecclésiastiques, dont les lois de la sainte Église romaine défendent d'aliéner même la portion la plus minime, nous n'avons accordé de notre part aucun consentement à la décision donnée, appelant

1. Pacificationem inter homines religionis græcæ juxta puncta in electione præsenti ad affectationem Reipublicæ per nos in præsentia deputatorum ex utroque ordine data quam citissime procurabimus.

du tout au Saint-Siège apostolique. De même nous protestons que, si nous ne pouvons faire la loi à la république, nous n'accordons de même aucun consentement jusqu'à ce que Notre Saint-Père le Pape nous en ait donné l'exemple. Et comme nous avons su que ces points de pacification étaient déjà insérés dans les actes du château de Varsovie, nous protestons solennellement contre eux de toutes nos forces, et nous en appelons au Saint-Siège apostolique. »

Le lendemain, Rutski se rendit chez le roi et lui présenta cette protestation. Ladislas fut très courtois à l'égard du métropolite. Il prit connaissance de la protestation, la corrigea même de sa main et permit qu'elle fût insérée dans les actes publics[1]. Il savait d'avance que cette manifestation n'entraverait en rien sa politique, et il n'était pas fâché de laisser cette consolation aux Uniates. L'acte fut immédiatement enregistré au château, et l'archevêque de Gnesen, ses suffragants, ainsi qu'un certain nombre de sénateurs et de nonces catholiques, unirent leurs protestations à celle du clergé uniate.

Le 13 novembre, la rédaction des *Pacta conventa* fut enfin terminée. Sur le soir, le prince Casimir vint au camp en grand appareil, et prêta, au nom de son frère Ladislas, le serment d'observer ce contrat. L'archevêque de Gnesen lui répondit en acclamant Ladislas, quatrième du nom, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie. Aussitôt l'assemblée se jeta à genoux ; et ces rudes soldats entonnèrent un *Te Deum*, qui monta droit au ciel, comme le cri d'action de grâces de toute la Pologne. Les trompettes, le canon, la mousqueterie remplirent la campagne de leurs bruits joyeux ; et, durant deux heures, l'enthousiasme populaire déborda sous toutes les formes. Les Uniates seuls étaient dans la douleur, et craignaient que ce règne, inauguré sous de si brillants auspices, ne reçût pas la bénédiction de Dieu, dont la cause venait d'être trahie par le nouveau prince. Quelques fervents catholiques s'associaient à leur tristesse; et cinquante-quatre nonces ou sénateurs n'avaient consenti à signer les *Pacta conventa* qu'en protestant contre les concessions faites aux dissidents.

Le lendemain, 14 novembre, Ladislas IV parut pour la pre-

1. Ce détail est affirmé par Ostrowski, t. III, p. 230. Le texte de la protestation se trouve dans Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 402.

mière fois au milieu de ses nouveaux sujets. Le nonce apostolique et l'ambassadeur de l'empereur l'amenèrent à l'église collégiale de Saint-Jean, où l'archevêque-primat l'attendait pour chanter la messe d'action de grâces. La foule était si compacte que les maréchaux du royaume avaient peine à frayer un passage au roi. Ladislas s'assit dans le sanctuaire sur un trône tendu de noir : ainsi le voulait la coutume, tant que le roi défunt n'était pas inhumé. Après la messe, il s'approcha de l'autel, et, tourné vers le peuple, la tête couverte, il remercia le sénat et la noblesse qui lui avaient déféré la couronne, et promit solennellement de gouverner en bon roi.

Ensuite le grand-chancelier du royaume s'approcha, tenant les *Pacta conventa*, et invita Ladislas à prêter serment de les observer ; mais l'archevêque intervint pour protester que ce serment ne pouvait déroger aux prérogatives de la religion catholique. A ces mots, les protestants murmurèrent ; et le palatin de Belz réclama à haute voix en affirmant les droits des dissidents. « Je « sais, repartit l'archevêque, que l'on veut bien laisser les héré- « tiques en paix ; mais je ne connais ni droit ni loi certaine qui « leur confirment ce privilège. » Et se tournant vers le roi : « Je « vous remets, ajouta-t-il, le royaume au pied de cet autel, afin « que vous sachiez que vous recevez un royaume catholique des « mains de la religion catholique, et qu'à cause de ce bienfait, « vous êtes obligé de la défendre[1] ».

Les protestants n'osèrent pas riposter ; et, grâce à l'énergie du primat, il fut constaté une fois de plus que, si le droit catholique était suspendu par suite des dissensions religieuses des citoyens, il n'était cependant pas abrogé. Le roi prêta le serment à genoux ; et l'archevêque poussa le vieux cri national : « *Vivat rex Vladislaus!* » qui, répété de bouche en bouche, remplit l'église et toute la ville.

Cette première cérémonie n'était que le prélude des pompes qui marquaient l'avènement du nouveau roi. C'était dans la cathédrale de Cracovie, l'ancienne capitale du royaume, que Ladislas devait recevoir la couronne et l'onction royale, devant les sénateurs et les nonces élus pour représenter la noblesse à cette fonction solennelle. Ladislas les convoqua pour le 30 janvier 1633. Retardé par une maladie, il n'arriva que le 2 février.

1. Ces détails sont attestés par Piasecki, témoin oculaire.

Un antique usage différait les obsèques des rois de Pologne jusqu'à la veille du couronnement de leur successeur, afin de donner au nouveau souverain une leçon sur la fragilité du pouvoir et la brièveté de la vie. En attendant le jour des funérailles, le corps du monarque défunt était revêtu des insignes de sa dignité et restait exposé sur un lit de parade, autour duquel se tenaient constamment des prêtres et des officiers de la maison royale. Le saint sacrifice de la messe était offert solennellement presque chaque jour dans cette chapelle ardente. Sigismond III avait un droit particulier aux prières de l'Église uniate, qu'il avait protégée avec tant de courage. Ses officiers eurent le bon goût de ne pas l'oublier. Pendant la Diète de convocation, le métropolite Rutski fut invité à célébrer les saints mystères dans le rite gréco-slave devant la dépouille royale ; et on mit, en ce jour, sur la tête du roi défunt une coiffure de grand prix, trouvée par l'armée polonaise dans le trésor des grands-ducs de Moscovie.

Les funérailles eurent lieu le 4 février, et le nouveau roi y présida, selon la coutume. Rutski fut également convoqué avec tous ses suffragants ; mais on vit encore se manifester en cette occasion le dédain du clergé latin pour les Uniates. Le Chapitre de Cracovie prétendit avoir le pas sur le métropolite et les évêques ruthènes ; et il fallut toute une négociation, habilement conduite par l'infatigable nonce Visconti, pour obtenir que Rutski et ses suffragants marchassent dans la procession immédiatement avant les évêques latins, réunis autour de l'archevêque de Gnesen.

Le lendemain des funérailles, veille du couronnement, Ladislas se rendit à pied en procession expiatoire à l'église de la Skalka, dans laquelle Boleslas le Hardi avait massacré saint Stanislas, évêque de Cracovie. Avant de ceindre la couronne, tous les rois de Pologne venaient dans ce sanctuaire supplier le ciel d'oublier le crime de leur prédécesseur et d'épargner au royaume le juste châtiment de cet attentat. Ils étaient avertis en même temps de se défier de leurs passions et de ne pas abuser de leur puissance pour opprimer l'innocent.

Enfin, le 6 février, l'archevêque-primat Jean Wenzyk sacra le roi dans l'église cathédrale de Saint-Wenceslas. Avant de procéder à l'onction, il lui rappela de nouveau que la religion catholique romaine tenait seule le sceptre en Pologne ; que les

rois le recevaient de ses mains, et qu'ils étaient oints de l'huile sainte devant un autel catholique, afin qu'ils se souvinssent que, devant tout à l'Église catholique, ils étaient obligés de travailler de toutes leurs forces à défendre et à propager sa foi. Il déclara encore une fois que si des concessions avaient été faites aux dissidents, pour le bien de la paix, pendant l'interrègne et la Diète d'élection, elles ne pouvaient avoir force de loi perpétuelle, puisque les catholiques refusaient d'y consentir. Les chefs protestants voulurent répliquer, mais leurs voix furent couvertes par les chants sacrés.

Après le couronnement, le nouveau roi présidait une Diète, dans laquelle il confirmait et exécutait d'ordinaire les promesses faites dans les *Pacta conventa*. Les protestants remplirent cette assemblée de leurs plaintes contre le primat, contre la formule du serment royal, dans laquelle on avait ajouté aux mots *fidem catholicam* celui de *romanam*. Ils feignaient de voir dans cette addition une entreprise menaçante pour leur liberté. Ces cris finirent par lasser les catholiques. « On a toléré les « dissidents, s'écria le porte-glaive de la couronne, Jean « Zebrzydowski, tant qu'ils se sont tenus dans les bornes de « la concorde civile ; mais s'ils continuent à abuser ouverte- « ment de la patience de la république, on saura les châtier « sans miséricorde [1]. »

Ces mouvements des hérétiques secondèrent, comme toujours, les desseins des ennemis de l'Union. Ceux-ci étaient venus au couronnement en triomphateurs, pour y chercher les palmes qu'ils avaient conquises à la Diète d'élection. Mohyla s'était beaucoup remué dans l'intervalle des deux assemblées; et, sans s'inquiéter de Kopinski, il avait pris ses mesures pour être reconnu immédiatement métropolite de Kiew et chef de la hiérarchie schismatique. Il arrivait à Cracovie avec l'acte d'une élection, plus ou moins régulière, faite par la noblesse de l'Ukraine, et un diplôme du patriarche de Constantinople, qui lui déféraient cette dignité. Restait à obtenir le consentement du roi. A l'aide des amitiés qu'il avait dans la noblesse, Mohyla s'était insinué dans les bonnes grâces de Ladislas. Il en profita pour ses intérêts personnels et pour ceux de son parti.

1. Piasecii, *Chronica*.

Dès l'ouverture de la Diète, les schismatiques exigèrent l'exécution immédiate des articles de pacification. Ils craignaient que l'affaire ne fût renvoyée au Saint-Siège, et ils savaient déjà que le Souverain Pontife ne donnerait jamais son approbation à un traité préjudiciable aux intérêts de l'Eglise.

Après la Diète de convocation, Ladislas avait écrit à Urbain VIII pour lui rendre compte de ce qui s'était passé dans cette assemblée. Il suppliait le Pape d'approuver la transaction proposée aux Uniates, ou de confier au nonce Visconti les pouvoirs d'arbitre souverain entre les deux parties.

« Pour la religion dans laquelle je suis né, ajoutait le prince, « et pour l'Eglise de Dieu, je n'hésiterais pas à m'exposer aux « plus grands dangers ; à subir même la mort, si, par le sacri- « fice de ma vie, je pouvais les sauver ; mais que Votre Sainteté, « dans sa bonté et son amour pour la République chrétienne, « considère si, au milieu de la tempête actuelle, il faut allumer « un incendie qui peut mettre en péril non seulement le royaume « de Pologne, mais toute la chrétienté. Comme je suis et je « serai toujours le fils très obéissant du Saint Siège aposto- « lique, je soumets cette affaire à Votre Sainteté, avec tout le « respect qui lui est dû [1]. »

Le Souverain Pontife avait évité de répondre directement à Ladislas ; mais le nonce avait souvent déclaré au prince que le Pape ne pouvait ratifier les concessions promises aux schismatiques. Cependant, après la Diète d'élection, le roi écrivit de nouveau au Pape en lui envoyant les articles de pacification. Ladislas faisait valoir les peines qu'il avait prises pour négocier ce traité, et il se flattait d'avoir satisfait les schismatiques, sans porter préjudice aux droits de l'Eglise.

« Je supplie très humblement Votre Sainteté, ajoutait-il, de « considérer, avec sa sollicitude de père et de pasteur, le danger « qui menacerait mon royaume si, au moment où la guerre est « commencée avec la Moscovie, les schismatiques, dont le nom- « bre est infini et les forces considérables, s'adjoignaient aux « Moscovites à cause de leur religion. J'espère que, pour ce « motif, Votre Sainteté daignera apaiser cette controverse, qui « a toujours troublé les rois mes prédécesseurs, et qu'Elle ne

1. *Litteræ Vladislai regis ad Urbanum VIII.* 26 aug. 1632.

« nous accusera pas, moi et mes conseillers, d'être sortis de « la ligne du devoir en cette affaire [1]. »

Avant que cette lettre parvînt à Rome, les articles de pacification y étaient déjà connus; et sur le rapport d'une congrégation, composée de cardinaux, de théologiens et de canonistes, le Pape les avait déclarés nuls et invalides, comme contraires aux lois divines et humaines. Urbain VIII écrivit lui-même à Ladislas pour lui annoncer que cette transaction ne pourrait jamais être acceptée par l'Eglise. Le Pape exprimait l'espoir que le roi, averti du détriment qu'un pareil acte causerait nécessairement à la religion, le ferait effacer des constitutions de la Diète, et arrêterait les machinations des ennemis de la foi et de la paix publique.

Visconti reçut en même temps l'ordre de s'opposer à la confirmation des articles de pacification, et à leur exécution, s'ils étaient déjà confirmés. Il devait représenter à Ladislas les fatales conséquences qu'avaient toujours pour les monarchies les concessions faites aux ennemis de l'Eglise, qui étaient toujours les plus dangereux ennemis des rois.

Au lieu d'entrer dans cette voie funeste, le nouveau monarque avait devant lui l'exemple de son père, qui s'était acquis une gloire immortelle en protégeant l'Union et en détruisant l'hérésie. Quoi qu'on en eût pu dire, l'Union avait été conclue publiquement et dans les formes légales. Les Uniates possédaient légitimement les bénéfices qu'on voulait leur enlever et en les spoliant, on préparait la ruine complète de l'Union. Du reste, cette affaire était purement ecclésiastique, et les laïques, le roi lui-même, n'avaient aucune autorité pour la juger.

L'archevêque de Gnesen et le grand-chancelier reçurent également du Souverain Pontife l'avis d'empêcher à tout prix l'exécution d'un traité qui devait amener infailliblement les plus grands malheurs sur la Pologne. On avait demandé au Pape s'il n'était pas possible, pour éviter un plus grand mal, de dissimuler et de tolérer les concessions faites aux schismatiques, sans les approuver. Au jugement du Souverain Pontife, une telle condescendance eût été coupable; et Urbain VIII écrivait à Rutski et à ses suffragants de protester contre ces articles, s'ils ne pouvaient en empêcher la publi-

1. *Litt. Vladisl. reg. ad Urban. VIII.* 24 dec. 1632.

cation, et de s'opposer ensuite de toutes leurs forces à ce qu'ils fussent exécutés [1].

Les avertissements ne manquèrent pas au roi et à ses conseillers. Dans l'espoir d'obtenir une décision qui pût rassurer les consciences, Ladislas convoqua le 18 février une assemblée de théologiens, et leur demanda s'il était licite d'exécuter les concessions faites aux schismatiques. Dans cette réunion figuraient des membres de presque tous les ordres religieux et quelques docteurs de l'Université de Cracovie.

Un capucin, qui avait su gagner par ses complaisances les bonnes grâces du roi, et qui joua un certain rôle dans les affaires de la Pologne à cette époque, le P. Valérien Magnus, présenta à l'assemblée un mémoire défavorable aux Uniates.

Après une discussion théologique plus subtile qu'exacte, il concluait que si, dans la controverse actuelle, les preuves légales, les « *jura municipalia* », comme il disait, étaient en faveur des schismatiques, et si le rejet de leurs demandes attirait des périls imminents sur la république, les points de pacification pouvaient être approuvés et insérés dans les actes de la Diète, sans aucun péché pour le roi et ceux qui consentiraient à cette publication. Il suffisait, en ce cas, de donner à cette constitution la forme d'une loi purement permissive.

Descendant à l'application de ces principes, le P. Valérien Magnus examinait les droits que les Uniates avaient, d'après le droit public polonais, sur les diverses églises de Ruthénie ; et il concluait que les évêchés de Lithuanie et de la Ruthénie-Rouge, c'est-à-dire ceux de Polock, de Smolensk et de Pinsk, de Przemysl et de Chelm, leur appartenaient légalement; mais que ceux de Wolhynie et des palatinats de Braclaw et de Kiew, c'est-à-dire la métropole et les sièges de Luck et de Wlodimir, devaient être attribués aux schismatiques.

Un pareil avis mettait à l'aise la conscience du roi et de ses conseillers. Le recteur de l'Université de Cracovie parlait dans le même sens que le P. Valérien ; et un religieux, qui

1. *Instruttione per Mgr Nuntio di Polonia nel negotio de capitoli dati agl'heretici e scismatici di quel regno*, communiquée par le R. P. Martinov et divers brefs, ap. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 405.

eut honte de découvrir son nom, fit remettre à l'assemblée un mémoire sans signature, dans lequel il légitimait les concessions promises aux schismatiques. Pour que la coopération à cette loi fût licite, il suffisait, selon ce théologien, d'y insérer cette simple formule : « Nous permettons tout cela, sans « préjudice des droits de l'Eglise romaine et du salut des « âmes. » Ce docteur avait accumulé les arguments théologiques, pour appuyer son avis. L'auditeur de la nonciature se chargea de réfuter les sophismes de cette pesante dissertation.

P. Jérôme de Saint-Hyacinthe, prieur des Carmes déchaussés de Lublin, fit entendre, dans un remarquable rapport, le langage de la foi et de la véritable politique. Non seulement il rejeta comme illicite la transaction proposée, mais il affirma qu'il y avait d'autres moyens de pacifier la Ruthénie ; et qu'en tout cas, cette cause étant purement spirituelle, tout ce qui se faisait à ce sujet au for séculier était nécessairement invalide.

Son mémoire se terminait par ces nobles paroles : « Les « princes catholiques et pieux ne doivent pas se servir seu- « lement des moyens humains pour défendre et accroître « leurs royaumes ; c'est sur les secours divins qu'ils doivent « avant tout s'appuyer. Pour défendre un royaume, on « ne doit pas, je le sais, mettre de côté les moyens humains, « pour attendre des miracles ; mais lorsque les moyens four- « nis par la politique ne peuvent être appliqués sans porter « préjudice à la gloire de Dieu et à l'Eglise, qui est l'épouse « du Christ, au lieu de recourir à de pareils expédients pour « assurer le succès d'une guerre, il vaut mieux s'en rappor- « ter à Dieu, auquel il n'est pas difficile de livrer à une petite « troupe les plus puissantes armées. C'est Dieu qui donne la « victoire et les royaumes, et on ne garde pas longtemps les « palmes et les sceptres que l'on a tristement acquis en « offensant Dieu et en opprimant l'Eglise. »

La Compagnie de Jésus avait ses représentants dans cette assemblée de docteurs. Le roi avait eu soin d'en écarter un certain P. Przemyslas Rudnicki, très connu par son dévouement aux Uniates ; mais le vénérable P. Nicolas Lancicius, provincial de Lithuanie, invité à y siéger avec le P. Bembo, ne pouvait trahir la cause de la vérité et de la justice.

Dans sa réponse aux questions proposées par le roi, il citait ces paroles de saint Augustin : « Quiconque dissimule la vérité, « par crainte de quelque puissance que ce soit, provoque sur « lui la colère de Dieu, parce qu'il craint moins Dieu que les « hommes. » — « Il vaut mieux, disait-il encore, souffrir le « supplice pour la vérité, que recevoir une récompense pour la « flatterie. » La suite du mémoire répondait à ce début.

Lancicius s'attachait à quatre points principaux : la permission du libre exercice du culte schismatique, la cession de l'évêché de Przemysl, l'érection de celui de Mscislaw, et l'abandon de l'église métropolitaine de Sainte-Sophie. Avec beaucoup de logique et d'érudition, il prouvait que ces concessions étaient absolument illicites. Pour légitimer les articles de pacification, on disait que les bénéfices ruthènes, étant conférés directement par le roi, n'étaient pas des biens d'Eglise, ou encore que l'on cédait des édifices et des biens-fonds aux schismatiques, mais qu'on ne leur livrait pas les âmes. On prétendait encore que le roi, ayant promis par serment à la Diète d'élection d'exécuter les articles de pacification, était tenu, sous peine de parjure, d'accomplir sa promesse. Lancicius discutait avec une grande lucidité ces faux raisonnements; et son mémoire était de nature à imposer la conviction à tous les esprits [1].

Après trois longues délibérations, les théologiens conclurent que personne ne pouvait légitimement coopérer à des actes dont la conséquence immédiate était le renversement de la religion, la perte d'un grand nombre d'âmes et la violation de la loi divine. En admettant même la cessation de la loi de l'Eglise qui défendait l'aliénation des bénéfices, l'obligation de sauvegarder l'honneur de Dieu restait toujours et rendait ces stipulations illicites. Mais le roi avait pris son parti d'avance. Sans tenir compte de l'avis des autres théologiens, il n'écouta que celui du P. Valérien Magnus; et comme les schismatiques menaçaient de quitter la Diète si on ne faisait pas immédiatement droit à leurs exigences, il fit rédiger un diplôme propre à les satisfaire.

1. Nous devons au R. P. Martinov la communication du mémoire du Père Lancicius et des autres pièces principales présentées à cette assemblée. Nous avons encore eu sous les yeux un extrait du précieux manuscrit de Wielowiedzki, *Historia domus Cracoviensis Societatis Jesu*.

Cet acte ne fut communiqué ni aux théologiens, ni même aux Uniates [1], et le 14 mars 1633, il fut publié au moment de la clôture de la Diète. « Nous prenons sur nous, au nom de « toute la république, disait le roi, l'obligation d'exécuter les « promesses jurées par nous; et nous promettons qu'à la pre- « mière Diète future, Dieu aidant, avant de toucher à une « affaire quelconque, nous nous emploierons à exécuter stric- « tement tout le contenu desdits articles, sans déroger à la « moindre des stipulations. » Cet engagement contredisait les promesses que Ladislas avait faites aux catholiques et aggravait encore les obligations qu'il avait contractées vis-à-vis des adversaires de l'Union; ce n'était cependant qu'une promesse, et des circonstances favorables pouvaient permettre de l'éluder dans la suite. Les articles suivants, au contraire, mettaient à exécution immédiate les points principaux de la pacification.

Le roi garantissait d'abord aux schismatiques le libre exercice de leur culte dans toute l'étendue de ses États. Il confirmait sans distinction toutes leurs confréries, écoles, séminaires, imprimeries, hôpitaux, toutes leurs immunités et privilèges. Enfin, de son autorité souveraine, il organisait la hiérarchie schismatique.

Pierre Mohyla était reconnu comme métropolite de Kiew, et autorisé à se mettre en possession de l'église de Sainte-Sophie, tout en gardant pour sa subsistance l'archimandrie des Cryptes et le monastère de Pustynny. Alexandre Puzina, évêque schismatique de Luck, et Joseph Bobrykowicz, évêque de Mscislaw, étaient autorisés « à étendre leur juridiction épiscopale sur « tous les fidèles de ces diocèses qui n'appartenaient pas à « l'Église uniate ». Le même droit était reconnu à l'évêque que les schismatiques de Przemysl devaient élire prochainement. Le roi garantissait aux évêques de Mscislaw et de Przemysl une pension de 2,000 florins; et quant à Puzyna, il recevait, par un acte particulier, une dotation probablement supérieure à celle de ses collègues. Enfin, comme si une seule promesse n'eût pas suffi, le roi répétait de nouveau : « Tout ce qui, « d'après les articles conclus à Varsovie, n'a pu être encore « exécuté, devra l'être par nous, Dieu aidant, à la Diète pro-

1. *Brevis relatio comitiorum in coronatione regis* 1633.

« chaine. Nous certifions tout cela aux gens de la religion « grecque non unie, par ce diplôme, qui est une constitution « de la Diète, approuvée par l'autorité de toute l'assemblée[1]. »

Quand cet acte fut présenté à la Diète, le primat, les évêques latins, les palatins de Cracovie, de Lublin et de Mscislaw, ainsi que le chancelier de Lithuanie, prince Albert Radziwill, déclarèrent « qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient rien accor- « der au préjudice des Uniates, et qu'ils ne pouvaient ni ne « voulaient donner leur assentiment à ce diplôme, jusqu'à ce « qu'il fût approuvé par le Saint-Siège ». Ces réclamations ne parvinrent pas à empêcher l'insertion de cet acte parmi les lois comitiales.

Ladislas avait hâte de partir pour la frontière. Il voyait les Moscovites autour de Smolensk, et il ne pouvait pas se mesurer avec eux, s'il n'était pas assuré de la tranquillité de la Ruthénie Les faveurs dont il comblait les schismatiques lui garantissaient la sécurité de l'heure présente, et il ne voulait pas prévoir les bouleversements qu'elles préparaient pour l'avenir. Il eût été facile cependant de voir que ces gens étaient insatiables, et que chaque concession était récompensée par de nouvelles exigences.

Dans la confirmation générale des privilèges que le roi devait délivrer, selon l'usage, à la noblesse après le couronnement, une clause garantissait les privilèges de l'Église catholique romaine. Les schismatiques affectèrent de voir une menace dans cet article, dont la rédaction n'avait probablement pas été modifiée depuis des siècles. Il fallut avoir égard à leurs susceptibilités et déclarer que ces droits reconnus à l'Église catholique ne pourraient nuire en rien aux églises grecques et à leurs privilèges.

Après la clôture de la Diète, les évêques et les sénateurs qui s'intéressaient à l'Union, furent réduits de nouveau « à pour- « voir, selon leur expression, à la tranquillité de leur cons- « cience », en insérant dans les actes du château de Varsovie la déclaration qu'ils avaient faite, au sein de la Diète, contre le diplôme accordé aux schismatiques. Ces protestations, qui sauvegardaient le droit, ne changeaient jamais rien au fait accompli. Qui sait même ? Tel évêque, tel sénateur eût peut-

1. *Volumina legum*, ed. Pétersbourg 1859, t. III, p. 371-73.

être soutenu avec plus d'ardeur la cause des Uniates, s'il n'avait pas eu ce moyen si commode de s'épargner à la fois les reproches des opprimés et les remords de sa conscience. Le petit nombre, du reste, de signatures que porte cette déclaration dit assez que dans cette Diète, comme toujours, les Uniates avaient trouvé bien peu de véritables amis [1].

Rutski et ses suffragants, qui avaient usé en vain leur crédit et leurs forces pour empêcher la consommation de l'iniquité, n'eurent plus également d'autre ressource que celle d'une protestation légale. De leur part, cet acte était l'indice d'une volonté arrêtée de défendre jusqu'à la mort leurs églises et leurs troupeaux. Mohyla, de son côté, était bien résolu à se mettre en possession de tout ce qui lui avait été concédé. On avait voulu assurer la paix ; en réalité, on avait donné le signal d'une lutte acharnée.

1. Le Primat, les évêques de Cujavie, de Plock, de Posen, de Przemysl, signèrent seuls cette protestation avec trois sénateurs : Jean de Tencyn palatin de Cracovie ; Pierre Tarlo, palatin de Lublin ; Nicolas Kiska palatin de Mscislaw ; et deux grands officiers de la couronne, Albert Radzivill, chancelier de Lithuanie, et Georges Ossolinski, trésorier du royaume. Theiner, l. c. p. 403.

CHAPITRE III.

EXÉCUTION DES ARTICLES DE PACIFICATION.

(1633-1647.)

Mohyla supplante Kopinski à Kiew. — Le vieux métropolite secouru par Rutski. — Sa mort malheureuse. — L'église de Sainte-Sophie de Kiew et tous les biens de la métropole aux mains des schismatiques (12 juillet 1633). — Le collège de Kiew transformé en université. — Violences des Cosaques contre les popes uniates. — Nomination des évêques schismatiques. — Mort inopinée de celui de Mscislaw. — Georges Ossolinski échoue dans son ambassade à Rome. — L'évêque de Pinsk, Korsak, plaide à Rome la cause des Uniates. — Ossolinski rend compte à la Diète de son ambassade (1635). — Ladislas IV promulgue les articles de pacification. — Ladislas accorde un diplôme favorable aux Uniates. — Le nonce Visconti proteste au nom du Pape contre la décision de la Diète. — Rutski et ses suffragants refusent de livrer leurs églises. — A Vilna, le métropolite fait reculer les commissaires royaux, à la tête desquels est le prince Radziwill. — Intervention divine en faveur des Uniates à Nowogrodek. — Les schismatiques s'emparent d'une église à Polock. — A Vitebsk ils sont repoussés. — L'évêché schismatique établi à Mohylew. — Châtiment du peuple de cette ville. — Résistance énergique de l'évêque de Luck, Jérémie Poczapowski. — Il meurt empoisonné par les schismatiques. — Le nonce apostolique, Marius Philonardi, conserve cet évêché aux Uniates. — Silvestre Hulewicz, évêque schismatique de Przemysl. Sa lutte acharnée contre Athanase Krupecki. — La mort de Hulewicz ne termine pas la lutte, qui est continuée par Winnicki. — Succès de Raphaël Korsak, évêque de Pinsk. — L'évêque de Wlodimir, Joseph Bakowiecki, défend la cathédrale de Brzesc. — Châtiment de Raphaël Leszczynski, palatin de Bels, qui veut la livrer aux schismatiques. — Méthodius Terlecki, évêque de Chelm, chasse Mohyla de sa ville épiscopale. — Il empêche les schismatiques de s'établir à Chelm, à Kranysstaw et dans plusieurs autres lieux de son diocèse. — Conversions merveilleuses qui sont le fruit de ses efforts. — Résultat définitif de ces luttes.

Après le couronnement, Mohyla, pressé de jouir de ses nouveaux honneurs, courut à Léopol, où le métropolite de Valachie lui donna la consécration épiscopale ; puis il gagna

Kiew en toute hâte, et au nom du roi et du patriarche, il somma Kopinski de lui céder le trône métropolitain. Le vieillard refusa et ne voulut pas quitter le monastère de Saint-Nicolas, résidence des métropolites. Alors Mohyla se mit à la tête d'une bande de Valaques, et vint avec du canon pour faire le siège du monastère. Les portes furent enfoncées; et Kopinski, dépouillé de tout et trahi par ses propres serviteurs, s'enfuit aux Cryptes, sans autre vêtement qu'un cilice. Les moines de Saint-Nicolas faisaient difficulté de livrer au vainqueur le trésor des métropolites; Mohyla les fit saisir et battre sans pitié, jusqu'à ce qu'il eût obtenu sa proie. Epouvantés par ces rigueurs, ces malheureux s'enfuirent, les uns en Moscovie, les autres chez les Uniates.

Poursuivant le cours de ses exploits, le nouveau métropolite vint assaillir Kopinski jusque dans l'asile sacré des Cryptes. La main de Dieu s'appesantit alors sur ce malheureux vieillard, qui avait arrêté en 1629 les négociations de Smotrycki. A cette époque, Mohyla cherchait peut-être sincèrement la voie qui devait le ramener à l'Église romaine ; mais les intrigues de Kopinski avaient paralysé ses bonnes intentions et l'avaient rejeté violemment dans le schisme. Devenu le plus fort et endurci dans le mal, Mohyla fut sans pitié pour son adversaire. Chassé des Cryptes, menacé de la prison ou de la mort, Kopinski s'enfuit de Kiew et ne trouva d'asile qu'auprès du métropolite uniate. Rutski reçut avec la charité d'un apôtre cet ennemi humilié. Il espérait le ramener à l'Union, et Kopinski semblait disposé à reconnaître une mère dans cette Église catholique, qui se vengeait de ses injures en lui donnant un abri et du pain à l'heure de sa disgrâce, mais il hésitait en face d'une abjuration, toujours pénible à l'orgueil, lorsque la mort le frappa tout à coup, et Dieu sait quel sort attendait ce malheureux dans l'éternité [1] !

Pendant ce temps, Mohyla affermissait sa puissance à Kiew. Le 2 juillet 1633, jour à jamais néfaste dans les annales ruthènes, il chargea Etienne Muzylowski de s'emparer de l'église métropolitaine de Sainte-Sophie. Cette prise de possession eut toutes les formes d'un acte de brigandage. Muzylowski

1. Susza, *Vita Smotriscii*, p. 95. — Stebelski. — Koyalowitch, *L'Union lithuanienne*, t. II.

ne réclama l'assistance ni du camérier royal, ni même d'un simple huissier, sans le ministère desquels l'entrée en jouissance d'un nouveau bénéficier ne pouvait être régulière. Il réunit une troupe de moines, brisa les portes de l'église métropolitaine et en chassa pour toujours les Uniates.

De Sainte-Sophie Muzylowski se porta avec sa troupe au palais métropolitain. Il y trouva le facteur de Rutski, et lui enjoignit de se retirer. Sur le refus du facteur, les schismatiques le prirent par les bras et le jetèrent violemment à la porte ; puis ils mirent au pillage tout ce qui se trouvait dans le palais. L'agent du métropolite put à peine conserver quelques meubles, que les schismatiques transportèrent dans la maison d'un gentilhomme, où il s'était retiré. Des coups de main du même genre mirent Mohyla en possession de tous les biens de la métropole, qui devaient cependant rester à Rutski, aux termes des articles de pacification.

Ces attentats devaient nécessairement soulever des protestations. L'invasion et le sac du palais métropolitain s'étaient accomplis au grand jour, en présence de nombreux témoins. Le facteur de Rutski, prévoyant cette agression, avait même eu soin de faire venir quelques gentilshommes, dont le témoignage devait lui servir plus tard pour confondre les schismatiques devant la justice ; mais cette précaution fut inutile.

L'évêque latin, averti par un prélat de son chapitre et quelques religieux latins, qui avaient assisté à cette scène de violence, écrivit aussitôt à Mohyla, pour lui reprocher son audace ; et au roi, pour demander justice en faveur des Uniates. Il obtint des lettres, qui enjoignaient au métropolite schismatique de restituer les biens dont il s'était emparé, et au palatin de Kiew, de les rendre à Rutski. Le roi commandait d'employer au besoin la force, si les schismatiques ne voulaient pas obéir. Mohyla, pressentant ces ordres, avait déjà remis les domaines de la métropole entre les mains des Cosaques ; et le palatin n'osa pas les réclamer. On était alors en guerre avec la Moscovie, et on ménageait toujours les soldats de l'Ukraine, sans lesquels la victoire paraissait impossible.

Quelques mois plus tard, quand de rapides et éclatants succès eurent terminé la campagne, Rutski vint au-devant du roi, pour réclamer justice. Après avoir vainement attendu une audience à Vilna, il suivit le prince jusqu'à Godno, et là il put

lui exposer ses demandes. Ladislas répondit, comme toujours, par de grandes promesses ; mais elles n'eurent aucun résultat.

Tous les biens de la métropole situés en Ukraine, qui avaient été réservés formellement aux Uniates, restèrent désormais au pouvoir de Mohyla ; et Rutski, dépouillé de la presque totalité de sa mense épiscopale, fut plus embarrassé que jamais pour subvenir aux énormes dépenses que nécessitaient sa dignité, ses voyages continuels et le soin de la défense de l'Union [1].

Mais la perte de ces domaines n'était rien auprès de celle de la métropole de Sainte-Sophie. L'angoisse saisit le cœur, quand on voit cette vénérable église retomber entre les mains des schismatiques. Le divin Sacrifice ne sera plus offert par des mains catholiques sur ses autels profanés, et les pontifes qui viendront s'asseoir tour à tour sur sa chaire pastorale seront tous des ennemis du Saint-Siège et de la vérité. Cette terre sainte de Kiew est perdue pour l'Eglise catholique. Satan a pris pied sur le sol ruthène, et il a désormais un point d'appui inébranlable pour toutes ses machinations contre l'Union. La vigilance des serviteurs de Dieu déjouera souvent ses intrigues : il sera battu, mis en fuite; il perdra des âmes qu'il croyait avoir conquises pour toujours ; jamais il ne sera chassé de sa citadelle, et il verra poindre bientôt l'heure de son triomphe. Kiew échappera à la domination polonaise pour passer à la Moscovie schismatique. Tous les ennemis de Dieu se donneront ensuite la main pour mettre la Pologne en lambeaux; et quand ils auront accompli leurs desseins, Satan redeviendra le maître en Ruthénie. Deux cents ans, presque jour pour jour, après la prise de possession de Mohyla, un tyran et quelques apostats parviendront à renverser l'œuvre de Rutski et de Josaphat. Quelques débris resteront à peine sur le sol pour attester sa grandeur passée.

L'ambitieux Mohyla était le maître de Kiew ; mais ce triomphe

1. J. Rutscii, *Epist. ad Raphaël. Korsak*, 10 oct 1633. — *Relatio de motibus schismaticorum*, an. 1634. — Rutski avait toujours été pauvre ; à partir de ce moment, il ne vécut plus que d'expédients ; aux approches de la Diète de 1635, il était obligé de donner en gage l'argenterie de son église métropolitaine pour obtenir un prêt de quelques centaines de florins, sans lesquels il ne pouvait se rendre à Varsovie. *Epist. ad Raph. Korsak*, 3 febr. 1635.

ne lui suffisait pas. Son œil pénétrait l'avenir, et pour perpétuer son influence dans l'Ukraine, l'habile métropolite voulut consolider la fondation de son collège. A la Diète de couronnement, il avait sollicité pour cette école le titre d'*Académie* avec les privilèges des universités de Vilna et de Cracovie. Ladislas, toujours imprévoyant, les lui avait accordés; mais les deux chanceliers du royaume, Jacques Zadzik, évêque de Chelm, et Thomas Zamoyski, indignés de cette faiblesse, avaient refusé d'apposer les sceaux sur le diplôme qui érigeait la nouvelle Académie *orthodoxa-Kiovio-Mohyliana* [1].

Cette généreuse résistance fut une protestation; mais elle n'arrêta pas le métropolite schismatique, qui s'empressa de mettre à profit la concession royale. Il voulait établir son université dans le monastère de Saint-Nicolas, qui servait d'hôpital aux moines infirmes. Quelques religieux des Cryptes voulurent s'opposer à ce dessein. Mohyla les fit charger de chaînes et les livra aux Cosaques, en disant que c'étaient des Uniates qu'il fallait châtier. Puis il vint à Saint-Nicolas, et comme les moines, malades et boiteux, qui remplissaient cette maison, essayaient une résistance, il les maltraita cruellement. L'hégoumène, pauvre vieillard aveugle, expira sous les coups. Ces brutalités étouffèrent toutes les résistances que le clergé schismatique, habitué à l'indépendance, essayait d'opposer au despote qui venait de se placer à sa tête. L'ambition avait fait de Mohyla un tyran. Pieux et grave par caractère, il eût été un grand évêque au sein de l'Église catholique. Le désir de jouer un rôle le détermina à prendre au sérieux sa qualité de prélat schismatique ; et, dès lors, il se trouva entraîné à de véritables forfaits [2].

Déjà sa fatale influence se faisait sentir jusqu'aux extrémités

1. Jean Zadzik, grand-chancelier du royaume, évêque de Chelm et ensuite de Cracovie, s'était élevé d'une condition fort humble à ces dignités suprêmes. Il s'acquit une grande réputation d'habileté et de prudence. Bienveillant pour tout le monde, il avait su se faire pardonner son élévation même par ses envieux ; et l'infatigable activité avec laquelle il expédiait les affaires les plus épineuses, faisait dire à ses contemporains qu'on avait rarement vu en Pologne un ministre aussi capable.

2. V. Solowiew, *Histoire de Russie*, t. X. — Koyalowitch, *l'Union lithuanienne*, t. II. La Diète de convocation et d'élection de Ladislas IV. — Tous deux renvoient aux mémoires d'un contemporain, Yerlicz, gentilhomme d'Ukraine.

de la Ruthénie. Après sa consécration, il avait ordonné un grand nombre de popes, qu'il lança dans toutes les directions, pour stimuler l'ardeur des schismatiques et les engager à se mettre eux-mêmes en possession des églises. Derrière ces envoyés de mauvais augure arrivèrent les Cosaques, qui, en marchant contre les Moscovites, commirent d'affreux désordres. Partout, sur leur passage, ils demandaient s'il y avait des prêtres uniates ; et quand ils en rencontraient, ils saccageaient leurs maisons ; ils les fouettaient, les bâtonnaient, leur arrachaient la barbe, sans que personne osât défendre ces innocents.

A Bobruysk, ville qui devait être plus tard le théâtre du cruel martyre infligé au bienheureux André Bobola par ces mêmes bandits de l'Ukraine, un colonel cosaque planta ses tentes en face de l'église parroissiale des Uniates, et fit appeler le protopope. Comme celui-ci refusait de venir, il le fit amener de force ; et, de sa propre main, il lui asséna un violent coup en pleine poitrine. Le vieillard tomba à demi-mort aux pieds du brutal soldat. Celui-ci le frappa de nouveau à plusieurs reprises sur la tête, et fit jaillir son sang en abondance ; puis il ordonna de l'attacher à une potence, et de réunir, au son du tambour, tous les Cosaques, pour fusiller cet Uniate. On ne put trouver sur-le-champ le tambour. Alors le colonel voulut achever lui-même l'exécution, en se vantant de tuer la victime du premier coup. Déjà il préparait son arme ; mais d'autres officiers, qui étaient survenus, l'arrêtèrent, par crainte d'une intervention de la justice.

Les autres popes du district de Bobruysk réussirent à s'échapper et vinrent raconter leurs souffrances au métropolite. L'un d'eux, arraché violemment de sa maison, n'avait évité le supplice que par la protection inattendue d'un officier royal. Le colonel des Cosaques voulait absolument se défaire de lui : « Ce pope, disait-il, est pire que tous les autres « Uniates. Il est plus souvent dans les églises des Latins que « dans la sienne, et il va toujours chanter avec eux. »

A Pinsk, au moment où un pope traversait le lieu dans lequel campaient les Cosaques, un enfant dit : « Moi, je suis orthodoxe, mais ce prêtre est Uniate ». Aussitôt les soldats se ruèrent sur le pope avec des lanières de cuir, et le laissèrent à demi-mort sur la place. Près de la même ville, à

monastère de Leszczyny, un Cosaque voulut tuer un Basilien, qui disait la messe. Il s'avança jusqu'à la porte de l'Iconostase ; mais, par une de ces impressions de respect superstitieux, qui étaient toute la religion de ces bandits, il n'osa pas pénétrer dans le sanctuaire. Il resta sur le seuil, brandissant sa hache et cherchant à atteindre le prêtre uniate. Par bonheur, celui-ci était hors de sa portée ; et le barbare ne réussit qu'à déchirer sa chasuble.

Partout, même dans les plus grandes villes, les Cosaques répétaient aux popes : « Nous ne faisons rien maintenant ; « mais, à notre retour, nous ne laisserons la vie qu'à ceux « d'entre vous qui auront des lettres de notre métropolite. « Allez donc à Kiew, si vous voulez vivre. » Mais la miséricorde divine détourna cet orage. Les Cosaques ne rendirent pas, dans la guerre de Smolensk, les services éclatants qu'on avait espérés de leur vaillance. A leur retour, leur insolence était beaucoup diminuée, et les Uniates n'eurent pas à en souffrir. Les popes, du reste, avaient montré une grande constance dans cette épreuve. « Louange et gloire soit à Dieu, s'écriait « Rutski, qui a donné à ces pauvres petits la force de ne pas « le renier au milieu d'une telle persécution [1]. »

Pendant que les Cosaques se livraient à ces faciles exploits, Mohyla s'occupait d'organiser sa nouvelle hiérarchie. Dans le diplôme même délivré à la Diète de couronnement, il avait fait nommer Joseph Bobrykowicz, évêque de Mscislaw. Les Uniates furent douloureusement émus de la promptitude avec laquelle on accordait à leurs ennemis le démembrement du diocèse de saint Josaphat ; mais la constance des popes de cette contrée les consola bientôt. Sur six cents prêtres, deux seulement

1. *J. Rutscii Epist. ad Raphaël. Korsak*, 25 nov. 1633 — 5 febr. 1635. — On se demande si on ne doit pas imputer aux schismatiques la mort malheureuse d'un prélat grec, Jérémie Barbarigo, qui s'était retiré de Constantinople en Pologne, et que le métropolite, malgré sa pauvreté, avait reçu avec la plus généreuse charité, dès qu'il avait reconnu en lui un Uniate zélé. Rutski lui avait procuré, avec des frais considérables, les moyens de se rendre à Varsovie pour y chercher des secours auprès du roi et des grands du royaume. Au retour, l'archevêque fut assassiné dans une forêt. Les Jésuites de Rawa recueillirent son corps et l'ensevelirent parmi ceux de leurs propres confrères. On dit que des signes miraculeux prouvèrent la sainteté de cette malheureuse victime. *Rutscii Epist. ad Raph. Korsak*, 2 aug. 1634.

adhérèrent à l'évêque schismatique ; et l'un d'eux fut frappé presque immédiatement de mort subite.

Le mercenaire qui venait dévorer le troupeau de saint Josaphat n'eut pas une longue vie. Quelques mois après sa consécration, on le vit arriver à Vilna, le mercredi de la semaine sainte, n'ayant à la bouche que menaces contre la sainte Union. Le lendemain, il sentit ses forces défaillir subitement, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice, et il put à peine achever la fonction sacrée. Quelques jours après, il comparaissait au jugement de Dieu.

Sur son lit de mort, il réclama avec instance un confesseur uniate. Les schismatiques, qui l'entouraient, ne l'écoutèrent pas, prétendant qu'il était en délire ; et dans la crainte qu'en dépit de leur surveillance, le malade ne réussît à se déclarer uniate, ils l'empoisonnèrent. Avant d'expirer, l'évêque de Mscislaw répétait ces paroles significatives : « Je meurs de la mort de Mélétius Smotrycki. » Plût à Dieu qu'il eût entièrement imité Mélétius dans sa pénitence ! A peine avait-il expiré, que ses chairs se décomposèrent ; et tous les médecins reconnurent dans cette prompte désorganisation un signe certain d'empoisonnement.

Après cette mort, des moines et des gentilshommes schismatiques, accourus de différents côtés, élurent pour évêque de Mscislaw le fils d'un bourgeois de Vilna. On le revêtit d'un habit de moine, et on le fit partir pour Kiew, afin d'y recevoir les ordres. Il en revint prêtre au bout de quelques semaines. Après avoir fêté son sacerdoce par de grands festins, son père l'envoya, avec beaucoup d'argent, auprès du roi, pour obtenir à la fois l'évêché de Mscislaw et un des monastères de Grodno. Mais, en arrivant à Varsovie, le nouvel élu apprit que Mohyla avait déjà demandé le siège de Mscislaw pour son disciple Silvestre Kossow. Il fut heureux de pouvoir obtenir la qualité de vicaire du métropolite en Lithuanie.

Le titre d'évêque schismatique de Luck était possédé depuis longtemps déjà par Alexandre Puzyna, et le roi le lui avait reconnu à la Diète de couronnement. L'archevêque de Smolensk venait d'être nommé, malgré les réclamations des Uniates fondées sur ce que cette église avait été dotée pour eux par le roi Sigismond III. A Przemysl, deux ambitieux briguèrent quelque temps les honneurs épiscopaux, et le roi hésita sur le

choix qu'il devait faire ; mais, pendant ce temps, la guerre était déjà allumée à Przemysl, comme à Luck, contre les Uniates [1].

Cette prompte exécution des principaux articles de pacification était une nouvelle faiblesse de la part du roi. Durant la Diète, pendant que l'on discutait les transactions conclues soit par le clergé avec les séculiers, soit par les catholiques avec les protestants, on avait toujours supposé qu'un ambassadeur irait à Rome pour soumettre toutes ces stipulations au Souverain Pontife. En écrivant à Urbain VIII, Ladislas avait annoncé lui-même cet envoyé et promis qu'il exposerait toute l'affaire des Ruthènes. Au lieu d'une décision, c'était la consécration de faits déjà accomplis qu'on allait demander au Souverain Pontife. Le pénible rôle de négociateur fut confié en cette rencontre à Georges, comte de Tenczyn Ossolinski, trésorier de la cour.

Sa mission, toute de faste en apparence, avait pour premier objet de prêter obédience au Souverain Pontife, de la part du roi nouvellement élu. Rien ne fut épargné pour donner de la splendeur à son ambassade. En traversant toutes les cours d'Italie, Ossolinski déploya le luxe asiatique par lequel les Polonais aimaient à éblouir l'Occident. Il réserva cependant pour Rome les derniers efforts de sa magnificence, afin de relever bien haut l'honneur de sa nation et du roi, dont il apportait aux pieds du Pape les premiers hommages. On lui avait recommandé, dans ses instructions, d'éviter dans son luxe tout ce qui sentait la mollesse et l'insolence, pour se parer de cette splendeur militaire, seule convenable à un guerrier sarmate. On l'avait averti prudemment de bien choisir les gens de sa suite, parce qu'il allait chez un peuple sobre et policé. Qu'eussent dit en effet les courtisans italiens, si l'ambassadeur eût traîné avec lui une troupe de ces rudes batailleurs, si prompts à dégaîner, si avides de viandes et de vins, qui remplissaient les châteaux des magnats polonais? Parfaits gentilshommes dans leur pays, ils eussent fait à l'étranger une fâcheuse figure.

Ossolinski n'était pas seulement un seigneur magnifique jusqu'à la prodigalité ; il entendait les affaires. Il avait été maréchal de plusieurs diètes, et avait montré dans ce poste dif-

1. *J. Rutscii, brevis relatio de motibus schismaticorum*, an. 1633.

ficile un esprit vif et prompt, un bon jugement, une parole élégante et facile. Il avait, du reste, pour auxiliaire dans son ambassade le suffragant de Gnesen, André Gembicki ; et à eux deux, ils réunissaient une telle somme de capacité et d'expérience, qu'ils seraient venus à bout de leur délicate mission, si le succès eût été possible. Le roi sentait lui-même qu'il avait trop peu ménagé les intérêts de l'Église dans les transactions de l'interrègne Il avait à cœur de justifier sa conduite aux yeux du Pape, et de terminer, d'accord avec lui, s'il était possible, toutes ces affaires délicates. Il désirait même un subside du Saint-Siège pour une guerre contre les Turcs.

Dans les instructions données à son ambassadeur, Ladislas s'efforce de justifier sa conduite dans les formes les plus modestes. Il exagère les dangers que les schismatiques ont fait courir à la république durant l'interrègne; il diminue la portée des concessions qu'il leur a faites ; il prétend même que les Uniates ont plutôt gagné que perdu à cette convention. Comme il craignait surtout des reproches pour le diplôme qu'il avait délivré aux schismatiques dans la Diète de couronnement, Ladislas se retranche derrière les actes de l'interrègne, qu'il ne pouvait pas rescinder ; et il oublie qu'il en avait été le négociateur. Il invoque enfin, pour dernière excuse, la crainte d'une guerre civile, très redoutable au moment où les hérétiques bouleversaient l'Allemagne, et les Moscovites envahissaient la Pologne [1].

Gembicki avait reçu, de son côté, une instruction de l'archevêque de Gnesen, qui lui indiquait, au nom de tous les évêques polonais, les points sur lesquels il devait insister dans la négociation. Les affaires ruthènes avaient leur place dans ce document. Les évêques s'efforçaient de prouver que les concessions faites aux schismatiques étaient nécessaires, et fondées au moins sur une apparence de justice. « Les schismatiques, « disaient-ils, invoquent en cette affaire une possession de « plus de deux cents ans, dont ils se plaignent d'être violemment « dépouillés. Ils invoquent encore le serment que le roi Sigis- « mond III leur a prêté, ainsi qu'aux hérétiques, à son cou- « ronnement. Il faut considérer enfin que, si l'on n'accordait

1. *Instruction pour le comte Ossolinski*, du 15 juillet 1633, ms. Collection Naruszewicz.

« rien aux schismatiques, on pourrait craindre une guerre « civile et la perte de plusieurs palatinats, qui se donneraient « aux Turcs ou aux Moscovites[1]. »

Les raisons étaient aussi fausses que les craintes exagérées. Sigismond III n'avait promis aux schismatiques que la paix et la liberté de croyance; et jamais ni le roi ni les Uniates ne leur avaient contesté ces avantages. Leur droit de possession, en admettant même qu'il fût réel, ne remontait pas à deux cents ans, et il avait été interrompu pendant plus d'un quart de siècle, par l'accession parfaitement volontaire des évêques ruthènes à l'Union de Brzesc. Mohyla et ses suffragants ne succédaient qu'à Borecki et aux autres évêques consacrés par Théophane, qui n'avaient aucun droit à l'héritage de l'ancienne hiérarchie ruthène.

L'ambassadeur de Ladislas IV fut admis au Vatican en audience solennelle, le 6 décembre 1633. Cette réception, toute d'apparat, ne fut pour lui qu'une occasion de déployer le luxe de ses équipages et les pompes de son éloquence. Les négociations commencèrent bientôt ; et Urbain VIII fit les plus grands efforts pour concilier les exigences de Ladislas avec les droits de l'Église et de la justice. Il accorda en particulier de très larges concessions à la noblesse, sans sacrifier toutefois le principe de l'immunité ecclésiastique, ni les droits suprêmes du Saint-Siège. Quant aux affaires de l'Église ruthène, elles furent soumises à l'examen d'une commission composée de quatre cardinaux, quatre prélats et quatre théologiens des plus expérimentés de la cour pontificale.

Ossolinski et le suffragant de Gnesen présentèrent à cette congrégation les articles convenus à la Diète d'élection, et les défendirent avec toute l'habileté d'hommes rompus aux affaires. La cause de l'Église uniate avait un avocat dévoué dans le coadjuteur du métropolite de Kiew, Raphaël Korsak, évêque de Pinsk. Ne pouvant se rendre à Rome de sa personne, Rutski avait jugé nécessaire de s'y faire représenter par celui qui partageait d'une manière plus intime les sollicitudes de sa charge pastorale. Outre la défense de l'Eglise uniate, Rutski

1. *Postulata Ill. D. D. archiepiscopi Gnesnensis et episcoporum Regni Poloniæ et Magni Ducatus Lithuaniæ Ill. D. Georgio comiti de Tenczyn Ossolinski commendata*, etc, C'est l'instruction remise à Gembicki. Ib.

avait confié à son coadjuteur une mission moins difficile, mais non moins importante à ses yeux pour la Ruthénie, celle de presser la canonisation de saint Josaphat.

Korsak était arrivé à Rome avant Ossolinski. Ladislas, qui tenait beaucoup au succès de son ambassade, fut mécontent que son envoyé eût été devancé par l'avocat des Uniates; et comme le séjour de celui-ci se prolongea après le départ d'Ossolinski, le roi en prit encore ombrage. « Mais que fait « donc l'évêque de Pinsk à Rome pendant si longtemps? » demanda-t-il un jour à Nicolas Tryzna. — « Il travaille à la canonisation de l'archevêque Josaphat », répondit Tryzna. — « Les « martyrs, fit le roi impatienté, n'ont pas besoin de canonisation ; et nous savons tous parfaitement que Josaphat est un « martyr. Pourquoi cet évêque a-t-il couru à Rome plus vite « que notre ambassadeur[1] ?... »

Korsak avait apporté à Rome de nombreuses lettres de créance et de recommandation pour le Pape, les cardinaux de la Propagande et d'autres dignitaires de l'Église Romaine, qui s'intéressaient aux affaires de l'Élgise Uniate. Quelques-unes étaient signées par Rutski et tous ses suffragants. « Prosternés aux pieds de Votre Sainteté, disaient-ils au « Souverain Pontife, nous ne lui faisons qu'une demande « et nous la faisons avec instance. Puisque l'affaire de nos « Eglises semble entièrement remise à la décision de Votre « Sainteté, qu'Elle daigne la trancher, et nous recevrons sa « décision, non pas tant comme la sienne, que comme celle du « Christ. Au milieu même de la pauvreté de l'exil, nous serons « remplis de consolation parce que nous croirons accomplir la « très sainte volonté du Christ. »

« Notre résolution, disaient-ils encore, est inébranlable : « nous aimons mieux tout souffrir, nous exposer même à perdre la vie, plutôt que de prévenir en cette affaire, par notre « consentement, le jugement du Saint-Siège. »

Une lettre adressée au cardinal protecteur de la Ruthénie était particulièrement touchante. Rutski et ses suffragants comparaient l'état de leur peuple à celui de Job, frappé par la main de Dieu et constant dans la souffrance. « Le Seigneur, « disaient-ils, frappe les Uniates dans leur vie ; et, en faisant

1. *Rutscii Epist. ad Raphaël Korsak*, 5 febr. 1656.

« couler leur sang, il n'obtient que des actions de grâces. Il « les frappe dans leurs biens, enlevant, aliénant, occupant, « dévastant; les Uniates deviennent, comme dit l'Ecriture, des « hommes qui voient leur pauvreté; cela même ne fait « qu'exciter leur amour envers la sainte Eglise Romaine, qui « devient ardent comme le feu au milieu des épines[1]. »

Korsak emportait en même temps un mémoire dans lequel Rutski, après une longue discussion avec ses suffragants, avait tracé les limites extrêmes des concessions qu'on pouvait faire aux schismatiques, sans ruiner entièrement l'Union. Le métropolite demandait que les anciens titres épiscopaux fussent exclusivement réservés aux Uniates, et qu'on en donnât de nouveaux au métropolite schismatique et aux trois suffragants, que le diplôme du couronnement lui avait concédés. Il suppliait en particulier que le titre d'évêque de Mscislaw ne fût pas profané, « parce que, disait-il, cet évêché est une partie « de l'archevêché de Polock, qui a été conquis par le sang du « bienheureux Josaphat. Pour l'amour de Jésus-Christ, ajou- « tait-il, qu'aucune église ne soit accordée aux schismatiques « ni à Vitebsk, ni à Polock ; car le serviteur de Dieu a acheté « ces villes au prix de son sang. »

Rutski était disposé à abandonner aux schismatiques Sainte-Sophie de Kiew et un grand nombre d'églises et de monastères, si le Saint-Siège jugeait que ces concessions étaient légitimes et opportunes ; mais il déclarait de nouveau que, si les articles de pacification étaient exécutés à la lettre, l'Union serait infailliblement détruite, après un certain nombre d'années.

Ces propositions de Rutski furent discutées en même temps que les articles de pacification et qu'un projet rédigé par le P. Valérien Magnus, dans le sens du mémoire présenté par lui aux théologiens de Cracovie. La Congrégation chargée des affaires ruthènes s'appliqua à cet examen durant six semaines avec le plus grand zèle et un désir sincère de trouver un tempérament qui pût satisfaire le roi et la noblesse de Pologne. Mais une question se présentait tout d'abord : « La transaction « proposée n'était-elle pas radicalement opposée à la justice « et aux devoirs du Pape, suprême pasteur des âmes ? » On ne

1. *J. Rutscii et episcop. Russiæ ad Urban. VIII, cardin. de Propag. fide et protectorem Russiæ epist.* aug. 1633.

pouvait contenter les schismatiques qu'en leur livrant les sièges épiscopaux de Kiew, Luck, Przemysl, Mscislaw, et des églises dans les autres diocèses ruthènes. Or, livrer ces églises, c'était livrer des âmes dont un grand nombre vivaient en communion avec le Saint-Siège. D'autres refusaient, il est vrai, de lui obéir ; mais le Pape ne pouvait pas reconnaître et sanctionner leur rébellion.

Toutes les églises de la Ruthénie avaient été replacées librement par leurs évêques sous son autorité. Les apostasies survenues dans la suite et les attentats de Théophane avaient troublé cet heureux accord, mais sans détruire les droits qu'il avait fait naître, sans diminuer surtout le pouvoir suprême du Vicaire de Jésus-Christ sur toutes les âmes régénérées par le baptême. La Congrégation fut donc unanime à rejeter les points de pacification. Ossolinski, s'apercevant que ses efforts ne triompheraient pas de cette difficulté insurmontable, quitta Rome, laissant à André Gembicki le soin de poursuivre la négociation [1].

La décision ne fut pas longtemps différée. Le 30 mars 1634, les commissaires pontificaux rendirent le décret suivant : « La « Sacrée Congrégation a pensé que les points de pacification, « soit tels qu'ils ont été proposés d'abord, soit tels qu'ils ont « été amendés par le P. Valérien, capucin, ne peuvent être « admis ni confirmés par le Siège apostolique Le Saint-Siège « ne peut pas même se taire ou dissimuler dans cette affaire ; « mais il doit résister, contredire à ces points et au diplôme « expédié à leur occasion et maintenir les protestations du « nonce et des catholiques, et en particulier des évêques des « deux rites et des grands du royaume de Pologne [2]. » Cette réponse mit fin aux négociations.

Le dernier combat devait être livré à la Diète de 1635, dans laquelle le roi s'était engagé à exécuter les concessions promises aux schismatiques. Au mois de novembre 1634, le métropolite Rutski vint à Varsovie, pour traiter des affaires de l'Union avec l'archevêque de Gnesen et les évêques latins, réunis en concile provincial. Le métropolite, étant exempt de la juridiction du primat, n'avait pas été convoqué à

1. *Compte rendu de la négociation d'Ossolinski.*
2. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 420.

cette assemblée ; mais il crut de son devoir d'y paraître pour plaider la cause de l'Union.

Après diverses consultations, les évêques latins résolurent d'écrire une lettre synodale au roi, pour lui recommander l'Eglise uniate ; et d'adresser une supplique au Pape, pour solliciter encore la canonisation de saint Josaphat. Ils promirent en outre de s'intéresser aux affaires de l'Union dans la prochaine Diète et de suggérer au roi deux moyens de les terminer.

L'un de ces expédients était de ne pas discuter ces questions à la Diète qui allait s'ouvrir, mais de les renvoyer à la session suivante, en intimant aux deux parties l'ordre d'y comparaître, pour exposer leurs droits et entendre une sentence définitive. La cause devait être plaidée devant le roi, les sénateurs et des députés de l'ordre équestre ; et les Uniates comme les schismatiques seraient tenus à respecter leur décision.

L'autre proposition, acceptée par les évêques latins, était de convoquer par une constitution de la Diète une assemblée mixte d'Uniates et de schismatiques, dans laquelle ils confféreraient ensemble de leurs affaires temporelles et spirituelles, « non plus avec les formes bruyantes de la justice, mais « comme dans un colloque et avec le ton de la charité au « moins politique ».

Rutski croyait-il à l'efficacité des moyens proposés? On en peut douter ; mais, après cette assemblée, il demandait au Pape d'écrire aux évêques latins pour les encourager dans leurs favorables dispositions envers l'Union, et réclamait pour lui-même la permission de traiter des affaires de son Église avec les schismatiques dans les formes proposées durant le Concile. Il eût désiré aussi qu'en confirmant les actes de cette assemblée, le Pape y fît insérer quelques mots pour recommander à tous les membres du clergé latin de favoriser et de défendre en toute rencontre l'Union ruthène [1].

Les schismatiques s'agitèrent beaucoup, selon leur coutume, dans les diétines anté-comitiales pour faire élire des nonces et rédiger des instructions favorables à leur cause. Dans beaucoup de districts, spécialement de la Ruthénie-Blanche, ils réussirent, et les nonces eurent l'ordre de presser la pacification

1. *Brevis relatio de rebus Unionis*, an. 1635.

de la religion grecque selon les points arrêtés à l'élection du Roi. A Vilna au contraire, à Troki et dans quelques autres lieux, les lettres des schismatiques ne furent pas même reçues, quoique les Uniates n'eussent rien écrit dans l'intérêt de leur cause.

A Nowogrodek, on avait des lettres des schismatiques ; mais on n'osa pas les lire, à cause, sans doute, de la présence du métropolite Rutski, qui faisait partie de l'assemblée. Quand son tour vint de parler, il demanda la lecture des protestations faites contre les articles de pacification, après la Diète de couronnement. Les schismatiques voulurent s'y opposer ; mais, comme les hérétiques n'essayèrent pas de les soutenir, ils furent réduits au silence.

Après la lecture des trois protestations, le maréchal du grand-duché de Lithuanie, auprès duquel se tenait Rutski, dit publiquement : « Nous ne renierons pas nos signatures à la « prochaine Diète ». Le prince Alexandre Sanguszko, palatin de Wolhynie, parla ensuite, rapporte Rutski, « plutôt en catho- « lique qu'en hérétique. « Nous avons besoin de la paix, disait-il, « il faut absolument empêcher les controverses sur la religion; « dans beaucoup de lieux du royaume, on a commis de grandes « injustices à l'égard des évangéliques, en violant ce qui a « été statué en leur faveur pendant l'élection du roi. » Et il se « mit à parler brusquement sur des choses arrivées à Lublin, « dont les nôtres ne savaient pas un mot. Les catholiques se « sont étonnés que la Wolhynie produisît de tels catholiques. « Le palatin parla ensuite longtemps en faveur des schisma- « tiques. Nous avons obtenu cependant que la clause des in- « structions qui nous concerne fût écrite en la manière sui- « vante : « on arrangera les affaires de la religion grecque, « mais, encore une fois, en sauvegardant les droits de l'Eglise « catholique romaine. »

Un des districts du palatinat de Braclaw fut le théâtre d'une scène qui caractérise les mœurs politiques de la Pologne et qui occupa ensuite longtemps la Diète. Aussitôt après la publication des articles de pacification, un certain Chropiwniski, vice-juge de Braclaw, s'était empressé de recueillir des souscriptions parmi les schismatiques pour ouvrir des écoles dans cette contrée. Les Jésuites, qui avaient un collège à Winnica, cherchèrent à arrêter cette entreprise, mais en vain. L'évêque

latin de Luck fut plus heureux et obtint que le roi écrivît à Mohyla pour lui prescrire de fermer ces écoles, comme étant une occasion de troubles pour la paix publique. Le capitaine du lieu reçut même l'ordre de procéder par la force à l'exécution des volontés royales ; mais cet officier n'avait pas encore obéi, quand la diétine fut convoquée.

Les schismatiques, qui connaissaient les ordres envoyés par le roi, vinrent à cette assemblée en grand nombre, comme à une guerre, avec des armes à feu et même de l'artillerie. Les catholiques arrivèrent désarmés et peu nombreux, sans rien prévoir de ce qui allait se passer, et se réunirent dans l'église latine, où se tenaient d'ordinaire les assemblées de la noblesse. Les schismatiques entrèrent à leur suite et commencèrent à insulter le capitaine ; puis, courant aux armes, ils sortirent de l'église et tirèrent contre les gentilshommes qui y étaient réunis. Plusieurs furent tués, les autres s'enfuirent épouvantés. Le capitaine parvint cependant à les réunir au château, où ils élurent leurs nonces. Pendant ce temps-là, les schismatiques, restés maîtres de l'église, élurent des nonces de leur parti et rédigèrent des instructions, toutes différentes de celles que leurs adversaires écrivaient au château.

Les lois toléraient en Pologne bien des licences ; cette fois, cependant, la mesure était dépassée. Les Jésuites poursuivirent énergiquement cette affaire ; à l'ouverture de la Diète, ils se plaignirent de la violence faite ouvertement aux catholiques en cette roncontre, et réclamèrent l'exclusion des nonces élus avec tant de scandale par les schismatiques. De tels excès avaient été commis, que ceux-ci n'eurent aucun moyen de se disculper. Cette affaire fut l'occasion d'un petit succès pour les Uniates, et comprima un instant l'insolence de leurs adversaires au commencement de la Diète [1].

Averti de l'imminence du péril par les efforts des schismatiques, Rutski donna ordre à tous ses suffragants de venir avec lui à cette assemblée. Ils se trouvaient réunis à Varsovie dans les derniers jours de janvier, avec quelques archimandrites et hégoumènes basiliens. Le métropolite convoqua aussitôt les principaux gentilshommes uniates présents dans la capitale. Le palatin de Troki, Janus Tyszkiewicz, et le maître d'hôtel du

1. *J. Rutscii ad Raphaël. Korsak epist.* 5 febr. 1635.

grand-duché de Lithuanie, Nicolas Trzyna, gagnés tous deux à l'Union par saint Josaphat, étaient encore cette fois les véritables chefs de la noblesse ruthène. Dans cette assemblée, on examina sans doute s'il était possible d'obtenir, comme les évêques latins l'avaient désiré, ou le renvoi de la cause à la Diète suivante, ou la réunion d'un synode mixte d'Uniates et de schismatiques; mais la situation était telle, que ces expédients étaient impraticables. D'un autre côté, depuis que le Saint-Siège avait parlé, les Uniates ne pouvaient plus offrir de concessions à leurs adversaires. Après une longue délibération, on convint d'attendre que le roi eût déclaré ses intentions [1].

La grande difficulté, comme toujours, était d'intéresser les catholiques latins à une cause qu'ils ne voulaient pas considérer comme la leur. Les évêques de Vilna et de Samogitie, le prince Albert Radziwill, et deux ou trois sénateurs peut-être, mettaient une véritable ardeur à soutenir les Uniates. Les autres évêques latins et les laïques les plus dévoués à la religion combattaient à leurs côtés, mais sans entrain et sans vigueur, comme des soldats résignés d'avance à une défaite.

« Les catholiques, écrivait Visconti, sont tellement tièdes « qu'à l'étonnement de tout le monde, leurs adversaires, beau- « coup moins nombreux et moins puissants qu'autrefois, font « plus de bruit et de menaces que jamais, et remportent tou- « jours quelque nouvel avantage. »

« Pour défendre l'Union, disait ce prélat au lendemain de la « Diète, il nous a fallu combattre des monstres ; car ses ennemis, « mis, alliés aux hérétiques, ont employé les artifices les plus « subtils de la malice grecque, pour conduire à bonne fin « leurs machinations. Ils nous ont menacé de la violence; « s'ils n'ont pas employé le fer, ils ont recouru à la puissante « séduction de l'or, et l'avarice leur a fait rencontrer plus d'un « Judas parmi les catholiques. Ils ne prétendaient à rien moins « qu'à détruire entièrement la sainte Union, en lui enlevant la « meilleure et la plus grande partie des évêchés, des monastères « et des églises. Ils voulaient faire des fondations nouvelles et

1. *Relatio de illis quæ actæ sunt Varsoviæ in causa Ruthenorum unitorum toto comitiorum mense februario et martio an.* 1635. — Communiquée par le R. P. Martinov, ainsi que plusieurs lettres de Rutski, indiquées ci-après.

« faveur du schisme, et l'établir de telle sorte, qu'il n'eût plus « été possible de l'abattre [1]. »

Tout le mois de février fut employé en vains efforts pour empêcher l'exécution des points de pacification. Les schismatiques la réclamaient à grands cris, dans la chambre des nonces, devant le sénat, en présence du roi lui-même. Ils déclaraient, selon leur coutume, qu'ils n'entendraient parler d'aucune affaire sérieuse, tant qu'on n'aurait pas accompli toutes les promesses du diplôme délivré au couronnement.

Le 14 février, Ossolinski rendit compte de son ambassade et annonça à la noblesse que le Pape lui faisait différentes concessions au sujet des dîmes dues au clergé, défendait aux communautés religieuses d'acheter des terres nobles, et promettait de faire juger en Pologne tous les appels portés à son tribunal. Quant aux affaires ruthènes, l'ambassadeur fut obligé d'avouer qu'il n'avait rien obtenu. Il reconnut que les commissaires pontificaux avaient montré les plus bienveillantes intentions. « Mais, dit-il, ce principe revenait toujours, que l'Église de « Dieu ne peut approuver ni même tolérer que l'on donne le « soin des âmes aux déserteurs de l'Union ; car, en vertu de la « loi divine, tout pasteur est obligé de donner son âme pour « ses brebis. Ce point ne pouvait être résolu d'une autre « manière, sans blesser l'intégrité de la foi [2]. »

Cette déclaration pouvait satisfaire les schismatiques. Ils exigèrent que la Diète passât outre et leur accordât tout ce qu'on leur avait promis. Ossolinski avait conclu son compte rendu en disant au roi : « Sa Sainteté laisse toute cette affaire « au zèle et à la prudence de Votre Majesté ». Si le Pape avait fait une réponse semblable, il supposait du moins que Ladislas respecterait tous les droits des Uniates et de la justice, et prendrait pour règle de conduite la décision rendue par la Congrégation des affaires ruthènes.

Tel n'était pas le dessein du prince. Après le rapport de son ambassadeur, le roi choisit quelques sénateurs et fit élire par les nonces des commissaires, pour trouver un moyen d'accorder les Uniates et les schismatiques. Les Uniates refu-

1. Visconti, *Belazione*, 1836.
2. *Compte-rendu de l'ambassade d'Ossolinski* présenté à la Diète, ms. Collection Naruszewicz.

sèrent de comparaître devant cette commission, à cause de la défense du Saint-Siège, qui leur avait interdit toute concession.

Le secours vint alors aux Uniates du côté où ils pouvaient le moins l'espérer. Deux années de règne avaient déjà mûri le roi Ladislas. Il avait cueilli des lauriers dans sa campagne contre la Moscovie. Malgré la prise de Smolensk et la capture de toute une armée moscovite, il avait cependant accepté avec empressement un traité qui lui garantissait la possession de Smolensk, de Czernichow et de la Siévérie, à condition qu'il sacrifierait son titre de grand-duc de Moscovie. Renonçant à régner au Kremlin, Ladislas ne tenait plus autant à ménager les schismatiques. Trop éclairé d'ailleurs pour ne pas voir enfin de quel côté étaient le bon droit et le véritable intérêt de la Pologne, il commençait à se montrer plus favorable aux Uniates. Ses engagements antérieurs lui ôtaient la possibilité d'arrêter le coup qui allait les atteindre : il essaya du moins d'en adoucir la violence [1].

Les Uniates remarquèrent eux-mêmes que le roi avait choisi pour ses commissaires les sénateurs les mieux disposés en leur faveur. Dans la discussion des articles de pacification, certains points furent aggravés ; mais d'autres, en plus grand nombre, furent adoucis. Les Uniates redoutaient en particulier l'institution de ces commissaires, qui devaient aller de ville en ville pour faire le partage des églises. Chacun de leurs arrêts pouvait être une aggravation des articles de pacification ; et Rutski écrivait : « De cette commission, nous pou-« vons dire, comme le prophète Joël, que la rouille a dévoré « les restes de la sauterelle ». Il eût préféré que, s'il fallait en venir à cette extrémité, le roi désignât lui-même les églises assignées aux schismatiques. Cette concession ne lui fut pas accordée.

Dans les derniers jours de février, Ossolinski vint, de la part de Ladislas, annoncer au métropolite les résolutions définitives du roi. Le prince déclarait, en particulier, qu'il avait le droit d'envoyer, quand bon lui semblait, des commissaires dans les villes royales, et qu'il ne voulait aucune discussion à cet égard dans la Diète. Il consentait à laisser

1. Ces favorables dispositions du roi sont attestées par le nonce Visconti.

aux Uniates les monastères de Mohylew et de Grodno, et il faisait quelques concessions, au moins temporaires, au sujet des évêchés de Luck et de Przemysl ; mais il laissait aux schismatiques tout ce qu'ils avaient enlevé à Kiew aux Uniates. « Nous voilà entrés dans le purgatoire, écrivait le lendemain « Rutski à Korsak ; nous nous confions dans la bonté divine, « et nous espérons sortir de là vivants, quoique en partie « dépouillés. Que le saint nom de Dieu soit béni [1] ! ».

Rutski rassembla ses suffragants, puis les gentilshommes uniates; tous furent d'avis que le métropolite allât trouver Ossolinski pour montrer, encore une fois, l'injustice de la décision arrêtée, et pour essayer de nouveau d'empêcher la nomination des commissaires. Rutski se rendit donc chez le trésorier de la cour. « Nous ne nions pas au roi, lui dit-il, une « puissance absolue dans les villes royales, mais non pas sur « les églises et sur les prêtres. Nous croyons que cette com- « mission serait dangereuse pour nos églises. Il serait trop « long de vous développer nos raisons ; mais je les explique- « rai au roi, si vous consentez à m'obtenir une audience de « Sa Majesté. »

Ossolinski avait demandé de la part du roi quelques explications à Rutski sur la situation réciproque des Uniates et des schismatiques à Vilna. Rutski les donna, et demanda de nouveau que justice lui fût rendue à lui-même pour les spoliations dont il avait été victime à Kiew. Ossolinski lui promit de lui obtenir une audience de Ladislas; mais le carnaval arriva ; et le métropolite ne fut pas appelé au chateau [2].

La sentence définitive était portée. Au commencement de mars, la constitution suivante fut lue à la Diète : « Conformé- « ment aux *Pacta conventa* et aux assurances que nous avons « données, nous mettons à exécution les articles de pacifica- « tion de la religion grecque ; et nous voulons, par cette loi « perpétuelle, que les Uniates, aussi bien que les non-unis, « restent perpétuellement dans les conditions où les placent « ces articles. »

L'archevêque de Gnesen déclara, au nom de ses suffragants et des Uniates, comme au sien propre, qu'il ne consentait

1. *J. Rutscii ad Raph. Korsak epist.* 1 mart. 1635.
2. Ibid.

pas à cette loi ; que, cependant, il ne voulait pas troubler la république, ni arrêter les travaux de la Diète. En conséquence, son attitude, comme celle de tous ceux au nom desquels il parlait, était purement « permissive ou pour mieux dire négative ». Le prince Radziwill, chancelier de Lithuanie, déclara de même qu'il ne consentait pas à cette loi, et qu'il se bornait à la permettre.

Le 18 mars, à la clôture de la Diète, le roi publia le diplôme réclamé par les schismatiques. Les évêchés de Luck et de Przemysl étaient laissés aux Uniates, du vivant des évêques qui les possédaient ; mais, à leur mort, ils devaient être livrés aux schismatiques. La rédaction du privilège royal permettait même de croire qu'à la mort de Poczapowski, il ne pourrait plus y avoir à Luck qu'un simple archimandrite uniate; et qu'à Przemysl, le successeur de Krupecki ne pourrait s'intituler qu'évêque iniate, sans prendre le nom de la ville épiscopale.

Ladislas avait cherché à adoucir cette sentence en faisant espérer à Rutski que l'évêque schismatique de Przemysl ne serait pas nommé avant longtemps. Deux compétiteurs étaient en lutte, et tous les deux étaient incapables de cette dignité : l'un, parce qu'il n'était pas né dans le palatinat, comme le voulait la loi civile ; l'autre, parce qu'étant bigame, il était déclaré irrégulier par la loi ecclésiastique. Le diplôme assignait les monastères qui devaient être livrés à l'évêque schismatique ; mais ce prélat, selon la promesse du roi, n'était pas encore désigné. Il le fut bientôt après ; et nulle part la lutte ne fut aussi ardente que dans ce diocèse.

Les Uniates perdaient le monastère de Widubicz, à Kiew; mais ils gagnaient en retour le monastère de Grodno, promis d'abord au métropolite schismatique. Ce changement était pour eux un véritable avantage; Grodno étant situé au centre même de la Lithuanie ruthène et dans le pays où l'Union avait jeté ses plus profondes racines, la présence d'un prélat schismatique dans cette ville eût été un grand malheur.

A Vilna et à Kiew, les schismatiques gardaient leurs écoles, mais avec défense d'y enseigner autre chose que les lettres humaines, défense qui, croyons-nous, ne fut pas observée, au moins à Kiew.

Douze commissaires enfin furent nommés, six pour les pays

de la couronne et six pour la Lithuanie, afin de faire le partage des églises.

Des diplômes particuliers avaient été préparés pour mettre les schismatiques en possession des droits et des privilèges qui leur étaient accordés. Ces pièces restèrent plusieurs jours sans signature. Le prince Albert Radziwill, chancelier de Lithuanie, refusait d'y apposer les sceaux du grand-duché. Son vice-chancelier, frappé de paralysie, ne pouvait remplir son office; et l'évêque de Cracovie, nommé chancelier du royaume, était absent. Pour en finir, le roi dut ordonner au vice-chancelier du royaume, Thomas Zamoyski, de sceller tous ces diplômes Celui-ci obéit, mais en déclarant, par une protestation spéciale, qu'il le faisait par nécessité, pour remplir son office, et en réservant son consentement[1].

Le jour même de la publication du diplôme général, tous les évêques des deux rites présents à la Diète huit palatins, des ministres et des officiers de la couronne, des nonces, et à leur tête le maréchal de la Diète, firent insérer des protestations dans les actes du château de Varsovie. Ils déclaraient qu'ils n'avaient consenti aux transactions conclues dans les diètes d'élection et de couronnement, que sous la condition d'en référer au Saint-Siège; et le Souverain Pontife ayant jugé cette transaction préjudiciable à l'Église et dangereuse pour les âmes, ils croyaient de leur devoir de protester contre la constitution proposée à la Diète. Tous ces dignitaires ajoutaient qu'ils n'avaient pas donné à ces articles une approbation ou un consentement, mais une simple permission, non pour favoriser les schismatiques, mais pour épargner de plus grandes pertes aux Uniates : car un pareil acte ne pouvait être accepté en conscience par aucun catholique, sans l'autorisation du Siège apostolique.

Les mauvaises dispositions de la noblesse à l'égard de l'Union suscitaient des embarras à ses défenseurs, jusque dans les moindres détails. Pacôme Oranski, hégoumène de Zyrowice, fut chargé par le métropolite de veiller à l'enregistrement de ces protestations et d'en réclamer des copies authentiques selon la coutume. Les officiers du château lui firent des diffi-

1. *J. Rutscii ad Raphaël. Korsak epist.* 1 mart. 1635. — Ostrowski, *Histoire de l'Eglise de Pologne*, t. III.

cultés interminables, parce qu'un mot avait été changé dans la déclaration de l'archevêque de Gnesen ; et, après plusieurs jours de négociations, Oranski en était encore à se demander si les copies lui seraient délivrées ; et cependant ces pièces étaient absolument indispensables aux Uniates pour faire valoir leurs droits, et montrer de quelle manière les articles de pacification avaient été admis par la Diète [1].

Malgré la solennité de cette démarche, il n'était que trop vrai de dire que, cette fois encore, les Latins n'avaient pas secondé les Uniates. « Je ne puis vous écrire beaucoup de « choses, disait Rutski à Korsak, de peur de nous susciter des « haines dangereuses ou de porter un jugement téméraire sur « certaines gens, qui nous reprochent, vous le savez, de les « accuser toujours à Rome. Je crois que Son Excellence le « Nonce apostolique écrira plus longuement à la Congrégation « de la Propagande.

« Que Votre Seigneurie ne parle que prudemment de ces « choses, et rien qu'à des amis bien connus et, autant que « possible, sous le sceau du secret. Mais que Sa Sainteté « sache, en ce qui nous concerne, nous ses fils indignes, que « ces épreuves nous troublent assurément ; mais pas un seul « de nous ne l'a été, par la grâce de Dieu, au point de se « décourager. Cependant les six évêques, et moi septième, « nous ayons entendu de nos oreilles le décret porté contre « nous [2]. »

Quand il eut satisfait les schismatiques, le roi pensa à donner aux Uniates, sinon une compensation qu'il n'était pas en son pouvoir de leur offrir, au moins une garantie des droits qui leur étaient laissés. Rutski et ses suffragants étaient inquiets de quitter la Diète, sans y recevoir aucun diplôme, quand leurs adversaires en emportaient de si précieux. A l'avenir, les schismatiques pourraient produire des titres en règle, tandis que les Uniates n'en auraient pas. Dans les luttes judiciaires, qu'il fallait prévoir pour un prochain avenir, cette différence pouvait être préjudiciable aux Uniates.

A cet égard, Ladislas contenta le métropolite. Le 14 mars 1635, il délivra à Rutski et à ses suffragants un diplôme, dans

1. *P. Pachomii Oranski ad Raph. Korsak epist.* 24 mart. 1635.
2. *J. Rutscii ad Raph. Korsak epist.* 18 mart. 1635.

lequel il cherchait d'abord à excuser sa propre conduite, en alléguant l'impossibilité où il s'était trouvé de pourvoir autrement à la défense de la république et à l'expédition d'affaires urgentes. Il n'avait rien concédé aux schismatiques comme reconnaissance d'un droit quelconque, mais uniquement à cause du bien public. Tout cela pour l'heure présente, n'était que de vaines formules ; mais, dans la suite, on pouvait y trouver un point d'appui pour des réclamations juridiques. Ladislas garantissait ensuite aux Uniates la possession du siège métropolitain et de tous les biens qui en dépendaient [1]. L'archevêché de Polock, les évêchés de Wlodimir, Pinsk, Chelm, Smolensk, avec leurs monastères et leurs églises, devaient rester de même à jamais en possession des Uniates.

Le monastère de la Sainte-Trinité et tous ceux qu'ils occupaient en ce moment leur étaient assurés de même à jamais ; et il était statué que les schismatiques ne pourraient jamais avoir des églises à Vitebsk, à Polock et à Nowogrodek. Une dernière clause enfin, et la plus avantageuse peut-être, déclarait que tous ces évêchés et ces monastères ne pourraient être conférés qu'à des Religieux uniates de l'Ordre de Saint-Basile, présentés au roi par le métropolite. « Telle était, dit le « nonce Visconti, la violence de la tempête, que les plus sages, « et les Uniates eux-mêmes, s'étonnèrent d'obtenir ce faible « avantage et de passer au milieu de tant d'écueils, sans y « faire naufrage [2]. »

La scission du peuple ruthène en deux camps ennemis était officiellement sanctionnée ; mais la loi reconnaissait aux catholiques le droit de protestation. Le 30 mars 1635, François de Torres, protonotaire apostolique et auditeur général du nonce Visconti, se présenta devant les officiers du château de Varsovie et leur notifia que le pape Urbain VIII protestait contre tout ce qui venait d'être fait au détriment des Uniates. Les lois naturelle et divine, les saints canons et

1. Ce privilège se trouve en entier dans Ostrowski, l. c. 237.

2. Per questa si violenta persecuzione dunque, per la poca inclinazione e affetto di questa nobilta all'unione e per le ragioni accennate in altro luogo del presente discorso, non si sono potuti sfuggir molti pregiudizj, anzi i piu savi e gl'itessi uniti interessati ancor si marivigliano come si sia navigato fra tali torbolenze senza l'estremo naufragio. Visconti, *Relazione*.

les droits sacrés de l'Église avaient été violés de la manière la plus formelle ; et ni le Souverain Pontife régnant, ni ses successeurs ne pourraient jamais donner leur consentement à de pareilles transactions. Le représentant du Pape déclarait, en conséquence, que le Saint-Siège se réservait le droit de retenir, de posséder et de conserver tous les privilèges, domaines, églises et bénéfices qu'on prétendait enlever aux Uniates ; et qu'il userait de toutes les voies légales pour les recouvrer [1]. Les officiers royaux enregistrèrent cette protestation ; mais elle fût restée sans effet après tant d'autres, si les évêques uniates ne s'en étaient servis comme d'un point d'appui, pour résister à l'exécution des articles de pacification.

Dans le cours de cette lutte suprême, la conduite de Rutski fut au-dessus de tout éloge. Le nonce Visconti nous a laissé un précieux témoignage de son admiration pour le vénérable prélat. « La prudence et le zèle du métropolite Joseph Velamin Rutski, écrivait-il au cardinal Barberini, neveu d'Urbain VIII, vous sont déjà connus ; mais, dans cette occasion si importante, ces vertus ont éclaté de manière à le rendre aux yeux de tous digne de l'immortalité. Il a travaillé avec l'esprit d'Elie, non seulement pour repousser ses adversaires, mais encore pour ne pas laisser la foi s'affaiblir dans l'âme des siens, qui n'étaient peut-être pas tous également courageux en face de la violence. Il ne fallait pas une moindre vertu pour affronter une telle persécution, ni une moindre persécution pour éprouver une telle vertu. Dans un âge déjà lourd à porter, et surtout aggravé par le poids des infirmités, il n'a pas esquivé une seule fois le combat, accourant pour défendre la cause de Dieu, partout où le péril était le plus grand ; et sa bravoure a montré toujours combien est grande la confiance d'un juste. Je suis resté très édifié de sa constance, et c'est avec une consolation particulière que j'ai uni mes efforts aux siens [2]. »

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 418.

2. La prudenza del metropolita Gioseffo Velamin Rutski e il suo zelo son noti a V. Eminenza per altre prove, ma in questo si grande occasione si son resi degni dell'immortalita appresso ogn'uno. Egli ha fatigato col spirito d'Elia, non solo contro l'impeto degli avversarj, ma per non lasciar venir meno la fede ne suoi, non tutti forse ugualmente ani-

Au lendemain de cette Diète, Rutski vit devant lui un avenir plein de difficultés et de périls. Dépouillé de ses domaines de l'Ukraine, il ne lui restait plus que quelques petites propriétés en Lithuanie, et il demandait à Rome, comme un grand secours, la permission de les échanger contre des biens plus avantageux. Les évêques de Przemysl et de Luck étaient ruinés comme lui, et au moment même où les popes, chassés des églises données aux schismatiques, allaient venir leur demander un morceau de pain pour eux et pour leurs familles. Il fallait secourir ces infortunés, si on ne voulait pas les exposer à la tentation de l'apostasie. D'un autre côté, le monastère de la Sainte-Trinité de Vilna perdait une partie de ses revenus ; une église, bâtie à grands frais pour le séminaire ruthène, lui était enlevée.

En même temps la disette des ouvriers évangéliques se faisait sentir de plus en plus en Ruthénie. Il n'y avait plus, à proprement parler, de noblesse ruthène ; et pour avoir quelques gentilshommes dans l'Ordre Basilien, Rutski cherchait à élever des enfants choisis dans des familles latines, réduites à la pauvreté ; il espérait que le Saint-Siège lui permettrait de leur faire embrasser le rite grec.

Dans sa détresse, le métropolite tournait encore une fois les yeux vers Rome pour demander du secours. On s'étonne de la modération de ses demandes au milieu de pareilles difficultés. Il prie simplement qu'on le dispense de déposer d'avance au collège grec la somme nécessaire pour le retour des jeunes gens qu'il y envoie. Il demande encore qu'on permette aux élèves entretenus par le Souverain Pontife à Vilna, à Braunsberg, à Pulstuk et dans quelques autres villes, de quitter le rite latin pour embrasser l'Union. Il supplie enfin le Saint-Siège de hâter la canonisation de saint Josaphat.

« Mais, avant toute chose, dit-il, nous jetant tous aux

mati contro la violenza : non bisognava minor virtu in tal persecuzione; non bisognava minor persecuzione per provare una tanta virtu. Egli in quell' eta, non tanto grave, quanto aggravata, non ha sfuggito di ritrovarsi ad ogni conflitto soccorendo alla causa di Dio, ove era maggior il pericolo, e la sua franchezza ha mostrata sempre, quanto sia grande la confidenza d'un giusto. Io son restato edificatissimo della costanza di lui, et ho con particolare consolazione congiunte seco le mie proprie fatighe. *Relazione.*

« pieds de Sa Sainteté, nous lui demandons avec instance de « daigner nous encourager et nous protéger devant tous les « catholiques, nous, les Ruthènes unis, qui sommes sans cesse « persécutés, accablés d'une part sous les coups de nos « ennemis, abandonnés de l'autre par nos défenseurs. Que Sa « Sainteté ne permette plus que nous soyons tournés en dérision par ceux qui nous entourent. » Hélas! le Pape avait déjà entendu plusieurs fois de semblables cris du vénérable métropolite ; que pouvait-il contre les incurables préjugés de la noblesse polonaise ? Josaphat a versé son sang pour l'Eglise romaine ; Rutski et toute une troupe d'apôtres à sa suite usent leurs dernières forces à la servir avec un héroïque courage, jamais on ne les considérera comme de véritables catholiques [1].

En même temps Rutski demandait l'intervention du Pape auprès du roi pour obtenir quelques concessions, qui garantiraient la situation future des évêques uniates de Luck et de Przemysl, quand les cathédrales de ces villes seraient aux mains des schismatiques. Il eût désiré encore que le roi reconnût aux Uniates par un diplôme spécial le droit d'aller librement à Kiew, et dans tous les lieux occupés par les schismatiques. Un pareil privilège eût assuré une certaine liberté à l'apostolat catholique en Ruthénie. Nous ne savons s'il fut accordé.

La douleur dont l'âme du métropolite était remplie n'était pas capable de le décourager. Déjà les schismatiques s'agitaient pour se mettre en possession des bénéfices qui leur avaient été concédés. Rutski se releva pour disputer pied à pied le terrain au vainqueur. Le courageux vieillard sut communiquer son ardeur à tout son clergé, en sorte que, d'un bout de la Ruthénie à l'autre, les Uniates s'apprêtèrent à défendre leurs églises avec une énergie inattendue, et à ne céder que devant la force ouverte. Quatre commissaires, deux catholiques et deux schismatiques, devaient se rendre dans les principales villes pour présider à l'exécution des points de pacification. Leurs décisions étaient déclarées d'avance irrévocables et sans appel. Les schismatiques obtinrent pour commissaires des hommes tout dévoués à leur cause, tandis

1. *J. Rutscii ad Raph. Korsak epist.* 18 mart. 1635.

que les Uniates n'eurent pour soutenir leurs intérêts que des catholiques latins, toujours tièdes, quand ils n'étaient pas ouvertement hostiles à l'Union.

Le prince Radziwill, chef du parti protestant, était à la tête de la commission à Vilna. Les points de pacification avaient désigné d'avance trois églises, qui devaient être livrées aux schismatiques. Radziwill assembla quelques centaines d'hommes armés et tout ce que la ville renfermait encore de protestants et de schismatiques ; et, traînant à sa suite cette multitude triomphante, il vint pour prendre possession de ces trois églises. Mais là un spectacle inattendu se présente à ses regards.

Le métropolite Rutski est sur le seuil, revêtu de ses ornements pontificaux; ses prêtres sont rangés autour de lui ; toutes les portes, les entrées mêmes du cimetière sont gardées par des ministres de l'autel, couverts de leurs vêtements sacrés. Radziwill les somme de se retirer. Ils refusent. « Ils « sont là, disent-ils, pour défendre leurs églises, et il faudra « leur passer sur le corps avant de profaner le lieu saint. » Radziwill s'emporte; ils restent impassibles, et à toutes ses injures, ils n'ont qu'une réponse : « Nous sommes prêts à « donner la vie pour défendre ces autels, dont l'Église catholi- « que nous a confié la garde. » Ne pouvant venir à bout de leur résistance, et n'osant pas aller jusqu'à l'effusion du sang, Radziwill recula. Cette scène se renouvela trois fois à Vilna, et trois fois la fermeté du métropolite arrêta les schismatiques. Les églises restèrent toutes aux mains des Uniates. Les schismatiques durent se contenter d'un terrain qui leur fut livré pour construire un nouveau temple [1].

A Minsk, à Grodno, à Slonim, les commissaires trouvèrent la même résistance. Tout le clergé lithuanien s'écriait comme son chef : « Nous périrons plutôt que de livrer nos églises » ; et, soutenus par la masse de la population qui, dans ces villes, était dévouée à l'Union, ils firent presque toujours reculer les schismatiques. A Nowogrodek, le principal commissaire désigné par les schismatiques était un gentilhomme très puissant, mais hérétique, ou plutôt athée. Au moment où il s'apprêtait

1. Koyalowitch, *L'Union lithuanienne*, t. II. — Susza, *De laboribus unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 312.

à remplir son office sacrilège avec une violence de sectaire, il fut frappé tout à coup de la mort d'Arius. On le trouva étendu raide mort. Son ventre s'était ouvert, et ses entrailles étaient tombées dans la fange. La veuve voulut ensevelir le corps de ce malheureux dans ses terres. Elle ordonna de sonner les cloches de l'église du village sur le passage du convoi ; mais l'honneur que l'Église rend à la dépouille de ses fidèles enfants n'était pas dû à cet impie. Les cloches refusèrent de prêter leurs voix pour annoncer ses funérailles. Plusieurs hommes essayèrent vainement de les mettre en branle. Une main invisible les retenait immobiles [1].

Grâce à cette résistance énergique, les Uniates conservèrent en Lithuanie la plupart des églises et des biens qu'on voulait leur enlever. Le roi, du reste, se montrait plus favorable pour eux et écoutait volontiers les représentations qui lui étaient faites en leur faveur [2]. Dans la Ruthénie-Blanche, l'archevêque de Polock, Antoine Sielawa, fut moins heureux que le métropolite ; il eut la douleur de voir une des églises de sa ville archiépiscopale livrée aux schismatiques ; et il ne parvint pas à la recouvrer. Il réussit mieux à Vitebsk. Dieu ne permit pas que le culte schismatique fût rétabli dans cette ville, que le sang de Josaphat avait pour ainsi dire consacrée. Vitebsk resta entièrement uniate.

A Mohylew, le combat fut acharné. On se rappelle tout ce que la résistance de cette ville avait fait souffrir à saint Josaphat. Le schisme y avait jeté de profondes racines, que Sielawa n'avait pas entièrement détruites. Cette ville devait être le véritable centre du nouveau diocèse schismatique de Mscislaw, et le monastère du Saint-Sauveur avait été désigné, à la Diète d'élection, pour résidence de l'évêque. En 1635, les Uniates obtinrent, comme nous l'avons vu, que ce monastère resterait en leur possession ; mais ils perdirent la plus grande partie de ses revenus et deux églises, que le diplôme royal attribuait aux schismatiques.

1. Ib. — Une pièce officielle de cette époque, contenue dans la collection des documents de la ville de Minsk, nous apprend qu'il y avait alors un million d'Uniates dans la seule province de Lithuanie.

2. Ainsi, en 1636, à la prière du nonce apostolique Marius Philonardi, archevêque d'Avignon, il accordait un sursis à l'exécution des articles de pacification. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 420.

Cet échec, en lui-même, semblait peu de chose ; en réalité ce fut, avec la perte de Kiew, le plus grand malheur que subît l'Église uniate à cette époque désastreuse. Mohylew resta, dans la Ruthénie septentrionale, ce que Kiew était au midi, le point d'occupation du schisme et une base d'opération pour toutes les entreprises contre l'Union. Les schismatiques s'y tiendront toujours retranchés, tantôt menaçants, tantôt comprimés, mais attendant toujours l'heure de la vengeance.

Le ciel ne laissa pas s'accomplir sans protestation un acte qui brisait l'unité religieuse du troupeau de saint Josaphat. L'une des églises que les schismatiques avaient obtenues à Mohylew était dédiée à la sainte Trinité. Après s'en être emparés, ils firent laver par des femmes le pavé, les murailles, la voûte et jusqu'aux autels ; et le lundi de la Pentecôte (1636), jour consacré par le rite grec à la sainte Trinité, ils vinrent en procession pour y célébrer la messe. On n'avait rien négligé pour donner à cette prise de possession tout l'appareil d'un triomphe. L'église était située hors de la ville, sur la rive opposée du Dniéper. De grands bateaux et une multitude de barques sillonnaient le fleuve, emportant une foule parée de ses vêtements de fête et conduite par le clergé schismatique. L'office divin fut célébré avec toute la pompe possible. Au retour, lorsque les bateaux s'avançaient péniblement au milieu du fleuve, un vent violent s'éleva subitement. En un clin d'œil, toutes les barques furent renversées, et plus de mille personnes englouties par le Dniéper. Cinq cents cadavres furent retirés des eaux ; mais les plongeurs n'osèrent pas approcher des autres. « Ils voyaient, disaient-ils, des monstres « affreux, qui les défendaient comme leur proie [1]. »

L'évêché de Luck avait été attribué aux schismatiques. L'évêque de cette ville, Jérémie Poczapowski, avait gagné, à force de zèle, presque tout son diocèse à l'Union. Athanase Puzyna, élu par les schismatiques, vint lui disputer le fruit de ses longs travaux. Poczapowski défendit son troupeau avec courage et succès [2]. Les schismatiques, n'espérant pas triompher de sa résistance, convinrent de se défaire de lui par un crime.

1. Susza, l. cit. p. 315.

2. Koyalowitch dit lui-même : « On ne voit pas qu'à Luck et à Przemysl « l'évêché schismatique ait jeté de profondes racines ».

Le courageux prélat fut appelé un jour dans une maison sous prétexte d'entendre une confession. Reçu comme un ami dans cette demeure, il ne put refuser de prendre quelques rafraîchissements. Au retour, il tomba subitement malade, et quinze jours après il était mort. Ces traîtres l'avaient empoisonné.

Les points de pacification semblaient dire qu'après la mort de Poczapowski, les Uniates ne devaient plus avoir d'évêque de Luck ; mais le nonce apostolique Marius Philonardi entreprit de sauver cette église. Il fit appel aux sentiments catholiques de quelques-uns des principaux officiers du royaume, et, grâce à leur concours, il obtint la nomination d'un évêque uniate de Luck. Mais les schismatiques parvinrent à prédominer dans cette ville. En 1664, après les guerres cosaques, il n'y avait plus d'évêque uniate à Luck ; et les Uniates n'avaient conservé dans tout le diocèse qu'une centaine de paroisses et sept monastères, administrés par l'archimandrite de Zydyczyn[1].

A Przemysl, la lutte fut plus longue et plus violente qu'à Luck et en Ruthénie-Blanche. Nous avons vu que la nomination de l'évêque schismatique de cette ville fut retardée longtemps par les rivalités de deux compétiteurs. Mohyla sacra enfin un homme audacieux et sans scrupule, dont la main était faite plutôt pour manier un sabre que pour porter le bâton pastoral. Silvestre Hulewicz, — c'était son nom, — entreprit la conquête du diocèse de Przemysl comme celle d'une terre ennemie. Aidé par des lettres de Mohyla, il parvint en plusieurs endroits à soulever le peuple contre les Uniates. Il y eut des rixes sanglantes sur divers points du diocèse, et un prêtre, Basile Smerczanski, fut massacré à Sambor.

Le plus brillant exploit de ce bandit, subitement travesti en évêque, fut l'attaque du monastère de Saint-Sauveur ; mais cette victoire faillit lui devenir funeste. L'évêque uniate de Przemysl, Athanase Krupecki, défendait ses églises avec la générosité d'un martyr, toujours prêt à donner sa vie pour son troupeau. Sachant que Hulewicz voulait s'emparer du monastère de Saint-Sauveur, il s'y enferma avec quelques amis.

Le 10 juin 1633, le courageux évêque célébrait le saint Sacri-

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 420. — Susza, *De laboribus unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 302.

fice, lorsque des cris et le cliquetis des armes l'avertissent de l'approche de l'ennemi. Hulewicz arrivait avec toute une armée de nobles, de bourgeois et de paysans schismatiques. En un clin d'œil l'enceinte du monastère est forcée, les greniers et le cellier envahis, et toutes les provisions mises au pillage. Krupecki ordonne de fermer l'église et se hâte d'achever le saint sacrifice ; mais les schismatiques brisent les portes à coups de hache, et se précipitent vers le sanctuaire en poussant des cris de mort. L'évêque descendait de l'autel et était encore revêtu de ses ornements pontificaux. Un gentilhomme, nommé Markiewicz, lui tire deux coups de pistolet à bout portant dans la poitrine ; mais l'arme ne part pas, et l'évêque reste impassible. Excité par la multitude, qui crie toujours : « Mort ! tuez-le ! tuez-le ! », Markiewicz se rue sur Krupecki pour lui briser le crâne avec la crosse de son pistolet ; mais Hulewicz, craignant sans doute que la justice royale ne lui demandât compte d'un pareil crime, couvrit l'évêque uniate de son propre manteau, l'arracha aux meurtriers et l'enferma dans la sacristie.

Krupecki resta dans cette prison durant toute la journée, entendant les vociférations de la multitude et se préparant à la mort. Cependant, sur le soir, le calme rentra dans le monastère. Vers minuit, Hulewicz vint lui-même chercher son prisonnier, et, sans lui donner un morceau de pain, il le fit monter dans une voiture attelée avec des chevaux de paysans. Krupecki reconnut son propre carrosse. Le cocher reçut l'ordre de conduire l'évêque à un mille du monastère. Là, on le jeta brutalement sur la route ; et les paysans remplirent la voiture de paille, y mirent le feu et en précipitèrent les débris dans une rivière voisine. Pendant ce temps, Krupecki errait à demi-nu dans la campagne, cherchant un asile et ne sachant s'il n'allait pas retomber de nouveau dans les mains de ses ennemis. La Providence guida ses pas. Il atteignit la maison du curé uniate de Sambor, qui le reçut, mourant de fatigue et de faim. Pendant ce temps, les amis et les serviteurs de l'évêque, retranchés dans une tour en briques qui dominait le monastère de Saint-Sauveur, soutenaient un siège véritable contre la troupe d'Hulewicz. La lutte dura dix jours et coûta la vie à plusieurs des combattants.

Quelle que fût l'indulgence de la justice polonaise, elle ne pouvait fermer les yeux sur de pareils attentats. Hulewicz, cité

devant les tribunaux par Krupecki, fut condamné au bannissement et déclaré infâme, avec près de deux cents gentilshommes de son parti. Cet arrêt, comme tant d'autres, ne fut qu'une menace inutile. Il laissait sans doute une tache honteuse sur l'honneur de ceux qu'il atteignait; mais Hulewicz était au-dessus des vulgaires préjugés des honnêtes gens. Il continua de porter le front haut et poussa vigoureusement ses attaques contre Krupecki.

En 1641, la Diète dut s'occuper des désordres dont le diocèse de Przemysl était le théâtre. Les schismatiques eurent le crédit d'obtenir un décret qui confirma les points de pacification, suspendit les arrêts rendus contre eux, et enleva aux Uniates le droit de porter leurs procès devant la chambre ecclésiastique des tribunaux suprêmes, droit dont ils jouissaient paisiblement depuis 1609 [1]. Un second décret releva Hulewicz de l'infamie qu'il avait encourue, lui attribua trois monastères et deux villages de la mense épiscopale de Przemysl, avec la promesse d'un troisième à la mort de Krupecki; mais une clause spéciale « stipula que l'évêché de Przemysl avec le monastère de « Saint-Sauveur et les biens qui lui appartenaient, demeu- « rerait à perpétuité aux Uniates ».

Cette concession n'empêcha pas le nonce apostolique Philonardi, l'archevêque de Gnesen, les évêques ses suffragants et plusieurs dignitaires catholiques de protester contre ces actes de la Diète. Rutski était mort à cette époque, et la vigilance d'Antoine Sielawa, chargé du gouvernement de la métropole ruthène, s'était trouvée en défaut dans ces graves conjonctures. Les schismatiques avaient réussi à lui cacher leurs attaques, et il n'avait connu qu'après la Diète les décrets portés contre l'Union. Le 5 mars 1642, il vint protester à son tour devant le grand-chancelier de Lithuanie [2].

En 1647, les schismatiques obtinrent encore un décret de la Diète, qui promettait la nomination immédiate de nouveaux commissaires pour achever l'exécution des articles de pacification, en confirmant toutefois la constitution de 1641 sur

1. *Volum. leg.* t. IV, p. 7. — On se rappelle tout ce que le métropolite Pociey avait eu à souffrir pour la conservation de ce droit.
2. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 422.

l'évêché de Przemysl[1]. Malgré cet arrêt, Hulewicz n'abandonna pas sa proie et continua la guerre contre Krupecki; mais ses exactions et ses violences le rendirent odieux aux schismatiques eux-mêmes, qui ne lui pardonnèrent pas, en particulier, le pillage du magnifique trésor de la cathédrale de Przemysl. Il encourut de nouveau la peine de l'infamie, et mourut sous le coup de cette honteuse sentence. Cette mort ne rendit pas la paix à la malheureuse église de Przemysl. Un certain Winnicki se fit nommer évêque schismatique de cette ville, et Krupecki dut recommencer contre ce nouvel ennemi une série de combats, qui remplirent la fin de sa laborieuse carrière.

Les sièges épiscopaux de Pinsk, de Wlodimir et de Chelm devaient rester aux Uniates. Ces diocèses furent cependant le théâtre de luttes toujours vives et quelquefois sanglantes. Au moment du partage des églises, l'évêque de Pinsk, Raphaël Korsak, eut beaucoup à souffrir de la part des commissaires royaux; mais il fut assez heureux pour faire échouer en partie leur mission. Toutes les églises de sa ville épiscopale restèrent en sa possession, et les schismatiques, réduits à célébrer leurs exercices religieux dans des maisons privées, ne parvinrent à organiser un culte public qu'en établissant une confrérie et en bâtissant une église, sur un fonds appartenant à des nobles de leur parti[2].

A Wlodimir, l'évêque uniate, Joseph Bakowiecki, n'eut pas un succès aussi complet. Plus d'une fois cependant, il fit triompher son droit contre les prétentions des schismatiques. La cathédrale de Brzesc, dont il portait le titre épiscopal uni à celui de Wlodimir, étant menacée, il se rendit dans cette ville à la tête de son clergé pour défendre cette église au prix même de sa vie. C'était sous les voûtes de cette cathédrale que l'Union avait été proclamée en 1595; sa conquête eût été un triomphe éclatant pour les schismatiques, un grave échec pour les Uniates. La lutte menaçait d'être chaude; car le commissaire envoyé par le roi était le palatin de Belz, Raphaël Leszczynski, chef du parti protestant en Pologne.

Il arrivait à Brzesc, bien résolu à faire prévaloir, même par

1. *Volum. leg.* t. IV, p. 8, 52.
2. Susza, l. cit. p. 316.

la force, la volonté de la Diète. Mais la veille de l'exécution, sur le soir, on le vit tout à coup chanceler sur son siège et tomber à terre. Il était mort. Les schismatiques, effrayés par ce coup de la main de Dieu, n'osèrent pas se présenter aux portes de la cathédrale. L'évêque uniate resta maître de cette église. La grande majorité de son troupeau lui fut fidèle, et, sauf dans quelques villes principales, les schismatiques ne parvinrent pas à contrebalancer dans ce diocèse le nombre et la puissance des Uniates [1].

Mohyla joua son rôle dans les événements qui troublèrent l'église de Wlodimir. Il se montra, comme toujours, violent et rapace ; mais il combattit avec encore plus d'acharnement l'évêque de Chelm, Méthodius Terlecki. La lutte s'était engagée entre eux peu de temps après le couronnement du roi. Mohyla, tout chargé des trophées qu'il rapportait de la Diète, vint hardiment à Chelm et descendit chez une dame schismatique, qui tenait le premier rang dans la bourgeoisie de cette ville. Terlecki fut averti de son arrivée. Aussitôt il prend avec lui un officier des actes publics, et quelques gentilshommes, et se présente inopinément devant le métropolite schismatique. « Que faites-vous ici? lui dit-il. Vous venez comme un loup « troubler ma bergerie » ; et il lui signifie une protestation en forme juridique contre cette injuste agression. L'officier royal en prend acte, les gentilshommes en sont témoins, et Terlecki somme son adversaire de quitter immédiatement la ville. Mohyla effrayé ne sait que répondre. Il s'excuse en disant qu'une roue de sa voiture s'est brisée, et qu'il s'est arrêté uniquement pour la faire réparer ; et il part aussitôt, sans goûter au repas qui lui était préparé. Il prit plus tard sa revanche et lança les Cosaques contre l'évêché de Chelm, où ils commirent d'affreux ravages [2].

Devant les commissaires royaux, Terlecki fut aussi résolu qu'en face de Mohyla. Lorsqu'ils réunirent les habitants de Chelm pour faire le dénombrement des Uniates et des schismatiques, l'évêque protesta énergiquement contre ce partage sacrilège de son troupeau ; et quand ils le sommèrent de livrer aux schismatiques l'église de l'Assomption de la Sainte-Vierge,

1. Susza, l. cit. p. 318.
2. Ib. p. 327. — Szymanski, *Notes sur la lettre de S. Josaphat à Sapieha.*

située dans un faubourg de la ville, il refusa d'obéir ; mais les délégués du roi s'en emparèrent par force. Alors Terlecki se mit à la tête de son clergé, convoqua le peuple et la noblesse uniate, et vint chasser les schismatiques de l'église. Les commissaires accoururent pour s'opposer à cette exécution. Terlecki ne les écouta pas et leur parla avec le zèle d'un bon pasteur, prêt à donner sa vie pour arracher ses brebis à la dent des loups. Il reprocha en particulier aux commissaires catholiques leur participation à l'iniquité dont l'Église, leur mère, était la victime. Les schismatiques criaient et menaçaient ; les gentilshommes uniates les réduisirent au silence et les jetèrent hors de l'église. Les commissaires partirent couverts de confusion.

Toutes les églises de Chelm étaient restées aux Uniates. Les schismatiques préparèrent alors un terrain et amenèrent des matériaux, pour en construire une nouvelle. Mais Terlecki ne souffrit pas cette entreprise. Il cita les schismatiques devant les tribunaux, et on vit un jour des chariots transporter à travers la ville les matériaux de l'église schismatique à la cathédrale uniate. Terlecki avait vaincu. Le culte catholique restait seul autorisé dans la cité de Chelm ; et le terrain sur lequel ses ennemis voulaient construire était adjugé aux hôpitaux de la ville. A l'énergie du soldat et à la sagacité du légiste, Terlecki unissait le zèle de l'apôtre. Après avoir contenu dans le devoir les schismatiques de Chelm, il sut les convertir. Ils le reconnurent tous pour leur légitime pasteur ; et, afin de se garantir, eux et leurs enfants, contre toute tentation de révolte, ils se présentèrent devant les officiers du château pour déclarer qu'ils s'engageaient à persévérer dans l'Union, sous peine de confiscation de leurs biens et d'expulsion de la ville.

Krasnystaw fut le théâtre de scènes semblables. Les commissaires prirent de force les églises ; l'évêque s'en remit en possession. La lutte s'échauffa, et, après de longs débats, les schismatiques furent condamnés à une grosse amende et à des peines sévères. Terlecki avait travaillé durant plusieurs années pour obtenir justice ; mais aussitôt que les schismatiques de Krasnystaw vinrent lui demander pardon de leur révolte, il les accueillit avec la tendresse d'un père et ne poursuivit pas l'exécution de la sentence qu'il venait d'obtenir contre eux. Il leur accorda l'absolution, les admit à la sainte table, et leur enjoignit seulement de réparer une église et un clocher qu'ils

avaient dégradés durant leur rébellion. Pleins de repentir, les nouveaux convertis prirent devant les officiers publics le même engagement que leurs frères de Chelm.

A Tyszowce, Parczow, Ostrowiec, bourgades du pays de Chelm appartenant au domaine royal, Terlecki lutta de la même façon contre la mauvaise volonté d'une partie des habitants, et sut également les convertir. A Hrubieszow, les schismatiques brisèrent les portes d'une église et commirent de tels sacrilèges, que les tribunaux condamnèrent plusieurs d'entre eux à la peine de mort. Mais déjà la grâce les avait touchés. Ils implorèrent le pardon de leur évêque et promirent de persévérer toujours dans l'Union. Terlecki ne se contenta pas de cet acte de soumission. Il voulut qu'une démonstration publique de pénitence prouvât le repentir des habitants et les préparât à recevoir l'absolution de l'Église.

Au jour marqué, tous les schismatiques de la ville se réunirent à la maison commune, d'où ils partirent en procession pour l'église qu'ils avaient profanée. Ils marchaient deux à deux, les hommes séparés des femmes, tous vêtus de sacs et portant un cierge à la main. L'archiprêtre du lieu les attendait à la porte du cimetière, devant l'église. Il leur commanda de se mettre à genoux. « Qui êtes-vous ? leur dit-il, d'où venez-vous ? « que demandez-vous ? » — « Nous sommes, répondirent-ils « humblement, des brebis désobéissantes à leur pasteur ; touchés de repentir, nous demandons à être absous de l'excommunication que le schisme nous a fait encourir, et à être « reçus dans la sainte Union. » L'archiprêtre leur fit alors un discours pour les exciter encore à la contrition, puis il leur accorda la grâce du pardon. Pleins de joie, les nouveaux convertis dépouillèrent leurs lugubres vêtements de pénitence, et entrèrent dans l'église pour s'associer aux prières et aux chants des fidèles.

Dans d'autres villes du même diocèse, à Belz et à Sokal surtout, l'intrépide évêque eut de violents combats à soutenir, et son courage ne défaillit jamais. Il ne parvint pas cependant à réconcilier avec l'Église tous les schismatiques de ces deux villes. Les tribunaux, la Diète et le roi durent s'occuper souvent des dissensions qui divisaient la population de Belz, au sujet de la possession des églises[1].

1. Turgueniew, *Historica Russiæ monimenta*, t. III, p. 171.

A Sokal, les schismatiques violèrent le tombeau d'un prêtre uniate, et son corps serait devenu la proie des chiens, si des hommes pieux n'eussent pas pris soin de l'ensevelir. Le clergé uniate refusait de livrer une de ses églises ; les schismatiques vinrent en faire le siège, enfoncèrent les portes, brisèrent les fenêtres, maltraitèrent les prêtres. On dit même qu'ils poussèrent leur audace jusqu'à s'emparer du ciboire qui renfermait les saintes hosties, et à fouler aux pieds le corps adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1644) [1].

Terlecki travaillait encore à obtenir la réparation de ces crimes, lorsque l'ouragan des guerres cosaques vint bouleverser la Pologne et suspendre toute action de la justice. De nouvelles épreuves commencèrent pour le vaillant évêque. Il portait sur le corps la cicatrice de trois glorieuses blessures qu'il avait reçues des schismatiques; il combattit ses derniers combats avec toute la vigueur d'un vétéran, auquel les années ont donné l'expérience, sans lui ôter ni les forces ni le courage. Il devait mourir avant d'avoir pu conquérir la paix pour son cher troupeau.

Les fatales concessions de Ladislas IV avaient donné de tels avantages aux schismatiques que de véritables héros, comme Terlecki et Krupecki, ne pouvaient plus les vaincre. Grâce à l'énergie du métropolite Rutski et au généreux élan qu'il sut imprimer à ses suffragants et à son clergé, l'effet de la désastreuse transaction de 1632 fut atténué sur certains points de détail; mais le coup fatal était porté. Le peuple ruthène était divisé en deux camps ennemis. Celui des Uniates reste le plus fort; et le nombre de ses combattants s'accroîtra tous les jours; mais les schismatiques se maintiennent devant lui sous les armes, attendant les vicissitudes, qui leur donneront de nouveau l'avantage. L'unité religieuse de la Pologne est légalement rompue.

Le vieux métropolite Hypace Pociey dut frémir dans son tombeau, quand il vit le schisme reconnu et établi au nom du roi lui-même. La grande œuvre à laquelle il avait voué sa vie, était détruite. Sigismond III eût pu maudire à son tour ce fils, qui, infidèle à ses leçons, sacrifiait aux calculs d'une politique inconsidérée les intérêts les plus sacrés de son peuple.

1. Susza, l. c. p. 323 sqq.

Mais deux hommes, Cyrille Lucaris et Théophane, avaient le droit de se réjouir. Ces deux ennemis de l'Église et de la Pologne vivaient encore ; et, en suivant de loin les événements qui s'accomplissaient en Ruthénie, ils voyaient que leurs odieux calculs avaient réussi. La perpétuité du schisme en Ruthénie était assurée. Leurs mains sacrilèges avaient forgé l'instrument de destruction avec lequel la Moscovie devait démembrer un jour la Pologne catholique.

CHAPITRE IV.

DERNIERS JOURS DU MÉTROPOLITE JOSEPH RUTSKI.

(1635-1637.)

ouvelles instances pour la cononisation de Josaphat. — Relation des auditeurs de Rote. — Le procès de Polock annulé par la Congrégation des Rites. — Des ordres sont donnés pour en commencer un nouveau (1635). — Infirmités et vie austère du métropolite Rutski. — Il a le pressentiment de sa fin prochaine. — Il se retire dans la solitude pour se préparer à la mort. — Le chapitre général des Basiliens assemblé au monastère de la Sainte-Trinité de Vilna (20 juillet 1636). — Etat de la congrégation. — Réformes proposées par Rutski. — Translation solennelle des reliques de saint Casimir (4 août 1636). — Rutski annonce d'avance les circonstances de sa mort. — Il écrit son testament à Derman (28 janvier 1637). — Il meurt (5 février). — Honneurs rendus à sa dépouille mortelle. — Son corps est transporté à Vilna. — Il y reste sans corruption jusqu'en 1655. — Raphaël Korsak succède à Rutski. — Deuil de l'Eglise uniate. — Résultat des travaux de Rutski. — Immenses services qu'il a rendus à l'Eglise et à la Pologne. — Parallèle de Rutski et de saint Josaphat.

La lutte acharnée, qui fut la suite de la prétendue pacication de 1632, remplit d'angoisses et d'amertumes les ernières années du métropolite Rutski. Au milieu de ces preuves, le vénérable prélat attendait avec impatience le onheur de saluer son ami Josaphat sur les autels. Cette conolation suprême était lente à venir; et on commençait à s'étoner en Ruthénie des retards de la béatification tant désirée. n envoyant à Rome son coadjuteur Korsak, au moment de ambassade d'Ossolinski, le métropolite lui commanda de onner tous ses soins à cette importante affaire et lui remit ne supplique nouvelle adressée au Souverain Pontife. On ent des larmes dans la voix de Rutski; et sa parole a l'accent umble et pénétrant d'une âme accoutumée à la douleur.

« Très-Saint-Père, notre seigneur très clément, disait-il,

« l'expérience de chaque jour nous apprend que nous n'ob-
« tenons jamais sans peine ce qui est pour nous utile et dési-
« rable. Mais, comme il est de la nature même du bien d'atti-
« rer nos âmes par une force secrète et puissante, les diffi-
« cultés ne nous arrêtent pas, et à travers mille obstacles, nous
« nous efforçons d'obtenir ce que nous croyons désirer selon
« Dieu. C'est ce qui nous arrive pour la canonisation du ser-
« viteur de Dieu Josaphat, d'heureuse mémoire. Depuix dix
« ans plusieurs causes la font différer de mois en mois et
« d'année en année ; mais la confiance, qui reste toujours au
« fond de nos cœurs, nous presse de nous prosterner encore
« aux pieds de Votre Sainteté et de renouveler nos demandes et
« nos supplications. Ces retards viennent, j'en conviens, de
« nous et de notre impuissance pour une si grande entre-
« prise ; et si Votre Sainteté ne daignait pas suppléer à notre
« incapacité par sa bienveillance et ses bienfaits, décou-
« gés par la nullité absolue de nos forces, nous perdrions
« presque toute espérance. Mais, Très-Saint-Père, puisque
« vous avez donné à vos Ruthènes de vouloir cette sainte
« entreprise, vous leur donnerez également de l'achever [1]. »

Les démarches de Korsak pour la béatification de Josaphat furent secondées par le suffragant de Gnesen, qui avait reçu l'ordre de solliciter, au nom du clergé latin de Pologne, la prompte expédition des causes de cette nature, recommandée par le concile provincial de Gnesen. Celle du martyr de Polock était au premier rang. A la demande de Rutski, les évêques, réunis de nouveau en synode à Piotrkow, en 1634, renouvelèrent encore leurs instances, et dans leur acte conciliaire, ils donnaient à Josaphat le titre glorieux de patron du royaume de Pologne [2].

Des ministres et des sénateurs, parmi lesquels nous remarquons le grand-chancelier de Lithuanie, prince Albert Radziwill, et le vice-chancelier de la couronne, Thomas Zamoyski, joignirent leurs prières à celles des évêques. Mais leurs in-

1. Cette lettre, datée de Vilna le 1er août 1633, a été publiée par la *Civiltà Cattolica*, ser. VI, vol. IV, p. 404, d'après une copie tirée des archives de la Propagande, vol. *Polonia et Russia*, n. 336.

2. Decret. synod. provinc. Gnesnens. 1634, c. XIX, ap. Szymanski, t. II, p. 91.

tances eurent certainement moins de valeur aux yeux d'Urbain VIII que celles d'une simple femme, Anne Chodkiewicz, duchesse d'Ostrog et palatine de Vilna. La petite-fille d'Ostrogski voulut solliciter elle-même la béatification du saint martyr de l'Union ; et cette démarche était, à elle seule, une démonstration éclatante des services que Josaphat avait rendus à l'Église ruthène. Enfin, le roi Ladislas intervint pour hâter la béatification. Il écrivit à ce sujet au Souverain Pontife et donna ordre à son ambassadeur, Ossolinski, de presser la conclusion de cette affaire [1].

Lorsque Korsak arriva à Rome, les auditeurs de Rote, chargés de la cause, avaient déjà repris leurs travaux avec activité. Le 12 août 1633, ils examinèrent la validité des procédures accomplies dans Rome, pour la revision du procès de Polock et l'audition de quelques nouveaux témoins. Parmi ceux-ci, on comptait l'évêque de Nola, Lancelotti, nonce en Pologne au temps du martyre de Josaphat, et un prêtre ruthène, qui avait rapporté tous les détails de cet événement, d'après le récit de son propre frère, serviteur de l'archevêque et témoin de ses derniers instants. Lancelotti avait fait sa déposition dans des termes tellement affectueux pour saint Josaphat et les Uniates, que Rutski l'en remercia avec effusion, en lui recommandant Korsak.

Après un minutieux examen de toutes les pièces de la cause, les auditeurs de Rote portèrent enfin leur jugement, qui fut complètement favorable ; et leur doyen, le célèbre canoniste Jean-Baptiste Coccini, présenta au Pape et à la sacrée Congrégation des Rites sa relation de la cause [2]. Cette pièce est un chef-d'œuvre de discussion, et l'auteur s'y montre aussi savant théologien qu'habile canoniste. La première partie est consacrée à l'examen de la validité du procès et des preuves qu'il contient. Sans dissimuler les vices de forme que les juges de Polock n'ont pas su éviter, Coccini conclut cependant à la validation de la procédure.

1. *Relat. Audit. Rot.*

2. Coccini a été un des principaux bienfaiteurs du Collège romain de la Compagnie de Jésus, auquel il laissa ses manuscrits et sa riche bibliothèque. Il eut pour assesseurs dans la cause de saint Josaphat Philippe Pirovani et Clément Merlini.

Dans la seconde partie de son travail, il élargit la question et traite des caractères du martyre en général, et de la certitude qu'il donne à lui seul de la sainteté d'un serviteur de Dieu. Cette discussion était importante, parce que la tradition de la Congrégation des Rites n'était pas encore fixée sur la marche à suivre dans la canonisation des martyrs ; et on se demandait si on devait exiger pour eux la preuve de miracles accomplis après leur mort. La troisième partie de la relation contenait un récit abrégé de la vie de Josaphat. L'auteur, appliquant ensuite ses principes au serviteur de Dieu, démontrait que sa mort présentait tous les signes du martyre et que sa sainteté était indubitable. La quatrième partie était consacrée à l'examen des miracles opérés par Josaphat, et surtout des prodiges qui avaient signalé sa dernière heure et ses funérailles.

« Voilà, Très-Saint-Père, disait Coccini en terminant, ce que « nous avons à vous rapporter, sous la foi de témoignages « publics, sur les actions du très courageux pontife Josaphat, « sur la mort qu'il a subie dans la grâce du Christ pour la dé« fense du siège apostolique, sur les signes de la puissance « qu'il a reçue au ciel. C'est à vous, Très-Saint-Père, qui pos« sédez l'autorité dans les choses divines, de prononcer s'il « convient de le placer publiquement au catalogue des saints « et de lui accorder sur la terre le titre et les honneurs que « tant de mérites lui ont acquis au ciel. C'est à vous d'accorder « la gloire du triomphe à ce héros, qui a soutenu un rude com« bat pour l'honneur de votre nom, et qui a remporté au prix « de son sang la victoire sur vos ennemis.

« La Pologne, la Lithuanie, la Ruthénie s'unissent à leur roi « pour vous demander cette faveur. Par la canonisation d'un « martyr, tous les catholiques de ces contrées seront provo« qués à suivre son exemple, qui sera pour eux un encourage« ment et un aiguillon. Déjà ces régions sont illuminées par « tant de vertus. Que le ciel à son tour soit décoré d'un astre « nouveau, qui répandra la lumière dans tout le septentrion, « dissipera dans ces contrées les ténèbres profondes du schisme « et de l'hérésie, augmentera la gloire de l'Église, l'éclat et la « prospérité de votre pontificat [1]. »

1. *Relat. Audit. Rot.*

La relation des auditeurs de Rote devint l'objet d'un nouvel et décisif examen de la cause par la Congrégation des Rites. Ce tribunal se montra plus sévère que les premiers juges et conclut à l'annulation du procès de Polock. Par cette sentence, les travaux de dix années furent anéantis. Cette décision fut pour Rutski une nouvelle épreuve. Dans sa correspondance avec son coadjuteur, le vénérable métropolite témoigne sans cesse l'impatience avec laquelle il attendait la glorification de son ancien ami. « Que le Seigneur Jésus, écrivait-il, pour le « vicaire duquel le glorieux pontife Josaphat a donné sa vie, « fasse que vous ne nous reveniez pas sans la canonisation de « ce serviteur de Dieu, de notre Père. C'est l'unique soulage- « ment de notre misérable sort ; l'unique espoir des Uniates ; « ce sera la confusion des schismatiques. » Après avoir entendu à la Diète de 1635 la sentence portée contre lui, il disait, empruntant une parole des apôtres : « Nous nous en « irons joyeux de la présence du conseil, si une sentence du « Saint-Siège apostolique déclare que le martyr Josaphat a « vraiment souffert pour le nom de Jésus-Christ [1]. »

La sentence si rigoureuse de la Congrégation des Rites ne découragea pas Korsak. Il avait fait la canonisation de Josaphat l'œuvre de sa vie. Il sollicita immédiatement des lettres rémissoriales pour commencer une seconde enquête à Polock. Elles lui furent accordées ; et en 1635, il reprenait le chemin de la Pologne, muni d'une lettre d'Urbain VIII pour le roi Ladislas.

« Nous ne doutons pas, disait le Souverain Pontife, que le « dévouement avec lequel l'évêque de Pinsk a travaillé long- « temps, pour la béatification du serviteur de Dieu Josaphat, « ne lui attire spécialement les bonnes grâces de Votre Ma- « jesté, qui a plus d'une fois sollicité avec instances les hon- « neurs des autels pour ce vénérable archevêque. Nous avons « le plus grand désir de satisfaire à vos demandes, et nous « avons déjà montré, par des preuves signalées, notre bonne « volonté pour cette pieuse cause. Elle est, de notre part, l'ob- « jet de soins empressés ; mais notre charge pastorale nous « oblige à apporter toute l'exactitude possible dans les affaires « où l'honneur de Dieu est intéressé. Nous avons donc ordonné

1. *J. Rutscii ad Raphaël. Korsak epist.* 5 febr, et 18 mart. 1635.

« récemment, par un décret de la Congrégation des Rites, l'ac-
« complissement de certains actes indispensables avant d'aller
« plus loin. Cela fait, nous pourrons rendre une décision, qui
« sera, nous l'espérons, d'accord avec les besoins de l'Église et
« les désirs de Votre Majesté[1]. »

Le nonce de Pologne reçut à la même époque des instructions détaillées sur la manière de diriger la nouvelle enquête; et le cardinal Barberini, neveu du Pape, écrivit lui-même au métropolite Rutski pour lui recommander la plus grande diligence dans l'expédition de cette affaire. Le zèle du pieux vieillard n'avait pas besoin d'être stimulé. La canonisation de Josaphat était toujours l'objet de ses désirs les plus ardents; mais il ne devait pas les voir accomplis. De nouvelles difficultés entravèrent l'ouverture de l'enquête. Rutski était mort quand elle fut commencée à Polock, le 3 août 1637[2].

Dans la grande lutte de 1620-1623, pendant que Josaphat

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 411.

2. Voici le texte de la lettre du cardinal Barberini à Rutski : « Quum sacra Rituum Congregatio in causa Servi Dei Josaphat necessarium esse decreverit ut novus in ea processus conficiatur, mittimus ad hujus Sanctæ Sedis nuntium remissoriales a præfata sacra Congregatione expeditas cum sufficienti instructione ne in hoc novo processu conficiendo nullitates, fieri contingat, quæ in priori factæ sunt. Quod Amplitudini Tuæ indicare, voluimus ut hac in re gravissima eam adhibeat diligentiam, quæ in prioribus instructionibus exprimitur, ut clarius exponet episcopus Pinscensis, quem ad hoc remittimus, eumque Amplitudini Tuæ plurimum commendamus. » — Nous remercions cordialement M. Koyalowitch, l'auteur de l'*Union lithuanienne ecclésiastique* et l'insulteur officiel de saint Josaphat dans les journaux moscovites, du soin qu'il a pris d'extraire cette pièce des archives du saint Synode et de la publier dans l'*Invalide russe* (26 août-7 septembre 1865). Il nous a rendu, sans s'en douter, un véritable service. Il l'a accompagné, il est vrai, d'assez gros mots à notre adresse ; mais nous ne pouvons que nous féliciter d'être associé dans son mépris à notre glorieux martyr. Quant à l'usage risible qu'il fait de cette pièce, pour en conclure que la première enquête n'ayant fourni aucune preuve sérieuse de la sainteté de Josaphat, la Cour romaine fut obligée d'en prescrire une seconde, « avec l'invitation sévère de trouver des preuves à tout prix », cette excentricité mérite d'être signalée au lecteur. M. Koyalowitch, ses écrits en font foi, sait très peu le latin et ignore complètement les usages et les lois de l'Église romaine. S'il avait pris la peine de comprendre la pièce qu'il nous a fournie, il n'y aurait trouvé qu'une preuve du soin scrupuleux, excessif pourrions-nous dire en cette rencontre, que le Saint-Siège apporte à l'examen des causes de béatification.

donnait sa vie pour l'Église ruthène, le métropolite avait vaillamment dépensé les derniers restes d'une santé déjà ruinée. En se rendant à la Diète au fort de l'hiver, il fut frappé de paralysie dans le côté gauche. C'était la seconde attaque. Il n'en guérit jamais. Il souffrait en même temps d'une sciatique dans le pied droit et de la terrible maladie de la pierre. Ce fardeau d'infirmités ne l'arrêta pas un seul jour. Il continua sa vie laborieuse et pénitente, dormant peu et toujours sur la dure, ne mangeant jamais de viande, prolongeant ses jeûnes durant des journées entières et refusant à son corps les moindres soulagements. Jamais il ne prit de nourriture ni de boisson, jamais il ne s'accorda un instant de sommeil entre le dîner et le repas du soir, même dans ses voyages et au plus fort de l'été, malgré les instances de ses domestiques. Une volonté indomptable maintint sous un joug de fer jusqu'au dernier soupir ce corps à demi privé de vie, et lui fit braver des fatigues qui eussent brisé les hommes les plus vigoureux.

A soixante-quatre ans, Rutski était toujours en voyage, affrontant les intempéries des saisons, les dangers et les incommodités sans nombre que l'on rencontrait à chaque pas sur les routes de la Pologne. Cette activité continuelle était, aux yeux de ses familiers, un miracle sans cesse renouvelé. Ils pressaient vainement leur maître chéri de se reposer un peu, d'attendre les affaires au lieu de courir au-devant d'elles, d'adoucir les rigueurs de sa pénitence. « Hé quoi! leur répondait le « vieillard, voilà toute la reconnaissance que vous avez envers « votre père! Vous voudriez prolonger pour lui le douloureux « pèlerinage de ce monde. Je vivrai autant que Dieu l'a déter- « miné dans ses desseins éternels, pour le bien de l'Église. « Quant à ma manière de vivre, avec l'aide de la grâce, je n'y « changerai rien. Seigneur, mon Dieu, ajoutait-il, vous savez « que je ne veux pas rester en ce monde. Non, non, je ne le « veux pas[1].

Le pieux métropolite avait, du reste, le pressentiment de sa fin prochaine. Pendant son séjour en Wolhynie en 1627, il avait été dangereusement malade, et les hérétiques de Vilna avaient répandu la nouvelle de sa mort. Prévenu de ces rumeurs, Rutski ordonna aux gens de sa suite d'écrire à Vilna

1. Korsak, *Rutsc. Vita*, c. XXXIV.

pour les démentir. « Dites, ajouta-t-il, qu'on n'aura pas à pleu-
« rer ma mort avant dix ans d'ici. »

En 1635, voyant approcher le terme qu'une lumière prophétique lui avait révélé, il voulut se préparer dans le silence et la prière à ce redoutable moment. Il se retira durant six mois dans une profonde retraite, pour s'occuper uniquement du salut de son âme. Il reparut ensuite au milieu des siens, et s'efforça de tout disposer autour de lui, afin d'assurer l'avenir de sa famille spirituelle. Il voulut, en particulier, réunir une dernière fois le Chapitre général des Basiliens[1]. Comme un vieux capitaine qui passe la revue de ses troupes, avant de remettre à d'autres mains le bâton de commandement, Rutski voulut examiner soigneusement l'état de la milice qu'il avait formée et conduite au combat durant près de trente années. Le rendez-vous, pour ces derniers adieux, fut le monastère de la Sainte-Trinité, le berceau de la réforme et le théâtre des premières luttes que le vénérable métropolite avait soutenues avec saint Josaphat.

Comme le premier Chapitre général de Nowogrodek, celui-ci commença le 20 juillet, sous les auspices du saint prophète Elie. Rutski avait choisi ce patronage pour indiquer sans doute qu'il voulait achever dans cette assemblée l'œuvre commencée en 1617. Le Chapitre procéda, en effet, à la revision des règles, et détermina ou promulgua à nouveau certains points de la plus haute importance pour la discipline monastique. Il déclara, par exemple, qu'aucun sujet ne serait admis à la profession avant d'avoir atteint l'âge de seize ans accomplis et achevé l'année entière du noviciat. La loi de l'abstinence perpétuelle de la chair fut de nouveau proclamée, sous la sanction de peines sévères.

On examina également l'état du séminaire et du noviciat, dans lesquels la Congrégation formait ses nouvelles recrues à la science et à la piété. Quelques religieux proposaient de réclamer encore le secours des Pères de la Compagnie de Jésus

1. Korsak, *Rutsc. Vita.* lb. c. XLIV et XXX. Le manuscrit de l'ouvrage de Korsak que nous avons sous les yeux est mutilé et s'arrête à cette retraite de Rutski. Nous serions heureux de voir cette lacune comblée par la publication de la copie du même ouvrage qui existe à Rome, dans les archives du Collège grec.

pour la conduite de ces deux communautés. Le Chapitre jugea que les moines de la Congrégation étaient en mesure de conduire seuls le séminaire, mais il se détermina à demander le concours de deux Jésuites pour la direction du noviciat. On ne voulait pas cependant que cette situation anormale se prolongeât, et on prit des mesures pour préparer la translation du noviciat au monastère de la Sainte-Trinité de Vilna, sous le gouvernement exclusif des moines de cette maison. Enfin le métropolite eut la joie de réunir à la Congrégation le monastère de Derman, restauré par Smotrycki. On eût dit que l'ancien champion du schisme, mort l'année précédente, sortait de sa tombe pour offrir lui-même à son vainqueur le fruit de sa pénitence et de ses travaux.

Cette accession portait à trente environ le nombre des monastères de la réforme basilienne. Plusieurs de ces maisons étaient plutôt des stations de missionnaires que de véritables communautés monastiques ; mais à Vilna, à Zyrowice, à Byten, à Dubno, à Derman, à Polock et ailleurs encore, tous les exercices de la vie claustrale étaient régulièrement pratiqués. Dix monastères, dont huit de fondation nouvelle, abritaient de ferventes familles de vierges et de veuves, consacrées à Dieu sous la règle de saint Basile et la direction des moines de la réforme [1]. Le vénérable métropolite moissonnait le fruit de ses travaux, sur le lieu même où il avait semé dans les larmes avec saint Josaphat.

Ces dernières consolations, qui couronnaient la rude vie du saint vieillard, furent tempérées par de véritables amertumes. Non seulement Rutski fut contraint de prendre, dans le Chapitre général de 1636, de sévères mesures pour empêcher de graves abus ; mais il eut la douleur de constater lui-même que le développement de son œuvre ne répondait pas à toutes ses espérances. Une sorte de malaise général se déclarait dans la Congrégation : les vocations ne se multipliaient pas, et l'esprit religieux semblait parfois s'affaiblir. Les Pères du Chapitre général recherchèrent les causes et les remèdes de ce mal et prirent différentes mesures pour fortifier l'éducation religieuse des novices et pour maintenir les jeunes profès, les étudiants surtout, dans l'esprit de leur état.

1. Susza, *De laboribus unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 305.

La source principale de cet affaiblissement, qui pouvait devenir si funeste, fut signalée par le métropolite lui-même dans une dernière exhortation, avant la clôture de l'assemblée. L'autorité des supérieurs n'était pas assez respectée ; et quand l'esprit d'obéissance diminue dans une société religieuse, tout s'affaisse avec lui. Rutski fut sévère pour les supérieurs de sa Congrégation. Il leur reprocha de négliger souvent leurs devoirs, de n'être pas assez soucieux des besoins temporels et de la direction spirituelle de leurs frères. Comment ne s'aperçut-il pas qu'il avait ôté lui-même la puissance des mains de ses hégoumènes et de ses archimandrites ? En leur enlevant à la fois l'auréole de la paternité et la force que la perpétuité donne au pouvoir, n'avait-il pas favorisé ce triste affaiblissement de l'esprit d'obéissance ? Malgré sa vertu et son expérience, Rutski n'apporta que des palliatifs à une plaie, qu'il avait faite de ses propres mains, et qu'il ne sonda pas dans toute sa profondeur.

Le Chapitre général des Basiliens fut terminé le 3 août. Le lendemain, une grande cérémonie unit dans une allégresse commune le clergé et les fidèles des deux rites. Vilna était en fête, pour la translation des reliques de saint Casimir, prince de Pologne et patron de la Lithuanie. Son corps virginal avait été découvert, quelques années auparavant, exempt de corruption et exhalant un parfum céleste. Sigismond III, alors régnant, fit aussitôt construire dans la cathédrale une chapelle magnifique, pour recevoir les reliques d'un saint, qui était à la fois la gloire la plus pure de la famille royale et un des premiers patrons de la Pologne [1].

La mort ne laissa pas au vieux roi le temps d'achever ce travail ; mais son fils Ladislas remplit fidèlement ses intentions : et quand tout fut prêt pour l'inauguration de ce somptueux monument, le prince voulut se rendre à Vilna pour l'offrir lui-même à saint Casimir. La princesse Anne-Constance accompagnait son frère et apportait une lampe d'or, préparée autrefois pour ce saint lieu par sa mère la reine Constance. Le nonce du Pape, un grand nombre de sénateurs et une foule de gen-

1. S. Casimir, fils de Casimir III Jagellonide, roi de Pologne, était frère de Sigismond I, dont la fille Catherine épousa Jean III, roi de Suède, et fut mère de Sigismond III.

tilshommes accoururent, à la suite du roi, dans la capitale de la Lithuanie, pour cette cérémonie religieuse et nationale.

Avant d'être déposé dans sa chapelle, le corps de saint Casimir fut porté en procession à travers les rues de la ville, au milieu des chants sacrés et des acclamations d'une multitude immense. Le clergé uniate avait été invité à cette fête, et on le traita avec honneur. Le métropolite marcha dans la procession entre les deux suffagants de Vilna [1]. Son coadjuteur, l'évêque de Pinsk, Korsak, était sur le même rang que l'évêque latin de Venda. Les archimandrites et les hégoumènes basiliens eurent une place honorable devant le chapitre de Vilna. Les curés ruthènes et les moines de la Sainte-Trinité précédaient le clergé latin [2].

Casimir avait travaillé autrefois, dans la mesure de son pouvoir, à la destruction du schisme ruthène. Dieu, qui récompense avec usure les moindres mérites de ses élus, unit en ce jour, dans le même sentiment de piété et d'amour, les deux clergés et les deux peuples, que le pieux prince avait essayé de rendre, durant sa vie, également dociles à la sainte Église. Cette translation solennelle semblait promettre au saint patron de Lithuanie de longs jours d'un repos glorieux, dans la somptueuse demeure que la piété de ses neveux lui avait préparée ; mais la guerre vint l'en chasser bientôt. Nous verrons qu'un dessein mystérieux de la Providence unit alors les restes de saint Casimir et ceux de saint Josaphat dans une série de périls communs, pour montrer au peuple lithuanien que ces deux serviteurs de Dieu étaient au même titre ses patrons et ses défenseurs.

Le lendemain de cette solennité, Rutski prit congé de ses moines en leur annonçant que sa fin était proche. Des larmes répondirent à ces derniers adieux. Le vieillard consola ses fils avec autant de fermeté que de tendresse, et partit aussitôt pour courir encore à la poursuite des âmes. On lui avait entendu dire souvent, même dans sa jeunesse, qu'il mourrait en voyage, hors de sa maison, comme un bœuf attelé au joug ; et il ajoutait,

1. L'évêque de Vilna avait deux suffragants : l'un portait ordinairement le titre d'évêque de Méthone *in partibus infidelium*, et le secondait dans l'administration spirituelle de la Lithuanie proprement dite ; l'autre était l'évêque de Samogitie, et gouvernait cette province.

2. Act. SS. Mart. t. I, p. 344. — *Acta Congreg. general. VI Basilian*, cod. ms. Leopol.

depuis qu'il était métropolite, que, contrairement à ce qui arrivait d'ordinaire en pareille rencontre, ses bagages seraient fidèlement rendus, sans aucun dommage, à son coadjuteur. Cette prédiction devait se réaliser à la lettre.

Au commencement de 1637, Rutski visitait la Wolhynie, lorsqu'il sentit que la mort approchait. Il s'arrêta à Derman, et voulant laisser un dernier témoignage de son dévouement à l'Église et à sa patrie, et un suprême avertissement à sa famille spirituelle, il écrivit son testament en ces termes :

« Moi, Joseph Velamin Rutski, indigne métropolite de Kiew, « de Halicz et de toute la Ruthénie, je suis appelé au tribunal « de Dieu pour y rendre compte des paroles, des actions, des « pensées des soixante-trois années de ma vie, et pour enten- « dre mon arrêt. Je tremble, hélas ! car on doit trembler quand « on est soumis au jugement en face de Dieu. Je me confie « cependant dans son immense miséricorde; et, quoique « pécheur, j'espère qu'il ne me repoussera pas de sa présence. « Je lui offre pour ma défense sa très sainte Passion, dont je « crois la valeur infinie. J'espère le secours de la Bienheureuse « Vierge, mère de mon juge, que j'ai toujours honorée durant « ma vie, quoiqu'en serviteur bien indigne. J'implore égale- « ment l'assistance des saints de Dieu, en particulier de mon « Ange Gardien et des saints que j'ai choisis pour patrons et « invoqués comme tels chaque jour. Je les supplie tous de « bouche et de cœur de m'aider dans ce dernier combat.

« Je proteste, devant le monde entier, que je crois tout ce « que la sainte Église catholique ordonne de croire, et que per- « sonne ne peut être sauvé sans cette foi, spécialement sans la « communion de la sainte Église romaine, pour laquelle je « suis prêt et j'ai toujours été prêt à mourir, quand l'occasion « de mourir se présentait. J'ai toujours été obéissant au « Pontife romain et à son représentant dans ce royaume. Je « meurs dans cette obéissance. Je prie et je supplie humblement « et pour l'amour de Dieu tous ceux que j'ai offensés, soit par « mes paroles, soit par mes exemples, de me pardonner. Qu'ils « imitent à l'avenir non pas ma conduite et ma vie, mais celle « des bons serviteurs de Dieu qui me survivent. Pour moi, « je pardonne du fond du cœur à tous ceux qui m'ont offensé, « à ceux-là même qui m'ont persécuté pour la justice, moi, « mes pères et mes frères; et je demande très humblement au

« Seigneur notre Dieu de ne pas faire retomber ce péché sur « leurs têtes, mais de leur donner la grâce de se convertir et de « vivre.

« Je demande à mon frère et coadjuteur, le révérendissime « évêque de Pinsk, de se rendre à la première occasion auprès « du sérénissime roi mon maître, actuellement régnant, et de « lui porter le dernier adieu que je lui adresse sur la terre, « comme un fidèle sujet de Sa Majesté. Il lui offrira les prières « que je ne manquerai pas d'adresser au Roi des rois, si je suis « trouvé digne de sa vision béatifique, pour le salut de Sa « Majesté et pour le bon gouvernement des royaumes que Dieu « lui a confiés et lui confiera dans l'avenir.

« L'évêque de Pinsk recommandera à Sa Majesté la promo- « tion de la sainte Union. Il lui demandera très humblement, « en particulier, d'accorder les bénéfices ruthènes à ceux que « le métropolite mon successeur lui recommandera. Qui, en « effet, connaîtra mieux que le métropolite ceux qui sont capa- « bles ou incapables de gouverner l'Église ruthène? surtout « puisqu'en vertu d'une coutume très ancienne de l'Église « orientale, depuis son berceau jusqu'à nos jours, on n'a « jamais choisi que dans son sein des religieux pour l'épisco- « pat. Que ceux qui recherchent ces dignités par la protection « des seigneurs séculiers en soient écartés comme indignes; « et alors, si des indignes en sont pourvus, la faute retombera « sur le métropolite et la conscience de Sa Majesté sera dé- « chargée.

« Je ne demande qu'une chose à mes révérendissimes sei- « gneurs et pères, mes co-évêques de Ruthénie, d'être unis « entre eux par la charité du Christ et avec leur métropolite. « Qu'ils prouvent, par leurs paroles et leurs actions, qu'ils le « reconnaissent pour leur père; et s'ils se croient offensés par « lui en quoi que ce soit, qu'ils le lui disent, après avoir mûre- « ment examiné dans la charité fraternelle, si cette offense est « véritable. Dans le cas où le métropolite ne se corrigerait pas, « il y a une autorité pour le reprendre, sur le rapport des « évêques.

« J'avertis le clergé régulier d'aimer et d'honorer les mem- « bres du clergé séculier, comme des coopérateurs et des frè- « res. Les religieux qui recevront du métropolite le pouvoir « de les visiter et de les juger, doivent agir avec un esprit de

« douceur et de charité, se gardant bien de mépriser et surtout « d'abaisser leurs frères. Mais j'exhorte beaucoup les membres « du clergé séculier, et je leur recommande avec toute la force « dont je suis capable de veiller, pour tous les devoirs de leur « charge, sur eux-mêmes et sur leurs troupeaux, afin qu'ils se « sauvent, eux et les âmes qui leur sont confiées. Qu'ils ensei- « gnent à leurs ouailles les choses dont la foi explicite est né- « cessaire au salut, et qu'ils ne se plaignent pas, quand les « évêques confient de temps en temps des affaires de juridic- « tion aux réguliers.

« Je demande à ceux qui ont l'autorité en main, tant aux « nobles qu'aux bourgeois des villes, de se laisser conduire « dans les choses spirituelles par leurs pasteurs, sachant que « c'est l'ordre établi par Dieu. Qu'ils ne se mêlent pas de les « gouverner eux-mêmes, qu'ils ne surveillent pas leur vie et « leurs mœurs ; qu'ils laissent ce soin aux supérieurs ecclésias- « tiques, qu'ils avertiront au besoin, si cela est nécessaire « pour la plus grande gloire de Dieu. Mais, encore une fois, « que les nobles et les magistrats ne surveillent pas eux- « mêmes les prêtres, et qu'ils n'interprètent pas à leur caprice « des intentions dont Dieu s'est réservé le jugement.

« J'exhorte dans le Seigneur, et je prie, pour l'amour de « Dieu, mon révérendissime successeur qu'il veille à l'accrois- « sement des biens spirituels et temporels de mon archidio- « cèse et de toute ma province métropolitaine ; car il en rendra « compte à Dieu. Je laisse dans une autre feuille, écrite en « ruthène et signée de ma main, la disposition de mon ancien « patrimoine, de ma maison. Enfin, vous tous qui me survivez, « amis et ennemis, salut. Vous me suivrez tous un jour à votre « rang. Adieu [1]. »

Quand Rutski eut épanché son âme dans ces touchants adieux, il se sentit déchargé de ses sollicitudes de pontife et de père. Sa cause était achevée. Il avait noblement payé sa dette à l'Eglise, à son ordre et à son pays ; et après trente ans de profession, vingt-cinq d'épiscopat, il avait droit d'espérer enfin le repos et la paix, que le ciel seul pouvait lui donner. Il avait écrit son testament le 28 janvier ; huit jours après, le 5 février, il rendit son âme à Dieu, sous le même toit qui avait abrité

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 412.

Smotrycki mourant [1]. Quelques soupçons d'empoisonnement par les schismatiques coururent au sujet de cette fin si rapide ; mais ils ne paraissent pas sérieusement fondés.

On attendit le printemps pour transporter les restes du métropolite à Vilna, où ils devaient être ensevelis dans l'église de la Sainte-Trinité. Le funèbre cortège se mit en marche vers la fin d'avril, et fit une station à Pinsk. Le cercueil fut ouvert, et le corps resta exposé, durant quinze jours, à la vénération des fidèles. Il n'avait subi aucune corruption, n'exhalait aucune mauvaise odeur ; les traits eux-mêmes du visage n'étaient pas altérés. Les schismatiques accouraient avec le même empressement que les Uniates autour des dépouilles du serviteur de Dieu, et lui baisaient respectueusement les mains, comme s'ils l'eussent reconnu pour leur pasteur.

A Vilna, toute la population s'ébranla pour recevoir solennellement les restes de l'illustre métropolite. Le clergé des deux rites, les religieux, les magistrats, le noblesse et tous les sénateurs présents dans la capitale lithuanienne vinrent prendre le corps dans le faubourg d'Antokole, et le conduisirent en procession à l'église de la Sainte-Trinité. Il y reposa paisiblement jusqu'à l'année 1655.

A cette époque, les Moscovites, maîtres de Vilna, violèrent le tombeau de Rutski ; et n'osant pas profaner devant le peuple uniate les restes d'un homme vénéré comme un père et un saint, ils les emportèrent, dit-on, dans leur pays, avec ceux du patriarche de Moscou, Ignace, enseveli auprès du métropolite. Le corps de Rutski était encore blanc, flexible et sans corruption. Fut-il détruit ? fut-il jeté dans une fosse obscure, ou déposé avec honneur dans quelque lieu saint de Moscovie ? Nul ne le saura, probablement, qu'à l'heure où ce grand serviteur de Dieu se relèvera de sa tombe, pour recevoir la pleine récompense de ses travaux [2].

Raphaël Korsak succédait de droit à Rutski, en vertu de ses bulles de coadjuteur. Le roi Ladislas le reconnut immédiate-

1. Cette date nous est donnée par Korsak. Susza (*De laborib. unit.*) fixe a mort de Rutski au 20 février ; mais nous ne nous en rapportons pas à on témoignage, car il se trompe sur l'année, et dit 1635, au lieu de 1637. ulczynski commet la même erreur. *Specim. Ecc. Ruth.* p. 131.

2. Susza, *De laborib. unit.* ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 313.

ment pour métropolite de Kiew, et nomma en sa place Pacôme Oranski au siège de Pinsk. Korsak ne tarda pas à être mis en possession des ornements sacrés et de tous les effets de voyage de son prédécesseur. Rien n'avait été dérobé, contrairement à l'usage qui semblait livrer au premier occupant la dépouille des dignitaires qui mouraient, comme Rutski, loin de leur demeure. Ce détail fut noté comme un signe nouveau de la lumière prophétique que Dieu avait accordée au métropolite sur les circonstances de sa fin.

L'Église ruthène pleura la mort de son grand pontife comme une perte irréparable. Le 1er mars, tous les évêques, réunis à Varsovie autour du nouveau métropolite, imploraient ensemble la protection du Saint-Siège comme des orphelins privés de leur père. « Si les yeux de Votre Éminence », disaient-ils au cardinal préfet de la Propagande, dans une lettre où l'emphase de la rhétorique polonaise du XVIIe siècle ne parvient pas à étouffer le cri d'une douleur profonde, « si les yeux de Votre Éminence se sont jamais arrêtés sur l'Église ruthène et ses évêques, à cette heure où nous sommes tous plongés dans une désolation commune, et accablés par la perte de notre excellent pasteur le métropolite de Ruthénie, Joseph, il faut que votre zèle pour les intérêts de l'Église catholique soit concentré tout entier sur nous, et sur nous seuls. Le père que nous pleurons nous a fait naître à la lumière de l'Eglise ; mais à peine avons-nous vu le jour, avant même que nous puissions étendre les ailes, comme l'alcyon, il nous abandonne, nous ses pauvres petits, seuls au milieu des périls et des orages d'une mer immense, agitée par autant de flots qu'il y a d'ennemis de la sainte Église dans notre septentrion. Si Votre Éminence, qui, après Dieu, commande à la mer et aux vents, ne daigne pas nous procurer le calme et la tranquillité, nous tomberons au fond de l'abîme des persécutions, et la tempête nous engloutira [1]. »

Ces larmes étaient sincères et trop bien méritées. Jamais l'Église ruthène ne vit à sa tête un pontife digne d'être mis en parallèle avec celui qu'elle pleurait. Si l'on doit placer Rutski au-dessous de Pociey pour la grandeur des conceptions et l'énergie du caractère, on admire cependant en lui une vertu et

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 413.

des talents au-dessus de la mesure commune. Il ne s'attacha à l'Église ruthène que par devoir, après de longues résistances, et en contrariant les plus vives aspirations de son cœur; mais dès qu'il eut donné sa foi à cette délaissée, il la servit avec la fidélité d'un époux et la tendresse d'un père. La fatigue, les déboires, les outrages devinrent son pain de chaque jour. Il les accepta sans murmure, et dépensa son temps, sa fortune, ses forces et jusqu'au dernier souffle de sa vie, pour une cause que de lui-même il n'eût pas aimée. Qui n'admirerait une pareille constance?

En récompense de sa générosité, la bénédiction de Dieu était descendue sur ses travaux. Qu'on se rappelle l'état de l'Église ruthène, lorsque Rutski s'enfermait avec Josaphat à la Sainte-Trinité de Vilna. Pociey, fidèle au Saint-Siège, combattait comme un lion et abattait à ses pieds tous les ennemis qui voulaient déchirer le pacte de Brzesc; mais l'Union était incarnée dans ce seul homme. Pociey disparaissant, tout était renversé. A la mort de Rutski, nous trouvons en Ruthénie huit évêques, fermement dévoués au Saint-Siège. Nous avons vu à l'œuvre les Athanase Krupecki, les Méthode Terlecki, et nous avons reconnu des hommes de vigueur et d'action, qui ne craignent ni le travail ni les combats. Ils braveraient vingt fois la mort plutôt que de céder un seul pouce du terrain que l'Église leur a confié. Au-dessous de ces héros, nous avons aperçu d'autres combattants moins illustres, Korsak, Sielawa, Kreuza, Bakowiecki. Ils ont tous du zèle, de la science, de la fidélité à leur devoir. Ils pourraient tous prendre place avec honneur dans les rangs du clergé latin. Un épiscopat catholique est créé en Ruthénie.

La réforme des monastères assure la perpétuité de cette hiérarchie. Grâce à la Congrégation basilienne de la Sainte-Trinité, l'Église ruthène possède un bon nombre de moines capables de remplir toutes les dignités ecclésiastiques et de donner l'impulsion aux travaux du clergé séculier. Cette troupe vaillante est appuyée par le travail et la prière de religieuses, pratiquant comme elle la règle de saint Basile. On compte maintenant par centaines les popes fidèles à l'Union, et on rencontre parmi eux des prêtres pieux et assez instruits pour gouverner les âmes.

Sous la direction de ce nombreux clergé, nous tronvons un vrai peuple catholique. Un contemporain évaluait à trois mil-

lions le nombre des âmes que Rutski avait retirées du schisme ou de l'hérésie ; et ce calcul est probablement au-dessous de la vérité, si l'on unit au chiffre des conversions obtenues directement par l'illustre métropolite celles qu'opérèrent ses compagnons et ses disciples. Un autre auteur, plus modeste, ne compte que 200.000 hommes, mais le seul diocèse de Lithuanie renfermait, à la mort de Rutski, un plus grand nombre d'Uniates ; et ne nous lassons pas de le redire, quand cet infatigable ouvrier vint unir ses efforts à ceux de Josaphat, l'Église de la Sainte-Trinité de Vilna était fréquentée à peine par huit ou dix fidèles. C'était tout le peuple uniate de la Ruthénie[1].

A Nowogrodek, son pays natal, Rutski avait opéré une véritable révolution au profit de la vérité. Cette contrée était devenue la proie des Ariens, qui avaient répandu leurs doctrines dans toutes les familles et pris en main l'éducation de la jeunesse. Le clergé latin n'avait pas su leur tenir tête. Rutski fonda des écoles catholiques et fit une si rude guerre à l'hérésie qu'elle disparut entièrement de la ville et des alentours. Avant de mourir, le métropolite parvint à obtenir un décret de la Diète qui fermait aux Ariens l'entrée du territoire de Nowogrodek.

Après de pareilles œuvres, Rutski pouvait attendre avec sécurité le jugement de Dieu ; et on ne s'étonne pas d'entendre Urbain VIII « l'appeler une colonne de l'Église, l'Atlas de l'Union « l'Athanase de la Ruthénie[2]. Mais Rutski, ne l'oublions pas, est lui-même l'œuvre de saint Josaphat. C'est Josaphat qui l'a conquis au rite grec et à l'ordre de saint Basile, qui l'a animé au travail, qui a donné la vigueur et la constance à cette âme longtemps vacillante, qui a fécondé la terre dans laquelle Rutski a jeté la divine semence.

Maintenant que ces deux vies se sont déroulées tout entières devant nos yeux, la distance qui sépare les deux hommes est plus facile à saisir. Rutski, homme du devoir, travaille jusqu'à l'épuisement de sa vie. Aucun danger ne l'effraie, et une protection miraculeuse a souvent couvert ses jours. Dans une bourgade de Wolhynie, une hache, lancée contre lui, passa à deux doigts de sa tête et vint briser une tige de fer de son car-

1. V. Susza, l. c. p 310. — Kulczynski, *Specim. Ecc. Ruth.* p. 311.
2. Cette parole est souvent répétée par les auteurs uniates, Kulczynski entre autres.

rosse. A Léopol, pendant qu'il prenait possession d'une église, il fut assailli par une troupe de schismatiques, et une arme chargée de balles fut dirigée contre lui. Le métropolite fit le signe de la croix, et l'arme éclata dans la main du misérable qui voulait l'assassiner [1].

Sans cesse en butte à la haine des schismatiques, Rutski ne cueillit cependant pas la palme du martyre ; mais nous ne sentons pas non plus en son âme cette soif du sacrifice, qui dévorait Josaphat. Il eût de grand cœur accepté la mort pour Dieu et pour l'Église : il ne courait pas au-devant d'elle. Aussi la vigueur et l'enthousiasme manquent quelquefois à son action, et le succès ne répond pas complètement à ses efforts. Il combattit durant dix-sept années la hiérarchie créée par Théophane, et il ne vint pas à bout de cet ennemi, qui devait se relever un jour pour prendre une terrible revanche de ses défaites passagères.

Quelquefois la lumière a manqué à cet esprit plutôt cultivé que puissant. Dans la réforme des Basiliens, Rutski, architecte maladroit, ne place pas son édifice sur ses véritables fondements, et, avant de mourir, il peut voir lui-même les lézardes qui sillonnent déjà les murailles construites avec tant d'efforts.

Dans d'autres occasions, Rutski a vu et n'a pas su faire. Il comprit parfaitement que le mariage des prêtres était la plaie du clergé ruthène. Nous l'avons vu préoccupé, sur son lit de mort, des funestes rivalités qui s'établissaient déjà entre les Basiliens et les prêtres séculiers. Nous l'avons entendu réclamer pour ceux-ci l'indépendance vis-à-vis des dépositaires de la puissance publique et le respect dû au caractère sacerdotal. Il n'ignorait pas que l'unique moyen d'étouffer ces discordes et d'empêcher ces vexations était de relever le clergé séculier par la pratique de la continence. Cependant il a disparu sans avoir formé même le simple noyau d'un clergé célibataire.

Le rêve de sa jeunesse avait été de transplanter dans l'Église ruthène les ordres mendiants et surtout les instituts de clercs réguliers, qu'il avait admirés au sein de l'Église latine. Devenu métropolite, Rutski caressait encore cette idée. L'établissement d'une seule corporation de ce genre lui eût semblé le gage de

1. Susza, l. c. p. 311.

la sécurité de l'avenir pour la Ruthénie. Il n'a pas même essayé cette œuvre, qu'il ne jugeait pas impossible.

Homme d'oraison, moine austère, évêque plein de zèle, Rutski, malgré des vertus éclatantes, ne parvint cependant pas jusqu'aux sommets où des grâces extraordinaires portent ces héros qu'on appelle les saints. Après sa mort, le miracle ne jaillit pas de sa tombe ; et l'Église ne lui décerna pas la radieuse auréole qu'elle a placée autour du front de Josaphat.

Rutski était un de ces forts de l'armée d'Israël qui se mesurent avec les géants des Philistins, qui luttent avec les lions corps à corps ; mais ces forts, malgré leur valeur, n'égalent pas les héros, qui se tiennent aux côtés du trône royal. Ceux-ci n'attendent pas l'ennemi, ils le bravent. Ils traversent son camp, semant les coups autour d'eux et affrontant mille morts pour rapporter au roi une goutte d'eau qu'il a désirée. Un seul d'entre eux suffit pour arrêter toute une armée et changer en victoire une déroute d'Israël. Ce sont là les saints, les vrais triomphateurs. Josaphat était de cette race, et nous osons dire, en parlant comme le texte sacré : « Rutski était au nombre « des forts de l'armée d'Israël ; parmi eux, il était le premier ; « cependant il ne parvint pas au rang de ces très forts, dont « était Josaphat [1] ».

1. II. Reg. XXIII, 1. Paralip. XI.

LIVRE HUITIÈME

LE CULTE ET LES RELIQUES

DE SAINT JOSAPHAT

(1628-1896)

Custodit Dominus omnia ossa justorum : unum ex his non conteretur.

Ps. XXXIII, 21.

CHAPITRE I.

NOUVEAUX MIRACLES ET BÉATIFICATION DE JOSAPHAT.

(1628-1652.)

Josaphat survit dans la mémoire du peuple ruthène aux autres fondateurs de l'Union. — Guérisons et faveurs miraculeuses obtenues par son intercession. — La citadelle de Polock défendue contre les Moscovites par saint Josaphat (1633). — Miracles obtenus par Emmanuel Cantacuzène et Jean Chodyga. — Seconde enquête faite à Polock pour la béatification (1637). — Reconnaissance des reliques de Josaphat. — Le métropolite Raphaël Korsak se rend à Rome pour presser la canonisation. — La sacrée Congrégation des Rites reconnaît un caractère miraculeux à quatre guérisons opérées par le martyr de l'Union. — Elle déclare que l'on peut procéder à sa canonisation. — Urbain VIII autorise le culte de Josaphat dans toutes les églises de l'ordre de Saint-Basile et de la Ruthénie (16 mai 1643). — Korsak mort à Rome avant cette concession. — Nombreux miracles et apparitions de Josaphat. — Léon-Casimir Sapieha offre une châsse d'argent pour les reliques du saint martyr. — L'archevêque de Polock, Antoine Sielawa, fonde un collège de six chapelains, pour le service de la chapelle du bienheureux Josaphat.

Un demi-siècle n'est pas encore écoulé depuis la signature du pacte de Brzesc, et déjà nous ne retrouvons plus un seul des hommes qui ont travaillé à cette œuvre de réconciliation et de paix. Le négociateur de l'Union, Cyrille Terlecki, a disparu le premier, enveloppant ses dernières années dans une obscurité qui étonne l'histoire. Hypace Pociey, resté seul sur la scène, devenue un champ de bataille, n'est tombé qu'après la victoire ; et quand il est mort à son tour, des hommes nouveaux avaient déjà mis la main, sous ses yeux, à la difficile entreprise de réforme et d'apostolat qu'il n'avait pu commencer lui-même.

L'un d'eux, le premier et le plus grand, Josaphat Kuncewicz, a été frappé au milieu de sa course ; mais, par sa mort plus encore que par le labeur de sa vie, il a assuré le triomphe de

l'œuvre à laquelle il s'était voué. L'autre, Joseph Rutski, vient de s'éteindre, chargé d'années et épuisé de travaux. C'était le dernier survivant des grandes luttes de l'Union naissante. Sigismond III, le royal protecteur de ces hommes courageux, a devancé Rutski dans la tombe. Peu à peu l'obscurité environne tous ces hommes, qui méritaient cependant la reconnaissance éternelle du peuple ruthène.

Dès le lendemain de leur mort, le souvenir de Terlecki et de Pociey s'efface pour ne plus revivre. Celui de Rutski durera plus longtemps. Un certain éclat s'attache même à son nom, auquel on rapporte presque tout l'honneur de la réconciliation des Ruthènes avec l'Église ; mais cette renommée ne s'étend pas en dehors d'un cercle étroit de lettrés. Le peuple ruthène oubliera vite et pour toujours le réformateur de ses monastères, l'organisateur de ses églises, comme il a déjà oublié Pociey, le patriarche vénérable de l'Union. Le nom même de Sigismond III n'éveillera bientôt que des souvenirs confus. Travesti par l'histoire, le pieux roi n'apparaîtra aux savants eux-mêmes que sous un faux masque de persécuteur.

De toute cette génération vaillante, un seul homme reste populaire. Son nom est dans toutes les bouches : les Uniates le répètent avec amour ; les schismatiques ne l'entendent jamais sans effroi. Les savants oublient ce que ce nom signifie ; ils attribueraient de préférence à celui de Rutski le prestige dont il est entouré ; mais l'instinct du peuple ne s'y trompe pas. Il connaît, il aime, il invoque Josaphat comme l'auteur et le soutien de sa foi, comme son défenseur toujours vigilant, son père toujours dévoué. Plus le passé s'éloigne, plus l'oubli qui entoure la mémoire des fondateurs de l'Église uniate devient profond, plus la gloire de Josaphat brille d'un radieux éclat.

Non seulement le martyr de Polock vit dans la pensée et le cœur du peuple ruthène ; mais du fond de sa tombe il parle, il agit, il secourt ses amis et ses frères, il reste associé à toutes les destinées de sa nation. Sa première vie n'a été que le prélude d'une seconde, triomphante et glorifiée, remplie comme la première par une série de grandes œuvres et de bienfaits. Sous ce rapport encore, seul parmi les premiers champions de l'Union ruthène, Josaphat a le don des saints. Cette histoire posthume du saint martyr ne peut être complètement

détachée des annales de l'Église ruthène et de la nation polonaise. En la racontant, il faudra jeter quelquefois le regard sur la scène politique; mais nous ne le ferons désormais qu'en passant. Notre rôle d'historien est terminé, et nous nous renfermerons de plus en plus dans celui de simple biographe de saint Josaphat.

Depuis la première enquête faite à Polock pour la béatification de Josaphat, nous n'avons mentionné aucun des miracles opérés par le saint martyr. Il n'avait pas cessé cependant de donner des preuves signalées de sa puissance ; et quelques-uns des nombreux récits qui nous en ont conservé le souvenir doivent trouver place dans cette histoire.

Au mois de juillet 1629, la fille de Michel Orzechowicz, bourgeois de Smolensk, mourait d'une fièvre maligne. Un religieux franciscain, nommé Jérôme, lui conseilla d'invoquer saint Josaphat et lui donna des morceaux du cilice de l'archevêque et d'une étoffe imbibée de son sang. La jeune fille et ses parents implorèrent ensemble le serviteur de Dieu, et presque immédiatement la malade s'endormit. C'était le soir. Elle reposa durant toute la nuit; et le jour suivant était déjà bien avancé, lorsque le père, craignant que sa fille ne fût en léthargie, essaya de l'éveiller. Il n'y parvint qu'avec peine. « Qu'avez-« vous fait? dit la jeune fille en ouvrant les yeux. Saint Josa-« phat était auprès de moi. Il m'a consolée et promis la santé. « Il m'a fait des onctions sur le sommet de la tête et aux tem-« pes, à l'endroit où bat le pouls. Son teint était coloré, sa « barbe noire. Il portait un bonnet. Il voulait me montrer la « blessure de sa tête, lorsque vous m'avez éveillée. » Et elle se mit à pleurer; mais les parents ne purent s'associer à ses larmes : leur fille était guérie [1].

La même année, une relique semblable à celle qui guérissait la fille du bourgeois de Smolensk opérait des prodiges dans la maison de Georges Mieleszko, porte-étendard de Slonim. Ce gentilhomme était un parent et peut-être le fils du fondateur de Zyrowice. Nous savons déjà que Josaphat aimait à rendre, par des miracles, l'assistance qu'il avait autrefois reçue de ses bienfaiteurs. Une servante de la femme de Georges Mieleszko souffrait depuis quelques années d'affreux maux de tête, qui

1. Susza, *Curs. Vit.* mir. 69.

lui ôtaient presque constamment le sommeil et la vue. Au contact de la relique de Josaphat, toutes ses douleurs disparurent.

Un enfant de six mois, Jean Grabinski, petit-fils de Mieleszko, atteint d'une angine, ne pouvait plus rien avaler, et ses traits décomposés annonçaient une mort prochaine. Aussitôt qu'on lui eut passé au cou la relique de saint Josaphat, il recouvra immédiatement la santé [1].

Jean Dziahilewicz, notaire de Polock, obtint également la guérison de deux membres de sa famille, en récompense des généreux services qu'il avait autrefois prodigués au saint martyr. Un fils de cet homme dévoué allait périr au berceau dans d'affreuses douleurs, et sa mère était déjà en proie au plus violent désespoir, lorsque Dziahilewicz pensa tout à coup à vouer son enfant à saint Josaphat. Il le prit dans ses bras et le porta en pleurant au tombeau du saint martyr. Quelques instants après, l'enfant rejetait sans peine une pierre, grosse comme un pois, qui était la cause de sa maladie; et Jean Dziahilewicz le remettait plein de vie à la mère. Le second malade que Josaphat guérit dans la maison de son ancien ami fut un enfant de deux ans, neveu de Dziahilewicz, qui souffrait de fréquentes attaques d'épilepsie. Elles disparurent dès qu'on l'eut recommandé au saint martyr [2].

La même année 1630, la femme d'un conseiller de Polock fut frappée de paralysie ; et les médecins épuisèrent toutes les ressources de leur art sans la guérir. Cette femme était schismatique ; mais son fils, Gabriel Sitnianowicz, uniate fervent, l'exhortait à invoquer Josaphat. Le pieux jeune homme était convaincu que si sa mère consentait à rendre hommage au martyr de l'Union, elle obtiendrait de lui en même temps la santé du corps et le salut de l'âme. Sa foi ne fut pas trompée. A peine la malade eut-elle fait un vœu au tombeau du saint archevêque, qu'elle recouvra subitement l'usage de ses membres. Touchée de ce bienfait, elle déclara aussitôt qu'elle voulait embrasser la foi que Josaphat avait prêchée [3].

Peu de temps après cette conversion, au mois de septembre 1630, la peste ravageait certaines contrées de la Lithuanie. Les

1. Susza, mir. 70 et 71.
2. Ib. mir. 72 et 73.
3. Ib. m

religieuses franciscaines de Grodno se virent contraintes de quitter leur couvent et de chercher un asile à la campagne, chez Christophe Tyszkiewicz, maître d'hôtel de Slonim. L'une d'entre elles, Françoise Jerzykowiczowna, avait été l'objet de sortilèges ; et depuis ce moment, elle était en butte à toutes les malices du démon, qui trouvait sans cesse occasion de lui nuire. Dans la maison de Tyszkiewicz, elle fut frappée à plusieurs reprises d'épilepsie ; et, dans un accès de cette affreuse maladie, elle avala une épingle. Les suites de cet accident furent effrayantes, et en quelques instants l'infortunée religieuse fut à l'agonie. Elle avait déjà perdu la parole et la vue lorsque le confesseur de son couvent, comme elle enfant de saint François, eut la pensée de recourir à saint Josaphat. La femme de Tyszkiewicz possédait un morceau de linge trempé dans le sang du martyr. Le confesseur le plaça sur les yeux de la mourante : elle recouvra immédiatement la vue, et rejeta l'épingle qui l'étouffait. Depuis ce moment, elle fut affranchie de la puissance du démon et ne ressentit plus aucune attaque d'épilepsie[1].

En 1633, saint Josaphat dut intervenir pour protéger lui-même ses propres reliques et sa cathédrale. Lors de l'invasion soudaine des Moscovites, qui troubla la Diète d'élection de Ladislas IV, ces ennemis de l'Union se jetèrent à l'improviste sur la ville de Polock, et la ravagèrent par le fer et le feu. La citadelle n'était pas encore en leur pouvoir ; mais aucun moyen de défense n'était préparé. L'archevêque Antoine Sielawa et son clergé tremblaient pour l'église cathédrale et pour le corps de saint Josaphat. Les Moscovites n'avaient qu'à franchir l'enceinte de la citadelle pour se rendre maîtres de ce précieux trésor. N'espérant aucun secours humain, l'archevêque se jette à genoux devant le tombeau du saint martyr, et le supplie de se protéger lui-même.

Déjà les Moscovites se préparent à l'assaut, lorsqu'ils voient tout à coup de nombreux combattants qui viennent prendre position sur les remparts de la forteresse. Un évêque les commande et les anime au combat. A cette vue, la terreur s'empare des assaillants. Se croyant menacés par des forces supérieures en nombre, ils renoncent à leur attaque et abandon-

1. Susza, mir. 75, 76 et 77.

nent la ville elle-même, dans la crainte de quelque surprise. Quand on fut à compter le nombre des défenseurs du château, on n'y trouva pas en tout cinquante personnes. Dans cette mémorable journée, Josaphat avait sauvé son église, délivré son peuple et fait connaître aux Moscovites une puissance qu'ils n'ont jamais envisagée depuis ce moment qu'avec une secrète terreur. Ils avaient vu se dresser contre eux un nouveau soldat de cette troupe invincible des saints polonais, qui leur a infligé tant d'humiliantes défaites [1].

Au milieu du désordre qui précéda l'entrée des Moscovites dans la ville, l'archevêque de Polock offrit au notaire Jean Dziahilewicz un asile pour sa vieille mère au palais archiépiscopal, dans la citadelle. Cette femme était toujours obstinée dans son endurcissement schismatique ; et depuis dix-sept années que son fils était converti à l'Union, elle ne lui avait adressé la parole que pour lui faire entendre des duretés et des reproches. Quand elle connut la proposition de Sielawa : « J'irai volontiers, dit-elle, chez l'archevêque, mais je n'irai « pas au tombeau de Josaphat ». Elle voulait encore insulter à la gloire du saint martyr jusque dans cette citadelle, qu'il couvrait alors d'une protection miraculeuse. Le châtiment ne se fit pas attendre. Au moment où la vieille femme se faisait conduire au château, elle fut frappée au pied par un soldat, et ne put gagner l'asile que l'indulgente charité de l'archevêque uniate lui avait préparé [2].

Les faciles progrès des Moscovites en Ruthénie-Blanche furent promptement arrêtés par les victoires de Ladislas IV. Dès que l'ennemi eut quitté Polock, les démonstrations de la piété envers saint Josaphat recommencèrent avec un éclat toujours croissant. A ce moment même, le roi et le métropolite renouvelaient leurs instances pour la béatification, et les procédures marchaient à Rome d'un pas rapide. Nous connaissons les obstacles qui les entravèrent tout à coup.

Lorsque des ordres furent donnés, en 1635, pour une seconde enquête, de nouveaux miracles éclatèrent autour de la tombe de Josaphat. En 1636, le fidèle intendant qui s'était offert à la mort pour sauver son maître, Emmanuel Cantacu-

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Mich. Tyszkiewicz. — Susza, mir 78.
2. Susza, *Curs. Vit.* p. 65.

zène lui dut la guérison subite de sa fille, enfant de quatre ans, qu'une fièvre maligne réduisait à la dernière extrémité.

La même année, l'autre compagnon du martyre de Josaphat, l'archidiacre Dorothée Lecikowicz, abandonné des médecins dans une maladie mortelle, implora l'assistance de l'archevêque. Il trempa dans sa boisson une relique du martyr, et se trouva immédiatement guéri. Le lendemain il célébrait le saint sacrifice [1].

Jean Chodyga, le premier schismatique que Josaphat avait ramené à l'Union après son martyre, conservait la plus filiale dévotion au saint archevêque. Le 26 août 1636, il descendait de nuit la Dwina, emmenant de Vitebsk à Polock deux bateaux chargés de marchandises, lorsqu'il fut assailli tout à coup, au milieu des ténèbres, par deux gentilshommes schismatiques, Grégoire Glinski et son père. Ces deux misérables se ruèrent sur lui et en un clin d'œil lui firent douze blessures. Incapable de se défendre, le malheureux Chodyga n'avait de salut que dans la fuite. Il s'élance aussitôt dans le fleuve pour gagner la terre à la nage. Mais les eaux sont profondes, le courant rapide, et le sang coule en abondance des plaies du malheureux marchand. Il doit périr avant d'avoir atteint le rivage. Alors, il a recours à saint Josaphat dont il porte toujours une relique suspendue à son cou. « Saint Josaphat, aidez-moi ! » s'écrie-t-il en sautant dans la rivière ; et malgré ses blessures et le poids de ses vêtements, il parvient à gagner la terre, et remercie Dieu et le saint martyr, qui viennent de lui sauver la vie.

Au mois de juillet de l'année suivante, la femme du même Chodyga, Marguerite Trudnianka, fut atteinte d'un mal qui lui fit enfler le visage au point qu'elle ne pouvait ni voir ni ouvrir la bouche. Le 8 août, elle promit de se rendre au tombeau du saint martyr et d'y porter un ex-voto. Le lendemain, elle accomplissait sa promesse et revenait chez elle si complètement guérie, qu'il était impossible de retrouver sur son visage la moindre trace de son mal [2].

La même année, le 24 février, à cent trente lieues de Polock, un pauvre paysan du village de Kolodezie, près de Luck, en

1. Susza, *Curs. Vit.* mir. 80.
2. Ib. mir. 81, 83.

Wolhynie, nommé Carpus Buniakiewicz, était depuis huit jours privé de sommeil par des douleurs affreuses dans la main droite. Il s'était fait saigner, mais ce remède n'avait apporté aucun adoucissement à ses souffrances. Il priait Dieu humblement d'avoir pitié de lui et de le soulager, lorsque tout à coup il entendit au chevet de son lit une voix qui lui disait en ruthène : « Pourquoi n'invoques-tu pas l'archevêque de Polock ? Il pri- « rait pour toi. » Le pauvre malade ne savait pas même le nom de Josaphat. Docile à cette voix mystérieuse, il répéta plusieurs fois : « Saint archevêque, priez pour moi ». Sa foi simple reçut immédiatement sa récompense. Il s'endormit sur-le-champ, et toutes les douleurs disparurent [1].

Le métropolite Korsak ne négligeait pas la poursuite de la cause de béatification, dont tous les intéressés l'avaient nommé procureur [2]. La nouvelle enquête sur la vie, le martyre et les miracles de Josaphat commença au palais archiépiscopal de Polock, le 3 août 1637, et elle fut faite par deux chanoines de Vilna, Adam Szczyt et Albert Sielawa, délégués à cet effet par le Saint-Siège. Etienne Dyszkowski remplit les fonctions de sous-promoteur de la foi, et Georges Paszkiewicz, celles de notaire apostolique.

Le P. Gennadius Chmielnicki, qui, en qualité d'ami, puis de confrère et de confesseur, avait passé près de vingt-trois ans avec le saint archevêque, fut entendu le premier. Aucun témoignage ne pouvait avoir autant de valeur que le sien. Le P. Kosinski, de la Compagnie de Jésus, le vice-juge de Polock, Michel Tyszkiewicz, l'ancien majordome de Josaphat, Emmanuel Cantacuzène, le notaire Jean Dziahilewicz, le bourgmestre Dorothée Achremowicz, le conseiller Jean Chodyga et l'archidiacre Dorothée Lecikowicz comparurent ensuite et furent interrogés tour à tour sur une série d'articles résumant toute la vie de saint Josaphat. Ils répondirent les uns en latin, les autres en polonais, et le notaire écrivit leurs dépositions dans la langue dont chacun d'eux faisait usage.

1. Susza, mir. 82.

2. En 1636, Korsak avait reçu à cet effet des procurations en forme de la Congrégation de la Propagande, de l'archevêque et du chapitre de Polock, des évêques latins et des chapitres de Luck et de Samogitie, sur le territoire desquels étaient situés Wlodimir et Polock, la ville natale et le lieu du martyre de Josaphat.

L'autorité de leurs témoignages était si grande, à cause des rapports intimes qu'ils avaient eus avec l'archevêque et de la précision de leurs réponses, que les juges n'eurent pas besoin d'appeler un plus grand nombre de personnes devant leur tribunal Après deux siècles, il est encore impossible de lire ces dépositions sans être gagné par les sentiments de respect et d'amour que ces contemporains du saint martyr savent exprimer avec tant de vérité et de chaleur [1].

L'interrogatoire de Michel Tyszkiewicz fut signalé par un incident qui mérite d'être rapporté. Les commissaires insistaient particulièrement sur le motif de la mort de Josaphat. C'était le point capital de la cause; et il revenait deux fois, sous des formes à peine différentes, dans les affirmations du procureur. Le métropolite demanda donc à Michel Tyszkiewicz si les meurtriers avaient réellement tué Josaphat en haine de l'unité de l'Eglise et de la primauté de saint Pierre. Le témoin n'hésita pas un instant sur la réponse. « Je sais, et je sais très « bien, dit-il, car j'ai parfaitement connu tout ce qui s'est fait « par rapport à Josaphat, que les schismatiques ne trouvaient « rien à reprocher au serviteur de Dieu. Ils l'appelaient eux-« mêmes le Saint. Ils l'ont haï, injurié, menacé; ils lui ont « tendu des embûches, et ils ont conspiré contre lui, unique-« ment parce que le serviteur de Dieu obéissait au Pape et « s'efforçait de les attirer à l'union avec la sainte Église ro-« maine et d'anéantir le schisme. »

Quelques instants après, les juges demandèrent de nouveau au témoin si Josaphat était tenu, à Polock et dans tout le royaume, pour un véritable martyr, mis à mort en haine de la foi catholique. Michel Tyszkiewicz ne comprit pas cette insistance sur un fait qui lui paraissait plus clair que la lumière du jour; et tout ému, comme si on eût mis en doute sa parole de gentilhomme : « Je m'étonne en vérité, Illustrissimes et Révé-« rendissimes Seigneurs, que vous me demandiez et que vous « m'ordonniez de répéter ce que j'ai déjà dit tant de fois. Enfin, « puisque le Saint-Siège apostolique le veut ainsi, je parlerai « encore.

« Moi qui suis officier assermenté du roi, et qui ai prêté un

1. L'audition des témoins, commencée le 12 août, ne fut terminée que le 25 ; chacun d'eux occupait le tribunal durant une séance entière.

« nouveau serment en qualité de témoin dans cette cause, « comment pourrais-je garder le silence, si je savais que les « schismatiques avaient donné le moindre signe de haine con- « tre Josaphat pour un autre motif que la défense de la pri- « mauté pontificale ? J'ai pénétré jusque dans les dernières « profondeurs leurs sentiments pervers à son égard ; mais je « ne demande pas qu'on s'en rapporte à mon témoignage, j'en « appelle à tous mes concitoyens et à tout le royaume de « Pologne, où l'on a toujours regardé la mort de Josaphat « comme un véritable martyre ; et cette conviction est si ferme « et si constante, qu'à l'exception des schismatiques et des « hérétiques, ennemis de la foi et non des mœurs de Josaphat, « personne n'a jamais eu l'impudence de dire le contraire.

« Malheur à la ville, malheur au diocèse, malheur au royaume « de Pologne, si on commençait à y porter sur la sainteté, le « martyre et les miracles de Josaphat un jugement différent « de celui qu'on a formé jusqu'à présent [1] ! »

Le 21 août, les commissaires se rendirent à la cathédrale pour faire la reconnaissance des reliques de Josaphat. Le procès-verbal de cette visite nous apprend que la piété des fidèles avait déjà paré de riches ornements le tombeau du serviteur de Dieu. Au-dessus de la pierre qui le fermait, on voyait un grand tableau représentant Josaphat revêtu des habits pontificaux ; et autour, douze autres peintures de moindre dimension reproduisaient les principales scènes de son martyre jusqu'à l'extraction de son corps des eaux de la Dwina. Deux écussons portant la rose blanche, insigne de la famille Kuncewicz, étaient placés de chaque côté de l'image principale. Un très grand nombre d'ex-voto d'or, d'argent, de cire, complétaient cette décoration. Sur la face antérieure du tombeau, le martyr était peint revêtu d'habits pontificaux de couleur blanche, couché, et la tête posée sur un oreiller de couleur verte. Une grande lampe d'argent brûlait nuit et jour devant le monument.

Le caveau, préparé autrefois par Josaphat lui-même, était fermé par des portes munies de serrures. Les commissaires les firent ouvrir et aperçurent le cercueil garni de soie rouge, dans lequel était renfermé le corps du martyr. « Josaphat,

1. *Act. Commiss. Apost.* Deposit. Mich. Tyszkiewicz

« disent-ils dans leur relation officielle, était revêtu des habits « pontificaux. Mais ces vêtements sont aussitôt tombés en pous- « sière, et il n'en est plus resté que de petits morceaux, l'hu- « midité du lieu les ayant réduits en pourriture. Nous avons « jugé qu'il fallait leur substituer d'autres vêtements, sans « rien y ajouter qui pût offenser qui que ce soit et avoir l'appa- « rence de l'introduction d'un culte nouveau. Nous avons voulu « seulement rendre à un si grand martyr le respect qui lui est « dû, sans bruit ni concours du peuple.

« Voici en quel état nous avons retrouvé ce corps béni. Il « avait sur la tête une mitre épiscopale de simple soie rouge. « Ayant enlevé cet ornement, nous avons remarqué que tous « les cheveux étaient tombés et réduits en poussière ainsi que « la barbe. Toutefois la tête était encore couverte de sa peau « et de sa chair, comme les juges l'ont vérifié au toucher. Sur « la tête apparaissait la blessure mortelle, et sur le front la « trace d'un coup violent ; sur le visage et sur le nez, les signes « de plusieurs contusions. Cependant les oreilles et le nez « étaient entièrement conservés. Passant plus avant, nous « avons examiné le corps complètement nu : la poitrine, les « mains, les bras étaient en parfait état de conservation, et « seulement desséchés. Le petit doigt de la main droite et le « pouce de la gauche avaient été coupés, et un morceau de « chair enlevé sur le pied gauche. Tout le reste du corps était « parfaitement intact. » La main gauche était remplie de petits papiers déposés par les commissaires et les témoins de la première enquête, et contenant des recommandations faites par eux au saint martyr.

L'examen terminé, le saint corps fut revêtu de nouveaux vêtements pontificaux et placé dans un cercueil de cyprès, que le métropolite Korsak avait apporté d'Italie. On le descendit ensuite dans le tombeau, auquel on laissa tous ses ornements, « car, dit la relation, si on les eût ôtés, il eût pu en résulter du « scandale pour le peuple et du tumulte dans cette ville, où les « catholiques des deux rites sont très dévots au serviteur de « Dieu et martyr [1] ».

1. La relation de cette visite a été insérée dans le procès de béatification. Le P. Contieri l'a traduite et publiée en italien : *Vita di S. Giosafat*, p. 388.

Le métropolite Korsak regardait la béatification de saint Josaphat comme le premier intérêt de l'Église uniate. Dans la crainte de nouveaux retards, il n'hésita pas à se rendre lui-même à Rome, pour porter les actes de l'enquête et pour hâter la marche des procédures. Il eut soin de se munir de lettres du roi Ladislas, qui appuyaient fortement sa mission.

Le 3 décembre 1639, Urbain VIII répondait au roi, et après les éloges les plus flatteurs de Korsak, il ajoutait : « Nous « louons par-dessus tout la piété qui porte Votre Majesté à sol- « liciter avec tant d'ardeur les honneurs célestes pour le ser- « viteur de Dieu Josaphat. Désirant répondre par une grâce « à vos prières, nous avons ordonné de mettre cette cause en « discussion le plus promptement possible dans la Congréga- « tion des cardinaux préposés aux Rites sacrés [1]. »

La revision du procès de Polock commença aussitôt ; mais les formalités d'usage demandèrent plus d'une année. Enfin le 2 mars 1641, il fut déclaré valide, et le Pape permit de commencer l'examen de la cause dans les réunions ordinaires de la Congrégation des Rites. La charge de rapporteur ou *Ponens* fut confiée au cardinal Jean-Baptiste Pamphili, qui allait bientôt succéder à Urbain VIII sur la chaire de saint Pierre, avec le nom d'Innocent X.

Le 9 août 1642, sur les conclusions de ce prince de l'Église, la Congrégation fut d'avis « qu'il constait du martyre et de la « cause du martyre du serviteur de Dieu Josaphat, archevêque « de Polock ». Mais alors un doute se présenta. La réalité du martyre étant prouvée, la sainteté de celui qui l'avait souffert n'était-elle pas indubitable, et devait-on exiger la preuve des miracles opérés par son intercession ?

En 1633, les auditeurs de Rote n'hésitaient pas à déclarer que l'examen des miracles était inutile, dès que le martyre était prouvé. Dans la cause des XXVI martyrs du Japon béatifiés en 1627, la sacrée Congrégation avait demandé la preuve des miracles, non pas comme nécessaire, mais pour rendre plus évidente la certitude du martyre. Sa jurisprudence n'était pas encore fixée. L'occasion parut favorable pour régler ce point important ; et il fut décidé que l'on examinerait la nécessité de la preuve des miracles dans les cause des martyrs et

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 416.

général, avant de s'occuper davantage de celle de Josaphat.

La discussion s'engagea à ce sujet au sein de la Congrégation, le 13 septembre 1642; et les membres de l'assemblée se trouvèrent divisés d'opinion. Les uns ne voulaient pas exiger la preuve des miracles, parce que le fait même du martyre garantit, comme le baptême, la rémission des péchés et la présence de la grâce sanctifiante; et ils appuyaient leur sentiment sur la pratique de l'Église, qui honore d'un culte public des martyrs auxquels on n'a jamais attribué de miracles. Les autres disaient que, pour la consommation du martyre, il fallait, outre la résolution de souffrir pour la foi et la justice, la persévérance dans la charité jusqu'au dernier soupir; or, ces dispositions étant des actes purement intérieurs, Dieu seul les apercevait dans les âmes, et les hommes ne pouvaient en avoir la certitude que par une manifestation divine, qui était le miracle.

En face de ce partage de sentiments, la Congrégation n'osa pas trancher la question et décida que, pour suivre le parti le plus sûr, on examinerait immédiatement les miracles attribués à l'archevêque de Polock. Quatre guérisons, relatées dans la premiere enquête de Polock, furent soumises à une étude attentive. C'étaient celles de Pierre Dankowski, d'une femme de Polock, nommée Marine, de Michel Tyszkiewicz et du P. Gennadius Chmielnicki. Pierre Dankowski avait, on s'en souvient, ressenti le premier la puissance miraculeuse de Josaphat, et recouvré instantanément la vue par l'attouchement de son cilice. Le saint martyr avait rendu l'usage des jambes à Marine, à Tyszkiewicz et à Gennadius, atteints tous les trois de maladies incurables.

Le 22 novembre, la Congrégation des Rites déclara que ces faits extraordinaires avaient tous les caractères du miracle, et conclut que le Pape pouvait, quand il le jugerait convenable, inscrire Josaphat au catalogue des martyrs et procéder à sa canonisation solennelle. Mais, comme cet acte décisif devait être encore longtemps différé, la sacrée Congrégation souhaitait que le culte public du serviteur de Dieu fût permis sans retard dans l'ordre basilien et la Ruthénie[1].

1. Bened. XIV. *De Serv. Dei Beatif.* l. I, c. 30, n. 3. — Contieri, *Vita S Giosaf.* p. 401.

Cette décision fut approuvée par le Souverain Pontife le 14 décembre [1], et le 5 janvier 1643, la sacrée Congrégation de la Propagande présentait une supplique pour en demander la mise à exécution immédiate. Cette faveur ne se fit pas longtemps attendre. Le 16 mai de la même année, Urbain VIII faisait expédier, sous le sceau du Pêcheur, des lettres qui permettaient de donner, à l'avenir, la qualification de Bienheureux au serviteur de Dieu Josaphat, et qui autorisaient tous les moines basiliens dans l'univers entier, et tous les prêtres séculiers et réguliers dans le diocèse de Polock et la métropole de Ruthénie, à célébrer en son honneur, le 12 novembre, son jour natal, l'office et la messe du Commun d'un martyr pontife, selon les rubriques du bréviaire et du missel romain, ou selon la forme du rite grec approuvée par le Saint-Siège [2].

L'usage n'était pas encore établi de publier solennellement dans la basilique vaticane les décrets de béatification. Cependant Rome se réservait déjà le droit de rendre les premiers honneurs aux serviteurs de Dieu, couronnés par la main de ses pontifes. Cette solennité était renvoyée au premier anniversaire de leur mort, qui suivait le décret de béatification, et elle avait pour théâtre une des églises de leur ordre ou de leur nation, dans la ville.

La Congrégation de la Propagande, qui avait pris l'initiative dans le procès de béatification, tint à honneur d'en célébrer la première l'heureuse issue. L'église de la maison professe des Jésuites fut choisie pour cette solennité, sans doute à cause des liens intimes qui avaient uni le nouveau Bienheureux à la Compagnie de Jésus. Le 12 novembre 1643, vingt ans, jour pour jour, après la sanglante tragédie de Vitebsk, l'image de Josaphat apparut pour la première fois

1. Rostowski rapporte qu'Urbain VIII voulait différer sa décision sur cette importante affaire, mais qu'il tomba tout à coup très gravement malade. On craignait déjà pour ses jours, lorsque Josaphat lui apparut et le guérit, en l'avertissant de ne pas retarder, par de nouveaux et inutiles examens, des honneurs que Dieu réclamait lui-même pour son témoin. *Histor. Provinc. Lithuan. Soc. Jesu*, p. 299.

2. Ce Bref *In sede principis Apostolorum* est inséré au Bullaire romain. On le trouve, ainsi que le décret précité de la Congrégation des Rites, dans la nouvelle édition de Susza.

sur les autels, parée de l'auréole des bienheureux, et reçut les fervents hommages de la piété romaine, au milieu des pompes joyeuses et des chants pleins d'harmonie que la Ville Eternelle prodigue aux amis de Dieu [1].

Comme son prédécesseur Rutski, le métropolite Korsak ne vit pas la fin de la grande entreprise, qui lui avait coûté tant de dépenses et de travaux. Il était à Rome depuis environ deux années, pressant à la fois la béatification et d'autres affaires non moins utiles à l'Eglise ruthène, lorsque Dieu le rappela à lui (1641). Mourant loin de son pays et de sa famille spirituelle, il n'eut cependant pas besoin d'emprunter un tombeau à des étrangers, pour y dormir son dernier sommeil. Grâce à ses efforts et aux libéralités du vénérable cardinal de Saint-Onuphre, Antoine Barberini, frère d'Urbain VIII, l'église des saints martyrs Sergius et Bacchus, dans le quartier des Monts, venait d'être concédée aux moines basiliens de la congrégation de la Sainte-Trinité. On travaillait déjà à la réparer et à construire, sur les terrains qui en dépendaient, un collège pour les jeunes étudiants ruthènes [2].

Ainsi, au moment où leur saint martyr était placé sur les autels, les Uniates obtenaient une maison, une église et comme le droit de cité dans la ville de saint Pierre. Leurs voix venaient compléter le concert de louanges qui monte chaque jour de Rome vers le ciel, dans tous les rites de l'univers, et qui est une affirmation continuelle et vivante de l'unité de l'Eglise. Nous avons dit ailleurs que Dieu fit éclater dans ce modeste sanctuaire la gloire de la madone lithuanienne de Zyrowice. Les artisans de ce quartier solitaire l'aiment et l'invoquent sous le même nom que les paysans de la Lithuanie ; et les exilés de la Pologne, qui visitent à de rares intervalles cette église dédaignée par la foule, y retrouvent la force et la consolation devant cette madone du Pâturage, qui fut un des palla-

1. Contieri, l. cit. p. 402. — Bened. XIV, op. cit. l. I, c. 24.

2. L'église des SS. Sergius et Bacchus, aux Monts, appartenait à des religieux minimes, qui ne pouvaient plus la desservir convenablement ; Urbain VIII, en la leur retirant, les établit, dans le même quartier, au lieu où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-François-de-Paule. V. Guerra, *Epitome constitutionum pontificiarum*, t. I, p. 311. Ciacconi, *Vit. Rom. Pontif. et Cardin.* t. IV, p. 533-536. Kulczynski, *Specim. Ecc. Ruth.* p. 131. *Roma antica et moderna*, 1745, t. II, p. 538.

diums de leur pays. Le métropolite Korsak repose dans ce temple, qu'il obtint pour ses fils ; et le dernier provincial des Basiliens de Pologne, le P. Dombrowski, survivant aux catastrophes qui ont anéanti son ordre et l'Union en Lithuanie, prie encore sur la tombe du successeur de Rutski. Postulateur dans la cause de la canonisation de Josaphat, il a eu l'honneur de mettre la dernière main à l'œuvre que Korsak avait commencée. Puisse-t-il voir renaître, sous la protection du nouveau saint, la vaillante milice qui seule peut rendre la vie à l'Eglise uniate !

La Ruthénie accueillit avec transport la nouvelle de la béatification de son martyr. La fête de Josaphat fut célébrée pour la première fois, à Polock, le 12 novembre 1642. En mémoire de l'affection que le saint avait témoignée aux Jésuites du collège de Polock, l'archevêque Sielawa les invita à se joindre à son clergé pour cette cérémonie. Le saint sacrifice fut célébré en latin et en grec, sur un autel magnifique, érigé dans la cathédrale en l'honneur du martyr ; et le recteur du collège prononça un éloquent panégyrique. Il y eut un moment où l'assemblée se leva comme un seul homme, sous l'action de sa parole, et salua Josaphat par des acclamations enthousiastes [1].

A Vilna, la première fête célébrée en l'honneur du saint archevêque fut relevée par la présence du roi Ladislas IV et de sa cour. Une parade militaire précéda la solennité religieuse, et une grande procession partit de la cathédrale latine de Saint-Stanislas, pour conduire à l'église de la Sainte-Trinité la statue du Bienheureux, portée sur un char triomphal.

Le sacrifice de la messe fut offert avec pompe dans l'église de la Sainte-Trinité splendidement ornée ; et les orateurs les plus renommés de Vilna célébrèrent, dans des discours latins et polonais, les louanges du témoin de l'Union [2].

Par malheur, le zèle des hommes qui travaillaient à la glorification de Josaphat, se ralentit dès qu'ils eurent obtenu la béatification. Satisfaits des accroissements rapides que prenait le culte du saint martyr, ils n'ont pas même eu soin d'en relater les progrès ; et nous devons nous estimer heureux de rencon-

1. Rostowski, *Hist. provinc. Lithuan. Societ. Jesu*, p. 357.
2. Ib. p. 362.

trer encore, d'année en année, le récit de quelques faits extraordinaires, qui seuls ont échappé à l'oubli.

Les premiers nous reportent au court intervalle de temps qui s'écoula entre la seconde enquête et la béatification. Vers 1640, pendant la lutte acharnée qui troublait le diocèse de Przemysl, un basilien, nommé Gérasime Kulczycki, attaché à la personne de l'évêque uniate Athanase Krupecki, s'attira, en défendant les droits de l'Eglise, la haine d'une dame de noble extraction, très puissante et toute dévouée à la cause schismatique. Cette femme le fit saisir secrètement, charger de chaînes et jeter dans un cachot, où il resta plusieurs mois, souffrant presque constamment les tortures de la faim. Enfin son implacable ennemie le livra à une troupe de gens de main, avec ordre de l'emmener au loin et de le noyer.

Athanase Krupecki ignorait complètement le sort de ce moine infortuné. En passant à Piotrkow, où siégeait le tribunal suprême du royaume de Pologne, Gérasime parvint à s'échapper des mains de ses gardiens et à se réfugier dans un cimetière. Quand on voulut l'y saisir, il invoqua le droit d'asile et l'immunité ecclésiastique. Le prélat, qui présidait le tribunal suprême, intervint ; mais, prenant le prisonnier pour un schismatique, il ne voulut pas lui reconnaître le privilège qu'il réclamait et ordonna son extradition. Vainement Gérasime protesta qu'il était uniate et qu'il souffrait pour la défense de l'Union ; le prélat ne voulut pas le croire, quoique le malheureux prisonnier eût soin de parler en latin, langue dont les moines schismatiques n'avaient presque jamais l'usage.

Livré de nouveau à ses gardiens, Gérasime n'avait plus qu'à se résigner à son sort ; et déjà il voyait la mort devant lui. Depuis le commencement de sa captivité, il ne cessait d'invoquer saint Josaphat. A ce moment suprême, il implora encore son secours, se plaignant au glorieux martyr de n'avoir pas même un prêtre uniate pour entendre sa confession à ses derniers moments.

Après cette prière, le malheureux captif s'endormit. Durant son sommeil, Josaphat lui apparut, lui prodigua les consolations et lui annonça une prompte délivrance. Déjà le saint martyr travaillait à la préparer.

Un changement soudain venait de s'opérer dans l'âme du président du tribunal ; convaincu qu'il avait refusé sa protec-

tion à un innocent, il prit la résolution d'employer tous les moyens pour réparer cette injustice.

Dès le lendemain, il citait à son tribunal la dame que le moine prisonnier lui avait désignée comme l'auteur de son arrestation illégale. Celle-ci, dans la crainte d'un châtiment, dépêcha aussitôt ses serviteurs à la recherche du prisonnier. Quelques heures après, Gérasime les voit arriver près de lui. Ils détachent ses chaînes, lui remettent une somme d'argent de la part de leur maîtresse, et lui annoncent qu'il est libre désormais. La malheureuse femme vient à son tour se jeter aux pieds de son prisonnier et implorer son pardon. Gérasime le lui accorda ; mais la justice ne fut pas aussi indulgente. L'évêque Krupecki lui-même prit en main l'affaire et fit condamner cette femme à la prison et à d'autres peines très graves. Elle n'y échappa qu'en payant une indemnité de trente mille écus [1].

Un autre récit nous transporte en Lithuanie. En 1642, les Basiliens de Grodno célébraient déjà avec pompe l'anniversaire du martyre de Josaphat. Le curé de la ville se cassa la jambe en se rendant à cette fête. Peu de temps après, il racontait son accident devant un bourgeois schismatique de Mohylew. « Beau « saint, en vérité, que votre Josaphat! reprit celui-ci. Il ne faut « pas appeler bienheureux, mais maudit, un homme qui casse « ainsi les pieds de ses dévots. »

Le curé voulut lui imposer silence, mais le schismatique continuait ses grossières et sacrilèges plaisanteries. « Si j'ai été « frappé, lui dit enfin le prêtre, poussé à bout, c'est en châti- « ment de mes péchés ; mais vous serez, vous, autrement « puni et avant longtemps. » A peine avait-il achevé de parler qu'une main invisible saisit la tête du misérable blasphémateur, et lui courbant violemment tout le corps, la plaça entre les jambes et la maintint de force dans cette posture honteuse. Le malheureux faisait de vains efforts pour se redresser. Tout était inutile. Attirée par ses cris, la foule s'était amassée autour de lui, mais personne ne pouvait le secourir. Une force surhumaine le tenait en sa puissance. Alors le prêtre l'exhorta à recourir au saint qu'il avait insulté. Vaincu par la douleur et la honte, le blasphémateur finit par y consentir, et dès qu'il eut

1. Susza, mir. 85.

invoqué le saint martyr, son corps reprit sa position naturelle [1].

En 1643, mourut à Polock le P. André Bruchman, Jésuite, homme d'une grande vertu. Quelques années auparavant, étant malade et abandonné des médecins, il s'était recommandé à Josaphat. Aussitôt le saint martyr lui apparut et lui dit : « Puis- « que vous m'avez invoqué, me voici. Ayez pleine confiance « en Dieu, mon Père ; vous ne mourrez pas cette fois ». Bruchman était parfaitement éveillé quand il eut cette vision, et l'événement prouva combien elle était réelle ; car il guérit et put reprendre bientôt toutes les fonctions de son ministère [2].

Un autre religieux de la même Compagnie reçut une semblable faveur de saint Josaphat. Comme Bruchman, le P. Adam Ciecierski travaillait au salut des âmes dans la ville de Polock, et avec un tel succès que le démon le poursuivit visiblement de sa rage ; mais le saint religieux triompha sans peine de ses embûches. Frappé d'une paralysie, il croyait sa fin prochaine ; mais Josaphat ne voulait pas que ses ouailles fussent privées du secours de cet habile ouvrier évangélique. Il apparut tout à coup au P. Ciecierski et lui promit encore trois années de vie. Le malade guérit en effet, et, au bout du terme annoncé, il mourut saintement, en fixant les yeux vers le côté de son lit où il avait vu autrefois le martyr. Les assistants pensèrent que Josaphat était venu de nouveau pour l'assister dans ses derniers moments [3].

En 1644, la dévotion d'un autre Jésuite envers saint Josaphat obtenait également, non pour lui-même, mais pour une grande princesse, la grâce d'une heureuse fin. La reine de Pologne, Cécile-Renée d'Autriche, femme de Ladislas IV, était à l'agonie dans Vilna ; et les gens de sa cour se lamentaient parce que leur maîtresse n'avait pu recevoir aucun des

1. Susza, mir. 86. — Dans les anciens usages polonais, on forçait les calomniateurs à prendre cette humiliante posture pour faire réparation à ceux qu'ils avaient insultés.

2. Drews, *Fasti Societatis Jesu*, p. 164, ap. Martinov, edit. nov. *Curs. vit. S. Josaph.* not. p. 215, et Rostowski, *Histor. provinc. lithuan. Societ. Jesu*, p. 362. — Cet historien nous apprend que saint Josaphat était honoré comme le patron spécial de la province de Lithuanie de la Compagnie de Jésus. Il n'en parle jamais sans lui donner ce titre.

3. Ib.

secours de la religion. Les médecins se déclaraient impuissants à lui rendre, même pour un instant, la connaissance qu'elle avait subitement perdue. Son confesseur, le P. Szenoff, de la Compagnie de Jésus, eut alors l'idée de la recommander à saint Josaphat, et de placer sous son oreiller une relique du saint martyr. Cécile revint aussitôt à elle et retrouva assez de forces pour se confesser et recevoir avec une entière liberté d'esprit tous les sacrements de l'Eglise [1].

En 1650, un des principaux bourgeois de Lublin, nommé Okolski, était sur le point de perdre un fils, âgé de sept ans. Le corps du malheureux enfant était déjà froid et comme privé de vie. Le père, au désespoir, courut à une église voisine et fit célébrer une messe pour écarter le coup qui le menaçait. Au moment même de l'élévation, il entendit une voix qui lui répéta à trois reprises : « Offre ton fils au bienheureux martyr « Josaphat, et il sera sauvé ». Okolski connaissait à peine le nom du saint évêque. Il rentrait soucieux à sa maison, lorsque sa femme lui présenta un reliquaire, que les religieuses Carmélites venaient de lui envoyer pour le petit malade. Du premier coup d'œil, Okolski aperçut une relique de saint Josaphat, parmi des parcelles d'ossements de plusieurs autres saints. « Dieu soit loué dans ses saints ! » s'écrie-t-il aussitôt, et levant les yeux au ciel : « Je vous offre mon fils, ô « bienheureux », ajoute-t-il. Il n'avait pas achevé de parler que l'enfant était guéri.

Le lendemain, le père fit célébrer une messe d'action de grâces dans l'église uniate du Saint-Esprit, par un fervent religieux, nommé Adrien Mozer, alors hégoumène des Basiliens de Lublin, qui avait déjà beaucoup souffert pour la foi. On y porta l'enfant, et durant tout le trajet, il battait joyeusement des mains, en répétant : « Alleluia, alleluia ». Il assista au saint sacrifice, les yeux baissés, avec un air modeste et recueilli, qui fit l'admiration de tous ceux qui étaient présents.

La même année et dans la même ville, un orfèvre vit sa maison subitement délivrée de la peste par un vœu fait à

1. *Curs. vit.* mir. 88. — La même année, un gentilhomme de Polock fit ériger un autel en l'honneur du B. Josaphat, dans l'église du collège des Jésuites. Il avait été guéri d'un ulcère à la tête en s'appliquant une relique du Saint sur la partie malade. Rostowski, op. cit. p. 364.

saint Josaphat, et lui offrit en reconnaissance une image d'argent [1].

Les circonstances d'une autre guérison, opérée vers la même époque, nous montrent que le culte de Josaphat était déjà répandu jusqu'aux extrêmes frontières de la Pologne. Nicolas Potocki, hetman de Pologne et castellan de Cracovie, c'est-à-dire à la fois commandant en chef des armées polonaises et premier membre séculier du sénat, était à Kamieniec, en Podolie, tourmenté par des douleurs de goutte intolérables. Les Carmes déchaussés de cette ville lui conseillèrent de se recommander à saint Josaphat, et lui envoyèrent une relique du martyr, qu'ils possédaient dans leur église. A peine l'eut-il appliquée sur ses membres, que ses douleurs disparurent comme par enchantement [2].

Le théâtre principal de la gloire de Josaphat était toujours Polock et son territoire. Cependant, même dans cette ville, quelques schismatiques obstinés refusaient d'ouvrir les yeux à la lumière et rejetaient sans examen la vérité des miracles qui s'opéraient chaque jour autour d'eux. De ce nombre était un gentilhomme qui descendait un jour la Dwina avec un convoi de six bateaux chargés de fruits. Dans un passage périlleux, la barque qu'il montait chavira tout à coup, et il fut entraîné sous les eaux, qui étaient en cet endroit impétueuses et profondes. Voyant la mort devant lui : « Josaphat, s'écria-t-il, si « tu es un vrai martyr, viens à mon aide et je me ferai « uniate. » Aussitôt il aperçoit un évêque revêtu de ses ornements pontificaux, qui marche sur les eaux et lui présente la main. Le naufragé veut la saisir, mais la vision a déjà disparu.

Elle était cependant réelle, et Josaphat était venu au secours de celui qui l'avait invoqué. A l'endroit où il avait aperçu la main du martyr, le gentilhomme rencontre un appui auquel il se cramponne de toute sa force. C'était une longue perche, qui servait à pousser un bateau subitement arrivé sur le théâtre de l'accident. Les hommes qui manœuvraient cet instrument sentent, pour le retirer de l'eau, une résistance inaccoutumée ; et ils sont étonnés eux-mêmes de ramener dans leur bateau, après de grands efforts, un homme sain et sauf. Echappé à une

1. Susza, mir. 95 et 96.
2. Ibid., mir. 98.

mort certaine, le naufragé ne fut pas ingrat. Il reconnut Josaphat pour auteur de son salut, offrit un ex-voto d'argent à son tombeau et abjura le schisme[1].

Parmi les clients de saint Josaphat, nous trouvons en 1649 le maréchal de la cour de Pologne, Kazanowski, et sa femme. Par une singulière coïncidence, ces deux époux étaient privés en même temps de l'usage des jambes. Ils entreprirent un voyage de plus de cent lieues pour venir à Polock, et se firent porter par leurs domestiques devant le tombeau du saint martyr. Ils y restèrent longtemps en prières, attendant vainement la guérison, et il leur fallut recourir encore aux bras de leurs gens pour regagner leur logis; mais, la nuit suivante, ils furent éveillés tous deux au même instant. Leurs infirmités avaient disparu, et le lendemain ils montèrent ensemble d'un pas agile à la cathédrale pour remercier le Saint[2].

En 1652, vers l'époque de la fête de saint Pierre, on vit arriver à Polock un gentilhomme qui suspendit un ex-voto devant la châsse de Josaphat et raconta publiquement qu'il devait au saint martyr la liberté et la vie. Prisonnier chez les Tartares, il éprouvait les inexprimables angoisses de cette captivité sans espérance, dont le seul nom glaçait d'épouvante les habitants de la Pologne méridionale. Dans sa misère, il invoquait souvent le martyr Josaphat. Une nuit qu'il était enchaîné dans le bagne avec ses campagnons d'infortune, couché sur la terre nue et les pieds serrés dans des entraves de fer, il s'adressa encore à son saint protecteur. Tout à coup il voit devant lui un personnage revêtu de l'habit des évêques grecs et portant une large blessure à la tête, qui lui commande de se lever et de fuir. « Comment pourrais-je me lever et fuir, repartit le pauvre prisonnier, avec ces chaînes et ces entraves? » Alors l'évêque lève son bâton pastoral et frappe les chaînes du captif, qui se détachent d'elles-mêmes; et, réitérant son ordre : « Tu es « libre, dit-il, fuis promptement » ; et il disparut.

Le prisonnier se lève et s'échappe aussitôt; mais doit-il se réjouir de sa liberté? Les Tartares vont le poursuivre sur leurs chevaux rapides comme le vent. Il ne pourra pas leur échapper, et une aggravation de maux sera le châtiment de son évasion.

1. Susza, mir. 91.
2. Ib. mir. 93.

Mais Josaphat protège sa fuite. Les Tartares ont déjà pris l'alarme et sont à la poursuite de la proie qui leur échappe ; ils passent à côté de leur captif sans l'apercevoir ; et après une pénible marche et des alertes continuelles, le pauvre gentilhomme put baiser enfin, dans le transport de sa joie, cette terre de la patrie qu'il ne devait plus revoir [1].

Vers le même temps, une femme de Vilna fut délivrée par Josaphat de chaînes plus écrasantes que celles des Tartares. Elle était schismatique et résistait à tous les efforts que son mari Etienne Rzepnicki, conseiller de Vilna et uniate fervent, faisait pour la convertir. Cet homme avait fait vœu de visiter le tombeau de saint Josaphat. Sa femme désira l'accompagner dans ce voyage, afin de visiter son propre frère, archimandrite de Polock. En arrivant dans la ville, Etienne voulut se rendre tout d'abord à la cathédrale. Sa femme n'y consentit qu'avec peine ; et, en entrant dans l'église, elle maudissait Josaphat et l'Union.

Tandis que son mari s'approchait dévotement d'un autel pour assister à la messe, elle se plaça derrière un pilier, afin de ne rien voir et de ne rien entendre. Elle tournait le dos, sans le savoir, à la châsse de saint Josaphat, alors couverte d'un voile. Elle était à peine assise depuis quelques instants, qu'un souffle de la grâce divine passe subitement sur son âme. Le bandeau qui couvrait ses yeux est déchiré, la dureté de son cœur amollie ; elle fond en larmes et pousse de tels cris que les assistants accourent effrayés et lui demandent la cause de ces sanglots. « Je ne sortirai d'ici, s'écrie-t-elle d'une voix entre-« coupée, qu'après avoir confessé mes péchés et embrassé « l'Union. » Josaphat l'avait convertie [2].

Le tombeau du saint archevêque était devenu un des principaux pèlerinages de la Pologne ; et l'humble caveau que le martyr s'était préparé lui-même n'était plus digne de contenir ses restes vénérés. Les ornements dont la reconnaissance des fidèles l'avaient entouré, ne paraissaient pas assez riches ; et la piété réclamait l'érection d'un somptueux monument en l'honneur du témoin de l'Union. Ce vœu fut accompli avec une magnificence vraiment royale par Léon-Casimir Sapieha, vice-

1. Suzza, *Curs. vit.* n. 87.
2. Ibid.

chancelier de Lithuanie. Il était fils du grand-chancelier Léon Sapieha, et il avait reçu de lui comme un legs sacré la dévotion à Josaphat. En maintes occasions, dans les dangers de la guerre, la maladie et différentes adversités, il avait éprouvé la puissance du saint protecteur de sa famille.

En 1646, il se trouvait à Dantzig, attendant avec d'autres seigneurs polonais l'arrivée de Louise de Gonzague, qui venait de France pour épouser Ladislas IV. Reposant un jour sur son lit, il pensait aux miracles qui illustraient chaque jour le tombeau de Josaphat ; et cherchant par quelle offrande il pouvait témoigner sa reconnaissance envers le saint thaumaturge, il s'arrêtait à l'idée de faire exécuter, pour ses reliques, une châsse d'étain d'Angleterre. A peine avait-il conçu cette pensée, qu'une main écarte doucement les rideaux de son lit. Un évêque grec, paré de vêtements magnifiques, s'approche et lui dit : « Ne « pourriez-vous pas faire cette châsse en argent ? Vous trouve- « rez dans telle rue un habile ouvrier ». Il dit et disparut. Le chancelier se lève, appelle ses domestiques et demande quel est cet évêque qui est venu près de lui. Personne ne peut lui répondre : on ne comprend même pas ses questions ; car aucun évêque ne s'est présenté pour le voir.

Sapieha ne doute pas alors que le mystérieux visiteur ne soit Josaphat lui-même. Il court sans retard au lieu que le Saint lui avait indiqué, et se trouve chez un orfèvre en grande réputation dans la ville. Il est stupéfait de trouver cet homme tout préparé à sa visite. L'orfèvre lui raconte qu'un évêque grec est venu à son atelier, lui a annoncé la commande d'une châsse d'argent, et lui en a donné les dimensions et la forme. Alors Sapieha n'hésite plus. Heureux de satisfaire un désir que le Saint daigne lui exprimer lui-même, il ordonne à l'orfèvre de ne rien épargner et de suivre avec une scrupuleuse exactitude le plan tracé par le céleste visiteur.

L'exécution de ce somptueux monument demanda cinq années. Il était composé d'une urne grandiose d'argent massif, décorée de huit bas-reliefs représentant les principales scènes du martyre de Josaphat. Sur le couvercle, on voyait l'image du Saint de grandeur naturelle. Il était couché, revêtu de ses ornements pontificaux, et comme endormi, les mains jointes et une hache dans la tête, à l'endroit de la blessure qui lui avait donné la mort. Six anges d'argent, hauts de six coudées, sou-

tenaient l'urne sur leurs épaules ou leurs mains, et fléchissaient le genou dans l'attitude du respect et de la prière. La valeur du métal employé à ce magnifique travail s'élevait à plus de trente-six mille écus, sans parler du mérite de l'exécution.

Ce présent vraiment royal fut présenté à la cathédrale de Polock en 1650 ; et la modeste arche de cyprès dans laquelle les saintes reliques reposaient depuis 1639 fut enfermée dans l'urne d'argent offerte par Sapieha. Le dépôt sacré fut placé sur une sorte d'autel, élevé sur plusieurs degrés de marbre et environné de grilles d'un riche travail. Le pieux chancelier avait voulu que rien ne manquât à son offrande, et que le mausolée de saint Josaphat fût le plus splendide monument de toute la Pologne orientale. Quand on y plaça le corps du Saint, la blessure de la tête, fermée depuis trente-sept ans, se rouvrit tout à coup, et il en coula du sang en abondance. Le ciel affirmait de nouveau par ce miracle la réalité du martyre, qui attirait à Josaphat les somptueuses offrandes des princes et des rois. Le Saint donnait en même temps à Casimir Sapieha un signe de gratitude et s'engageait à le couvrir, lui et sa famille, de sa bienveillante protection (1650).

Avant de transporter les reliques de Josaphat dans la nouvelle châsse, l'archevêque de Polock fit un examen minutieux de ce dépôt sacré ; et il constata qu'une piété plus fervente que discrète en avait déjà distrait des portions très notables. Dans la crainte que ce riche trésor ne fût peu à peu dissipé, au détriment de son église et de la gloire même du saint martyr, Sielawa obtint du nonce apostolique Jean de Torres, archevêque d'Andrinople, agissant au nom du Souverain Pontife Innocent X, une défense formelle d'extraire de la châsse, sous les peines les plus graves, la moindre parcelle des saintes reliques [1].

Sielawa voulut, en outre, constituer comme une garde d'honneur autour du tombeau de son glorieux prédécesseur. Il fit une fondation de 14,000 florins polonais au profit de la chapelle de saint Josaphat, « pour l'entretien de six prêtres

1. L'acte qui formulait cette défense était daté du 13 août 1650. Copie authentique en fut délivrée en 1780 au supérieur des Basiliens de Biala, alors gardien des saintes reliques. Szymanski l'a transcrite dans son manuscrit, t. II, p. 120.

« séculiers, qui y serviraient Dieu à perpétuité dans le celi-
« bat [1] ». Sielawa mettait ainsi sous le patronage du saint martyr la première tentative qui eût été faite, depuis l'Union de Brzesc, pour amener les popes ruthènes à la pratique de la continence parfaite. Il espérait sans doute que l'exemple des chapelains de saint Josaphat aurait de nombreux imitateurs; la régénération du clergé séculier de Ruthénie pouvait sortir de cette humble institution; elle fut détruite, hélas! avant d'avoir donné ses fruits.

Il semblait que le martyr de l'Union n'avait plus qu'à jouir de sa gloire et à continuer dans le repos ses triomphes pacifiques. Mais une affreuse persécution était déchaînée sur l'Église uniate. Les monastères étaient détruits, les prêtres dispersés, les temples mis au pillage, les peuples rejetés de force dans l'abîme, d'où les apôtres de l'Union commençaient à peine de les retirer. Josaphat va partager les épreuves de ses frères; et, porté sur leurs épaules, il marchera à leur tête au combat. La terre réserve encore des périls et des travaux à celui que le ciel a couronné.

1. Susza, *De laboribus Unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 335.

CHAPITRE II.

LES GUERRES COSAQUES, SUÉDOISES ET MOSCOVITES. TRANSLATIONS DES RELIQUES DE SAINT JOSAPHAT.

(1648-1667.)

Prospérité de la Pologne sous le gouvernement de Ladislas IV. — Le roi rêve un accord entre les Uniates et les schismatiques. — Velléités de conversion de Pierre Mohyla. — Sa mort. — La Pologne toujours menacée du côté de l'Ukraine. — Insouciance de la noblesse. — Commencement des guerres cosaques. — L'Union n'a pas déterminé cette explosion. — Intolérable oppression qui pesait sur les paysans de l'Ukraine. — Projets de Ladislas IV pour la pacification de ce pays. — La noblesse en empêche l'exécution. — Bogdan Chmielnicki soulève toute la population de l'Ukraine (1648). — Jean-Casimir succède à son frère Ladislas IV. — Les Uniates sacrifiés par le traité de Zborow (1650). — Antoine Sielawa, métropolite de Kiew. — Mort de Méthode Terlecki, évêque de Chelm. — Jacques Susza, administrateur de cette église. — La guerre éclate de nouveau. — Victoire de Jean-Casimir à Beresteczko. — Avantages qu'en retirent les Uniates. — Les Moscovites envahissent la Pologne (1652). — Smolensk perdu pour l'Union. — Gabriel Kolenda, archevêque de Pólock, quitte cette ville en emportant le corps de saint Josaphat. — Martyre du Bienheureux André Bobola. — Mort du métropolite Antoine Sielawa et des évêques uniates de Pinsk, de Wlodimir et de Przemysl. — Le roi de Suède, Charles-Gustave, entre en Pologne (1655). — Le corps de saint Casimir confié à Kolenda. — L'archevêque échappe aux Suédois, grâce à son adresse. — Réveil national en Pologne. — La paix signée avec les Suédois et leur allié, l'électeur de Brandebourg. — Pactes d'Hadziacz conclus avec les Cosaques. — Rêve chimérique d'une nation ruthéno-cosaque, unie à la Pologne. — L'abolition de l'Union stipulée. — Kolenda, retiré à Suprasl, y dépose les reliques de saint Josaphat. — Inutiles efforts pour empêcher la ratification des pactes d'Hadziacz. — Les Cosaques se soumettent à la Moscovie et recommencent la guerre. — La forteresse de Lachowicze protégée par Notre-Dame-de-Zyrowice. — Paul Sapieha et Etienne Czarniecki gagnent la bataille de Polonka, grâce à la protection de saint Josaphat. — La madone de la cathédrale de Polock rapportée de Moscou. — La paix d'Andruszow met fin à la guerre (1667). — La ville de Kiew cédée à la Moscovie. — Conséquences de cette cession pour l'avenir.

Pendant qu'Urbain VIII décernait à saint Josaphat les honneurs de la béatification, la Pologne achevait, sous le règne

de Ladislas IV, ses derniers jours de bonheur et de prospérité. Par une singulière bizarrerie du sort, Sigismond III, ami du foyer domestique, du calme et de la prière, avait été tourmenté durant toute sa vie par des guerres formidables; son fils, au contraire, prince actif et d'humeur belliqueuse, accoutumé dès l'enfance à conduire des armées à la victoire, régna quinze années dans une paix presque complète.

Une rude mais courte campagne avait suffi pour contenir la Moscovie ; les Suédois furent contraints, par des succès non moins rapides, à restituer une province usurpée et à signer une trêve de vingt-cinq années. Encouragé par ces premiers avantages, Ladislas eût volontiers poursuivi la gloire des conquérants ; mais la jalouse surveillance de la noblesse le condamna bientôt à l'inaction, et il dut se contenter des gloires d'un monarque pacifique.

Pendant que toute l'Europe était en feu par suite de la guerre de trente ans, la Pologne seule était paisible. Le commerce et l'agriculture florissaient ; la population et les richesses augmentaient chaque jour ; un flot d'émigrés venaient chercher au sein de cette contrée privilégiée la sécurité dont l'Allemagne était privée. La noblesse menait joyeuse vie ; les magnats bâtissaient de somptueux palais à Varsovie et dans leurs terres; le roi protégeait les lettres et les beaux-arts : tout semblait promettre à la Pologne un long et brillant avenir.

Au milieu de ces prospérités, le roi rêvait de ramener au sein de l'Eglise catholique tous les dissidents de son royaume. En 1645, une assemblée de protestants et de catholiques eut lieu à Thorn, dans l'espoir d'une réunion. Cette entreprise avorta, comme toutes les tentatives de ce genre ; mais cet échec ne fit pas perdre au roi l'espoir de pacifier au moins l'Eglise grecque. Eclairé par l'expérience, Ladislas jugeait avec plus d'équité la situation réciproque des Uniates et des schismatiques ; et on remarquait, comme un indice de ces dispositions nouvelles, qu'il avait fait placer dans ses appartements le portrait de Matthieu, archiprêtre de Szarogrod, l'un des martyrs de l'Union [1]. Dans les diètes, le prince s'efforçait de tenir la balance égale entre les deux partis ; et, sauf la constitution de 1641, dont nous avons parlé précédemment, il n'accorda,

1. Koyalowicz, *Miscellanea*, p. 59.

durant la dernière partie de son règne, aucune concession nouvelle aux schismatiques.

Quoique la lutte pour la possession des églises continuât avec acharnement sur plusieurs points de la Ruthénie, Ladislas voulait croire à la possibilité d'un accord entre les Uniates et les schismatiques ; et il convoqua à Varsovie, pour le mois d'août 1648, les évêques et les principaux seigneurs ruthènes des deux partis, pour poser ensemble les bases d'un accommodement. Mais la mort surprit le roi avant que ce dessein fût exécuté.

En même temps que Ladislas, un homme qui avait fait encore plus de mal à l'Eglise uniate, songeait à ramener les Ruthènes schismatiques au sein de l'Église romaine ; et si ces bons désirs avaient été aussi ardents que ceux du monarque, ils auraient été aisément plus efficaces. Nous voulons parler de Pierre Mohyla, métropolite schismatique de Kiew. En 1636, le palatin de Wolhynie, Alexandre Sanguszko, prince d'une piété fervente, qui avait porté l'habit de saint François et vivait au milieu de sa cour comme dans un couvent, caressait l'espérance de convertir ce prélat. Le métropolite écoutait volontiers ses conseils ; et le pape Urbain VIII cherchait à aplanir les voies de la réconciliation.

En 1643, c'était l'évêque de Chelm, Méthodius Terlecki, qui faisait luire les mêmes espérances aux yeux du Souverain Pontife ; et Urbain, toujours zélé pour le salut de ses chers Ruthènes, invitait le métropolite schismatique à lui envoyer des moines, pour discuter les termes d'un accord. On assure même que Mohyla, pressé par les remords de sa conscience, appela souvent des prêtres latins pour entendre sa confession ; et qu'au lit de la mort, il se réconcilia secrètement avec l'Eglise romaine. Par un prodige de miséricorde, Dieu a pu avoir pitié de son âme ; mais cette conversion de la dernière heure ne change pas le rôle de ce malheureux prélat. Il est le père de ces évêques schismatiques qui, depuis plus d'un siècle, arrachent presque chaque année un lambeau de chair sanglante à la Pologne et à l'Église catholique [1].

Le 25 février 1647, les gentilshommes de Kiew donnaient

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 412 et 425. Brefs d'Urbain VIII au palatin de Wolhynie et à Mohyla. — Susza, *Vit. Smotr.* p. 121, ed. n.

pour successeur à Mohyla son élève, Sylvestre Kossow. Le nouveau prélat n'avait ni les scrupules, ni les velléités de conversion de son maître; et il se vit subitement en mesure de diriger contre la Pologne et l'Eglise ruthène l'attaque la plus formidable qu'elles eussent essuyée depuis la grande invasion tartare.

Durant ce règne, où tout semblait paisible et prospère, des explosions partielles annonçaient l'imminence d'un grand péril. A plusieurs reprises, les Cosaques zaporogues se révoltèrent en Ukraine. Ils furent vaincus et châtiés sévèrement. Pour les contenir, l'hetman Stanislas Koniecpolski fit construire la forteresse de Kudak, et un corps de 6 à 10,000 hommes veilla en permanence sur ce pays turbulent. La répression fut si facile qu'on s'habitua au danger, et on n'y pensa plus.

La noblesse ne voulait être dérangée à aucun prix de la douce oisiveté dans laquelle elle vivait. Les plus graves intérêts de l'Europe et de la chrétienté étaient en jeu dans la guerre de trente ans; non seulement la Pologne n'y prit pas garde, mais elle ne fit aucune démarche pour se mêler des négociations qui terminèrent cette longue lutte. Le traité de Westphalie modifia complètement la situation du monde civilisé; la noblesse polonaise laissa faire. Elle vit avec indifférence le protestantisme assurer sa domination, de nouveaux droits et de nouvelles mœurs s'introduire dans les relations internationales. La Pologne se plaçait, pour ainsi dire d'elle-même, en dehors de l'Europe. Elle habituait les autres nations à ne plus compter sur elle, à ne plus même faire attention à ce qui se passait chez elle : faute très grave, trop chèrement payée dans la suite.

L'orage éclata au moment où la prospérité semblait plus complète et l'insouciance mieux justifiée. Comme les hommes, les nations ne sont jamais si voisines de leur chute que lorsqu'elles se croient à l'abri de tout danger. De 20 à 30,000 hommes les bandes cosaques grossirent tout à coup au point de former des armées de 150 et 200,000 combattants, derrière lesquelles marchèrent bientôt les Tartares. Les Moscovites parurent ensuite d'un autre côté. La Suède jeta sur la Pologne ses troupes et ses généraux formés dans la guerre d'Allemagne ; et pendant que l'électeur de Brandebourg, vassal perfide, faisait cause commune avec l'envahisseur, le prince de Transylvanie pénétrait, à travers les Karpathes, dans les provinces méridionales.

Durant plus de douze années, la Pologne fut tellement inondée d'ennemis que, dans un pays deux fois plus grand que la France, à peine pourrait-on trouver une seule ville qui n'ait pas été pillée ou incendiée par les troupes étrangères.

Si nous n'avions pas sous les yeux l'exemple de notre malheureuse patrie, nous oserions dire qu'aucune autre nation n'eût pu survivre à une épreuve, dont le peuple polonais sut sortir assez fort pour sauver encore la chrétienté. Dans ces jours de malheur, l'Autriche seule fut pour sa voisine une amie et une alliée fidèle. Le secours efficace qu'elle porta à la Pologne par sa diplomatie encore plus que par ses armes lui valut une reconnaissance, dont Sobieski devait bientôt payer noblement la dette.

Il ne nous est pas possible de présenter même un tableau abrégé de cette époque si calamiteuse, malgré tout l'intérêt qu'il pourrait offrir à un lecteur catholique et français. Nous n'entreprendrons pas non plus le récit détaillé des persécutions qu'eut à subir à ce moment l'Église uniate, et nous ne chercherons pas à compter ses innombrables martyrs ; mais nous devons suivre, à travers cette tourmente, quelques-uns des personnages que nous avons étudiés dans cette histoire. Nous devons surtout raconter les pérégrinations incessantes auxquelles une double invasion d'hérétiques et de schismatiques condamnèrent les reliques de notre saint martyr.

Est-il nécessaire de parler ici d'un préjugé, qui attribue l'explosion des guerres cosaques aux violences des évêques et des missionnaires uniates ? A entendre non seulement les écrivains russes et schismatiques, mais un grand nombre de Polonais, les Zaporogues ne se seraient soulevés que pour défendre leur foi opprimée. Rien n'est plus faux ; et, pour être dans le vrai, il faut opposer à ces accusations des affirmations diamétralement opposées [1].

Si toute l'histoire que nous venons de raconter ne suffisait pas pour démontrer la fausseté de ces accusations, nous pour-

1. Szaynocha, dont le remarquable ouvrage, intitulé *Deux années de notre histoire* (1646-1648), est le meilleur travail que l'on puisse lire sur la question cosaque. Szaynocha a parfaitement su dire que l'Union n'avait pas été la cause du soulèvement de l'Ukraine. Son jugement a d'autant plus de poids que, malgré son immense érudition et son talent, cet historien n'est pas toujours libre de préjugés envers l'Eglise catholique.

rions nous borner à remarquer que la révolte cosaque éclata et prit des proportions formidables, précisément dans les provinces où l'Union, grâce à l'incurie ou au mauvais vouloir de la noblesse polonaise, n'a pu jamais prendre racine, c'est-à-dire dans l'Ukraine, au delà et en deçà du Dniéper, ainsi que dans la partie méridionale de la Wolhynie et de la Podolie. Tout au contraire, les provinces où elle était solidement constituée, comme la Ruthénie-Blanche et la Lithuanie, quoique également peuplées de Ruthènes, ne fournirent pas de recrues à l'armée du Zaporoze. Le fait est indubitable, et l'argument sans réplique.

Quant aux véritables causes de la guerre, on les a déjà entrevues dans tout ce que nous avons dit des Zaporogues et de l'Ukraine. Une horde de brigands ne peut vivre côte à côte avec une nation civilisée. Aucun autre État que la Pologne n'eût consenti à subir un pareil voisinage ; surtout après les chocs répétés des dernières années, une guerre décisive était inévitable, et elle devait avoir des proportions formidables, parce que les populations de l'Ukraine, toujours prêtes à suivre les Zaporogues, avaient des injures à venger.

Nous avons peint ailleurs le caractère du pays de frontière et de ses habitants. Les fils des aventuriers intrépides et indisciplinés, qui avaient peuplé cette contrée, avaient encore toutes les qualités et aussi tous les défauts de leurs pères. Intelligents, durs à la fatigue, méprisant la mort, ils aimaient avec passion la guerre et les aventures ; et toute sujétion, même la plus légitime, leur était difficile à supporter. Or, un joug de fer pesait sur eux.

Les exemptions, qui avaient attiré les premiers colons dans ce pays, étaient périmées. L'Ukraine comptait très peu de noblesse moyenne : cet immense territoire appartenait à quelques grandes familles, aux Wisniowiecki, aux Koniecpolski, aux Kalinowski, aux Potocki, etc. Contrairement aux habitudes de la noblesse polonaise, ces magnats ne résidaient jamais dans le pays ; et, toujours besoigneux, à force de prodigalités, ils réclamaient le revenu de domaines dont les paysans avaient joui presque seuls durant de longues années.

La perception de ces redevances et le gouvernement de ces vastes propriétés furent confiés à des intendants (*attaman*) dont le caractère dur et souvent féroce, comme celui des Cosaques, ne connaissait pas la condescendance. De plus, toute une armée

de Juifs roula sur l'Ukraine. Tout ce qui pouvait donner un revenu leur fut affermé ; dans certains domaines, les régisseurs allèrent jusqu'à percevoir des taxes sur les églises, faisant payer aux habitants même le droit d'exercer les cérémonies de leur religion. Les écrivains de ce temps nous affirment que, pour obtenir d'un pope grec le baptême ou la sépulture, il fallait payer un Juif.

Inutile de dire que les intendants n'auraient pas voulu tolérer dans ce pays des prêtres uniates. Avec ceux-ci, de pareilles exactions n'eussent pas été possibles. Le pope schismatique, au contraire, n'était qu'un paysan, souvent moins estimable et toujours aussi grossier que les malheureux dont il partageait le labeur et l'infortune ; avec lui, on pouvait tout oser. Précisément parce que l'Union ne fut jamais établie en Ukraine, le paysan manqua dans cette contrée d'un appui et d'une défense, qui, dans le reste de la Pologne, rendait son sort plus tolérable. Partout ailleurs, le prêtre catholique, fût-il même un simple pope uniate, servait de trait d'union entre le paysan et le seigneur ; il adoucissait le maître et calmait la colère du serf. En Ukraine, le pope, comme le paysan, ne pouvait que maudire le seigneur et désirer l'heure de la vengeance.

L'aristocratie polonaise ne voulait pas voir que sa conduite envers les colons du pays de frontière amassait sur elle un trésor de colère. Dans les autres provinces, le seigneur était connu de ses vassaux et protégé par le prestige de son nom, le souvenir de ses aïeux, l'ascendant de ses qualités personnelles. En Ukraine, on ne voyait que ses agents, toujours insatiables ; comment n'eût-il pas été voué avec eux à l'exécration ? Dans ce pays si vaste, si fertile, où tout était riant et respirait la liberté, un esclavage intolérable pesait sur des hommes habitués à une longue et complète indépendance.

Il ne faut pas l'oublier, en effet, ces paysans ukrainiens n'étaient pas des serfs abrutis. Par goût et par nécessité, ils étaient tous soldats, et presque chaque année, ils avaient à braver la mort pour résister aux Tartares. A côté d'eux étaient les Zaporogues, dont ils aimaient à partager les courses aventureuses, et parmi lesquels ils trouvaient, au besoin, un asile assuré. N'était-ce pas une folie de soumettre une pareille population à la tyrannie des intendants et aux exactions des Juifs sans entrailles ?

Tôt ou tard, les paysans ukrainiens devaient demand compte à la noblesse polonaise du joug qu'elle faisait peser eux ; et le ciel lui-même avait à exercer un arriéré de v geance, pour les crimes commis envers ce peuple infortuné. plus grand de tous avait été l'oubli complet de ses intérêts s rituels. Les colons, venus des pays riverains de la Vist étaient latins pour la plupart, à leur arrivée en Ukraine. Ap les avoir attirés sur leurs terres, les seigneurs ne se soucièr pas de leur donner des prêtres de leur rite, à la subsista desquels il eût fallu pourvoir avec décence. Les nouve venus furent contraints de fréquenter les églises ruthènes de ne pratiquer aucune religion. Leurs enfants devin nécessairement schismatiques, comme tous les pays uk niens; et, bien entendu, en Ukraine encore moins que dans autres provinces de la Pologne, les propriétaires ne se pré cupèrent pas de les ramener à l'Union.

Sans en comprendre nettement toutes les causes, La las IV avait le pressentiment des dangers qui menaçaient ce côté la Pologne. En voyant l'inefficacité des mesures pri contre les Zaporogues, il voulut porter le remède à la rac même du mal. L'état anormal de l'Ukraine et l'existence l'étrange société formée dans les îles du Dniéper étaien conséquence presque inévitable des continuelles incursions Tartares dans le pays de frontière. Il fallait donc porte guerre jusqu'en Crimée, et en finir avec la horde qui y é campée. Alors seulement l'Ukraine pourrait être paisible ses colons renonceraient d'eux-mêmes à leur vie d'aventu pour devenir d'honnêtes et paisibles laboureurs.

Ladislas IV concerta ce dessein avec l'hetman Koniecpol Il s'y prépara de longue main, fit alliance avec le tzar de Mo covie, s'assura le secours financier de la République de Veni déjà l'armée était prête à marcher, lorsque Koniecpol mourut. Potocki, qui lui succéda, reçut l'ordre d'entrer campagne. Il refusa d'obéir, disant que, sans la permission la Diète, on ne pouvait pas commencer une guerre agressiv Force fut donc au roi de convoquer la Diète.

Plusieurs semaines s'écoulèrent dans les débats les pl violents. Le roi n'était efficacement secondé que par le gran chancelier Ossolinski ; cependant il tenait tête à toute la Diè Alors la noblesse lui déclara que, s'il persistait dans ses projet

non seulement elle lui refuserait tout secours, mais que jamais son fils ne porterait la couronne. Epuisé par cette longue lutte, Ladislas céda et fit licencier ses troupes. Quelques semaines après, son fils mourut « S'il en devait être ainsi, s'écria le roi, « pourquoi Dieu ne me l'a-t-il pas ôté plus tôt? je n'aurais pas « cédé. » Fière de son triomphe, la noblesse s'endormit dans son ancienne insouciance, sans changer de conduite à l'égard des paysans et sans veiller à la garde de l'Ukraine. On était en 1646. Deux ans après, la catastrophe éclatait.

Un Cosaque blanchi sous les armes et célèbre dans sa milice par ses brillants exploits, Bogdan Chmielnicki, était poursuivi par la haine implacable de Czaplinski, qui exerçait l'autorité judiciaire dans un canton de l'Ukraine. Chassé de sa maison et dépouillé de son bien, le vieux soldat appela les bandits du Zaporoze au pillage et les serfs de l'Ukraine à la vengeance. Bogdan avait, depuis de longues années, des rapports avec les Tartares, et il était certain de les avoir pour alliés. Sans foi du reste et sans mœurs, il n'était contenu par aucun frein.

L'hetman Potocki se jeta au-devant de lui. Le nouveau chef de l'armée polonaise savait désobéir à son roi, mais ne savait pas commander. Il fut battu. Ce triomphe causa un enthousiasme indescriptible en Ukraine. Des milliers de paysans se levèrent et vinrent se ranger autour de Chmielnicki. Alors la noblesse épouvantée se retourna vers le roi ; mais, à ce moment même, il mourut (20 mai 1648). Dieu l'enlevait à la Pologne, pour la châtier de n'avoir pas su profiter de ses talents ni suivre ses avis salutaires.

La dévastation commença en grand. Les Cosaques, appuyés par les Tartares, poussèrent d'un côté jusqu'à Zamosc, de l'autre jusqu'à Léopol. On pouvait suivre leur marche à la lueur des incendies. Les églises et les monastères étaient les premiers dévastés ; les prêtres, les Uniates surtout, étaient mis à mort avec des raffinements inouïs de cruauté. Il n'y avait pas d'horreurs qui ne fussent commises sur les femmes et même sur les religieuses. On vit des infortunées, chassées à coups de fouet, toutes nues, devant les escadrons cosaques, jusqu'à ce qu'elles expirassent de honte et de désespoir. Les barbares fouillaient jusque dans les sépultures princières pour outrager les morts.

On sentit alors combien Ladislas IV avait été imprudent en

aidant les schismatiques à s'établir solidement dans toute la Ruthénie. « Je sais, dit un témoin oculaire, que le commen-« cement de cette guerre n'est pas venu de la diversité de « religion ; mais je voudrais faire savoir exactement à la pos-« térité que la torche des désastres qui ont suivi a été la haine « du rite latin et de l'Union. Des nobles, que la communauté « de religion pouvait seule rattacher aux Cosaques, ont vu « leurs progrès d'un front joyeux. Les principales villes ont « été remplies de trahisons et de traîtres, uniquement par cette « alliance des schismatiques entre eux. Dans les autres pro-« vinces que la guerre a épargnées, les bourgeois et les serfs, « stimulés par leurs haines schismatiques, menaçaient les « Uniates et les Latins des armes des Cosaques ; et quand l'ar-« mée polonaise remportait quelque avantage sur ceux-ci, « les prêtres et les nobles de leur religion s'attachaient à les « dissimuler, à en diminuer l'éclat, à insulter même les vain-« queurs [1]. »

Une année presque entière s'écoula avant que le nouveau roi fût élu et pût marcher à la rencontre de l'ennemi. Soldat intrépide dans la bataille, Jean-Casimir n'avait ni l'expérience, ni le génie militaire de son frère, et l'anarchie éclatait dans le pays sous toutes les formes [2]. Après une campagne malheureuse, le roi dut subir la paix honteuse de Zborow. Chmielnicki dicta des conditions, qui livraient aux Cosaques toute la Ruthénie méridionale jusqu'à la rivière d'Horyn [3]. Il avait demandé l'expulsion des Jésuites. Jean-Casimir la refusa ; mais il ne sut pas défendre l'Église uniate.

1. Koyalowicz, *Miscellanea*, p. 60. Ce livre a été publié en 1650, à Vilna.

2. Durant l'interrègne, la reine Louise de Gonzague, veuve de Ladislas IV, accablée de douleur à la vue des désastres de la Pologne, tomba gravement malade. On n'attendait plus que sa mort, lorsqu'elle se voua à saint Josaphat, avec la pensée peut-être de réparer, par cet hommage, les crimes commis contre l'Union sous le règne de son époux. Le martyr exauça sa prière. Louise guérit, contre toute espérance ; et, quelques mois après, l'évêque de Vilna, Georges Tyszkiewicz, venait à Polock pour rendre grâces à saint Josaphat et suspendre devant ses reliques une lampe d'argent, ex-voto de la reine de Pologne. Louise régnait de nouveau, avec Jean-Casimir, qu'elle venait d'épouser. Susza, *Curs. vit.* miracul. 92.

3. Rivière qui coule du Sud au Nord, à travers les marais de Pinsk, pour se réunir au Pripec, affluent du Dniéper.

Il fut stipulé que les évêchés de Chelm et de Przemysl et plusieurs monastères seraient livrés aux schismatiques ; que leur métropolite serait admis dans le sénat, et que toutes les dignités civiles et militaires leur seraient réservées dans la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine. Au prix de cette humiliation, la Pologne obtint un instant de répit.

Le gouvernement de l'Église uniate était alors entre les mains d'Antoine Sielawa, promu au siège métropolitain après la mort de Korsak. Il gardait en même temps l'archevêché de Polock, et, depuis cette époque, les deux églises de Kiew et de Polock furent presque toujours unies sous l'administration du même pasteur [1]. Déjà vieux et accablé d'infirmités, Sielawa ne pouvait suffire à tous les besoins de sa charge, au milieu d'une pareille tourmente. Déjà il s'était choisi un coadjuteur dans la personne de Nicéphore Losowski ; mais ce prélat venait de mourir, en fuyant les Cosaques. Les stipulations de Zborow avaient besoin de la confirmation de la Diète. Sielawa accourut à Varsovie pour défendre les droits de son Église ; malgré l'intervention du pape Innocent X [2], on écouta à peine ses protestations ; et le 8 janvier 1650, un diplôme royal ratifia les concessions faites aux schismatiques. De nouvelles épreuves commencèrent aussitôt pour les Uniates, à peine échappés au fer des Cosaques.

L'évêque de Chelm, Méthode Terlecki, était mort au mois de juin 1649. Athanase Furs, nommé à sa place, fut écrasé en quelques semaines par le redoutable fardeau de sa succession ; et le roi refusa de nommer un évêque uniate de Chelm.

Jacques Susza, désigné par le métropolite, ne put obtenir que le simple titre d'administrateur, pour un temps très court. Les malheurs du nouveau prélat méritent d'attirer spécialement notre attention. C'est à lui que nous devons l'histoire la plus complète de saint Josaphat et cet intéressant exposé des travaux des Uniates, qui est une des sources principales de nos récits [3]. Moine basilien, Susza avait enseigné jusqu'alors la philosophie et la théologie dans les monastères de son Ordre ; il

1. La mense métropolitaine était tellement réduite, depuis l'attribution des biens de Sainte-Sophie de Kiew au métropolite schismatique, qu'elle ne suffisait plus à l'entretien du titulaire.

2. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 466.

3. *De laboribus Unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.*, p. 298-349.

allait montrer qu'avec la science il possédait l'énergie et les talents de l'homme d'action.

Aussitôt après la Diète, le métropolite schismatique Kossow vint prendre possession de l'évêché de Chelm avec une troupe de moines et une escorte de cinquante soldats hérétiques. Susza l'attendit de pied ferme, et refusa de lui livrer la maison qu'il habitait à titre d'administrateur du diocèse. Kossow en brisa les portes, et ses familiers se jetèrent sur Susza. Celui-ci, se cramponnant à une table, renouvelait ses protestations contre l'usurpation d'une église qui appartenait depuis des siècles aux Uniates. Deux des satellites de Kossow, en employant les manches de leurs haches, le contraignirent à lâcher son faible appui. Toute la troupe se jeta alors sur lui, et l'entraîna hors de la maison en l'accablant de coups.

A la vue des soldats qui remplissaient la cour du palais, Susza voulut cesser une résistance inutile et se retirer de lui-même ; mais les schismatiques le renversèrent et le traînèrent par les pieds dans la cour jusqu'au cimetière de la cathédrale, la tête nue, les vêtements déchirés, les membres tout meurtris de coups. Le malheureux prélat perdit connaissance. Ses bourreaux s'arrêtèrent un instant, mais pour recommencer, quand il revint à lui et qu'ils l'entendirent s'écrier par deux fois : « Gloire à vous, Seigneur Jésus ! » Ils n'osèrent cependant pas le mettre à mort, et leur triomphe ne fut pas complet.

La cathédrale et le palais de l'évêque restèrent en leurs mains ; mais Susza et quelques prêtres fidèles ne quittèrent pas la ville ; et bravant sans cesse les mauvais traitements, les blessures et la mort, il parvinrent à faire le service divin dans l'église d'un hôpital latin et à maintenir dans la foi presque tous les Uniates de Chelm. La plus cruelle de leurs épreuves fut le dédain du clergé et des catholiques latins, qui, loin de s'intéresser à la cause des opprimés, les accablèrent souvent d'odieuses railleries [1].

A Przemysl, l'attaque fut plus violente encore et le succès des schismatiques plus complet. L'évêque uniate Athanase Krupecki fut chassé de sa cathédrale ; et comme il continuait la lutte, son rival Winnicki le fit saisir et jeter dans un cachot. Après de longues souffrances, le vétéran des luttes de l'Union

1. Susza, *De laboribus Unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 331.

parvint à s'évader de nuit. Le prince Jérémie Wisniowiecki le rencontra fuyant à demi nu au milieu des ténèbres, et le fit conduire dans un domaine de l'évêché de Przemysl, en lui donnant une garde pour sa défense. La lutte continua entre les deux compétiteurs ; et, malgré son énergie, Krupecki perdit le plus grand nombre de ses églises.

La paix honteuse de Zborow ne pouvait durer. Au printemps de 1651, elle était déjà rompue. Le pape Innocent X envoya à Jean-Casimir une épée et un casque bénits, comme à un champion de l'Eglise romaine ; et, avant de se mettre en campagne, le roi voulut implorer lui-même le secours de la sainte Vierge dans le sanctuaire des Uniates, à Zyrowice. Quelques semaines après, à la tête de 100,000 hommes, il culbutait les Cosaques et les Tartares à Beresteczko. Il voulait pousser jusqu'à Kiew et en finir avec la rébellion ; mais la noblesse ne voulut pas le suivre, et cette campagne fut encore sans résultat décisif.

Les Uniates eurent au moins le bonheur d'en retirer de sérieux profits. Avant la bataille, le roi avait fait apporter dans son camp, par Susza, une image miraculeuse de la sainte Vierge, vénérée depuis des siècles dans la cathédrale de Chelm et reprise depuis peu aux schismatiques par le courageux administrateur. Le succès de la journée dépassa tellement toutes les espérances, qu'on crut à une intervention de la Mère de Dieu. Par reconnaissance, Jean-Casimir retira aux schismatiques la concession des évêchés de Chelm et de Przemysl, et autorisa Susza et Krupecki à les revendiquer.

Susza parvint à recouvrer presque toutes les paroisses qui avaient appartenu avant lui à Terlecki. Krupecki fut moins heureux, parce qu'il eut affaire à des juges achetés par les schismatiques ; et il continua une lutte sans trêve contre l'évêque schismatique Winnicki [1].

Dès 1652, la guerre recommença ; Bogdan Chmielnicki lui-même ne pouvait plus contenir les milliers de paysans accourus autour de lui. Décidé à une lutte à outrance contre la Pologne, il offrit bientôt sa soumission et la possession de l'Ukraine entière au czar de Moscovie. Alexis, qui régnait alors, se rappelait que, sous Ladislas IV, il avait payé cher une agression

1. Susza, *De laboribus Unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Eccl. Ruth.* p. 331.

trop hardie contre la Pologne. Il hésita longtemps ; mais quand il vit que l'on agissait si mollement contre les Cosaques, il entra en Pologne avec plusieurs corps d'armée, enlevant presque sans combat toutes les conquêtes de Sigismond III, et prenant possession du cours de la Diesna et du Dniéper. « Sans « que personne le comprît alors, la face du monde était chan- « gée. Il y avait un grand empire de plus, et il allait peser de « tout son poids sur l'Europe entière [1]. » La domination du Nord passait de la Pologne latine et catholique à la Moscovie grecque et schismatique.

Le premier signe de ce changement fut la ruine définitive de l'Union à Smolensk et dans la contrée environnante. A l'approche des Moscovites, l'archevêque fut contraint de s'enfuir; et les habitants, restés d'abord fidèles à l'Église romaine, cédèrent peu à peu sous la pression de leurs nouveaux maîtres. Les éléments de résistance manquaient à ce peuple façonné au joug par de longues années de domination moscovite; et sa dernière réunion à la Pologne avait été de trop courte durée pour qu'il se pénétrât d'un véritable esprit catholique. Les vastes provinces conquises sur la Moscovie par Sigismond III étaient perdues désormais pour l'Église.

Après la chute de Smolensk, Polock fut bientôt menacé. Les habitants quittèrent la ville, et Gabriel Kolenda, coadjuteur de Sielawa pour l'archevêché de Polock, se trouva chargé presque seul de la défense des reliques de saint Josaphat. Les contemporains de Kolenda ont été quelquefois sévères envers lui; personne ne lui a cependant contesté l'activité et un courage qui alla parfois jusqu'à l'héroïsme. Il eût été de taille à attendre de pied ferme l'armée moscovite ; mais il ne devait pas exposer à une profanation certaine les restes sacrés dont il était le gardien. Il fallut se décider à la fuite.

Le corps du martyr fut enlevé de la cathédrale, ainsi que la châsse d'argent offerte par les Sapieha ; et Kolenda parti, emportant, avec ces deux précieux trésors, les autres reliques et les vases sacrés de son église. Il erra pendant quatorze ans chargé de ce dépôt, à travers la Ruthénie-Blanche et la Lithuanie, changeant de station à chaque marche nouvelle de l'ennemi, et échappant à des dangers, contre lesquels son

1. Salvandy, *Histoire de Jean Sobieski*, t. I, p. 228.

adresse et son courage n'auraient pu le défendre, si la protection divine n'avait pas couvert les dépouilles du martyr de l'Union.

En 1655, toute la Lithuanie était au pouvoir des Moscovites, tandis que les hordes ukrainiennes poussaient leurs incursions au cœur de la Pologne. Partout où elles pénétraient, non seulement les moines basiliens et les popes uniates, mais les prêtres latins, étaient massacrés, en haine de la foi romaine.

Le 16 mai 1655, un parti de Cosaques s'étant avancé jusqu'à Ianow, près de Pinsk, saisit le Père André Bobola, de la Compagnie de Jésus, ardent apôtre, qui avait mérité la haine des schismatiques en ramenant un grand nombre de Ruthènes à l'Union. Soumis à d'épouvantables tortures, il les supporta en véritable témoin de Jésus-Christ. Dieu l'avait choisi pour être le chef de la phalange des héros qui donnaient alors leur sang pour la primauté de saint Pierre. Seul parmi eux, il a reçu les honneurs de la béatification, et il est, après saint Josaphat, le principal protecteur de l'Église ruthène. L'honneur de donner à l'Union son plus glorieux témoin du rite latin était bien dû à la Compagnie de Jésus, qui avait si généreusement protégé cette œuvre à son berceau [1].

1. La période des guerres cosaques fut pour la Pologne méridionale une véritable ère de martyrs. A côté des moines basiliens et des popes uniates, les religieux et les prêtres latins tombèrent par centaines sous le fer des schismatiques. Le malheur des temps ne permit pas de recueillir les noms de toutes ces victimes ; mais nous pouvons en nommer quelques-unes. L'Ordre des Frères-Prêcheurs fut sans contredit celui qui donna le plus grand nombre de martyrs. De 1648 à 1672, trente couvents d'hommes ou monastères de vierges dominicaines furent massacrés en Ukraine, Siévérie et Podolie. Dans les actes de chacun des chapitres généraux célébrés durant cet intervalle, on lit les noms de vingt, trente, quarante religieux mis à mort par les Cosaques, les Turcs ou les Tartares. Depuis cette époque, les Dominicains de la province de Ruthénie portèrent des ceintures rouges en mémoire de ces martyrs.

Le plus illustre est le P. Albert de Lubusz, sous-prieur du couvent de Kiew, qui resta caché pendant un an dans cette ville, administrant en secret les sacrements aux fidèles. Surpris dans ce charitable ministère, il fut percé de deux coups de lance et jeté ensuite, pieds et mains liés, dans le Dniéper. Après une demi-heure, on le vit reparaître sur le fleuve, chantant l'office divin. Pour le faire couler à fond, il fallut lui briser les membres à coups de rame. Une foule immense contemplait ce spectacle, et tandis que les catholiques louaient Dieu, qui se montre toujours admirable

Les malheurs de l'Église uniate étaient à leur comble. Le métropolite Sielawa, aveugle et paralysé, avait demandé de nouveau un coadjuteur, et Pacôme Oranski, évêque de Pinsk, venait d'être désigné pour cette dignité [1]; mais il eut à peine le temps d'en exercer les fonctions. Son diocèse communiquant par les bois avec le palatinat de Kiew et l'Ukraine, les Cosaques y pénétrèrent sans rencontrer d'obstacle, et le ravagèrent tout entier. La cathédrale fut incendiée, ainsi que l'église et le monastère des Basiliennes de Pinsk. Les religieuses s'étaient enfuies, pour échapper à la brutalité trop connue des bandits de l'Ukraine; quelques-unes seulement, des plus avancées en âge, qui étaient restées à la garde du monastère, eurent à subir d'indignes traitements et succombèrent, les unes après les autres, à la misère et à la faim. L'évêque lui-même mourut à son tour, au milieu de ce désastre.

dans ses saints, les schismatiques eux-mêmes étaient frappés d'étonnement. Fontana, *Monumenta Dominicana*. Romæ, 1675, p. 649, 652, 664, 673, 687.

L'Ordre de Saint-François fournit également de nombreux martyrs durant cette période. Dans les seules années 1654 et 1655, il en donne vingt. En 1657, P. Tiburce Cieciszewski fut martyrisé en compagnie d'un Carme, le P. Elie, au couvent de Stopnica; les R. P. Stanislas Zarski, Christophe Brzezinski et Martin Ruszowski furent massacrés à Solec. Le P. Adrien Kwiatowski fut crucifié et transpercé avec des épées, et le P. Vincent Oporowski fut tué à coups de bâton. Jaroszewicz, *La Pologne mère des Saints*.

A côté du B. André Bobola, la Compagnie de Jésus inscrit les noms glorieux du P. Grégoire Rafalowicz, tué à coups de hache à Nowogrodek, le 8 septembre 1655; des PP. Adam Wiechowicz, Jean Staniszewski et du Fr. Jean Butkiewicz, massacré à Nieswiez, le 20 septembre 1655; du P. Simon Naffon, cloué, écorché, brûlé, et enfin égorgé à Nowogrodek, le 15 mai 1657; du P. Eustache Pilinski, tué à coups de fusil à Pinsk, le 4 juillet 1660; et cette liste est très incomplète. Plus de 40 religieux de la Compagnie périrent dans les années 1656 et 1657. Les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, appelés *Bonifratres* en Pologne, comptèrent parmi eux 35 martyrs en 1654 et 1655. L'Ordre bénédictin ne fut pas frustré de cette gloire, malgré le petit nombre de ses fondations dans ce pays. En 1657, les Cosaques pénétrèrent dans le Palatinat de Sandomir, jusqu'au monastère de Sainte-Croix *de Calvo monte*; ils y mirent à mort, en haine de la foi, les PP. Théophile Kaczanowski et Adrien Dobiski, prêtres, et le Fr. Hyacinthe, tous les trois moines de cette maison. *Acta Congregationis Benedictino-Polonæ*, lib. I, p. 8 cod. ms. conservé à l'abbaye de Solesmes. Ne se trouvera-t-il pas un Polonais pour dresser le martyrologe et recueillir les actes de ces glorieux témoins de l'unité de l'Eglise ?

1. Theiner, *Monum. Polon.*, t. III, p. 475.

Privé de son coadjuteur, Sielawa confia le gouvernement du diocèse métropolitain à Kolenda [1]. Fuyant devant les Moscovites, qui avaient brûlé ses deux cathédrales de Vilna et de Nowogrodek, il se faisait traîner de village en village, pour trouver un abri ; et, quand il se croyait en sûreté, l'approche de l'ennemi le forçait à reprendre le lendemain sa course. Il était arrivé à Tykocin, en Podlachie, à l'extrême limite de son diocèse, lorsque la mort mit enfin un terme à ses souffrances (1655) [2].

L'évêque de Wlodimir, Joseph Bakowiecki, avait devancé le métropolite dans la tombe. Dans ses derniers jours, il avait eu la douleur de voir piller le magnifique trésor de sa cathédrale. Sielawa lui avait donné pour successeur Jean-Michel Pociey, petit-fils du métropolite Hypace. En même temps, l'archevêque André Zloty Kwasniewski, chassé de Smolensk, prenait l'administration de l'Église de Pinsk ; mais ces deux prélats étaient dans leurs diocèses comme en pays ennemi, toujours poursuivis, toujours exposés à la mort.

Le vaillant évêque de Przemysl, Athanase Krupecki, avait enfin reçu la récompense de plus de quarante années de travaux. En mourant, il avait eu au moins la consolation de laisser son bâton pastoral à un homme de son choix, Procope Chmielewski. L'évêque schismatique Winnicki parvint cependant à s'emparer momentanément de tout le diocèse, et même de l'église où le corps d'Athanase Krupecki attendait la sépulture. Il fit jeter à la hâte ces restes vénérables dans un cercueil; et, comme la bière se trouva trop petite, on brisa les membres du vétéran de l'Union, pour les y faire entrer.

Dieu se chargea de rendre à la dépouille du saint évêque les honneurs que les hommes lui refusaient. A quelque temps de là, cette église fut entièrement consumée par un incendie. Le tombeau de Krupecki resta seul intact. Chmielewski parvint plus tard à rebâtir cette église ; et souvent on y entendit des concerts angéliques, au-dessus du sépulcre du défenseur de l'Union. Un jour même de l'Epiphanie, devant une nombreuse assistance, ces chants célestes couvrirent complètement la voix des clercs, pendant le saint sacrifice [3].

1. Theiner, *Monum. Polon.*, t. III, p. 489. Susza, *De laboribus Unitorum*, p. 336.
2. Susza, ib. p. 334.
3. Ibid., p. 332.

La Pologne semblait aux abois ; cependant le roi de Suède, Charles-Gustave, n'avait pas encore pris part à la guerre. Il n'entra en campagne qu'en 1655, et fut suivi bientôt par l'électeur de Brandebourg. Ses succès furent rapides, et les deux capitales du royaume, Varsovie et Cracovie, tombèrent en ses mains. Jean-Casimir et la reine sa femme durent quitter leurs États pour chercher un asile en Silésie.

Les armées de Charles-Gustave rivalisaient de barbarie et d'impiété avec celles de Chmielnicki et du czar. Les prêtres quittaient leurs églises, emportant les reliques des saints, pour les dérober à la profanation, comme les moines de l'époque carlovingienne à l'approche des Normands ; et quand ils avaient évité un ennemi, ils en retrouvaient un autre, non moins redoutable pour leur précieux fardeau. Tel fut le sort de l'archevêque de Polock, Kolenda, qui, en fuyant les Moscovites, arriva sur le territoire occupé par les Suédois ; mais son énergie et son esprit, fertile en ressources, n'étaient jamais en défaut dans les moments difficiles. Le prélat, chargé de la garde des reliques du chapitre de Vilna, désespérant de sauver lui-même le corps de saint Casimir, ne crut pouvoir mieux faire que de le confier à l'intrépide Kolenda ; et les deux patrons du duché de Lithuanie, le prince de la race des Jagellons et l'archevêque martyr de l'Union, se trouvèrent associés aux mêmes périls.

Un évêque latin, parent de Kolenda, lui offrit un asile dans la Prusse, où il vivait paisiblement sous la loi de Charles-Gustave, dont il avait reconnu l'autorité. Le généreux archevêque s'indigna de cette proposition, et répondit à son cousin par de sévères reproches. D'autres pouvaient acheter le repos au prix d'une trahison ; pour lui, il préférait souffrir l'exil et braver la mort, en restant fidèle à sa patrie et à son roi.

Un jour, Kolenda se vit environné dans sa fuite par les soldats de Charles-Gustave. Ces pillards insatiables se jetaient déjà sur les lourds bagages du prélat, pressentant qu'ils recélaient quelque trésor. Mais Kolenda n'était jamais à court d'expédients pour se tirer d'un mauvais pas. Feignant la plus complète assurance, il demande à parler aux colonels suédois, leur déclare qu'il est l'archevêque de Polock, et les prie de le présenter au roi de Suède. Ces officiers s'imaginent aussitôt qu'ils ont affaire à un grand prélat, dont l'adhésion peut être fort utile à leur maître.

Ils comblent Kolenda de marques de respect et lui donnent une forte escorte, pour le conduire auprès de Charles-Gustave.

L'archevêque, ainsi protégé, franchit tous les passages dangereux, et les saintes reliques, dont il était le dépositaire, sont gardées par ces soldats hérétiques qui devaient, selon toute apparence, les profaner et les détruire. Avant d'arriver au quartier général de Charles-Gustave, Kolenda parvint à se débarrasser de son escorte, en disant qu'il n'avait plus besoin de guides, étant si près du roi ; et quand les Suédois se furent éloignés, il tourna bride du côté de la Samogitie, où la noblesse s'était soulevée pour la défense de Jean-Casimir. Ces généreux efforts n'avaient pas été couronnés de succès ; et, à ce moment, les confédérés étaient complètement découragés en voyant les Suédois partout victorieux. A l'arrivée des reliques de saint Josaphat dans la province, on remarqua un revirement soudain de fortune. Sans aucun encouragement extérieur, les Polonais reprirent les armes; l'ennemi, sûr de lui-même jusqu'à cette heure, parut subitement déconcerté, et la province fut bientôt débarrassée de sa présence.

Ce séjour en Samogitie ne fut qu'une étape du périlleux voyage de Kolenda. Contraint bientôt de reprendre sa course, il erra à travers la Pologne, changeant fréquemment d'abri. La forteresse de Zamosc lui prêta pendant quelque temps un asile ; une autre fois, il rencontra sous Varsovie l'armée de Jean-Casimir, au milieu de laquelle il fut reçu avec acclamation, à cause du saint dépôt qu'il amenait avec lui. Cette vie errante et pleine de périls dura près de six années.

La Pologne devait succomber sous les coups de tant d'ennemis ; deux ou trois forteresses à peine tenaient encore pour le roi légitime, lorsque tout à coup de l'une d'elles, la plus petite de toutes, partit le signal du salut. Dans le Palatinat de Kalisz, à quelques lieues de la frontière polonaise du côté de la Silésie, on aperçoit au-dessus de la Wartha, sur une colline appelée Jasna-Gora (Clairmont) une église, surmontée d'une haute tour. Depuis l'an 1382 on vénérait dans ce lieu une image de la sainte Vierge, peinte, dit-on, par saint Luc, qui porte sur la joue la trace de deux plaies sanglantes, ouvertes, raconte la tradition, par le sabre des hussites. Des moines pauliniens desservaient ce sanctuaire déjà célèbre dans toute la Pologne sous le nom de Notre-Dame-de-Czenstochowa. Une petite

ville s'était formée autour de leur monastère ; Sigismond III et Ladislas IV l'avaient fortifiée; et le prieur était à la fois chef de la double garnison spirituelle et militaire de la citadelle de Marie, « *præfectus præsidii militaris et spiritualis arcis Czenstochowanæ* ».

Vers la fin de l'été de 1655, huit mille Suédois parurent devant la place avec une formidable artillerie. La forteresse contenait à peine quatre cents hommes en état de porter les armes; mais le prieur, Augustin Kordecki, était un héros. Appuyé sur la protection de Marie, il veut sauver l'un des derniers boulevards de la Pologne. Pendant plus de cinq mois il tient tête à l'ennemi, et sans interrompre un seul jour l'office divin et le service du sanctuaire, il prend avec ses moines la plus rude part de la défense. Le 8 septembre, pendant que les assiégés célèbrent la fête de la Nativité de la sainte Vierge, les Suédois lancent 300 obus contre la forteresse. Kordecki leur répond en ajoutant une procession du Saint-Sacrement aux solennités accoutumées en ce jour; et quand l'ennemi donne l'assaut à la citadelle, il fait monter sur la tour les chantres de l'église, qui entonnent une hymne à la sainte Vierge pour appeler le secours du ciel et animer les combattants. Un instant, les moines eux-mêmes parlent de capituler. Kordecki relève leur courage en leur montrant que le salut de la Pologne dépend de leur résistance. Vaincus par un moine et une poignée de soldats, les Suédois durent lever le siège, en apprenant que la fortune tournait contre leur roi.

L'héroïsme des défenseurs de Czenstochowa avait réveillé le sentiment national et religieux dans l'âme de quelques seigneurs, qui se confédérèrent à Tyszowec, pour la défense de la foi catholique, des lois et de la liberté de la Pologne. Le roi, aidé d'un secours d'argent venu de France, rentra dans le royaume à la tête d'une petite armée ; et, préludant à la guerre par un acte de réparation, le 1er avril 1656, il consacrait dans la cathédrale de Léopol sa personne et son royaume à la très sainte Vierge Marie. « Comme je vois parfaitement, disait-il en « s'adressant à la Mère de Dieu, que les fléaux de la peste, de « la guerre et tant d'autres maux, qui affligent mon royaume « depuis sept ans, ont été envoyés par un juste jugement de « votre Fils, a cause de l'oppression des gens du peuple, je « promets et je fais vœu de prendre, avec tous les ordres du

« royaume, aussitôt que la paix sera conclue, les mesures « nécessaires pour que le peuple de mon royaume soit débar- « rassé de l'oppression et de toute charge injuste[1]. »

L'étoile de Charles-Gustave pâlit aussitôt ; non seulement tous les seigneurs polonais ralliés à sa cause le quittent l'un après l'autre, mais Bogdan Chmielnicki et le czar hésitent à continuer la guerre. Le 1er juillet 1655, Jean-Casimir rentre dans Varsovie. Charles-Gustave propose alors le partage de la Pologne à tous ses alliés de la veille. Le palatin de Transylvanie, Rakoczy, et l'électeur Frédéric-Guillaume, le vassal félon, acceptent seuls. Jean-Casimir est encore une fois chassé de sa capitale ; mais, à ce moment, les Moscovites se jettent sur les provinces suédoises de la Baltique. Le czar Alexis voulait toucher à la mer et conquérir des ports, pour communiquer librement avec l'Occident. Cette heureuse diversion dégage d'un côté la Pologne. La Hollande et l'Empire se déclarent pour elle, et le Danemark envahit la Suède. Jean-Casimir, reconnaissant dans ces succès inespérés l'intervention de Marie, vint en rendre grâces à Notre-Dame-de-Czenstochowa et lui décerna le titre de reine de Pologne, qu'elle porte toujours depuis deux siècles.

En juillet 1657, deux ans, presque jour pour jour, après son injuste et victorieuse agression, Charles-Gustave quitte pour la dernière fois Varsovie, et court à marches forcées au secours de ses Etats. Son allié Rakoczy fuit en même temps vers le midi et est écrasé par les troupes polonaises et par les Tartares ; et la Pologne, prenant à son tour l'offensive, attaque les Suédois en Livonie, en Poméranie, et envoie bientôt l'élite de ses troupes au secours du Danemark, envahi par Charles-Gustave.

La paix ne fut conclue entre les deux couronnes qu'en 1660 ; mais, dès 1658, le roi de Suède ne possédait plus une seule de ses conquêtes en Pologne. Par le traité d'Oliva, Jean-Casimir renonça au titre de roi de Suède, qu'il portait comme son père et son frère Ladislas, et abandonna ses droits sur la Livonie et l'Esthonie, provinces que son ennemi possédait du reste depuis longtemps. Il perdait peu, et la Suède gagnait moins encore.

1. Rudawski, *Historiarum Poloniæ libri IX, regnante Joanne-Casimiro*. Varsoviæ, 1755, p. 241.

Épuisée par des entreprises au-dessus de ses forces, elle allait décliner rapidement; et, en affaiblissant la Pologne, elle s'était ôté à elle-même l'appui de la seule puissance qui pût l'aider à défendre ses provinces de la Baltique contre les convoitises de la Moscovie.

En 1658, le traité de Velav avait débarrassé la Pologne d'un autre ennemi moins puissant, mais plus redoutable pour l'avenir. L'électeur de Brandebourg avait consenti à la paix sous la condition de la rupture du lien de vassalité, qui le soumettait à la Pologne comme duc de Prusse. Cette concession, peu importante en apparence, était la consécration définitive de l'odieux attentat commis au XVIe siècle contre l'Église et l'ordre Teutonique, pour constituer le premier noyau de ce qui est devenu le royaume de Prusse.

Les rois de Pologne avaient eu le tort de s'en rendre complices et de légitimer cette spoliation. La maison de Brandebourg se préparait à leur payer sa dette de reconnaissance, en provoquant le partage de leurs États.

Une autre iniquité fut commise, dans l'espérance d'acheter la paix avec les Cosaques. Bogdan Chmielnicki était mort (1657), laissant son autorité partagée entre son fils Georges et un de ses lieutenants, Jean Wyhowski. Celui-ci, las du joug des Moscovites, traita avec Jean-Casimir, qui le reconnut comme hetman des Cosaques. Wykowski paya cette faveur par une victoire sur les Moscovites (17 juillet 1658) ; puis il imposa à la Pologne un traité que Bogdan Chmielnicki lui-même n'aurait pas pu obtenir.

En vertu des pactes d'Hadziacz, conclus le 16 septembre 1658, aux deux nations polonaise et lithuanienne, qui formaient la République, venait s'adjoindre un troisième membre, la nation ruthène ; son territoire serait composé des palatinats de Kiew, Braclaw et Czernikow. Elle aurait un chancelier, un maréchal, un trésorier, un tribunal suprême, une université, comme les deux autres nations polonaise et lithuanienne. Sa religion était la *religion grecque ancienne*, dont le métropolite et les évêques seraient admis au sénat : le métropolite, après l'archevêque de Léopol ; les évêques, après les évêques latins de leur circonscription.

Les Cosaques daignaient admettre les nobles latins à posséder alternativement avec eux les dignités sénatoriales de Braclaw et de Czernikow ; mais celles de Kiew seraient possé-

dées toujours par des Grecs de l'ancienne religion. Wyhowski devait créer parmi les siens une noblesse et organiser son territoire à l'instar de la Pologne. Quand on lut dans la curie ces conditions qui ouvraient la première assemblée de la nation aux bravi du Zaporoze et aux pâtres de l'Ukraine, l'ombre du grand Zamoyski ne se réveilla-t-elle pas pour s'écrier, comme autrefois, en tournant en dérision ces paysans ruthènes : « Mykita, Hrycko, Sachno, Maciek, de beaux sénateurs, en vérité [1] ! »

Ces étranges stipulations n'étaient, de la part des Polonais, qu'une humiliation et une folie ; mais les conditions qu'ils accordaient sur la religion étaient un crime. Non seulement on concédait l'exercice libre et public de l'ancienne religion grecque, c'est-à-dire du culte schismatique, partout où la langue ruthène était parlée, avec droit à la même protection que le culte catholique latin ; mais on promettait aux orthodoxes la restitution, dans les six mois, de toutes les églises et bénéfices ayant appartenu autrefois à l'ancienne religion grecque. « Quant à « cette foi, disait la convention, qui est contraire à la foi grec- « que orthodoxe, et qui augmente les discordes entre la nation « romaine et la nation grecque ancienne, personne ne pourra « jamais ériger ou accroître en sa faveur ni églises, ni monas- « tères, ni fondations en quelque manière que ce soit. »

Les schismatiques devaient être admis aux magistratures dans toutes les villes. Enfin l'académie de Kiew recevait tous les privilèges de l'Université de Cracovie ; toutes les autres écoles de l'Ukraine devaient être supprimées, et une seconde académie serait fondée pour les Grecs de l'ancienne foi, dans le grand-duché de Lithuanie. Enfin la liberté complète leur était accordée pour fonder des collèges et des imprimeries, publier et répandre leurs livres de controverse [2]. On ne pouvait stipuler plus brutalement la ruine complète de l'Église uniate, ni pren-

1. Dès le temps de Zamoyski, les bandits de l'Ukraine avaient leurs admirateurs et leurs apologistes ; on voulait les transformer en héros. Zamoyski répondait que les hommes vraiment dévoués à la patrie et avides de gloire n'allaient pas combattre dans le Zaporoze, mais dans l'armée de la république, sous les yeux de ses généraux et des gentilshommes, dignes juges des grandes actions.

2. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 542. Encore ces conditions avaient été un peu adoucies ; la première rédaction était plus dure.

dre de meilleures précautions pour rendre sa restauration impossible.

La discussion de ce traité fut longue, et les Uniates connurent longtemps à l'avance le sort qui leur était réservé. La principale sollicitude de l'Église ruthène pesait alors sur l'archevêque de Polock, Gabriel Kolenda. Le métropolite Sielawa lui avait remis en mourant le soin de son troupeau. Le roi refusait, il est vrai, de ratifier cette élection et de nommer Kolenda au siège de Kiew, parce qu'il voulait s'assurer plus de liberté dans ses transactions avec les Cosaques ; mais il avait consenti à le nommer administratenr du temporel de l'Église métropolitaine. L'autorité de Kolenda était précaire et peu respectée ; cependant c'était à lui de pourvoir au salut de tout le peuple.

Après avoir erré longtemps de province en province, toujours chargé de son précieux fardeau de reliques et de joyaux sacrés, il venait de trouver enfin un asile à Suprasl. Le castellan de Vilna, Chodkiewicz, l'avait pourvu de cette archimandrie, qui était hors de la portée des invasions moscovites. Le diocèse de Polock était entièrement au pouvoir de l'ennemi, et des évêques schismatiques s'étaient emparés des cathédrales rebâties par saint Josaphat.

Vilna et presque tout le diocèse métropolitain étaient également fermés à Kolenda : le czar avait chassé les prêtres uniates de la capitale de la Lithuanie, en les menaçant de mort, s'ils essayaient d'y rentrer, et les bourgeois avaient été contraints à recevoir des popes schismatiques, sous la menace de l'exil et de la confiscation. A Grodno, à Nowogrodek, dans tous les lieux où les troupes moscovites mettaient le pied, la persécution devenait aussitôt flagrante [1].

Le monastère de Suprasl, abri momentané de Kolenda et des reliques de saint Josaphat, devint le centre du gouvernement et de la vie de l'Église ruthène. Les évêques uniates s'y réunirent autour du prélat qu'ils regardaient comme leur chef, et au pied de l'autel où le martyr de l'Union trouvait un instant de repos. Leurs anxiétés étaient grandes, et ils ne voyaient presque aucun remède à leur situation désespérée. Leur unique appui était le pape Alexandre VII, et ils lui écrivirent plusieurs

1. Theiner, *Monuments de Russie*, p. 34. Lettre de J. Susza au Pape, du 14 juin 1658.

lettres pour implorer son intervention auprès du roi et du czar de Moscovie. Ces suppliques étaient signées par l'archevêque de Polock Kolenda et les évêques de Chelm et de Przemysl, Susza et Chmielewski ; l'administrateur de Pinsk et l'évêque de Wlodimir n'avaient pu quitter leurs diocèses pour venir à Suprasl. Afin d'ôter aux malheureux Uniates jusqu'à la dernière étincelle d'espérance, le bruit courait que le czar de Moscovie négociait avec le roi pour s'assurer la succession au trône de Pologne [1].

Le Souverain Pontife écrivit à Jean-Casimir et lui reprocha avec une liberté vraiment apostolique de sacrifier les droits de l'Église et des milliers d'âmes aux nécessités de la politique. « Vous devez penser sérieusement, notre très cher fils, que le « meilleur moyen de perdre et de renverser les empires, c'est « de provoquer la colère du Tout-Puissant, qui donne et retire « à son gré les couronnes. Vous ne pouvez pas oublier par quel « prodige de miséricorde et de prospérité il est venu à votre « secours, lorsque vos affaires étaient désespérées. Vous êtes « tenu de répondre à ces faveurs par une reconnaissance toute « spéciale. Votre piété bien connue nous promet que vous « remplirez toujours ce devoir avec éclat et fidélité. Mais si quel- « que chose venait, ce qu'à Dieu ne plaise, à être décidé contrai- « rement à cette obligation, votre devoir serait d'en empêcher « l'exécution, de peur que Dieu ne finisse par s'irriter ; et nous « le disons malgré nous, de peur qu'il ne laisse périr ceux qui « sortent de la voie de la justice. » Un autre bref non moins vigoureux fut adressé à la Diète, tandis que les évêques uniates recevaient une lettre de consolation [2]. Une protestation des sénateurs ecclésiastiques du rite latin suffit pour renverser les espérances du Moscovite sur la couronne de la Pologne ; mais aucune opposition ne put empêcher la ratification du traité d'Hodziacz par la Diète.

Cette convention sacrilège fut jurée avec une solennité inaccoutumée, le 22 mai 1659, par le roi, les grands officiers de la couronne et tous les principaux seigneurs du royaume. Jamais on n'avait employé de pareilles formes pour les traités conclus avec les plus grands potentats de l'Europe ; mais les Cosaques

1. Theiner, *Monum. de Russie*, p. 33-35, et *Monum. Polon.* t. III, p. 331.
2. Ibid. *Monum. Polon.* t. III, p. 535-538. Brefs des 13 et 14 sept. 1658.

s'étaient montrés exigeants, et ils étaient venus en si grand nombre à Varsovie, qu'ils avaient tenu pour ainsi dire la Diète sous la terreur. Le nonce apostolique Pierre Vidoni, Kolenda et les autres évêques uniates avaient uni leurs efforts pour empêcher cette iniquité ; mais, comme l'écrivait l'archevêque de Polock au Pape, « nous avons, hélas ! travaillé toute la nuit sans rien prendre ».

Les évêques latins eux-mêmes n'avaient pas eu le courage d'opposer une résistance déclarée aux exigences des Cosaques. « Ceux-ci ne voulaient pas reculer d'une ligne, et menaçaient « de la guerre, si on ne leur accordait pas tout ce qu'ils avaient « commencé d'extorquer. Les catholiques eux-mêmes étaient « convaincus que la république ne pouvait leur tenir tête, et « que, si, au moment où tant de gens menaçaient la Pologne, « on provoquait encore la fureur des Cosaques, on devait néces- « sairement succomber. » Les évêques latins courbèrent la tête et essayèrent de mettre leur honneur à couvert par une de ces protestations stériles, qui aidaient tant de consciences à laisser passer l'iniquité [1].

Des hommes à courte vue s'imaginaient qu'en souscrivant ce traité, ils unissaient à la Pologne un nouveau peuple ; et ils voyaient déjà le pacte d'Hadziacz inscrit dans l'histoire à côté de celui d'Horodlo, qui avait cimenté l'alliance fraternelle des Polonais et les Lithuaniens ; mais des Cosaques indisciplinés, des paysans fugitifs, des brigands comme ceux du Zaporoze, des gentilshommes coureurs d'aventures, toute cette écume de la société polonaise qui couvrait l'Ukraine, n'était pas un peuple.

Il eût été souhaitable que l'élément ruthène, complètement effacé par l'élément latin, en Lithuanie comme en Pologne, eût sa place dans l'organisation politique de la nation, avec son caractère et sa vie propre ; mais il était déjà trop tard pour réaliser une réforme, qui eût peut-être été possible cinquante ans plus tôt. Ce nom antique et vénérable de nation ruthène, usurpé par les Ukrainiens, n'était plus qu'un souvenir et qu'un mot. Les débris de la nation ruthène, broyée par les invasions tartares, s'étaient dissous peu à peu sous l'action lente, mais irrésistible, de la civilisation polonaise. La

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 542-548.

noblesse avait effacé les derniers vestiges de son caractère national, en quittant le rite grec pour le rite latin ; la bourgeoisie perdait chaque jour, en Ruthénie comme en Pologne, ce qui lui restait de force, de richesse et d'autorité, et était condamnée à disparaître peu à peu. On voyait venir le moment où il n'y aurait plus d'autres Ruthènes que les paysans et leurs prêtres, des paysans asservis et méprisés, des prêtres en la personne desquels un préjugé impitoyable ne consentait pas à reconnaître et à honorer le caractère du sacerdoce de Jésus-Christ.

Le seul résultat qui pouvait sortir du pacte d'Hadziacz était l'anéantissement de l'Union ; tout le reste n'était que chimère. Wyhowski n'était pas de taille à fonder un empire. Quand il revint au milieu des siens, il ne trouva ni obéissance pour son autorité, ni respect pour la foi jurée à la Pologne. Avant la fin de l'année, l'hetman était renversé, les Cosaques se soumettaient de nouveau à la Moscovie, et le beau rêve d'une république ruthéno-cosaque, unie à la Pologne, était évanoui. Cette révolution inattendue sauva l'Eglise uniate. Ses ennemis ne furent plus en mesure de poursuivre leurs succès contre elle, et ceux qui avaient consenti à sa destruction comprirent qu'ils avaient sacrifié une œuvre sainte, sans aucun avantage pour la patrie. « Des sénateurs dirent publiquement que la république « devait conserver les Uniates ; car tout ce que l'on accordait, à « leur détriment, aux Cosaques ou aux schismatiques, avait tou- « jours été l'objet d'une réprobation divine ; et quand la répu- « blique cherchait la paix par ce moyen, ses troubles augmen- « taient toujours [1]. »

Au lendemain de cette transaction que l'on avait cru définitive, la guerre recommença contre les Cosaques et les Moscovites, unis sous la main puissante du czar Alexis. La lutte était encore redoutable pour un peuple épuisé par dix ans de calamités ; mais la protection divine ne manqua pas à la Pologne. La campagne de 1660 est pour nous mémorable. Les Moscovites, conduits par le prince Khovanskoï, pénétrèrent en Lithuanie jusqu'aux lieux bénis, sur lesquels régnait Notre-Dame de Zyrowice, et que Josaphat avait évangélisés. C'était le cœur de la Ruthénie catholique. Les ennemis de la Pologne et de l'Eglise

1. Susza, *De laboribus unitorum*, ap. Harasiewicz, *Ann. Eccl. Ruth.*, p. 347.

uniate y sentirent la force divine, qui voulait arrêter leurs conquêtes.

Au commencement d'avril, ils cernèrent l'armée lithuanienne, qui campait sous la forteresse de Lachowicze. Durant trois mois ils s'épuisèrent en vains efforts contre cette place sans importance et des troupes inférieures en nombre, et furent contraints de lever honteusement le siège. On avait vu l'image de Notre-Dame de Zyrowice, planant dans les airs au-dessus de la forteresse ; et les assiégés, convaincus qu'ils lui devaient leur délivrance, lui offrirent par les mains de leur chef un ex-voto d'argent, en témoignage de leur gratitude.

Quelques jours après, l'armée lithuanienne reprenait l'offensive. Ses chefs étaient Paul Sapieha, palatin de Vilna et hetman de Lithuanie, et Etienne Czarniecki, palatin de Ruthénie. Le 25 juin, ils rencontrèrent, à Polonka, près de Slonim, l'armée moscovite, forte de 10,000 fantassins et de 15,000 cavaliers. Ils n'avaient à lui opposer que 8,000 soldats. Ils s'apprêtèrent cependant à livrer bataille le lendemain, et séparèrent leurs différents corps de troupe, afin de mieux observer l'ennemi. Pour cri de ralliement, les généraux donnèrent ces deux mots : « Bienheureux Josaphat », choisis sans doute par le commandant suprême, Paul Sapieha, fidèle en ce moment critique à la piété traditionnelle de sa famille envers le martyr de l'Union.

La bataille s'engagea le lendemain. Elle fut sanglante et acharnée ; malgré l'infériorité du nombre et l'intrépidité de l'ennemi, les Polonais triomphèrent sur toute la ligne de combat. 14,000 cadavres moscovites jonchaient le terrain de la lutte, et d'autres en grand nombre étaient semés dans les forêts voisines, où les paysans massacraient sans pitié les fuyards.

Sur le soir, quand Sapieha et Czarniecki se rendirent compte ensemble de leur triomphe, ils ne purent eux-mêmes s'expliquer leur succès que par une intervention manifeste de la puissance divine. Un gros de troupe, détaché du corps de bataille pour prendre l'ennemi par derrière, avait traversé sans peine une rivière dans laquelle personne n'eût ôsé s'aventurer, avant comme après le combat, tant elle était boueuse, profonde et impraticable. Alors les généraux se rappelèrent le mot d'ordre de la veille et s'aperçurent qu'ils avaient oublié de le changer, au milieu des préparatifs de la bataille. Les troupes polonaises

avaient marché à l'ennemi sous la protection de saint Josaphat, et s'étaient saluées par son nom sous le feu des Moscovites.

Sapieha et Czarniecki n'hésitèrent pas à renvoyer au saint martyr de l'Union tous les honneurs de la journée, et ils exprimèrent cette persuasion dans le rapport qu'ils adressèrent au roi sur la bataille. Un colonel de l'armée victorieuse vint à Varsovie pour apporter les drapeaux de l'ennemi. Jean-Casimir le reçut dans le Sénat et lui fit lire publiquement la lettre des généraux. Cet officier était schismatique. Ce détail fut remarqué et fit dire que, pour donner un nouvel éclat à la gloire du champion de son Église, Dieu avait voulu faire publier ses louanges par la bouche d'un ennemi. Le roi et la Diète associèrent leurs actions de grâces à celles des généraux ; et il fut arrêté que des instances seraient faites, au nom des trois ordres, pour la canonisation de l'archevêque de Polock [1].

Deux autres victoires complétèrent ce triomphe et firent rétrograder les Moscovites vers Smolensk. En même temps, l'armée de la couronne, dont l'un des principaux chefs était Jean Sobieski, taillait en pièces les 100,000 combattants que le général moscovite Sheremetiev dirigeait en Ukraine, et le 17 octobre, à Cudnow, imposait à une partie des Cosaques une dure capitulation [2].

La même année, Polock fut le théâtre d'un événement que nous ne devons pas laisser en oubli. La cathédrale de cette ville possédait une image de la sainte Vierge très vénérée par toute la population ruthène. On disait qu'elle avait été apportée d'Edesse, et que saint Alexis l'avait honorée dans cette ville. Quelle que fût la valeur de cette tradition, il était certain que

1. Susza, *Cursus vitæ S. Josaphat*, miracul. 100. *De laboribus unitorum*, loc. cit. p. 846. — Stebelski, *Chronotogion*, p. 311. — Kolenda et Susza font allusion à ce fait dans une lettre collective qu'ils adressaient à Clément X, le 1er janvier 1671, pour demander la canonisation de S. Josaphat. Ap. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 591.

2. Theiner, *Monum. de Russie*, p. 19. On remarqua, comme un signe de la protection divine, une énorme disproportion entre les pertes des Cosaques et celles des Polonais dans ces guerres. On estimait à un million et demi le nombre des schismatiques qui avaient péri. « Le diable, disaient-« ils eux-mêmes, avait menacé de détruire les *Lachs* par cette guerre ; et « voilà qu'au lieu des *Lachs*, il a anéanti les Ruthènes ». Darowski, S. J. *Bellum Moscoviticum et Cosaticum* (1647-1660). Cod. ms., communiqué par le P. Martinow.

saint Josaphat avait une grande dévotion envers cette sainte image, et qu'il la regardait comme le palladium de sa ville épiscopale. Maître de Polock, le czar Alexis s'était emparé de cette madone vénérable, et, malgré les murmures du peuple, il l'avait emportée à Moscou, pour la placer dans l'église du Kremlin ; mais en 1660, les habitants de Polock apprirent que le grand-duc leur renvoyait la sainte image parée de joyaux magnifiques. L'évêque moscovite, qui s'était emparé de la cathédrale, se rendit à une lieue de la ville avec tout son clergé, pour recevoir ce précieux dépôt, et le rapporta à Sainte-Sophie, au milieu de la joie du peuple.

Des récits merveilleux circulaient parmi cette population toujours dévouée à l'Union et à saint Josaphat. On racontait que la Madone s'était détachée, une nuit, de la muraille où le czar l'avait suspendue, et qu'elle s'était transportée d'elle-même à l'autre extrémité de l'église. Le lendemain, le czar la fit reporter à sa première place. Elle la quitta de nouveau ; et comme le prince s'obstinait à l'y remettre encore, la Madone sortit de l'église et vint se poser sous le vestibule. La même nuit, la sainte Vierge apparut au czar et l'avertit de ne plus tourmenter plus longtemps sa sainte image et de la renvoyer à Polock, s'il ne voulait pas être frappé de mort. Alexis avait obéi à cet ordre, et les habitants de Polock, en voyant leur patronne revenir au milieu d'eux, conçurent l'espoir d'une prochaine délivrance du joug de l'étranger et des schismatiques[1].

La Pologne eût pu se délivrer promptement de son dernier ennemi ; mais elle ne sut profiter ni de ses victoires, ni des faveurs divines. Le sol n'était pas encore débarrassé des armées étrangères, et les discordes civiles recommençaient avec fureur. La guerre n'était poussée avec quelque vigueur contre la Moscovie que dans les moments de répit laissés par ces dissensions. Des deux côtés, on était las d'une lutte sans fin, lorsqu'une nouvelle révolution survint en Ukraine et détermina la paix. Les Cosaques étaient fatigués de la domination moscovite et prévoyaient que le czar les maintiendrait sous un joug de fer, dès qu'il n'aurait plus besoin de leurs services contre la Pologne. Pour conserver leur indépendance, ils massacrèrent les envoyés d'Alexis

1. Susza, *De laboribus unitorum*, l. cit. p. 346.

et se donnèrent à la Turquie. Le sultan Mohamed IV se préparait à conquérir la Ruthénie ; pour être en mesure de lutter contre ce nouvel ennemi, la Pologne consentit à signer une trêve de treize ans avec la Moscovie à Andruszow (1667).

Le czar rendit la Livonie, Polock et la plus grande partie de la Ruthénie-Blanche ; mais, comme équivalent des subsides qu'il promettait pour la guerre contre les infidèles, il resta en possession de Smolensk, de la Siévérie et de la rive gauche du Dniéper. Des deux palatinats cosaques, celui de Czernikow passait sous la domination moscovite, et celui de Kiew restait à la Pologne. Le Zaporoze était reconnu comme dépendant également des deux puissances.

Les provinces cédées à la Moscovie, même celles de Czernikow et de Smolensk, n'étaient pas à proprement parler polonaises, et cette paix eût été plus humiliante que vraiment préjudiciable, si elle n'avait pas été la première étape de la marche envahissante de la Moscovie contre la Pologne et l'Europe.

Le czar préparait déjà ses futures conquêtes. Maître de la rive gauche du Dniéper, Alexis demanda une petite enclave sur la rive droite, restée polonaise, la seule ville de Kiew avec un simple cordon de terre à l'entour. Il promettait de ne la retenir que deux ans, à titre de dépôt, afin d'être en mesure de surveiller les Cosaques et les Tartares de Crimée. Les Polonais cédèrent. Les vieux édifices et les ruines qui couvraient les collines de Kiew étaient peu de chose à leurs yeux. Ils n'ignoraient pas, sans doute, que ces débris de l'ancienne capitale des Wladimir et des Jaroslaw parlaient aux cœurs des paysans ruthènes comme ceux de Rome et de Jérusalem aux autres chrétiens ; mais les préoccupations des hommes d'Etat de Varsovie étaient ailleurs ; et les sentiments du peuple ruthène n'ont malheureusement jamais pesé dans la balance de leur politique Le Moscovite était plus sage. Il savait que le seul levier avec lequel on soulevait la population ruthène, non seulement en Ukraine, mais jusqu'à Polock et au fond de la Lithuanie, était le sentiment religieux, et que le point d'appui sur lequel reposait cette machine puissante avait été longtemps à Kiew, et n'était pas encore définitivement fixé à Rome, au moins pour une grande partie de la nation.

En recevant, des mains confiantes de la Pologne, la ville sainte des Ruthènes, il se promit de ne la restituer jamais, et

il fut fidèle à cette résolution. Les Zaporogues et le métropolite schismatique, l'armée du schisme et le chef spirituel de tous les Ruthènes rebelles à l'Union étaient désormais sous la main du czar de Moscovie.

Rappelons ici quelques dates. En 1595, l'Union de Brzesc est conclue, mais les menées du prince Ostrogski arrêtent tout mouvement de retour à l'unité catholique dans la Ruthénie méridionale. En 1616, Rutski et saint Josaphat apparaissent à Kiew, comme des envoyés de salut ; mais leur voix n'est entendue que par un petit nombre de fidèles, et le sang même des martyrs ne parvient pas à féconder cette terre ingrate. En 1620, au contraire, le patriarche Théophane est accueilli avec transport et rétablit la métropole schismatique.

Dix ans après, Pierre Mohyla donne à cet édifice des bases solides, s'empare de l'église cathédrale de Sainte-Sophie, et fait reconnaître par le gouvernement polonais l'œuvre de Théophane. En 1667, Kiew, devenu pour toujours la place d'armes du schisme ruthéno-grec, échappe à la Pologne et passe aux mains des Moscovites. Tous ces événements découlent, pour ainsi dire, les uns des autres, comme les conséquences d'un même principe, et on entrevoit déjà la dernière conclusion : la séparation violente de l'élément ruthène et de l'élément polonais consommée de nos jours par les petits-fils du czar Alexis avec l'aide des successeurs de Pierre Mohyla.

CHAPITRE III.

LA RUTHÉNIE PACIFIÉE.

(1667-1705.)

Fidélité des Uniates à l'Eglise et à la Pologne durant l'invasion. — Mauvais traitements qu'ils ont à subir, de la part des Latins. — Dissensions pour le choix du métropolite et du proto-archimandrite des Basiliens. — Les Uniates poursuivis auprès du Saint-Siège. — L'évêque de Chelm, Jacques Susza, se rend à Rome pour plaider la cause de ses frères (1663). — Son rapport sur les travaux des Uniates. — Instances nouvelles pour la canonisation du bienheureux Josaphat. — Susza publie la Vie du saint martyr et celle de Mélétius Smotrycki. — Le métropolite Kolenda à Suprasl. — Son énergie pour la défense du patrimoine de ce monastère. — Il part pour ramener les reliques de Josaphat à Polock. — Triomphe décerné au saint martyr par Vilna. — Arrivée des saintes reliques à Polock. — Dernières et inutiles instances pour la canonisation. — Michel Korybut Wisniowiecki, roi de Pologne (1669-1673). — Ses favorables dispositions pour l'Union. — La fête du bienheureux Josaphat célébrée avec solennité à la Diète du couronnement. — Vigilance de Kolenda pour déjouer les tentatives des schismatiques. — Le roi et la Diète font une fondation à la cathédrale de Polock, en l'honneur de Josaphat. — Jean III Sobieski, roi de Pologne (1674-1696). — Son ardent désir de mettre fin au schisme ruthène. — L'évêque schismatique de Léopol, Joseph Szumlanski, se réconcilie secrètement avec l'Eglise romaine (1677). — Il travaille à ramener son troupeau à l'Union. — Colloque de Lublin (1680). — Sobieski nomme Innocent Winnicki évêque schismatique de Przemysl, et, d'accord avec lui, détruit le schisme dans ce diocèse (1681-1691). — Abjuration de l'évêque schismatique de Luck, Denis Zabokrzycki. — L'Ukraine pacifiée et bientôt presque entièrement conquise par les apôtres de l'Union. — Publication d'un nouveau recueil des miracles de S. Josaphat. — La fête du saint martyr transférée au 26 septembre. — Jean Sobieski confirme la fondation faite par Michel Korybut d'un monastère établi à Vitebsk sur le lieu du martyre de Josaphat.

La guerre n'était pas encore finie, que déjà on travaillait à relever les ruines dont elle avait jonché le sol. Toutes les institutions avaient souffert ; aucune cependant n'avait été atteinte

comme l'Eglise uniate. « Pas un évêché, pas une église, pas « un monastère, écrivait Susza en 1664, n'a été laissé intact « par les Cosaques et les Moscovites. Les cathédrales ont été « incendiées, les demeures des évêques détruites, les villages « ravagés par le fer et le feu, les paysans des domaines de « l'Eglise traînés en captivité, les trésors pillés, les monas- « tères brûlés ; beaucoup de prêtres, tant séculiers que régu- « liers, et même des laïques, ont été blessés, dépouillés, mis « à mort, uniquement par haine de l'Union ; d'autres ont suc- « combé aux mauvais traitements que l'ennemi leur faisait « subir. Nous connaissons plus de cent prêtres séculiers qui « ont péri dans divers tourments pour la foi, et cependant « nous ne pouvons pas encore compter toutes les victimes, « plusieurs provinces étant encore aux mains de l'ennemi. « Nous savons du moins exactement combien de moines uni- « tes ont péri, les uns fusillés, les autres décapités, brûlés ou « soumis à d'autres tortures, pour la sainte Union. Nous en « comptons quarante [1]. »

L'Eglise uniate avait porté le poids principal de la persécution durant les guerres cosaques et moscovites, et, comme toujours, elle avait été lâchement abandonnée par les Latins. « On a vu, disait encore Susza, tout l'enfer armé contre nous « durant cette tourmente. Pendant ces dix-sept années « durant ces diètes sans nombre, qu'a-t-on fait autre chose « sinon détruire l'Union ? Quels décrets n'a-t-on pas porté « contre nous ? Fut-il jamais abandon plus complet que le « nôtre, lorsque les comices du royaume, le roi, les sénateurs « la République s'engageaient par serment à nous livrer « comme une proie aux schismatiques ? »

Cette Église si éprouvée pouvait être fière de la fidélité de ses évêques. A peine échappés au fer des persécuteurs, ils trouvaient dans les diètes de nouvelles embûches et des ennemis plus dangereux parfois que les Cosaques et les Moscovites. On essaya de les faire passer au rite latin ; puis on leur fit entendre qu'ils devaient renoncer à leurs bénéfices et quitter la Pologne, pour assurer la paix. Tout expédient semblait bon pour en finir avec l'Union. Les évêques répondirent qu'ils étaient prêts à céder tous leurs biens à la République

1. Susza, *De laborib. Unit.* ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.*, p. [illegible]

mais qu'ils ne voulaient ni ne pouvaient quitter leur patrie et abandonner les âmes confiées à leurs soins. « Nous nous « résoudrons sans peine, disaient-ils, à mendier notre pain « toute notre vie, pourvu que nous servions nos brebis. »

Les prêtres et le peuple avaient été dignes de leurs évêques. On vit, durant cette tempête, d'affreux scandales dans le clergé latin : des religieux et des chanoines s'étaient faits luthériens pour plaire aux Suédois, ou schismatiques grecs pour gagner la faveur des Moscovites. Quelques-uns avaient pris femme et persistaient dans leur apostasie. Pas un moine uniate ne faillit à son devoir ; et lorsque tant d'évêques et de seigneurs venaient se soumettre à Charles-Gustave et à Rakoczy, ou achetaient d'humiliants saufs-conduits des Cosaques, pas un prélat uniate, pas un Basilien ne manqua à la fidélité due à son roi et ne transigea avec les ennemis de la Pologne [1].

Dès que la victoire eut débarrassé la Ruthénie de ses envahisseurs, les apôtres de l'Union se remirent à l'œuvre avec l'ardeur que donnent des forces retrempées dans la lutte. Les évêques recommencèrent la visite de leurs diocèses, réunirent des synodes, relevèrent les églises détruites, et entreprirent la revendication des bénéfices qu'on leur avait enlevés. Les Basiliens mettaient la main, de leur côté, au rétablissement de leurs monastères ; les popes reprenaient leurs travaux dans leurs paroisses, et les fidèles approchaient des sacrements avec un empressement inaccoutumé [2]. Tous les membres de ce corps meurtri donnaient des signes de vie, au moment où on le croyait écrasé sous les coups. Malheureusement cet organisme péchait encore par la tête.

Gabriel Kolenda n'avait que le titre précaire d'administrateur de la métropole, et son autorité était ouvertement contestée par les Basiliens. Le vieux métropolite Sielawa l'avait désigné pour son successeur, sans consulter les supérieurs de la congrégation basilienne, malgré les conventions passées autrefois par Rutski. Afin de maintenir leurs privilèges, les Basiliens traversaient les démarches que Kolenda faisait pour obtenir de Rome la dignité métropolitaine ; et la vacance du siège de Kiew se prolongeait au détriment des âmes.

1. Susza, *l. cit.*, pag. 339, 341.
2. *Ibid.*, p. 339, 344.

Cette division en amena une autre, non moins funeste, au sein de la congrégation basilienne elle-même. Quand il fut question de choisir un proto-archimandrite, les moines se divisèrent en deux factions rivales. Chacune d'elles convoqua un chapitre général et élut un proto-archimandrite. Kolenda et l'évêque de Chelm, Susza, furent investis en même temps de cette dignité, et ni l'un ni l'autre n'eut assez d'autorité pour rétablir la paix dans les cloîtres ruthènes.

Les catholiques latins profitèrent de ces dissensions pour activer la guerre contre l'Union. Des évêques s'adressèrent au Saint-Siège pour obtenir la suppression de tous les sièges épiscopaux du rite grec qui existaient en Pologne. La juridiction sur le clergé et les fidèles uniates devait être attribuée aux ordinaires latins du territoire sur lequel ils vivaient, en attendant qu'il fût possible d'établir partout l'unité de rite.

Menacés d'une sorte d'exauctoration juridique, contre laquelle toute protestation eût été inutile, les évêques uniates résolurent d'envoyer à Rome un mandataire, pour défendre leurs intérêts et hâter la fin des dissensions qui affligeaient l'Église ruthène. Leur choix porta sur l'évêque de Chelm, Jacques Susza, qui partit dans l'été de 1663 [1].

Sa mission eut un succès complet. Kolenda n'était pas un homme irréprochable, mais ses qualités l'emportaient sur ses défauts et le dévouement dont il avait fait preuve durant la guerre, méritait une récompense. Le Saint-Siège lui accorda enfin la dignité métropolitaine et lui permit de conserver l'Église de Polock, à cause de l'exiguïté des revenus de celle de Kiew (1664). Kolenda, de son côté, s'engagea, vis-à-vis de la congrégation basilienne, à observer les règlements faits par Rutski pour le choix des évêques, et en particulier du coadjuteur de la métropole (23 août 1665).

Le Pape employa également son autorité pour ramener la paix parmi les Basiliens. Mais divers obstacles arrêtèrent l'accomplissement de ses ordres jusqu'en 1667. Alors un chapitre général fut assemblé à Brzesc par le nonce Antoine Pignatelli,

1. Szymanski a inséré dans sa collection manuscrite (t. II, p. 120) le passeport délivré par Jean-Casimir à Susza, au moment de son départ pour Rome, le 16 août 1663. L'évêque de Chelm y est qualifié de « vir uti « natalium splendore, ita sanctimonia vitæ clarissimus ».

depuis Innocent XII ; et une élection régulière mit fin à ces querelles déplorables. Le métropolite Kolenda fut élu proto-archimandrite. Il accorda en retour à la congrégation la garantie de ses privilèges et s'engagea à ne pas se choisir de coadjuteur sans la consulter. A ces conditions, tous les supérieurs acceptèrent son autorité [1].

Susza dut réfuter, pendant son séjour à Rome, des calomniateurs, qui avaient nié les services rendus par elle à l'Eglise. Il composa dans ce dessein un long mémoire sur « les « travaux des Uniates, la naissance, le développement de « l'Union et la protection divine accordée à cette œuvre dès « son commencement jusqu'à l'année 1664 ». Cette pièce est le plus remarquable monument de l'histoire de l'Union durant ses soixante-neuf premières années. Susza dessine d'abord à grands traits la carte de la Ruthénie uniate, puis il trace rapidement le portrait des métropolites Pociey et Rutski, et des évêques qui ont travaillé sous leur conduite. En quelques pages, il résume leurs travaux avec la précision d'un témoin oculaire. Toutes les traditions étaient encore vivantes à l'époque de Susza, et s'il n'avait pas connu les premiers apôtres de l'Union, il avait vécu avec leurs compagnons, et aucun détail de leur histoire ne lui était caché. La première partie de son mémoire s'arrête à la guerre cosaque.

L'état de l'Église uniate depuis cette tourmente fait l'objet d'une seconde partie ; mais l'évêque de Chelm n'y avait pas réuni tous ses souvenirs. Il avait l'intention d'écrire une histoire complète de cette persécution, dont il avait été le témoin et la victime. Ce travail, s'il a été exécuté, n'a pas encore vu le jour. Le mémoire de Susza était une réfutation de toutes les calomnies inventées par les Latins. Bien loin de prêter son autorité à l'exécution de leurs projets de destruction, Alexandre VII se déclara de nouveau le protecteur zélé de l'Eglise ruthène; et nous l'entendrons réclamer énergiquement, en 1667, la restitution de l'évêché de Przemysl aux Uniates [2].

1. Alexandre VII rendit deux brefs à cette occasion, le 3 mai 1665 et le 4 juin 1666. Nous avons trouvé ces pièces et les engagements pris par Kolenda vis-à-vis de la congrégation basilienne, dans le manuscrit de Léopol, tant de fois cité.

2. Theiner, *Monum Polon.* t. III, p. 560. Le rapport de Susza, *De labo-*

Tous les intérêts de l'Eglise ruthène avaient été confiés au dévouement de Susza. Au nombre des plus sacrés était la canonisation du bienheureux Josaphat. Les évêques uniates n'avaient pas cessé de demander cette faveur au Saint-Siège; mais elle leur paraissait plus opportune que jamais, dans un moment où leurs églises avaient besoin de secours puissants pour sortir de leurs ruines. Le roi et la république, reconnaissants de la victoire que le martyr de l'Union leur avait obtenue, joignaient leurs instances officielles à celles des évêques uniates, et aux yeux même de Jean-Casimir, le principal objet de la mission de Susza était de hâter la canonisation de Josaphat [1].

Plus de quarante ans s'étaient écoulés depuis la mort de l'archevêque de Polock, et Rome ne le connaissait plus comme autrefois. Pour raviver le souvenir du héros de l'Union, Susza se fit son biographe. En 1665, il fit paraître à Rome un ouvrage intitulé *la Vie et le combat du Bienheureux martyr Josaphat Kuncevicz, archevêque de Polock, de l'Ordre de Saint-Basile-le-Grand* [2]. Ce livre était le fruit d'un travail consciencieux sur les actes du procès de 1637, les relations de la Propagande et des auditeurs de Rote, et les diverses biographies de Josaphat déjà composées par le P. Kosinski, le métropolite Rutski, sous le nom de Morochowski, et Antoine Gerardi. L'écrivain n'a pas eu le talent de faire ressortir le rôle et le caractère de son héros; son style prétentieux et monotone fatigue le lecteur et nuit à l'intérêt du récit; néanmoins son ouvrage est d'un prix inestimable ; et, hors de la Pologne, saint Josaphat n'a pu être connu jusqu'à nos jours que par cette biographie. L'étude même des sources d'après lesquelles Susza a travaillé ne dispense pas toujours d'étudier son livre. On y retrouve en effet, çà et là, des détails transmis par la tra-

ribus Unitorum, se trouve, on le sait, dans Harasiewicz, *Annales Ecclesiæ Ruthenicæ*, p. 298-349.

1. V. les *Litteræ passus romani*, délivrées par Jean-Casimir à Susza avant son départ, ap. Szymanski, t. II, p. 120.

2. *Cursus vitæ et certamen martyrii B. Josaphat Kuncewicii, archiepiscopi Polocensis, episcopi Vitepscensis et Mscislaviensis, ordinis D. Basilii Magni*, calamo Jacobi Susza, episcopi Chelmensis et Belzensis cum S. R. E. uniti, ejusdem ordinis adumbratum Romæ, ex typographia Varesii. MDCLXV. — Le R. P. Martinov a réédité cet ouvrage en 1865.

dition et des éclaircissements qu'un Ruthène pouvait seul donner, et sans lesquels certains documents primitifs resteraient incompris.

Alexandre VII accepta l'hommage du livre de Susza. « Josaphat, disait l'auteur dans sa dédicace, en jouant sur les « armoiries du Pontife [1], a obtenu de la pieuse bienveillance de « votre illustre prédécesseur Urbain VIII de paraître éclatant « de lumière, parmi les rangs des bienheureux. Pour demander du secours, il lève de nouveau le cœur et les yeux vers « le roc sacré de Pierre, vers le siège de Votre Sainteté, vers « vos montagnes et vers la lumière d'une puissance éternelle « qui les fait resplendir. Il appelle la couronne sacrée que « votre bienveillance peut lui décerner, l'éclat entier de la « gloire des saints. Du haut du ciel, il vous présente lui-même « ce modeste ouvrage, et tenant ainsi d'une main l'exemple « de sa vie, de l'autre le mérite de son martyre, il unit ses « instances à celles de tout le vaste royaume de Pologne et de « la Ruthénie uniate, et vous demande les honneurs de la « canonisation [2]. »

Mélétius Smotrycki ne peut être séparé de Josaphat. La gloire du martyr de l'Union n'est pas complète, quand on n'a pas raconté le prodige de grâce qu'il accomplit par la conversion de son assassin. Pour compléter son œuvre, Susza fit paraître, en 1666, la Vie de Smotrycki; et, par un sentiment de reconnaissance envers Urbain VIII, bienfaiteur signalé de l'Église ruthène, il dédia son nouvel ouvrage au neveu de ce Pontife, le cardinal François Barberini [3]. Les archives de la Propagande et les bibliothèques du château Saint-Ange fournirent à l'évêque de Chelm les matériaux de son travail, composé uniquement sur quelques relations de Rutski, l'*Apologie* de Smotrycki et ses lettres à Urbain VIII. Pour ce livre et même pour la Vie de Josaphat, on peut regretter que Susza

1. La famille Chigi, à laquelle appartenait Alexandre VII, porte sur son écusson sept collines surmontées d'une étoile resplendissante.

2. Susza, l. cit. *Epist. dedicat.*

3. *Saulus et Paulus Ruthenæ Unionis sanguine Beati Josaphat transformatus, sive Meletius Smotriscius archiepiscopus Hierapolitanus, archimandrita Dermanensis ord. S. Basilii Magni*, per Jacobum Susza, episcopum Chelmensem et Belzensem cum S. R. E. unitum ejusdem ordinis, ex tenebris in lucem prolatus. Romæ, ex typographia Varesii, MDCLXVI.

ait écrit loin de la Ruthénie, où il eût certainement rencontré des pièces que Rome ne pouvait lui fournir. Mais si l'on peut regretter des lacunes et des imperfections dans ce double travail, la critique la plus méticuleuse n'y trouvera rien à reprendre sous le rapport de l'exactitude et de la bonne foi. Susza restera toujours au premier rang parmi les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de l'Union.

La publication de ces deux ouvrages ne produisit pas tout l'effet que l'auteur pouvait en espérer, et la cause de canonisation ne fut pas sérieusement reprise. Le grand obstacle était le manque de ressources. Douze années de guerres atroces avaient enlevé à la Pologne près du tiers de sa population, et, en fait d'or et d'argent, des sommes incalculables. A peine trouvait-on quelques villes ou quelques châteaux qui eussent échappé au pillage des Cosaques, des Moscovites, des Tartares, des Transylvaniens, et, par-dessus tout, des Suédois, les plus grands ravageurs de l'époque. Aujourd'hui encore, quand on rencontre de vieilles ruines en Pologne, le paysan vous dit presque toujours qu'elles datent des guerres suédoises. La richesse et la puissance de la nation reçurent à cette époque un coup dont elles ne se relevèrent jamais. L'Etat était écrasé par une dette énorme, qu'il fallait payer à l'armée ; et les particuliers rassemblaient à grand'peine quelques débris de leur ancienne fortune. Personne ne pouvait fournir les sommes nécessaires pour une canonisation.

Cependant Dieu faisait toujours éclater la puissance de son martyr. Les miracles n'avaient pas cessé durant les pérégrinations de Kolenda à travers la Pologne, et de nombreux pèlerins venaient visiter les saintes reliques dans leur asile momentané. En 1667, la retraite des Moscovites rouvrit à Kolenda la route de Polock. Il fit remonter les diverses pièces de la châsse de saint Josaphat, et partit de Suprasl pour ramener le Saint dans son église.

Le séjour du martyr de l'Union avait été un bienfait pour le monastère qui lui avait servi d'abri ; et Kolenda venait d'y montrer un courage digne du héros dont il était le gardien. Le palatin de Vilna, Chodkiewicz, patron de l'archimandrie de Suprasl, l'avait conférée au métropolite, mais avec l'intention de s'approprier une partie de la dotation de ce monastère. Kolenda protesta énergiquement contre cette iniquité. Chodkiewicz ne tint pas compte de ses réclamations, et continua

d'administrer les domaines de Suprasl comme un maître qui n'avait aucun souci du lendemain. Le métropolite protesta de nouveau. Le patron lui répondait par des menaces. Enfin un jour, outré de colère et pris de vin, Chodkiewicz donne l'ordre à un de ses satellites d'arracher au métropolite l'abandon de ses droits ou de lui couper la tête.

Kolenda était dans sa chambre, au milieu de ses religieux désarmés, quand le sicaire entra, le sabre à la main. Sommé de choisir entre l'abandon de ses droits ou la mort, le métropolite fléchit le genou et présenta la tête : « Frappe, dit-il à l'assassin : « mon sang fécondera le patrimoine du Christ ». Cette intrépidité fit tomber le sabre des mains du soldat. Il s'enfuit tout tremblant vers son maître, qui, couvert lui-même de confusion, vint se jeter aux pieds de Kolenda pour lui demander pardon, et lui remit immédiatement tous les domaines de Suprasl.

Kolenda avait le droit de dire « qu'il avait acquis ce monas- « tère au prix de son sang ». Il en retint le gouvernement durant toute sa vie et s'y construisit un palais, où il résida souvent et eut l'honneur de recevoir le roi Jean-Casimir. Suprasl, n'étant qu'à vingt-cinq lieues de Varsovie, devint comme un poste d'observation, d'où le métropolite surveillait tout ce qui se faisait à la Cour et dans les Diètes, pour ou contre l'Union. Quand il mourut (1674), il choisit sa sépulture dans cette église qu'il avait su défendre et embellir. Il y avait fait déposer le corps d'Antoine Sielawa. On le plaça lui-même à côté de son vénérable prédécesseur [1].

Pour se rendre de Suprasl à Polock, Kolenda devait traverser toute la Lithuanie et une partie de la Ruthénie-Blanche. Ce voyage fut une marche triomphale. Malgré le séjour prolongé des Moscovites et les invasions cosaques, toutes les contrées que le métropolite devait traverser étaient fidèles à l'Union. Les schismatiques y possédaient à peine soixante-dix églises, tandis que les Uniates comptaient les leurs par milliers [2], et la

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 595. *Relatio metropolitæ Kolenda ad S. C. de Propag. Fid. an.* 1671. — Susza, *De laborib. Unit.*, ap. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruth.* p. 338. — *Rosa autumnalis*, ap. Szymanski, t. II, p. 152. — Kulczynski, *Specim. Ecc. Ruth.* p. 133.

2. Ce chiffre de 70 est celui donné en 1671 par Kolenda lui-même. De 1661 à 1671, la proportion n'a pas dû sensiblement varier. Theiner., t. III, p. 601. *Relatio* cit.

persécution n'avait fait qu'affermir le peuple dans sa foi. Il accourut en foule pour rendre hommage à son premier pasteur, et surtout aux restes du martyr, qui avait conquis la Lithuanie ruthène à l'Église romaine. Le métropolite ne voyageait plus comme un fugitif, contraint de cacher soigneusement son trésor. Il montrait au contraire les insignes de sa dignité, et un clergé nombreux suivait avec lui le char sur lequel reposait la châsse de saint Josaphat. Tous les villages étaient en fête sur le passage du pieux cortège. Partout on avait fait quelques préparatifs pour honorer le martyr de l'Union.

Sur la route, le pieux cortège rencontra Zyrowice. Il fit une halte dans ce monastère que Josaphat avait fondé, devant cette image de Marie à laquelle il avait rendu son ancienne gloire.

Vilna avait préparé un véritable triomphe à son ancien apôtre. Le 2 février de cette même année, la capitale de la Lithuanie avait reçu dans ses murs le corps de saint Casimir, restitué par Kolenda, et le roi Jean-Casimir avait assisté en personne à cette fête. La translation de saint Josaphat ne fut pas moins solennelle. Plus de cent mille étrangers étaient accourus pour y assister. Hors de la ville, près de la porte de Troki, on avait dressé sur une éminence une de ces tentes, couvertes d'or et de broderies, qui servaient aux grands seigneurs dans leurs voyages. Le corps de Josaphat y fut déposé sur un trône étincelant de lumières, et y reçut les hommages du clergé des différentes églises de Vilna, qui vint célébrer l'office divin dans ce sanctuaire improvisé. Les chants sacrés ne furent pas même interrompus durant la nuit. Des soldats, postés autour de la tente, allumèrent de grands feux de joie, et leurs trompettes marquaient par de joyeuses fanfares toutes les heures de la veille sacrée.

Le dimanche 25 septembre, les saintes reliques furent introduites dans la ville. Le métropolite Kolenda et tous ses suffragants, cinq évêques du rite latin, les magistrats et tous les dignitaires de la Lithuanie assistaient à cette fête. Un char magnifique avait été préparé pour recevoir le corps de Josaphat. Kolenda y fit atteler six chevaux vigoureux, qui avaient traîné ce précieux fardeau durant la guerre. Ils avaient été à la peine, il était juste qu'ils fussent à l'honneur ; mais, à la grande surprise du métropolite, ils se cabrèrent et refusèrent d'avancer. On leur substitua des chevaux plus doux appartenant à

l'hetman de Lithuanie. Ceux-ci opposèrent la même résistance. « Ce ne sont pas des chevaux, s'écria alors le peuple, ce sont « des hommes qui doivent traîner le char. » Cent bras saisissent les traits, malgré la résistance du métropolite; nobles, bourgeois, paysans, tous y mettent la main ; et le char s'ébranle au milieu des cris enthousiastes du peuple. Les grands officiers et les seigneurs les plus distingués de la Lithuanie l'entourent et soutiennent les coins d'un poêle de pourpre brodé d'or, qui couvre la châsse de saint Josaphat et retombe jusqu'à terre.

Le martyr de l'Union ruthène fut ainsi conduit triomphalement à travers les rues de la ville. Les églises, les édifices publics, jusqu'aux moindres maisons, avaient été décorés avec un goût ingénieux. Les schismatiques eux-mêmes furent contraints de s'associer à la fête. Quand la procession passa près de leur église du Saint-Esprit, le peuple les força à sonner leurs cloches ; et les dernières salves d'artillerie, tirées en l'honneur du saint martyr, partirent de leur cimetière, où des canons étaient disposés en batterie.

A la porte de l'église de la Sainte-Trinité, les évêques, les archimandrites et les principaux seigneurs reçurent la châsse sur leurs épaules ; et Josaphat rentra, porté par les princes de l'Église et du siècle, dans ce sanctuaire à l'ombre duquel il avait vécu si longtemps, pauvre et délaissé. Le corps du saint martyr resta pendant quinze jours exposé à la vénération des fidèles dans l'église de la Sainte-Trinité. Chaque matin, la messe était célébrée solennellement devant ces restes sacrés, tantôt par les moines basiliens, tantôt par le chapitre cathédral ou par des religieux de la ville. Les orateurs les plus en renom dans la contrée vinrent tour à tour prêcher le panégyrique du Saint; et l'enthousiasme que ces fêtes pompeuses inspirèrent aux contemporains, éclate encore dans les nombreuses relations qu'ils nous en ont laissées.

Pour refroidir cet élan général de piété, les schismatiques répandaient de méchantes insinuations. « Cette châsse d'ar- « gent, disaient-ils, a plus de valeur que ce qu'elle contient. « Le corps de Josaphat n'y est plus. On l'a remplacé par des « pierres ; et s'il en reste quelque chose, ce sont des débris « informes, rongés par la corruption et les vers. » Pour répondre à ces calomnies, Kolenda fit ouvrir publiquement la châsse le dimanche qui suivit l'entrée solennelle. Tout le peuple de

Vilna put voir le corps de saint Josaphat revêtu de ses ornements pontificaux, intact et sans corruption. Le visage n'avait rien perdu de sa gravité et de sa douceur ; la plaie du front était encore béante ; et la main toujours flexible s'ouvrait sans efforts pour recevoir les baisers des fidèles, et toucher les objets de piété qu'on lui présentait. Un Basilien monta en chaire et apostrophant les schismatiques avec ces paroles du Sauveur : « Tou-« chez et voyez, car c'est moi [1] », il leur montra que la miraculeuse conservation de ces reliques saintes déjouait tous leurs calculs, et prouvait combien leur révolte contre l'Église était insensée et impie. Le corps de Josaphat resta exposé durant une semaine entière à la vénération des fidèles. Des guérisons et des conversions miraculeuses montrèrent dans ces jours la puissance du saint martyr ; on vit même un enfant mort ressusciter.

Pendant que l'église de la Sainte-Trinité était le théâtre de ces prodiges, les supérieurs de la congrégation basilienne étaient assemblés dans le monastère voisin, et cherchaient ensemble les moyens de réparer les ruines que la guerre avait amoncelées autour d'eux. Ils décrétèrent en particulier le rétablissement du noviciat de la congrégation. Ce Chapitre général tenu, pour ainsi dire, sous la présidence et l'inspiration de Josaphat, ouvrit pour l'Ordre basilien une ère de restauration et de paix, féconde en glorieux travaux.

Le séjour des saintes reliques dans Vilna fut prolongé jusqu'au 12 octobre, sur les instances réitérées des fidèles. Après une dernière station à la cathédrale ruthène, elles furent conduites hors de la ville avec la même pompe qu'à leur entrée triomphale. Cinquante lieues séparent Polock de Vilna. Cette distance était longue et difficile à franchir ; mais la piété du peuple fit oublier la fatigue au métropolite et à ses compagnons. A chaque pas, on rencontrait des paysans, qui saluaient Josaphat comme un père et un libérateur. Son retour était le signe de la défaite des Moscovites et du triomphe de l'Union.

Le pieux cortège atteignit Polock le 12 novembre, jour anniversaire du martyre de Josaphat. L'entrée solennelle, moins pompeuse qu'à Vilna, fut encore plus touchante. On

1. Luc, XXIV, 39.

eût dit une fête de famille, donnée au plus vénéré des pères par des enfants qui avaient pleuré longtemps son absence[1].

Dès que Josaphat eut repris possession de sa chapelle dans l'église cathédrale de Sainte-Sophie, l'affluence des pèlerins recommença autour de son tombeau. Au mois de mars 1668, le métropolite Kolenda annonçait déjà, à la Congrégation de la Propagande, que le saint thaumaturge faisait de plus en plus éclater sa puissance, et répandait des grâces abondantes de conversion sur les schismatiques et les autres brebis errantes de son ancien troupeau. « Il mérite, ajoutait le pré-« lat, d'être inscrit au catalogue des saints, par la grâce de « Sa Sainteté, ainsi que nous l'avons demandé humblement « à tant de reprises[2]. »

On lui répondait de Rome, l'année suivante, que le Pape Clément IX était tout disposé à accorder cette faveur, et le secrétaire de la Congrégation s'engageait « à ne manquer « aucune occasion de lui remettre cette affaire en mémoire. « Je sais, disait-il, le bien qui doit en résulter par la conquête « d'un grand nombre d'âmes en Ruthénie, où la mémoire « de ce grand serviteur de Dieu, déjà si glorieuse et si véné-« rée, recevra un bien plus grand accroissement, lorsqu'il « sera élevé sur la terre aux honneurs dont il jouit au « ciel ».

Le cardinal Marcel de Sainte-Croix, protecteur de Ruthénie, assurait de son côté Kolenda qu'il « coopérerait de toutes ses « forces à une action aussi sainte, que de montrer à la terre

1. Le métropolite Kolenda a raconté lui-même en grand détail cette translation des restes de saint Josaphat dans une relation adressée à la Propagande en 1671, ap. Theiner, *Monum. Polon.*, t. III, p. 595. — Cet événement eut une telle importance aux yeux des contemporains, qu'on en publia plusieurs récits en latin et en polonais. Nous en avons trouvé trois dans le seul manuscrit de Szymanski. Le plus important a pour titre : *Rosa autumnalis cœlo manibus schismaticorum inserta, Dunæ aquis irrigata, in terris gratum spargens odorem, sive B. Josaphat Kuncewicius archiepiscopus Polocensis, episcopus Vitebscensis et Mscislaviensis Ord. D. Basilii M. redux Polociam ad sedem suam triumpho celebri Vilnæ in Urbe M. Ducatus Lithuaniæ honoratus, per Benedictum Michniewicz, Ordinis ejusdem presbyterum repræsentatus.* Vilnæ, 1667.

2. *Litteræ Gabriel. Kolenda ad S. Congr. de Propag. Fide*, 2 mart. 1668, ap. Szymanski, t. II, p. 330. — *Relatio ejusd.*, ap. Theiner, *Monum. Polon*, t. III, p. 595.

« une partie de la gloire dont jouissait au ciel l'admirable et
« très saint martyr Josaphat [1]. »

En 1670, ces promesses n'avaient encore produit aucun résultat, lorsque le cardinal Emile Altieri parvint au souverain pontificat, sous le nom de Clément X. A la nouvelle de son élévation, les deux infatigables promoteurs du culte de saint Josaphat, Kolenda et l'évêque de Chelm, Susza, espérèrent enfin le succès. Emile Altieri avait été autrefois assesseur de la nonciature de Pologne, sous Lancelotti. En cette qualité, il avait été pour ainsi dire témoin oculaire du martyre de Josaphat et des prodiges qui suivirent. Il avait transmis à Rome les premières instances faites pour obtenir la béatification et annoncé les promesses, par lesquelles Urbain VIII répondit à ces prières. Il devait donc s'intéresser à une cause qui lui rappelait les travaux de sa jeunesse. Aussi, quand Kolenda et Susza apprirent que l'on préparait à Rome une canonisation, ils écrivirent au Pape, pour demander que Josaphat fût inscrit dans cette solennité au catalogue des saints.

« Le grand-duché de Lithuanie, disaient-ils, joint ses prières
« aux nôtres ; c'est sous la protection du nom de Josaphat
« qu'une grande armée de Moscovites a été vaincue dans ce
« pays. La Samogitie et les provinces voisines de Prusse et de
« Livonie vous adressent également leurs supplications. Le
« roi de Suède d'une part, l'électeur de Brandebourg de l'autre,
« hérétiques tous les deux, les avaient subjuguées, et déjà la
« sainte foi catholique y était ébranlée. Tout à coup, l'ennemi
« commença à être troublé et à craindre, lorsqu'aucun danger
« ne le menaçait ; les catholiques, au contraire, quoique vain-
« cus, se sentirent remplis de joie ; et, reprenant leurs armes
« et leurs forces, comme en un seul jour et sans le secours
« d'aucune armée, ils taillèrent en pièces leurs puissants
« adversaires. Après ce triomphe, comme on admirait l'inter-

1. *Litteræ de Canonizatione B. Josaphat Martyris an.* 1669, ap. Szymanski, p. 377. Les rois de Pologne jouissaient comme les autres souverains catholiques du droit de présenter des prélats pour les honneurs du cardinalat ; mais ils n'en usaient que très rarement en faveur de leurs propres sujets, les susceptibilités nationales s'offensant des prérogatives attachées à cette suprême dignité de l'Église. Marcel de Santa-Croce, Romain de naissance, avait été porté au cardinalat par le roi Jean-Casimir.

« vention manifeste de la providence de Dieu, voilà que l'on « apprend que le corps du bienheureux Josaphat avait été « apporté secrètement dans cette contrée. Les citoyens, pleins « de reconnaissance, lui ont attribué cette glorieuse victoire.

« Toute la Ruthénie vous offre, Très Saint-Père, ses hum- « bles supplications pour cet apôtre généreux, mort sainte- « ment au service de l'Union. Voyez, Très Saint-Père, les lar- « mes de l'Église uniate et le sang qu'elle a versé en très « grande abondance, pendant que le schisme épuisait toutes ses « forces pour la détacher de la sainte foi catholique. Durant « plus de vingt années, il n'a pas cessé ses machinations impies « contre le royaume de Pologne. Qu'étaient les Cosaques, les « Tartares, les Suédois, les Brandebourgeois, les Valaques, les « Transylvains, les Moscovites et nos autres ennemis, sinon les « instruments du schisme?

« Au milieu de l'horrible fracas de toutes ces armes, un cri « retentissait partout : « Où sont les Uniates? » et ni les me- « naces, ni les prières, ni les tourments ne pouvaient les déta- « cher de la sainte Église Romaine. Combien des nôtres ne « sont-ils pas morts de faim en Siévérie? Combien n'ont pas « péri par les flammes en Lithuanie? combien n'ont pas expiré « dans mille tortures en Ruthénie? et que n'ont pas souffert « jusqu'à ce moment les prélats uniates, dans la Wolhynie? « Regardez, Très-Saint-Père, le misérable état de la sainte « Union, de la foi catholique, que la cruauté de l'hérésie et la « perfidie du schisme veulent déraciner. En glorifiant le bien- « heureux Josaphat, ce champion infatigable du siège aposto- « lique, que vos prédécesseurs ont promis de recevoir au nombre « des saints, vous donnerez à notre patrie un secours nouveau. « Elle devra en retour à Votre Sainteté une reconnaissance éter- « nelle, que nous ne saurons jamais exprimer dignement[1]. »

Cette supplique éloquente resta encore sans résultat. Epuisés par leurs derniers malheurs, les Uniates n'avaient pas d'argent pour couvrir les frais de la canonisation ; et ils ne pouvaient tirer aucun secours ni de l'Etat, ni de la noblesse, ruinés par tant d'années de guerre. Dès 1672, Kolenda, découragé, écrivait à la Propagande : « J'ai demandé non pas une fois, mais mille

1. Theiner, *Monum. Polon.*, t. III, p. 591. Cette lettre, signée en commun par Kolenda et Susza, est datée de Suprasl, le 31 janvier 1671.

« fois, une chose assurément très facile, et en même temps
« très glorieuse pour toute l'Union. Puisque nous ne pouvons
« pas supporter les dépenses qu'entraînerait la canonisation du
« bienheureux martyr Josaphat, ne pourrait-on pas lui donner
« une messe et un office ? Sa Sainteté consolerait au moins cette
« pauvre Union désolée, si elle voulait expédier un bref conce-
« dant un culte extérieur dans tout l'univers au bienheureux
« martyr Josaphat.

« Au nom de Dieu ! quel est donc l'obstacle qui peut empê-
« cher Notre Très-Saint-Père, sous les yeux duquel le bienheu-
« reux martyr a été mis à mort, de lui accorder cette gloire
« pour la joie éternelle des Uniates, et la confusion des schis-
« matiques, et peut-être pour la future humiliation des Turcs ?
« Qui sait s'il ne leur arriverait pas comme aux Moscovites,
« qui ont vu périr à plusieurs reprises plus de trente mille de
« leurs, lorsque le saint martyr a été invoqué contre eux ?
« Plaise à Dieu que notre demande, la plus utile que l'on puisse
« faire pour l'Union, soit enfin exaucée [1]. »

La concession que Kolenda sollicitait eût équivalu à une canonisation formelle ; et plusieurs saints illustres ont été placés par cette voie dans les dyptiques de l'Église [2]. Cette faveur ne fut pas accordée. Clément X inscrivit, en 1673, sept bienheureux au catalogue des saints ; Josaphat ne fut pas du nombre. Dieu lui faisait attendre son triomphe, pour le rendre plus éclatant. Ce dernier échec lassa la persévérance des avocats du saint martyr. Les instances pour sa canonisation furent suspendues, et nous ne croyons pas qu'elles aient été reprises avant le pontificat de N. S. P. le Pape Pie IX.

Pendant que saint Josaphat régnait paisiblement dans sa maison au milieu de son peuple, autour de lui « la terre était habitée « et se reposait ». La guerre grondait encore souvent sur la frontière méridionale ; les Turcs et les Tartares pénétraient jusqu'au cœur du pays, et les dissensions intestines étaient rarement suspendues ; mais la Pologne était tellement accoutumée aux épreuves, qu'elle n'en tenait plus compte ; et, tout en combat-

1. *Gabriel. Kolenda epist. ad S. Congr. de Prop. Fide*, Supraslii, 29 nov. 1672, ap. Szymanski, t. II, p. 376.

2. Tels sont, par exemple, saint Grégoire VII, sainte Gertrude la Grande, saint Norbert, etc. Sur cette canonisation dite *équipollente*, *v.* Bened. XIV, *De Serv. Dei canonis.* l. I, c. XLI.

tant ses ennemis sans cesse renaissants, elle relevait les ruines des précédentes invasions. Deux règnes occupent cette période.

Dans l'année même qui suivit la paix d'Andruszow, Jean-Casimir abdiqua la couronne (16 septembre 1668). Avant de descendre du trône, il voulut réparer, autant qu'il était en lui, les injustices commises au détriment de l'Église uniate ; et par un diplôme daté du 29 août 1668, il déclara que toutes les concessions faites aux schismatiques avaient été extorquées par la violence, qu'il les annulait, et qu'il donnait au métropolite et à ses successeurs pleine autorité pour recouvrer les églises et les monastères qui leur avaient été enlevés.

La dynastie des Wasa, héritière des Jagellons et des Piast, finit avec Jean-Casimir. La royauté polonaise perdit son dernier prestige, et le sort de la nation fut livré à chaque interrègne aux chances de l'élection. Le choix du nouveau roi montra l'absurdité d'une telle loi. Un caprice de la petite noblesse, que l'on prit pour une inspiration du ciel, porta sur le trône un inconnu, sans talents et sans caractère, le prince Michel Korybut Wisniowiecki. Il n'avait pour lui que l'illustration de ses aïeux, frères des Jagellons, et le souvenir de son père, autrefois le grand adversaire des Cosaques.

L'histoire traite avec sévérité ce pauvre prince. Pour être juste, on doit du moins lui tenir compte de ses généreuses dispositions en faveur de l'Église uniate. Grâce à l'activité et au crédit du métropolite Kolenda, très populaire parmi la noblesse, la crise toujours dangereuse de l'interrègne s'était écoulée sans préjudice pour les intérêts de l'Union. L'acte de confédération, les *Pacta conventa*, les diplômes publiés par le roi après son couronnement pour ratifier ses engagements envers la noblesse, n'accordèrent aux schismatiques aucun avantage nouveau. Michel, avant d'apposer sa signature au bas des actes qui lui étaient présentés, demandait toujours s'ils ne contenaient rien de contraire à l'Union. Kolenda sut profiter de ces favorables dispositions du roi. Le récit de ses travaux nous détournerait trop de notre sujet ; bornons-nous à rappeler les faits qui se rattachent directement à saint Josaphat [1].

1. V. La relation de Kolenda à la Propagande. Theiner, t. III, p. 594, 599.

Au mois de novembre 1669, la Diète et l'élite de la noblesse étaient réunies à Cracovie pour le couronnement du roi. Kolenda voulut célébrer avec magnificence la fête de saint Josaphat au milieu même des pompes de l'inauguration royale, « afin, disait-il, de montrer à la République la majesté et l'autorité de la sainte Union ». Il réussit au delà de ses espérances. L'évêque de Cracovie permit que la fête fût célébrée dans sa cathédrale ; et la présence du roi, de la Diète et de toute la noblesse accourue pour le couronnement, donna à ce triomphe du martyr de l'Union l'éclat d'une manifestation nationale. Trois évêques schismatiques, présents à Cracovie, n'osèrent s'abstenir de paraître à la fête, de peur de faire suspecter leur patriotisme. Ils assistèrent au saint sacrifice, que le métropolite Kolenda célébra entouré de ses suffragants, avec l'accompagnement des graves mélodies du rite ruthène.

L'évêque de Vitebsk, Cyprien Zochowski, prêcha sur ce texte : « Je suis le bon pasteur », qu'il appliqua à Josaphat. Il rappela, avec une généreuse liberté, que le saint martyr avait toujours signalé les schismatiques comme les ennemis de Dieu et de la patrie. Parlant des évêques sacrés par Théophane, Josaphat avait dit souvent que ces faux pasteurs étaient des espions. L'orateur prit occasion de cette parole pour peindre les malheurs que le schisme avait causés à la Pologne. Les souvenirs des guerres cosaques étaient trop récents pour que sa voix restât sans écho. Elle fut si favorablement accueillie de l'auditoire, que le roi consentit à recevoir lui-même la dédicace de ce discours ; et, quand on le lui présenta, il dit gracieusement à l'auteur qu'il fallait répandre ce sermon dans l'Ukraine, pour la conversion des Cosaques [1].

Malgré les favorables dispositions du roi, Kolenda avait besoin d'une vigilance continuelle pour déjouer les entreprises des schismatiques. En 1670, il eut à lutter, ainsi que son coadjuteur l'évêque de Vitebsk, Zochowski, contre un prélat schismatique qui voulait s'attaquer à leur troupeau. Dépouillé par une sentence royale de l'évêché de Léopol, cet intrigant convoitait celui de Vitebsk. Il parvint à gagner un chanoine de Varsovie, régent de la chancellerie du royaume, qui promit de lui expédier un diplôme royal pour cette église. La con-

1. Kolenda, *Relatio*, l. cit., p 598.

science des prêtres latins était souvent bien large, quand il s'agissait de l'Union ! Par bonheur, le nonce apostolique Nerli apprit ce qui se tramait et vint exprimer au vice-chancelier la honte qu'il éprouvait d'un pareil crime, commis par un ecclésiastique. Il lui peignit avec horreur le ravage qu'allait faire ce loup introduit dans un diocèse acquis à l'Église par le sang de saint Josaphat. Le vice-chancelier arrêta l'expédition du diplôme ; mais l'ambitieux schismatique réussit mieux plus tard à la chancellerie du grand-duché de Lithuanie; et le nonce apostolique, le métropolite et l'évêque de Vitebsk durent unir leurs efforts pour faire annuler le privilège, qu'il avait obtenu par d'indignes moyens [1].

Rappelons encore que, sous le règne de Michel Wisniowiecki, la république polonaise reconnut de nouveau ses obligations envers le saint martyr de l'Union. En signe de reconnaissance, elle attribua à la cathédrale de Polock les villages appelés Sudzilowicze, dans le palatinat de cette ville. L'acte de donation, rendu par le roi à la prière de la Diète, constatait les grands miracles qui rendaient glorieux le tombeau de saint Josaphat et les grâces particulières que le martyr de l'Union obtenait aux deux peuples polonais et lithuanien [2].

L'année 1674 vit couronner Jean III Sobieski. Nous n'avons pas à raconter ici comment il acheva l'œuvre que la confiance de Dieu et de l'Église avait confiée à sa nation, et arrêta pour toujours les invasions des Turcs. La reconnaissance des peuples a placé Sobieski à côté des Godefroy de Bouillon, des Charlemagne, de ces héros dont la gloire fait partie du patrimoine de toute la famille chrétienne, et il suffit de prononcer son nom pour rappeler ses exploits. Parmi les faits de ce règne, il en est un que l'incrédulité du XVIIIe siècle a blâmé, que le négligent scepticisme du XIXe n'a pas toujours pris la peine d'apercevoir, et qu'un historien catholique doit relever, au contraire, comme une des gloires principales de Sobieski [3]. Ce

1. Kolenda, *relatio*, p. 599.

2. *Volumina Legum Poloniæ*, t. V, p. 153.

3. « Les historiens du dernier siècle, dit M. de Salvandy, et à leur exemple ceux du nôtre, ont fait reproche à Sobieski de s'être appliqué aveuglément à faire rentrer les Grecs dans le sein de l'Eglise latine. Telle avait été la constante préoccupation de Jean-Casimir. *Dans la vie de Jean III, nous n'avons pas trouvé trace d'une semblable tentative.* »

monarque fut le protecteur constant et déclaré de l'Église uniate, et l'œuvre de réconciliation et de paix, commencée sous Sigismond III, fut presque entièrement achevée sous son règne.

Dès le lendemain de son couronnement, Jean III défendit à ses sujets, sous les peines les plus sévères, de reconnaître la juridiction du patriarche de Constantinople, et confirma les privilèges de l'Église uniate [1]. Le zèle qui l'animait pour la conversion des Ruthènes éclate en vingt endroits des lettres qu'il adressait aux Souverains Pontifes. « Si je parvenais « disait-il à Innocent XI, comme j'y travaille toujours, à rétablir « une union très étroite entre les nombreuses églises « ruthènes de mon royaume et le Saint-Siège, ce service serait « à mes yeux le plus grand de tous ceux que j'ai pu rendre à « la cause du Christ [2]. »

Sobieski avait déjà sauvé Vienne quand il écrivait ces paroles. Son génie, illuminé par la foi, avait compris toute l'importance de la question ruthène pour la Pologne et pour la chrétienté. Il ne voyait qu'une solution à ce difficile problème : la destruction complète du schisme en Ruthénie par le triomphe définitif de l'Église uniate.

Le siège métropolitain était occupé, depuis 1674, par Cyprien Zochowski, le plus illustre prélat qui ait gouverné l'Église uniate, après Rutski. L'évêque de Chelm, historiographe de saint Josaphat, Jacques Susza et quelques autres vétérans des luttes de l'Union vivaient encore, et autour d'eux se massait une phalange de jeunes apôtres, ardents et zélés. Cette époque semble la plus florissante de toute l'histoire de la Congrégation basilienne [3]. Sobieski prêta à ces hommes généreux l'appui de son autorité, et des fruits abondants récompensèrent leurs travaux.

Dès 1677, l'évêque schismatique de Léopol, Joseph Szum-

Histoire de Sobieski, t. II, p. 383. Plus loin, l'élégant historien attribue à la tolérance de Jean III le retour au sein de la République de ces populations de l'Ukraine, que les intérêts de leur religion avaient jetées, dit-il, dans les bras du Moscovite ou de l'Ottoman. Il est difficile de se tromper avec une plus imperturbable assurance.

1. Kulczynski, *Specim. Eccl. Ruth.* p. 136.
2. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 696.
3. Kulczynski, *Specim. Ecc. Ruth.* p. 136.

lanski, fit abjuration et prêta obéissance entre les mains du métropolite Zochowski ; mais cette conversion fut tenue secrète, afin de laisser au néophyte le temps de ramener peu à peu son troupeau dans le sein de l'Église catholique. Il fallait user de prudence à cause de la confrérie stauropigienne, dont la résistance était toujours redoutable.

Vingt-trois ans s'écoulèrent avant que ce projet vînt à maturité. Sobieski était déjà mort, lorsque l'évêque de Léopol se déclara ouvertement Uniate. Il s'appliqua aussitôt avec un zèle admirable à la conversion de ses ouailles. Le plus intime ami du roi défunt, l'hetman Stanislas Jablonowski, seconda les efforts de Szumlanski, et l'autorité de ce seigneur, aussi illustre que puissant, contint la confrérie, prête à commencer la guerre contre l'évêque. Depuis que Gédéon Balaban et le prince Constantin Ostrogski avaient poussé de Léopol leur premier cri de guerre contre l'Église romaine, cette ville était pour les schismatiques comme une place de sûreté que les Uniates n'avaient jamais pu leur enlever. La prise de cette antique forteresse de l'erreur présageait un triomphe complet de l'Union. Déjà la Ruthénie méridionale avait été, avant la mort du roi, le théâtre de conversions éclatantes [1].

Les esprits semblaient tellement apaisés dans cette contrée, qu'en 1680 on essaya une conférence entre les Uniates et les schismatiques, avec quelque espoir de négocier entre eux un rapprochement définitif. L'assemblée fut tenue à Lublin en présence de commissaires délégués par le roi. Le métropolite Zochowski y assista avec ses suffragants et toute l'élite du clergé uniate. Mais les schismatiques firent avorter les négociations au moment où elles paraissaient en voie de réussir [2].

Cet échec ne découragea pas Sobieski. Il donna pour évêque aux schismatiques de Przemysl un de ses familiers, Innocent Winnicki, qu'il savait résolu à rentrer dans le sein de l'Église catholique. Ce prélat fit en effet une abjuration secrète en 1681, et travailla dès lors à gagner la confiance de son troupeau, pays, et presque toute la population revint au sein de l'Église

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 650, 677, et t. IV, p. 10, 13 sqq.

2. Theiner, *Mon. Pol.* t. III, p. 675. — Kulczynski, *Specim. Ecc. Ruth.* p. 136. — Le métropolite Zochowski publia une relation de cette conférence, dans laquelle il inséra la lettre de saint Josaphat à Léon Sapieha, inédite jusqu'alors.

pour le ramener, à sa suite, au véritable bercail. En 1691, il pouvait s'avouer ouvertement uniate. Trois mille nobles et des paysans par centaines de mille revinrent, avec lui, à la communion de l'Église romaine, et la funeste division que la politique de Ladislas IV avait créée dans le diocèse de Przemysl fut enfin détruite. Bientôt, en effet, l'évêque uniate de Przemysl, Jean Malachowski, fut transféré au siège de Chelm; et le Pape confia son troupeau à Winnicki, qui devint le pasteur légitime de tous les Ruthènes de la contrée[1].

La perte la plus sensible que l'Église uniate eût faite dans la Ruthénie méridionale avait été celle de l'évêché de Luck. Sobieski et Zochowski n'eurent pas la joie de rattacher cette grande église à l'unité catholique, mais tout semble indiquer qu'ils préparèrent ce dernier triomphe de la vérité sur l'erreur. Léon Zalenski, successeur de Zochowski sur le siège métropolitain (1694), recut en 1702 l'abjuration de l'évêque schismatique de Luck, Denis Zabokrzycki. Ce prélat comptait cinq mille églises paroissiales soumises à son autorité. Après sa conversion, il n'y eut plus un seul évêque schismatique en Pologne. Le siège de Mscislaw, créé par Ladislas IV, n'avait plus de titulaire[2].

A la même époque, l'Ukraine fut en partie conquise à l'Union. Depuis la paix d'Andruszow, le pays de frontière avait été encore le théâtre de fréquents soulèvements. Il fallut employer de nouveau le fer et le feu pour contenir la population turbulente de cette contrée. Redoutant, d'une part, le joug sévère de la Moscovie, cherchant, d'une autre, un point d'appui contre la Pologne, les Cosaques voulurent se donner à la Turquie ; mais, après les victoires de Sobieski, les sultans, témoins du rapide déclin de leur propre puissance, renoncèrent à toute politique d'agression envers la Pologne. Le traité de Carlowitz fut une paix définitive (1699), et mit fin à la lutte trois fois séculaire commencée dans les champs de Varna. La tranquillité de l'Ukraine fut assurée du même coup. La colonisation reprit un rapide essor dès le commencement du XVIIIe siècle. Les apôtres de l'Union pénétrèrent librement dans le

1. Theiner, t. III, p. 677, 729, 733, 747.

2 Kolenda n'en parle plus quand il fait le tableau de la hiérarchie schismatique. Theiner, t. III, p. 601.

Sur l'évêque de Luck, *v.* ib. t. IV, p. 17.

pays, et presque toute la population revint au sein de l'Eglise romaine. Mais à Kiew et au delà du Dniéper, l'ennemi veillait toujours. L'Ukraine, convertie trop tard pour être parfaitement évangélisée, sera la première province qui sera enlevée à l'Union.

Le culte de saint Josaphat prit une extension nouvelle, pendant cette période de progrès pour l'Union. Malheureusement aucun écrivain n'a pris soin de nous transmettre les souvenirs de cette époque. Seul le P. Malinowski, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, publia en 1673, à Vilna, un recueil de miracles opérés par le saint martyr, de 1637 à 1670 ; mais il n'eut pas de continuateur.

Les pèlerins venaient chaque année en grand nombre à Polock, surtout pour la fête du Bienheureux, que l'on célébrait le 12 novembre, anniversaire de son martyre. A cette époque de l'année, les chemins étaient déjà très difficiles, la Dwina charriait des glaçons et n'était plus navigable, et cependant la neige n'était pas encore tombée avec assez d'abondance pour donner aux voyageurs la ressource du traînage. Afin de faciliter les pèlerinages à Polock, le métropolite Cyprien Zochowski demanda, en 1678, au pape Innocent XI la permission de transférer la fête du saint martyr au 26 septembre. « Pour le progrès « de la sainte Union, disait-il, il importe beaucoup, pardessus « tout, d'augmenter le culte du bienheureux martyr Josaphat. « Quand les schismatiques auront conçu de la dévotion envers « lui, ils en concevront facilement envers la sainte Église ro- « maine, pour laquelle ils savent que Josaphat a subi la mort [1]. »

Innocent XI accueillit favorablement cette supplique, et un décret de la Congrégation des rites fixa, par ses ordres, la fête de saint Josaphat au jour indiqué. Cette translation fut faite immédiatement à Polock, dans toute la métropole ruthène, et au moins dans les deux diocèses latins de Cracovie et de Przemysl. Peu de temps après, elle était adoptée dans toutes les églises de Pologne. En 1720, les évêques ruthènes, dans le concile provincial de Zamosc, décrétèrent que la fête du 26 septembre serait chômée dans toute la Ruthénie ; et aujourd'hui encore le calendrier des églises latines de Pologne fixe à cette date la solennité du saint martyr [2].

1. Theiner, *Monum. Polon.* t. III, p. 672.

2. *Decret. S. Congregat. Rit.* 2 *sept.* 1679, avec les décrets exécutoires des évêques de Cracovie et de Przemysl, ap. Szymanski, t. II, p. 166.

Nous trouvons enfin, dans la collection des décrets comitiaux, deux actes qui nous permettent d'unir les noms de saint Josaphat et de Jean Sobieski. En 1677, le grand roi confirma la fondation faite par son prédécesseur Michel au profit des Basiliens, qui gardaient, à Polock, le corps de saint Josaphat [1].

Quelques années après, il intervenait encore pour approuver un autre acte de piété envers le martyr de l'Union. Adam Kisiel de Brusilow, notaire territorial de Vitebsk, fonda en 1680 un monastère de Basiliens unis, sur le lieu même où Josaphat avait été immolé par les schismatiques. A la Diète de 1690, Jean III confirma cette fondation et délivra de toute charge militaire les domaines concédés à la nouvelle maison religieuse [2].

1. *Volum. leg.* t. V, p. 538.

2. Ib. p. 825. — Les moines de ce monastère obtinrent à la même époque une relique insigne de saint Josaphat, un des avant-bras, depuis le coude jusqu'à la paume de la main. *Relation du P. Serafinowicz, sur l'état des reliques de S. Josaphat*, ap. Szymanski, t. II, p. 260.

CHAPITRE IV.

LE CORPS DE SAINT JOSAPHAT TRANSPORTÉ A BIALA EN PODLACHIE.

(1705-1743).

L'électeur de Saxe, roi de Pologne sous le nom d'Auguste II (1697). — Charles XII, roi de Suède, lui oppose Stanislas Leszczynski. — Pierre le Grand, czar de Moscovie, intervient en faveur d'Auguste II. — L'influence russe dès ce moment prépondérante en Pologne. — Le caractère de la politique des czars envers l'Église catholique, et particulièrement envers l'Union, se dessine dès cette première intervention. — Haine de Pierre le Grand pour le métropolite Uniate Léon Zalenski. — A l'approche de l'armée moscovite, le corps de saint Josaphat est enlevé de la cathédrale de Polock et confié au prince Radziwill, chancelier de Lithuanie (1705). — Pierre le Grand à Polock. — Meurtre de quatre moines basiliens. — Efforts du czar pour faire oublier ce crime. — L'évêché schismatique de Mohylew rétabli, sur la demande de Pierre le Grand. — Le corps de saint Josaphat porté par le prince Radziwill à son château de Biala, en Podlachie. — Inutiles réclamations des Basiliens. — Le Chapitre général de la Congrégation de Lithuanie, réuni à Dubno, consent à laisser les reliques du saint martyr à Biala (1743). — Mouvement intérieur au sein de l'Eglise uniate. — Tendance de plus en plus accentuée à imiter les Latins. — Concile de Zamosc (1720). — Position du clergé uniate dans la société polonaise. — Les Basiliens des pays de la couronne organisés en congrégation sous le patronage de la sainte Vierge Marie.

Dès que Jean Sobieski eut rendu le dernier soupir, les partis se disputèrent pour lui donner un successeur; et la Pologne s'habitua peu à peu à être envahie par des armées étrangères, qui venaient ou imposer un candidat au trône, ou soutenir un roi déjà couronné. Autrefois, quand elles franchissaient la frontière, elles étaient reçues à coups de sabre; maintenant on les accueille avec acclamation. Au lendemain des plus grandes victoires que la Pologne eût jamais remportées, elle est déjà rayée de fait du nombre des grandes puissances, et elle n'a plus de glaive que pour se déchirer elle-même.

Dans la Diète convoquée sous Varsovie en 1697, deux rois furent élus en même temps. L'électeur de Saxe eut facilement raison de son rival, le prince de Conti, et régna sous le nom d'Auguste II (1698) ; mais il eut la folie de faire la guerre au roi de Suède Charles XII, et de froisser en même temps les susceptibilités si irritables de ses propres sujets. La Moscovie, déjà gouvernée par Pierre le Grand, était à ce moment l'alliée, sinon du peuple polonais, du moins de son roi. Charles XII fondit d'abord sur elle ; et vainqueur à Narva (1700), il se déclara le protecteur de la liberté polonaise et employa deux années à préparer la chute d'Auguste II. Une faction puissante fut promptement formée contre le roi saxon, et quelques coups d'épée échangés entre ses troupes allemandes et les Suédois achevèrent sa ruine.

Charles XII fit déclarer le trône vacant et élire par la noblesse de son parti le jeune Stanislas Leszczynski (14 juillet 1704). Mais le czar de Moscovie restait fidèle à Auguste. En 1075, il franchit la frontière pour attaquer les Suédois et défendre son allié. C'était le véritable dominateur de la Pologne qui s'avançait La guerre dura jusqu'en 1709. Les Suédois, les Saxons et Moscovites prodiguèrent leur sang durant la lutte ; celui des Polonais coula peu. La couronne des Jagellons et de Sobieski était le trophée de la victoire que se disputaient les armées étrangères. La force et le génie étaient du côté des Moscovites. Après sa désastreuse campagne de Poltawa, Charles XII disparut sur les frontières, le roi Stanislas tomba avec lui, et Auguste II régna de nouveau à l'ombre du drapeau victorieux de Pierre le Grand (1709). Dès ce moment, la Russie domine la Pologne sous la forme d'une médiation officieuse et permanente. Elle a la main dans toutes les affaires de la République. Elle fomente soigneusement les discordes, arrête les tentatives de réforme, et accroît chaque jour sa redoutable influence dans les conseils de la nation.

Dès ces premiers jours aussi, la politique des Moscovites envers l'Église catholique se dessine nettement. Devant l'Europe, Pierre le Grand voulait passer pour un prince tolérant et sage. Il permit sans peine à quelques-uns de ses sujets de professer la religion catholique. Il entretint avec adresse cette espérance de la conversion de la Moscovie, que rien ne pouvait arracher du cœur des Souverains Pontifes. Pierre était

avant tout jaloux de sa propre gloire. L'admiration de l'Europe ne l'eût pas consolé d'un dédain de la cour romaine. Aussi se garda-t-il de toute hostilité contre l'Église latine. Qu'eût-il fait en Pologne, s'il avait froissé les sentiments religieux de la noblesse ? De sanglantes victoires ne lui auraient pas rendu l'influence qu'il avait acquise sur elle presque sans coup férir. Aussi les évêques polonais ne reçurent de lui qu'hommages et respects, et toutes les fois qu'il rencontra les représentants du Saint-Siège en Pologne, en Italie, en Allemagne, il fut plus obséquieux à leur égard qu'aucun souverain catholique.

Mais entre la chrétienté latine et cette Moscovie, que Pierre voulait détacher de l'Asie barbare pour la souder de gré ou de force à l'Europe civilisée, le czar réformateur trouvait cette terre mixte de la Ruthénie, qui tenait à la chrétienté latine par son lien de communion avec Rome, mais qui, par sa langue liturgique, ses usages et certains traits de son passé, se rapprochait davantage de la Moscovie. Comment le génie de Pierre le Grand n'eût il pas deviné que la Ruthénie était le champ de bataille sur lequel devait se livrer la lutte décisive entre la Moscovie et la Pologne ?

Pierre voulait à tout prix arriver en Europe, et jouer dans le monde civilisé un rôle proportionné à sa puissance. La Pologne lui barrait le passage, tant qu'elle possédait la Ruthénie. Si la Ruthénie restait polonaise, le Moscovite était rejeté pour toujours derrière la Dwina et le Dniéper. Au contraire, si la Ruthénie était schismatique, tôt ou tard elle s'unirait à la Moscovie ; l'empire des czars arrivait jusqu'au bord de la Vistule, aux portes de l'Allemagne ; et son souverain devenait bientôt le plus puissant monarque de l'Europe. Il n'avait plus pour l'arrêter que la Pologne latine, qu'il pouvait écraser avec les forces immenses de son empire. Or le seul lien qui rattachât la Ruthénie à la Pologne et à l'Europe, était le pacte de Brzesc, l'Union. Ce pacte brisé, le peuple ruthène n'avait plus d'intérêt commun avec l'aristocratie polonaise, ou plutôt polonisée, qui le dominait.

En outre, Pierre avait déjà l'œil sur Constantinople. Depuis la chute de l'empire d'Orient, le czar de Moscovie se regardait comme l'héritier présomptif de la couronne de Constantin. Il n'avait pas besoin pour cela d'être un grand politique : cette ambition lui était transmise comme un héritage. Elle était au

fond de toutes les aspirations de son peuple, et les patriarches grecs avaient soin de l'entretenir par mille flatteries intéressées. Mais, pour que le czar fût reçu à Constantinople comme un libérateur, il fallait que les Grecs du Bosphore et que les Slaves du Danube restassent schismatiques, et qu'en allant recevoir la couronne à Sainte-Sophie, le souverain de la Moscovie ne rencontrât pas douze millions de Ruthènes catholiques, prêts à arrêter sa marche triomphale et peut-être à donner l'alarme aux Valaques, aux Bulgares, aux Serbes, aux Bosniaques, en leur révélant les desseins cachés du nouvel empereur.

La haine de l'Union était, dans l'âme de Pierre le Grand, la conséquence nécessaire de sa politique. L'Union lui barrait d'un côté le chemin de l'Europe ; brisait de l'autre le levier avec lequel il se promettait de soulever l'Orient. Pierre, du reste, était trop clairvoyant pour ignorer l'indifférence de la noblesse polonaise pour les Uniates. Il n'avait pas à craindre de l'effaroucher en manifestant sa passion. Il ne se gêna pas pour la contenir.

Quand les troupes moscovites entrèrent en Pologne pour combattre les Suédois, elles avaient déjà l'ordre d'arrêter le métropolite uniate, Léon Zalenski. Si nous en croyons des relations contemporaines, un fâcheux incident avait donné un caractère personnel à la haine instinctive du czar contre l'Union. En 1698, Pierre, revenant d'Italie dans ses Etats, s'était arrêté à Brzesc de Lithuanie, chez la castellane de Vilna. Le métropolite uniate vint le saluer durant le repas ; et on dit qu'il eut la maladresse de mêler à son compliment des déclamations contre le schisme grec. Le czar lui répondit avec colère qu'il ne souffrait pas de pareilles impertinences, même de la part de ses égaux ; et que, s'il estimait les bons catholiques, il avait en horreur les indiscrets tels que lui. En Moscovie, il les faisait bâtonner et étrangler, quand ils osaient lui dire des insolences comme celles qu'il venait d'entendre. Le métropolite dut s'esquiver au plus vite pour éviter un affront. « Si cet homme reste plus longtemps devant moi, disait le czar, je ne serai plus maître de mes mains. »

Tel fut le récit qui parvint quelques jours après au nonce apostolique. Il est difficile de croire que Zalenski ait eu la folie de provoquer sans motif la colère du czar et de violer publi-

quement les lois de l'hospitalité dans la maison d'un sénateur. La position du métropolite était trop contestée dans la société polonaise, pour qu'il osât se permettre une telle insolence. Quoi qu'il en soit, Zalenski eut beaucoup de peine à se soustraire aux poursuites des Moscovites, et si, après avoir couru mille dangers, il parvint à se retirer sur les terres de l'Empereur, d'autres victimes tombèrent sous les coups du czar.

A l'approche de l'ennemi, les Uniates ne s'étaient pas endormis dans une fausse sécurité. La rumeur publique s'accordait avec l'expérience du passé pour les avertir du danger [1]. On annonçait, en particulier, que le czar avait l'intention de brûler le corps de saint Josaphat. Déjà, à Vitebsk, il avait fait détruire toutes les images du martyr de l'Union. Alors les moines de Sainte-Sophie de Polock se résolurent à un douloureux sacrifice. Ils enlevèrent le saint corps de la cathédrale, et, ne sachant où le déposer dans ce moment de confusion générale, ils le confièrent au prince Charles Radziwill, grand-chancelier de Lithuanie, ami dévoué de leur Ordre, et ennemi du roi saxon et des Moscovites.

Comme les principaux magnats de ce temps, Radziwill avait à sa solde une petite armée, qu'il dirigeait à sa guise dans l'intérêt du parti auquel il s'était donné. Le corps de saint Josaphat ne pouvait être mieux en sûreté que sous la garde de ces vaillantes troupes. Radziwill le confia donc à ses soldats, qui le traînèrent à leur suite dans toutes leurs expéditions. Un moine basilien accompagnait la petite armée, et veillait, au nom de son Ordre, sur les reliques du saint martyr.

La châsse d'argent de saint Josaphat et d'autres objets précieux furent également confiés au prince Radziwill. Les moines de Polock craignaient pour ces trésors la rapacité des bandes indisciplinées qui sillonnaient la Pologne, et les exactions, plus régulières en apparence, mais non moins redoutables, que les deux rois rivaux se permettaient sans scrupule sur les églises.

Le prince Radziwill s'était engagé à restituer le corps de saint Josaphat et toutes ces richesses quand la paix serait rétablie ; mais, pour les saintes reliques, cette obligation ne fut jamais

1. Une relation contemporaine, recueillie par M. Louis Paris dans le *Cabinet historique*, t. I, p. 48, 53, Paris, 1855, raconte que les évêques moscovites avaient supplié le czar, avant son départ pour l'armée, de combattre à outrance la religion catholique et l'Union en particulier.

remplie. A l'approche de Pierre le Grand, saint Josaphat quitta son peuple pour toujours. N'était-ce pas déjà le présage d'un funeste avenir?

Le czar fit son entrée à Polock dans les premiers jours de juillet 1705. La noblesse du parti saxon l'y attendait et l'accueillit avec joie. Il planta ses tentes près du château et de la cathédrale, et se conduisit avec modération durant quelques jours. Le 10 juillet au soir, les palatins de Lithuanie lui offrirent un banquet. Le festin se prolongea durant toute la nuit, et le czar s'enivra, selon sa coutume. Sur le matin, ayant pris à peine quelque repos, il se dirigea vers le monastère des Basiliens, contigu à la cathédrale.

Le P. Jacques Kozikowski, supérieur de la maison, vint au-devant du czar, sous le cloître du monastère. Pierre s'était arrêté en face d'une statue, qui représentait le bienheureux Josaphat avec une hache enfoncée dans la tête. « Quel est ce saint, « demanda-t-il, et qui l'a martyrisé ? » — « Ce sont les schisma- « tiques de votre rite », répondit le supérieur. Ces mots suffirent pour allumer la colère du czar. « Nous sommes donc des « tyrans », s'écria-t-il ; et, dégaînant son sabre, il en frappa le P. Kozikowski, qui tomba mourant au pied de la statue de saint Josaphat. Pierre, voyant qu'il avait déjà le râle de l'agonie, l'acheva d'un second coup.

A l'exemple du czar, les officiers de sa suite se jetèrent sur les moines, qui étaient accourus autour de leur supérieur. Deux d'entre eux furent tués sur le coup, deux autres, mortellement blessés, expirèrent quelques heures après. « Les Unia- « tes, dit le czar, auront désormais plusieurs Josaphat » ; et il ordonna de brûler les corps des cinq victimes, de peur qu'on ne les vénérât comme des martyrs. Les autres religieux du monastère, couverts de blessures, furent jetés en prison. Le monastère fut livré au pillage, et la cathédrale, dévastée, servit de magasin aux troupes du czar[1].

1. Afin d'être parfaitement sûr de notre récit, nous l'avons rédigé d'après la relation du P. Christophe Losienski, jésuite, recteur du collège de Polock au moment de l'attentat. V. Theiner (*Monuments de Russie*, p. 412). Kulczynski (*Specim. Ecc. Ruth.* p. 136), et une note qui nous a été communiquée par le P. Dombrowski, postulateur de la cause de saint Josaphat, placent la scène dans la cathédrale ; et, d'après leur récit, la première victime n'aurait pas été l'archimandrite, mais le P. Théophane

Ce massacre répandit la consternation dans la ville. Les victimes étaient des religieux d'une grande vertu, vraiment dignes de la palme qu'ils venaient de cueillir. Le sort du supérieur en particulier toucha d'autant plus qu'il était désigné pour le gouvernement d'un autre monastère, et qu'il venait de faire dans Polock ses visites d'adieu. Revenu à lui, le czar comprit que ce crime pouvait soulever d'horreur toute la Pologne. Il affecta aussitôt le plus grand désespoir. Il disait à tout le monde qu'il était ivre « et une brute sans raison, plutôt qu'un homme », quand il avait assassiné ce moine innocent et livré les autres à ses soldats. Il demanda l'absolution à un moine de sa suite. que les Moscovites tenaient pour un saint, et craignant que l'évêque de Vilna ne fît quelque démonstration contre lui, il le supplia de ne pas l'excommunier.

Pour l'honneur de la nature humaine, nous voudrions croire que ces démonstrations étaient sincères ; mais comment se fait-il que, tout en manifestant ce repentir, le czar continuait de retenir en prison les malheureux Basiliens échappés au massacre, et permettait à ses troupes d'achever le sac de la cathédrale, et de ravager tous les monastères uniates de Polock et du voisinage[1] ?

Pierre le Grand ne s'en tint pas à ces protestations de repentir. « Peu de jours après ce fait sacrilège, raconte un jésuite, le czar « vint à l'église de notre collège de Polock. Il y entendit une « messe latine avec une apparence de grande dévotion, en refu- « sant le prie-Dieu qui lui avait été préparé. Apercevant ensuite « l'image de saint François Xavier, il demanda quel était ce per- « sonnage. Quand il entendit son nom : « Voilà donc, s'écria-

Koybiercznski, vieillard vénérable, très connu comme prédicateur à Polock et dans toute la contrée environnante. Le supérieur n'aurait péri que le lendemain. Les Moscovites, après l'avoir cruellement torturé durant toute la nuit, l'auraient pendu, ainsi que les PP. Constantin Zaionczkowski, vicaire du monastère, et Jacques Knyszewicz, sacristain. Nous écartons absolument la relation publiée par le *Cabinet historique*, empreinte d'une exagération évidente. On dit que le czar s'empara d'un ciboire rempli d'hosties consacrées, et les répandit à terre. Nous ne voulons pas encore garantir ce détail ; mais le fait du meurtre de quatre Basiliens au moins, dont un tué de la main même de Pierre, est indubitable.

1. Theiner, l. cit. p. 412, 414. — Turgueniew, *Historica Russiæ monimenta*, t. II, p. 298, 302.

« t-il, ce grand saint, qui a baptisé de sa main plus de douze
« cent cinquante mille hommes. Et saint Ignace, où est-il ? »
« On le lui montra : « Voilà donc, répliqua-t-il, le fondateur de
« l'institut de ces grands hommes qui sont répandus dans
« l'univers entier. »

« Quand le czar partit, on le supplia de daigner honorer le
« collège en y revenant pour dîner ; il accepta volontiers l'invi-
« tation, et comme l'on sut que le prince observait le carême
« des Grecs avant la solennité de saint Pierre, le repas fut
« apprêté en maigre. Le czar ne voulut pas le siège qui avait été
« préparé pour lui, mais un simple escabeau, et fit placer à ses
« côtés le P. Recteur, auquel il donnait toujours le titre de mon-
« sieur l'archimandrite. La familiarité affectueuse qu'il montra
« à tous nos Pères fut vraiment admirable en ce jour où il
« mangea avec eux, et les deux autres fois qu'il revint au col-
« lège. Il les reçut de même, quand ils allèrent à son camp ; et
« jamais il ne voulut souffrir que le P. Recteur s'y rendît,
« même pour lui rendre sa visite, parce qu'il le savait incom-
« modé d'une jambe.

« Un prince de sa suite ayant pris la barrette d'un de nos
« jeunes gens, qui servait à table, et se l'étant posée sur la tête,
« un autre capitaine se moqua de lui. Le czar, s'en apercevant,
« pria le P. Recteur de lui prêter son bonnet. Il s'en coiffa et
« le garda quelque temps sur la tête, en disant que c'était pour
« lui un honneur, à cause de la sainte Croix, figurée par les
« cornes de la barrette.

« On resta à table près de quatre heures, et quand le czar
« buvait, un de ses sergents donnait par la fenêtre le signal de
« tirer le canon ; et comme il y avait plusieurs pièces, on enten-
« dit cent vingt coups. Le czar ne fut aucunement offensé par
« le vin, mais au contraire toujours très gai, avec toute sorte
« de démonstrations d'une affection extrême pour les nôtres. Il
« reprocha même à quelques-uns des siens les mensonges qu'ils
« lui avaient faits, disait-il, « contre ces saints, ces savants, ces
« très aimables Pères ».

« Le Père Recteur engagea le czar à se rendre à Rome après
« la guerre. Il ne pouvait se dispenser de ce voyage, en ayant
« entrepris plusieurs autres pour visiter tant de contrées. « Je
« voulais le faire, répondit-il, quand je fus à Venise ; mais j'ai
« été contraint de revenir en grande hâte, parce que mes bar-

« bares s'étaient révoltés. J'espère y aller une autre fois, et j'ai « grand désir de voir cette ville très fameuse et le Pape « suprême [1]. J'ai connu en Pologne son prédécesseur. Celui-là « était dès ce temps avancé en âge ; cette fois on l'a choisi « jeune. » Le P. Recteur répliqua : « qu'il n'était pas vieux, « mais incomparable » ; et comme le czar lui demandait quelles « étaient ses principales qualités, le Père ajouta que, depuis « plusieurs siècles, on n'avait jamais vu un Souverain Pontife « aussi saint et aussi savant. Le czar montra qu'il en était « convaincu [2] » ; et il se leva pour porter la santé de Clément XI.

Sincères ou affectées, ces démonstrations eurent un plein succès. L'impression produite par l'horrible drame des jours précédents fut effacée. Le P. Recteur de Polock, homme de piété, de doctrine et de prudence, resta convaincu des bonnes dispositions du czar pour la religion catholique ; et nous avons deux rapports, écrits au Saint-Siège sous l'inspiration de ce religieux, qui font concevoir les meilleures espérances pour la conversion de la Moscovie[3].

Le 25 octobre suivant, Pierre le Grand eut une conférence chez les Bernardins de Grodno en Lithuanie, avec le vice-chancelier du Royaume et d'autres seigneurs polonais. Il parla beaucoup de ses sentiments envers les Polonais ses nouveaux alliés, et la religion catholique ; puis, tirant à part le vice-chancelier et l'évêque nommé de Cujavie, référendaire du grand-duché, il leur dit dans le réfectoire du couvent, devant

1. « Il sommo Papa. » — Le Pape alors régnant était Clément XI, successeur d'Innocent XII Pignatelli, qui avait été nonce en Pologne.

2. *Relazione di Moscovia an.* 1707, ap. Theiner, *Monuments de Russie*, p. 412. L'auteur de cet écrit est un jésuite, occupé à la mission de Moscovie, et qui écrit d'après des renseignements fournis par le P. Recteur de Polock. Ce récit est confirmé par une autre relation du même genre, ib. p. 414.

3. Le rédacteur d'une de ces pièces prend même le soin de faire remarquer que le péché du czar a été moins grand que ceux du saint roi David et de l'empereur Théodose. « Dopo haver chiarito non doversi spegnere le nostre speranze per questa mania passaggiera dalla quale si lascio rapire col solo reato dell'antecedente ubbriachezza, minore del delitto del santo rè Davide nell'ordinare l'uccisione di Uria, et del gran Teodosio nella strage di Tessalonica, passo ad annoverare i fondamenti della mia speranza. » Ap. Theiner, l. cit., p. 414.

l'image du crucifix : « Je sais que le malheur de Polock m'a « rendu odieux à quelques seigneurs de votre nation et à une « partie du peuple, moins bien instruite de ce qui s'est passé. « J'en prends à témoin Notre-Seigneur crucifié, dont voilà « l'image : je n'ai agi dans cette rencontre ni par un mauvais « dessein prémédité, ni par haine contre la foi catholique; « partout ailleurs, les Uniates n'ont rien eu à souffrir de moi. « La cause du mal a été la réponse de ces religieux, qui « m'ont dit en montrant un hérétique : « Saint Josaphat a été « mis à mort par des hérétiques tels que celui-là. »

Le czar multipliait les protestations de repentir et promettait de rendre la liberté aux Basiliens de Polock, de prendre même la défense et la protection des Uniates et de leurs églises dans tout le royaume. « Que Dieu me punisse, disait-il, et ne « me laisse pas revoir mes États, s'il est vrai que je sois entré « dans cette église des Basiliens avec l'intention de faire le « mal ! » Touchés de cette contrition si vive, les ministres polonais consolèrent le czar. « Puisque Votre Majesté, lui dit le « vice-chancelier, confesse devant Dieu du fond du cœur cet « événement de Polock, j'ai bonne espérance que la divine « bonté vous pardonnera tout par son infinie miséricorde. » Pierre renouvela ses promesses en faveur des capucins, et fit expédier sur-le-champ, par son ministre Golowine, des lettres pour la délivrance des prisonniers de Polock et la sûreté du culte uniate dans toute la Pologne.

Ces engagements ne l'empêchèrent pas de faire poursuivre le métropolite Zalenski et ses suffragants. L'évêque récemment converti de Luck, Denys Zabokrzycki, qui eut le malheur de tomber aux mains des soldats du czar, fut chargé de chaînes et traîné en Moscovie, où il mourut. Les autres prélats ruthènes parvinrent à esquiver les embûches de leur implacable ennemi [1]; mais les instances du roi Auguste II, l'allié du czar, et de Clément XI, ce pape pour lequel le prince moscovite professait un si profond respect, ne les préservèrent pas de la persécution.

Lorsque des arrangements définitifs mirent fin à toutes les contestations que les troubles avaient fait surgir, les Basiliens

1. V. Theiner, *Monuments de la Russie*, p. 397. — Id. *Monum. Polon.*, t. IV, p. 60. — Kulczynski, *Specim. Ecc. Ruthen.*, p. 137.

présentèrent des réclamations à la cour du czar. Ils demandaient au moins une indemnité pour les ravages commis dans leurs monastères, et surtout dans la cathédrale de Polock. Les Moscovites avaient entassé, dans cette église, des vivres et des munitions de guerre ; et au moment de leur retraite, ils l'avaient presque complètement détruite. Pierre nia les faits allégués; et en 1770, les Basiliens attendaient encore une réparation [1].

Cette première intervention du civilisateur de la Moscovie dans les affaires de la Pologne aurait pu apprendre à cette nation quelles étaient les visées de son dangereux allié, et par quels moyens il comptait réaliser ses projets; la leçon ne fut pas comprise. L'influence moscovite s'accrut chaque jour; et la Pologne devint bientôt une sorte de province, sinon annexée à l'empire des czars, gouvernée du moins par leurs ambassadeurs autant que par son propre roi.

Pierre le Grand se posait déjà comme le protecteur des schismatiques polonais; et presque chaque année, il appuyait auprès du gouvernement de Varsovie leurs plaintes contre les Uniates ou le clergé latin. En 1720, Auguste II eut la faiblesse de lui accorder le rétablissement de l'évêché schismatique de Mohylew, auquel on attribua un grand nombre d'églises et de monastères situés dans la Ruthénie-Blanche et la Lithuanie. Le roi garantit en même temps aux désunis le libre exercice de leur religion dans toute la Pologne. Cette concession ne satisfit pas le czar; ses réclamations continuèrent, et il eut, dit-on, l'audace de les porter jusqu'à Rome et de se plaindre au Souverain Pontife Innocent XIII des prétendues violences, dont le clergé catholique des deux rites se rendait coupable envers les schismatiques [2].

La fatale influence conquise sur la Pologne par son plus mortel ennemi était un signe avant-coureur d'une ruine déjà presque inévitable ; mais, au prix de cette humiliation, on avait obtenu la paix. Aux termes de la convention passée entre le prince Radziwill et les Basiliens, le corps de saint Josaphat aurait dû être restitué à la cathédrale de Polock, aussitôt après la

1. *Relatio P. Kaparski superioris cœnobii Polocensis ad SS. Clementem XI*, ap. Turgueniew, *Historica Russiæ monimenta*, t. II, p. 298, 302.
2. Harasiewicz, *Ann. Ecc. Ruthen.*, p. 477.

retraite des Moscovites ; mais le prince chercha mille prétexte pour éluder cet engagement. Durant la guerre, il avait éprouvé à plusieurs reprises la protection miraculeuse de saint Josaphat[1], et il voulait garder ses reliques comme la sauvegarde de sa maison. Quelque injuste que fût cette prétention, les Basiliens n'étaient pas assez puissants pour s'opposer aux volontés d'un des principaux seigneurs du royaume. Au lieu de rentrer à la cathédrale de Polock, le corps du martyr fut porté à Biala en Podlachie, petite ville appartenant aux Radziwill, et placé dans la chapelle du château.

Les Basiliens possédaient déjà un monastère à Biala. Le prince concéda au supérieur de cette maison le droit de conserver une des clefs du coffre dans lequel furent renfermées les saintes reliques. La châsse d'argent, donnée par Léon-Casimir Sapieha, avait été transportée à Zyrowice, et le corps de saint Josaphat n'y fut jamais replacé.

Le prince Charles Radziwill, grand-chancelier de Lithuanie, mourut en 1714 ; mais sa veuve et son fils refusèrent comme lui de se dessaisir d'un trésor qu'ils estimaient au plus haut prix. Les Basiliens se réservèrent de faire valoir leurs droits dans des circonstances plus opportunes, et veillèrent attentivement à la conservation de ce dépôt sacré. Il fallait leur consentement pour en distraire la moindre partie. Le 24 octobre 1715, le Provincial de la Congrégation basilienne de Lithuanie donnait quittance au prince Radziwill pour une relique de la « main gauche de saint Josaphat », accordée aux Jésuites de Varsovie. Elle fut déposée dans l'église de leur maison professe. Chaque année, le 26 septembre, on célébrait la fête du saint martyr avec solennité dans ce sanctuaire, et le peuple venait en foule baiser la précieuse relique[2].

1. En 1708, la peste sévit en Pologne. Saint Josaphat fut spécialement invoqué contre ce fléau.

2. Joseph-André Zaluski, évêque de Kiew, et Joseph Boncza Miaskowski, évêque de Varsovie, en reconnurent l'authenticité, le premier en 1761, le second en 1803. Un ancien élève des Jésuites, le chanoine François Paprocki, attesta le culte que l'on rendait à cette relique avant la suppression de la Compagnie.

Le P. Szymanski, auquel nous empruntons ces détails, avait sous les yeux un *Directorium officii divini pro Patribus Societatis Jesu Provinciæ Mazoviæ ann.* 1772. La fête du B. Josaphat, patron du royaume de Pologne, y est marquée du rite double pour toute la province : avec le Credo

La gloire du saint martyr souffrait du séjour prolongé de ses restes dans la chapelle seigneuriale de Biala. Las de faire d'inutiles réclamations à la princesse Radziwill, les Basiliens finirent par lui intenter un procès devant le Saint-Siège (1743). Le pape renvoya cette affaire à l'évêque de Zenopolis, Lascaris, prélat d'Olyka, qui allait intervenir en qualité de délégué apostolique, au Chapitre général des Basiliens, convoqué à Dubno [1]. Lascaris était tout dévoué aux Radziwill, auxquels appartenait Olyka. Il présenta au Chapitre général une lettre de la princesse, qui suppliait la Congrégation de laisser le corps de saint Josaphat à Biala. Elle promettait en retour d'augmenter la fondation des Basiliens de cette ville, et de leur construire une église et un monastère en maçonnerie, où les saintes reliques pourraient être conservées avec honneur et sécurité.

Lascaris appuya cette demande auprès du Chapitre général, et fit valoir le service que le prince défunt avait rendu à la Congrégation en sauvant, au prix de grandes fatigues, le corps de saint Josaphat durant l'invasion moscovite. On lui répondit que ce bienfait avait déjà été reconnu par le Chapitre général de 1719, qui avait admis les Radziwill à la participation des prières et des mérites de l'Ordre entier. Alors Lascaris eut l'adresse de gagner plusieurs des membres les plus influents de l'assemblée en leur promettant de grandes faveurs des Radziwill pour le monastère de Biala et toute la Congrégation. Enfin l'élection du P. Mihuniewicz, supérieur de Biala, à la charge de provincial décida la solution du différend.

Un compromis fut passé entre les deux parties. Les Basiliens consentirent à laisser le corps de saint Josaphat à Biala, à condition toutefois que la noblesse des palatinats de Vitebsk et de Polock acquiescerait à cette transaction. Les Radziwill s'engagèrent en retour à faire maintenir les moines de Polock dans la jouissance des domaines que la République leur avait concédés en qualité de gardiens du corps de saint Josaphat. Ils pro-

pour l'Église de Varsovie, à cause de la présence de la relique insigne. Szymanski, t. II, p. 186, 190.

1. Lascaris remplaçait à cette assemblée le Nonce apostolique, qui lui avait communiqué ses pouvoirs. Benoît XIV fait un grand éloge du zèle que ce prélat déploya en Pologne, aussi bien dans les affaires de l'Église Latine que dans celles de l'Union. Bened. XIV, *Bullar.* Breve *Imposito nobis*, 29 mars 1751.

mirent également d'accroître la donation du monastère de Biala et de le reconstruire en maçonnerie, ainsi que l'église [1]. Pour dédommager les Basiliens de Polock du douloureux sacrifice que cette décision leur imposait, le pape Benoît XIV, alors régnant, permit par un Bref de détacher l'os radius du bras gauche du saint martyr qui leur fut donné en entier.

Le même Souverain Pontife, publiant, en 1748, une nouvelle édition du Martyrologe Romain, y inséra le nom et l'éloge du bienheureux Josaphat, quoique cette mention solennelle fût réservée d'ordinaire aux saints canonisés. Les martyrs de Gorcum, le bienheureux Pierre d'Arbues et les vingt-sept protomartyrs du Japon partagèrent cet honneur avec l'archevêque de Polock ; et cette pléiade de glorieux champions de Jésus-Christ et de l'Église fut signalée d'avance par une prérogative commune à l'attention de toute la famille chrétienne, en attendant le jour, encore éloigné, où ils devaient être inscrits ensemble au catalogue des saints. L'œil exercé et sagace de Benoît XIV avait saisi le caractère propre du témoignage que chacun d'eux avait rendu au prix de son sang ; et il avait voulu montrer que le don de ces valeureux athlètes avait été un des principaux secours accordés à l'Église dans ses luttes nouvelles contre le schisme grec, l'hérésie protestante et l'infidélité.

Le lecteur sait qu'il ne peut plus chercher dans ces pages une histoire générale de l'Union. Deux faits cependant doivent lui être signalés à cause de leur importance : la tenue du Concile provincial des Ruthènes à Zamosc en 1720 et la formation d'une seconde Congrégation de moines basiliens. Depuis la fin des guerres cosaques jusqu'au premier partage de la Pologne, l'Église ruthène jouit d'un siècle entier de paix, à peine troublé par quelques alertes du côté de la Moscovie. Ce temps fut mis à profit pour un travail d'évangélisation et d'organisation intérieure, dont le Concile de Zamosc nous fait entrevoir à la fois le plan et les résultats [2].

Depuis le schisme de Michel Cérulaire, l'Église grecque était restée immobile, tandis que l'Église latine, animée par l'Esprit-

1. *Dévotion à S. Josaphat*, Cracovie, 1838. — *Acta Capituli generalis Dubnensis basilianorum*, an. 1743, sess. 13, § 5. — Szymanski, t. II, p. 191, donne la lettre de la princesse Radziwill et plusieurs documents sur cette affaire.

2. Le Concile de la province de Ruthénie fut assemblé à Zamosc en

Saint, marchait toujours dans la voie du progrès. Dans son sein, les vérités de la foi avaient reçu de nouveaux développements; les lois disciplinaires et liturgiques étaient devenues plus précises et plus sûres ; et si une maternelle indulgence les avait souvent mitigées, leurs lignes principales avaient été en retour dessinées avec plus de vigueur. La piété enfin s'était épanouie sous mille formes aussi attrayantes que variées.

Les Ruthènes avaient droit d'être mis en possession de ces richesses nouvelles. L'enseignement de la foi pouvait leur arriver déjà aussi complet qu'aux Latins. L'acte même de l'Union avait fait disparaître les divergences doctrinales qui existaient entre l'Église ruthène et l'Église romaine ; et tous les hommes qui étaient, en Ruthénie, les principaux dispensateurs de la vérité, avaient étudié ou dans les écoles, ou au moins d'après les méthodes et les livres des Latins. De ce côté les Uniates participaient déjà et de plus en plus largement à la vie complète de l'Église, quoique la condition infime du clergé séculier entravât toujours la diffusion de la science sacrée.

Sous d'autres rapports, de nombreux changements étaient nécessaires; et leur exécution demandait d'autant plus de tact et d'intelligence qu'il fallait modifier beaucoup d'usages anciens, sans toucher cependant à l'intégrité du rite grec, si fortement recommandée par les Souverains Pontifes. Les règles liturgiques et disciplinaires de l'Église grecque rendaient, par exemple, la pratique fréquente des sacrements à peu près impossible pour les fidèles. Comment approcher souvent du tribunal de la Pénitence, lorsqu'il était admis qu'on ne pouvait s'y présenter sans avoir jeûné pendant trois jours? Comment ne pas être effrayé par les rigoureuses satisfactions que le prêtre grec, le Nomocanon en main, imposait aux pécheurs? Et comme ce code, rédigé en réalité pour le for extérieur, ne parle à proprement parler que des péchés qui ont un caractère de délit, quelle règle devait-on suivre pour les autres?

La fréquentation du sacrement de l'Eucharistie offrait des

1720, par ordre du pape Clément XI, sous la présidence de Jérôme Grimaldi, archevêque d'Edesse, nonce en Pologne. Léon Kiszka était alors métropolite. Tous ses suffragants assistèrent à cette assemblée avec les principaux dignitaires de l'Ordre basilien.

difficultés du même genre, à cause du rite de la communion sous les deux espèces. Le culte surtout de ce divin mystère avait besoin de recevoir les accroissements qui l'ont développé dans la chrétienté latine, depuis les hérésies du XIe et du XVIe siècle.

L'Église grecque, enfin, se faisait justement gloire d'avoir retenu dans sa liturgie les formes majestueuses de l'antiquité. Pour administrer l'Extrême-Onction, par exemple, elle réclamait la présence de sept prêtres, et déployait toutes les pompes de la liturgie dans un office d'une beauté incomparable. Le génie latin, plus mesuré et plus pratique, en conservant la gravité et le respect dû aux choses saintes, avait tout abrégé, de manière à rendre prompte et facile l'administration des sacrements et à en assurer la participation à tous les fidèles.

Les Ruthènes ne pouvaient pas rester privés des immenses secours que cet esprit maternel de l'Église latine avait assurés à ses enfants. Il fallait, sans détruire l'intégrité du rite grec, ouvrir plus largement ces sources de vie qu'il possédait entières, mais qu'il ne laissait couler que goutte à goutte. Telle fut l'œuvre entreprise en Ruthénie, à la fin du XVIIe et dans la première moitié du XVIIIe siècle, et exécutée en partie par le Concile de Zamosc. Dans ce travail, saint Josaphat servait encore de guide aux apôtres de l'Union. Nous l'avons vu préoccupé d'assurer à ses ouailles tous les secours spirituels dont jouissaient les Latins, de mettre en honneur la pratique des sacrements, d'animer son peuple par son exemple à un culte plus fervent de la sainte Eucharistie.

En outre, la surveillance d'une autorité légitime, et par conséquent dirigée par l'Esprit-Saint, avait manqué dans l'Église grecque ; et tout en se targuant d'un respect religieux pour les usages de l'antiquité, elle les avait souvent corrompus par grossièreté et par ignorance. Dans la Ruthénie, en particulier, les Uniates avaient admis avec une déplorable facilité, des livres liturgiques imprimés et même rédigés par les schismatiques. Une revision complète des textes ecclésiastiques eût été nécessaire. Le Concile de Zamosc n'entreprit pas cette tâche immense ; mais il essaya de porter remède aux plus graves abus ; et, allant plus loin, il n'hésita pas à supprimer certains rites, usités dans toute l'Église grecque depuis

plusieurs siècles, mais qui lui parurent ou peu convenables en eux-mêmes, ou sujets à de graves inconvénients pour les fidèles. Quand les canons de cette assemblée furent examinés par le Saint-Siège, ces changements, apportés à la liturgie, furent l'objet d'une discussion minutieuse; on ne les approuva qu'avec une certaine hésitation et en proclamant de nouveau que l'Église romaine voulait la conservation intégrale du rite grec [1].

Il faudrait bien de la présomption pour blâmer les vénérables évêques réunis à Zamosc, surtout quand leurs décrets, déjà motivés par des raisons très graves, ont été confirmés par le Saint-Siège; mais on doit remarquer qu'ils accélérèrent, sans le vouloir peut-être, un mouvement qui tendait à enlever peu à peu au rite grec sa physionomie propre pour le rapprocher du rite latin. Rien n'était plus heureux et plus légitime que l'introduction dans les églises ruthènes, des orgues, dont les sons majestueux relevaient la célébration des offices; que la multiplication des autels, dont l'érection rendait possible à ous les prêtres la célébration quotidienne du saint sacrifice; mais ne dépassa-t-on pas la mesure, quand on en vint plus tard à renverser les iconostases, à modifier tellement l'aspect des cerkiews ruthènes, qu'à peine pouvait-on les distinguer des églises latines?

Nous n'oserions pas répondre à une pareille question. Il nous suffit d'indiquer cette tendance, qui s'accentuera de plus en plus, et à laquelle non seulement saint Josaphat, mais Rutski lui-même a été complètement étranger. Elle commence à s'accuser nettement après les guerres cosaques. Dans la réaction qui suivit cette crise, on dirait que les Uniates sont comme honteux des formes extérieures, par lesquelles ils ressemblent aux schismatiques, qui viennent de déchirer si cruellement la patrie ; et ils cherchent à se rapprocher peu à peu des Latins, pour montrer qu'ils sont de véritables catholiques et de bons Polonais.

Les préjugés sociaux ont une part immense dans ce changement. Le pope ruthène croit se réhabiliter en imitant le curé latin, et le moine basilien se grandit à ses propres yeux en

1. Benedict. XIII, Brev. *Apostolatus officium*, 19 jul. 1724, et Benedict. XIV, Brev. *Allatæ sunt*, 26 jul. 1755.

copiant les jésuites. Cette influence s'étend jusqu'aux minuties du costume. Le pope uniate tient à être rasé comme un prêtre latin ; déjà Kolenda défendait à ses prêtres de porter la barbe.

A tout prendre, cette transformation offrait de grands avantages. Le peuple a besoin de formes pour saisir le fond. La défiance des Ruthènes contre les Latins diminuait dès que les rites se rapprochaient; et leur affinité naturelle avec les schismatiques était détruite du même coup. N'eût-il pas été possible de substituer à cette époque le rite latin au rite grec en Ruthénie ? Si ce changement radical eût été opéré, cette vaste contrée serait encore aujourd'hui complètement catholique. Le moyen terme auquel on s'est arrêté, a gravement altéré le caractère du rite uniate, sans offrir de garantie contre les entreprises futures des persécuteurs.

Les schismatiques ont répété que le Saint-Siège cherchait à préparer la suppression du rite grec. « L'Union, ont-ils dit, de « nos jours comme au XVIIe siècle, n'est qu'un pont pour « passer au latinisme. » Rien n'est plus faux que cette accusation. Les Souverains Pontifes ont toujours voulu en Ruthénie et dans tout l'Orient le maintien intégral du rite grec. Benoît XIV, qui, comme simple prélat a travaillé à l'examen du Concile de Zamosc, qui comme pape en a poursuivi l'application, et est intervenu à plusieurs reprises dans les affaires les plus graves de l'Église ruthène, Benoît XIV a proclamé plus solennellement qu'aucun de ses prédécesseurs, cette intention formelle du Saint-Siège; et ses constitutions sur cette matière sont encore la base fondamentale de la discipline de l'Église romaine en cette matière[1].

Cette transformation qui s'opère en Ruthénie, comme autrefois le passage de la noblesse ruthène au rite latin, est le résultat d'un mouvement presque irrésistible, dont Rome a eu sans doute connaissance, qu'elle n'a peut-être pas blâmé, mais qu'à coup sûr elle n'a jamais formellement approuvé.

A côté de ses avantages réels, ce changement avait l'inconvénient de donner à l'Église grecque en Pologne un caractère local et trop particulier. L'Union ruthène prend la physionomie d'une institution polonaise, qui ne peut avoir aucune influence sur l'Orient et la Moscovie. Le schismatique grec ou

1. V. le Bref *Allatæ sunt*, cité ci-dessus.

moscovite ne reconnaîtra pas un frère dans ce pope rasé, dans ce basilien habillé comme un moine latin, qui viendront lui prêcher l'obéissance au pape de Rome ; et s'il entre dans leurs églises, il n'y retrouvera pas ces formes qui sont pour lui toute la religion. L'apôtre de l'Union ne sera à ses yeux qu'un espion, qui lui parle dans sa propre langue pour le mieux tromper. Mais pourquoi rêver les gloires de l'apostolat pour nos Ruthènes ? Ils ne les auront jamais. Le temps n'est pas loin où ils seront eux-mêmes violemment rejetés dans le schisme ; et la suppression de ces usages empruntés aux Latins sera le signal de la persécution, entreprise sous le masque du zèle pour la pureté du rite grec.

Le Concile de Zamosc donna encore le branle à une grande entreprise qui eut d'heureux résultats pour l'Église ruthène. La Congrégation basilienne de la Sainte-Trinité avait non seulement son centre, mais presque tous ses établissements dans le grand-duché de Lithuanie ; et quoiqu'elle possédât un certain nombre de monastères dans les pays de la Couronne, c'est à-dire dans les diocèses de Wlodimir, de Luck, de Chelm, de Léopol et de Przemysl, la plupart des maisons basiliennes répandues dans ces vastes contrées restaient indépendantes les unes des autres, et les anciens abus tendaient à s'y perpétuer.

Le Concile de Zamosc ordonna que tous ces monastères fussent réunis en une seule Congrégation, semblable à celle de Lithuanie ; mais les évêques ne se prêtèrent pas de bon gré à l'exécution de cette mesure. Après leur réunion en congrégation, les monastères soumis jusqu'alors à la juridiction épiscopale devaient être placés désormais sous celle du métropolite ; et les évêques prévoyaient avec chagrin cette diminution de leur autorité.

Le décret du Concile de Zamosc ne fut exécuté qu'en 1739, à l'instigation de Benoît XIII et du métropolite Athanase Szeptycki, l'un des plus dignes successeurs de Rutski. Ce prélat réunit à Léopol en 1739 un Chapitre général, où tous les monastères dispersés dans les pays de la Couronne furent représentés, et il les organisa en Congrégation sous le titre de la Protection de la sainte Vierge.

Dans la vie civile et politique, les querelles entre Lithuaniens et Polonais étaient continuelles. Dans la vie religieuse, les

mêmes rivalités se produisirent entre ces deux Congrégations, dont les territoires n'étaient pas entièrement distincts. Pour ramener la paix entre elles, Benoît XIV, après avoir consulté les cardinaux de la Propagande, ordonna de réunir les deux Congrégations en une seule, sous le gouvernement d'un proto-archimandrite ; et à cet effet, il prescrivit la tenue d'un Chapitre général sous la présidence du métropolite, mais avec l'intervention du Nonce, en qualité de délégué apostolique.

Cette assemblée, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, les reliques de saint Josaphat furent concédées aux Radziwill, se réunit à Dubno, au mois de mai 1743. Athanase Szeptycki la présida, et le Nonce apostolique s'y fit représenter par l'évêque de Zenopolis, Lascaris. Il fut résolu que les deux Congrégations n'en formeraient plus qu'une seule sous le titre commun d'*Ordre de Saint-Basile des Ruthènes*, avec deux provinces, l'une de Lithuanie, sous le titre de la Sainte-Trinité, l'autre de Pologne, autrement de la Couronne, sous le titre de la Protection de la sainte Vierge. Le proto-archimandrite et le procureur général en cour de Rome seraient choisis alternativement dans chacune d'elles ; mais chacune aurait son provincial, ses visiteurs, ses officiers propres. Cette organisation fut confirmée par Benoît XIV, le 2 mai 1744, et elle n'a été détruite que par les vicissitudes politiques qui ont tout bouleversé en Pologne.

Il serait intéressant de pénétrer dans ces monastères basiliens, d'en étudier la vie intime et les œuvres extérieures ; de chercher dans ces fils de Rutski et de saint Josaphat les traits qui rappellent leurs pères ; mais une semblable analyse ne serait pas à sa place dans nos récits, et nous n'en avons pas d'ailleurs les éléments entre les mains. Qu'il nous suffise de dire que ni l'activité, ni le zèle ne manquaient à ces héritiers des grands apôtres de l'Union. Au nombre de six à sept cents dans chacune de leurs provinces, ils occupaient en Lithuanie soixante-douze monastères ; en Pologne, soixante-neuf[1] ; et en dehors des obligations fondamentales de la vie monastique, ils exerçaient le ministère sacerdotal sous toutes ses formes, se-

1. Ces chiffres et les suivants nous sont donnés par des catalogues officiels dressés en 1774 et tirés par S. E. le cardinal Pitra, des archives de l'ancienne nonciature de Pologne.

condaient les évêques dans l'administration de leurs diocèses[1], enseignaient au clergé et aux laïques non seulement la théologie et les humanités, mais les langues allemande, française, slavonne et les mathématiques ; ils cultivaient même la paléographie. Quand la Compagnie de Jésus fut supprimée en Lithuanie, les Basiliens ne craignirent pas de prendre sur leurs épaules la plus lourde charge de son héritage en acceptant la direction de ses collèges.

Cette activité, peut-être exagérée, ne nuisait-elle pas à la solidité des œuvres, au développement surtout de l'esprit propre à une institution monastique? Nous pouvons constater que dans la majorité des maisons basiliennes, semées sur l'immense superficie du sol ruthène, toute vie claustrale était impossible, à cause du petit nombre des moines qui y résidaient[2]. Les austérités mêmes de la vie basilienne étaient-elles compatibles, pour le commun des hommes, avec cette activité à outrance, imposée par la nécessité au moine ruthène? Rutski n'avait-il pas tenté l'impossible, quand il avait été amené, par la nécessité des choses, à faire du même homme, un moine des anciens âges, un fils de saint Basile, et un clerc régulier, un disciple de saint Ignace ? Au sein de l'Église latine, même dans les jours de plus grande décadence du clergé séculier, une famille religieuse n'eut jamais à réaliser une œuvre pareille à celle du Basilien ruthène. Il était tout dans l'Église ruthène ; et au-dessous de lui, il n'y avait rien, et rien ne pouvait surgir.

Le clergé séculier n'a pas encore renoncé au mariage, et il n'y renoncera pas. La ligne de démarcation qui le sépare des moines basiliens est plus fortement accusée que jamais. Dans la société polonaise, le moine basilien parvint presque au même niveau de considération et d'honneur que les religieux latins, tandis que le pope ne peut sortir de sa condition misé-

1. Malgré la loi du Concile de Zamosc qui réservait au moins la charge d'official à un prêtre séculier, elle était très souvent remplie par un moine, faute de sujets capables parmi les popes.

2. Dans la province de Lithuanie, quarante-trois monastères ne comprenaient que de deux à six religieux; quinze n'en avaient pas dix chacun; douze seulement dépassaient le chiffre de quatorze. Dans les pays de la Couronne, trente-un n'avaient que six religieux au plus ; dix-huit en comptaient de sept à dix ; dix-neuf seulement dépassaient ce chiffre ; un seul en avait plus de vingt.

rable. Il n'a pas le courage de s'élever jusqu'à cette hauteur, où le sacrifice porte le prêtre latin ; l'Eglise, pleine de compassion, tolère sa faiblesse, mais elle ne peut lui en éviter le châtiment. Le pope reste écrasé sous le poids du mépris de la classe civilisée, de la défiance du paysan, de la protection souvent dédaigneuse du moine basilien.

Entre le moine et le pope, hélas ! les rivalités et les luttes sont continuelles, et s'aggravent d'autant plus qu'elles sont la conséquence presque inévitable d'un malheureux état de choses. Non seulement le rêve de Rutski pour la formation du clergé séculier observant le célibat n'a jamais été réalisé, mais les essais tentés par le vénérable métropolite pour créer des séminaires n'ont pas produit des institutions solides. Les évêques réunis en concile à Zamosc en sont encore à délibérer sur les moyens de créer des établissements de cette nature : et on relate comme un grand progrès dans les actes de cette assemblée, que le métropolite a ouvert dans son diocèse de Wlodimir un séminaire qui renferme six élèves.

Les difficultés entre les évêques et les Basiliens sont continuelles. L'expérience a prononcé désormais sur les combinaisons imaginées par Rutski pour assurer d'une part l'indépendance et le développement de son Ordre, de l'autre le maintien de l'autorité hiérarchique au sein de l'Église ruthène. Ces expédients n'ont pas pu donner vingt ans de paix à la métropole. Là encore, il y avait une situation anormale, un mal irrémédiable. Dans l'Église latine, l'évêque est appuyé sur un clergé instruit, puissant et respecté, parce qu'il est vierge. Libre sous les autres rapports, le prêtre séculier participe par la loi de la continence au sacrifice et à la noble indépendance du religieux. L'évêque trouve en lui le compagnon naturel et nécessaire de ses travaux ; avec lui il remplit toutes les obligations de son ministère, et il n'a ni le droit, ni le besoin d'exiger la domination au sein des familles religieuses comme une nécessité pour l'exécution de ses œuvres. Le religieux est pour l'évêque le plus utile des auxiliaires ; mais la partie essentielle du travail peut être faite sans lui. L'indépendance complète des familles religieuses sera donc garantie sans inconvénient dans l'Église latine, elle est dans la logique des situations ; mais, dans l'Église ruthène, l'évêque, qui ne trouve aucune ressource dans son clergé, est obligé de tout demander aux

monastères ; comment ne réclamera-t-il pas le droit d'y commander en maître ? Ses exigences gêneront sans cesse les projets conçus pas les supérieurs pour l'accroissement et le bon gouvernement des familles religieuses ; et des conflits seront inévitables.

Si du clergé nous descendons aux laïques, nous ne trouvons plus dans leurs rangs ni nobles, ni bourgeois. Il n'y a plus de bourgeois en Pologne, et tous les nobles sont passés au rite latin. Au XVIIIe siècle, pour remplir les sièges épiscopaux en Ruthénie, on est obligé de prendre des gentilshommes nés et élevés dans le rite latin. Les craintes de Rutski sont réalisées ; la religion grecque n'est plus qu'une religion de paysans ; et en cette qualité, elle ne peut qu'être méprisée, dans un pays où tout ce qui n'est pas noble est dédaigné. Le paysan ruthène a une foi vive, une grande simplicité de mœurs ; mais il est grossier, étranger à toute culture intellectuelle. En fait même d'instruction religieuse, il ne sait que ce que lui apprend son pope, et la science du pope est bientôt épuisée. La richesse et surtout la considération et l'influence manquent de plus en plus à l'Union, et elle ne peut pas les recouvrer désormais.

En résumé, l'Église ruthène présente, au XVIIIe siècle, un aspect analogue à celui de la Pologne. De même que dans celle-ci une seule classe concentre toute la puissance et toutes les richesses, et s'est réservé jusqu'au monopole du patriotisme ; de même quelques centaines de moines absorbent toute la vie de l'Église ruthène. Au-dessous d'eux, on ne trouve que les embryons d'un clergé et d'un peuple catholique, qui ne se développeront jamais. Et cependant l'ennemi n'est pas mort. Il veille toujours de l'autre côté du Dniéper, et il a un poste avancé à Mohylew. Il connaît la faiblesse de cet état de choses. Il examine toutes les fautes qui sont commises. Il sait d'avance où porter ses coups.

CHAPITRE V.

LE CULTE DE SAINT JOSAPHAT

DANS LES DERNIERS JOURS DE L'INDÉPENDANCE POLONAISE.

(1763-1775.)

Prospérité matérielle de la Pologne sous les rois saxons. — Décadence morale, présage d'une ruine prochaine. — Les princes Radziwill négligent l'observation des promesses faites aux Basiliens. — Le corps de saint Josaphat réclamé par les Basiliens. — Le prince Charles Radziwill contraint de quitter la Pologne (1763). — Le corps de saint Josaphat caché dans une muraille du château de Biala. — Sa translation à l'église des Basiliens de Biala. — Guérison miraculeuse d'un aveugle (1768). — Détresse du monastère de Biala. — Le P. Théophile Serdinowicz en est nommé supérieur (1776-1780). — Il parvient à le sauver de la ruine. — Ses sages mesures pour la conservation des reliques de saint Josaphat. — Le P. Timothée Szczurowski, supérieur de Biala. — Reconstruction du monastère. — Un enfant mort ressuscité par saint Josaphat (1776). — Grâces miraculeuses obtenues par l'intercession du martyr. — Le monastère et l'église sauvés de l'incendie. — Lumières miraculeuses qui apparaissent autour des saintes reliques. — La Mère Catherine Bryll et les religieuses de saint Josaphat.

A la mort d'Auguste II (1733), la Pologne avait voulu replacer sur le trône Stanislas Leszczynski ; mais ce prince était devenu le beau-père de Louis XV. Les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg virent dans cette élection un accroissement de la puissance française en Europe et un gage de sécurité pour la Pologne. Résolues à s'y opposer, elles appuyèrent la candidature de l'électeur de Saxe, fils du roi défunt, qui dut à l'intervention des armées russes d'être reconnu sous le nom d'Auguste III. Il régna trente années ; et durant cette longue période, la Pologne est déjà rayée du nombre des puissances européennes.

Les plus graves intérêts se débattent en Allemagne ; des guerres éclatent ; la Moscovie y prend part ; la Pologne reste

dans l'inaction. Elle voit les armées russes sillonner son territoire pour gagner les champs de bataille, et elle ne s'inquiète pas de tous ces mouvements. Sous les rois saxons, on ne songeait qu'à jouir en paix de l'abondance et du repos. « La Pologne, disait-on, est une auberge où chacun peut entrer, boire « et manger, faire du tapage et s'en aller. » Les discordes qui épuisaient la nation depuis tant de siècles semblaient elles-mêmes assoupies.

« Il y eut pourtant des hommes d'Etat qui comprirent le vice des institutions nationales. Les princes Michel et Auguste Czartoryski créèrent un parti bien organisé dans le but de reconstruire le vieil édifice de la monarchie polonaise. Malheureusement, il était trop tard. L'esprit d'anarchie était déjà si fortement enraciné dans la nation, qu'on ne pouvait en venir à bout avec les forces d'un parti. On crut indispensable d'appeler le secours de l'étranger, et l'étranger en profita pour étendre et assurer sa domination.

« La Pologne allait périr. Près de cent ans s'étaient écoulés depuis que le roi Jean-Casimir, par un vœu solennel fait à la Mère de Dieu, s'était engagé au nom de la nation à améliorer le sort des populations rurales. Ce vœu n'avait pas été exécuté. Le paysan, attaché comme par le passé à la glèbe, épuisé par la corvée, était devenu comme une machine domestique chargée de pourvoir aux besoins du gentilhomme ; il n'avait d'autre jouissance que celle de l'eau-de-vie. Toute oppression produit elle-même son châtiment : elle écrase l'opprimé, mais elle avilit l'oppresseur. La noblesse, qui ne se donnait presqu'aucune peine pour vivre, tomba dans la plus profonde oisiveté. Elle menait une vie joyeuse, passant ses journées dans d'interminables banquets. Toute vie intellectuelle s'éteignit peu à peu, et avec elle la vie politique proprement dite. La jurisprudence seule florissait ; mais c'était plutôt une science de chicane que de droit ; et c'est avec cette science que la noblesse, toujours jalouse de ses privilèges et de son autorité, voulait gouverner l'État.

« Au-dessus de la noblesse moyenne dont nous parlons, qui constituait l'essence de la nation, s'élevait la grande aristocratie un peu plus instruite, mais beaucoup plus corrompue par les voyages qu'elle faisait à l'étranger et particulièrement en France. Presque toutes les grandes familles de Pologne

avaient les mêmes défauts, et aucun lien politique ne les unissait entre elles. Tout au contraire, elles étaient toujours en guerre, dans la crainte que l'une ne prévalût sur l'autre. Orgueilleuses, avides de bien, courant après les domaines de l'État, si elles amassaient des richesses, ces ressources ne servaient qu'à alimenter la discorde et l'anarchie. Bien organisée, groupée autour d'un trône héréditaire, cette aristocratie aurait pu, au XVIIIe siècle, sauver la Pologne malgré ses ennemis, comme elle avait su, à la fin du XIVe siècle, dans des circonstances à peu près analogues, tirer l'État de l'abîme, et en faire une puissance de premier ordre. L'électivité de la couronne l'avait divisée pour toujours, et chaque interrègne accélérait la ruine de la nation.

« Cette fatale institution a causé à la Pologne un autre préjudice encore. En même temps qu'elle annulait le pouvoir du roi, la noblesse éloigna la bourgeoisie de toutes les affaires et parvint à l'écraser, si bien qu'au XVIIIe siècle il n'y en avait presque plus. Il en résulta que lorsque la noblesse se trouvait incapable de maintenir l'État, aucune autre classe n'était prête pour la remplacer ou même lui venir en aide.

« On a répété maintes fois que la Pologne a péri au XVIIIe siècle par le manque de foi : c'est une erreur. Si la foi eût été éteinte, la nation n'eût pas survécu aux désastres qui l'ont accablée depuis cette époque néfaste. Sans doute la haute aristocratie, en Pologne comme dans toute l'Europe, était devenue en grande partie sceptique, voltairienne et immorale ; mais la masse de la noblesse, le peu de bourgeois qui subsistaient encore et le peuple tout entier restaient fidèles à l'Église. La foi était profonde dans cette nation ; seulement elle dominait le cœur plutôt qu'elle ne réglait les actions de chaque jour. On priait, on observait même les commandements de l'Église ; mais on veillait fort peu à l'amendement de la vie. Jusqu'au moment de leur suppression, les Jésuites étaient en possession de la très grande majorité des écoles. Ils y élevaient la jeunesse pieusement; mais comme ils se recrutaient presque exclusivement dans la noblesse, ils en partageaient tous les préjugés. Ils étaient incapables de lutter contre eux. L'idée ne leur vint pas même d'en purger la jeunesse. La première réforme des écoles vint du piariste Konarski, sur le conseil des Czartoryski. Les Jésuites ne l'ont suivie que plus tard.

« A côté de la foi, une autre qualité distingua la noblesse polonaise, et en la sauvant, sauva la nation. La noblesse n'aimait pas le séjour des villes. Si elle s'y était habituée, elle se serait peut-être accommodée bien plus facilement avec l'étranger, et serait devenue cosmopolite. Mais elle habitait toujours la campagne, et ce séjour lui donna l'amour du sol natal, des usages du pays, des vertus et des traditions nationales, en un mot tout ce qui constitue le patriotisme. Ce patriotisme survécut au démembrement de la Pologne. Il grandit même et s'épura dans les désastres. Il pénétra la bourgeoisie qui s'est formée depuis. Il gagne aujourd hui le paysan lui-même. Fortifié, défendu et élevé par le sentiment catholique, le patriotisme donne aux Polonais cette fidélité obstinée aux traditions nationales , cette foi inébranlable dans l'avenir , qui étonne jusqu'à leurs ennemis et assure la renaissance de cette nation[1]. »

Mais les vicissitudes politiques n'appartiennent plus à notre sujet ; nous n'avons désormais qu'à faire l'histoire des reliques de saint Josaphat et de leurs fidèles gardiens. Sous le règne des rois saxons, pendant cette époque de paix et de prospérité, somnolente et toute matérielle, dont jouissait la Pologne, les princes Radziwill, possesseurs d'une fortune immense, eurent tous les moyens de remplir les engagements qu'ils avaient contractés envers les Basiliens et saint Josaphat. Il ne tint qu'à eux de construire à Biala un monastère et une église dignes d'abriter la dépouille du martyr de l'Union. En 1746, on se mit à l'œuvre, et l'église fut commencée sur de belles proportions ; mais une brouille survint entre les Radziwill et les supérieurs de la Congrégation basilienne. Le provincial de Lithuanie voulut s'attribuer, nous ne savons pour quel motif, l'administration et les revenus d'un domaine que les princes avaient concédé, paraît-il, directement au monastère de Biala. Choqués de ce procédé, les Radziwill rompirent avec les supérieurs de la Congrégation basilienne, et ne voulurent plus s'occuper de l'église de Biala. Ils continuèrent cependant à fournir chaque année des secours pour la subsistance des moines, et leur payèrent quelques milliers de florins qui leur étaient dus en toute justice ; mais cette somme ne pouvait suffire pour l'achèvement de l'église. Les

1. P. Valérien Kalinka.

travaux furent interrompus, et le corps de saint Josaphat resta dans la chapelle du château[1].

Cette conduite faillit être funeste aux princes Radziwill. Quand on vit qu'ils ne remplissaient pas leurs obligations, et que le corps du saint martyr restait sans honneurs, dans un lieu presque inaccessible aux fidèles, des réclamations s'élevèrent de tous côtés. L'archevêque de Polock exigea la restitution d'un dépôt sacré, dont son Eglise avait été injustement privée par la transaction de 1743 ; et les supérieurs des Basiliens étaient prêts à appuyer sa demande. D'un autre côté, des seigneurs rivaux des Radziwill firent des offres magnifiques pour obtenir ces reliques vénérées. Le prince Michel Czartoryski, chancelier de Lithuanie, proposait aux Basiliens une belle église et une riche dotation à Wolczyn, sa résidence, s'ils voulaient y transporter le corps du saint martyr. Le prince Michel Sapieha, vice-chancelier de Lithuanie, le demandait pour son église de Rozanna, et s'engageait à le replacer dans la châsse donnée autrefois par Léon-Casimir Sapieha.

Aucune décision n'avait été prise encore, lorsque la mort d'Auguste III ramena pour la dernière fois la crise de l'interrègne (1763). Le chef de la maison Radziwill était alors le jeune prince Charles, si célèbre dans l'histoire des dernières convulsions de la Pologne. Dumouriez, le futur vainqueur de Jemmapes, qui se mêla aux luttes des Polonais à cette époque, a peint d'un mot cet homme d'un autre âge, à moitié barbare, mais généreux et plein de courage, égaré au milieu de l'aristocratie sceptique et raffinée du XVIIIe siècle. « C'était, dit-il, une « bête brute, mais le plus grand seigneur de Pologne ». Sincèrement dévoué à sa patrie, il n'eut pas assez d'intelligence pour la servir utilement ; et il ne sut rien faire ni de ses immenses richesses, ni de l'influence extraordinaire que ses défauts eux-mêmes lui donnaient sur la noblesse lithuanienne. Son coup d'essai dans la vie politique le força de fuir à l'étranger, au moment où l'influence russe portait sur le trône de Pologne Stanislas-Auguste Poniatowski (1764).

1. V. *Dévotion à saint Josaphat*. L'auteur de ce livre se trompe en mettant ici en scène le prince Charles-Stanislas ou Charles II Radziwill, si connu sous le sobriquet de *Monsieur l'Ami* (*Panie Kochanku*). Il n'était alors qu'un enfant. C'est sans doute son père, le prince Michel, qui fut l'auteur de cette rupture.

Avant de quitter la Pologne, Radziwill eut soin de dérober les reliques de saint Josaphat aux recherches des prétendants, qui lui en disputaient la possession. Les Moscovites eux-mêmes voulaient s'emparer de ces saintes dépouilles, sans doute pour les détruire. Par l'ordre du prince, le corps du martyr fut enfermé dans une muraille du château de Biala. L'intendant de Radziwill, le P. André Ladziejowski, supérieur du monastère de Biala, et le maçon qui avait disposé la cachette, furent seuls dans le secret.

Cependant on ne tarda pas à savoir dans la ville que les reliques de saint Josaphat avaient disparu de la chapelle du château. Les uns disaient qu'elles avaient été emportées par le prince ; les autres, qu'elles avaient été volées ; quelques-uns même accusaient les Moscovites de ce larcin, quoique ceux-ci n'eussent pas encore occupé Biala. Ils ne tardèrent pas à y entrer, et leurs officiers firent d'inutiles perquisitions pour découvrir les saintes reliques. « Où est, disaient-ils aux habi-« tants, votre infâme ravisseur des âmes, votre faux martyr ? » Personne ne pouvait leur répondre. « Tout ce que nous en « savions », dit naïvement un bourgeois de Biala, Michel Janowski, dans un récit contemporain, « c'est qu'il n'y avait « plus de saint Josaphat. A cette pensée, plusieurs d'entre « nous pleuraient à chaudes larmes, car nous étions laissés « orphelins en présence des soldats moscovites ».

Après quelques jours de recherches et de colères inutiles, les nouveaux maîtres de Biala oublièrent le saint martyr, et un commandant qui leur fut donné sur ces entrefaites, dit très haut qu'il n'était pas venu en Pologne pour faire la guerre aux morts. On recommençait à parler de saint Josaphat dans la ville, et on annonçait que l'intendant voulait retrouver son corps. Laissons parler Michel Janowski, témoin et acteur de ces événements.

« Un soir, dit-il, il faisait déjà assez sombre, quelqu'un vint « me dire que le P. supérieur des Basiliens m'appelait chez lui. « Je m'y rendis immédiatement, et je trouvai le Père dans « sa cellule avec un autre moine, Georges, cuisinier du monas-« tère, et un bourgeois de Biala. Le P. supérieur nous dit que « le corps de saint Josaphat était caché dans le château, et « qu'il n'était pas possible de le laisser plus longtemps enfermé « dans un lieu humide. Il nous appelait pour retirer le précieux

« dépôt de sa cachette et l'apporter, à la faveur de la nuit, dans « l'église du monastère ; mais, avant tout, nous devions lui pro- « mettre, sous la foi du serment, de n'en rien dire à personne. » Tous prirent l'engagement demandé.

Le P. supérieur se rendit alors chez l'intendant du prince, pour se faire ouvrir le château, et il envoya Janowski et les deux autres laïques chercher un chariot rempli de paille et de sacs à blé, qu'ils amenèrent devant une petite porte derrière le palais. Le maçon qui avait caché autrefois le corps de Josaphat était déjà averti.

« Le moine, continue Janowski, vint nous prendre et nous fit « monter dans le château, le cuisinier et moi. L'autre bourgeois « resta près du chariot. A la lueur d'une lanterne sourde, nous « avons traversé plusieurs chambres, et nous sommes arrivés « dans une grande salle, privée de tout ornement. Près d'une « cloison se trouvait une armoire pleine de vieux objets. Nous « l'avons écartée; et le maçon, sachant bien en quel endroit il « avait placé le saint trésor, commença à enlever les briques de « la muraille dans le plus grand silence.

« Dès qu'il eut ouvert la niche, l'odeur de renfermé nous « frappa si fortement que je faillis m'évanouir. Tous nous tom- « bâmes à genoux, et je ne me souviens pas d'avoir jamais prié « avec tant de ferveur. Je fus saisi d'un tel respect que je n'osais « pas lever les yeux. Quand enfin je regardai dans la cachette, « je ne pus rien apercevoir, moins à cause de l'obscurité que « des glaçons verts qui pendaient de la muraille. En retirant le « cercueil, nous l'avons trouvé couvert d'une mousse verdâtre, « qui tapissait tout l'intérieur de la niche. Nous avons porté la « châsse jusqu'au chariot, et nous l'avons placée sous la paille « et couverte avec les sacs. Sur l'ordre du P. supérieur, nous « nous sommes assis dessus, bien à contre-cœur, moi, comme « cocher, sur le devant, Georges le cuisinier au milieu, et nous « sommes partis pour rentrer en ville.

« Dans la rue de l'Académie, nous rencontrons plusieurs « Moscovites ; mais, quoique bien effrayés, nous continuons « notre route. « Qui va là? nous crie-t-on — Des bourgeois de « l'endroit. — D'où venez-vous? — Du moulin. » — Ils y avaient passé en sortant du château. — « Qu'avez-vous dans ce « chariot ? — De la farine. — Pour qui ? — Pour le cloître. » — « Nous avons subi plusieurs fois cet interrogatoire ; mais une

« fois le danger a été bien grand. Les Moscovites ont voulu vi-
« siter le chariot, et je ne sais vraiment pas ce qui les en a
« empêchés. Enfin nous arrivons heureusement à la porte de
« derrière du couvent, où le P. supérieur nous attendait déjà
« avec son compagnon et le bourgeois qu'il avait appelé en
« même temps que moi.

« Aidés par eux, nous avons porté le cercueil au-dessus de
« la sacristie, et nous sommes allés nous reposer dans le
« monastère. Le lendemain nous avons ouvert la châsse ; et,
« à notre grand regret, nous vîmes que l'humidité avait entiè-
« rement détruit les habits du saint martyr, et que le corps
« était couvert d'une mousse verdâtre. Il fallut l'essuyer et le
« faire sécher durant longtemps. »

Quelques jours après cette translation, la rumeur publique annonçait que le corps de saint Josaphat était dans l'église des Basiliens. Janowski et ses compagnons avaient gardé fidèlement le secret ; mais, la nuit même de la translation, une femme, qui demeurait près du monastère, les avait vus descendre avec précaution la châsse de la voiture ; et le respect avec lequel ils portaient cette caisse lui avait fait soupçonner qu'elle contenait les reliques de saint Josaphat.

Le Père supérieur cacha la vérité aussi longtemps que cela fut possible. A la fin, il dut avouer que les restes du martyr étaient dans le trésor de son église. Il n'osa pas encore les exposer en public ; mais, quand arriva la fête du bienheureux, le prudent supérieur ne put résister aux instances du peuple. Le corps fut descendu dans l'église et exposé à découvert devant les fidèles.

La solennité fut célébrée avec une pompe extraordinaire.
« Loin d'empêcher la fête, nous dit Janowski, les Moscovites
« aidaient les habitants à tirer des coups de mortier, d'autres
« venaient baiser la main du saint martyr. Pendant le dîner,
« un officier, qui était un peu gris, commença à blasphémer
« contre Josaphat. Le commandant le réprimanda, lui dit qu'il
« n'était qu'un sot et un ivrogne, et lui ordonna de remettre
« son épée et d'aller en prison. L'officier dut obéir, et n obtint
« son pardon que le lendemain, à la prière du P. supérieur[1]. »

1. Pendant que le P. Szymanski faisait ses études à Biaza (1793-1800), il logeait dans la maison de ce Janowski. Il recueillit ce récit, « pour

A partir de cette fête, le corps de saint Josaphat resta exposé dans l'église des Basiliens de Biala, au-dessus du maître-autel. Cette nouvelle demeure était bien indigne de l'hôte illustre qui venait s'y établir; mais le défenseur de l'Union s'y retrouvait sous la garde de ses fils, les moines Basiliens, au milieu du peuple pour lequel il avait répandu son sang, et il montra bientôt, par des faveurs signalées, qu'il aimait ce pauvre sanctuaire.

Dès le lendemain de la translation, des miracles vinrent donner un nouvel élan au culte du saint thaumaturge. Le plus célèbre fut opéré en faveur de Conrad Koszulka, du village de Bukowce, pauvre paysan qui, déjà borgne depuis douze ans, était devenu entièrement aveugle depuis quatre ans. Il fit deux pèlerinages au tombeau de saint Josaphat, et à sa seconde visite, le jour de Noël 1768, il recouvra entièrement la vue. Cette guérison miraculeuse fut constatée par une enquête ecclésiastique, et le souvenir s'en conserva longtemps dans la ville de Biala [1].

Des pèlerins venaient visiter presque chaque jour les reliques de saint Josaphat; mais ils étaient pauvres pour la plupart, et leurs modiques offrandes permettaient à peine d'entretenir avec décence le sanctuaire du saint martyr. Les travaux de la nouvelle église en maçonnerie restaient interrompus, et les parties déjà construites se dégradaient peu à peu. Les moines eux-mêmes étaient dans la détresse. Depuis le départ du prince Charles Radziwill, ils ne recevaient plus aucun secours du château; et leurs revenus étant très insuffisants pour leurs besoins, ils étaient réduits à implorer pour eux-mêmes la charité des fidèles. Leur unique espérance était dans le retour de leur puissant fondateur. Une cruelle déception les attendait.

Radziwill ne tarda pas à rentrer en Pologne, et son retour à Vilna fut un véritable triomphe (juin 1767); mais il n'eut aucun souci de remplir ses engagements envers les Basiliens et le saint protecteur de sa famille. Tout entier à la politique, il

« ainsi dire, sous la dictée de cet homme, sans le changer en quoi que ce soit ». V. sa collection, t. II, p. 178-182.

1. Le prince Charles, s'il n'était pas propriétaire de Biala, en était au moins, à cette époque, l'administrateur, comme tuteur de son frère, le prince Jérôme Radziwill, alors mineur. Celui-ci étant mort en 1787, la tutelle de sa veuve et de son fils revint encore au prince Charles.

consacra ses immenses revenus à des entreprises aussi funestes qu'inconsidérées, et avec les plus généreuses intentions, il fut un des principaux artisans de la ruine de sa patrie.

Les tristes années des confédérations de Radom et de Bar, et du premier partage de la Pologne qui en fut la conséquence (1767-1773), ne laissent presque aucune trace dans l'histoire de saint Josaphat. En 1768, Clément XIII accordait des indulgences à l'autel de la confrérie de l'Immaculée Conception érigée dans l'église de Biala. Deux ans plus tard, Clément XIV concéda une indulgence plénière à tous les fidèles qui visitaient les églises basiliennes à la fête de saint Josaphat [1].

Comme la Pologne, l'Église Uniate fut démembrée par le traité de partage : les diocèses de Léopol et de Przemysl tombèrent sous la puissance de l'Autriche, et celui de Polock fut incorporé à la Russie. On put comprendre alors que la Providence avait eu un dessein de miséricorde sur la Pologne, en permettant que le corps du saint martyr fût transporté loin de la Ruthénie-Blanche. Dans la pauvre église de Biala, Josaphat ne recevait pas autant d'honneurs que dans sa ville épiscopale ; mais ses restes étaient en sûreté. Il fallait un homme de zèle pour donner un nouvel élan à la piété populaire, lorsque le P. Théophile Serafinowicz fut nommé supérieur de Biala (1776).

En voyant le misérable état de son monastère, ce digne religieux faillit perdre courage. Il conseillait à ses supérieurs de réclamer le corps de saint Josaphat, puisque les Radzivill ne voulaient pas remplir leurs engagements ; mais le martyr consola lui-même son pieux serviteur en le rendant témoin d'un miracle éclatant Un paysan aveugle recouvra la vue, après s'être confessé près de l'autel de saint Josaphat. Une princesse Radziwill fut également guérie par l'intercession du martyr. Enfin le Pape accorda des indulgences à la confrérie de Saint-Josaphat.

En annonçant à un ami ces heureuses nouvelles, Serafinowicz lui découvrait ingénument ses peines : « Notre saint, disait-il, « est mon unique appui. Par ailleurs, aucune consolation, « aucun secours. Nous sommes pauvres ; nous n'avons pas où « loger, le couvent tombe en ruines, le revenu est très petit, « nous manquons même de prairies pour nourrir nos chevaux « et notre bétail. Je mène une vie bien misérable, et vous devien-

1. Szymanski, t. II, p. 252.

« driez mon grand bienfaiteur, si vous pouviez me tirer d'ici.
« Pour supérieur de Biala, il faudrait un Français ou un Alle-
« mand, qui pourrait obtenir quelque chose de la princesse;
« autrement Biala ne se relèvera jamais, et le supérieur sera
« toujours malheureux ».

Biala appartenait à cette époque au prince Jérôme Radziwill, dont la femme était de la maison allemande de la Tour et Taxis. Le secours vint au monastère en détresse de cette femme dont Serafinowicz n'osait rien espérer. Son fils tomba malade, et le médecin déclara qu'un miracle seul pouvait le sauver. Cette épreuve réveilla la foi des parents.

« Nos princes, écrivait Serafinowicz à son ami, sont devenus
« très pieux et très dévots à saint Josaphat. Ils viennent sou-
« vent à pied, malgré la boue, à notre église. La princesse a
« déjà offert un grand ex-voto. Le prince en prépare un
« second, plus grand encore, et promet d'autres faveurs,
« pourvu que son fils revienne à la santé [1]. »

Encouragé par ces favorables dispositions, le P. Serafinowicz présenta une supplique à la famille Radziwill pour rappeler les engagements contractés par elle envers le monastère de Biala. La détresse de cette maison était à son comble. Seuls entre tous les Basiliens de Pologne et pour la honte des Radziwill, leurs protecteurs, les moines de Biala étaient réduits à mendier. L'évêque de Luck venait de leur interdire les quêtes, et ils ne savaient plus où trouver un morceau de pain.

Serafinowicz réclamait en conséquence une dotation suffisante pour entretenir un plus grand nombre de religieux, un organiste et des chantres. Il demandait également la reconstruction du monastère, qui tombait en ruines, et l'établissement d'un maître-autel digne de saint Josaphat. Nous ignorons quel accueil reçut cette supplique ; mais, avant la fin de son gouvernement (1780), le P. Serafinowicz put acquérir de vastes prairies et des domaines assez importants pour constituer un revenu au monastère ; et quatre moines furent appelés à Biala en qualité de missionnaires [2].

1. Ces lettres, datées de 1777 et 1778, furent adressées au P. Nowicki, qui préparait une histoire de l'Ordre basilien. Elles sont dans la collection de Szymanski, t. II, p. 268, 272.

2. V. la supplique du P Serafinowicz et la liste des supérieurs de Biala, où ses travaux sont indiqués. Ib. p. 144 et 357.

Le zélé supérieur rendit un service plus grand encore à son monastère, en veillant avec un soin jaloux à la conservation du corps de saint Josaphat. Les libéralités indiscrètes de ses prédécesseurs et des provinciaux de l'Ordre basilien pouvaient faire craindre que Biala ne perdît peu à peu son trésor. Pour éviter ce malheur, le P. Serafinowicz résolut de faire constater authentiquement l'état des saintes reliques et d'empêcher qu'on en pût distraire à l'avenir la moindre parcelle.

Le 9 janvier 1780, il se rendit à Torokanie auprès du proto-archimandrite de sa Congrégation, et reçut de lui l'autorisation de visiter les reliques de saint Josaphat, après avoir prêté serment de n'en prendre aucun fragment.

Le 20 février 1780, la châsse fut ouverte en présence de tous les moines de Biala, et Joseph de Karres, médecin du prince Radziwill, fit la revision anatomique du saint corps. Il constata l'absence de la main et d'une partie du bras gauche. L'os radius du bras, et les autres jusqu'à la paume de la main, étaient à Vitebsk ou à Polock, et la main presque entière dans l'église des Jésuites de Varsovie. Le bras droit fut trouvé entier, mais dégarni en dedans de la peau et des chairs. Le doigt annulaire de la main droite avait été coupé par l'évêque latin de Vilna, Brzostowski, nous ne savons à quelle occasion, et était conservé dans cette ville. Les vertèbres du dos et les côtes avaient été également enlevées, ainsi que l'os calcanéum, le tarse, le métatarse et les phalanges des doigts aux deux pieds. Cette revision achevée, le P. Serafinowicz ferma soigneusement la châsse et la scella avec le sceau du proto-archimandrite.

Le jour même où le pieux supérieur procédait à cet examen, le pape Pie VI faisait droit à une requête qui lui avait été présentée en son nom et ordonnait que la châsse de saint Josaphat serait fermée à l'avenir par deux clefs, dont l'une serait conservée par le proto-archimandrite des Basiliens, l'autre par le P. Serafinowicz et ses successeurs dans son emploi. Cette sage précaution rendit impossible toute distribution indiscrète des reliques[1].

Le 21 septembre de cette même année 1780, le Chapitre pro-

1. V. aux pièces justificatives l'acte de cette revision, dressé par le médecin du prince Radziwill. Nous l'avons trouvé, ainsi que le rescrit de Pie VI, dans Szymanski, t. II, p. 298, 296.

vincial des Basiliens, réuni à Torokanie, s'occupa d'augmenter la fondation de Biala et le culte de saint Josaphat. On eût désiré qu'une partie des revenus accordés autrefois par les rois de Pologne au monastère de Polock, uniquement pour l'honneur du saint martyr, fussent appliqués à l'église qui possédait son corps; mais cette mesure était presque inexécutable, puisque Polock appartenait à la Russie. On craignait en outre de froisser le métropolite Jason Smogorzewski, qui avait retenu le gouvernement de l'archevêché de Polock et en prenait chaudement à cœur tous les intérêts. Des délégués furent choisis pour traiter cette affaire avec ce prélat; mais il ne semble pas que leurs démarches aient abouti à un résultat utile pour le monastère de Biala.

Le Chapitre provincial s'occupa en outre de la châsse d'argent, de la lampe et des ex-voto précieux offerts à saint Josaphat. Ce riche trésor était déposé au monastère de Zyrowice et on le réclamait pour Biala. L'assemblée ne voulut pas que ces richesses fussent placées dans une église mal défendue contre les coups de main des voleurs et des gens de guerre. Elle ordonna de dresser l'inventaire du trésor et de le laisser à Zyrowice jusqu'à ce qu'on eût disposé à Biala un endroit sûr pour le recevoir. Cette condition remplie, on pourrait opérer la translation de ces précieux joyaux, mais après avoir pris le consentement des princes Sapieha, donateurs de la châsse de saint Josaphat. Nous ne savons ce qui arriva dans la suite; mais ce trésor sauvé avec tant de peine par le métropolite Kolendo ne fut jamais apporté à Biala, et il a été sans doute pillé et détruit par les Russes[1].

Après ce Chapitre provincial, le P. Théophile Serafinowicz quitta le monastère qu'il venait de sauver d'une ruine inévitable. Le gouvernement de son successeur immédiat n'a laissé aucune trace dans les annales du culte de saint Josaphat; mais en 1784 la charge de supérieur de Biala fut donnée à un serviteur dévoué de notre saint martyr, le P. Timothée Szczurowski. Docteur en théologie et protonotaire apostolique, ce religieux

1. *Excerptum ex actis Capituli Provincialis in tractu Capituli Generalis Ordinis S. Basilii M. Congregationis Ruthenæ, die* 21 *sept. et seqq. habiti Torocanis an.* 1780. Tiré des archives du monastère de Biala, par le P. Szymanski, t. II, p. 336.

avait exercé les deux charges importantes d'auditeur du métropolite et de maître des novices à Byten. Actif, zélé et rompu aux affaires, il continua avec succès l'œuvre de restauration commencée par le P. Serafinowicz. Dans des temps moins malheureux, le courage et l'habileté de ces deux hommes eussent suffi pour faire fleurir le monastère de Biala; mais, à l'époque désastreuse où ils vécurent, ils devaient s'estimer heureux de maintenir et de consolider une fondation qui avait toujours été chancelante.

Le but principal des efforts du P. Timothée fut la reconstruction du monastère de Biala. Saint Josaphat lui était apparu en songe à Brzesc et lui avait ordonné de mettre la main à ce grand travail. Le pieux supérieur obéit, et parvint à recueillir pour cette œuvre des sommes importantes. En 1788, au Chapitre provincial des Basiliens, tenu à Zydyczyn, l'évêque de Chelm, nommé à la métropole de Kiew, Théodose Rostocki, prit l'engagement de fournir chaque année 10,000 florins sur les revenus de sa nouvelle église. Le supérieur des Basiliens de Minsk, Joseph Artecki, donna de son côté 10,000 florins une fois payés, pour l'honneur de saint Josaphat. Le P. Timothée avait provoqué lui-même ces libéralités, en annonçant qu'il donnait 6,000 florins au monastère de Biala pour l'entretien et l'éducation de quatre enfants « qui chanteraient les « louanges de Dieu devant les reliques de saint Josaphat[1]. »

Le pieux supérieur veillait avec le plus grand soin sur le saint trésor confié à sa garde. Le 9 février 1785, il assista, dans un nouvel examen des reliques, le P. Lucidus Woynillowicz, archimandrite de Kobryn, délégué pour cette revision par le proto-archimandrite de l'Ordre basilien. Le saint corps fut trouvé sans corruption et dans le même état qu'en 1780.

Deux ans après, le 13 février 1787, lendemain de la fête de saint Basile, le P. Timothée eut une pénible alerte. On vint lui dire que la châsse du saint martyr avait été violée durant la nuit. Il constata en effet que la serrure et les sceaux avaient été brisés et quelques joyaux enlevés ; mais le saint corps était intact. Ce malheur ne servit même qu'à augmenter la gloire du saint martyr ; quelques mois après, les joyaux furent restitués

1. *Acta Capituli Provincialis Zydyczinensis*, ap. Szymanski, t. II, p. 340.

par le voleur lui-même, et l'évêque de Przemysl, Maximilien Ryllo, fit recouvrir la châsse d'une riche étoffe de velours cramoisi, et la garnit à l'extérieur de lames et de fleurons d'argent [1].

Une description du P. Timothée Szczurowski nous représente exactement l'état du corps à cette époque : « Les reliques « de saint Josaphat, dit-il, reposent dans un cercueil de bois « argenté et ciselé, fermé à trois clefs et scellé du sceau du Pro- « vincial de notre Ordre. Il y a quatre ouvertures vitrées dans « le cercueil. Le saint porte une mitre d'une étoffe lamée d'or, « ornée d'une croix, une aube, une chasuble rouge, un homo- « phore tissu d'or, une chaîne avec une croix sur la poitrine, des « bas de soie et des souliers brodés d'or, et au doigt un anneau « garni d'un saphir. Le corps par devant est entier, à l'excep- « tion de la main gauche et de l'avant-bras La main droite a « perdu un doigt. On a détaché également la peau de la plante « des pieds et de l'intérieur de la main [2]. »

La dévotion des fidèles envers saint Josaphat avait toujours augmenté, depuis que ses reliques étaient exposées publiquement dans l'église de Biala, et presque chaque année de nouveaux miracles attestaient la puissance du saint thaumaturge. Le 12 juin 1786, Ignace, fils de Michel et de Catherine Malczinski, âgé d'un an à peine, venait de mourir dans d'atroces convulsions. Desespérée, la mère prend le cadavre dans ses bras, court à l'église des Basiliens, dépose ce corps inanimé sur l'autel du bienheureux Josaphat, et fait célébrer immédiatement une messe votive du saint martyr. Avant l'épître, au moment où le prêtre achevait l'oraison de saint Josaphat, l'enfant revint à la vie. Douze ans après (1798), son père attestait ce miracle « sur sa conscience et la foi du serment ». L'enfant vivait en parfaite santé [3].

1. Le manuscrit de Szymanski contient de nombreux détails sur cet événement et sur les précautions prises par le P. Timothée pour constater, à cette occasion, l'intégrité des saintes reliques. On y trouve encore deux procès-verbaux de Prosper Skarbek Wazynski, provincial de Lithuanie et archimandrite de Zydyczyn, puis évêque de Chelm, de 1788 et 1789, relatifs à la visite des saintes reliques.

2. Szymanski, t. II, p. 303.

3. Ce miracle et les suivants furent constatés sur les registres de l'église de Biala, où le P. Szymanski les a relevés. V. son manuscrit, t. II, p. 284, 293.

Dans l'automne de 1790, un gentilhomme des environs de Biala, veneur de la terre de Mielnik et commissaire de la république de Pologne pour cette contrée, nommé Luc Turski, vint demander un soir l'hospitalité au P. Timothée et à ses confrères, et leur raconta qu'au mois de juillet précédent, étant malade et complètement abandonné par les médecins, il avait réuni autour de lui sa femme et ses petits enfants et s'était voué en leur présence au martyr de l'Union. Il avait reçu ensuite les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et la santé lui avait été rendue sur-le-champ. Il venait à Biala pour rendre grâces à son céleste bienfaiteur. Le lendemain, en effet, le pieux gentilhomme se présenta à l'église, reçut la sainte communion, remit publiquement au P. supérieur un récit de sa guérison et en attesta la véracité par un serment sur les saints évangiles.

Cette reconnaissance, si simple et si vive, valut à Luc Turski une seconde faveur de saint Josaphat. En 1794, le saint guérit le fils de ce bon gentilhomme, atteint d'un mal incurable. Ce jeune homme fit, comme son père, le pèlerinage de Biala, et séjourna plus d'un mois au monastère, où les Basiliens purent s'assurer par eux-mêmes de la réalité de sa guérison [1].

Le P. Timothée Szczurowski donnait à tous l'exemple de la confiance la plus naïve envers saint Josaphat. Le P. Szymanski nous en rapporte un trait, qu'on ne peut appeler un miracle, mais qui nous peint au vif l'aimable simplicité de ce vénérable religieux. Il désirait depuis longtemps faire imprimer un petit livre pour ses missions ; mais la pauvreté de son monastère ne lui permettait pas de faire cette dépense. Son frère Antoine, burgrave de Zakroczym, voulut bien s'en charger, et profita d'un voyage de Varsovie pour passer marché avec un imprimeur. Au retour de la capitale, le bon gentilhomme prit sa route par Biala et eut le plaisir d'annoncer à son frère la prochaine arrivée du livre tant désiré. Ce fut une joie pour tout le monastère. Le lendemain, le burgrave sortit pour aller en ville. Au retour, il s'aperçoit qu'il a perdu une bourse contenant cinq ducats de Hongrie. C'était une somme : le bon gentilhomme en était tout chagrin. « Mon cher frère, lui dit aussitôt le P. Timothée, si le « bienheureux Josaphat notre fondateur a agréé l'offrande

1. Szymanski, t. II, p. 344, 355.

« que vous lui avez faite de ce petit livre, il va vous faire « retrouver votre argent. » Le digne supérieur invoque le saint martyr et ordonne à un serviteur de parcourir les lieux où le burgrave a passé. Cet homme n'avait pas eu le temps d'exécuter sa commission, qu'un autre domestique, revenant des champs, rapporta une bourse qu'il avait trouvée, au milieu de la place. C'était celle du burgrave, et pas un denier n'y manquait[1].

Dans la nuit du 22 juillet 1793, le P. Timothée reçut une marque éclatante de la protection de saint Josaphat. Sur le minuit, l'alerte fut donnée au monastère : un incendie venait d'éclater dans les environs ; vingt-deux maisons étaient en feu. Un vent violent poussait les flammes du côté de l'église et de la maison des Basiliens, et tout secours humain était impuissant à arrêter le désastre. Les moines épouvantés courent alors à l'église et implorent la miséricorde de Dieu. Rempli d'un sentiment de confiance profonde dans le pouvoir de saint Josaphat, le P. Timothée prend une relique du bienheureux martyr, et fait avec elle le signe de la croix du côté des flammes. L'incendie s'arrêta aussitôt, l'église et le monastère furent préservés d'une ruine certaine[2].

Vers cette même époque, Dieu se servit souvent de signes merveilleux pour attirer le respect du peuple sur l'église de Biala et sur le dépôt sacré qu'elle renfermait. Ecoutons un récit du P. Szymanski. « En 1799, dit-il, je fréquentais les « écoles de Biala, et je devins précepteur des enfants de « M. Kepler, écuyer des princes Radziwill, homme aussi pieux « qu'honnête. Il avait été d'abord luthérien. Je lui ai entendu « dire souvent qu'il ne se permettait jamais de plaisanter sur « les événements extraordinaires attribués à saint Josaphat, et « moins encore sur le saint lui-même ; mais que cependant, « fidèle à sa religion, il considérait ces faits comme n'ayant « rien de miraculeux. Saint Josaphat était à ses yeux un homme « agréable à Dieu, mais comme tout bon chrétien peut et doit « l'être. « Je serais mort dans cette conviction, ajoutait « M. Kepler, si ma propre expérience ne m'eût pas forcé à « changer d'avis. »

1. Szymanski, t. II, p. 346.

2. Ib. p. 354. Le P. Timothée Szczurowski composa des cantiques polonais en l'honneur de saint Josaphat, qui sont encore populaires dans les environs de Biala.

« Sa charge d'écuyer l'obligeait à aller souvent la nuit près « de l'église des Basiliens. Il la voyait éclairée à l'intérieur par « une lumière d'un éclat extraordinaire, quoique ce ne fût pas « une veille de fête et qu'aucune lampe n'y brûlât, comme il « eut soin de s'en informer. Il ne prêta d'abord aucune atten- « tion à ce fait ; mais ensuite il l'aperçut plus fréquemment. « Alors il s'assura par lui-même que lorsque l'église était illu- « minée pour l'exposition du Saint-Sacrement, il n'apercevait « rien de l'extérieur, tandis que cette clarté mystérieuse sem- « blait jaillir des fenêtres et faisait paraître toute l'église comme « en flammes. Il comprit que ce phénomène était un miracle. « Plus il y réfléchit, plus il y trouva de motifs pour reconnaître « Josaphat comme un saint, et l'Église romaine comme déposi- « taire infaillible de la vérité ; et bientôt il abjura l'hérésie et « devint catholique [1]. »

La gloire du modeste sanctuaire de Biala reçut un dernier accroissement par la fondation d'une œuvre qui sortit de terre à son ombre et fit espérer de grands fruits. Vers 1793, une jeune fille, nommée Catherine Bryll, vivait à Biala dans la piété la plus fervente. Entrée dès son adolescence dans la Congrégation des Filles de la Charité, elle avait été contrainte d'en sortir, après treize ans d'une vie exemplaire, pour secourir sa vieille mère, pauvre et infirme. Sa vertu lui avait attiré le respect de tous les habitants de la ville ; et avec le produit de son travail et les secours de quelques généreux amis, elle subvenait sans peine aux besoins de son petit ménage. Remplie d'une confiance filiale envers saint Josaphat, elle avait été délivrée par son intercession d'une grave maladie et de peines cruelles. Par reconnaissance, la pieuse fille consacrait à la décoration de l'église du saint martyr tout le temps dont elle pouvait disposer. Elle souffrait cependant de vivre au milieu du monde, après avoir eu le bonheur d'appartenir à une famille religieuse ; mais elle ne pouvait quitter ni sa pauvre mère, ni Biala. Elle eut alors la pensée de se rattacher à l'Ordre de Saint-Basile en qualité d'oblate, spécialement dévouée au culte du bienheureux Josaphat. Le P. Timothée Szczurowski refusa longtemps d'écouter sa prière ; mais comme la jeune fille revenait à la charge avec des instances toujours plus grandes, il céda.

1. Szymanshi t. II, p. 291.

Un dimanche du mois de juillet 1793, lorsque tous les habitants étaient réunis dans l'église des Basiliens pour la grand-messe, Catherine Bryll vint se prosterner aux pieds du P. Timothée et lui demanda la grâce de la profession selon la règle de saint Basile sous la forme érémitique. Le Père reçut ses engagements, la revêtit de l'habit religieux et lui imposa le nom de Péiagie. Il expliqua ensuite au peuple le sens de cette cérémonie et l'avertit d'honorer désormais cette jeune fille comme une épouse de Jésus-Christ, et de remercier Dieu, qui lui avait suggéré le dessein de se consacrer au service du bienheureux Josaphat.

Le sacrifice de la messe fut célébré ensuite avec pompe, et la nouvelle professe reçut la communion selon le rite de l'Église orientale, dans laquelle elle venait d'entrer. L'acte de sa profession fut inscrit sur les registres de la Confrérie du saint martyr. Elle le signa et reçut des lettres attestant sa consécration au service de Dieu, de saint Basile et du bienheureux Josaphat ; et un moine les lut en chaire devant tout le peuple.

A dater de ce jour, la sœur Pélagie Bryll observa l'abstinence perpétuelle et les jeûnes rigoureux des Basiliens. L'exemple de sa vertu attira plusieurs compagnes autour d'elle. Le P. Timothée leur fit construire une maison près de l'église et prit soin de la conduite de leurs âmes avec une tendresse de père. Ces pieuses filles faisaient les trois vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté, mais en restreignant ce dernier dans des limites imposées par leur genre de vie. Elles s'engageaient en outre à garder l'abstinence perpétuelle de la viande. Leurs principales occupations étaient l'éducation des enfants de leur sexe et le soin de l'église de Saint-Josaphat. Elles entretenaient le linge et les ornements sacrés, paraient les autels, cherchaient tous les moyens de procurer la gloire de leur patron [1].

Cette œuvre prospéra tant que le P. Timothée fut supérieur

1. Les Filles de saint Josaphat portaient l'habit basilien de couleur violette, serré avec une ceinture en moire de couleur bleue claire, ornée aux deux bouts du chiffre de saint Josaphat et garnie de franges en argent. Un long chapelet était attaché à la ceinture. Leur manteau couleur bleue claire tombait jusqu'aux pieds. Sur la tête elles avaient un bandeau blanc et un capuchon violet ; et pour se couvrir le visage, un voile noir tombant jusqu'à mi-corps.

de Biala; mais, vers 1797, ce digne religieux eut à subir de cruelles épreuves. Marianne Buchowiecka, femme d'un gentilhomme de ses amis, ayant été guérie miraculeusement par saint Josaphat, fit en reconnaissance un legs considérable pour le monastère de Biala. Ses héritiers, mécontents de cette libéralité, poursuivirent le P. Timothée avec tant d'acharnement, qu'il donna sa démission et se retira à Zyrowice. Ses filles spirituelles l'ayant supplié de ne pas les abandonner, il acheta pour elles un terrain à Parczewo, non loin de Biala, construisit une église et un petit monastère, et la communauté s'y transporta tout entière.

La mère Bryll vécut de longues années dans ce nouvel asile en réputation de sainteté. On ne l'appelait que l'Ange dans toute la contrée; et lorsque le P. Szymanski recherchait les monuments de l'histoire de saint Josaphat (de 1825 à 1830), la mémoire de cette pieuse fille était encore en vénération dans le diocèse de Chelm. Le P. Timothée Szczurowski lui ferma les yeux et mourut lui-même au milieu de ses filles spirituelles. Nous ne savons combien de temps son œuvre lui a survécu; mais tout porte à croire qu'elle disparut bientôt dans un des affreux ouragans qui ont ravagé la Pologne [1].

1. Szymanski a recueilli plusieurs pièces relatives à la sœur Bryll, t. II, p. 281, 350 sqq.

A Biala, on donnait toujours à Josaphat la qualification de saint, quoiqu'il n'eût droit qu'à celle de bienheureux. L'église des Basiliens n'était connue que sous le nom d'église de Saint-Josaphat; et jusque dans un Bref de Clément XIII du 9 janvier 1768 (ap. Szymanski, t. II, p. 274), nous la trouvons désignée sous ce titre : « Ecclesia parochialis sancti Josaphat « archiepiscopi et martyris ».

CHAPITRE VI.

CANONISATION DE SAINT JOSAPHAT.

(29 JUIN 1867.)

Persécution contre l'Église uniate sous Catherine II. — Système de tolérance inauguré par Paul I (1797). — Nouvelle organisation des églises catholiques des deux rites dans les provinces polonaises incorporées à la Russie (1798). — Alexandre I continue la politique de son père. — Nicolas I, aidé par l'évêque Joseph Siemaszko, détruit l'Union en Lithuanie et en Ruthénie-Blanche (1839). — Attitude de la noblesse et du clergé latin durant la persécution. — L'évêché de Chelm préservé de la destruction. — Les reliques de Josaphat examinées par les évêques de Chelm. — Alexandre II, empereur de Russie, continue la persécution. — Les fidèles de Varsovie envoient un ex-voto au tombeau de Josaphat (1861). — Confrérie du bienheureux Josaphat organisée en faveur de l'Union bulgare. — Le Souverain Pontife Pie IX annonce l'intention de reprendre le procès de canonisation. — Premières procédures. — Inquiétude du gouvernement russe. — Supplique présentée au Saint-Père au nom de la nation polonaise. — Le Souverain Pontife fait publier le décret *de tuto*, approuvant la décision favorable rendue par la sacrée Congrégation des rites (2 mai 1865). — La canonisation fixée à l'anniversaire centenaire du martyre des saints apôtres Pierre et Paul. — Plusieurs bienheureux associés à Josaphat. — La cause du saint martyr plaidée et jugée en consistoire. — Canonisation (29 juin 1867). — Triduum en l'honneur de saint Josaphat à l'église de Saint-Athanase. — Panégyrique du saint par le R. P. Jérôme Kajsiewicz. — Fête académique au collège grec. — Translation d'une relique de saint Josaphat au monastère de Grotta-Ferrata. — Approbation d'un office propre du Saint en vers grecs pour l'usage de ce monastère. — Fêtes à Léopol. — Situation désespérée de l'Église uniate. — Espérances que fait naître la canonisation de saint Josaphat. — Les Polonais, apôtres de la Russie.

Le premier partage de la Pologne marque pour l'Église uniate le commencement de l'ère des persécutions. Catherine II avait pris l'engagement de maintenir la religion catholique dans la Ruthénie-Blanche, annexée désormais à ses États; mais aux

yeux de cette princesse, les Uniates n'étaient pas de véritables catholiques ; et les préjugés de la noblesse polonaise étaient sur ce point parfaitement d'accord avec sa politique. Dès ce moment une guerre tantôt violente, tantôt astucieuse et savante, mais toujours implacable, commença contre l'Église ruthène.

Le second partage, consommé le 25 septembre 1793, en donnant à la Russie la Ruthénie méridionale, étendit la persécution. La Wolhynie et l'Ukraine en devinrent le principal théâtre et l'Union fut presque entièrement abolie dans ces provinces. En 1795, le troisième partage rayait de la carte d'Europe jusqu'au nom de la Pologne, et livrait à la Russie toute l'ancienne Ruthénie, à l'exception de la Ruthénie-Rouge et du pays de Chelm, adjugés à l'Autriche.

Catherine II supprima immédiatement tous les évêchés uniates de ses États, à l'exception du seul archevêché de Polock, et défendit au métropolite Théodose Rostocki de faire aucun acte de juridiction. En même temps une série de mesures tyranniques achevaient de désorganiser l'Ordre basilien, afin de priver le clergé séculier et le peuple de l'appui que les moines pouvaient seuls lui fournir contre la persécution. Si la vie de Catherine II se fût prolongée encore durant quelques années, cette princesse eût achevé la destruction de l'Église uniate ; mais la mort la frappa le 19 novembre 1796. En vingt-trois ans, elle avait rejeté de force huit millions de Ruthènes dans le schisme.

Son fils Paul I inaugura un système de tolérance religieuse, qui dura jusqu'à l'avénement de Nicolas I (1797-1825). Le 18 octobre 1798, le pape Pie VI, d'accord avec l'empereur, donna une nouvelle organisation aux églises catholiques des deux rites dans les provinces polonaises incorporées à la Russie. Le siège métropolitain de Kiew ne fut pas rétabli ; mais l'archevêque de Polock reçut le droit de juridiction sur deux évêchés, fondés l'un à Luck pour la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine, l'autre à Brzesc pour la partie russe de l'ancien diocèse de ce nom et la Lithuanie.

La circonscription des diocèses latins fut également modifiée, et les anciens évêchés de Vilna, de Kamieniec et de Samogitie, ainsi que le siège nouvellement créé à Minsk, furent tous soumis à l'archevêché érigé à Mohylew. On remarque avec surprise que par cette organisation, le point central de la nouvelle hiérarchie latine était fixé à l'extrême limite du territoire polo-

nais, aussi loin que possible de Rome et de la civilisation catholique, dans une contrée où l'élément latin fut toujours sans consistance. Bien plus, le nouvel archevêque ne résida jamais à Mohylew, mais à Saint-Pétersbourg, en sorte que le chef des églises latines de la Russie fut toujours sous la main du czar et la surveillance du Saint-Synode.

L'empereur de Russie pouvait consentir à ce qu'il y eût des églises catholiques dans ses États; mais il prenait d'avance ses mesures pour qu'elles ne pussent jouir d'aucune liberté.

Nous devrions parler ici du premier archevêque de Mohylew, Stanislas Bohusz Siestrzencewicz. Servile exécuteur des desseins de Catherine II contre l'Église, il employa pendant plus d'un demi-siècle l'autorité qu'il avait reçue du pontife romain à préparer l'anéantissement du troupeau confié à sa garde; mais nous laissons à d'autres le soin de raconter la lamentable histoire de la destruction de l'Église catholique des deux rites dans les provinces polonaises de l'Empire russe; nous ne voulons qu'indiquer la marche progressive de la persécution.

Alexandre I hérita des intentions bienveillantes de son père Paul I envers les uniates. Il donna à l'archevêque de Polock le titre de *métropolite des Églises Unies en Russie;* il favorisa les essais de réorganisation de l'ordre basilien; mais il décréta toutes ces mesures réparatrices de son autorité privée, sans recourir au Saint-Siège. Aucune correspondance avec Rome ne pouvait avoir lieu que par l'entremise du *Collège ecclésiastique catholique romain*, commission ecclésiastique établie à Saint-Pétersbourg, auprès du ministère des cultes, pour le gourvernement des églises catholiques de l'Empire. Dès lors la surveillance du pontife romain ne s'exerça plus sur les débris de l'Église uniate, et le peuple ruthène cessa de jouir d'une partie des avantages de cette communion avec le Saint-Siège apostolique, dans laquelle il avait eu tant de peine à rentrer.

La création du royaume de Pologne, stipulée par les traités de 1815, fut une satisfaction accordée à la conscience de l'Europe, indignée par le crime des partages; mais cette organisation nouvelle servit encore les projets de la Russie contre la nationalité polonaise. Le nouveau royaume fut formé uniquement de la partie de la Pologne latine soumise au gouvernement du czar. La Lithuanie et l'ancienne Ruthénie restèrent

incorporées à l'empire russe. Catherine II et ses successeurs prétendaient posséder ces provinces plutôt par droit de succession que par droit de conquête. Ils étaient les légitimes successeurs des Wladimir le Grand et des Jaroslaw ; et en s'emparant de ces contrées, ils venaient délivrer des populations russes, soumises contre leur gré au double joug des Polonais et des Latins.

Cette politique s'accentua avec énergie à l'avènement de Nicolas I. Ce prince, renonçant au système de tolérance pratiqué par son frère Alexandre I et son père Paul I, reprit tous les projets de son aïeule Catherine II et résolut de détruire complètement l'Église uniate, afin de séparer à jamais l'ancienne Ruthénie de la Pologne. Un évêque, dont le nom restera voué à l'exécration de la postérité, Joseph Siemaszko, fut l'instrument du czar dans cette œuvre d'apostasie.

Choisi pour suffragant par le métropolite Josaphat Bulhak et décoré bientôt par l'empereur du titre d'évêque de Lithuanie, il annonça d'abord l'intention de restaurer dans leur ancienne pureté les rites de l'Église grecque et commença, sous ce prétexte, à détruire tous les signes extérieurs de l'Union dans la Lithuanie et la Ruthénie-Blanche. Les usages liturgiques, introduits à l'imitation des Latins, furent violemment abolis. Siemaszko imposa ensuite à ses prêtres un missel schismatique, imprimé à Moscou, dans lequel la particule *Filioque* et la prière pour le souverain pontife étaient supprimées. Enfin, quand la mort du métropolite Bulhak eut laissé le champ libre à ses intrigues, d'accord avec Basile Luzinski et Antoine Zubko, qui formaient avec lui toute la hiérarchie ruthène, il déclara, dans un synode tenu à Polock, le 24 février 1839, qu'il se réunissait à l'Eglise orthodoxe orientale avec tous les fidèles soumis à sa juridiction.

« On n'aura jamais assez de larmes pour les malheurs de « cette nation », s'écriait Grégoire XVI en dénonçant cet attentat à la chrétienté. « Ceux qu'elle avait reçus pour pasteurs et « pour pères, ceux qui devaient être ses guides et ses maîtres, « ceux qui avaient mission de rendre plus étroite son union « avec le corps du Christ, qui est l'Église, ceux-là même sont « devenus les auteurs d'une nouvelle défection. Nous n'avons « pas le courage de rappeler ici les signes qui annonçaient « depuis longtemps ce lamentable événement ni les séductions « au moyen desquelles ces pasteurs dégénérés ont été entraînés

« dans ce gouffre de méchanceté et de perdition. En présence « de cette misérable chute, nous ne pouvons que nous écrier « avec les Écritures : *Les jugements de Dieu sont des abîmes « sans fond*[1] .»

La moitié au moins des popes uniates et l'immense majorité, pour ne pas dire la totalité du peuple, refusèrent de suivre les évêques dans leur apostasie. Une persécution, à la fois implacable et savante, anéantit le clergé uniate, et le peuple, privé de ses pasteurs, vit ses églises occupées par des popes schismatiques et fut contraint par des exécutions militaires à recevoir les sacrements de leurs mains. Faut-il le dire ? la résistance du clergé eût été bien autrement vigoureuse, s'il eût été astreint à la sainte loi du célibat. Combien de ces pauvres popes eussent accepté pour eux-mêmes la misère, la faim, la soif, la prison, cette affreuse prison russe, où ne pénètre aucun rayon d'espérance ! Combien eussent bravé jusqu'aux horreurs de la Sibérie pour défendre leur foi ! Mais leurs femmes, leurs enfants les enlaçaient dans leurs bras ; et pour conserver à ces êtres chéris un asile et un morceau de pain, ils consentaient, hélas ! à l'apostasie. A côté de ces tristes défections, on vit, même dans les rangs du clergé séculier, des exemples magnifiques de fidélité à l'Église ; et dans cette dernière persécution, la Lithuanie et la Ruthénie-Blanche ont produit des martyrs dignes des temps héroïques du Christianisme[2].

Nous voudrions pouvoir dire que la noblesse polonaise et le clergé latin vinrent au secours de leurs frères persécutés. Ces iniquités s'accomplissaient sous les yeux des gentilshommes et sur leurs propres domaines. Ils n'ont rien fait pour s'y opposer. Le clergé latin lui-même n'a pas osé élever la voix, de peur d'attirer sur lui-même la colère du persécuteur ; et quand le czar lui a défendu d'administrer les sacrements aux Uniates, convertis de force à la prétendue orthodoxie, il a accepté cette loi et a laissé périr des âmes qu'il eût pu sauver. Sans doute, la moindre infraction à ces ordres tyranniques pouvait être punie par la déportation en Sibérie ; mais le devoir du prêtre

1. Allocution du 22 novembre 1839. V. Theiner, *Vicissitudes de l'Église catholique des deux rites en Pologne*. T. II, p. 351.

2. V. Theiner, *Vicissitudes*, et surtout le recueil publié par le R. P. Dom Bérengier, sous ce titre *les Martyrs Uniates*. Poitiers, H. Oudin.

n'est-il pas de se sacrifier pour le salut de ses frères? Les Polonais, si prodigues de dévouement pour le service de leur patrie, n'en seraient-ils avares que lorsqu'il s'agit des intérêts de l'Eglise et de Jésus-Christ?

Il était écrit que l'Union ruthène serait, jusqu'à la fin, une œuvre dédaignée par ceux-là même dont elle était la sauvegarde. Il était facile de prévoir en effet qu'après avoir détruit l'Église uniate, le czar viendrait facilement à bout de l'Église latine dans les provinces polonaises de son empire; mais rien ne pouvait ouvrir des yeux fermés par des préjugés séculaires.

Grâce à une disposition merveilleuse de la Providence, le seul évêché de Chelm échappa à cette ruine totale de l'Église uniate dans les États de l'empereur de Russie. Le pays de Chelm était resté terre polonaise jusqu'au dernier partage; et quand il passa aux mains de l'étranger, il fut attribué à l'Autriche. En 1809, Napoléon l'incorpora au grand-duché de Varsovie, et l'évêque uniate prit rang, en qualité de sénateur, parmi les dignitaires de ce nouvel Etat. Après les traités de Vienne, le grand-duché de Varsovie devint le royaume de Pologne; le czar n'osa pas enlever à l'évêque de Chelm les prérogatives dont il jouissait; et ce lambeau de l'ancienne Ruthénie fut préservé en partie de la persécution, grâce à son incorporation à la Pologne latine. Les moines basiliens restèrent en paisible possession de leur monastère de Biala, et aucune entrave ne fut apportée au culte de saint Josaphat.

Durant ce long intervalle de temps, les reliques du glorieux martyr furent examinées plusieurs fois par l'autorité ecclésiastique. Prosper Skarbek Wazynski, ancien porto-archimandrite des basiliens, devenu évêque de Chelm, accomplit cette visite avec une grande solennité le 25 mai 1797 et le 25 septembre 1800.

En 1826, l'évêque de Chelm, Ferdinand Ciechanowski, reçut une magnifique chasuble archiépiscopale ou *saccos* [1] de couleur rouge brodée de fleurs blanches. Elle avait appartenu au métropolite Joseph Rutski et portait encore ses armoiries avec les initiales de son nom et de ses qualifications. Le posses-

1. Le Saccos est une sorte de dalmatique semblable à celle que porte le diacre dans l'Église romaine, mais plus ornée. L'usage en est réservé dans l'Église grecque aux seuls métropolites.

seur de ce précieux vêtement eut la touchante pensée d'en faire hommage au bienheureux Josaphat, et pria l'évêque d'en revêtir le corps du saint martyr. Ciechanowski voulut accomplir avec solennité cette pieuse mission, et se fit accompagner à Biala par tous les dignitaires de son chapitre, au nombre desquels était le P. Paul Szymanski, l'infatigable collecteur des monuments de l'histoire de saint Josaphat. Un grand nombre de prêtres tant latins que ruthènes se joignirent à ce cortège.

On descendit la châsse de Josaphat du lieu élevé où elle était placée ; et après avoir brisé les sceaux apposés en 180[illegible] par l'évêque Wazynski, le doyen du chapitre, l'archidiacre et le chancelier de l'Église de Chelm déposèrent le saint corps sur une table et lui ôtèrent tous ses vêtements.

L'évêque l'examina et le toucha lui-même ; puis il fit nettoyer le visage, le cou, le bras droit et la chemise, souillés par l'huile d'une lampe cassée. « Les prêtres latins comme les nôtres « dit le rapport officiel, se sont convaincus par leurs propres « yeux que Dieu aime ses saints et qu'*il préserve leurs ossements, de telle sorte que pas un d'eux n'est brisé* [1]. On a « trouvé non pas une figure de cire ou des ossements pourris « comme le disaient des blasphémateurs, mais des reliques « liées ensemble par des muscles et des veines couvertes d'une « chair à peine flétrie et d'une peau intacte [2]. »

Le P. Szymanski aida à nettoyer le saint corps. « Quand j'ai « pris les pieds du Saint, dit-il, pour ôter et pour remettre en « suite les pantoufles, j'y sentis l'élasticité des corps vivants. « J'ai eu la même impression en touchant les bras, en relevant « le corps, en le mettant presque sur le séant pendant que j'y « changeais les vêtements. Pour essuyer l'huile répandue sur « le cou, j'ai découvert le buste jusqu'à la moitié de la poi- « trine ; j'ai vu et j'ai montré à tous les assistants la chair « entièrement conservée ; on pourrait dire vivante, si elle n'é- « tait pas flétrie. Les cheveux et la barbe sont tombés, mais « par ailleurs le visage, le front, le devant et le derrière de la « tête sont intacts. Le nez est desséché à l'extremité et par-

1. Ps. XXXIII, 21.

2. Procès-verbal de cette visite dressé par Daniel Halicki, chanoine, chancelier de l'Église de Chelm, dans Szymanski, T. II, p. 305.

« suite raccourci. Les lèvres sont également un peu desséchées, « les dents saines, les oreilles desséchées et un peu raccourcies « comme le nez, mais entières. La couleur du cou, des bras et « de la poitrine est moins foncée que celle du visage, surtout « que celle de la main, qui est continuellement baisée par les « fidèles [1]. »

La blessure que le Saint portait à la tête fut l'objet d'un examen attentif. Longue de quatre pouces environ, elle s'étendait de l'oreille gauche au front, dans une direction oblique; et quoique fermée, elle était très visible par la coupure des chairs et l'affaissement de l'os. Sur le cercueil on apercevait quelques traces de sang.

L'évêque prit respectueusement la main du martyr, la baisa et la remua lui-même, afin de bien constater la souplesse des membres. Puis il plaça sur l'aube de toile que le Saint portait déjà, une robe de satin blanc ornée sur le bord intérieur et aux manches d'un filet d'or ; et à l'ancienne chasuble, il substitua le magnifique saccos de Rutski. Les bas, les pantoufles, l'omophore, la mitre ne furent pas changés. Une petite parcelle de la peau s'était détachée pendant qu'on lavait le visage; l'évêque se la réserva, ainsi que la chasuble qui recouvrait le corps de temps immémorial.

Après cet examen, les saintes reliques furent exposées pendant les vêpres, hors de la châsse ; et le peuple put les voir et les baiser librement. Le dimanche suivant, à la demande des fidèles, on en fit une seconde ostension. « Il serait difficile, dit « la relation, d'exprimer la dévotion que cette vue excita « parmi les fidèles. Les petits et les grands, de simples bour- « geois et des dignitaires, de grandes dames et des filles de « service se pressaient autour de l'autel pour satisfaire leur « pieuse curiosité. Personne ne pouvait regarder le Saint sans « avoir des larmes dans les yeux et une prière ardente à la « bouche. Les pères et mères amenaient leurs enfants pour « les recommander à la protection du Saint. Malgré cette foule, « il n'y eut aucun trouble, aucun accident; car ce n'était pas « une vaine curiosité, mais la piété qui amenait le peuple. Les « deux ecclésiastiques qui veillaient sans cesse sur le corps, « s'édifiaient de la tenue des fidèles. Leur conduite modeste

1. Note ajoutée par le P. Szymanski au procès-verbal cité plus haut.

« décida l'évêque à permettre que la châsse restât ouverte « jusqu'au soir; d'autant plus qu'un grand nombre d'habitants « voulaient revoir encore la dépouille de leur concitoyen « chéri. »

Enfin, après les vêpres et la procession faite auprès du corps, l'évêque baisa une dernière fois la main du Saint, et ferma la châsse. Il remit la clef à la garde de l'archidiacre et appliqua son cachet d'un côté, tandis que le doyen plaçait le sien de l'autre, et les saintes reliques furent portées de nouveau derrière l'autel.

Quelques années après cette visite solennelle, l'évêque Félicien-Philippe Szumborski, successeur de Ciechanowski sur le siège de Chelm, autorisa le P. Szymanski, doyen de son chapitre, à ouvrir la châsse et à prendre quelques os de la main de saint Josaphat, qui furent distribués comme reliques. Le saint corps était toujours dans le même état de conservation miraculeuse. La grâce divine ne cessait pas non plus de se manifester par l'intercession du glorieux martyr.

« Ici, à Biala, disait, il y a peu d'années, avec un pieux enthou- « siasme un témoin oculaire, près du tombeau de saint Josa- « phat, tous ceux qui se mettent sous sa protection ne sont « jamais refusés. Les malades guérissent, les boiteux marchent « et les affligés s'en retournent consolés. Ces bienfaits, qui ne « cessent pas à l'heure présente, ne cesseront pas dans les « siècles à venir pour tous ceux qui sauront s'humilier. Ils « seront accordés comme du vivant de saint Josaphat : car « Dieu ne repousse pas les prières de son bien-aimé[1]. »

Les malheurs que la Pologne avait subis sous le despotisme de Nicolas Ier n'étaient que le prélude des dernières calamités qui l'ont assaillie sous celui d'Alexandre II. A l'avènement de ce prince, on avait espéré un règne réparateur; mais le nouveau czar s'empressa de dissiper lui-même ces illusions. « Ce que mon père a fait est bien fait, disait-il à la noblesse « de Varsovie, et je le maintiendrai. Mon règne ne sera que « la continuation du sien. » Non seulement aucune liberté ne fut rendue aux anciens Uniates, rivés de force à l'Église moscovite, mais le système de persécution qui avait préparé

1. *Dévotion à saint Josaphat.* Cracovie, 1858.

la ruine des églises uniates en Lithuanie et en Ruthénie-Blanche, fut appliqué avec énergie au diocèse de Chelm.

L'agitation religieuse et patriotique qui se produisit à Varsovie en 1861, arrêta un instant le dénouement inévitable de ces manœuvres. La nation polonaise se levait tout entière pour réclamer sa religion et sa liberté; mais dans cette insurrection d'un nouveau genre, elle ne voulait combattre qu'avec la croix et la prière. De pieux fidèles se rappelèrent alors que le bienheureux Josaphat était depuis longtemps un des patrons et des plus puissants défenseurs de la patrie polonaise. Ils recueillirent une somme importante pour la restauration de l'église du Saint à Biala, et chargèrent un peintre habile d'exécuter un tableau représentant son martyre. Cet ex-voto fut placé sur l'autel du bienheureux Josaphat à Biala le 26 septembre, et sa fête fut célébrée à cette occasion avec un éclat inaccoutumé. On y vit non seulement toute la population du pays, mais plus de 30,000 paysans lithuaniens, arrachés par Siemaszko à l'Eglise uniate, qui vinrent se confesser aux prêtres catholiques et recevoir le sacrement de l'Eucharistie. Chaque année, depuis cette touchante manifestation, l'affluence des pèlerins a toujours augmenté à Biala pour la fête du saint martyr.

A la même époque, un mouvement de retour vers l'Église romaine se produisait en Bulgarie. Des Polonais, pleins d'intelligence et de foi, travaillaient de toutes leurs forces à aider cette réconciliation ; mais autour d'eux, ils rencontraient ces difficultés humainement insurmontables, qui arrêtèrent en Ruthénie au XVe siècle le cardinal Isidore et qui faillirent renverser au XVIIe le fragile édifice péniblement construit dans les assemblées de Brzesc. Ces courageux chrétiens songèrent à mettre leur œuvre sous le patronage du Saint, qui avait su donner à l'Union ruthène la victoire et la durée. On érigea à cet effet à Posen une confrérie du bienheureux Josaphat, destinée à aider l'Union bulgare par l'aumône et la prière. Le règlement de la nouvelle association fut dressé ,un Conseil de direction et une caisse institués le 27 février 1862. Les associés s'engageaient à donner chaque semaine un gros polonais et à réciter chaque jour un *Ave Maria*, avec une double invocation à Marie conçue sans péché, et au bienheureux Josaphat. L'archevêque de Posen et Gnesen bénit l'œuvre naissante et la recommanda

au Souverain Pontife, qui lui accorda de nombreuses indulgences le 10 novembre de la même année[1].

Quel que fût le dévouement de ces fidèles serviteurs de saint Josaphat, le résultat de leurs efforts ne pouvait être que borné. En dehors de la Pologne, le martyr de l'Union n'était connu que par la mention faite chaque année de son nom dans la lecture du martyrologe, lorsque, dans le courant de l'année 1864, N. S. P. le Pape IX annonça l'intention de lui décerner les honneurs de la canonisation.

L'insurrection, follement tentée en Pologne, n'avait abouti qu'à un dernier désastre, le plus grand que la nation eût encore subi. Certain désormais de ne rencontrer en Europe aucune opposition à ses desseins, le gouvernement russe visait ouvertement à la destruction complète de la nationalité polonaise et de la foi catholique dans les provinces incorporées à l'Empire. Dans le royaume même de Pologne, la persécution était flagrante ; et non seulement l'Église uniate de Chelm, mais toutes les églises latines étaient menacées d'une ruine totale.

Pie IX avait épuisé les ressources de sa charité apostolique pour secourir ses enfants de la Pologne ; et ses efforts étaient restés impuissants. La canonisation de saint Josaphat était une consolation et un secours suprême que leur réservait son cœur de père. Le dernier Provincial des Basiliens de Pologne, le P. Michel Dombrowski, échappé à la persécution, vivait depuis longues années à Rome et y avait apporté la relique insigne du bras de saint Josaphat, conservée à Vitebsk. Le pape nomma ce vieillard vénérable postulateur de la canonisation avec le P. Nicolas Contieri, prieur du monastère basilien de Grotta-Ferrata. Un prélat ruthène, récemment appelé de Galicie à Rome pour y faire les fonctions pontificales du rite grec, Monseigneur Joseph Sembratowicz, archevêque de Nazianze, consentit à partager leurs travaux.

1. La prière suivante fut spécialement recommandée aux associés : « Dieu tout-puissant et éternel, qui avez ceint le front du Bienheureux Josaphat de la couronne des martyrs et qui avez ainsi donné à l'Église catholique un nouvel intercesseur dans le ciel, faites que, par ses mérites et par son intercession, l'unité de cette Église se consolide, et que celui qui durant sa vie travailla avec tant de zèle au salut des âmes, obtienne maintenant l'accroissement et le triomphe définitif de votre sainte vérité. Par N.-S. Jésus-Christ votre Fils unique, qui vit et règne, etc. »

Depuis Clément IX, les Souverains Pontifes n'ont pas coutume d'inscrire un Bienheureux au catalogue des Saints, à moins qu'un procès en forme ne démontre la réalité de deux miracles au moins opérés par ce serviteur de Dieu depuis sa béatification. Pie IX, qui avait dispensé de ces longues procédures pour les martyrs japonais canonisés en 1862, était disposé à accorder la même faveur au bienheureux Josaphat. Le promoteur de la foi fut chargé d'examiner l'état de la cause ; et il conclut qu'Urbain VIII, ayant déjà déclaré, le 22 novembre 1642, que l'on pouvait procéder à la canonisation solennelle du saint martyr, il suffisait de consulter une dernière fois la Congrégation des Rites sur l'opportunité du décret dit *de tuto*, qui termine les procès de canonisation entrepris devant ce tribunal. Le 8 janvier 1865, le Souverain Pontife réunit en sa présence, au palais du Vatican, tous les membres de cette Congrégation et leur posa la question d'usage : « Peut-on pro-« céder en toute sûreté à la canonisation solennelle du bienheu-« reux martyr Josaphat ? » La réponse fut une affirmation unanime. Cependant le Saint-Père voulut attendre et prier encore avant de publier un décret conforme à l'avis de la Congrégation.

Ces actes préliminaires n'avaient pas échappé à l'inquiète surveillance des agents russes à Rome. L'alarme fut donnée à Saint-Pétersbourg ; une campagne contre le bienheureux Josaphat commença dans les journaux du gouvernement ; et la diplomatie multiplia les démarches auprès du Saint-Père pour empêcher la canonisation. Le czar et ses ministres entreprirent, dit-on, d'éclairer la conscience de Pie IX et de lui prouver que Josaphat n'était pas digne d'être inscrit au catalogue des saints[1].

1. La lettre de Léon Sapieha à saint Josaphat fut exhibée en cette occasion comme une preuve sans réplique.

Dans la presse périodique, le feu fut ouvert les 13-25 décembre 1864 par un grand article fourni par M. Koyalowitch à l'*Invalide russe*. Ce lourd factum eût peut-être passé inaperçu, grâce à l'absence complète de talent qui caractérise son auteur ; mais M. Katkof le signala à l'attention du public, dans sa *Gazette de Moscou*, le journal le plus important de la Russie. De nombreux articles, publiés dans diverses feuilles périodiques, reproduisirent les mêmes accusations contre saint Josaphat. Nous les avons déjà discutées dans le chapitre v du livre III de cette histoire.

Plusieurs écrivains catholiques tinrent à honneur de défendre saint

Pendant que les journalistes de Moscou et de Saint-Pétersbourg prodiguaient les injures au saint martyr de l'Union, les catholiques polonais faisaient parvenir au pied du trône apostolique leurs prières pour la prompte canonisation de leur saint compatriote. Une adresse avait circulé dans le duché de Posen, la Galicie et les principaux autres centres de l'émigration polonaise. On y voyait, à côté des signatures des Czartoryski, des Sapieha, des Sanguszko, des Zamoyski, des Rzewuski, les noms de généreux citoyens, que leur courage et leur dévouement à la patrie ont placés dans le respect de la Pologne au niveau de la vieille aristocratie, le général Chlapowski, Dieudonné Zaleski, le général Breanski, Th. Morawski, etc. On n'avait demandé aucune adhésion dans l'empire russe, de peur de provoquer des persécutions nouvelles; mais les auteurs de cette pièce pouvaient se donner, à bon droit, comme les fidèles interprètes des vœux de toute leur nation, lorsqu'ils parlaient au Pape.

« Pénétrés de reconnaissance pour les bienfaits sans nombre « de Votre Sainteté, disaient-ils, nous venons nous jeter à vos « pieds, Très-Saint-Père, pour obtenir une nouvelle faveur, la « canonisation du bienheureux Josaphat, mis à mort par les

Josaphat. La *Civilta cattolica* imprima, le 4 novembre 1865, un excellent article sous ce titre : *Il B. Giosafat calunniato dai scismatici.* Le R. P. Martinow et M. Edmond de l'Hervilliers publièrent deux biographies du saint martyr. Le journal le *Monde* donna, les 27, 29 juin et 3 juillet 1865, trois articles composés par l'auteur de ce livre, que le *Journal de Bruxelles* et tous les journaux polonais reproduisirent. M. Koyalowitch répliqua en annonçant la publication d'une série de documents, qui feraient toucher du doigt le caractère oppressif de la propagande uniate au XVIIe siècle. Après quelques mois d'attente, on vit paraître une collection de pièces, sorties, pour la plupart, de la plume des schismatiques et connues depuis longtemps par tous les historiens de l'Union. Quatre ou cinq seulement se rapportaient de près ou de loin à l'époque et aux travaux de Josaphat. Il n'en est pas une seule que nous n'ayons citée et discutée dans cet ouvrage.

Le lecteur jugera lui-même de la valeur de ces pièces, quand nous lui en aurons donné l'indication : n° XV, l'acte du concile de Brzesc et la protestation des schismatiques; n° XVI, discours du prince Ostrogski à l'occasion des persécutions contre les Orthodoxes et de la mise en accusation de Nicéphore ; n° XVII, règlement de l'Assemblée de Vilna, 1599; n° XVIII, discours de Félix Herburt sur le peuple ruthène ; n° XIX, plainte adressée à la Diète de 1623 par les gens de la religion grecque. Tel est le dernier effort de la science schismatique contre saint Josaphat.

« schismatiques pour la défense de la Primauté de saint Pierre.
« Nous sommes poussés à cette prière par la situation déses-
« pérée de l'Église catholique des deux rites en Pologne, qui
« ne peut plus être sauvée que par une intervention du ciel ;
« et nous espérons que Josaphat nous l'obtiendra, quand il
« aura été acclamé saint par l'univers entier.

« L'Union que ce glorieux évêque a cimentée par ses sueurs
« et son sang est presque entièrement détruite ; et la violence
« et la ruse sont mises en œuvre pour l'anéantir dans les con-
« trées où elle est encore debout. Sous prétexte de rétablir les
« usages de l'antiquité et les traditions des Pères, on excite le
« clergé et les fidèles du rite grec au mépris des Latins et à la
« désobéissance aux pasteurs légitimes. Dès que le bienheu-
« reux Josaphat aura reçu les honneurs de la canonisation,
« tous comprendront qu'il est doux et glorieux de souffrir la
« persécution et la mort pour la sainte Église, et que pour con-
« server intacte la tradition de l'Église ruthène il faut, avant
« tout, rester uni au Saint-Siège apostolique.

« L'Ordre de Saint-Basile, dont Josaphat a été le premier
« moine réformé, a été détruit presque entièrement par la
« fureur des schismatiques. Lorsque notre glorieux martyr
« aura été inscrit par l'Église au catalogue des saints, son
« Ordre verra revivre sa gloire passée ; et sous la bénédic-
« tion de Votre Sainteté, il produira de nouveau d'austères
« pénitents, des prédicateurs infatigables, des écrivains pleins
« de science, de saints évêques, et, mieux que tout cela, une
« moisson de martyrs.

« La gloire du bienheureux Josaphat nous intéresse, nous
« catholiques du rite latin, aussi bien que nos frères du rite
« grec. Du maintien de l'Union dépendent en grande partie la
« conservation et la sûreté de nos églises. Si l'Union est dé-
« truite, la rage des persécuteurs se tournera contre nous avec
« plus de fureur, principalement dans les provinces orientales
« et méridionales de la Pologne, où le rite grec est dominant.
« Nous avons donc besoin nous-mêmes de nouvelles forces
« pour le combat. Josaphat saura certainement nous les
« obtenir, lorsque tout l'univers chrétien l'honorera par l'or-
« dre de Votre Sainteté.

« Nous sommes, auprès de vous, Très-Saint-Père, les inter-
« prètes de ces milliers de persécutés de tout âge, de tout sexe,

« de toute condition, qui gémissent dans les cachots de la Russie et de la Pologne ou qui sont exilés dans les régions glacées de la Sibérie. S'ils consentaient à être enrôlés parmi les fidèles de la prétendue Église orthodoxe, ou seulement à dissimuler leur foi, ils recouvreraient aussitôt leur liberté, leurs maisons et leurs biens. On leur permettrait à tous d'être Polonais, s'ils cessaient d'être catholiques. La canonisation du bienheureux Josaphat augmentera leur courage et sera accueillie par eux comme une récompense de leur fidélité.

« Au milieu de nos désastres, Très-Saint-Père, lorsque les ennemis de l'Église rassemblent toutes leurs forces pour nous arracher notre foi, de quelque côté que nous tournions nos regards, nous n'apercevons aucun secours sur la terre : mais si Votre Sainteté nous assure au ciel la puissante protection que nous lui demandons, elle fortifiera le lien de la foi qui unit les peuples de la Pologne et elle procurera le plus efficace de tous les secours à des âmes écrasées par le malheur [1]. »

Pendant qu'ils adressaient au Pape ces touchantes supplications, les catholiques polonais organisaient des quêtes pour couvrir les frais de la canonisation. Le succès semblait difficile, dans un moment où toutes les fortunes subissaient le contrecoup des désastres de l'insurrection ; mais les chefs de l'entreprise et en particulier les membres de la confrérie du bienheureux Josaphat s'employèrent avec tant de zèle à leur œuvre, qu'une somme suffisante fut promptement recueillie dans les provinces de Posen et de Galicie, les seules où il fût possible de faire appel à la générosité des fidèles.

Le 2 mai 1865, le Souverain Pontife approuva enfin l'avis exprimé par la Congrégation des Rites. Il se rendit à l'église du collège grec dédiée à saint Athanase, dont on célébrait en ce jour la fête ; et, après avoir assisté à une messe pontificale, célébrée par un archevêque grec, il fit publier le décret prononçant que l'on pouvait en toute sécurité procéder à la canonisation du bienheureux Josaphat. La vie et les œuvres du saint martyr étaient brièvement résumées dans cette pièce ; et le Pape y faisait remarquer les desseins de la Providence, qui avait

1. Ce document a été reproduit aux pièces justificatives.

retardé la glorification de Josaphat afin d'assurer un nouveau protecteur à l'Église dans des temps difficiles. « Une tourbe « d'hommes séditieux, disait le décret pontifical, agite presque « tout l'univers et s'acharne en particulier contre cette chaire « apostolique de Pierre : c'est l'heure pour le bienheureux « Josaphat d'accourir du ciel. Celui qui a courageusement « défendu la primauté du Saint-Siège par l'effusion de son « sang, confondra, par son intervention, les conseils ténébreux « de ces conspirateurs. »

Le Pape fit publier ensuite un second décret de même nature que le premier, concernant la béatification du vénérable Jean Berchmans, novice de la Compagnie de Jésus ; et dans une éloquente allocution, il fit ressortir le contraste du caractère des deux saints personnages qu'il venait d'honorer. L'un n'avait vécu que quelques jours dans la paix d'une maison religieuse ; l'autre, au contraire, avait supporté vingt années de tribulations ; tous les deux avaient cependant recueilli la même récompense ; et leurs vertus devaient également servir de modèle aux chrétiens. Si les bourreaux qui, comme ceux de Josaphat, brisent la tête à coups de hache, sont devenus rares, ceux qui tuent les âmes par le poison des mauvaises doctrines deviennent chaque jour plus nombreux et plus pervers ; et contre ceux-là, tous doivent combattre avec l'énergie qui valut à l'archevêque de Polock la palme du martyre.

A ce moment, Rome se préparait déjà à célébrer le dix-septième anniversaire séculaire du martyre des saints apôtres Pierre et Paul. Le Pape résolut dès lors d'unir la canonisation de saint Josaphat à cette solennité. Honorer en ce grand jour un martyr de l'unité catholique et de la primauté du Siège apostolique, c'était rendre un nouvel hommage à la divine prérogative du Prince des Apôtres. Les dix-neuf confesseurs de la foi, immolés près de Gorcum, en Hollande, pour la défense du mystère de l'Eucharistie et de l'autorité dogmatique de l'Église, et le bienheureux Pierre d'Arbuès, mis à mort par les Juifs qu'il poursuivait comme inquisiteur de la foi en Aragon, devaient être proposés en même temps à la vénération des fidèles.

Dans les deux années d'attente qui s'écoulèrent avant le glorieux anniversaire, le Souverain Pontife manifesta l'intention d'unir à ce groupe déjà nombreux de martyrs, deux confesseurs,

le B. Paul de la Croix, fondateur des clercs réguliers de la Passion de N.-S. Jésus-Christ, et le B. Léonard de Port-Maurice, missionnaire de l'Ordre des Frères-Mineurs de la stricte Observance, et deux vierges, Marie-Françoise des Cinq-Plaies, du tiers-ordre de saint François, et Germaine Cousin, humble bergère de Pibrac, près Toulouse.

Dès le 8 décembre 1866, Pie IX avait invité tous les évêques de la chrétienté à venir célébrer avec lui la fête centenaire des saints apôtres. Plus de cinq cents répondirent à cet appel; et toutes les églises, tous les rites, toutes les contrées du globe furent représentés à cette solennité d'un éclat incomparable. Déjà la plupart de ces augustes pèlerins étaient arrivés à Rome lorsque la cause du bienheureux Josaphat fut portée devant le Consistoire.

Dans les anciens usages de l'Église romaine, l'instruction et le jugement des procès de canonisation étaient réservés aux cardinaux assemblés sous la présidence du Pape. Le droit du Sacré-Collège est encore sauvegardé de nos jours ; et le procès, conduit par la Congrégation des Rites et terminé par le décret dit *de tuto*, n'est qu'une préparation au jugement solennel porté par le Consistoire, après lequel le Souverain Pontife rend sa sentence infaillible. Dans une première assemblée, tenue le 3 juin 1867, les causes du bienheureux Josaphat, des martyrs de Gorcum et du bienheureux Pierre d'Arbuès, furent plaidées devant le Pape et le Sacré-Collège par l'avocat consistorial François Morsilli. Le 12 du même mois, les cardinaux et près de quatre cents évêques, réunis dans le vestibule supérieur de la basilique vaticane, autour du Saint-Père, répondirent tous unanimement que ces serviteurs de Dieu leur paraissaient mériter les honneurs de la canonisation.

Quelques jours s'écoulèrent encore dans l'attente et la prière. Enfin, le 29 juin 1867, le canon du château Saint-Ange et les cloches de toutes les églises saluèrent l'aube de la fête tant désirée. Les cérémonies de la canonisation commencent par une procession de tout le clergé séculier et régulier de Rome, qui conduit le Souverain Pontife du palais du Vatican à la basilique de Saint-Pierre. L'usage est d'y déployer de grandes bannières à l'effigie des saints qui vont être couronnés par l'Église. Celle du bienheureux Josaphat était portée par les membres de la confrérie des Cinq-Plaies de Notre-Seigneur, et

les moines basiliens de Grotta-Ferrata étaient groupés autour d'elle. Dans leurs rangs marchait le vénérable P. Dombrowski, dernier vétéran des luttes de l'Union et dernier provincial des Basiliens de Pologne.

La procession des évêques était comme un défilé de toute la sainte Église. Les faibles débris qui ont survécu au désastre de la chrétienté orientale avaient tous envoyé quelques-uns de leurs prélats à cette fête. Les archevêques de Posen et de Léopol et l'évêque de Przemysl représentaient le clergé latin de Pologne. L'archevêque grec de Léopol et l'archevêque de Nazianze, récemment nommé administrateur de Przemysl, personnifiaient l'Église uniate de Ruthénie ; et une petite troupe de moines et de popes les avait suivis, afin que Rome vît en ce jour les restes des vaillantes armées que Josaphat avait formées pour le service de l'Union. On eût vainement cherché un évêque des provinces polonaises soumises à la Russie. Seuls de tout l'univers, ils avaient été dans l'impossibilité de répondre à l'appel du Vicaire de Jésus-Christ ; et s'ils avaient osé franchir la muraille que le persécuteur a élevée entre eux et la chrétienté, jamais ils n'auraient pu rentrer dans leurs diocèses.

La procession pénétra lentement dans la basilique vaticane, où des milliers d'hommes étaient déjà amoncelés. Une décoration splendide relevait la beauté de ce temple, le plus vaste de l'univers. Des draperies d'or et de soie paraient les murailles, et des milliers de cierges dessinaient en cordons de feu les lignes principales de l'architecture. Dans la grande nef, un lustre gigantesque présentait aux regards les attributs de saint Pierre, la croix renversée, la tiare, les clefs; et, au fond de l'abside, se déployaient d'immenses bannières portant les images du Prince des Apôtres et des saints qui allaient être canonisés. Chaque travée de la nef était décorée de même par une bannière, représentant un miracle opéré par un de ces serviteurs de Dieu. Les cœurs des Polonais présents à la fête durent palpiter quand ils virent comment était représenté saint Josaphat. Debout, revêtu de ses habits pontificaux, il brisait avec son bâton pastoral les chaînes d'un captif étendu à ses pieds et lui rendait la liberté. Une inscription expliquait ce miracle, accompli en 1652 sur un gentilhomme, prisonnier des Tartares :

NOBILI. POLONO. IN. MISERRIMA. CAPTIVITATE. DEGENTI.
SANCTVS. JOSAPHAT. PONTIFICALI. HABITV. INSIGNIS. ADSTAT.
BACVLI. QVE. PASTORALIS. ATTACTV.
FRACTIS. COMPEDIBVS. LIBERVM. ABIRE. IVBET.

La nation tout entière est aujourd'hui soumise à un esclavage plus redoutable pour sa foi que celui même des païens; fasse Dieu que, par l'intercession de notre glorieux martyr, tant d'âmes, enchaînées de force à l'ombre de la mort, reçoivent enfin la liberté de pratiquer leur foi !

Quand le Souverain Pontife prit place sur son trône devant la Confession des saints apôtres, le cardinal Procureur de la canonisation vint lui demander d'inscrire au catalogue des saints les bienheureux martyrs : Josaphat Kuncewicz, Pierre d'Arbuès, Nicolas Pic et ses compagnons; les bienheureux Paul et Léonard, confesseurs; et les bienheureuses Françoise et Germaine, vierges. Deux fois cette prière fut adressée au Pape; et deux fois il répondit qu'avant de rendre un jugement aussi solennel, il voulait implorer encore le secours de Dieu. La multitude qui remplissait la basilique associa alors sa voix à celle des clercs de la chapelle pontificale pour chanter les Litanies des Saints et l'hymne *Veni Creator*.

Enfin, le cardinal Procureur demanda une dernière fois et très instamment la faveur de la canonisation. Alors le Souverain Pontife, assis, la mitre en tête, parlant comme juge infaillible et docteur du peuple chrétien, « déclara que, pour l'honneur « de la sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi « catholique et l'accroissement de la religion chrétienne, par « l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des saints apôtres « Pierre et Paul, et la sienne propre, il décrétait et définissait « que les bienheureux martyrs Josaphat Kuncewicz, évêque; « Pierre d'Arbuès, prêtre; Nicolas Pic et ses compagnons, les « uns prêtres, les autres laïques; les bienheureux Paul de la « Croix et Léonard de Port-Maurice, confesseurs; les bienheu- « reuses Marie-Françoise et Germaine, vierges, étaient saints; « et qu'il les inscrivait au catalogue des saints, statuant que « leur mémoire devait être honorée avec une pieuse dévotion « chaque année par l'Église universelle, celle de saint Josa- « phat, le 12 novembre; les autres, aux jours qu'il déter- « minait. »

Le canon du château Saint-Ange et les cloches annoncèrent que la sentence tant désirée était rendue; et un cardinal-diacre adressa, au nom de l'Église entière, la première supplication aux nouveaux saints. « Priez pour nous, saints Josaphat, Pierre, « Nicolas et vos compagnons, Paul, Léonard, Marie-Françoise « et Germaine ». Le peuple répondit: « Afin que nous devenions « dignes des promesses du Christ. » Le Souverain Pontife chanta une oraison dans laquelle tous ces serviteurs de Dieu étaient invoqués à la fois ; puis il commença le sacrifice de la messe, durant lequel il fit mémoire des nouveaux saints[1].

A l'offertoire, les cardinaux de la Congrégation des rites présentèrent, selon l'usage, au Souverain Pontife cinq cierges ornés de brillantes peintures, deux petits barils, l'un d'eau, l'autre de vin, et trois volières renfermant, l'une deux tourterelles, l'autre deux colombes, la troisième quelques petits oiseaux, symbole des vertus des saints canonisés. Ces offrandes sont portées par les personnes qui ont entouré dans la procession la bannière de chacun des saints canonisés. Pour saint Josaphat, cet honneur revint donc aux Basiliens de Grotta-Ferrata et au P. Dombrowski. Le Pape avait enjoint de leur associer quelques-uns des prêtres ruthènes présents à la cérémonie ; la maladresse d'un officier subalterne empêcha malheureusement l'exécution de cet ordre.

Sur le soir, toute la ville fut illuminée, et, parmi les édifices les plus brillamment éclairés, on remarqua le collège grec et l'église de Saint-Athanase, l'église et la maison de Saint-Claude des Bourguignons, dont les décorations étaient spécialement consacrées à saint Josaphat[2].

Après une canonisation, Rome se réserve le droit d'honorer la

1. Mgr Dominique Bartolini, qui, en sa qualité de secrétaire de la Congrégation des Rites, a eu la part principale dans les travaux de cette canonisation, en a publié les actes en deux magnifiques volumes in-4°, aussi remarquables par l'élégance du style que par la splendeur de l'exécution typographique. Ce monument est vraiment digne de la fête incomparable dont il a pour objet de perpétuer le souvenir.

2. L'église de Saint-Claude des Bourguignons est une fondation française qu'un de nos ambassadeurs avait confiée aux religieux de la Résurrection, fondés par des Polonais et Polonais eux-mêmes pour la plupart. Lors des travaux qui ont remanié cette partie de la ville, les Résurrectionistes se sont retirés et l'église a été occupée par les Pères de la Congrégation française du T.-S.-Sacrement.

première chacun des nouveaux saints par un triomphe particulier. Un mandement du Cardinal-Vicaire fixa celui de saint Josaphat au 13 juillet; et, en y conviant le peuple romain, il l'invitait à demander, par l'intercession du glorieux martyr, le retour des nations schismatiques à l'obéissance du Saint-Siège. L'église de Saint-Athanase, choisie pour cette fête, fut décorée de draperies d'or dans le style grec; et sur l'iconostase, qui ferme le sanctuaire, on plaça l'image de saint Josaphat, ravi dans la gloire.

Le premier jour de la fête, le sacrifice de la messe fut célébré dans le rite gréco-slave par l'archevêque ruthène de Léopol, assisté par l'archevêque de Nazianze, Sembratowicz, l'évêque des Bulgares, quatorze prêtres ruthènes et deux diacres. Un chœur de musiciens exécuta tous les chants en langue slave sur un rythme plein de majesté. Le soir, les prêtres ruthènes chantèrent eux-mêmes les vêpres, et l'archevêque de Léopol prononça en langue ruthène le panégyrique de saint Josaphat.

Le second jour, les offices furent célébrés pontificalement selon le rite latin ; et le P. Jérôme Kajsiewicz, supérieur général de la Congrégation de la Résurrection, prononça un discours en langue polonaise. Vétéran des guerres de l'indépendance et fondateur d'une congrégation qui a produit déjà de grands fruits de salut dans l'émigration polonaise, ce vénérable religieux avait conquis, sur les deux champs de bataille de la guerre et de la charité, le droit de faire entendre à ses compatriotes ces sévères leçons dont la Pologne a besoin. Si quelqu'un l'eût accusé d'être un détracteur de sa patrie, le courageux prêtre eût pu répondre en montrant la glorieuse balafre qui sillonnait son visage, et les rides profondes que les fatigues de l'apostolat avaient creusées sur son front. « La patrie ! eût-« il pu dire, qui donc l'a plus aimée que moi ? » En cette occasion, le vaillant orateur avait devant lui les représentants de ces deux branches de la famille polonaise, que des préjugés et des intrigues déplorables mettent en garde l'une contre l'autre. Il sut leur dire la vérité avec une énergique franchise.

Le P. Kajsiewicz esquissa d'abord à grands traits la figure de saint Josaphat, moine, apôtre et martyr, et rappela la gloire dont Dieu avait honoré sur la terre son serviteur. Ces deux premières parties suffisent pour faire de ce discours le plus beau monument consacré jusqu'à ce jour en langue polonaise à la

mémoire de saint Josaphat; cependant la partie vraiment originale de cette œuvre est la troisième, dans laquelle l'orateur, s'adressant aux Polonais et aux Ruthènes de Galicie, montre à quelle catastrophe les conduira infailliblement leur rivalité, et les adjure d'oublier ces discordes, pour s'unir dans le service de l'Église.

« O mon Dieu ! s'écriait l'orateur en finissant, nous élevons « vers vous nos cœurs et nos voix ; ne permettez pas que *la « verge qui veille du côté de l'aquilon* [1] tombe sur nous à cause « de nos péchés communs et ne nous réconcilie que dans une « ruine commune. Ne permettez pas que cette fournaise ardente « de votre colère consume entièrement votre héritage, le fruit « des travaux, des larmes et du sang de votre Fils et de son « serviteur Josaphat. Couvrez-nous aujourd'hui de votre amour, « et exaucez nos prières en nous donnant de nouveau ce saint « pour protecteur. Faites que la paix et la charité règnent « enfin entre des frères de rites différents, mais du même « sang et de la même foi. Que de notre sein disparaissent les « filles de la haine. Que l'ennemi commun, cet éternel semeur « de troubles parmi les frères, impuissant et confondu, ne « puisse plus nous nuire. O bon et aimable Jésus, faites que, « selon votre désir, nous soyons unis pour toujours : *ut sint « unum*, selon votre parole ! Faites que saintement unis par un « lien indestructible, nous vous servions avec fidélité et nous « étendions autour de nous votre règne dans les âmes ! »

Dans toute fête, il faut une parole qui en découvre le sens. Le P. Kajsiewicz l'avait donné par ce discours, reproduit bientôt par toute la presse polonaise. Ce panégyrique fut l'événement de ce triduum ; mais, pour l'éclat extérieur, le dernier jour de la fête effaça les deux premiers. Le patriarche grec-melchite d'Antioche chanta la messe pontificale avec quatre évêques de son rite, concélébrant avec lui. Le soir, un prélat romain, Monseigneur Calixte Giorgi, prêcha un panégyrique du saint en langue italienne, et S. E. le cardinal Reisach termina la solennité par la bénédiction du Saint-Sacrement. Durant ces trois jours, le sacrifice de la messe avait été offert dans l'église de Saint-Athanase par des cardinaux, des évêques et des prêtres de tous les rites de l'Orient et de l'Occident ; et

1. Jerem. I, 10, sqq.

chaque soir, l'image du saint martyr apparaissait brillamment illuminée sur la façade de l'édifice.

Le lendemain de la clôture du triduum, les élèves du collège grec convoquèrent l'élite de la société romaine à une fête académique. Le patriarche grec d'Antioche ouvrit la séance par un discours en langue latine, dans lequel il montra que toutes les langues, usitées par les peuples qui suivent la liturgie grecque, devaient être employées comme autant d'instruments à la louange de saint Josaphat, martyr de l'unité catholique et fils de l'Église grecque. Les élèves du collège répondirent à cette invitation en récitant tour à tour des poésies en l'honneur du saint dans leurs langues nationales. L'arabe, le grec vulgaire, le ruthène, le valaque, le bulgare, le hongrois, le polonais, l'italien et le latin furent entendus successivement dans ce pieux concert. Chaque pièce se rapportait à un fait particulier de la vie du saint ; et des cantates en musique, accompagnées par un brillant orchestre, servirent d'intermèdes aux trois parties de cette séance poétique.

Quelques mois après ces fêtes solennelles, les Basiliens de Grotta-Ferrata célébrèrent à leur tour un triduum en l'honneur de saint Josaphat, à l'occasion de la translation d'une de ses reliques dans leur monastère. La mémoire de cet événement sera perpétuée chaque année par une fête liturgique, marquée au 20 octobre sur le calendrier de cette antique église. L'amour du saint martyr de l'Union a réveillé dans cette solitude le génie de la poésie liturgique, qui en fit autrefois la gloire. Le P. Contieri a composé des offices propres avec des canons et des hymnes en vers syllabiques pour les deux fêtes du martyre et de la déposition des reliques de saint Josaphat. Pour la première fois depuis son institution, la sacrée Congrégation des rites a dû approuver un travail d'un genre tout nouveau pour elle ; mais, parmi ses membres, elle comptait un prince de l'Église dévoué, plus que personne, à la gloire de saint Josaphat, pour lequel les rythmes des hymnographes grecs n'avaient pas de secret. Sur le rapport favorable de S. E. le cardinal Pitra, l'œuvre du P. Contieri fut approuvée pour l'usage des Basiliens de Grotta-Ferrata, le 23 juillet 1868.

En d'autres temps, les fêtes célébrées à Rome en l'honneur de saint Josaphat auraient eu un écho prolongé dans toutes les villes de la Pologne. Varsovie, Vilna, Polock, Vitebsk, Wlodi-

mir, se seraient disputé l'honneur de célébrer le martyr de l'Union. Léopol eut seule cette consolation. Les 12, 13 et 14 juillet, un triduum, présidé par le nonce apostolique près la cour de Vienne, Monseigneur Falcinelli-Antoniacci, archevêque d'Athènes, moine bénédictin, mort depuis cardinal, réunit dans une joie commune le clergé et les fidèles des trois rites, latin, ruthène et arménien. On put espérer que cette fête serait le point de départ d'une réconciliation définitive entre les Polonais et les Ruthènes, et marquerait la fin des intrigues qui menacent l'Union en Galicie. Ces espérances ne sont point encore complètement réalisées ; mais, depuis ces heureux jours, de sérieux progrès ont été accomplis, comme nous allons le voir, en Galicie, et la confiance que le Souverain Pontife mettait dans l'intercession de saint Josaphat n'a pas été trompée.

CHAPITRE VII.

DERNIÈRES ÉPREUVES ET ESPÉRANCES.

(1866-1898)

La persécution contre les Uniates redouble dans le diocèse de Chelm. — Le prélat Popiel substitué à l'évêque Kalinski. — Rituel nouveau et enlèvement des signes de foi catholique dans les églises. — Protestations du pape Pie IX (1874). — Apostasie définitive du clergé. — Fidélité de la masse des paysans. — Le corps de saint Josaphat soustrait à la vénération des fidèles. — Suppliques au Pape pour obtenir que la fête de saint Josaphat soit célébrée dans toute l'Eglise. — Léon XIII accorde cette faveur (28 juillet 1882). — Etat religieux et politique de la Galicie orientale. — Animosité excitée par le gouvernement entre les Ruthènes et les Polonais. — L'esprit anticatholique se développe dans le pays ruthène. — Indifférence à l'égard du culte de saint Josaphat. — Réaction favorisée par le gouvernement lui-même. — Changement du métropolite. — Le Pape Léon XIII par l'encyclique *Singulare præsidium* prescrit la réforme des Basiliens (12 mai 1882). — Le noviciat de Dobromil et les nouvelles constitutions. — Zèle des nouveaux Basiliens. — Concile de Léopol (1891). — Nouveaux honneurs rendus à saint Josaphat. — Le troisième centenaire de l'Union de Brzesc. — Appel à l'union des Polonais et des Ruthènes. — Voix discordantes. — Pèlerinage ruthène à Rome. — Le métropolite et son clergé officiant dans Saint-Pierre selon leur rite. — Audience du Saint-Père. — Le métropolite Sembratowicz créé cardinal (2 décembre 1895). — Congrès catholique à Léopol. — Petit séminaire fondé pour les Ruthènes sous le patronage de saint Josaphat. — Réorganisation du collège ruthène à Rome dans l'ancienne procure des Basiliens. — Situation du diocèse de Chelm. — Avènement de Nicolas II. — Suppliques des Uniates persécutés à l'empereur et au Pape Léon XIII. — Le Souverain Pontife intervient auprès du tzar. — Adoucissement de la persécution. — L'opinion publique commence à se dessiner en Russie en faveur de la tolérance religieuse. — Espérances pour l'avenir.

Lorsque le Pape Pie IX plaçait solennellement Josaphat au nombre des saints, une persécution à la fois savante et impitoyable préparait la ruine définitive de l'Église grecque unie de Chelm, le dernier débris qui subsistât en Russie de l'édifice péniblement construit au prix du sang des martyrs et des sueurs des apôtres, émules du grand archevêque de Polock.

L'acte du Pontife romain sembla exciter encore l'activité et la haine diaboliques des hommes qui menaient cette funeste entreprise. En 1865, Alexandre II disait à une députation de paysans uniates admise en sa présence: « Je vous donne ma parole impériale que personne ne touchera à votre religion. Je ne le permettrai pas. » Nous voulons croire que ces promesses étaient sincères ; mais si la bonne volonté du tzar était réelle, elle fut vaincue par la force du système, érigée en politique nationale. Dès 1867, le gouvernement arrachait de son siège l'évêque uniate Mgr Kalinski. Un pope fort peu estimé dans le pays fut chargé de l'administration de ce diocèse par le pouvoir séculier sans aucune intervention de l'autorité ecclésiastique, et cet intrus commença par supprimer les orgues et l'usage de la langue polonaise. Désormais le russe seul, que les paysans ne comprenaient pas, dut être employé pour l'enseignement de la religion, la prédication et les chants exécutés dans les églises par les fidèles.

Quelque temps après, un prêtre galicien, né et élevé dans l'Union, mais schismatique dans l'âme, le trop fameux Popiel, chanoine de la cathédrale de Saint-Georges à Léopol, passa de lui-même la frontière russe et vint s'offrir au gouvernement et à l'administrateur intrus pour être le Siemaszko de cette nouvelle persécution. A l'imitation de son devancier en Lithuanie, il commença par supprimer dans le rite grec uni les modifications introduites depuis le concile de Zamosc, afin de le ramener, comme on disait, à sa pureté primitive. Pour briser d'avance la résistance du clergé, soixante curés, connus pour leur piété et leur attachement à l'Eglise catholique, furent exilés afin de terroriser leurs confrères. Hélas ! pour tous ces pauvres popes mariés, l'exil était la ruine de leur famille, et la résistance aux ordres du gouvernement plongeait dans la misère leurs femmes et leurs enfants. Il leur fallait une vertu héroïque pour rester fidèles à l'Union, et l'héroïcité de la vertu est toujours rare parmi les fils d'Adam pécheur. Par une ordonnance du 19 octobre 1873, Popiel ordonna que le 1er janvier suivant, un rituel nouveau, conforme en tout aux usages des schismatiques, serait introduit dans les églises du diocèse, d'où l'on ferait immédiatement disparaître tous les meubles et objets placés par les uniates en conformité avec les usages latins. Le clergé décimé et terrorisé voulut obéir, mais quand les curés assistés

par la police et les gendarmes vinrent pour exécuter les ordres de l'administrateur, les paysans cherchèrent à défendre l'accès de leurs églises. Il fallut leur passer sur le corps, les rouer de coups pour y pénétrer, pour y détruire les autels secondaires et y placer des iconostases.

Dans le gouvernement de Siedlce en particulier, contrée isolée et protégée par sa situation même contre les menées des auxiliaires galiciens du schisme, la résistance fut admirable et il y y eut des martyrs. A Pratulin, par exemple, neuf victimes tombèrent. Parmi elles était un jeune et riche paysan, marié et père de plusieurs enfants, Onufre Wasyleck. Sa vieille mère se lamentait sur son corps, un groupe de paysans l'entourait et cherchait à la consoler. La veuve survint. « N'avez-vous pas honte de pleurer? dit-elle à sa belle-mère. Je suis sa veuve, la mère de ses enfants, et me voyez-vous verser des larmes? On ne pleure pas les martyrs, on envie leur sort. »

La voix généreuse de Pie IX se fit entendre pour protester contre ces attentats et consoler les victimes. Le 13 mai 1874, le Pape adressait à l'archevêque ruthène de Léopol et aux autres évêques uniates de Galicie [1] une lettre encyclique *Omnem sollicitudinem* [2] dans laquelle il dénonçait au monde catholique et à tous les honnêtes gens les crimes de Popiel, louait la constance de ses victimes et revendiquait énergiquement les droits de la conscience chrétienne et de l'Eglise. « Sous l'astucieux prétexte d'épurer les rites et de les ramener à leur intégrité, on n'a rien autre chose en vue, disait-il, que de dresser des embûches à la foi des Ruthènes de Chelm, que des hommes tout à fait perdus s'efforcent d'arracher du giron de l'Eglise catholique et de livrer à l'hérésie et au schisme... Nous vous exhortons, vénérables frères, à conserver religieusement la discipline liturgique, approuvée par le Siège apostolique ou qui a été introduite après que le Saint-Siège en avait été averti et sans qu'il y fît opposition ; à interdire complètement toute innovation et à ne pas oublier de recommander aux curés et aux prêtres, même sous peine des châtiments les plus sévères, si vous le croyez nécessaire, l'observance exacte des sacrés canons concernant cette matière, surtout ceux du Synode de

1. D. Chamard, *Annales ecclésiastiques*, mai 1874.
2. Litteræ apostolicæ *Omnem sollicitudinem*, 13 mai 1874.

Zamosc. Il s'agit en effet d'une question très importante, c'est-à-dire du salut des âmes, puisque les innovations illégitimes font courir les plus grands risques à la foi catholique et à la sainte Union des Ruthènes. » — Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur l'introduction de ces cérémonies, les injonctions du Pape ne doivent pas surprendre ; car si les modifications opérées dans le rit ruthène peuvent sembler maintenant regrettables, si l'on peut désirer un retour progressif et graduel à l'uniformité liturgique avec les autres Eglises du rite grec, tout changement opéré sans l'assentiment du Saint-Siège et par ordre du pouvoir séculier est un acte de révolte contre l'autorité suprême de l'Eglise ; et à Chelm surtout il était inspiré par le désir avoué de séparer peu à peu ce diocèse de l'unité catholique.

Bastonnades, emprisonnements, exils en Sibérie, massacres même avaient été employés par Popiel et ses patrons, et si la majorité du clergé avait faibli, le peuple en masse restait fidèle. L'encyclique du Pape obligea le gouvernement à renoncer à des moyens trop violents, qui pouvaient soulever l'opinion publique en Europe. Un plan plus machiavélique fut formé et compléta le succès. Des contributions écrasantes furent imposées aux communes qui s'opposaient au remaniement des églises et à l'introduction du nouveau rituel, et quand les paysans ne pouvaient payer, on enlevait leurs bestiaux, leur récolte, leurs meubles et jusqu'à leurs vêtements. Un seul village, Reidno, dut payer 850 roubles, environ 2700 francs par jour. En vain les paysans abandonnèrent leurs maisons et se retirèrent dans les forêts ; après ces mesures extrêmes, la majorité rentrait par force au logis et à leur résistance passive succédait une morne résignation. On n'assistait pas encore à la messe du pope schismatique, et il fallait vivre sans culte extérieur, sans sacrement. Les anciens baptisaient les enfants et les morts étaient enterrés sans les cérémonies de l'Eglise.

Cependant les paysans ne pouvaient croire que la volonté de l'Empereur fût d'attenter à leur liberté religieuse. Grâce à la bienveillance relative du gouverneur de Varsovie, le général Kotzebue, une supplique parvint directement à Alexandre II. Elle fut, hélas ! mal accueillie. « Sa Majesté, fit répondre le tzar, est persuadée que la population grecque unie, de tout temps russe et toujours fidèle au trône, saura secouer

les malheureuses erreurs qu'on lui a imposées et fermer les oreilles aux insinuations des gens mal pensant qui cherchent à la faire dévier du droit chemin, qu'elle se raffermira dans l'observation des rites antiques et essentiels du culte et se montrera obéissante et calme comme Sa Majesté a été accoutumée à la voir jusqu'à ce jour ».

Cette réponse fit évanouir les dernières illusions des paysans ruthènes. Il y eut alors un redoublement d'agitation et d'héroïque résistance dans cette malheureuse région. Les paysans recoururent à tous les moyens que, dans leur ignorante simplicité, ils croyaient efficaces pour se débarrasser surtout des curés ouvertement schismatiques, venus de Galicie à la suite de Popiel. Dans plusieurs villages, on vit les femmes s'emparer du pope, de sa famille et de ses meubles, entasser le tout dans des chariots et l'expédier au loin ; mais l'intrus revenait le lendemain avec la police. Le gouvernement alors décida d'en finir et d'imposer au clergé et aux paysans la signature d'une supplique par laquelle ils protestaient de leur obéissance envers Sa Majesté et se déclaraient prêts à suivre la voie indiquée « par son auguste volonté ». Mille moyens odieux furent employés pour atteindre ce but et, à la fin, l'impossibilité presque complète de la résistance amena une déroute générale. Le 12/24 janvier 1873, le doyen de Biale et 50,000 fidèles passaient au schisme en présence de l'archevêque orthodoxe de Varsovie. Le 18/30 février, Popiel réunissait à Chelm les membres du consistoire et les chanoines de la cathédrale et faisait lire les pétitions adressées par sept décanats de la province de Lublin pour exprimer le désir « de revenir au sein de l'Eglise orthodoxe ». D'un commun accord on résolut de signer l'acte de réunion du diocèse grec uni de Chelm à l'Eglise orthodoxe et une supplique à l'Empereur sollicitant son autorisation pour cette réunion. L'approbation du tzar ne se fit pas attendre, et le 1er/13 mai un décret du Saint-Synode annonça que le diocèse était incorporé à celui de Varsovie, tout en continuant à être administré par l'apostat Popiel, qui avait bien mérité du gouvernement durant toute cette lugubre comédie.

Le 19 juin, le tzar adressait au ministre de l'intérieur l'expression de sa joie et de sa gratitude. « Cet événement important, disait-il, nous remplit de joie. Il est une preuve de la profonde conviction et de la volonté sincère, ainsi que de la

touchante unanimité de la population dans la résolution qu'elle a manifestée de vouloir rentrer dans le sein de l'Eglise mère. Je ne peux m'empêcher de reconnaître à cette occasion combien je dois savoir gré aux personnes qui par leur tact si fin et par leurs procédés délicats, ont contribué à l'heureuse issue de cette grande œuvre.» Comment un prince loyal et clément, dont le nom passera à la postérité avec le titre glorieux de libérateur des paysans de son empire, pouvait-il être aveuglé par les illusions de sa politique et trompé par les rapports de ses subordonnés au point d'écrire de bonne foi de semblables lignes?

Le tzar avait invité le gouverneur et l'armée des employés de tout grade à travailler pour achever l'heureuse conversion des grecs unis de Podlachie et pour la rendre inébranlable. Tout l'arsenal des lois russes fut mis en mouvement pour ôter aux malheureux uniates tout moyen de participer au culte catholique et de communiquer avec l'Eglise romaine. Un prêtre latin qui leur administrait les sacrements était par ce seul fait passible de la déportation en Sibérie. Les soldats enlevaient de force les nouveau-nés des bras de leurs mères pour les porter au baptême schismatique, et quand une famille se refusait à fréquenter l'église orthodoxe, des garnisaires placés dans la maison et vivant à ses dépens, la ruinaient, la maltraitaient à leur gré et finissaient à la contraindre, de guerre lasse, à l'acceptation tacite du régime nouveau [1].

Malgré tout, des milliers d'uniates ont préféré l'abstention complète de tout culte public à la participation aux cérémonies schismatiques. Un Russe orthodoxe a vu une femme briser la tête de son nouveau-né contre un mur plutôt que de le laisser baptiser par le pope. Ailleurs, des parents se sont asphyxiés avec l'enfant qu'on voulait baptiser de force. Quand l'heure du mariage a sonné, des jeunes gens préfèrent être considérés par la loi comme concubinaires que d'accepter pour leur union la bénédiction du pope. Ils savent que s'ils se présentaient devant lui, ils livreraient d'avance à l'Eglise orthodoxe les âmes de leurs enfants : ils aiment mieux attendre l'occasion de se faire marier secrètement par un prêtre catholique. Ils passent pour cela la frontière et viennent demander à l'Autriche une heure trop courte de liberté religieuse pour se

1. Proclamation du 30 juin-12 juillet 1874.

confesser, communier, recevoir la bénédiction nuptiale. Devant la loi de leur pays, leurs enfants seront toujours considérés comme des bâtards ; cette humiliation est acceptée d'avance et est préférée par ces vrais chrétiens à l'incorporation à une Eglise schismatique. Le procureur général du Saint-Synode constatait, il y a déjà bon nombre d'années, que dans le seul gouvernement de Siedlce il y avait 2365 de ces « mariages de Cracovie ». La grande masse en somme des paysans uniates de Chelm est restée fidèle de cœur à l'Eglise romaine, en dépit de son inscription forcée sur les registres du clergé orthodoxe.

Si le corps de saint Josaphat était resté exposé à la vénération des fidèles dans son église de Biala, les persécutés seraient venus y chercher la consolation dans la prière et un encouragement à la fidélité et à la souffrance. Aussi ce trophée gênait à la fois les prêtres prévaricateurs qui travaillaient à détruire l'œuvre du saint martyr et les autorités russes qui déployaient tant d'astuce et de cruauté pour consommer cette apostasie [1]. Il fallait à tout prix supprimer le culte extérieur du saint martyr. L'initiative vint-elle directement des autorités russes ? Nous ne saurions le dire : en tout cas, voici comment le but fut atteint. Au printemps de 1873, on réparait l'église de Biala à l'intérieur : il fallait à cette occasion construire un échafaudage. Le curé de l'endroit, natif de Galicie et vendu au gouvernement, l'abbé Liwezak, résolut de profiter de cette circonstance pour faire disparaître le corps du saint martyr. Il appela des membres de la confrérie chargée de sa garde et il leur représenta qu'il était nécessaire d'enlever l'urne dans laquelle étaient renfermées les saintes reliques et de la transporter dans la sacristie, pendant les réparations, pour la préserver de tout dommage. « Mais, ajouta-t-il, il faut « pour cela la permission du gouverneur de la province et « qu'elle soit sollicitée par la confrérie elle-même. » Celle-ci donna son assentiment, sans se douter du piège. Liwezak alors s'offrit à écrire lui-même pour faire la demande, et les confrères consentirent, sans pouvoir soupçonner la manœuvre infâme de ce prêtre prévaricateur. Liwezak, en effet, écrivit aussitôt au gouverneur pour lui annoncer que les fidèles de Biala conser

1. Cette persécution est admirablement exposée par M. A. Leroy-Beaulieu *l'Empire des tzars*, t. II, p. 602.

taient à ce que les reliques de saint Josaphat fussent transportées dans les caveaux de l'église et même le demandaient. Aussitôt le gouverneur, Gromeka, d'accord avec l'administrateur intrus du diocèse, Popiel, ordonna au doyen Filewicz de se rendre à Biala, d'y convoquer les popes des alentours et d'enlever l'urne des reliques de l'autel et de l'enfermer dans les caveaux de l'église. Le colonel secrétaire de la chancellerie du gouverneur arriva avec des employés de la police, toute une compagnie de gendarmes et un bataillon de vétérans pour prêter main forte aux popes schismatiques.

Le 26 mai 1873, dès le matin, l'opération commença. Les popes ignoraient pour la plupart le but de la convocation. L'abbé Léon Szokolski, l'un des premiers arrivés, apprenant la cause de ce rassemblement, protesta et déclara que le corps de saint Josaphat était resté depuis deux siècles et demi sur l'autel et qu'on ne pouvait le renfermer dans les caveaux de l'église, sans outrager Dieu. Un pareil acte, disait-il, portait atteinte à l'honneur du gouvernement lui-même; les Russes devaient respecter les reliques de l'Eglise catholique romaine comme celles de l'Eglise orthodoxe, d'autant plus que saint Josaphat venait d'être canonisé et proposé au culte de tout le monde chrétien. Il répéta avec énergie cette protestation devant le colonel Moskwin qui dirigeait la restauration de l'église et qui était probablement avec Liwezak l'instigateur de cet attentat. On ne prit pas garde d'abord à ces paroles, mais comme le pope Szokolski les renouvelait avec courage et déclarait qu'il ne prendrait aucune part à l'action, il fut arrêté sur-le-champ.

Pour empêcher un mouvement populaire, on disposa des gendarmes dans toutes les rues du village et le bataillon de vétérans fut massé en armes près de l'église. Ces mesures prises, le doyen Filewicz, Liwezak, et deux autres popes entrèrent dans l'église avec les employés de la confrérie, quelques paysans et quelques femmes. Les prêtres se revêtirent des habits sacerdotaux et commencèrent par réciter des prières, mais dans lesquelles ils eurent soin d'exclure toute commémoration du saint martyr. Sur l'ordre du colonel Moskwin, un serrurier s'approcha et enleva les vis qui assujettissaient l'urne des reliques. « Maintenant, prenez le cercueil, » continua Moskwin en s'adressant aux prêtres. Un reste de respect empêcha ceux-ci d'obéir. Deux d'entre eux en particulier, Jean

Kuncewicz et Jacques Zypowski, reculèrent et témoignèrent tant de répugnance que le colonel n'osa pas insister et se tournant vers la confrérie : « Prenez la châsse, dit-il, c'est vous « qui avez fait la demande d'enlever ces reliques. » — Mon- « sieur, c'est une chose sainte, nous n'osons pas y toucher, nous « ne le ferons pas, » répondirent les confrères. Désappointés, les employés tinrent un instant conseil entre eux et se tournant vers des paysans, maires des villages voisins, convoqués aussi à cette exécution : « Prenez le cercueil, » dirent encore Moskwin et ses compagnons. Les maires ne bougèrent pas. « Appelez les « maçons, » crièrent les employés. Il y en avait plusieurs qui travaillaient hors de l'église. Aussitôt que les gendarmes les appelèrent, ils cherchèrent tous à fuir. Les gendarmes réussirent cependant à en arrêter quelques-uns ; mais ceux-ci refusèrent énergiquement leur concours à l'attentat sacrilège. « Confisquez tout notre salaire, si vous le voulez, disaient-ils, « mais laissez-nous partir. Nous ne ferons pas ce que vous « demandez. — Eh bien, s'écria alors Moskwin, ce sont les gen- « darmes qui en finiront. » On n'osa pas cependant aller si loin sans une permission formelle du gouverneur. On fit sortir tout le monde de l'église, on la ferma et on télégraphia au gouverneur. « Prenez huit hommes de gendarmerie et achevez « l'œuvre : » telle fut la réponse.

Sur ces entrefaites arriva le doyen de Ganon, Nicolas Kalinowski, appelé par les autorités sans doute parce qu'on le connaissait sans scrupules. Les gens du gouvernement le comblèrent de politesses, et après s'être entendus avec lui les gendarmes entourèrent l'église et n'y laissèrent entrer que les autorités et les prêtres. L'abbé Koncewicz avait pris la fuite. Les popes s'approchèrent de l'autel ; Kalinowski mit la main sur l'une des reliques, l'écarta du mur et dit aux gendarmes : « Prenez » ; ceux-ci exécutèrent l'ordre et descendirent le cercueil dans les caveaux de l'église. A droite de l'entrée, il y avait une niche assez grande. On y plaça le corps du saint martyr et on ferma la niche avec un panneau de bois sur lequel le doyen Filewicz et le chef de la police placèrent leurs sceaux. Les gens du gouvernement avaient voulu exiger que Filewicz ouvrît la châsse et brisât les sceaux ecclésiastiques qui en garantissaient l'authenticité. Ils espéraient sans doute se procurer ainsi le moyen d'enlever et de faire disparaître le saint

corps. Mais le doyen s'y refusa. A quelques jours de là, les autorités firent construire dans les caveaux des murs qui fermèrent l'accès du tombeau où reposait saint Josaphat et rendirent impossible toute marque de dévotion à son égard [1].

Le successeur de saint Pierre n'a pas pu rester indifférent au spectacle de ces odieuses persécutions. Aux protestations éloquentes et publiques de Pie IX succédèrent les gestions diplomatiques de Léon XIII, non moins ému que son prédécesseur par les souffrances des uniates de Chelm. Aucun résultat sérieux ne fut obtenu. Les persécuteurs sont devenus plus circonspects, mais n'ont jamais désarmé.

De généreuses tentatives ont été faites pour porter en secret aux pauvres uniates l'encouragement de la parole sacerdotale et le secours des sacrements; mais « la contrebande religieuse » est sévèrement poursuivie à la frontière du côté de l'Autriche. Il est plus facile à Rome d'envoyer des missionnaires au fond de la Chine que dans la *Russie de Chelm*. Quelques prêtres y ont pénétré, déguisés en paysans ou en colporteurs, confessant, mariant dans les bois ou dans une arrière-boutique ; la plupart ont été découverts, expulsés ou emprisonnés. Quant au clergé latin du pays, il suffit que la police aperçoive un uniate causant avec un prêtre ou priant dans une église catholique pour que le prêtre soit déporté et l'église fermée [2].

Le recours à la prière était, hélas ! le seul moyen efficace qui restât aux mains du Souverain Pontife pour secourir cette portion déshéritée de son troupeau. Cette douloureuse extrémité a valu à saint Josaphat le dernier honneur que le pasteur suprême de l'Eglise pouvait lui décerner, l'établissement solennel de son culte dans toute la chrétienté. Peu de temps après l'apostasie officielle de l'Eglise de Chelm, Pie IX reçut une touchante supplique, signée par les prêtres uniates obligés par le gouvernement russe à se réfugier en Galicie. « Chassés de notre pays, disaient-ils, à cause de notre fidélité au Siège de Pierre, accablés de maux et n'ayant d'autre espoir qu'en celui qui a dit : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la jus-

1. Ce récit, publié en 1877 dans les *Nouvelles ecclésiastiques* de Léopol, a été réimprimé dans un livre que l'abbé Jean Bojarki a donné sous ce titre : *Le temps de Néron au XIXe siècle sous le gouvernement russe.*

2. A. Leroy-Beaulieu, *op. cit.*, p. 607.

« tice, » nous élevons vers vous nos mains suppliantes. Ce n'est point notre sort qui nous préoccupe, mais celui des brebis du Seigneur dont nous avions le soin. Privées de leurs légitimes pasteurs, elles sont livrées à des mercenaires et exposées à tomber dans l'abîme du schisme. Pour leur venir en aide, nous supplions Votre Sainteté d'ordonner dans l'Eglise entière la célébration annuelle de la fête de saint Josaphat. Lorsque le saint apôtre et martyr de l'Union sera ainsi invoqué, non plus seulement par ses compatriotes, mais par tous les fidèles de l'univers catholique, sa puissante intercession se fera sentir, nous l'espérons, avec plus d'efficacité et il veillera sur nos troupeaux, de telle façon qu'ils ne sentiront pas l'absence de leurs pasteurs éloignés d'eux par la force. »

En même temps, de fidèles serviteurs de saint Josaphat provoquèrent au sein de l'épiscopat catholique un mouvement de pétitions au Saint-Père pour solliciter la même faveur. Deux prélats surtout le firent réussir : l'un était S. Em. le cardinal Pie, évêque de Poitiers, l'Hilaire du XIXe siècle, dont la haute intelligence et le grand cœur étaient toujours prêts à s'intéresser à toute œuvre catholique. L'autre était un vieil et fidèle ami de la Pologne, l'évêque d'Autun, Mgr Perraud, aujourd'hui également cardinal. Ils daignèrent agréer l'un et l'autre une supplique au Saint-Père appuyant celle des prêtres de Chelm et exposant les motifs pour lesquels il importait que saint Josaphat fût inscrit au calendrier de l'Eglise universelle. Il le méritait non seulement à titre de protecteur des uniates de Chelm et de toute la Ruthénie, mais d'autres motifs d'intérêt plus général plaidaient encore en sa faveur. Slave du rite grec, instruit dans la vraie foi et formé à la sainteté exclusivement par l'étude des livres de la liturgie gréco-slave, réformateur de l'ordre de saint Basile, martyr enfin de l'unité catholique et de la primauté pontificale, le saint archevêque de Polock était indiqué comme le patron spécial de la grande famille slave, comme le protecteur et le principal appui céleste de l'œuvre de réconciliation qui devra la ramener tout entière à l'obéissance du Siège apostolique. Parmi les adhésions enthousiastes que reçut cette supplique, il convient de mentionner au premier rang celle de l'épiscopat irlandais, qui, avec une touchante unanimité, voulut donner à la Pologne persécutée dans sa foi l'appui moral de tous les chefs spiri-

tuels d'une nation privée elle aussi de son indépendance politique et cruellement opprimée pour sa foi pendant de longs siècles. Un religieux barnabite, qui a fait de la conversion de la Russie le but des efforts de toute sa vie, le P. Tondini de Quarenghi, fut l'un des plus actifs et des plus utiles auxiliaires de ce mouvement de dévotion envers saint Josaphat.

Pie IX avait déjà reçu au ciel la récompense de ses longues et laborieuses années de souffrances et de pontificat, lorsque cette supplique fut soumise, en 1878, à une congrégation spéciale instituée en 1874 par le Souverain Pontife défunt. Elle avait pour mission d'examiner des suppliques présentées pendant le Concile du Vatican pour solliciter le même honneur en faveur de quelques autres saints, tels que les deux apôtres de l'Angleterre et de la Germanie : saint Augustin et saint Boniface ; les deux docteurs de l'Eglise : Cyrille de Jérusalem et d'Alexandrie ; les deux frères Cyrille et Méthode, auxquels revient l'honneur d'avoir introduit la civilisation chrétienne parmi les Slaves du rit grec. Les mérites de saint Josaphat et l'opportunité de la faveur sollicitée pour lui furent constatés par les membres de cette vénérable assemblée, mais une difficulté matérielle l'arrêta. Le calendrier de l'Eglise universelle du rit latin était tellement chargé qu'on ne pouvait plus y ajouter de fêtes sans troubler la marche régulière du cycle liturgique. La congrégation résolut de surseoir à toute décision jusqu'à ce qu'on eût trouvé un moyen de parer à cet inconvénient.

Rome ne procède jamais qu'avec une sage lenteur, quand il s'agit surtout de toucher aux livres de la prière publique et aux règles du culte divin. Après un mûr examen, le 28 juillet 1882, un bref de Léon XIII annonça que les fêtes semi-doubles et doubles mineures, celles des docteurs de l'Eglise exceptées, ne seraient plus transférées, quand elles viendraient à être empêchées par un office du temps ou une fête supérieure, et qu'on se bornerait alors à en faire mémoire comme d'une fête simple au jour où elles sont fixées. Cette mesure permettait de placer des fêtes nouvelles aux jours encore libres du calendrier, qui suffisaient à peine, jusqu'à ce moment, pour recevoir les fêtes transférées. En conséquence, par le même bref, le Souverain Pontife prescrivait de célébrer chaque année, dans toute l'Eglise, sous le rit double mineur, les fêtes de saint Cyrille

d'Alexandrie, de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Justin, philosophe et martyr, de saint Augustin de Cantorbéry et, le 14 novembre, celle de saint Josaphat, archevêque de Polock et martyr, gloire éclatante de la nation ruthène et polonaise. Conformément à la procédure ordinaire de la Congrégation des rites, l'office et la messe de notre saint, déjà approuvés pour le collège grec et d'autres églises particulières, au moment de la béatification, furent sans autre examen insérés au bréviaire et au missel romain. On peut le regretter, car ces pièces, rédigées par des hommes qui connaissaient peu la vie du saint martyr et encore moins l'histoire de son temps, ne mettent pas assez en relief son caractère spécial, sa mission, le secours que l'Eglise a droit d'en attendre, les grâces que prêtres et fidèles doivent solliciter de sa puissante intercession pour la famille slave et tous les orientaux [1].

Le décret apostolique qui mettait le comble à la gloire de saint Josaphat aurait dû provoquer un cri unanime de reconnaissance et d'allégresse au sein des Eglises grecques unies de Galicie, dernier reste de cette Union ruthène, cimentée, on peut le dire, par le sang du saint archevêque de Polock ; mais hélas ! l'ennemi de Dieu a travaillé avec succès au sein de ces populations, autrefois si humblement soumises au Siège apostolique. Trop longtemps, une politique néfaste inspira les conseils de l'Autriche. Appliquant la maxime : *Divide et impera*, pour dominer les Polonais, elle a réussi à former contre eux un parti ruthène. Il n'y avait en Galicie qu'une noblesse polonaise et latine, et au-dessous d'elle des petits bourgeois dans les villes, et dans les campagnes des paysans qui l'aimaient, la respectaient et étaient aussi attachés qu'elle à l'Eglise catholique, et on peut même dire à la tradition polonaise. Malgré la différence de rite, il y avait entre eux parfaite identification d'intérêts. Le clergé ruthène lui-même acceptait sa condition séculaire, et il eût été bien facile à une politique prévoyante et honnête de consolider cette paix sociale au profit de l'Au-

1. Sans manquer au respect dû à un des tribunaux suprêmes de l'Eglise, on peut remarquer avec surprise que l'on ait pris pour antienne de la communion à la messe ces paroles : *Ego sum pastor bonus et cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ*. Elles ne conviennent guère à saint Josaphat, bon pasteur assurément, mais si mal connu de ses brebis qu'elles-mêmes l'ont mis à mort.

triche elle-même. Il suffisait de faire alors ce que l'empereur François-Joseph a su réaliser trop tard : être équitable envers tous, respecter les souvenirs du passé, tolérer même des illusions d'avenir de plus en plus irréalisables, se faire aimer de tous par les bienfaits qu'un gouvernement fort a toujours occasion de répandre sur ses sujets. Au lieu de cela, les ministres autrichiens, en excitant de coupables convoitises et un faux patriotisme au sein de la population ruthène, ont réussi à ébranler la situation de la noblesse polonaise, mais en déchaînant du même coup des passions funestes pour leur empire.

Grâce au développement du commerce et de l'industrie, à la diffusion de l'instruction et à la multiplication des emplois publics, la condition de la bourgeoisie ruthène s'améliorait en Galicie. Cette classe devenait plus nombreuse et plus éclairée. Elle compta bientôt dans ses rangs un nombre toujours croissant d'hommes instruits, intelligents et surtout avides d'influence et d'action. Les fils de popes en particulier lui fournissaient un contingent remuant et dangereux à l'excès. Il était facile d'inspirer le mécontentement et l'ambition à des gens qui se croyaient capables des premières places et qui se voyaient relégués presque toujours dans des emplois subalternes. Ils se résignaient jusqu'alors à cette médiocrité et se contentaient d'acquérir l'aisance et quelquefois même la fortune. Mais lorsque le gouvernement vint leur dire : « Ce pays autrefois était à vous : les Polonais vous ont imposé leur domination par la conquête, mais votre tradition historique est plus ancienne et plus légitime que la tradition polonaise, vous devriez être les maîtres et les Polonais n'ont point le droit de vous imposer leurs aspirations, leurs lois et leur langue ; réclamez et le gouvernement saura vous protéger, » ces paroles furent bien vite entendues et, en 1848, elles déchaînèrent une véritable jacquerie sur les campagnes de la Galicie orientale. Depuis lors, les paysans sont restés paisibles : ils aiment toujours leurs maîtres et l'Eglise catholique, et si à l'heure actuelle, le socialisme commence à les travailler d'une façon inquiétante, le sentiment catholique reste presque toujours intact. Mais la bourgeoisie dans les villes et surtout le clergé n'a que trop compris la leçon de haine et d'orgueil qu'on leur prêchait : ils en ont tiré une conséquence à laquelle ces politiques de courte vue étaient loin de s'attendre.

Au lieu de se tourner vers Vienne, les Ruthènes ont regardé tout naturellement du côté de Saint-Pétersbourg. Quelle affinité pouvaient-ils avoir avec les Allemands, quels intérêts communs? En Russie, au contraire, ils trouvaient les mêmes rites, la même discipline ecclésiastique, une langue sœur de la leur et un pouvoir qui identifie tous ses intérêts avec ceux de l'Eglise grecque. De l'autre côté de la frontière, dans les provinces limitrophes de l'Autriche, ils voyaient qu'un changement complet s'était opéré au profit du rite grec. Les honneurs, l'influence, les richesses même étaient réservés pour lui, tandis que la situation du clergé latin allait toujours en diminuant. Quelle tentation pour des hommes qui sentaient toujours l'humiliation séculaire de leur Église et auxquels toutes les avances du gouvernement ne pouvaient faire oublier un passé de plusieurs siècles, pas plus qu'elles ne pouvaient changer la nature des relations sociales ou détruire des préjugés invétérés! Déjà, nous l'avons dit bien des fois, un ferment d'esprit schismatique s'était conservé à Léopol, à l'ombre de cette église de Saint-Georges qui avait été au XVIIe siècle la citadelle des ennemis de l'Union. Des politiques autrement habiles et persévérants que ceux de l'Autriche ont su en profiter. Une propagande active était faite en Galicie orientale par la Russie au profit de ce qu'on appelle l'orthodoxie, l'intégrité du rite grec, et qui est tout simplement le schisme. Peu à peu les dignitaires du chapitre de Léopol et les personnages les plus influents du clergé ont été gagnés par des promesses, des décorations, quelquefois même des pensions. Par eux, le clergé des campagnes a été facilement séduit et la majorité des prêtres uniates de Galicie ont commencé à considérer l'Union comme un malheur national, comme une date funeste dans l'histoire de leur Eglise, une source d'humiliation et d'abaissement. Ils ont, on peut le dire, rougi de leur rite, considérant les changements introduits depuis le concile de Zamosc comme des altérations criminelles inspirées par un esprit de latinisme, ennemi des grandeurs et des gloires de l'Eglise grecque. Aussi le triomphe de saint Josaphat fut-il accueilli par eux avec une souveraine indifférence.

Les fêtes de Léopol que nous avons racontées dans le précédent chapitre purent donner à cet égard une illusion. Dès le lendemain de ces solennités, on vit que la masse du

clergé galicien du rite grec ne regardait pas comme son patron ni comme son père ce saint auquel il devait d'être uni à l'Eglise romaine. Pour ces prêtres égarés, Josaphat n'était point un véritable Ruthène, ni un martyr du rite oriental, mais un polonais déguisé, au fond un ennemi des traditions antiques de sa nation et de son rite. Chose étrange, lorsque dans le monde entier, et par conséquent aussi en Galicie, tous les prêtres du rite latin font la fête de saint Josaphat, ceux de son rite, ses frères et ses fils, ne la célèbrent presque jamais. On ne le nomme pas dans les prières, et dans beaucoup d'églises la main du curé a effacé son nom du calendrier et de la liste des saints. Pas une église ne lui est dédiée, et c'est à peine si l'on rencontre quelquefois des autels qui lui sont consacrés.

Dès 1885, un jésuite, le P. Antonin Rejzek, publiait en tchèque une vie de saint Josaphat empruntée presque complètement au présent ouvrage, et dix mille exemplaires disparaissaient presque immédiatement, tant les pieuses populations de la Bohême et de la Moravie étaient avides de connaître ce nouveau saint, honneur de la famille slave. La même année encore, le R. P. Kalinka publiait à Léopol un abrégé du même livre en polonais. Pas un Ruthène n'eut l'idée d'écrire dans sa langue même une simple notice sur notre martyr, et si nous feuilletons les ouvrages des écrivains du pays, nous y faisons les plus pénibles découvertes.

Dans une histoire illustrée de la Ruthénie, un écrivain qui est, dit-on, le chef du parti catholique en Galicie, parle longuement avec éloge du prince Constantin Ostrogski et du métropolite Mohijla, c'est-à-dire des deux hommes qui ont le plus combattu le catholicisme dans ce pays au XVIIe siècle. Pour notre martyr, il n'a que ces quelques lignes. « A Polock et Witebsk, les Uniates fermèrent toutes les églises orthodoxes, l'évêque uniate de Witebsk, Josaphat Kuncewicz, mit les scellés sur l'église orthodoxe de cette ville. Il excita par là la colère des orthodoxes au point qu'ils le tuèrent et jetèrent son corps dans la Dwina. » Une note avertit le lecteur que l'Eglise catholique l'a inscrit au nombre des saints sous Pie IX, en 1867, et c'est tout [1].

1. Barwinski, *Histoire de la Ruthénie*. Léopol, 1890, page 155.

Un prêtre, ancien député à la Diète, dans une histoire populaire de la Ruthénie, est plus injurieux encore pour la mémoire du saint martyr : « Josaphat Kuncewicz, archevêque de Polotsk, se signala plus qu'aucun autre par son intolérance religieuse. Léon Sapieha, chancelier de Lithuanie, constate, dans une lettre écrite à saint Josaphat, les plaintes portées contre les Uniates, les procès injustes intentés par eux, leur zèle intempestif qui scellait les églises orthodoxes, et y défendait la célébration de l'office divin. Josaphat finit par provoquer une révolte qui amena sa mort Voici comment cela se passa. » Ici l'auteur raconte à sa manière la fermeture des églises de Witebsk et les réunions de schismatiques dans des hangars construits hors de la ville, puis il continue : « Un dimanche matin 12 novembre, l'archidiacre de Kuncewicz nommé Dorothée se jeta sur un prêtre orthodoxe parce que celui-ci voulait passer la Dwina pour dire la messe dans les hangars. Après l'avoir battu, il lui lia les mains et les pieds et le fit enfermer. Cette nouvelle injure frappa comme un coup de foudre les habitants de Witebsk tranquilles jusqu'alors. On sonna le tocsin ; le peuple se jeta en foule au palais de l'archevêque, délivra le prêtre orthodoxe et tua le chef de l'Union abhorrée. On blessa ses serviteurs et son corps fut jeté à l'eau. » Et quelques lignes plus loin l'auteur conclut par ces mots: « On annonça quelque temps après que Josaphat était bienheureux et on l'a canonisé dans ces derniers temps [1]. » On ne voit pas que l'auteur de ces lignes inconvenantes ait été châtié par l'autorité ecclésiastique.

Celle-ci, vertueuse et bien intentionnée, manquait d'énergie et de prestige. La situation est devenue finalement si grave que le gouvernement autrichien lui-même a compris enfin à quels dangers il s'était volontairement exposé. Les initiateurs de cette malheureuse politique ont depuis longtemps disparu de la scène. L'empereur François-Joseph ne demande qu'à finir son règne en paix et à rallier autour de lui les respects et les sympathies du parti polonais. Un incident dévoila en 1880 la gravité de la situation. Les paysans d'un village ruthène adressèrent une supplique au gouvernement, déclarant qu'ils voulaient passer au schisme. Cette démarche effraya la

1. Kaczata, *Petite histoire de la Ruthénie*, p. 79

conscience et la piété de l'empereur. En outre, on vit enfin autour de lui que les intrigues des Russes ruinaient peu à peu non seulement la foi catholique, mais la domination autrichienne dans la Galicie orientale. D'accord avec le nonce apostolique Jacobini, on chercha le remède à une situation aussi dangereuse au point de vue politique qu'à celui de la religion. L'empereur, par son influence personnelle, obtint la démission du métropolitain Joseph Sembratowicz et le Saint-Siège nomma à sa place son neveu Silvestre, ancien élève de la Propagande de Rome, dont les sentiments catholiques étaient connus de tous. En même temps on reconnut avec épouvante que l'esprit de zèle faisait absolument défaut au clergé, que la formation des clercs dans le séminaire était nulle, que le sacerdoce était considéré par eux comme une sorte de métier, que la plus dangereuse torpeur avait comme suspendu la vie dans tous les organes de l'Eglise ruthène.

Pour guérir ces maux, le nouveau métropolite s'efforça de réorganiser son séminaire sur des bases meilleures ; mais comme le clergé ruthène se recrute exclusivement dans les familles sacerdotales, le zèle et le désintéressement sont les dernières vertus que possèdent les aspirants au sacerdoce, et jamais il n'y aura de vie surnaturelle dans l'Eglise ruthène si elle n'est pas maintenue et ravivée par les moines basiliens. Or l'état des monastères galiciens était déplorable. On n'y voyait qu'un petit nombre de moines, âgés pour la plupart, d'une instruction médiocre et déshabitués de toutes les pratiques de la vie monastique. Une réforme s'imposait. Le Pape Léon XIII en prit l'initiative.

Le 12 mai 1892, parut l'encyclique *Singulare præsidium*, dans laquelle le Souverain Pontife, après avoir célébré les services rendus par l'ordre monastique et en particulier par les enfants de Basile à l'Eglise universelle et spécialement à l'Orient, ajoute : « Lorsque par la suite des menées désastreuses de Photius cet ordre illustre a été désorganisé, une source abondante de bienfaits spirituels a été tarie. Mais aussitôt que les Ruthènes sont rentrés dans l'Eglise catholique, cet ordre est ressuscité et a été rétabli dans sa dignité première par saint Josaphat, archevêque de Polock et martyr invincible, et moine basilien lui-même. Immédiatement les Ruthènes ont senti les bienfaits de cette famille religieuse de nouveau florissante. Ses membres

en effet mettaient tous leurs efforts à conserver l'union des Ruthènes avec l'Eglise romaine, à instruire le peuple, à élever la jeunesse, à remplir les fonctions paroissiales, à se dévouer, en un mot, à toutes les œuvres qui se rapportent au salut des âmes. Ils avaient tellement réussi à gagner le respect et la bienveillance, que personne ne pouvait être élevé à l'épiscopat sans être profès de l'institut basilien, et personne ne pouvait faire profession s'il n'avait pas passé dans le monastère un an et six semaines d'épreuves régulières. Mais lorsque par le malheur des temps l'organisation de l'ordre en Ruthénie a été ébranlée, cet institut naguère si florissant, affaibli par différentes causes, a senti les conséquences de la misère humaine, spécialement dans cette époque où partout la doctrine catholique est attaquée par une liberté effrénée des opinions et par la corruption des mœurs. Gémissant donc sur l'état de l'ordre basilien et cherchant les moyens de le relever, nous avons demandé des renseignements non seulement aux évêques, mais aux membres mêmes de cet ordre. Ceux-ci, imitant ce que Basile le Grand faisait dans les épreuves des Eglises orientales, ont cru que tout ce qu'il y avait de plus opportun, c'était d'implorer le secours du Siège apostolique et d'employer par son autorité entre autres remèdes ceux que saint Josaphat avait mis en usage dans une semblable situation avec autant de sagesse que d'utilité. Cet accord des évêques et des moines nous a rempli de satisfaction et a commencé à consoler notre âme plongée dans la douleur à cause des malheurs des Ruthènes. Chaque fois que nous pensons à eux nous sommes dans l'angoisse. Nous ne pouvons en effet que déplorer les pertes de l'Eglise catholique et trembler en même temps pour les angers qui la menacent encore. Mais nous croyons pouvoir espérer mieux de l'avenir, si avec l'aide et la bénédiction de Dieu ce grand ordre des moines peut refleurir. Tant qu'il a été fécond, l'Eglise ruthène a été féconde. C'est un arbre chargé d'années et dont la racine est sainte. En y faisant pousser de nouvelles branches, on peut en attendre des fruits savoureux et abondants, d'autant plus que pour le soigner, nous faisons appel à des ouvriers dont le talent a été expérimenté ailleurs. Nous voulons parler des Religieux de la Compagnie de Jésus, parmi lesquels saint Josaphat et le métropolite Velamin Rutski ont trouvé autrefois d'excellents auxiliaires. »

Le Souverain Pontife expose ensuite le dessein qu'il a formé d'accord avec les cardinaux de la Propagande orientale. « Nous voulons restaurer l'ordre illustre de saint Basile le Grand en Ruthénie, de telle manière que ses membres, formés soigneusement au ministère sacerdotal, s'appliquent avec ardeur à procurer le salut du prochain, et pour cela nous ne désirons rien davantage sinon qu'ils s'efforcent d'imiter saint Josaphat qui a été comme leur second père et de se rapprocher le plus possible de son ardente charité. A cet effet nous ordonnons qu'un noviciat soit constitué dans le diocèse de Przemysl au monastère de Dobromil, dont l'église, les édifices, le mobilier, tous les droits et tous les revenus appartiendront à l'avenir à ce noviciat. Nous ordonnons que tous ceux qui veulent faire profession dans l'ordre de saint Basile en Galicie accomplissent leur noviciat complet dans ce monastère de Dobromil, autrement leur profession religieuse serait invalide et nulle. »

Le noviciat doit être précédé de six mois d'épreuve dans l'enceinte du monastère, après lesquels, si le sujet semble digne de la vie religieuse, on le revêtira de l'habit de l'ordre et il commencera le noviciat d'un an et six semaines au bout duquel ceux qui persévèrent et qui mériteront l'admission des supérieurs prononceront des vœux simples. Après trois ans, ces vœux pourront devenir solennels en observant les règles posées à cet égard en 1861 par le Pape Pie IX.

Pour assurer le recrutement de ce noviciat, le Souverain Pontife faisait appel aux jeunes gens des deux rites et permettait aux Latins d'y entrer, à la condition qu'ils n'eussent pas reçu les ordres sacrés. Pendant tout le temps de leur séjour dans l'Ordre, ils devaient suivre le rite ruthène, mais s'ils en sortaient avant les vœux solennels, ils retourneraient de plein droit au rite latin. Le gouvernement du noviciat était confié à des prêtres de la Compagnie de Jésus désignés par leurs supérieurs. A eux de former les novices à la piété et à la perfection religieuse selon les constitutions de l'ordre Basilien et la discipline prescrite par saint Josaphat. A eux aussi d'enseigner plus tard aux jeunes moines les sciences ecclésiastiques : « Mais, ajoutait le Souverain Pontife, comme nous voulons que les rites des Ruthènes et leurs coutumes approuvées soient conservés inviolables, ceux qui gouverneront le monastère de

Dobromil auront soin d'appeler à leur aide quelques prêtres du rite ruthène, afin que les divins offices soient célébrés et les sacrements administrés selon ce même rite dans l'église et que les élèves apprennent avec soin la liturgie et les cérémonies ruthènes. Les mêmes religieux s'accoutumeront à acquitter chaque jour selon les règles le tribut de la louange divine. Ils garderont les abstinences et les jeûnes, tels que saint Josaphat les a prescrits. Nous accordons cependant au Préfet du monastère la faculté de modérer prudemment ces austérités, également de dispenser des préceptes ecclésiastiques et généralement d'user de tous les pouvoirs que le Siège apostolique a l'habitude d'accorder aux prélats des Ordres religieux. » Le Pape confiait enfin aux Pères de la Compagnie de Jésus, désignés pour cette œuvre, la rédaction de constitutions, devant se rapprocher le plus possible de celles que saint Josaphat avait établies, et dont l'approbation était réservée au Siège apostolique. « De la sorte, ajoutait Léon XIII, nous avons la confiance que l'ordre des Basiliens ruthènes, Dieu, aidant, revivra avec l'espoir de retrouver sa gloire ancienne. Orné de toutes les vertus, il atteindra facilement le but que son premier législateur Basile, son restaurateur Josaphat se sont proposé : la conservation de la foi catholique et sa propagation, le maintien de l'union séculaire de la nation ruthène avec l'Eglise romaine, la formation d'auxiliaires savants, industrieux, zélés pour seconder les évêques ruthènes catholiques. Que la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, et avec elle saint Michel archange, patron céleste de la Galicie, et Basile le Grand et saint Josaphat le martyr obtiennent du ciel un succès complet pour nos efforts. Fasse Dieu que par leur secours beaucoup d'hommes mettent à profit les bienfaits qui doivent résulter de ces réformes. »

Il ne nous appartient pas de faire l'histoire de la fondation et du développement de cette œuvre. Comme toutes les entreprises qui ont pour but la gloire de Dieu et le salut des âmes, et spécialement celles qui doivent produire de grands fruits et avoir un long avenir, la réforme basilienne a été commencée et poursuivie au milieu de nombreuses difficultés, dans l'humilité et la souffrance. Elle fut inaugurée en juin 1882 dans le monastère de Dobromil fondé au XVIIe siècle, chose singulière ! par un protestant, Félix Herburt, dont il a été parfois question dans nos récits. Le maître des novices était le P. Gas-

par Szczepkowski, complètement dévoué à cette œuvre, comme ses devanciers les Jésuites de Vilna, maîtres de saint Josaphat. Les novices qui se présentèrent étaient presque tous des adolescents âgés de 14 à 16 ans, qui avaient parcouru à peine la moitié de la carrière des études littéraires. Après le noviciat et la première profession, il fallut leur faire achever les humanités et la rhétorique, de telle façon qu'à la fin du cours littéraire, ils possédassent le grec avant tout, puis le latin et les langues polonaise et allemande ; la philosophie commença ensuite et retint ces jeunes gens durant deux années. Le cours de théologie acheva leur éducation, et alors le jeune moine devenu prêtre était en état de servir l'Eglise dans le ministère apostolique.

A côté de ces adolescents, un jeune homme portant un nom illustre dans la noblesse polonaise et tout spécialement cher à l'Eglise ruthène, le jeune comte André Sczeptycki, s'est enrôlé dans la milice basilienne, et donnant l'exemple aux Latins, il n'a pas reculé devant l'apparente humiliation d'un changement de rite si opposé à tous les préjugés de la société aristocratique au sein de laquelle il avait grandi. L'Eglise ruthène conserve avec honneur le nom des deux métropolites de Kief, Sczeptycki. Espérons que le généreux sacrifice de leur arrière-neveu sera agréable au Seigneur et trouvera dans les rangs de la jeune noblesse de courageux imitateurs Il faut pour l'honneur et le salut de la Pologne que l'indifférence parfois criminelle, les dédains, les persécutions même d'autrefois soient effacés par un dévouement sans borne à cette Eglise ruthène tant méprisée aux jours de prospérité et si complètement abandonnée à ceux de l'épreuve. La noblesse polonaise ne peut plus combattre, le sabre à la main, pour la cause nationale ; mais le vaste champ de l'abnégation et du sacrifice reste ouvert devant son cœur généreux. Elle aurait pu dominer autrefois toute la race slave et la souder du même coup à l'Eglise catholique et à son empire ; elle n'a pas su le faire. Qu'elle prenne aujourd'hui sa revanche, et après avoir perdu les combats qui donnent la domination de ce monde, qu'elle tourne son activité vers ceux qui assurent les triomphes du ciel.

Léon XIII répète la parole fameuse d'Urbain VIII : « Par vous, ô mes Ruthènes, je convertirai l'Orient. » Pour que les Ruthènes puissent répondre à cet appel du Souverain Pontife,

il faut que leurs rangs soient renforcés ; il faut que les descendants de ceux qui les abandonnèrent par vanité et esprit mondain aient l'abnégation chrétienne de descendre jusqu'à eux et de revenir au rite délaissé par leurs pères. Quand on verra les cloîtres basiliens peuplés par des gentilshommes polonais, l'antagonisme créé par la politique d'abord, et excité ensuite par l'esprit schismatique, disparaîtra de lui-même, et l'ordre Basilien reprendra dans la société et dans l'Eglise une situation qu'il ne connut guère même dans ses plus beaux jours.

Ces espérances, nous le souhaitons, ne seront pas un rêve : en tout cas, la réforme des Basiliens a déjà produit des fruits. Cette famille qui date d'hier, qui s'est recrutée péniblement et qui a dû passer par d'obscures années de préparation, donne des signes éclatants de sa vitalité. En 1890, après huit années seulement de travail, la Congrégation comptait déjà 14 moines prêtres, profès de vœux solennels ou, comme disent les Grecs, 14 hieromonachi, 43 jeunes profès étudiants et 25 frères convers. Son catalogue de 1897 enregistrait les noms de 46 moines prêtres, de 40 étudiants et 250 frères convers. Neuf colonies sont parties déjà de Dobromil pour repeupler les monastères de Lawrow (1884), Léopol. (1887), Cristinopol (1888), Zolkiew (1891), Krochow (1892), Buczawz (1893), Ulankowre (1896), et Drohobycz (1897). Une fondation toute nouvelle même a été faite en 1895, à Michalowka, près de la frontière russe. Les anciens Basiliens, réduits à une vingtaine, n'occupent plus que cinq monastères. Des dix possédés par les réformés, trois seulement sont encore sous la direction des Jésuites. Un religieux de la même Compagnie, le Père Mycieslki, exerce le pouvoir de Provincial Protohégoumène, et cinq ou six de ses confrères sont encore occupés en qualité de supérieurs, de professeurs de théologie, ou de maître des novices. Mais dans sept monastères l'autorité est déjà dans les mains de jeunes moines. Après le noviciat fait à Dobromil on passe à Lawrow pour y étudier la philosophie d'après les principes de saint Thomas, puis à Cristinopol pour la théologie : quelques sujets d'élite vont faire un cours supérieur au collège de la Compagnie de Jésus, à Cracovie et au retour sont en mesure d'enseigner la philosophie, la théologie dogmatique et morale.

Les travaux apostoliques ont été entrepris avec une merveil-

leuse ardeur et ont produit des fruits extraordinaires au milieu d'une population pour laquelle le zèle sacerdotal était chose inconnue. Sur dix monastères, six possèdent des paroisses, l'une de 5,000 âmes. Les moines en ont déjà pris le gouvernement et y ont fondé des écoles populaires. En 1889, ils ont commencé à donner des missions, avec un zèle et une abnégation d'autant plus méritoires que les prédicateurs sont tous surchargés de travail, étant déjà hégoumènes, professeurs ou administrateurs de paroisses. Dans l'année 1897, par exemple, dix-huit missions ont été données. Chacune d'elles a été suivie d'une communion générale des paroissiens et quelquefois de milliers de fidèles accourus des alentours. Ces pauvres gens, en se présentant au saint tribunal, avouent aux missionnaires basiliens qu'ils ne savent pas se confesser, qu'ils n'ont jamais entendu de sermon, qu'ils n'ont presque aucune instruction religieuse, et il faut un long et pénible travail pour les disposer à l'absolution. La fatigue est écrasante pour les moines, mais des résultats merveilleux couronnent leurs efforts. Dans plus d'un village, le cabaret qui regorgeait de monde avant la mission est désert après sa clôture, et le Juif qui le tenait est obligé de se transporter ailleurs, faute de clients. Dans la ville de Steryi, tout infectée de socialisme, les 5,000 habitants ont rejeté ces fausses doctrines. Partout de nombreux mariages sont légalisés, des concubinages prennent fin et l'on voit la vie chrétienne renaître dans ces populations encore pleines de foi, mais si déplorablement abandonnées.

Le clergé séculier ne voulait pas tout d'abord entendre parler d'une réforme des Basiliens. En 1882 il envoyait à Rome des protestations contre la lettre apostolique qui la prescrivait, et à Vienne des députations, pour que l'on en arrêtât l'exécution ; il réclame maintenant avec tant d'empressement le concours des moines pour des prédications et des missions que ceux-ci sont obligés d'en refuser la moitié. Les nouveaux disciples de saint Josaphat ont commencé également par des retraites un apostolat très fructueux, dans les séminaires ruthènes d'abord, à Léopol et à Przemysl où ils donnent les exercices deux fois par an. A Léopol également et à Dobromil ils réunissent plusieurs fois chaque année 20 et 30 prêtres séculiers à la fois pour les exercices spirituels. Souvent ils se rendent dans une ville de province, et là tous les prêtres du doyenné se rassem-

blent autour d'eux dans le même but. A Léopol encore ils donnent des retraites spéciales pour la jeunesse des collèges, les élèves du petit séminaire, les écoles de jeunes filles, même pour les employés et les professeurs, la classe lettrée, pour les hommes et les femmes. A la suite de chacune des retraites il y a 130 confessions sérieusement préparées. Les zélés missionnaires se transportent à Przemysl, Tarnopol, Buczacz et Czernowitz pour y prodiguer aux âmes les mêmes bienfaits.

L'apostolat par la presse est commencé depuis le mois de mai 1897, par la publication d'un petit journal intitulé *le Missionnaire*. Il est déjà tiré à 15,000 exemplaires, lorsqu'aucune publication ruthène n'avait pu jusqu'à présent dépasser le chiffre de deux mille abonnés. Quelques livres populaires ont été imprimés et vendus, de petites brochures ont été composées et semées à profusion. Le monastère de Zolkien possède déjà une imprimerie, deux prêtres Bulgares enfin et un Russe, fils d'un pope de Kiew, sont venus s'enrôler sous la bannière de saint Basile et de saint Josaphat dans l'espoir de travailler un jour au retour de leur nation à l'unité catholique. De pareils résultats obtenus en quinze ans tiennent du prodige et proclament hautement le zèle et l'expérience apostolique des Pères de la Compagnie de Jésus, qui ont commencé l'œuvre et qui en gardent encore à l'heure présente la direction suprême

La Règle de saint Basile est presque exclusivement ascétique, et l'observance et l'organisation des monastères ont besoin d'être déterminées par des statuts plus précis. Nous avons sous les yeux le sommaire des constitutions proposées par les Jésuites à la jeune famille Basilienne. Elles sont rédigées avec une grande connaissance de la vie religieuse et une concision admirable. Les jeunes Pères n'ont pas besoin d'autre manuel pour connaître et pratiquer les devoirs essentiels de leur état. On peut regretter que le côté monastique et oriental de l'institut n'y soit pas plus nettement accusé. Là est l'écueil pour la réforme nouvelle. Les besoins sont si grands en Galicie que le ministère extérieur tend à absorber entièrement les Basiliens. Facilement ils deviendraient une famille de clercs réguliers, d'une vie exemplaire et mortifiée, récitant quelques offices en commun, mais ne pouvant pas faire des exercices de la vie monastique, l'œuvre capitale de leur vie. Si cette tendance venait à prédominer, leur rôle se réduirait à celui qu'exerce dans notre

Occident, en France, par exemple, telle pieuse et utile Congrégation de missionnaires diocésains. L'Eglise attend d'eux autre chose. La vie qui anime encore l'Eglise grecque, les Eglises gréco-slaves en particulier, est entretenue par les monastères. Il n'y a plus de vie surnaturelle intense que dans ces asiles où l'on trouve encore des pénitents et des hommes de prière, et s'il reste encore dans ces corps décrépits un peu de vie intellectuelle et d'instruction, c'est dans les monastères qu'on les trouve, sauf de rares exceptions. Pour le Grec, pour le Russe, les laures du mont Athos, de Troïtza ou des Cryptes de Kiew sont les images vivantes de la Jérusalem céleste, et c'est en les contemplant que sa foi reste invincible. Quand les Basiliens de Galicie posséderont un véritable monastère, dans lequel les offices de leur rite seront célébrés avec la même splendeur que dans ces sanctuaires vénérés ; quand à la vie laborieuse qu'ils mènent avec tant d'édification, ils pourront unir les exercices de la vie claustrale dans toute leur ampleur ; quand, en un mot, tout Slave du rite grec qui visitera leurs demeures reconnaîtra, même à leur costume, qu'ils sont en tout les fils légitimes de saint Basile et de saint Josaphat, les admirateurs enthousiastes de leur rite, les conservateurs les plus zélés de la tradition non seulement ruthène mais orientale et gréco-slave, alors les préjugés tomberont et un seul de ces monastères, par le fait même de son existence, sera la preuve palpable des intentions loyales de l'Eglise romaine à l'égard de ses sœurs du rite grec et de son zèle sincère pour le maintien de leurs traditions parfaitement compatibles avec la soumission au Pontife romain.

Pour montrer ce que peut même de nos jours une famille religieuse pauvre, peu nombreuse, persécutée mais fidèle à sa vocation et conservant avant tout le caractère monastique dans sa vie et dans ses œuvres, qu'il nous soit permis de citer le nom de D. Guéranger, notre Père, et de l'abbaye de Solesmes, notre monastère de profession. Pie IX a dit à l'Eglise entière que de cette humble maison lui était venu le secours décisif dans quelques-unes des entreprises les plus difficiles de son pontificat, la restauration de la liturgie romaine en France, la proclamation des deux dogmes de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge et de l'Infaillibilité pontificale. Que nos Frères, les Basiliens ruthènes, soient avant tout des moines, et

Dieu seul sait ce qu'ils peuvent opérer dans le silence de leur cloître pour le bien de l'Eglise !

Ils ne doivent abandonner aucune des œuvres auxquelles ils se sont voués avec tant de zèle ; mais il est nécessaire qu'ils aient au besoin le courage d'en arrêter l'essor pour maintenir et développer le caractère contemplatif, essentiel à leur vie. S'ils se bornaient à reprendre les traditions de leurs pères de la fin du XVIIe et du XVIIIe siècle, ils s'épuiseraient bien vite par une activité trop peu soutenue par la prière, et ils tromperaient les espérances que l'Eglise fonde sur eux pour l'apostolat de l'Orient.

Autour d'eux des âmes simples et généreuses aspirent à la paix du cloître, à une vie pénitente et laborieuse, aux entretiens prolongés avec Dieu, à une séparation absolue du monde. Qu'ils leur ouvrent bien vite un asile sans entraver leur essor par des études prolongées et difficiles. Les savants et les prêtres eux-mêmes n'étaient qu'une faible minorité parmi ces centaines de moines qui peuplèrent le Mont-Cassin, Saint-Gall et Cluny aux grandes époques monastiques. Qu'elle vînt ou des châteaux ou des campagnes, la masse était peu lettrée, et c'était elle cependant qui faisait le monastère nombreux et puissant, qui le soutenait par sa fidélité à l'observance, la ferveur de sa prière et l'exactitude de son obéissance. Les prêtres et les savants enseignaient cette masse plus ou moins inculte, la dirigeaient, lui administraient les sacrements, étaient en un mot le ferment qui l'animait et la fécondait ; et l'abbaye ainsi constituée était le centre de la vie religieuse d'un pays, et on peut dire pour le Cluny du Xe et du XIe siècle, de toute la chrétienté. Un vrai monastère basilien, établi d'après cette donnée, deviendrait le lieu de préparation et de repos des missionnaires, une pépinière de saints évêques, une école de science sacrée, la manifestation tangible de la vie chrétienne dans sa forme la plus élevée, et par là même un foyer d'apostolat dont l'action rayonnerait bien au delà des frontières de la Galicie.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, pour le présent la réforme des Basiliens a provoqué un mouvement de réaction de l'esprit catholique au sein de l'Eglise ruthène. Ce serait une illusion de croire que le péril a cessé, queles préjugés anticatholiques se sont dissipés ; mais il y a un travail dans les esprits en faveur de l'Union et une résistance aux intrigues des fauteurs

du schisme. Ce n'est point à nous de nous en faire l'historien. Notons seulement l'importante réunion d'un concile célébré à Léopol en 1891. Il n'est pas de notre rôle de résumer ni d'apprécier ici les sages lois édictées par cette assemblée et approuvées par le Saint-Siège. Mais nous devons dire que le concile a pris à tâche de relever le culte de saint Josaphat en ordonnant de chômer sa fête chaque année et de la célébrer avec vigile nocturne. Au chapitre de la vénération des saints, nous lisons: « Parmi les saints, la vénération des Ruthènes doit s'adresser d'une manière spéciale à ceux qui ont supporté les plus grands travaux pour notre conversion et notre langue liturgique. Comme les saints Pères Cyrille et Méthode, saint Josaphat, tout récemment canonisé par le Siège apostolique et proposé aux hommages de l'Eglise catholique entière. En particulier quant à ce saint hiéro-martyr Josaphat qui a scellé par son sang l'Union, il a plu au concile de transférer son office du 16 septembre au 12 novembre, jour de son martyre. »

Dans les conseils adressés aux prêtres sur la sainteté de leur vie, le synode leur dit : « Les prêtres, en toute occasion, par l'intégrité de leur vie, s'efforceront d'être des chasseurs d'âmes, à l'exemple des saints Josaphat et Gaëtan qui méritèrent d'être ainsi appelés par leurs peuples « chasseurs et ravisseurs d'âmes ». Le concile enfin louait l'œuvre de la réforme basilienne et le zèle des jésuites qui en étaient chargés.

L'année 1895 ramenait le troisième centenaire de l'Union de Brzesc, c'est-à-dire du pacte qui avait réconcilié l'Eglise ruthène avec celle de Rome. Un des indices de l'esprit nouveau qui souffle en Galicie fut l'empressement manifesté pour la célébration de cet heureux anniversaire. Un comité fut formé à Leopol sous la présidence du doyen du chapitre métropolitain ruthène, et il adressa un appel pressant aux Ruthènes et aux Polonais pour les convier à célébrer ensemble de la façon la plus solennelle cette date qui rappelait un des événements les plus heureux de l'histoire des deux nations et des deux Eglises. Quelques jours après, les autorités autrichiennes, manifestant par cette démarche l'heureux changement opéré dans les régions officielles, écrivaient à tous les fonctionnaires civils de la province pour les inviter à prêter leur concours aux fêtes projetées. « L'administration centrale de la province de Galicie, disait la circulaire, considère

comme un devoir d'appuyer chaleureusement l'appel du comité, car elle voit dans la célébration solennelle de cet anniversaire l'apothéose des idées sublimes et salutaires qui ont animé les auteurs de l'Union de Brzesc et qui pendant trois siècles ont inspiré les hommes soucieux de travailler à la prospérité de l'Eglise et de leur patrie. Et puisque l'Union de Brzesc si importante dans la sphère purement ecclésiastique a eu aussi un retentissement profond dans le domaine des relations politiques, que la célébration commune de cet anniversaire soit le signe de l'union fraternelle des deux nations polonaise et ruthène, non seulement sur le terrain religieux, mais sur toute l'étendue du champ de l'activité nationale dans la communauté du travail. »

Il y a loin de ces nobles paroles aux machinations perfides que les mêmes autorités dirigeaient quelques années auparavant, et on est heureux de les citer pour montrer quel progrès s'est opéré dans la politique autrichienne. Cependant des voix discordantes ne pouvaient manquer de s'élever pour protester contre un mouvement essentiellement catholique. Il suffira de citer un journal ruthène, organe du parti de Saint-Georges. Il était question de faire des collectes dans le but d'offrir un don au Saint-Père, comme tribut de la fidélité des Ruthènes. Ce journal s'éleva contre cette pensée : « Il vaudrait mieux, disait-il, s'abstenir d'aller en pèlerinage à Rome et de porter des dons au Saint-Père, pour consacrer toutes les ressources des fidèles à la construction de nouvelles églises uniates en Galicie et à la restauration de celles qui menacent ruine. » Judas raisonnait de la sorte devant la piété de Madeleine.

Ces sophismes ne furent pas écoutés et un pèlerinage national à Rome fut l'acte le plus significatif des fêtes projetées. A cause de l'hiver, il fallut renoncer à le faire coïncider avec la date mémorable du 23 décembre, jour auquel Clément VIII reçut dans le consistoire la profession de foi et l'obédience des deux évêques, Hypace Pociey et Cyrille Terlecki, délégués du métropolite de Kiew et de ses suffragants. Les pèlerins partirent de Pologne à la fin d'octobre et la Rome catholique leur fit un accueil enthousiaste. Ils ne pouvaient attendre les réceptions publiques, les honneurs civils et militaires que Clément VIII fit rendre à leurs devanciers dans la plénitude de

ses droits souverains. Le Pape prisonnier ne peut plus contenter, à cet égard, les généreuses inspirations de son cœur, et les fêtes du centenaire ruthène furent restreintes de force à l'enceinte des églises.

Le métropolite Sylvestre Sembratowicz était à la tête du pèlerinage avec ses deux suffragants les évêques de Przemysl et de Stanislawo ; un groupe de chanoines et de prêtres les entourait. Parmi les laïques on remarquait deux députés ruthènes au parlement de Vienne et des représentants de toutes les classes de la société, en particulier de nombreux artisans revêtus du costume national, en tout 130 personnes ; chiffre important quand on calcule les distances et les difficultés d'un pareil voyage. Comme premier hommage, on offrit aux pèlerins une de ces séances académiques dans lesquelles les collèges de Rome savent mêler avec tant d'agrément la poésie, l'éloquence et la musique. Elle fut célébrée par les élèves du collège grec ruthène dans leur église de Saint-Athanase brillamment décorée de tentures, de festons et de guirlandes. Deux grands portraits de Clément VIII, l'auteur de l'Union ruthène, et de Léon XIII, son moderne zélateur, semblaient présider la fête. Quatre cardinaux et l'élite de la prélature romaine, des députations du corps diplomatique, et les collèges orientaux et autrichiens étaient aux premiers rangs de l'assemblée. Un discours d'ouverture en langue italienne, des poésies en langues ruthène, latine, grecque et polonaise alternèrent avec des chants habilement dirigés par un des meilleurs maîtres de chapelle de la Ville éternelle et reproduisant des mélodies nationales. L'histoire, les bienfaits et les épreuves de l'Union furent rappelés tour à tour ; les espérances que faisait naître cet heureux anniversaire furent exprimées également. Un très bel hymne au Pape et une touchante prière à Marie, reine du Rosaire, terminèrent la fête en résumant les sentiments qui animaient le cœur des assistants.

Le lendemain, 1er novembre, par un ordre spécial du Saint-Père, la basilique vaticane vit se déployer la pompe inusitée pour elle des cérémonies du rite grec. La fonction ne pouvait être célébrée sur le tombeau de saint Pierre dont l'autel est, par une loi plusieurs fois séculaire, réservé à l'usage exclusif du Pontife romain. On choisit, dans le transept droit de la

basilique, l'autel consacré à la Vierge mère de Dieu et à saint Grégoire, parce que l'image, qui y est vénérée, a été apportée d'Orient. Le métropolite Sembratowicz, accompagné de ses deux suffragants, célébra pontificalement le saint sacrifice selon le rite ruthène avec les chants liturgiques de son Eglise, exécutés par les prêtres du pèlerinage. Les Romains étaient accourus en foule à cette fonction unique en son genre, et Ruthènes et Italiens, chrétiens orientaux et occidentaux, Gréco-Slaves et Latins confondirent leurs supplications pour demander au ciel de rendre indissoluble l'union de l'Eglise et de la nation ruthène avec le Saint-Siège.

Le 3 novembre, le Pape reçut lui-même le pèlerinage en audience solennelle, dans la salle du consistoire. Léon XIII avait tenu à donner à cette réception toute la majesté dont le Souverain Pontife est entouré aux plus grands jours. Le métropolite Sembratowicz, ancien élève de la Propagande, prit la parole en latin pour remercier le Pape de tous les bienfaits reçus du Saint-Siège par l'Eglise ruthène et pour manifester le désir et l'espoir du retour de tous les orientaux au sein de l'Eglise catholique.

Léon XIII répondit également en latin, témoignant la joie qu'il éprouvait d'accueillir les représentants de l'Eglise et de la nation ruthène, surtout à l'occasion de la fête commémorative de leur union au Saint-Siège : « Cette union, dit-il, a été et sera toujours une source de biens incommensurables pour tous ceux qui la professent. Ils sont assurés de trouver en elle la vraie lumière, la paix et la fécondité de la vie de l'Eglise, tandis qu'il n'y a que ténèbres, pleines de troubles et d'abaissement, pour ceux qui sont séparés de la communion de Pierre. » Le Pape rappela ensuite les marques de bienveillance apostolique qu'il avait prodiguées à l'Eglise ruthène et ajouta que la munificence de l'empereur d'Autriche le mettait en mesure de réaliser un de ses désirs les plus chers : la fondation à Rome d'un collège réservé exclusivement aux Ruthènes. Il termina en exprimant l'espoir que les quatre millions de Ruthènes représentés par le pèlerinage seconderaient les grandes entreprises que sa sollicitude apostolique méditait pour la conversion de l'Orient, et les célèbres paroles d'Urbain VIII lui revinrent sur les lèvres : Par vous, ô mes Ruthènes, j'espère que l'Orient sera ramené tout entier à l'unité catholique. *O mei Rutheni,*

per vos spero aliquando Orientem totum ad catholicam unitatem reversurum.

Déjà le bruit circulait dans la ville que le métropolite Sembratowicz était désigné pour les honneurs suprêmes de la pourpre romaine. En effet, dans le consistoire du 2 décembre 1895, Léon XIII le proclama cardinal. C'était la quatrième fois que le chapeau cardinalice était décerné à un prélat du rite grec. Les prédécesseurs du cardinal Sembratowicz étaient le grand Bessarion et le non moins illustre Isidore de Kiew, chef de l'Eglise ruthène au temps du concile de Florence, et enfin le cardinal Lewicki, métropolite de Léopol, créé prince de l'Eglise romaine par Pie IX. Selon l'usage, un ablégat partit pour remettre à l'empereur d'Autriche la barrette cardinalice que François-Joseph imposa à Mgr Sembratowicz le 7 décembre dans la chapelle du palais impérial de Vienne.

La rentrée du nouveau cardinal à Léopol, le 12 décembre, fut l'occasion d'une manifestation imposante. A son arrivée le canon tonna, les cloches de toutes les églises sonnèrent en volées et toutes les autorités de la ville et de la province groupées autour des deux suffragants de Przemysl et de Stanislawo attendaient à la gare le nouveau prince de l'Eglise. Il n'y avait en ce jour de fête aucune distinction entre Polonais et Ruthènes, et le maire de la ville, en félicitant l'archevêque, pouvait lui dire : « C'est avec une joie extraordinaire que nous saluons Votre Eminence en qualité de cardinal. Cette dignité suprême est la récompense des grands services rendus par Votre Eminence à l'Eglise catholique. Votre tact et votre sagesse ont fait immensément pour l'union fraternelle de deux nations. » Après un long échange de salutations et de discours avec les principales corporations de la ville et de la province, le cardinal fut conduit en procession à sa cathédrale, où l'attendaient les deux archevêques latin et arménien et des députations de toutes les communautés religieuses de la ville, sans distinction de rite, et tous ensemble rendirent grâces à Dieu pour la nouvelle faveur accordée à l'Eglise ruthène.

Quelques mois après, le 25 juin, le cardinal Sembratowicz recevait à Rome le chapeau cardinalice des mains de Léon XIII. Une trentaine de notables ruthènes et quelques chanoines de Léopol l'accompagnaient. Au nom de leur Eglise et de leurs

compatriotes, ils offrirent au Souverain Pontife une adresse de remerciements revêtue de milliers de signatures. Le Pape, vivement touché de cet hommage, exprima le bonheur qu'il éprouvait de recevoir une députation d'élite qui lui était doublement chère. Le long voyage qu'elle avait fait pour venir à Rome témoignait de son dévouement et elle représentait en même temps un rite de l'Orient auquel le Pape accorde spécialement toute sa sollicitude. Léon XIII se réjouissait avec ses fils des honneurs conférés à leur archevêque ; il était heureux d'avoir pu récompenser les vertus et les mérites du cardinal Sembratowicz.

Il n'est pas possible de raconter ici les manifestations de piété et de dévouement à l'Eglise romaine qui marquèrent en Galicie cette année jubilaire de l'Union. Ces réjouissances ne provoquèrent pas sans doute l'enthousiasme unanime qu'elles auraient dû susciter. L'esprit de désunion et de haine, l'apathie religieuse d'un trop grand nombre ne pouvaient être vaincues en un jour; mais cette date mémorable restera inscrite dans les annales de l'Eglise ruthène et rappellera un progrès sensible dans le réveil de l'esprit catholique. Un congrès catholique réuni à Léopol les 7, 8 et 9 juillet rassembla encore une fois les catholiques des trois rites, et dans une union parfaite de sentiments et de doctrine, on les entendit tour à tour parler, aux applaudissements les uns des autres, de l'histoire, des aspirations et des besoins de leurs différentes Eglises. Le cardinal Sembratowicz présidait, ayant à ses côtés les archevêques latin et arménien, et plusieurs orateurs ruthènes prirent la parole et furent entendus avec une universelle sympathie.

A la fin de l'année jubilaire, le 10 décembre, le cardinal Sembratowicz réunit autour de lui une grande assemblée ecclésiastique composée de ses deux suffragants et de délégués de tous les décanats des trois diocèses. L'objet de la réunion était d'unir dans une action commune tout le clergé ruthène contre les trois tendances qui menacent de ruiner la foi catholique dans la nation : la tendance ultra-libérale, la tendance antireligieuse et la tendance schismatique. Une association politique et religieuse a été formée sous le patronage du cardinal et publie un journal quotidien pour donner l'impulsion à ce mouvement. Parmi les mesures adoptées par l'assemblée,

nous devons mentionner la résolution de propager le culte de saint Josaphat en lui consacrant toute les églises neuves en construction dans le pays et en érigeant dans chaque église un autel ou tout au moins une image en son honneur.

L'épiscopat et l'assemblée reprirent alors pour leur compte une œuvre déjà entreprise par le R. P. Valérien Kalinka, de la congrégation du Saint-Rédempteur. Cet homme éminent, l'un des premiers écrivains de la Pologne contemporaine, a été en même temps l'un des patriotes les plus complètement dévoués au bien de la nation. Après avoir travaillé pendant quatre années à préparer cette histoire de saint Josaphat, il avait compris que le meilleur moyen de servir son pays était de renoncer à cette politique généreuse mais stérile qui l'avait absorbé jusque-là et de se donner tout entier à l'Eglise. L'étude du passé lui avait appris que la question de l'Union était le grand problème de l'avenir de la nation polonaise. Il rêvait pour la Pologne une revanche telle que les grands hommes et les saints peuvent seuls la concevoir. Il entrevoyait la conversion de la Russie par les Polonais dévoués au salut de leurs propres bourreaux, et par la Russie convertie il voyait l'Asie évangélisée. Pour atteindre ce magnifique triomphe, il fallait avant tout par d'humbles dévouements maintenir la foi catholique dans l'Eglise ruthène et pour cela la doter d'un clergé digne de ce nom.

Entré dans la congrégation polonaise de la Résurrection et ordonné prêtre, le R. P. Kalinka se consacra donc à fonder à Léopol un petit séminaire pour les Ruthènes. Il était nécessaire, en effet, de commencer par l'enfance, pour donner aux futurs prêtres l'amour de l'Eglise romaine, des habitudes de piété, l'idée de la vertu et du zèle sacerdotal. Fils de popes pour la plupart, les enfants du rite grec destinés à la cléricature ne voient ni n'entendent malheureusement dans leurs familles rien qui puisse leur donner à cet égard un idéal élevé. Le sacerdoce est pour eux une profession comme une autre, à laquelle ils sont voués par le hasard de leur naissance et qui leur donnera le moyen de vivre et d'élever leurs familles : tout ce qu'on peut demander aux meilleurs d'entre eux, c'est le désir de l'exercer honorablement. Quant à la sainteté sacerdotale, ils n'en ont pas même la notion. A de sérieuses habitudes de piété, à des sentiments généreux, il

fallait ajouter pour l'éducation des futurs candidats au sacerdoce une culture littéraire qui les plaçât au niveau de la société distinguée du pays ; autrement ces enfants devenus des hommes resteraient toujours dans une condition sociale inférieure et sans influence sur la partie élevée de la nation. Grâce au crédit que ses travaux et son patriotisme avaient acquis au R. P. Kalinka, il avait pu intéresser à son œuvre l'aristocratie latine et recevoir d'elle des secours suffisants pour l'entretenir. Mais après la mort du zélé religieux, son entreprise avait périclité. Les évêques la reprirent à leur compte et annoncèrent qu'ils fonderaient sous le titre d'Institut de Saint-Josaphat un petit séminaire pour les futurs clercs de leur Eglise. Dieu veuille que cette œuvre prospère dans un véritable esprit catholique, que le séminaire théologique devienne à son tour une pépinière de prêtres vraiment pieux et dévoués au Siège apostolique, non moins qu'attachés aux rites et aux traditions de l'Eglise orientale. Alors le clergé ruthène sera la lumière des clergés orientaux, du clergé russe en particulier.

Poursuivant cette pensée, le Pape Léon XIII vient de réaliser la réorganisation du collège ruthène à Rome. Grâce au concours généreux de l'empereur d'Autriche, le Souverain Pontife a pu disposer pour lui des bâtiments qu'occupait autrefois la Procure des Basiliens ruthènes dans le quartier de Monti et de la petite mais gracieuse église de la Madonna del Pascolo qui y est contiguë. Ce sanctuaire, on se le rappelle, a été construit pour abriter une copie de l'image de Notre-Dame de Zyrowice, si chère à saint Josaphat et à ses disciples. L'illustre métropolite Raphael Korsak et plusieurs autres prélats ruthènes reposent sous le pavé de l'église. Tout, dans ce lieu saint, parle aux jeunes étudiants des gloires et des épreuves de l'Union. Puissent-ils y puiser dans la prière et l'étude un dévouement courageux et constant à cette cause sacrée ! Espérons que dans un avenir prochain ce collège ne recevra pas seulement des élèves ruthènes, mais que, selon le désir du Souverain Pontife, toutes les Eglises gréco-slaves y enverront des disciples, qui seront plus tard les généreux apôtres de l'Union dans toute l'Europe orientale.

Le zèle de Léon XIII ne connaît pas de limites, et malgré les difficultés qui l'enserrent de tous côtés, malgré les épreuves

sans cesse renaissantes de l'Eglise, malgré les échecs de mille généreuses tentatives, il croit au salut de l'Orient et il veut à tout prix lui préparer un clergé savant et dévoué. La fondation du nouveau collège ruthène a permis au Souverain Pontife de donner une nouvelle organisation au collège de Saint-Athanase, réservé exclusivement désormais aux élèves grecs de rite et de langue, et pour seconder ses généreux et grands desseins, Léon XIII n'a pas cru trouver un meilleur auxiliaire que le prélat intelligent et énergique auquel il a confié déjà le grand collège de Saint-Anselme et la charge nouvelle de primat de l'Ordre de Saint-Benoît. Le Rme P. D. Hildebrand de Hemptime, mis en possession du collège grec, y a appelé déjà quelques moines pour en prendre la direction, et bientôt cinquante élèves y seront réunis autour d'eux pour se former à la science sacrée et à l'apostolat. Ce sont des élèves du collège grec qui ont été les meilleurs auxiliaires de saint Josaphat, les organisateurs de l'Eglise uniate et de l'ordre Basilien en Ruthénie. Sous la direction des Bénédictins, cette maison sera de nouveau, nous en avons la confiance, une pépinière d'hommes puissants en œuvres et en paroles, et l'Orient grec va recevoir enfin les apôtres de son rite qui lui manquent depuis si longtemps. Dieu veuille surtout qu'on en voie sortir non seulement des prêtres, mais des moines, assez courageux pour relever quelqu'une des antiques laures de la Grèce, de la Macédoine ou de l'Asie Mineure, et assez fervents pour en faire un centre de vie chrétienne et d'apostolat. Alors les grands desseins du Souverain Pontife seront en voie d'être pleinement réalisés, et l'Eglise romaine aura rendu à ses filles de la Grèce le plus grand service qu'elles puissent recevoir de sa maternelle sollicitude.

Pendant que des actions de grâces et des cris d'allégresse retentissaient dans la Galicie, ceux de la douleur ne cessaient de se faire entendre de l'autre côté de la frontière autrichienne, dans ces contrées de même langue et de même religion, récemment arrachées à l'Eglise catholique. Dans la Ruthénie blanche, la Lithuanie et à plus forte raison dans les provinces méridionales, le centenaire de l'Union de Brzec passa inaperçu pour la masse de la population. Pour le clergé, imbu déjà de l'esprit soi-disant orthodoxe, il ne pouvait être considéré que comme une date néfaste dans les annales de l'Eglise et de

la nation. Dans l'ancien diocèse de Kelm, au contraire, à cause de la proximité de la Galicie, il était impossible de détourner l'attention du peuple de ces manifestations éclatantes dont l'écho arrivait jusqu'à lui. En certains lieux les popes s'imaginèrent de célébrer des cérémonies d'expiation pour ce qu'ils appelaient l'apostasie de leurs ancêtres ; mais les paysans n'étaient pas de cœur avec eux. Chaque année, dans ses rapports à l'empereur, le Saint-Synode proclame que les conversions à l'orthodoxie se multiplient dans l'ancien diocèse de Kelm. Il énumère complaisamment le nombre des églises orthodoxes construites, des écoles fondées ; il vante le zèle du clergé russe pour fortifier l'orthodoxie par la prédication, par des conférences particulières et des visites dans les familles. Malgré tout, il est obligé d'avouer que les anciens Uniates ne sont ralliés à l'orthodoxie « qu'à des degrés divers et non pas avec le même attachement ». Dans la réalité, si la liberté religieuse était proclamée, tous les anciens Uniates sans exception reviendraient avec enthousiasme au culte de leurs pères.

Pour donner une idée exacte des procédés de conversion employés par l'orthodoxie et de la situation réelle de ces malheureux paysans, écoutons des voix éloquentes et d'une irrécusable sincérité. A son avènement, le nouveau tzar Nicolas II lança des proclamations dans lesquelles il invitait son peuple à prier pour l'âme de son père et pour la prospérité de son règne, en manifestant son désir de gouverner dans un esprit sincère de justice et de dévoûment paternels. Les pauvres Uniates de la Podlachie lurent ces paroles du souverain comme tous les peuples de l'empire, et dans leur simplicité ils crurent le moment opportun pour faire entendre leurs supplications au pied du trône.

Dans les premiers mois de 1895, les principaux d'entre eux, tous petits propriétaires, se réunirent secrètement dans leurs villages du gouvernement de Siedlce et signèrent des pétitions rédigées, sinon dans les mêmes termes, au moins d'après une inspiration commune, pour être envoyées par main sûre à l'empereur. Il suffit de lire une seule de ces pièces pour se convaincre qu'elles n'ont été dictées par personne et qu'elles sortent pour ainsi dire du cœur et de la conscience des humbles chrétiens qui les ont signées :

« Sire, seigneur autocrate très souverain, très gracieux, disent les paysans des villages de Sabnie, Grodzisk, Holowienki et Suchodol du district de Sokolow, les plus humbles sujets de Votre Majesté se prosternent à vos pieds en vous priant d'entendre leurs suppliques et de leur faire justice. Depuis des siècles, nos ancêtres ont toujours professé la foi grecque catholique et nous l'ont transmise ; mais depuis l'année 1875, on a commencé à nous forcer à embrasser la foi orthodoxe et à détruire nos convictions religieuses. Nous très humbles paysans, nous n'avons pas voulu accepter la religion orthodoxe ; alors le gouvernement s'est mis à nous tourmenter de toutes les manières : nous recevions des coups de knout sur le corps nu pendant des gelées terribles ; nous supportions de longues étapes sur la neige et nous souffrons depuis ce temps une profonde douleur dans nos âmes pour être obligés de vivre si longtemps sans nous confesser. Nos mariages se font en cachette et de l'autre côté de la frontière. Les enterrements de nos morts se font sans bénédictions et nous vivons tous comme des païens. Ne pouvant changer nos convictions religieuses, nous désirons rester le troupeau fidèle de notre Eglise grecque catholique... »

Pour mieux toucher le tzar, ces pauvres gens ajoutent dans leur simplicité ces mots dont ils ne comprennent pas la portée : « Nous savons cependant que la foi orthodoxe n'est pas contraire à l'enseignement de Jésus-Christ, » et ils concluent : « Nous tous donc, très humbles sujets de Votre Majesté qui désirons rester dans la foi catholique de même que nos ancêtres, nous nous jetons aux pieds de Votre Majesté en la conjurant avec des larmes de sang de nous laisser nos croyances religieuses qui étaient aussi celles de nos ancêtres et de nous libérer des tourments que nous souffrons [1]. »

Nous ne pouvons résister au désir de reproduire ici dans son entier une supplique signée, le 16 mars 1895, par 22 chefs de famille du village Stolpno, au nom de tous leurs concitoyens. Elle fut écrite fidèlement d'après les paroles des suppliants et en suivant un brouillon fait par eux-mêmes. Elle peint au vif la situation et les sentiments de ces pauvres Uniates qui ne mar-

1. *A S. M. l'Empereur des Russies, pétition des catholiques*. Cracovie, Imprimerie du Czas, 1896, p. 45.

chandent pas, on le verra, à l'empereur, le dévoûment et la confiance et qui sont exempts de toute aspiration polonaise: « La nouvelle de l'affreux malheur qui nous a tous frappés, nous fidèles sujets de Sa Majesté, notre cher empereur Alexandre III, lorsque ses jours ont été interrompus d'une manière si terrible par la volonté insondable de Dieu, cette nouvelle douloureuse nous a tous ébranlés jusqu'au fond de nos cœurs russes. Versant des larmes du fond de l'âme, pénétrés de sentiments de soumission et de fidélité, nous sommes prêts à nous agenouiller aux pieds du Tout-Puissant, à prier devant l'autel de son temple pour la paix de l'âme pure de notre père bien-aimé, afin d'exécuter en cela du moins le désir de Votre Majesté et de prouver que nous sommes fidèles au tzar et à la patrie. Mais hélas ! nous sommes sous une contrainte perpétuelle; toujours persécutés, nous n'avons même pas de temple, ni d'autel, ni de choses saintes ; nous errons comme un troupeau sans bergerie, égaré et privé d'asile, n'ayant d'autre toit que les cieux, sous le coup d'une terreur qui nous menace dans nos âmes, dans nos biens et dans nos vies.

« Depuis bien des générations nous avons suivi selon la tradition de nos ancêtres la religion grecque uniate dans l'Église catholique romaine, et à cause de cela nous souffrons depuis bientôt vingt ans. Nous n'oublierons jamais l'année fatale de 1874 dans laquelle le gouvernement nous obligea à loger l'armée dans nos maisons. Les Cosaques nous tourmentaient par leurs inquisitions; ils faisaient souffrir nos femmes et nos enfants; ils nous infligeaient des châtiments corporels en plein air par une gelée de plus de quinze degrés au-dessous de zéro. Ils ont tué et mangé tout notre bétail ; en un mot, c'était pour nous un désastre complet, et sans parler de cela, on nous a repris nos églises paroissiales et nous sommes restés privés de temples.

« Nous nous sommes adressés plus d'une fois au monarque très auguste en implorant sa pitié, mais il paraît qu'on n'a point laissé nos plaintes et nos gémissements parvenir jusqu'à feu l'empereur notre cher monarque qui était accablé de tant de souffrances, ou bien les résolutions de Sa Majesté nous ont été dissimulées, car jusqu'à présent nous n'avons point reçu de nouvelles. Rien que de nouvelles douleurs qu'on nous fait souffrir. »

Les suppliants énumèrent ensuite les châtiments dont ils sont

accablés quand ils cherchent au delà de la frontière le moyen de légitimer leur mariage et de pratiquer les sacrements. « Nous n'avons plus la force, disent-ils, de supporter tout cela, et les plumes et l'encre ne suffisent plus pour décrire de telles souffrances. Daignez, grand monarque, nous ouvrir un chemin quelconque afin que nous puissions prier dans l'Eglise catholique romaine. Vous avez la force et le pouvoir de nous faire grâce, de nous restituer la religion bien-aimée de nos pères conforme aux lois de l'Eglise catholique romaine et de nous libérer des persécutions que nous souffrons depuis tant d'années. Sire, père des peuples et protecteur de tous les innocents, ayez pitié de nous. Daignez nous honorer de la permission que nous demandons et que nous allons attendre en tremblant. »

En même temps des pétitions analogues partaient des gouvernements de Kerson et d'Orenbourg signées par des Uniates exilés séparés de leurs familles ou même par des catholiques latins enveloppés dans la même persécution. Toutes ces suppliques, hélas! avaient le même sort: elles circulaient de chancellerie en chancellerie, passaient de Saint-Pétersbourg à Varsorvie, de Varsovie au chef-lieu du district, et revenaient avec la même réponse carrément négative ou évasive. Jamais elles n'avaient rencontré dans leur voyage un fonctionnaire ayant autorité pour les écouter et surtout pour leur donner satisfaction. Vainement les paysans se cotisaient pour envoyer des délégués à la capitale : une force mystérieuse les empêchait toujours d'arriver jusqu'à l'empereur. Le 8 mai 1895, deux de ces envoyés réussirent à attirer l'attention du tzar en se jetant à terre devant ses chevaux au retour d'une revue. Leur pétition fut prise par l'ordre du souverain, avec celle d'un pauvre homme qui était à leurs côtés. Le soir même la grâce sollicitée par celui-ci était obtenue, tandis que les Uniates étaient mis en prison et soumis à des vexations odieuses pour leur arracher la rétractation de leur supplique [1]. L'empereur de Russie est tout-puissant; mais entre lui et son peuple, il y a une formidable machine d'oppression policière et administrative conduite jusqu'ici par le zèle fanatique dont le Saint-Synode et surtout son Procureur sont l'incarnation vivante. Tant que le tzar n'aura pas dompté cet illuminisme qui confond l'intérêt

1. *Suppliques, pétition des catholiques*, p. 173.

de la Russie avec celui de l'Eglise schismatique, sa bonne volonté restera inefficace.

Cependant les persécutés n'oubliaient pas qu'à Rome ils avaient un Père. Ils réussirent, non sans difficultés, à faire parvenir au Souverain Pontife une supplique exposant au vif leur douloureuse situation. Inscrits de force malgré eux en 1875 comme schismatiques, ils étaient contraints à fréquenter les églises russes et à recevoir les sacrements des prêtres schismatiques. « Personne d'entre nous, disaient-ils, ne veut de son gré mettre leurs pieds dans les églises. Nous ne voulons avoir aucune communion avec les prêtres schismatiques. Nous voulons vivre et mourir dans la foi catholique, dans le giron de l'Eglise romaine, et ne pouvant avoir de prêtre du rite uniate, nous désirons recevoir les sacrements de prêtres catholiques ; mais hélas ! les moyens d'acquérir la grâce du ciel ne nous sont pas accessibles ; car le gouvernement russe punit de prison et d'exil les prêtres catholiques qui ont soin de nos âmes. De peur d'être châtiés par le gouvernement russe, ils nous fuient, se refusent à baptiser nos enfants, à bénir nos mariages, à nous confesser, à nous admettre à la sainte Table, à nous munir des derniers sacrements. Nous sommes donc condamnés à vivre et mourir sans sacrements. Nous ne pouvons même pas entendre la parole de Dieu, ni être instruits dans la foi, car les gendarmes surveillent les églises pour nous en fermer l'entrée. Si parfois il arrive à l'un de nous de tromper la vigilance de ces gardiens, les paroissiens catholiques eux-mêmes nous regardent comme des bêtes fauves qu'il faut chasser au plus vite. Car ils redoutent que le gouvernement ne ferme l'église pour avoir été fréquentée par les Uniates : ce qu'il a fait plus d'une fois. »

Comme ils le disaient, ces pauvres gens étaient suspendus entre l'enfer qu'ils fuyaient et le ciel dont on leur barrait le chemin de tous côtés. Ils énumeraient ensuite les vaines tentatives qu'ils avaient faites pour attirer sur eux la pitié des autorités, sans obtenir autre chose que l'aggravation de leurs peines. « C'est donc à vous, Très Saint Père, que nous nous adressons, et en nous prosternant à vos pieds, nous vous supplions d'appuyer notre pétition près de l'empereur et d'intercéder en notre faveur. A cet effet, nous vous envoyons la copie de la pétition adressée par nous à Sa Majesté. Très Saint Père, ayez pitié de vos pauvres enfants, et souvenez-vous du malheur le

plus atroce : la perdition de l'âme. Si l'on nous condamnait à mort, nous serions prêts à donner nos vies pour la sainte foi catholique romaine, comme beaucoup de nos frères l'ont déjà fait ; mais cette lente agonie que nous souffrons depuis bientôt trente ans, la privation de toute consolation religieuse, de tout sacrement peut nous conduire au désespoir et nous pousser à embrasser le schisme, comme plus d'un parmi nous l'a déjà fait. »

Cette fois, la cause des Uniates avait trouvé un puissant avocat. A l'occasion du couronnement du nouveau tzar, un envoyé apostolique vint à Moscou et les relations qui existaient déjà entre Rome et Pétersbourg prirent un caractère plus personnel et plus direct. Déjà le jeune souverain avait manifesté des intentions bienveillantes et on attendait de sa part un manifeste octroyant à ses sujets catholiques le libre exercice de leur religion. C'était trop demander pour le début. Nicolas II se borna à accorder l'amnistie aux prêtres catholiques persécutés pour avoir administré les sacrements ou enseigné la religion à des orthodoxes. Cet acte rendait la liberté à de nombreux prêtres latins emprisonnés ou déportés en Sibérie pour avoir assisté les Uniates. Depuis ce premier acte de justice, les négociations continuent toujours, et récemment un journal qui reçoit les inspirations directes du Vatican pouvait dire : « Des nouvelles puisées à excellente source nous apprennent que l'Empereur de Russie, dans son équité envers tous ses sujets, montre les meilleures, les plus consolantes dispositions à l'égard des Uniates en interposant son autorité afin qu'ils ne soient pas molestés pour la déclaration de leur foi, et qu'ils puissent librement professer le catholicisme et en exercer les pratiques. » A l'occasion du recensement, en effet, lorsque le pouvoir central avait ordonné de laisser à chacun pleine liberté dans la manifestation de son culte, des instructions secrètes parties du Saint-Synode avaient recommandé aux autorités de ne pas tenir compte des déclarations des anciens Uniates et de les inscrire tous comme orthodoxes. Le tzar, averti de cette manœuvre, l'a désavouée, et des milliers de fidèles ont pu librement professer leur attachement invariable à l'Eglise catholique.

Peu à peu, on s'est aperçu que le système de persécution s'adoucissait : les fonctionnaires pour lesquels les mariages

contractés devant le pope étaient seuls valides, admettent maintenant la légitimité des unions bénies par des prêtres latins, même en terre étrangère. On a renoncé à séparer brutalement les époux unis par ces *mariages de Cracovie*. Les déportés ont pu revenir dans leur pays ou appeler près d'eux leurs femmes et leurs enfants. On n'en est pas encore, hélas ! à faciliter aux Uniates la pratique de la religion catholique, mais on n'entend plus parler de déportations, de châtiments portés contre ceux qui les assistent [1].

En faveur de l'équité et de la tolérance, la bienveillance personnelle de l'empereur trouve un appui et est déjà stimulée, nous n'osons pas dire encore par l'opinion publique, mais par des voix éloquentes qui plaident avec persévérance dans la presse la cause des persécutés. Un changement s'opère lentement dans l'élite de la nation, les vieux préjugés s'affaiblissent, et ce mouvement inattendu deviendra, on peut l'espérer, irrésistible.

Jusqu'à présent la presse russe se refusait à prononcer le nom de la Pologne. On craignait d'évoquer la morte et de rappeler le fantôme enseveli sans retour. Maintenant, on est surpris d'entendre des journalistes prêcher hautement la réconciliation entre les deux nations sœurs. Tel d'entre eux essaiera, il est vrai, de faire la distinction entre les Polonais et les catholiques, et dire que si le Polonais est pour le Russe un frère de la même race et digne de son amour, le catholicisme est toujours l'ennemi parce qu'il a perverti la doctrine de Jésus-Christ; mais d'autres écrivains, imbus de l'esprit nouveau, raillent ces passions surannées, et au lieu de discuter, invitent ce survivant d'un autre âge à se faire soigner dans une maison de santé.

La *Vieille Gazette de Moscou* jette en vain des cris d'épouvante. « La langue polonaise, dit-elle, se fait entendre de nouveau dans les paroisses vistuliennes, la population russe recommence à céder le pas aux Polonais, de nouvelles intrigues se trament dans l'ombre, les Polonais relèvent la tête, ne rêvant que leurs droits nationaux ; il est difficile de prédire comment tout cela pourrait finir. » On lui répond : « Ni le catho-

1. Le *Correspondant* a publié dans sa livraison du 25 juillet 1897 un intéressant article de M. François Carry : *la Russie et le Vatican sous Léon XIII*, qui résume très bien les efforts de la politique pontificale et ses résultats.

licisme ni l'orthodoxie ne doivent ni ne peuvent être des causes d'inimitié éternelle entre nous, puisque nos différences de rites ne vont pas jusqu'au ciel, et là, devant le trône du Très-Haut, nos prières communes se confondent dans un hymne chrétien. Les Russes n'ont aucun sentiment de haine contre la nation polonaise, sœur de la leur. » Le lecteur rectifiera sans peine l'inexactitude de ces paroles au point de vue doctrinal, mais cela n'empêchera pas d'admirer les nobles sentiments qui les inspirent, et il dira comme un autre écrivain russe : « L'union sincère des deux peuples frères constituerait une grande époque historique et pourrait être le point de départ d'une nouvelle ère pour la Russie [1]. »

Les faits du reste répondent peu à peu aux paroles. Le jeune tzar agit lentement, avec prudence. Il ne condamne pas par des actes éclatants la politique de son père et de son grand-père, mais chaque jour apporte quelque adoucissement au sort des Polonais et fait naître quelques espérances. Les Polonais, par exemple, peuvent restaurer et rebâtir leurs églises à leur gré, leurs évêques viennent en pèlerinage au tombeau des Apôtres et entretiennent librement le Pontife romain des besoins de leurs troupeaux. D'autres réformes sont espérées et briseront peu à peu, il faut le croire, ce réseau de lois vexatoires sous lesquelles on cherchait à étouffer le catholicisme et le sentiment national en Pologne.

Ce n'est pas seulement pour la Pologne que l'on réclame l'équité, on va jusqu'à déclarer injustes ces lois oppressives, qui ne permettent pas aux Russes d'embrasser le catholicisme ou d'y revenir, s'ils en ont été arrachés de force. Le prince Oukhtomskï dans son journal : *les Nouvelles de Saint-Pétersbourg*, s'élève contre les vexations et persécutions qui s'exercent parfois en masse contre telle ou telle nation d'une autre race et d'une autre foi, mais cependant fidèle à la Russie. « Ces persécutions, dit-il, contraires à la loi et nuisibles aux intérêts de notre patrie, pèsent lourdement sur notre conscience et brûlent du feu de la honte tout Russe qui a foi dans la grandeur de sa patrie. » Le *Messager d'Europe*, importante revue de Saint-

(1) On peut suivre ces intéressantes polémiques, grâce à des extraits qu'une main intelligente publie depuis quelque temps dans l'intéressante *Revue de l'Orient chrétien*, publiée à Paris au bureau de l'œuvre des Ecoles d'Orient, rue du Regard, 20.

Pétersbourg, dans une polémique contre les *Nouvelles de Moscou*, pose en principe « qu'on ne peut plus considérer personne comme indissolublement attaché à la confession religieuse dans laquelle il est né, à laquelle il appartient officiellement en vertu de sa naissance. Le fait de quitter l'Eglise orthodoxe ne peut être un délit punissable, et on ne peut regarder comme une propagande contre l'Eglise dominante le fait d'administrer des sacrements selon un rite étranger à des personnes qui, en réalité, n'appartiennent pas à l'Eglise orthodoxe. » Et l'écrivain réclame énergiquement l'abolition des lois contraires à ce principe.

On sait que dans l'empire des tzars toutes les erreurs ont droit de cité, la religion catholique seule est l'ennemie contre laquelle, jusqu'à ce jour, il n'y avait jamais assez de soupçons ni de rigueurs. Le préjugé national identifiait jusqu'à présent la patrie russe avec l'orthodoxie. L'orthodoxe seul était un Russe véritable, et le catholique, l'Uniate surtout, ne pouvait pas porter en justice ce nom glorieux. Aujourd'hui, on commence à dire que pour être Russe de droit, avec honneur et conscience, il suffit d'être fidèle sujet de l'empereur, et en cherchant dans l'histoire des dernières années, des écrivains montrent qu'en dehors de l'Eglise officielle parmi les dissidents, les musulmans, et encore plus parmi les catholiques, le tzar a trouvé d'utiles et généreux auxiliaires. On va jusqu'à parler de la réforme du Calendrier, projet qui, il y a quelques années, aurait été traité de sacrilège et d'attentatoire à la tradition nationale. Un esprit nouveau souffle et ébranle insensiblement les vieilles bastilles derrière lesquelles s'est abritée l'Eglise nationale.

Quel sera l'avenir ? Nous ne désirons pas assurément pour la Russie cette sécularisation odieuse qui a brisé dans l'Europe latine l'union de l'Eglise et de l'Etat. Nous souhaitons à l'Eglise russe de cesser d'abord d'être persécutrice, d'accroître ensuite et d'augmenter ses honneurs, non par l'unique appui de l'Etat, mais par ses services et ses vertus ; nous lui souhaitons d'exercer une influence de plus en plus profonde sur les conseils des souverains, sur les aspirations et la vie de la masse populaire. Mais, pour conserver sa suprématie, bientôt elle ne pourra plus compter sur la police et les gendarmes. Ces infimes et dangereux auxiliaires peuvent réprimer des

désordres, emprisonner, déporter les innocents comme les coupables, comprimer pendant un temps les manifestations de la conscience et de l'opinion ; ils n'atteignent pas les cœurs et les âmes ; et bientôt, on peut le croire, les cœurs et les âmes protesteront contre des moyens brutaux qui ne sont plus de notre siècle. L'Eglise russe est aimée par un sentiment de tradition et par une foi inconsciente ; mais l'heure du réveil qui a sonné depuis longtemps pour les classes élevées, arrive peu à peu, quoique lentement, pour les couches inférieures de la nation. L'Eglise russe cessera bien vite d'être considérée comme une mère si elle n'a pas soin de l'âme de ses enfants, si elle ne donne pas le pain de la vérité aux intelligences, si elle accepte d'être toujours le docile instrument et l'humble exécutrice des hautes œuvres d'une politique sans entrailles. Il faut qu'elle redevienne libre pour redevenir sainte, apostolique et féconde, pour retenir autour d'elle ses millions d'enfants dociles jusqu'à l'heure présente, mais qui demain lui échapperont au souffle des idées nouvelles.

Derrière ces grands mots d'orthodoxie, de fidélité à la doctrine apostolique et à la constitution primitive de l'Eglise, que l'Eglise russe prononce avec tant d'emphase, qu'y a-t-il en réalité, sinon erreur grossière et oubli complet de la notion fondamentale de l'Eglise, de la vérité inculquée avec plus de force par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un polémiste catholique le disait naguère en répondant à la réfutation que le patriarche de Constantinople a cru faire aux encycliques du pape Léon XIII : « Nous avons de l'Eglise du Christ des notions bien claires données par lui et par saint Paul son apôtre. C'est un royaume, un troupeau, un corps vivant. Un royaume ne va pas sans un roi, un troupeau sans un pasteur, pas plus qu'un corps vivant sans une tête. Sans cela le royaume se dissout, le troupeau se disperse et le corps meurt. Or, ce qu'on nomme l'orthodoxie est un royaume sans roi, un troupeau sans pasteur, un corps sans tête ; c'est pour cela qu'elle n'est point l'Eglise du Christ. Où trouverait-on le roi, la tête, le suprême pasteur, l'autorité centrale dans l'orthodoxie? On dit qu'elle a une autorité suprême, le concile œcuménique. Depuis mille ans que l'orthodoxie a rejeté l'autorité des Souverains Pontifes, elle n'a pu avoir aucun concile œcuménique, et le plus savant de ses théologiens avoue qu'elle ne peut en avoir. Une

singulière autorité qui dort depuis mille ans et qu'on avoue ne pouvoir réveiller ne serait-elle point morte [1] ? »

L'Eglise russe ne peut être la véritable Eglise de Jésus-Christ ; elle n'a plus en elle que les restes de la vie, empruntée autrefois à l'unique dépositaire de la grâce et de la vérité sur la terre, et il n'y a pas à compter sur elle pour communiquer à la société civile ce qu'elle n'a plus elle-même. Déjà des millions de ses enfants se sont soustraits à sa direction et la maudissent, et, malgré le concours de l'autorité temporelle, elle est impuissante à les ramener dans son sein. Sa servitude, ses maladies internes, son impuissance iront toujours se manifestant davantage. Elle est à la porte du temple, tendant la main, demandant au pouvoir civil l'aumône de son appui, aux protestants celle de leur science, sans s'apercevoir qu'elle est emprisonnée. Chaque jour accroît ses maux, et elle se refuse obstinément à demander la guérison au seul des passants qui pourrait la secourir ; et celui-là, c'est Pierre, le vicaire de Jésus-Christ toujours vivant dans le Pape, son successeur. Il est dépouillé de sa souveraineté, pauvre et humilié, mais l'auréole divine est toujours autour de sa tête, la force de guérison jaillit encore de ses mains, et en lui seul est la source de la grâce et de la vie. Sans cesse il dit à sa fille rebelle : « Regarde-moi et viens à moi... et celle-ci s'obstine à détourner la tête ; mais cet entêtement, nous l'espérons, ne durera pas toujours. L'Eglise russe tendra vers Pierre un regard suppliant. « Je n'ai ni or, ni argent [1], répondra celui-ci ; autrefois je disposais des couronnes, les princes étaient mes serviteurs, et moi-même j'étais roi ; l'ingratitude de mes fils m'a enlevé et la richesse et la puissance d'ici-bas ; mais il me reste l'autorité et les trésors que j'ai reçus de Jésus-Christ. En son nom, je te le dis, lève-toi et marche. En mettant ta main dans la mienne et en suivant mes pas, tu retrouveras ta liberté ; par la vertu divine qui s'échappe de moi, un courant de vie saine et abondante entrera dans tes membres desséchés, leur rendra l'agilité et la force, et guérira tes plaies. Lève-toi et louons ensemble le Seigneur notre Dieu, et travaillons d'un seul cœur à augmenter sa gloire, à dilater son empire, à faire régner sur la terre la vérité, la justice et la paix ! »

1. Act. Apost. III, 2 sqq.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I.

JOSEPHI RUTSCII METROPOLITÆ RUSSIÆ AD P. ADRIANUM PODBERESKI ORDINIS SANCTI BASILII M. EPISTOLÆ DE COMITIIS ANNI 1623.

I.

Ex comitiis Varsaviensibus vobis scribo ; ideoque quid agatur Varsaviæ, præsertim in causa nostra, significo. Taliter schismatici parabant se pro his comitiis, ut Unionis sanctæ memoriam funditus delere ex hoc regno possent, et si hoc non possent, nos ad minimum auctoritate comitiorum de sedibus nostris deponerent et bona ecclesiastica nobis auferrent. Conclusum id fuit in frequentissimo conventu Cosacorum in campestribus Kioviæ ; quod ut facilius obtinerent, regem et primates omni genere obsequiorum demereri studebant. Sors bona nostra fuit quod patres et fratres nostros de quibus vobis scripseramus, martyrio esse affectos, non statim occiderent, quod modo vehementer dolent, sed miserint ad monasterium suum Terechtimirum, ubi octo septimanis in frigore (nihil nam dum rapti sunt supra se pro frigore habebant) fame et siti itemque compedibus ferreis vincti detinebantur. Sed quia serenissimus Rex et alii proceres regni moti indignitate hujus facti, comminatorias litteras ad ipsos scripserunt ; quod ut promptius facerent proceres quidam spem ipsis fecerunt, ipsos omnia quæ vellent in istis comitiis obtenturos. In spem ergo comitiorum, plane sub ipsa comitia, patres nostros dimiserunt data tali admonitione, ut nunquam Chioviæ et in toto Palatinatu illo comparerent, quod Patri Ignatio ægerrime persuaserunt. Liberatus enim e manibus eorum nullo modo Chiovia exire volebat, nisi prævia obedientia quæ Chioviam miserat ut eumdem revocaret ; alias *paratum se esse potius mori*. Sed quia P. Alexander erat superior ipsorum, usus discretione, quæ necessaria in talibus est, coegit omnino ipsum discedere ; in gratiam tamen ipsius supellectilem ecclesiasticam et bibliotheculam quam secum tulerant pro residentia, reliquit Ovruciæ, triginta milliaribus Chiovia, sperans se ibi residentiam habiturum, et inde successu temporis Chioviam rediturum : tam alte animo ipsius inhæsit ista missio. Nunc distributi sunt per diversa monasteria, ut vires debilitatas reficiant, et pedes a compedibus tumentes et saucios sanent. P. autem Alexander qualibet nocte habet febrim ; conqueritur vehementer se non fuisse dignum corona martyrii.

Ex omnibus ergo locis schismaticorum venerunt huc primarii tam ecclesiastici quam seculares : non jam amplius *O uspoxoienie Religiey greexiey* petentes, prout alias facere consueverant ; sed magna cum præsumptione, ut nos e gradibus nostris deturbemur, et ipsi in illis collocentur postulantes et tanquam rem sibi promissam deposcentes. Additæ sunt minæ per Cosacos, qui huc ad comitia in legatione missi sunt ; a quibus hoc principaliter regi, senatui et nuntiis terrestribus inculcatum est, Cosacos scilicet, nisi hoc concessum fuerit, seditionem facturos, et regno multum damnum illaturos. Submissæ sunt interim huc ad comitia litteræ ab episcopo Chioviensi, illos jam 100 chiliarchas elegisse et 100, 000 Cosacorum, qui numerus est toti regno vehementer formidabilis, conscripsisse, quod confirmatum est etiam a meo Sakowski. Auctoritate ergo comitiorum, non expectato fine, missi sunt ad ipsos nuntii tam a rege quam a senatu et a nuntiis terrestribus, districte præcipiendo, ut redeat quisque ad sua ; ultra cataractas Borysthenis non eant, nisi 2,000 ; ab incursionibus in ditiones Turcarum abstineant : quod si facere recusaverint, omnes virtutes regni contra illos movendas iri, et ad internecionem delendos ; sin obedierint, prout tenentur obedire, commissarios statim prima vere ad ipsos ituros et de omnibus cum ipsis transacturos ; hoc est, in quo numero deberent servire Reipublicæ et quantum stipendii ab illa expectare possent. Ad ipsorum autem postulata responsum iri post finem comitiorum per ipsorum nuntios, quod esset ex æquitate et juribus regni. De reditu legati nostri, ducis Zbaraski cum pace jam confirmata, spargunt multa, sed castellanus Cracoviensis frater ipsius, se nihil certi scire asseveravit.

Sed ut redeamus ad schismaticos, adhuc tumentes spe ambulant in magnis et mirabilibus ; nos tamen qui ex initiis comitiorum cognoscere possumus finem ipsorum, speramus certo nihil eos obtenturos ; in quo nos omnem diligentiam quæ moraliter possibilis erat facimus, agendo hac de re cum omnibus ordinibus regni. Serenissimo Deus concedat multos annos ; fere solus pugnat pro nobis. Jam hoc etiam cœperant cognoscere schismatici, et emiserunt aliquoties vocem desperationis cum indignatione, dicentes non tantum patribus nostris (qui nunc mecum quinque sunt), sed et mihimetipsi dixit Drywinski : « Videmus nihil nos contra « vos obtenturos vivente hoc rege : sed tempore interregni se omnibus « viribus insurrecturos contra nos. » Risimus ista, prout irridenda sunt. Deus enim concedet longam vitam Regi ; crescet et numerus nostratum ; non deerunt favores Sedis apostolicæ, quæ auctoritate sua permovebit hujus regni antistites : et cætera quæ Deus sibi reservavit, auxilium scilicet suum sanctum. Ad summum feriæ 2ae hebdomadæ sequentis dabitur resolutio hujus puncti de religione nuntiis terrestribus, qui inter suas *exorbitantias* hoc etiam posuerunt : « quare non satisfieret consti- « tutioni anni 1607 quod a nuntiis in gratiam schismaticorum est scrip- « tum ? » Responsum est datum argute (quod fuit hodie apud me), quod

scilicet a Rege et ab Unitis satisfactum fuerit illi constitutioni; a schismaticis autem non satisfactum, idque probatum evidenter. Promissa est ipsis commissio, ut pro certo loco et tempore conveniamus, et quæramus modum pacificationis ad invicem, et postea in futuris comitiis videbitur, quid facto opus sit ; interim autem constitutiones annorum 1607 et 1609 habeant suum robur, quæ nobis hucusque nihil nocuerunt. Habetis ergo compendium comitiorum in causa religionis.

Datum Varsaviæ, 24 februarii 1623.

II.

De initio et progressu horum comitiorum scripsi vobis ante tres septimanas; propterea nunc ista paucis scribo. Schismatici licet cum suis Cosacis omnia terroribus impleverint, nihil tamen per Dei gratiam obtinuerunt. Sub ipsa comitia venerat rumor illos conscripsisse 100,000. Legati præterea Cosacorum apud nuntios vehementer instabant, multa pericula, nisi eorum petitioni satisfieret, objiciendo. Eo res devenerat ut esset necessarium me ingredi ad nuntios terrestres et dicere causam nostram, quod hucusque nunquam fecimus. Unde decreta est deputatio decem personarum, ad quas adjecit serenissimus rex cum senatu quinque primarios senatores. Produxerunt ipsi primum sua jura, produximus nos postea, et ita nobis successit D. O. M. prosperante, quod evidenter, omnium judicio, a nobis victi fuerint. Venerunt insuper ille pseudometropolita et episcopi; confudit tamen eos potentia divina, ut nihil prævalerent adversus nos. Deo O. M. sit gratia, serenissimo etiam regi nostro, qui nisi nos juvisset, et quidem solus, non habendo auxilio ab ullo senatore, opprimeremur.

Ipsorum antesignanus et unus e nuntiis terrestribus, pestilentissimus schismaticus, quem nostis, ut arbitror, Unichimovschi, in ipso fervore conflictus nobiscum extinctus est et descendit ad inferos. Illi autem pseudoepiscopi eadem nocte qua finita erant comitia, fuga præcipiti se eripuerunt; impetrarunt tamen dilationem hujus negotii ad futura comitia.

Varsaviæ, Martii 8 an. 1623.

(Archiv. de Propaganda Fide. Cod. XII Basilianor.)

II

LETTRE DU NONCE LANCELOTTI AU CARDINAL BARBERINI ANNONÇANT LE MARTYRE DE SAINT JOSAPHAT.

Illmo e R^mo Signor P^ne Col^mo. Il metropolita Chioviense mi avisa con una sua delli 25 del passato, che l'arcivescovo Polocese Ruteno, persona esemplare e molto zelante de progressi dell'Unione, e stato ammazzato ultimamente in Vitepsco, sua residenza, in un tumulto popolare concitatoli contro da certo prete scismatico, da lui prima carcerato, e poi rilassato. Fui assalito detto arcivescovo nella propria casa da alcuni scismatici, li quali avendo amazzato con esso lui parte de servitori e gl'altri feriti, lo strascinarono poi per la citta nudo, rimanendoli solamente adosso un aspro cilicio, con che soleva andar tutto coperto; con questo che riempirono poi di sassi sommersero il corpo in una parte più profonda del flume Duna, facendosi ora diligenza da alcuni per ritrovarlo. Il caso ha commosso grandemente sua Maëstà, la quale però aveva commandato che andassero là alcuni commissarii a farci severo risentimento, ma è stata poi ritenuta da certi senatori, con metterli in considerazione esser bene di aspettar quattro o cinque settimane per aver miglior informazione del fatto. Io non dimeno dubito, che soprastando le feste del Natale, poi le Diete private e finalmente la Dieta generale, intimata per li 6 di febraro prossimo, abbianno mira con questi detti Senatori di prolongar tanto l'andata de commissari, che la crudeltà degli scismatici resti forsi impunita, mostrando in ciò il fare poco affetto verso l'Unione. Con tuttociò con prossima occasione farò ogni più caldo officio appresso sua Maëstà, acciocche venga sollecitato il castigo dei malfattori, ed a V. S. Illma faccio umilissima riverenza.

Di Varsavia li 7 di dicembre 1623; di V. S. Illma e R^ma,...

Il nuncio di Polonia.

(Szymanski a tiré cette pièce d'un ancien manuscrit de Zydyczyn, appartenant à l'église de Chelm, et l'a insérée dans sa collection, t. II, p. 361.)

III

REVISIO ANATOMICA CORPORIS B. JOSAPHAT

Per Adm. R. P. Theophilum Serafinowicz juratum et specialiter ad hunc actum a Rmo Protoarchimandrita deputatum commissarium, cum adhibito archiatro, die 20 februarii a° 1780 facta et manu propria ejusdem archiatri descripta, ac ad archivium Ordinis, in quo hucusque asservatur, transmissa.

Rogatus ab Adm. Reverendis patribus Hieromonachis Ordinis S. Basilii M. in monasterio civitatis Albæ Ducalis, ut quiescentes ipsorum in ecclesia sacras reliquias S. Josaphat martyris et Archiepiscopi Polocensis, præsentibus supradictis sacerdotibus, oculo anatomico inspicerem, defectumque organorum seu partium sanctum cadaver constituentium sub fide christiano-medica assignem, lubens reverenterque negotium suscepi, et quæ desunt fideliter hic adnoto :

1° In brachio dextro cutis cum carne et musculis introrsum spectati absunt, in manu eadem digitus annularis deest.

2° Brachium sinistrum radio, vena et integra manu caret.

3° Vertebræ dorsi, lumborum et costæ usque ad unam omnes non reperiuntur.

4° Musculi surales cum integumento communi absunt.

5° Os calcaneum cum ossibus tarsi et metatarsi phalangibusque digitorum in utroque pede desunt. Intelligendum quod necessario etiam demptis ossibus, cutis, caro seu musculi, nervi, tendines aponevorosos una cum his absunt.

In cujus negotii fidem manum et sigillum apposui.

Dabam in Alba Ducali in Lithuania anno Christi 1780.

Serenissimi Electoris Bavariæ Ducis pientissimæ memoriæ etc. primarius locum tenens et consiliarius, celsissimi S. R. I. Principis et Ducis in Olyka, Nieswiez etc. Hieronymi III Radziwill M. D. Lithuaniæ supremi Camerarii etc. archiater, Josephus Antonius de Karres in fidem præmissorum scripsit m. p.

Verbotenus ex apographo Bialensi, fasc. A. n° 4.

(*Copié par Szymanski*, t. II, p. 295.)

IV

S. S. D. N. PIO PAPA IX

DE CANONIZATIONE B. JOSAPHAT NOBILIUM POLONORUM

SUPPLEX LIBELLUS.

Illa sollicitudo paterna quam erga Polonos tum in prosperis tum in adversis rebus indesinenter per tot sæcula exhibuit sancta Sedes Apostolica, mirum in modum, ex quo in throno Beati Petri resedit Beatitudo vestra, exarsit. Pastoris vigilantissimi partes tenens gregique tuendo contra ingruentem hostem incunctanter addicta, quum novissime ipsa gens nostra in ultimum redacta esset discrimen, non cessavit Beatitudo vestra quin veterum pro Ecclesia meritorum memor, solemni supplicatione indicta, corda nostra desperatione dejecta sursum erigeret ; rursus, cunctis aliis obmutescentibus, vel aversos ab immanibus facinoribus quibus opprimebamur oculos tenentibus, sola vocem extolleret qua indifferentismo aut scepticismo, ut aiunt, laborantibus hominibus æternæ justitiæ principia in mentem revocaret persecutoresque ad summum Dei tribunal appellaret. Igitur quum dextram admoveret his qui nunc dejecti quondam potentia valuerunt, tunc novis Poloniæ populos vinculis Sedi Apostolicæ sane adstrinxit Beatitudo vestra, in diesque pœnitentiæ quam nobis hisce temporibus inscrutabili judicio Deus indixit animum roburque subministravit.

Tot ergo et tanta beneficia recolentes, ad pedes Beatitudinis vestræ memoris animi vota deponentes, ad novam impetrandam gratiam filiali confidentia supplices nunc devenimus : nempe ut Beatum Josaphat, archiepiscopum Polocensem Ritus Græci, ob assertionem Primatus Divi Petri a schismaticis occisum, in sanctorum catalogum referre dignetur.

Ad talia oranda nos imprimis movit extrema Ecclesiæ utriusque ritus in Polonia necessitas, qua quidem ita urgetur ut nulla nisi cœlesti interventione ipsi occurri possit. Quo fit ut Beatus Josaphat inter Sanctos per totum orbem Christianum acclamatus, illam interventionem pro nobis certo impetraret.

Illa etenim per laborem sanguinemque Beati Episcopi obfirmata pene tota corruit Unio, quæ quidem ubi aliquantulum adhuc habet locum,

modo vi aperta, modo infestiori dolo impetitur. Quum enim ad pristinos usus et ad antiquam et fideliorem Patrum traditionem remeandam nos revocare præ se ferunt, Græci Ritus clerum fidelesque ad Latinorum contemptum excitant, legitimisque Pastoribus ut debita denegetur obedientia. Sed ubi solemnis sanctorum ubique Beato Josaphat adhibitus fuerit honor, tum his gloriosum et dulce videbitur pro Sanctissima Ecclesia persecutionem ipsamque mortem pati, illis vero non posse Ruthenæ Ecclesiæ ritus ingenua sinceritate servari, quin simul a Sancta Sede Apostolica minimo tramite discedatur.

Sancti Basilii monasticus Ordo qui Beatum Martyrem primum inter reformatos suos habuit, pene totus, ingruente schismaticorum furore, extinctus jacet. Qui tamen ubi inter sanctos Ecclesiastica auctoritate evectus fuerit ipsius Martyr clarissimus, ad priora redibit, et ex ipsius restauratione, Vestra Beatitudine sic favente, profecto fiet ut iterum ex ipso exoriantur tum austeri pœnitentes, tum indefessi prædicatores, dogmatum invicti defensores, docti scriptores, sancti præsules, et quod majus est, præclara martyrum seges.

Nec ideo minus ad nos Ritus Latini cultores illa Beati Josaphat attinet gloria quam ad Græcæ Liturgiæ astrictos fratres. Etenim ex Unionis conservatione ipsa pendet conservatio ecclesiarumque nostrarum securitas. Illa vero ablata, statim in pejus persequutorum in nos redundabit furor, in his præcipue regionibus ad orientales meridionalesque Poloniæ plagas vergentibus, in quibus Græcorum prævalet ritus ; nobisque ipsis ad prælium majores infundendæ sunt vires quas Beatus Josaphat, ubi Christianus Orbis, jubente Vestra Beatitudine, illum colet, certo impetrabit.

Has demum humillimas ad Vestræ Beatitudinis pedes deponimus supplicationes ex persona tot millium cujuscumque ætatis, sexus atque conditionis, qui nunc etiam in ergastulis Moscoviæ et Poloniæ ingemiscunt vel in frigidis Siberiæ regionibus miserrime exulant ; qui sane, modo inter pseudo-orthodoxæ Ecclesiæ sectatores se annumerari, vel solum reputari concederen, statim prædia paternasque domos reciperent, quosque Polonos esse liceret si Catholicos esse ad posterum tæderet. Tales majori animo efficiet, constantesque præmio donabit Beati Josaphat apostolica Canonizatio.

Quod vero nunc expostulamus, sic agimus paternis vestigiis inhærentes, semper enim reges et ordines Reipublicæ Polonæ una cum plebe pio lætoque corde Beatum archiepiscopum et martyrem colere studuerunt.

Igitur postquam anno MDCXXIII martyrium a schismaticis Beatus Josaphat subiit, tot subsecuta sunt miracula, tanta cunctorum animis pia exarsit devotio, ut nostrorum regum felicis recordationis Sigismundi III et Vladislai IV, necnon Rutheniæ metropolitæ et Episcoporum, multorum etiam Regni Senatorum precibus annuens gloriosus Beatitudinis vestræ

antecessor Urbanus VIII, vigesimo tantum post martyris necem anno, illum Beatum declaraverit, jusseritque ipsius quotannis pridie Idus Novembris per Rutheniæ diœceses festum celebrari. Quo factum est ut Poloniæ cunctæ Unionique patronus renuntiatus, per longas afflictationes sæculo XVII jam labente, nostræ patriæ incumbentes, ab omnibus pie et fidenter fuerit invocatus.

His siquidem temporibus, in extremo periculo Polonia redacta, alieno milite Lutheri vel Photii sectatore occupata, nihil aliud præter divinam opem ad tam multis hostibus simul accurrendum visum est. Quam opinionem res ipsa probavit ; ubi primo cum Suecis, Borussis, Transylvanis, deinde cum Moscovitis, dimicandum necesse fuit. Quum quidem anno MDCLX, hos inter et Polonos inita fuisset pugna, Polonorum duces Czarniecki et Sapieha suis Beati Josaphat nomen pro signo ad recolligendam aciem dederunt ; vixque tandem devicto, e patriisque finibus profligato hoste, non dubitaverunt quin Beato victoriam totam attribuerent. Itaque re fideliter perspecta, rex Johannes-Casimirus una cum Senatu, Metropolita et Episcopis, summo Pontifici Alexandro VII enixas direxit preces, quatenus tandem inter Sanctos renuntiaretur Beatus Josaphat « in dominiis nostris, uti ferebat, plurimis miraculis clarus ». Tunc temporis nihil hujus modi statuisse Apostolicam Sedem sane tribuendum est providæ existimationi quod in ævo futuro tale et tantum Regno Poloniæ Unionique opportuniore modo certiorique discrimine auxilium adhiberetur.

Neque ideo populorum vota omnino irrita cesserunt ; nam Sanctæ Sedis auctoritate festum a pridie Idus novembris ad IV Kalendas octobris translatum fuit, quo melius peregrinorum in dies auctiori numero Beati tumulum invisentium contra sævam hyemem consuleretur.

Præclarum insuper venerationis gratitudinisque suæ ipsa Respublica præbuit documentum, quando in Comitiis anni MDCLXXIII amplissimis prædiis tumulum Beati Josaphat donavit, quem « multis miraculis « clarum uterque populus (Polonus scilicet atque Lithuanus) sibi peca- « liares gratias impetrantem utique senserit. » Anno MDCLXXVII idem Decretum aliis comitiis confirmatum, necnon Beatus Josaphat tamquam Regni Poloniæ Unionisque Patronus acclamatus. Postremo quum e primoribus Regni quidam Monachorum Sancti Basilii asceterium in ipso loco fundasset in quo, martyrium Beatus passus fuerat, pium consilium Rex et ordines in comitiis publico instrumento laudaverunt confirmaveruntque, tam præclari martyris merita celebrare summopere studentes.

Omnes satis norunt quam a multis hostibus, quot sævis bellis infelix assidue impetita fuerit Polonia. Inter quæ inceptis temperare consiliis ad exaltationem Beati Josaphat pertinentibus necesse fuit. Quin et ipsius corpus pluries ad hostibus exquisitum ; nempe a Tsare Petro qui illum flammis abolere cupiebat, nec non recentioribus temporibus aliis Moscovitarum ducibus, ne ultra tam sancto pignore Polonia gauderet Unde

sacræ reliquiæ non semel latere debuerunt, sed tandem post varias fortunas monachi Sancti Basilii qui fideli studio illas etiam in castris asservaverant, dominio Principis Radziwill, scilicet in urbe Biala recondere statuerunt ; ubi postquam aliquandiu latuerint, aliquo pacis radio interlucente, publicæ venerationi expositæ sunt, tanto quidem populorum concursu, tanta miraculorum frequentia ut sat ejus nomine videre sit plures institui sodalitates, atque inprimis piarum fœminarum Congregationem pro puellis educandis fundari, insuperque a Summis Pontificibus Clemente XII et Pio VI indulgentias tum prædictis sodalitatibus, tum ipsi Ecclesiæ in qua Beati reliquiæ sacratissimæ asservantur concessas in ipsius festo die lucrandas.

Quæ pia instituta horrenda tempestate, qua ipsa obruta est Polonia, passim eversa sunt, indeque illa indifferentia paullatim erga illos præcipue qui Ritum Unitum sectantur grassari cœpit. Poloniæ Ecclesia sub schismaticorum dominatu magna ex parte translata, in una tantum diœcesi, in illa nempe quæ Beati corpus asservat, perseveravit Unio, quasi ab ipso martyre qui pro illa vitam sanguinemque fudit, defuncto custodiretur, ejusque sacræ exuviæ Unionis exstarent fideli efficacique pacto symbolum.

Nunc vero, ubi primum in Orientis partibus jam renovari visa est Unio, statim apud Polonos reviviscere erga Beatum Josaphat vetus amor, piaque veneratio cœpit; piæ peregrinationes numero fervoreque pietatis ad urbem Bialam iterari ; scripta plurima per populum diffundi, avidaque mente perlegi, quibus tum Unio, tum Beati Martyris celebrabatur honos. Itemque ut antea, sub ipsius nomine renovari sodalitates quibus Beatitudo vestra dignanter duobus hisce elapsis annis, gratias spirituales concedere acquievit.

Cuncta ergo undique, nisi fallimur, coalescere et conjurare videntur ut jam nunc canonizationis plenarium honorem consequatur optimus noster atque dilectissimus patronus, Beatus Josaphat, Polocensis archiepiscopus, martyr inclytus. Ejus quippe in Polonia tanta alacritate, tanto omnium concursu acceptus cultus, præcipue ex decreto Urbani VIII vires incrementumque cœpit ; ipsique Unionis conservatio difficillimis temporibus adtribuenda. Ideoque quando et Vestra Beatitudo Sanctum Josaphat proclamaverit, itemque Unioni Patronum renuntiaverit, ad adultam virilemque ætatem nunc parvulam vixque redivivam promovebit, novumque ipsi triumphum, incrementique ætatem digito signabit.

In tam gravi nostra necessitate adversus hunc nisum Ecclesiæ hostium summis viribus se accingentium nullum quacumque terrarum inveniri potest subsidium, nisi quidem in cœlo potentem Patronum nobis certissimum dederit, illoque fidei Unionisque vinculo populos diversos in Polonia degentes adstrinxerit, solatioque animarum quam efficacissimis artibus consuluerit Vestra Beatitudo.

Ad cujus pedes humiliter amanterque provoluti atque Apostolicam Benedictionem implorantes, nos profitemur,

Vestræ Beatitudinis

Filios devotissimos et obsequentissimos.

Mense decembri anni millesimi octingentesimi sexagesimi quarti.

(Sign.) LEO PRINCEPS SAPIEHA, LADISLAUS PRINCEPS CZARTORYSKI, DESIDERIUS CHLAPOWSKI GENERAL., LADISLAUS COMES ZAMOYSKI GEN., DEODATUS ZALESKI, BREANSKI GEN., BARZYKOWSKI, LUDOVICUS COMES BYSTRZONOWSKI GEN., LEONTIUS COMES RZEWUSKI, TH. MORAWSKI, PLICHTA ANDREAS, ETC., ETC.

V.

CATALOGUES DES MONASTÈRES BASILIENS AU MOMENT DU PARTAGE DE LA POLOGNE.

Les deux catalogues suivants, découverts par S. E. le Cardinal Pitra dans les archives de l'ancienne nonciature de Vienne, donneront au lecteur l'idée du nombre et de l'importance des monastères basiliens en Pologne. Malgré des recherches très minutieuses, il n'a pas été possible de retrouver les noms polonais de tous ces établissements. Le chiffre placé après l'indication des noms donne le nombre des moines. Les lettres majuscules indiquent la destination de chaque monastère et les études qui y étaient florissantes.

A. Noviciat.
B. Cours de théologie et séminaire.
C. Cours de philosophie.
D. Rhétorique et études classiques.
E. Langue slave.
F. Paléoslave des manuscrits.
G. Paléoslave des lois anciennes
H. Langue russe.
I. Langue allemande.
K. Langue française.
L. Langue italienne.
M. Langue latine.
N. Langue lithuanienne.
O. Géométrie et mathématique

I.

INVENTARIUM MONASTERIORUM PROVINCIÆ LITHUANIÆ ORDINIS SANCTI BASILII MAGNI RUTHENORUM. AN. 1774.

1. Antepolitanum, *Antopol.* (Palatinat de Brzesc.)	Mon. 18.	D. I.
2. Berezvecense, *Berezwecz.* (Pal. de Polock.)	1.	A.
3. Bezvodzicense, *Bezwola.* (Pal. de Russie.)	3.	
4. Bialense, *Biala.* (Pal. de Brzesc.)	6.	E. F.
5. Borunense, *Boruny.* (Pal. de Vilna.)	21.	C. D.
6. Braslaviense, *Braslaw.* (Pal. de Vilna.)	6.	
7. Brestense, *Brzesc.* (Pal. de Brzesc.)	6.	F.
8. Buczacense, *Buczacz.* (Pal. de Russie.)	9.	C. D.
9. Bytenense, *Byten.* (Pal. de Nowogrodek.)	20.	A.
10. Ceprense, *Cepra.* (Pal. de Nowogrodek.)	6.	
11. Chelmense, *Chelm.* (Pal. de Russie.)	23.	B. C.
12. Chomscense, *Chomsk.* (Pal. de Brzesc.)	6.	
13. Czerciense, *Czercze.* (Pal. de Podolie.)	8.	
14. Czerlonense, *Czerlona.* (Pal. de Nowogrodek.)	4.	
15. Dareviense, *Darew.* (Pal. de Nowogrodek.)	7.	
16. Dermanense, *Derman.* (Pal. de Volhynie.)	9.	
17. Dubnense, *Dubno.* (Pal. de Volhynie.)	8.	
18. Drohobusense, *Drohobycz.* (Pal. de Russie.)	4.	
19. Dobryhorense, *Dobryhorka*	7.	
20. Drogicinense, *Drohiczyn.* (Pal. de Lublin.)	4.	
21. Grodecense, *Grodek.* (Pal. de Russie.)	4.	E. F.
22. Grodnense, *Grodno.* (Pal. de Troki.)	4.	
23. Helcanoviense,	6.	
24. Hlusznense, *Hlusk.* (Pal. de Minsk.)	4.	E. F.
25. Jablonoviense, *Jablonow.* (Pal. de Russie.)	3.	
26. Jacobopolitanum, *Jacobstadt.* (Courlande, aux confins du Pal. de Vitebsk.)	3.	I. M.
27. Jatruscense,	7.	I. M.
28. Illuxtense, *Illukszta.* (Courlande.)	4.	N.
29. Kasimiriovense, *Kazimierz.* (Pal. de Lublin.)	7.	E. F.
30. Kassutense.	6.	E. F.
31. Kobrynense, abbatia. *Kobryn.* (Pal. de Brzesc.)	5.	
32. Ladense, *Lady.* (Pal. de Minsk, distr. d'Ihumen.)	7.	E. F.
63. Leszczense, abbatia. *Leszcz.* (Pal. de Brzesc.)	6.	

64. Lubavicense, *Lubar*. (Pal. de Volhynie.) Mon. 6. E. F.
65. Laurysoviense, *Lawryszew*. (Pal. de Nowogrodek.) 9. B.
66. Lohoyscense, *Lohoysk*. (Pal de Minsk.) 5. E. F.
67. Liskoviense, *Lyskow*. (Pal. de Nowogrodek.) 6. E. F.
68. Machiroviense, 7.
69. Malaczkovicense,
70. Marivilense, 4. E. F.
71. Mirense, *Mir*. (Pal. de Nowogrodek.) 45. E. F.
72. Minscense, *Minsk*. (Pal. de Minsk.) 15.
73. Nowodworense. 5. E. F.
74. Novogrodecense, *Nowogrodek*. (Pal. de Nowogrodek.) 8.
75. Novosidecense. 3.
76. Onuphriense. (Monastère de S. Onuphre à Léopol.) 6.
77. Orsense, *Orsza*. (Pal. de Vitebsk.) 3.
78. Podubicense, *Podubis*. (Samogitie), près de Kortawiany. 5.G.H.M.
79. Polocense, *Polock*. (Pal. de Polock.) 4.
80. — ad arcem. 41. B. C.
81. Postaviense. *Postawy*. (Pal. de Vilna.) 2.
82. Pustinense : le monastère de Basiliens à Mscislaw portait déjà en 1505 le nom de *Pustynski*, ce qui veut dire *solitaire*. (Pal. de Mscislaw.) 8.
83. Putkoviense. 7. E. F.
84. Rakoviense, *Rakow*. (Pal. de Minsk.) 6.
85. Rohaczeviense, *Rohaczew*. (Pal. de Minsk.) 5.
86. Rosanense, *Rozana*, résidence des Sapieha. (Pal. de Nowogrodek.) 5.
87. Sielecense, *Sielce*. (Pal. de Lublin, terre de Lukow.) 5.E.F.H.
88. Sierocinense, *Sieroczyn* (Pal. de Russie.) 6.
89. Skitcense, *Skit*. (Pal. de Russie, terre de Halicz.) 3.
90. Sviersnense, *Swierzen*. (Pal. de Nowogrodek.) 4. B.
91. Suchovicense. 5.
92. Tadulinense. *Tadulin*. 5.E G.H.
93 Toloczinense, *Toloczyn*. (Pal. de Nowogrodek.) 3.
94. Torocanense, *Torokanie*. (Pal. de Brzesc.) 14.
96. Uszacense, *Uszacz*. (Pal. de Polock.) 6.
97. Werchoviense, 5. E. F.
98. Vilnense, *Vilna*. (Pal. de Vilna.) 36. B.
99. Vitebcense, *Vitebsk*. (Pal. de Vitebsk.) 28. C.
100. Vladimiriense, *Wlodzimierz*, ou Vladimir. (Pal. de Volhynie.) 7.C. D. I.
101. Volnense, 6.E.G.H.
102. Zydicinense, abb. *Zydyczyn*. (Pal.) 14. I.
103. Zyrovicense, *Zyrowice*. (Pal. de Nowogrodek.) 34.D.K.O.

II

CATALOGUS MONASTERIORUM ORDINIS SANCTI BASILII MAGNI PROVINCIÆ PROTECTIONIS B. V. M. CUM RESIDENTIBUS IN IIS RELIGIOSIS PP. ET FF. EX DISPOSITIONE RELIGIOSISSIMI P. DD. JOSEPHI MORGALEI IN CAPITULO UNIOVIÆ CELEBRATO ELECTI SUPERIORIS PROVINCIALIS CONFECTUS EX AN. 1776. IN AN. 1777. TYPIS S. R. MONASTERII POCZAJOVIENS. O. S. B.

1.	Monast.	Barense, *Bar.* in Semenki. (Pal. de Podolie.)	C.	Monachi	7
2.	—	Bialostocense, *Bialystok.* (P. de Podlachie.)	A.B.C.	—	13
3.	—	Bliczense. Cum prædio Lanovæ. *Bilcze.* (Pal. de Podolie.)	C.	—	7
4.	—	Bilyloviense, *Bilolowka.* (Pal. de Kiew.)	B. C.	—	7
5.	—	Camenecense, *Kamieniec.* (Pal. de Podolie.)	B. C.	—	11
6.	—	Christinopoliense, *Krystynopol.* (P. de Belz.)		—	9
7.	—	Cremenecense, *Krzemieniec.* (P. de Volhynie.)	C.	—	9
8.	—	Czernilaviense, *Czernilawa.* (P. de Belz.)	A. C.	—	6
9.	—	Czortkoviense, *Czortkow.* (Pal. de Russie.)	B. C	—	5
10.	—	Derewianovolicense, cum Horpin. *Derewianowlice.* (Pal. de Russie.)			8
11.	—	Dobromiliense, *Dobromil.* (P. de Russie.)	A.B.C.	—	17
12.	—	Domaszaviense, *Domaszow.* (P. de Belz.)	A.B.C.	—	5
13.	—	Drohobycense, *Drohobycz.* (P. de Russie)	B.	—	10
14.	—	Granoviense, *Granow.* (Pal. de Braslaw.)	B.	—	5
15.	—	Holowczynense, *Holowczyn.* (Palat. de Vitebsk.)	B.	—	5
16.	—	Horodyscense, *Horodyszcze.* (Palat. de Vitebsk.)	A. B.	—	5
7.	—	Hoscense, *Hojsk.* (Pal. de Volhynie.)	A. C.	—	17
18.	—	Hoszowiense, Cum Pacykow et Swaryczow. *Hoszow.* (Pal. de Russie.)	A.	—	11
19.	—	Jazienicense, *Jazienice.* (P. de Russie.)	A. B.	—	6
20.	—	Kanioviense, *Kaniow.* (Pal. de Kiew.)	B.	—	7
21.	—	Korzowcense, *Korzec.* (Pal. de Volhynie.)	C.	—	6
22.	—	Krasnopustinense, *Krasnopuszcza.* (Pal. de Russie.)	A. B.	—	7
23.	—	Krechoviense. *Krechow.*	A.B.C.	—	14

24.	Monast.	Krylosense, cum Pitrycz. *Krylos*. (Pal. de Russie.)	A.B.C	Monachi	6
25.	—	Lauroviense, cum Bilina.	A. B.		20
26.	—	Leopoliense, S. Georgii. *Leopol*. (Pal. de Russie)	M. C.	—	16
27.	—	Leopoliense S. Onuphrii, *idem*.	A. B.	—	7
28.	—	Leopoliense S. Joannis.	A. B.	—	5
29.	—	Lisianense, *Lisianka*. (Pal. de Kiew.)	B. C.	—	5
30.	—	Lubarense, *Lubar*. (Pal. de Volhynie.)	A.B.C.	—	16
31.	—	Lublinense, *Lublin*. (Pal. de Lublin.)	C.	—	4
32.	—	Luceoviense, *Luck*. (Pal. de Volhynie.)	A.B.C.	—	11
33.	—	Lukense, *Lukow*. (Pal. de Lublin.)		—	5
34.	—	Malejowense, *Malejow*. (P. de Podolie.)	A. C.	—	6
35.	—	Mielcense, *Mielec*. (Pal. de Sandomir.)	B. C.	—	10
36.	—	Milczense, *Miclze*.	A. C.	—	5
37.	—	Nieskinicense, *Nieskienicze*. (Pal. de Volhynie.)	B. C.	—	
38.	—	Ovrucense, *Owrucz*. (Pal. de Kiew.)	A.B.C.	—	11
39.	—	Poczajoviense, *Poczajow*. (P. de Volhynie)	A. B.	—	43
40.	—	Poddembcense, *Poddembice*.	B. C.	—	
41.	—	Podhorcense, *Podhorce*. (P. de Russie.)	A.B.C.	—	9
42.	—	Pohonense, *Pohon*. (Pal. de Russie.)	A.	—	4
43.	—	Puhyncense, *Puszyn*. (P. de Volhynie.)	B.	—	8
44.	—	Rzyszczoviense, *Rzyszczew*.		—	1
45.	—	SS. Salvatoris cum Topolnica.	A. B.	—	13
46.	—	Satanoviense, *Satanow*. (P. de Podolie.)	B. C.	—	12
47.	—	Sokulcense, *Sokulec*. (Pal. de Podolie.)	A. B.	—	6
48.	—	Strakloviense.	B. C.	—	6
49.	—	Strusoviense, *Strusow*. (Pal. de Russie.)			5
50.	—	Szarogrodense, *Szarogrod*. (P. de Podolie.)	C.	—	12
51.	—	Szczeplotense, *Szczeploty*. (P. de Belz.)	A.B.C.	—	7
52.	—	Trembouliense, *Trembowla*. (P. de Russie.)	A.B.C.	—	6
53.	—	Tryhorense, *Tryhury*. (Pal. de Kiew.)	B.C.	—	8
54.	—	Tuminense, cum Czetwertnica. *Tumin*. (Pal. de Podlachie.)	A.B C.	—	6
55.	—	Ulaszkoviense, *Ulaszkowce*. (P. de Podolie.)	B.C.	—	6
56.	—	Umanense, *Human*. (Pal. de Braclaw.)		—	17
57.	—	Unioviense.	A.B.C.	—	13
58.	—	Varsaviense, *Varsovie*. (Capitale. Pal. de Mazovie.)		—	3
59.	—	Verchratense, *Werchraty*. (Pal. de Russie.)	B.C.	—	8
60.	—	Vicynense, *Wicyn*. (Pal. de Podolie.)	C.	—	7
61.	—	Zadaroviense, *Zadarow*. (Pal. de Russie.)	A.	—	6
62.	—	Zahaycense, *Zahayce*. (Pal. de Podolie.)	A.B.	—	7

63.	Monast.	Zahoroviense, *Zahorow*. (Pal. de Volhynie.)	A.B.	Monachi	11
64.	—	Zamoscense, *Zamosc*. (Pal. de Russie.)	A.B.	—	9
65.	—	Zawaloviense, *Zawalow*. (Pal. de Podolie.)	A.B.C.	—	5
66.	—	Zbarense, *Zbaraz*. (Pal. de Volhynie.)	A.B.	—	5
67.	—	Zimnense, *Zimno*. (Pal de Volhynie.)	A.B.C.	—	5
68.	—	Zloczoviense. *Zloczow*. (Pal. de Russie.)	A.B.	—	6
69.	—	Zurkceviense, cum Biessady.	B.	—	8

III

LISTE DES MONASTÈRES BASILIENS EN POLOGNE, EN 1775.

Nous ajoutons aux deux listes publiées ci-dessus la suivante donnée par E. Hellenius dans ses *Souvenirs nationaux*. L'auteur avoue lui-même qu'elle est incomplète. Elle est particulièrement intéressante en ce que l'éditeur indique les principaux monastères, qu'il appelle *dirigeants* et le groupe de petits établissements soumis à chacun d'eux. Si ces renseignements sont exacts, ces petits monastères auraient été comme autant de prieurés non conventuels relevant des monastères plus importants.

Ostrog	Hojsk. Struktow.
Human	Kaniow. Lisianka. Granow.
Lubar	Tryhury. Bilolowka.
Szarogrod	Semenow. Korzow. Malejow. Holowczyn.
Kamieniec	Bilcze.
Trembowla	Czortkow. Satanow. Ulaszkowce. Strusow.
Wicyn	Krasnopuszcza. Zawalow. Sokulec. Lukoczyn.
Krylow	Zadarow. Pohon. Uhernice.
Léopol. Monast. de St-Georges	Leopol. St-Jean. — St-Onuphre.
Dobromil	Hoszow. Drohobycz.
Krechow	Monast. du Sauveur. Monast. de St-Laurent.

Krystynopol.	Szczeploty. Czernilawa. Domanow.
Zamosc.	Werchraty. Lublin.
Podhorce.	Derewianowlice. Jazienica. Zloczow.
Poczajow.	Zahajce. Krzemieniec. Zbaraz. Milorecze.
Bialystok.	Luck. Poddembice. Tumin.
Zahorow.	Zimno. Nieskienicze. Puszyn. Mielec.
Varsovie.	

TABLE

DU TOME SECOND

LIVRE CINQUIÈME

SAINT JOSAPHAT MARTYR DE L'UNITÉ CATHOLIQUE.

(1621-1623.)

CHAPITRE I.

SMOTRYCKI SOULÈVE LE DIOCÈSE DE POLOCK.

(1621-1622.)

Smotrycki sème l'agitation dans la Lithuanie et le diocèse de Pinsk. 3, 4
Ses principaux efforts sont bientôt dirigés sur la Ruthénie-Blanche. . . . . 4 *et suiv.*
Josaphat accourt de Varsovie pour défendre son troupeau. . . 9
Dévouement de Dorothée Achremowicz et de Jean Dziahilewicz. 9
3 mars 1621. — La ville de Vitebsk se révolte contre l'autorité du saint archevêque. 10, 11
Josaphat parcourt tout son diocèse pour conjurer le péril. . . 12
Il obtient du roi des lettres qui confirment son autorité. . . . *ibid.*
Tumulte qu'elles excitent à Polock. 13
L'archevêque court risque de la vie. 13, 14
Il convertit quelques-uns des principaux fauteurs de cette sédition. 15, 16
Février 1622. — Emeute à Vitebsk. 16
Avril 1621. — L'attention du roi éveillée par les intrigues des schismatiques de Vilna. 17
Mai 1621. — Le grand-chancelier de Lithuanie, Léon Sapieha, punit les principaux meneurs. 17, 18
Juin 1622. — Contre-coup de ces événements dans le Zaporoze. 19, 20
16 août 1622. — Martyre de Matthieu, protopope de Szarogrod. 21
Campagne de Chocim. 21
Nouvelles demandes des Zaporogues contre les Uniates. . . . 23
L'opinion publique devient favorable aux schismatiques. . . . 25

CHAPITRE II.

SAINT JOSAPHAT ET LÉON SAPIEHA.

(1622.)

Léon Sapieha, grand-chancelier de Lithuanie. 27
Sa naissance, ses talents, sa conversion. 28
Il devient un des protecteurs les plus zélés de l'Église uniate. . 28
Son amitié pour saint Josaphat. 29
Troubles que les plaintes des schismatiques et les menaces des Cosaques jettent dans son esprit. 30
Ses reproches à saint Josaphat. . . . . ibid.
Le saint explique sa conduite. 30
12 mars 1622. — Réponse de Sapieha ; caractère et valeur de cette pièce. . . . . 31 et suiv.
22 avril 1622. — Réplique de saint Josaphat. . . . . 37 et suiv.

CHAPITRE III.

PRÉLUDE DU MARTYRE.

(1622-1623.)

Nouveaux écrits de Smotrycki. 46
Réponses des Uniates. 46
La lutte principale concentrée de plus en plus dans le diocèse de Polock. 47
Les schismatiques veulent exercer publiquement leur culte dans la ville archiépiscopale. . . . . ibid.
Josaphat s'y oppose. . . . . ibid.
Sacrilèges commis à Polock. . . . . ibid.
L'archevêque insulté et menacé de mort dans plusieurs villes du diocèse. 49
A Mscislaw il convertit un gentilhomme qui voulait l'assassiner. ibid.
A Vitebsk surtout, les schismatiques ne gardent aucune mesure. 49, 50
L'archevêque et son clergé maltraités publiquement dans les églises. 50
La vie de Josaphat est protégée plusieurs fois comme par miracle. 51
Véritables sentiments des schismatiques à son égard. 52
Ils veulent lui persuader de quitter la Ruthénie pour aller à Moscou ou à Constantinople. 52
Josaphat dévoré par la soif du martyre. 53
Conversions qu'il opère durant un voyage en Lithuanie. . 54, 55

CHAPITRE IV.

SITUATION DÉSESPÉRÉE DE L'ÉGLISE UNIATE.

8 septembre 1622. — Attentat commis à Kiew sur quatre Basiliens. 58
Février 1623. — Préparatifs pour la Diète. 59
Pénible position de Rutski dans cette assemblée. 60, 61
L'affaire des Ruthènes mise en délibération. 63
Une commission est nommée pour l'examiner. 64
Les deux métropolites uniate et schismatique comparaissent devant elle. 66
L'innocence et le bon droit des Uniates sont reconnus; cependant justice ne leur est pas rendue. 67, 68
Projets extravagants d'accommodement. . . . . *ibid.*
La cause de l'Union définitivement abandonnée par la noblesse. 70
Angoisses de Rutski. 72
Son rapport à la Propagande sur l'état de l'Eglise ruthène. . 72
Intrigues de quelques moines basiliens pour passer au rite latin. 74
28 juillet 1623. — Le métropolite assemble à Ruta le Chapitre général de la congrégation de la Sainte-Trinité. 76
Hésitations jusque dans les conseils de la papauté. 78
Le métropolite Rutski s'apprête à remettre pour un temps le gouvernement de son Eglise à saint Josaphat. 80

CHAPITRE V.

LE MARTYRE.

(12 novembre 1623.)

Josaphat de plus en plus dévoré de la soif du martyre. . . . 81
Nouvel attentat à Kiew contre les Uniates. 82
Josaphat part pour Vitebsk à la fin d'octobre 1623. 83
Instances des habitants de Polock pour le retenir et lui faire accepter une escorte. 84
Dernière visite de l'archevêque à sa cathédrale. 85
Aspect de Vitebsk à l'arrivée de Josaphat. 86
Respect que lui témoignent ses plus mortels ennemis. . . . *ibid.*
Sermon prononcé par Josaphat le jour de saint Démétrius. . . 88
Dernier conseil des schismatiques à l'hôtel de ville. 89
L'exécution fixée au dimanche 12 novembre. 89
Josaphat prévenu de l'imminence du péril. 91
Son dernier repas avec les siens. 92
Sa dernière nuit de prière et de pénitence. 93

Au lever du jour le peuple se précipite sur l'évêché. 94
Siége du palais épiscopal. 95
Le P. Dorothée Lecikowicz, Emmanuel Cantacuzène et Grégoire Uszacki frappés en essayant de protéger Josaphat. 96
L'archevêque tombe sous un coup de hache et est achevé par une décharge de mousquets. 97
Outrages prodigués à son corps. 98, 99
Ses traits imprimés miraculeusement sur une muraille. 100
Le corps du martyr jeté dans la Dwina. 101
Prodiges qui manifestent la sainteté de la victime et le courroux du ciel. 102, 103

LIVRE SIXIÈME.

LES FRUITS DU MARTYRE.

(1623-1629.)

CHAPITRE I.

L'UNION VICTORIEUSE EN RUTHÉNIE-BLANCHE A VARSOVIE ET A ROME.

(1623-1624.)

Aspect de la ville de Vitebsk au lendemain de l'assassinat de l'archevêque. 107
17 novembre 1623. — Le corps du saint retiré des eaux. 108
Sa beauté miraculeuse. 109
Conversion de Jean Chodyga, bourgmestre de Polock. 110
La nouvelle du martyre arrive dans cette ville. 111
Josaphat apparaît à Jean Dziahilewicz 112
Les bourgeois de Polock réclament le corps de l'archevêque. . . 112
Larmes et pénitence des habitants de Vitebsk. 112, 113
Voyage triomphal des reliques du martyr, de Vitebsk à Polock. 113
Premiers miracles de Josaphat. 114
19 novembre 1623. — Le grand-chancelier Léon Sapieha réclame la punition des assassins. 115, 116
Décembre 1623. — Sentiments du métropolite Rutski et des évêques uniates, à la nouvelle du martyre. 117
9 décembre 1623. — Le roi indigné envoie des commissaires à Vitebsk 119
18 janvier 1624. — Procès des assassins; leur défense. . 120, 121

Ils proclament eux-mêmes l'innocence et la sainteté de Josaphat. 122
23 janvier. — Sentence des commissaires. 123
Dix-neuf des principaux coupables périssent sur l'échafaud; leur conversion. 124
Pierre Wasilewicz meurt seul impénitent. 125
Polock et Vitebsk désormais fidèles à l'Union. 126
Léon Sapieha humble client de Josaphat. 127
L'hostilité contre l'Union cesse pour le moment au sein de la noblesse. 127
Les Cosaques réprimés et l'Ukraine pacifiée. 128
Remords et fuite de Smotrycki. 129
22 janvier 1624. — La Congrégation de la Propagande appelée à décider du sort de l'Église uniate. 131
La nouvelle du martyre de saint Josaphat parvient à Rome. . 132
Douleur du Pape Urbain VIII et des cardinaux. . . . . *ibid.*
7 février 1624. — Le Souverain Pontife défend aux Ruthènes de passer au rite latin. . . . . *ibid.*
31 mai 1624. — Il recommande la cause de l'Union au roi de Pologne, accorde diverses grâces à Rutski et ordonne l'ouverture d'un procès de canonisation en faveur de Josaphat. . 133 *et suiv.*

CHAPITRE II.

SAINT JOSAPHAT THAUMATURGE.

(1624-1630.)

Dévotion du peuple envers saint Josaphat. 139, 140
18 janvier 1625. — Funérailles triomphales du saint martyr. 141
Miracles sans nombre opérés à son tombeau. 142
Josaphat emploie avec prédilection sa puissance en faveur de ses amis. 142
Guérison du P. Gennadius Chmielnicki. 143
11 novembre 1626. — Le collège des Jésuites de Polock préservé de l'incendie. 144
Faveurs accordées au P. Kosinski, à Michel Tyszkiewicz, à Basile Chotelski. 145
14 mars 1627. — Josaphat apparaît à Félicie Wollowicz et lui rend la santé. 146
Rutski secouru sans cesse par son saint ami. 147
1627. — La ville de Zamosc sauvée de l'incendie. 148
Le cilice de Josaphat instrument de nombreuses guérisons. . *ibid.*

1628. — Les ducs Georges Czartoryski et Alexandre Zaslawski recouvrent la santé par l'intercession de saint Josaphat. . . 149, 150
1625. — Premières procédures pour la canonisation. . . . 152
Mars 1628. — Enquête publique faite par l'ordre du Pape à Polock et à Vitebsk. . . . . 153 et suiv.
Le métropolite en prescrit une autre à Wlodimir. 158
Hommages éclatants rendus en cette occasion à saint Josaphat. 159
1629. — Les actes de ces enquêtes examinés à Rome. . . . 161
1630. — Des vices de forme sont constatés. 162

CHAPITRE III.

CONVERSION DE MÉLÉTIUS SMOTRYCKI.

(1627.)

1625. — Le métropolite Rutski obtient du Pape et du roi la permission de se choisir un coadjuteur. 165
Mort prématurée d'Adrien Podbereski, choisi d'abord pour cette dignité. 165
1626. — Elle est donnée à Raphaël Korsak. 166
Septembre 1626. — Le concile de la métropole de Kiew assemblé à Kobryn. 169
Actes de cette assemblée. 170
Fondation d'un séminaire à Minsk. 171
1627. — Rutski prend en main l'administration de l'église de Chelm. 172
1627. — Il visite celles de Wolhynie. 173
Ses entretiens avec le duc Alexandre Zaslawski. 174
Conversion du P. Fabien Sakowicz 175
Rentrée de Smotrycki en Ruthénie. 176
Résultats de son voyage en Orient. 177
Ses rapports avec Cyrille Lucaris. 178
Le duc Zaslawski lui refuse l'archimandrie de Derman. . . . 181
Efforts du duc pour le convertir. 181, 182 182
6 juillet 1627. — Smotrycki prête obéissance au métropolite uniate. 183
Lettres de Smotrycki et de Zaslawski au Souverain Pontife. . . 184
Saint Josaphat, véritable auteur de cette conversion. 185
L'abjuration de Smotrycki reste secrète. 186

CHAPITRE IV.

MÉLÉTIUS SMOTRYCKI ZÉLATEUR DE L'UNION; SA CHUTE NOUVELLE.

(1627-1628.)

Apaisement des passions schismatiques en Ruthénie. . . . 189
Espérances de réconciliation. 190
Projets de Smotrycki. 191
Le métropolite Rutski et le duc Zaslawski les accueillent avec faveur. 191
21 août 1627. — Lettre de Smotrycki à Cyrille Lucaris. . . . 193
8 septembre 1627. — Entrevue de Borecki et de Smotrycki à Kiew. 196
Pierre Mohyla, archimandrite des Cryptes. 197
Espérances de Smotrycki. 198
La nouvelle de sa conversion parvient à Rome. 198
Smotrycki s'entend avec les principaux prélats schismatiques. 199
Un concile est convoqué à Kiew pour le 15 août 1628. . . . 200
Smotrycki écrit l'*Apologie de son voyage en Orient*, pour préparer les voies à une réconciliation. 200
Juillet 1628. — Craintes de Rutski à la lecture de cet ouvrage. 202
Intervention d'Isace Kopinski, évêque schismatique de Przemysl. 203
Rutski essaie vainement d'arrêter ses menées. . . . . *ibid.*
Espérances que font naître, à Rome même, les efforts de Smotrycki. 204
13 août 1628. — Il se rend à Kiew. . . . . *ibid.*
On refuse de le recevoir au monastère des Cryptes et dans le concile. . . . . *ibid.*
Attitude menaçante des Cosaques et de la populace. 205
Le concile condamne l'*Apologie* de Smotrycki et veut lui imposer une rétractation de cet écrit. 206
Résistance de Smotrycki. 208
Les menaces du métropolite, des Cosaques et de quelques gentilshommes schismatiques ébranlent son courage. . 209, 210, 211
Sa chute. 212
15 août 1628. — L'*Apologie* frappée solennellement d'anathème en présence de son auteur. 212

CHAPITRE V.

PÉNITENCE ET MORT DE SMOTRYCKI.

(1628-1633.)

Repentir de Smotrycki. 213
7 septembre 1628. — Il publie une *Protestation* contre l'assemblée de Kiew et rentre dans le sein de l'Église catholique . 214
Smotrycki imprime une *Exhortation à la nation ruthène* en faveur de l'Union. 215
Borecki oppose deux pamphlets à ces écrits. 216
Le socinien Gizel, apologiste des évêques schismatiques. . . ibid.
1629. — Smotrycki réplique par son *Exethesis*. . . . . ibid.
Mai 1629. — Rome se montre pleine de miséricorde pour Smotrycki pénitent. 217
Nouvelles tentatives du duc Zaslawski pour la réunion des Uniates et des schismatiques. 219
28 octobre 1629. — Assemblée de Léopol. . . . . ibid.
Les évêques schismatiques refusent de s'y présenter. 219
14 novembre 1629. — Mort du duc Zaslawski. 220
Smotrycki se renferme dans sa retraite de Derman. 221
Le pape Urbain VIII lui fait demander la collection de ses écrits en faveur de l'Union. . . . . ibid.
16 février 1630. — Lettre de Smotrycki sur les moyens de convertir les Ruthènes. 225
1631. — Urbain VIII donne à Smotrycki le titre d'archevêque d'Hiérapolis. 227
Soins de Smotrycki pour son monastère de Derman. . . . . ibid.
Sa vie pénitente. 228
Son humilité. 229
Il est en butte à la haine des schismatiques. . . . . ibid.
On l'avertit que sa vie est menacée. . . . . ibid.
Sa maladie soudaine. . . . . ibid.
Ses derniers jours. 230
27 décembre 1633. Sa mort. 232
Ses mains recouvrent la vie pour attester sa fidélité à l'Église romaine. 233
Miracles plusieurs fois répétés. 235
Le monastère de Derman protégé contre les incursions des Cosaques et des Tartares. 235

LIVRE SEPTIÈME.

L'ÉGLISE SCHISMATIQUE ORGANISÉE PAR LE ROI LADISLAS IV.

(1629-1647.)

—

CHAPITRE I.

PRÉPARATIFS D'UNE LUTTE NOUVELLE.

(1629-1632.)

Pierre Mohyla, archimandrite des Cryptes de Kiew, entreprend d'instruire le clergé schismatique. 240
Il envoie des jeunes gens étudier dans les écoles catholiques et fonde un collège à Kiew. 240
1630. — Mohyla publie sa *Profession de foi orthodoxe de l'Église orientale*, qui devient la base de l'enseignement chez les schismatiques. 242
1631. — Isace Kopinski, métropolite de Kiew, à la mort de Borecki. 243
L'Ukraine perdue pour les Uniates. . . . . *ibid.*
1629. —Cinquième chapitre général des Basiliens de la Sainte-Trinité. . . . . *ibid.*
Joseph Bakowiecki, évêque de Wlodimir. 244
Raphaël Korsak, évêque de Pinsk. . . . . *ibid.*
Méthodius Terlecki, évêque de Chelm. . . . . *ibid.*
Ses missions en Hongrie et en Esclavonie. 245
10 avril 1632. — Mort de Sigismond III. . . . . *ibid.*
Caractère de ce prince. 246
L'histoire injuste envers lui. 247
Premiers préparatifs pour l'élection de son successeur. . . . 248
Diétines antécomitiales. 249
Coalition des hérétiques, des politiques, ennemis du clergé, et des schismatiques. . . . . *ibid.*
22 juin 1632. — Ouverture de la Diète dite de convocation. . 250
Le duc Christophe Radziwill maréchal de la Diète. 250
Le nonce apostolique Honoré Visconti. 251
Le primat Jean Wenzyk. 252
Rédaction de l'Acte de Confédération. . . . . *ibid.*
Les coalisés exigent des concessions de la part des catholiques. 253

La cause de l'Union comme toujours peu populaire. 254
Une commission est nommée sous la présidence du prince royal, Ladislas, pour rédiger un projet d'accommodement. . . . 254
Intervention des Cosaques Zaporogues. 255
Un projet d'accord est dressé. . . . . ibid.
Nouvelle agitation dans les diétines. . . . . ibid.
Septembre 1632. — Odieuses manœuvres du duc Radziwill dans le Zaporoze. . . . . ibid.
Un orage se forme pour la Diète d'élection. 256

CHAPITRE II.

LES SCHISMATIQUES VICTORIEUX A L'AVÈNEMENT DE LADISLAS IV.

(27 septembre 1632, 14 mars 1633.)

L'élection du prince Ladislas assurée d'avance. 257
Projets des ennemis de l'Église et de l'Union. . . . . ibid.
27 septembre 1632. — La noblesse réunie en masse dans la plaine de Wola, sous Varsovie. 258
Jacques Sobieski, maréchal de la Diète. 259
Une commission est nommée pour préparer une transaction entre les catholiques et les protestants. 261
Avantages nouveaux que les protestants savent obtenir. . . . ibid.
Les schismatiques à la Diète. 262
Le prince Ladislas. 263
Sa situation dans la Diète. . . . . ibid.
13 octobre. — Audience des Cosaques Zaporogues. 265
20 octobre. — Les schismatiques récusent la commission nommée par la Diète pour s'occuper des affaires de la religion grecque. 268
Le prince Ladislas choisi pour arbitre. . . . . ibid.
Ses dispositions hostiles aux Uniates. 269
Inutile intervention du nonce apostolique Visconti. 269
1er novembre. — Des *Articles de pacification* sont rédigés entièrement en faveur des schismatiques. 270
La hiérarchie, instituée par Théophane, reconnue par la république polonaise. 271
L'Eglise uniate démembrée. . . . . ibid.
Déplorable résultat de ces concessions pour l'Eglise uniate et la Pologne. 271
Inutile intervention du métropolite Rutski auprès de Ladislas. . 271
9 novembre. — Ladislas IV, élu le 8 novembre 1632, s'oblige,

par un article des *Pacta conventa*, à exécuter les *Articles de pacification de la religion grecque*. 277
Protestation de Rutski, de ses suffragants, des évêques et de quelques seigneurs latins. 278
14 novembre. — Ladislas prête le serment d'observer les *Pacta conventa*. 279
Réclamations des catholiques. 280
Préparatifs du couronnement royal. . . . . *ibid.*
4 février 1633. — Funérailles de Sigismond III. 281
Le métropolite Rutski et ses suffragants prennent part à ces cérémonies. . . . . *ibid.*
6 février 1633. — Ladislas est sacré dans la cathédrale de Cracovie. . . . . *ibid.*
Diète du couronnement. 282
Mohyla à la Diète. . . . . *ibid.*
Ladislas écrit au Pape et lui demande de confirmer ces transactions. 283
Les *Articles de pacification* sont examinés à Rome et déclarés inacceptables. 284
18 février. — Le roi soumet ces articles à l'examen d'une réunion de théologiens. 285
Tous, sauf le P. Valérien Magnus, capucin, et deux autres, sont unanimes à les rejeter. 285, 286
14 mars. — Les schismatiques obtiennent un diplôme royal, qui leur garantit l'exécution des *Articles de pacification* et organise la hiérarchie schismatique. 287
Protestations des Uniates et des catholiques latins. . . . 289, 290

CHAPITRE III.

EXÉCUTION DES ARTICLES DE PACIFICATION.

(1633-1647.)

Mohyla supplante Kopinski à Kiew. 292
Kopinski ne trouve d'assistance qu'auprès de Rutski. . . . . *ibid.*
Sa mort malheureuse. . . . . *ibid.*
2 juillet 1633. — L'église métropolitaine de Sainte-Sophie de Kiew envahie par les schismatiques. 293
Sac du palais du métropolite uniate à Kiew. . . . . *ibid.*
Rutski réclame vainement la réparation de ces attentats. 293, 294
Le collège de Kiew transformé en université. 294
Violences de Mohyla et des Cosaques contre les Uniates . . 295, 296

Installation et mort soudaine de l'évêque schismatique de Mscislaw. 298
Intrigues pour la nomination de son successeur. . . . . ibid.
1634.— Georges Ossolinski, ambassadeur de Ladislas IV à Rome, cherche à obtenir l'approbation des *Articles de pacification*. 299, 300
Raphaël Korsak chargé de défendre, près du Saint-Siège, les intérêts de l'Union.. . . . . 301, 302, 303
Les *Articles de pacification* examinés par l'ordre du Pape, qui en déclare l'acceptation impossible. 304
1635. — Intrigues et tumultes dans les diétines ante-comitiales. 304, 305
Diète, dans laquelle Ossolinski rend compte de son ambassade. 305
Difficultés que Rutski y rencontre. 306, 307
14 février. — Compte rendu d'Ossolinski. 309
Ladislas IV mieux disposé à l'égard des Uniates. 310
Décision définitive du roi. . . . . ibid.
18 mars. — Diplôme royal qui met les schismatiques en possession des droits concédés par les *Articles de pacification*. . . 312
Protestation des catholiques. 313
La noblesse indifférente comme toujours à la cause des Uniates. ibid.
Le roi accorde aux Uniates un diplôme qui leur reconnaît la paisible possession des églises et des biens qui leur sont laissés. 314, 315
30 mars. — Le nonce apostolique proteste au nom du Pape contre les *Articles de pacification*. 315
Embarras de Rutski au lendemain de cette Diète. Secours qu'il demande à Rome. 317
Rutski et ses suffragants refusent de livrer leurs églises. . . . 318
A Vilna, le métropolite fait reculer les commissaires royaux, à la tête desquels est le prince Radziwill. 319
Intervention divine en faveur des Uniates à Nowogrodek.. 319, 320
Les schismatiques s'emparent d'une église à Polock. 320
A Vitebsk ils sont repoussés. . . . . ibid.
L'évêché schismatique établi à Mohilew. . . . . ibid.
Châtiment du peuple de cette ville. 321
Résistance énergique de l'évêque de Luck, Jérémie Poczapowski. . . . . ibid.
Il meurt empoisonné par les schismatiques. 322
Le nonce apostolique Marius Philonardi conserve cet évêché aux Uniates . . . . . ibid.
Silvestre Hulewicz, évêque schismatique de Przemysl. . . . ibid.
Sa lutte acharnée contre Athanase Krupecki. 323, 324
La mort de Hulewicz ne termine pas la lutte, qui est continuée

par Winnicki. 325
Succès de Raphaël Korsak, évêque de Pinsk. . . . . *ibid.*
L'évêque de Wlodimir, Joseph Bakowiecki, défend la cathédrale de Brzesc . . . . . *ibid.*
Châtiment de Raphaël Leszczynski, palatin de Belz, qui veut la livrer aux schismatiques. 326
Methodius Terlecki, évêque de Chelm, chasse Mohyla de sa ville épiscopale. . . . . *ibid.*
Il empêche les schismatiques de s'établir à Chelm, à Krasnistaw et dans plusieurs autres lieux de son diocèse. 327
Conversions merveilleuses qui sont le fruit de ses efforts. . . 328
Résultat définitif de ces luttes. 329

CHAPITRE IV.

DERNIERS JOURS DU MÉTROPOLITE JOSEPH RUTSKI.

(1635-1637.)

1633. — Nouvelles instances pour la canonisation de Josaphat. 331
1633.— Relation des auditeurs de Rote. 333
Le procès de Polock annulé par la Congrégation des Rites. . . 335
1635. — Des ordres sont donnés pour en commencer un nouveau. . . . . *ibid.*
Infirmité et vie austère du métropolite Rutski. 337
Il a le pressentiment de sa fin prochaine. . . . . *ibid.*
1635. — Il se retire dans la solitude pour se préparer à la mort. 338
20 juillet 1636. — Le Chapitre général des Basiliens assemblé au monastère de la Sainte-Trinité de Vilna. . . . . *ibid.*
Etat de la congrégation. 339
Réformes proposées par Rutski. 340
4 août 1636. — Translation solennelle des reliques de saint Casimir 340, 341
Rutski annonce d'avance les circonstances de sa mort. . . . 341
28 janvier 1637. — Il écrit son testament à Derman. 342, 343, 344
5 février. — Il meurt. 344
Honneurs rendus à sa dépouille mortelle. 345
Son corps est transporté à Vilna. . . . . *ibid.*
Il y reste sans corruption jusqu'en 1655. . . . . *ibid.*
Raphaël Korsak succède à Rutski. . . . . *ibid.*
Deuil de l'Église uniate. 346
Résultat des travaux de Rutski 347
Immenses services qu'il a rendus à l'Église et à la Pologne. . 348
Parallèle de Rutski et de saint Josaphat. 349, 350

LIVRE HUITIÈME.

LE CULTE ET LES RELIQUES DE SAINT JOSAPHAT.

(1628-1867.)

—

CHAPITRE I.

NOUVEAUX MIRACLES ET BÉATIFICATION DE JOSAPHAT.

(1628-1652.)

Josaphat survit, dans la mémoire du peuple ruthène, aux autres fondateurs de l'Union. 354
1629 et 1630. — Guérisons et faveurs miraculeuses obtenues par son intercession. 355
1633. — La citadelle de Polock défendue contre les Moscovites par saint Josaphat. 357
1636. — Miracles obtenus par Emmanuel Cantacuzène, Dorothée Leickowicz et Jean Chodyga. 358, 359
Août 1637. — Seconde enquête faite à Polock pour la béatification. 360, 361
Reconnaissance des reliques de Josaphat. 362, 363
Le métropolite Raphaël Korsak se rend à Rome pour presser la canonisation. 364
22 novembre 1642. — La sacrée Congrégation des Rites reconnaît un caractère miraculeux à quatre guérisons opérées par le martyr de l'Union. 365
14 décembre 1642. — Elle déclare que l'on peut procéder à sa canonisation. . . . . ibid.
16 mai 1643. — Urbain VIII autorise le culte de Josaphat dans toutes les églises de l'ordre de Saint-Basile et de la Ruthénie. 366
1641. — Korsak mort à Rome avant cette concession 367
12 novembre 1643. — La fête du bienheureux Josaphat célébrée pour la première fois à Polock et à Vilna. 368
1640 à 1652. — Nombreux miracles et apparitions de Josaphat. 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375
1650. — Léon-Casimir Sapieha offre une châsse d'argent pour renfermer les reliques du saint martyr. 376
L'archevêque de Polock Antoine Sielawa fonde un collège de six chapelains pour le service de la chapelle du bienheureux Josaphat. 377

CHAPITRE II.

LES GUERRES COSAQUES, SUÉDOISES ET MOSCOVITES. TRANSLATIONS DES RELIQUES DE SAINT JOSAPHAT.

(1648-1667.)

Prospérité de la Pologne sous le gouvernement de Ladislas IV. 380
Le roi rêve un accord entre les Uniates et les schismatiques. . . *ibid.*
Velléités de conversion de Pierre Mohyla. 381
1646. — Sa mort. . . . . *ibid.*
La Pologne toujours menacée du côté de l'Ukraine. 382
Insouciance de la noblesse en face de ce péril. . . . . *ibid.*
Commencement des guerres cosaques. . . . . 383 *et suiv.*
L'Union n'a pas déterminé cette explosion. 383, 384
Intolérable oppression qui pesait sur les paysans de l'Ukraine. 384, 385
Projets de Ladislas IV pour la pacification de ce pays. . . . 386
La noblesse en empêche l'exécution. . . . . *ibid.*
1648. — Bogdan Chmielnicki soulève toute la population de l'Ukraine. 387
1649. — Jean-Casimir succède à son frère Ladislas IV. . . . *ibid.*
1650. — Les Uniates sacrifiés par le traité de Zborow. . . . 388
Antoine Sielawa, métropolite de Kiew. 389
Juin 1649. — Mort de Méthodius Terlecki, évêque de Chelm. . *ibid.*
Jacques Susza, administrateur de cette église. . . 389, 390, 391
La guerre éclate de nouveau. 391
Victoire de Jean-Casimir à Beresteczko. . . . . *ibid.*
Avantages qu'en retirent les Uniates. . . . . *ibid.*
1652. — Les Moscovites envahissent la Pologne. . . . 391, 392
Smolensk perdu pour l'Union. 392
Gabriel Kolenda, archevêque de Polock, quitte cette ville en emportant le corps de saint Josaphat. . . . . *ibid.*
16 mai 1655. — Martyre du bienheureux André Bobola. . . 393
Mort du métropolite Antoine Sielawa et des évêques uniates de Pinsk, de Wlodimir et de Przemysl. 394, 395
1655. — Le roi de Suède, Charles-Gustave, entre en Pologne. 396
Le corps de saint Casimir confié à Kolenda. 396
L'archevêque échappe aux Suédois, grâce à son adresse. . . *ibid.*
Réveil national en Pologne. 396, 397, 398
La paix signée avec les Suédois et leur allié, l'électeur de Brandebourg. 399, 400

Pactes d'Hadziacz conclus avec les Cosaques. 400
Rêve chimérique d'une nation ruthéno-cosaque unie à la Pologne. 400, 401
L'abolition de l'Union stipulée. 401
Kolenda, retiré à Suprasl, y dépose les reliques de saint Josaphat. 402
Inutiles efforts pour empêcher la ratification des pactes d'Hadziacz. 402, 403, 404, 405
Les Cosaques se soumettent à la Moscovie et recommencent la guerre. 405
1660. — La forteresse de Lachowicze protégée par Notre-Dame de Zyrowice. . . . . *ibid.*
Paul Sapieha et Etiene Czarnieki gagnent la bataille de Polonka, grâce à la protection de saint Josaphat. 406
La madone de la cathédrale de Polock rapportée de Moscou. 407, 408
1667. — La paix d'Andruszow met fin à la guerre. 409
La ville de Kiew cédée à la Moscovie. . . . . *ibid.*
Conséquences de cette cession pour l'avenir. 409, 410

CHAPITRE III.

LA RUTHÉNIE PACIFIÉE.

(1667-1705.)

Fidélité des Uniates à l'Eglise et à la Pologne durant l'invasion. 412, 413
Mauvais traitements qu'ils ont à subir de la part des Latins. . *ibid.*
Dissensions pour le choix du métropolite et du proto-archimandrite des Basiliens. 414
Les Uniates poursuivis auprès du Saint-Siège. 414
L'évêque de Chelm, Jacques Susza, se rend à Rome pour plaider la cause de ses frères. . . . . *ibid.*
Kolenda nommé métropolite. . . . . *ibid.*
1663. — Rapport de Susza sur les travaux des Uniates. . . 415
Instances nouvelles pour la canonisation de saint Josaphat. . 416
1665. — Susza publie la vie du saint martyr. . . . . *ibid.*
1666. — Il donne également celle de Mélétius Smotrycki. . . 417
Le métropolite Kolenda à Suprasl. 418
Son énergie pour défendre le patrimoine de ce monastère. . . 419
1667. — Il part pour ramener les reliques de saint Josaphat à Polock. 419, 420
25 septembre. — Triomphe décerné au saint martyr par Vilna. 420, 421

12 novembre. — Arrivée des saintes reliques à Polock. . . 422
1670. — Dernières et inutiles instances pour la canonisation 423, 424, 425, 426
1669-1673. — Michel Korybut Wisniowiecki, roi de Pologne. 427
Ses favorables dispositions pour l'Union. . . . . *ibid.*
La fête du B. Josaphat célébrée avec solennité à la Diète du couronnement. 428
Vigilance de Kolenda pour déjouer les tentatives des schismatiques. . . . . *ibid.*
Le roi et la Diète font une fondation à la cathédrale de Polock, en l'honneur de Josaphat. . . . . *ibid.*
1674-1696. — Jean III Sobieski, roi de Pologne. 429
Son ardent désir de mettre fin au schisme ruthène. 430
1677. — L'évêque schismatique de Léopol, Joseph Szumlanski, se réconcilie secrètement avec l'Eglise romaine. 431
Il travaille à ramener son troupeau à l'Union. . . . . *ibid.*
1680. — Colloque de Lublin. . . . . *ibid.*
1681-1691. — Sobieski nomme Innocent Winnicki évêque schismatique de Przemysl, et, d'accord avec lui, détruit le schisme dans ce diocèse. 431, 432
1702. — Abjuration de l'évêque schismatique de Luck, Denis Zabokrzycki. 432
L'Ukraine pacifiée et bientôt presque entièrement conquise par les apôtres de l'Union. . . . . *ibid.*
1673. — Publication d'un nouveau recueil de miracles de saint Josaphat. 433
1678. — La fête du saint martyr transférée au 26 septembre. . *ibid.*
1677 et 1690. — Jean Sobieski confirme la fondation faite par Michel Korybut à la cathédrale de Polock et celle d'un monastère établi à Vitebsk sur le lieu du martyre de saint Josaphat. 434

CHAPITRE IV.

LE CORPS DE SAINT JOSAPHAT TRANSPORTÉ A BIALA EN PODLACHIE.

(1705-1743.)

1697. — L'électeur de Saxe, roi de Pologne sous le nom d'Auguste II. 435
Charles XII, roi de Suède, lui oppose Stanislas Leszczynski. . 436
Pierre le Grand, czar de Moscovie, intervient en faveur d'Auguste II. . . . . *ibid.*

L'influence russe dès ce moment prépondérante en Pologne. 436, 437
Le caractère de la politique des czars envers l'Eglise catholique, et particulièrement envers l'Union, se dessine dès cette première intervention. 438
Haine de Pierre le Grand pour le métropolite uniate Léon Zalenski. . . . . ibid.
1705. — A l'approche de l'armée moscovite, le corps de saint Josaphat est enlevé de la cathédrale de Polock et confié au prince Radziwill, chancelier de Lithuanie. 439
10 juillet. — Pierre le Grand à Polock ; meurtre de quatre Basiliens. 440
Efforts du czar pour faire oublier ce crime. . 441, 442, 443, 444
L'évêché schismatique de Mohylew rétabli, sur la demande de Pierre le Grand. 445
Le corps de saint Josaphat porté par le prince Radziwill à son château de Biala en Podlachie. 445, 446
Inutiles réclamations des Basiliens. 447
1743. — Le Chapitre général de la Congrégation de Lithuanie, réuni à Dubno, consent à laisser les reliques du saint martyr à Biala. . . . . ibid.
Mouvement intérieur au sein de l'Eglise uniate. . . 448, 449, 450
Tendance de plus en plus accentuée à imiter les Latins. . 451, 452
1720. — Concile de Zamosc. 453
Position du clergé uniate dans la société polonaise. . . . . ibid.
Les Basiliens des pays de la couronne organisés en congrégation sous le patronage de la sainte Vierge Marie. 453, 454
Situation de l'Eglise catholique en Pologne. . . . 455, 456, 457

CHAPITRE V.

LE CULTE DE SAINT JOSAPHAT DANS LES DERNIERS JOURS DE L'INDÉPENDANCE POLONAISE.

(1743-1795.)

Prospérité matérielle de la Pologne sous les rois saxons. . 459, 460
Décadence morale, présage d'une ruine prochaine. . 459, 460, 461
Les princes Radziwill négligent l'observation des promesses faites aux Basiliens. 461
Le corps de saint Josaphat réclamé par les Basiliens. 461
1763. — Le prince Charles Radziwill contraint de quitter la Pologne. 462, 463

Le corps de saint Josaphat caché dans une muraille du château de Biala. 463
Sa translation à l'église des Basiliens de Biala. . . . 463, 464, 465
1768. — Guérison miraculeuse d'un aveugle. 466
Détresse du monastère de Biala. . . . . *ibid.*
1776-1780. — Le P. Théophile Sérafinowicz en est nommé supérieur. 467
Il parvient à le sauver d'une ruine certaine. 468
Ses sages mesures pour la conservation des reliques de saint Josaphat. 469
Le P. Timothée Szczurowski, supérieur de Biala. 470
Reconstruction du monastère. 471
1776. — Un enfant mort, ressuscité par saint Josaphat. . . . 472
Grâces miraculeuses obtenues par l'intercession du martyr. . . 473
Le monastère et l'église sauvés de l'incendie. 474
Lumières miraculeuses qui apparaissent autour des saintes reliques. 475
La Mère Catherine Bryll et les religieuses de Saint-Josaphat. 475, 476, 477

CHAPITRE VI.

CANONISATION DE SAINT JOSAPHAT.

(29 juin 1867.)

1775-1797. — Persécution contre l'Eglise uniate sous Catherine II. 479
1797. — Système de tolérance inauguré par Paul Ier. . . . . *ibid.*
1798. — Nouvelle organisation des églises catholiques des deux rites dans les provinces polonaises incorporées à la Russie. 479, 480
Alexandre Ier continue la politique de son père. 481
1829. — Nicolas Ier, aidé par l'évêque Joseph Siemaszko, détruit l'Union en Lithuanie et en Ruthénie-Blanche. . . . . *ibid.*
Attitude de la noblesse et du clergé latin durant la persécution . 482
L'évêché de Chelm préservé de la destruction. 483
Les reliques de Josaphat examinées par les évêques de Chelm. 483 *et suiv.*
Alexandre II, empereur de Russie, continue la persécution. . 486
1861. — Les fidèles de Varsovie envoient un *ex-voto* au tombeau de Josaphat. 487
Confrérie du bienheureux Josaphat organisée en faveur de l'Union bulgare. . . . . *ibid.*

1864. — Le Souverain Pontife Pie IX annonce l'intention de reprendre le procès de canonisation. 489
Premières procédures. . . . . *ibid.*
Inquiétude du gouvernement russe. . . . . *ibid.*
Supplique présentée au Saint-Père au nom de la nation polonaise. . . . . 490 *et suiv.*
2 mai 1865. — Le Souverain Pontife fait publier le décret *de tuto*, approuvant la décision favorable rendue par la Sacrée Congrégation des Rites. 493
La canonisation fixée à l'anniversaire centenaire du martyre des saints Apôtres Pierre et Paul. . . . . *ibid.*
Plusieurs Bienheureux sont associés à Josaphat. . . . . *ibid.*
La cause du saint martyr plaidée et jugée en consistoire. . . 494
29 juin 1867. — Canonisation. . . . . 495 *et suiv.*
Triduum en l'honneur de saint Josaphat à l'église de Saint-Athanase. 498
Panégyrique du Saint par le R. P. Jérôme Kajsiewicz. . . . 498
Fête académique au collège grec. 500
Translation d'une relique de saint Josaphat à Grottaferrata. . *ibid.*
Approbation d'un office propre du Saint en vers grecs pour l'usage de ce monastère. . . . . *ibid.*
Fêtes à Léopol. 501
Espérances que fait naître la canonisation de saint Josaphat. . . . . *ibid.*

CHAPITRE VII.

DERNIÈRES ÉPREUVES ET ESPÉRANCES.

(1866-1898)

La persécution contre les Uniates redouble dans le diocèse de Chelm. 502
Le prélat Popiel substitué à l'évêque Kalinski. 503
Rituel nouveau ; l'enlèvement des signes de foi catholique dans les églises. . . . . *ibid.*
Protestation du Pape Pie IX. 504
Apostasie définitive du clergé. 506
Fidélité de la masse des paysans. 507
Le corps de saint Josaphat soustrait à la vénération des fidèles. . . . . 508 *et suiv.*
Suppliques au Pape pour obtenir que la fête de saint Josaphat soit célébrée dans toute l'Eglise. . . . . 511 *et suiv.*
Léon XIII accorde cette faveur, 28 juillet 1882. 513
Etat religieux et politique de la Galicie orientale. 514

Animosité excitée par le gouvernement entre les Ruthènes et les Polonais. 515
L'esprit anti-catholique se développe dans le pays ruthène. . 516
Indifférence à l'égard du culte de saint Josaphat. . 517 *et suiv.*
Réaction catholique favorisée par le gouvernement lui-même. 518, 519
Changement du métropolite. 519
Le Pape Léon XIII, par l'encyclique *Singulare præsidium*, prescrit la réforme des Basiliens, 12 mai 1881. . . . . *ibid.*
Le noviciat de Dobromil et les nouvelles constitutions. 522 *et suiv.*
Zèle des nouveaux Basiliens ; progrès de leur réforme. . 528
Concile de Léopol (1891). 529
Nouveaux honneurs rendus à saint Josaphat. . . . . *ibid.*
Le troisième centenaire de l'Union de Brezesc. . . . . *ibid.*
Appel à l'union des Polonais et des Ruthènes. . . . . *ibid.*
Voix discordantes. 530
Pèlerinage ruthène à Rome. . . . . *ibid.*
Le métropolite et son clergé officient dans Saint-Pierre selon leur rite. 532
Audience du Saint-Père. 532
Le métropolite Sembratowicz créé cardinal, 2 décembre 1895. . 533
Congrès catholique à Léopol. 534
Petit séminaire fondé pour les Ruthènes sous le patronage de saint Josaphat. 536
Réorganisation du collège ruthène à Rome dans l'ancienne Procure des Basiliens. 537
Situation du diocèse de Chelm. . . . . 538 *et suiv.*
Avènement de Nicolas II. 538
Suppliques des Uniates persécutés à l'empereur et au Pape Léon XIII. . . . . 541 *et suiv.*
Le souverain Pontife intervient auprès du czar. 543
Adoucissement de la persécution. . . . . 544 *et suiv.*
L'opinion publique commence à se dessiner en Russie en faveur de la tolérance religieuse. . . . . 545 *et suiv.*
Espérances pour l'avenir. 548

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.